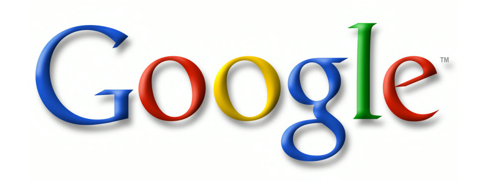
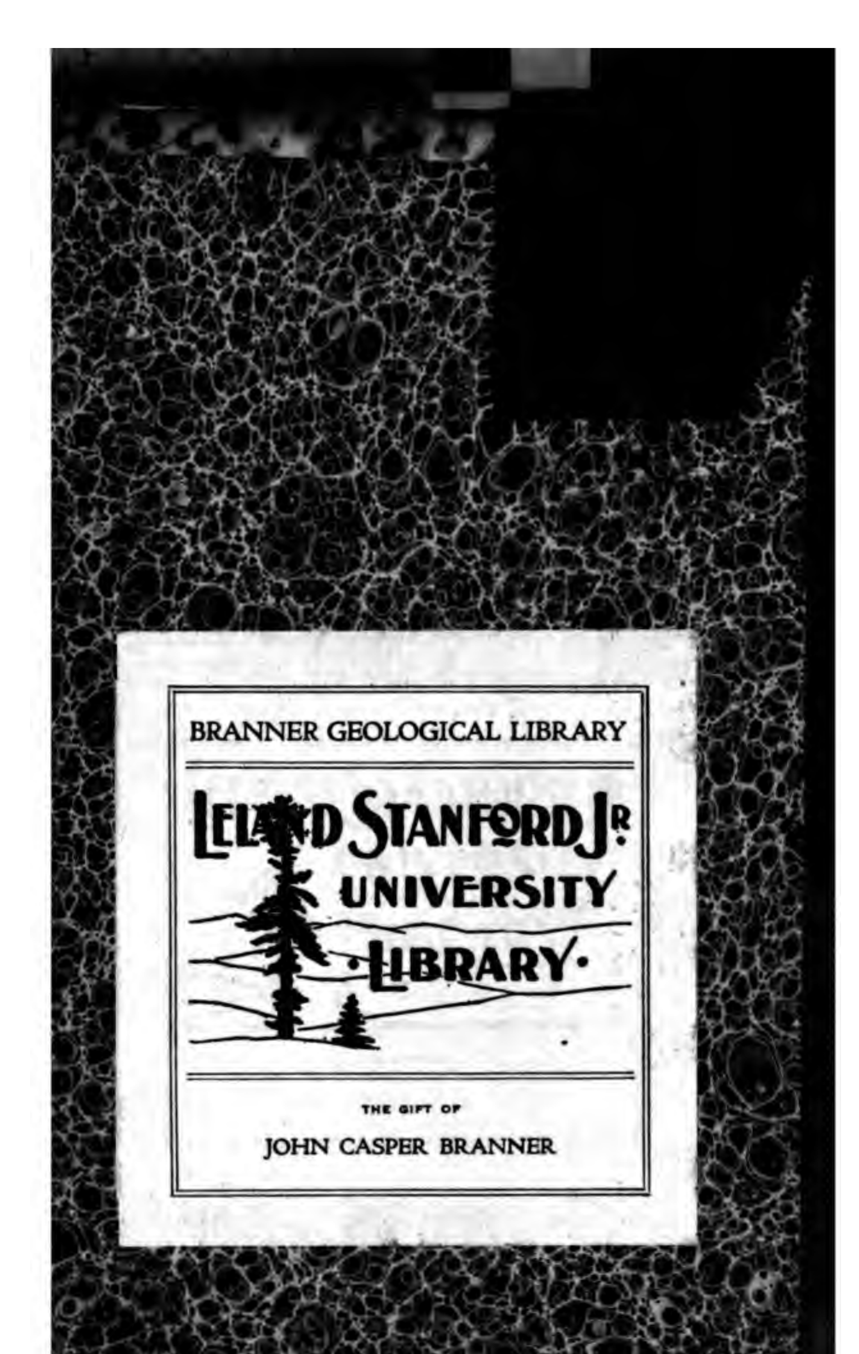
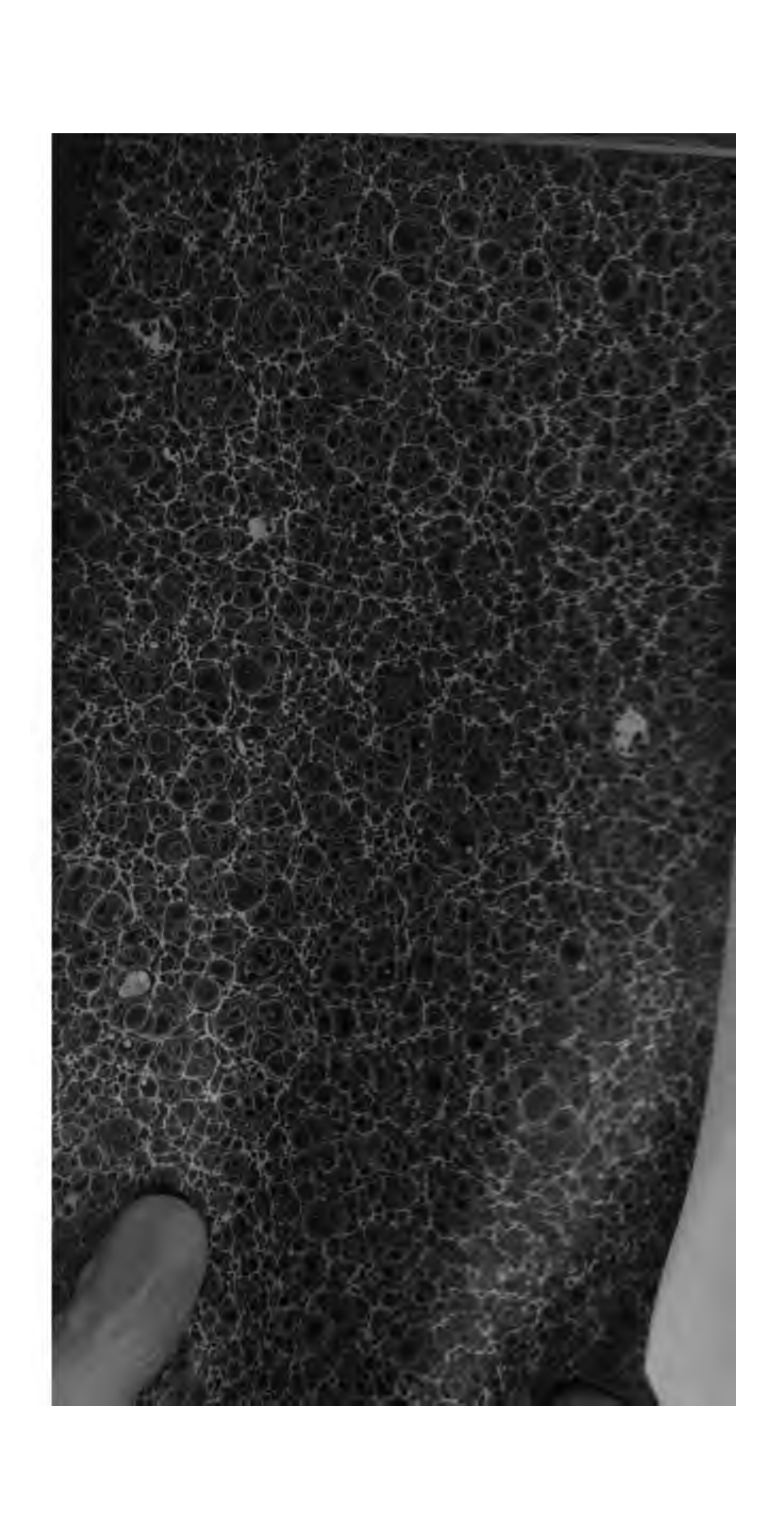
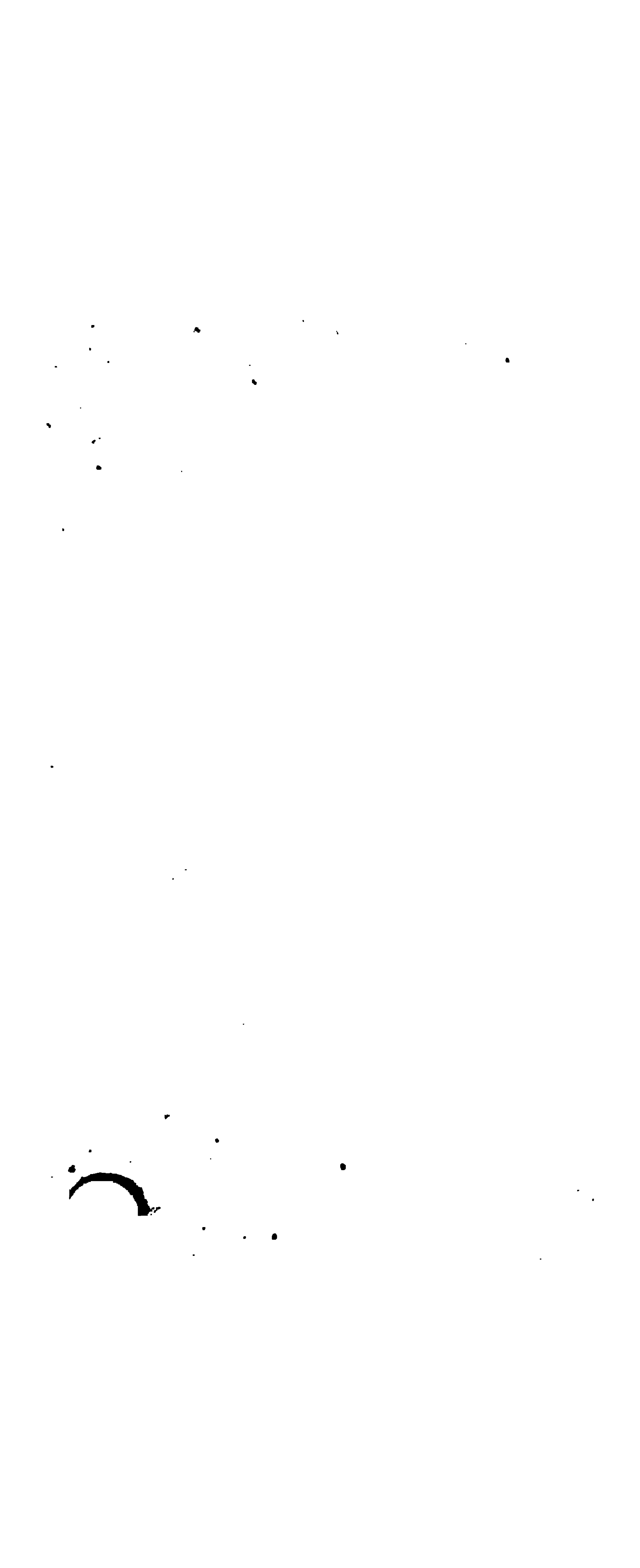





BRANNER GEOLOGICAL LIBRARY
LELAND STANFORD JR.
UNIVERSITY
LIBRARY
THE GIFT OF
JOHN CASPER BRANNER





HISTOIRE ET PHÉNOMÈNES

DU

VOLCAN ET DES ILES VOLCANIQUES

DE SANTORIN

SUIVIS

D'UN COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT MORAL ET RELIGIEUX

DE LA GRÈCE MODERNE

COMPOSÉS EN 1837

PAR M. L'ABBÉ PÈGUES

ANCIEN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DANS LE LEVANT ET SUPÉRIEUR
DE LA MISSION DE SANTORIN



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLII

AVANT-PROPOS.

Parmi les volcans qui se sont révélés à la surface du globe, il n'en est pas, peut-être, qui ait produit des phénomènes aussi extraordinaires, aussi terribles, aussi variés, que ceux dont la petite île de Santorin a été souvent le théâtre. Sortie de la mer presque tout entière, et formée par des éruptions multipliées, les plus prodigieuses que l'on puisse imaginer; minée constamment, depuis son apparition, par un feu sous-marin qui la travaille encore après plusieurs mille ans, cette île a été bouleversée en tout sens, et plusieurs fois elle a changé de forme et de grandeur. Souvent même, on a vu paraître dans ses alentours des îles nouvelles, dont les unes ont disparu ensuite, et les autres se voient encore à présent avec les marques frappantes et presque chaudes de leur origine. Aussi, toujours mouvante, ce semble sur l'assiette mal affermie où la plaça la main du Tout-Puissant, elle paraît parfois vouloir s'élancer de sa base, ou s'abîmer dans les flots; et mille fois les matières que le volcan a vomies, les tremblements de terre qu'il a causés, les îles qu'il a soulevées, sont venus porter la frayeur et la désolation au cœur de ses

habitants et troubler tout à coup leur sécurité. Telle est cette île extraordinaire: c'est, on peut le dire, la terre classique des volcans, où le sublime de l'admiration se trouve mêlé au sublime de la terreur; où les phénomènes les plus étonnants des conflagrations secrètes du globe se manifestent sous toutes les formes; où l'action immense du feu se déploie dans toute sa puissance et sous les traits les plus effrayants. Je ne crois pas que la nature se soit jamais montrée ailleurs par de plus prodigieux efforts.

Ce qui doit faire placer le volcan de Santorin parmi ceux qu'on regarde comme les plus célèbres, c'est que, par sa position et par sa nature, non-seulement il réunit tous les caractères qui sont communs à tous les autres qui existent sur la terre ou sous la mer, mais il en porte encore qui lui sont particuliers, et qui méritent toute l'attention des savants et des curieux.

En effet, les révolutions volcaniques de cette île, l'histoire des éruptions qui s'y sont opérées, la singularité des îles qui sont nées autour d'elle, les particularités, les propriétés et la forme de son terrain; l'horrible déchirement de ses côtes, la ruine ou la disparition subite de ses anciennes villes, les exhalaisons minérales qui se manifestent continuellement sur les eaux de la mer qui la baigne, les antiquités nombreuses qu'on y a recueillies: tous ces objets présentent les tableaux les plus capables d'intéresser les personnes de toutes les classes, celles mêmes qui sont les plus indifférentes

et les plus étrangères à la science. Sous les points de vue géologique, minéralogique et archéologique, cette île offre surtout aux savants un intérêt piquant qui appelle l'œil de l'observateur, et la recommande, au plus haut degré, à leur examen et à leurs recherches.

Pour appuyer ce que nous disons de Santorin, nous pouvons invoquer ici le témoignage du P. Richard, que nous aurons l'occasion de citer souvent. En rapportant l'impression que le P. Autry avait éprouvée à l'aspect de cette île, il s'exprime en ces termes : « L'île de Santorin a quantité de choses étonnantes et des raretés si surprenantes, qu'après avoir parcouru toute la France, l'Italie et la Grèce, une partie de l'Anatolie et de la Syrie; après avoir visité les plus belles îles du Levant, Chypre, Rhodes, Malte, Chio, Mételin, Naxie, Paros, Milo, etc. il admira la hauteur effroyable de ses rochers, la sécheresse de sa terre, la concavité de ses montagnes, les vignes plantées dans une terre brûlée, les champs fertiles, sans être engraissés et sans être arrosés ni du ciel, ni de la main, ni par l'industrie des hommes; et, surpris de tout ce qu'il avait sous les yeux, il dit « que jamais il n'avait rien vu de pareil, et que « l'île de Santorin méritait d'être vue. » Aussi, y voit-on fréquemment des curieux et des savants de tous les pays, qui y vont pour l'observer ou pour satisfaire leur curiosité.

Cette île, considérée dans sa petitesse, serait, sans doute, peu digne d'appeler l'attention du public; mais,

sous les rapports que je viens d'indiquer, elle me paraît assez importante, pour mériter d'être connue, et voilà pourquoi j'ai entrepris d'en donner une relation détaillée. Mais je ne me suis pas borné à la description physique de l'île ou des éruptions du volcan; pour en augmenter l'intérêt, j'y ai joint aussi le tableau moral et religieux de ses habitants, et de la Grèce en général, où ceux qui aiment à connaître la religion, les mœurs, les usages des peuples, trouveront une foule de faits qui plairont à leur curiosité et leur procureront le plus agréable délassement. On y verra l'état des îles sous le gouvernement turc et les capitulations curieuses que leur donnèrent plusieurs sultans; le caractère et plus encore, sous les rapports religieux, le fanatisme et l'ignorance de la nation grecque, depuis qu'elle est tombée dans le schisme; l'état déplorable de dépérissement dans lequel leur église s'est plongée, depuis qu'elle s'est séparée de nous; la révolution glorieuse qui a rendu aux Grecs leur liberté et leur indépendance, et en a fait un peuple nouveau; l'établissement des PP. jésuites dans le Levant; les efforts des missionnaires pour la réunion des deux églises; les succès qu'ils obtinrent, et enfin les persécutions qu'ils eurent à souffrir. Quelquefois aussi apparaîtront des traits édifiants, qui ne manqueront pas d'intéresser la foi et la piété de ceux qui aiment la religion. Enfin, ce qui peut faire trouver du plaisir à connaître les particularités qui ne regardent que Santorin, c'est que, par les produits et la

fertilité de son sol, la culture de ses vignes, son industrie et son commerce, cette île, quoique si petite, mérite d'être regardée comme l'une des plus importantes de l'Archipel; tandis que la beauté de ses formes, la douceur de son climat, et plus encore le caractère et les mœurs de ses habitants en font un des séjours les plus agréables de ces contrées.

Les diverses relations qui ont été publiées tant sur l'île que sur le volcan ont bien pu en donner une idée; mais, outre que les unes sont fausses ou inexactes, et les autres trop abrégées ou incomplètes, toutes omettent des faits importants, ne montrent, pour ainsi dire, qu'un coin du tableau, ou le présentent sous un faux jour. Si les auteurs qui les ont données sont tombés dans ces défauts, c'est qu'ils ont manqué ou de temps, ou de soin, ou de patience pour observer; ou qu'ils n'ont pu se procurer les renseignements et les documents nécessaires pour en parler avec plus d'exactitude et de détail.

C'est pourquoi, désirant faire mieux connaître les particularités vraiment curieuses de cette île, je me suis occupé à recueillir çà et là, dans l'histoire, dans les mémoires manuscrits du pays, dans les traditions de ses habitants, tous les traits épars qui la concernent, y ajoutant tout ce que m'ont pu fournir les observations que j'ai pu faire moi-même sur les lieux, pendant plus de douze ans que je l'ai habitée, après en avoir passé presque deux entiers en Turquie, à Smyrne ou à

Constantinople. J'ose espérer que cet ouvrage plaira au public par l'intérêt que la matière présente à toutes les classes de lecteurs; et les habitants de Santorin seront, sans doute, flattés d'un travail qui fera connaître leur île sous les rapports les plus avantageux, et que je suis jaloux de leur offrir comme un témoignage authentique de l'affection, de l'attachement, de l'estime et de la reconnaissance que je leur dois. Les Grecs y trouveront, il est vrai, certains traits peu flatteurs pour leur amour-propre; mais ils s'apercevront, dans presque toutes les pages où je parle d'eux, que je porte toujours le plus vif intérêt à leur nation; que ma main n'a tracé qu'à regret le tableau de leurs défauts, et que j'ai trouvé le plus sensible plaisir à tracer celui de leurs bonnes qualités et de leurs vertus. Je condamne le schisme, l'ignorance, les erreurs, les superstitions de leur église; je le devais : mais ce jugement ne diminue en rien l'affection ni la bienveillance que je me sens pour eux; et je saisirai toujours avec joie toutes les occasions où je pourrai leur en donner des preuves. C'est ce que le lecteur verra facilement dans tous les endroits où j'ai pu trouver place à leurs éloges.

On trouvera de la disparate entre les trois premières parties et la quatrième; mais on se souviendra que ce n'est ici qu'une relation ou recueil de faits, où l'on peut faire entrer mille choses qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres. C'est pourquoi, je n'ai

pas cru devoir me borner à y donner tout simplement et exclusivement l'histoire du volcan qui en a fourni l'occasion et la matière principale. Comme il est naturel de vouloir connaître aussi l'île où il existe, et qui en est le produit et l'effet le plus remarquable, je dirai ce qu'a été Santorin dans les temps antiques, où elle porta d'abord le nom de Calliste, et ensuite de Théra; ce qu'elle a été dans les temps modernes, et ce qu'elle est encore de nos jours, non-seulement sous le rapport physique, mais encore sous le rapport moral et religieux; et pour donner à mon travail un intérêt plus général, je rattacherai, en passant, aux différents articles ce qui concerne les usages, le caractère, les mœurs, la religion de la Grèce en général. Ce sera la matière de quatre parties, qui formeront la division de cet ouvrage. Dans la première, je traiterai de Calliste ou de Théra et de ses antiquités; dans la seconde, je présenterai l'histoire du volcan et de ses éruptions; dans la troisième, j'exposerai l'état physique de Santorin, et dans la quatrième enfin, je montrerai l'état moral et religieux de cette île et de la Grèce en général, dans les temps modernes, en la considérant depuis l'occupation de ce pays par les Turcs jusqu'à ce jour.

ERRATA

DE LA CARTE TOPOGRAPHIQUE CI-JOINTE.

1° SUR THÉRA :

1°. Les ruines indiquées un peu loin du cap Couloumbo doivent être placées près de ce cap.

2° Gaïdaromandra, en un seul mot, et non *Gaïdaro Mandra*.

3° Mérovigli, et non *Mérovioti*.

4° Vourvoulos, et non *Vourroulo*.

5° Condochori doit être placé à une minute à l'est de Phira.

6° Vothon, et non *Vothon*.

7° Gonia et le grand rond doivent être mis à la place où se trouve le petit rond, *et vice versa*.

8° *Ville submergée, près de V^e H^e*, à effacer.

9° Hellênika, et non *Hellêniko*.

10° Acrotiri, et non *Acrotivi*.

2° SUR L'ÎLE DE THÉRASIA :

1° Phanéroméni, et non *Faneromera*.

2° Manolas doit être placé au haut des précipices; effacer le point qui indique ce village.

3° Le point le plus méridional, qui marque *Kera*, doit être placé à la hauteur des précipices.

HISTOIRE

ET PHÉNOMÈNES

DU VOLCAN ET DES ILES VOLCANIQUES DE SANTORIN.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE THÉRA.

L'île de Théra, aujourd'hui Santorin, l'une des Sporades, dans l'archipel grec, est située au 23° degré de longitude orientale et au 36° de latitude boréale, entre les Cyclades et l'île de Crète, aujourd'hui Candie. Hérodote, le plus ancien des historiens profanes qui nous soient parvenus, nous apprend l'époque et la manière curieuse dont Théra fut d'abord colonisée, et d'autres auteurs postérieurs, ou les monuments anciens, nous ont transmis ce que nous savons de ses antiquités. Les deux colonies qu'elle a reçues et qui lui ont fourni ses premiers habitants; les causes singulières de ces expéditions, si communes dans les premiers âges du monde, et aujourd'hui l'objet de tant de recherches archéologiques; la fondation de la ville célèbre de Cyrène, qui lui dut sa naissance; les divers gouvernements auxquels elle a été assujettie sous sa domination propre ou sous des dominations étrangères; ses ruines antiques, qui ont donné lieu à tant de fouilles exécutées par les ordres des souve-

rains de l'Europe; enfin, plusieurs autres traits qui appartiennent à son histoire ancienne, fourniront la matière de cette première partie.

CHAPITRE PREMIER.

COLONISATION DE THÉRA.

Théra, appelée primitivement Calliste, à cause de sa beauté, fut peuplée par deux colonies différentes qui y arrivèrent en divers temps, et qui remontent l'une et l'autre à la plus haute antiquité. Nous voyons apparaître ses premiers habitants au milieu des temps fabuleux, où le vrai de l'histoire se trouve si souvent mêlé et confondu avec les formes trompeuses de la mythologie, sous lesquelles les anciens ont enveloppé tant de faits importants dans le sacré comme dans le profane.

La première colonie, selon Hérodote, que nous suivrons ici, vint de Phénicie, sous la conduite de Cadmus, fils d'Agénor, roi de ce pays, vers l'an du monde 2600, à peu près dans le temps où le peuple de Dieu sortait du désert pour entrer dans la terre promise. Ce prince, parcourant les mers pour aller à la recherche de sa sœur Europe, que Jupiter avait enlevée, aborda à Calliste, et, charmé de la beauté de l'île, ou poussé, peut-être, par un sentiment d'ambition que l'occasion l'invitait à satisfaire, il résolut de l'occuper et d'y établir sa domination. Dans ce dessein, il y débarque avec ses gens, et y laisse quelques-uns des Phéniciens qui l'accompagnaient, leur donnant, pour les gouverner, Membliares, son parent, en qualité de chef.

Quant à lui, poursuivant sa route à travers les mers, et se dirigeant vers d'autres contrées après beaucoup d'inutiles recherches, il reçut ordre, de l'oracle de Delphes, de s'arrêter en Grèce, où il fonda la ville de Thèbes en Béotie, et s'y acquit une grande célébrité.

Cependant la petite colonie qu'il avait laissée à Calliste prospéra peu à peu, et les descendants de Membliarcs, qui y régnèrent pendant huit générations, ou ceux qui leur succédèrent ensuite dans le gouvernement, y maintinrent leur domination durant l'espace de trois cent soixante-trois ans, c'est-à-dire depuis l'an du monde 2600 jusqu'à l'an 2963, où l'île passa sous une autre domination par l'arrivée d'une seconde colonie.

Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de la première colonisation de Calliste. Cette colonie a cela de remarquable qu'elle eut la gloire d'avoir pour fondateur un des hommes les plus célèbres de l'antiquité dans les annales de la Grèce; car ce fut Cadmus qui travailla avec tant de succès à policer ses peuples, qui leur enseigna l'art de l'écriture, et qui apporta les seize lettres de leur alphabet, qui de son nom furent appelées cadméennes.

Toutefois, on ne saurait assurer, d'une manière certaine, que sa colonie fût la première qui alla peupler cette île. En suivant l'histoire des différents peuples, il y aurait peut-être lieu de douter si Calliste n'était pas déjà habitée, lorsque les Phéniciens y arrivèrent et vinrent y établir leur domination; car nous voyons dans Diodore de Sicile que du temps de Sésostris, roi d'Égypte, dont la puissance se répandit comme un torrent sur tant de royaumes, et qui se rendit maître de la plupart des îles, les Cyclades étaient déjà habitées et se soumirent à sa puissance; or, n'est-il

pas à présumer que Calliste, qui n'était ni stérile, ni désagréable, entourée comme elle l'était de tant d'autres îles déjà peuplées, quoique moins fertiles et moins avantageuses, dût aussi être habitée? Mais l'histoire nous l'aura laissé ignorer comme un fait peu important, ou parce que ses premiers habitants furent d'abord peu connus et s'y établirent sans éclat et peu à peu, ou bien parce que la colonie que Cadmus y amena fut le premier événement remarquable offert à l'attention des historiens, et auquel le nom du fondateur donna encore plus de célébrité. Nous savons de plus, d'après Isocrate, que les Cyclades furent habitées par les Cariens; d'après Euripide, par les Ioniens; d'après Thucydide, par les Crétois, qui chassèrent les Cariens de Théra, cinquante ans après que les Phéniciens s'y furent établis; ce qui ferait soupçonner que ces derniers trouvèrent l'île habitée, et qu'à leur arrivée ils ne firent que se réunir aux anciens habitants, pour y vivre tous ensemble, sous l'autorité de Membliares, ou que les Cariens, qui en furent chassés, occupaient à part un autre canton de l'île, le seul, sans doute, que durent occuper les Crétois, puisque nous avons vu la domination des descendants des chefs des Phéniciens s'y maintenir pendant huit générations.

La seconde colonie, celle qui fit changer de nom à l'île et aux premiers colons, fut amenée de Lacédémone, sous la conduite de Théras, son fondateur. C'est ce que nous apprenons de Pausanias: Τὴν δὲ ἀποικίαν ὁ Θήρας εἰς τὴν τότε ὀνομαζομένην Καλλίστην (liv. III); et Hérodote, qui en avait parlé avant lui, nous apprend en détail l'origine et les causes singulières qui donnèrent lieu à cette seconde expédition. L'histoire n'en est pas sans intérêt; elle mérite d'être racontée.

Théras, fils d'Autésion et de Tisamène, dont l'histoire compte Tersande et Polynice parmi ses ancêtres, et qui était le cinquième descendant d'Œdipe et de la race de Cadmus, avait une sœur appelée Argia. Cette princesse avait épousé Aristodème, roi de Sparte, dont elle avait eu deux enfants, Proclès et Eurystènes. Aristodème étant mort, et ayant laissé ses deux fils en bas âge, Théras, leur oncle, fut chargé de leur tutelle et de la régence du royaume pendant le temps de leur minorité. Mais les deux pupilles étant arrivés à l'âge de majorité, et se voyant alors en état de gouverner par eux-mêmes, éloignèrent leur oncle de la régence et prirent en main le timon des affaires. Dans cet état de choses, Théras, dont l'autorité expirait par l'entrée de ses neveux au pouvoir suprême, se voyant obligé de rentrer dans la vie privée et de subir humblement la loi de ceux dont il avait été le tuteur, et, pour ainsi dire, le père, ne put supporter sans peine son nouvel état. Ainsi, soit qu'il eût de la répugnance à obéir, après avoir commandé, et de se voir sous la dépendance d'autrui, après avoir goûté pendant tant d'années les douceurs de l'autorité souveraine; soit qu'il ne trouvât pas dans ses neveux toute la déférence et les égards qu'il croyait avoir droit d'en attendre, et que réclame ordinairement un pouvoir déchu, il déclara qu'il sortirait de Sparte, et résolut d'aller chercher ailleurs un nouveau royaume, pour dédommager et consoler son ambition frustrée. Plein de ces pensées, il projeta une expédition pour l'île de Calliste; et, recrutant dès lors un certain nombre de colons dans les différentes tribus de Lacédémone, il les enrôla pour l'exécution de ses projets et les associa à ses aventures. Parmi ceux qui s'offrirent à le suivre, furent quelques-uns des descendants d'Égée, qui, au rapport de

Pindare, quittèrent leur pays, pour s'attacher à lui. Déjà tout était prêt pour le départ, lorsqu'un incident heureux vint fort à propos grossir sa petite colonie. Voici le sujet qui l'amena.

Les Minyens, ainsi appelés de Minyas, qui auparavant avait donné son nom à certains peuples de la Thessalie, étaient du nombre de ceux qui avaient suivi Jason, le chef des Argonautes, dans la Colchide, pour aller à la conquête de la toison d'or. Au retour de leur expédition, un certain nombre s'étant arrêtés à l'île de Lemnos avec plusieurs de leurs compagnons, s'y établirent, et furent tous désignés sous le nom commun de Minyens, parce que Jason, et la plupart de ceux qui s'étaient joints à lui pour cette entreprise fabuleusement célèbre, étaient, comme eux, originaires de la Thessalie. Mais, ayant été chassés ensuite de l'île par les Pélasges, ils se virent forcés d'aller s'établir ailleurs. Dans leur course incertaine, ils abordèrent au promontoire du Ténare, aujourd'hui cap Matapan, à l'extrémité méridionale du Péloponnèse, et allèrent camper sur le mont Taygète, qui en fait partie. S'étant arrêtés là, ils y trouvèrent un asile et une hospitalité généreuse; car les Lacédémoniens ayant eu connaissance de leur arrivée et des motifs qui les avaient amenés, et sachant en outre qu'ils étaient Minyens et descendants des héros qui avaient suivi Jason dans son expédition avec les Tyndarides Castor et Pollux, leurs compatriotes, furent tellement touchés de leur malheur et de l'embarras de leur position, qu'ils les accueillirent avec bonté, et leur accordèrent, avec beaucoup de générosité, l'asile qu'ils leur demandaient. Mais ils ne se contentèrent pas de leur faire cet accueil bienveillant: soit qu'ils fussent touchés de compassion pour leur sort; soit, comme le dit

Plutarque, par reconnaissance pour les services qu'ils en reçurent alors dans la guerre qu'ils avaient contre les ilotes, ils leur donnèrent encore des terres, leur permirent d'épouser des femmes de Lacédémone, et les admirent même aux honneurs et aux emplois publics, qui ne se donnaient jamais qu'aux seuls citoyens. Mais les Minyens, par un esprit assez ordinaire à ceux qui, par faveur ou par grâce, sont admis et incorporés dans une société, oubliant bientôt leur qualité d'étrangers, et impatients de remplacer par une nouvelle autorité celle dont ils avaient été dépouillés par leur expulsion de Lemnos, ne surent pas se contenter de ce qu'on leur avait accordé, élevèrent leurs prétentions, et ne cherchèrent pas moins qu'à se mettre à la place de leurs bienfaiteurs. C'est pourquoi, par un excès d'ingratitude et de perfidie, abusant des bienfaits qu'ils en avaient reçus, et ne songeant qu'à satisfaire leur ambition secrète, ils trament des complots contre l'état, et ne tendent à rien moins qu'à se rendre maîtres du pouvoir souverain. Mais, leurs desseins étant découverts, ils sont tous arrêtés, accusés, convaincus du crime de haute trahison, et condamnés à la peine capitale.

Leur sentence prononcée, ils sont tous jetés dans les prisons de Lacédémone pour y attendre le jour et le moment de leur supplice, qui, selon la coutume, ne devait avoir lieu que de nuit. Déjà tout était prêt pour l'exécution de ces malheureux, lorsque un stratagème heureux vint les sauver et leur rendre la vie avec la liberté.

Les femmes des Minyens, ayant obtenu à force de prières qu'il leur fût permis d'entrer dans les prisons, pour voir leurs maris et leur dire un dernier adieu, changèrent d'ha-

bits avec eux, les firent évader, déguisés sous ce costume, sans que les geôliers se doutassent de la ruse, et restèrent elles-mêmes à leur place, préparées à tout événement et résolues de souffrir tout ce qui pourrait en arriver; espérant néanmoins que les Lacédémoniens, qui étaient tous leurs parents et leurs concitoyens, se laisseraient toucher de compassion, en faveur de leur sexe, pour un crime inspiré par l'amour conjugal, et qu'ils les rendraient à la liberté, avec laquelle elles se flattaient encore d'obtenir grâce pour leurs maris, ou que les circonstances amèneraient quelque changement ou quelque accommodement. Leurs prévisions ne furent pas trompées.

Les Minyens, qui se voyaient délivrés de leurs chaînes et de la mort imminente qui naguère les menaçait, et qui voulaient prendre leurs mesures, ou pour échapper à de nouveaux dangers, ou pour forger eux-mêmes des fers à ceux qui leur en avaient donné, vont camper de nouveau sur le mont Taygète; soulèvent les ilotes, contre lesquels ils avaient auparavant combattu pour les soumettre aux Lacédémoniens, actuellement leurs communs ennemis; les trouvent tout disposés à entrer dans leurs intérêts et à se liguer avec eux contre des maîtres qu'ils haïssent; et, secondés de leurs forces et de leur ressentiment, ils se voient déjà en état d'inspirer des craintes à ceux mêmes qui avaient décrété leur mort. Cette position avantageuse dans laquelle ils s'étaient placés à l'égard de ceux qui les avaient condamnés, jointe à la compassion que devaient naturellement les Lacédémoniens à des femmes qui étaient les unes leurs filles, les autres leurs sœurs, et toutes leurs concitoyennes, détermina un pardon et une amnistie générale, que d'ailleurs on aurait, sans doute, inutilement refusés. C'est pourquoi,

désespérant de réduire ces fiers coupables, peut-être même désirant de se débarrasser de ces hôtes incommodes, ils consentent à une capitulation et traitent avec eux.

L'auteur et le médiateur du traité fut Théras, qui l'avait proposé, tant pour obtenir la grâce des Minyens, que pour les associer à son expédition de Calliste. Ainsi, par son entremise, pleine amnistie leur fut accordée. En vertu de ce traité les Spartiates s'engagèrent à leur rendre leurs femmes, leur donnèrent de l'argent et des vaisseaux, avec la liberté de se retirer où ils voudraient; leur promettant, en outre, de les regarder comme leurs frères, lorsqu'ils auraient trouvé ailleurs des terres et une ville. C'est ainsi que Théras sauva ces criminels destinés à la mort, se les rendit utiles pour ses desseins, les enrôla pour son entreprise, et les joignit aux premiers colons qu'il avait déjà recrutés dans les différentes tribus. Telles furent les causes singulières de la seconde colonie.

Dans cet état de choses, on dispose tout pour le départ, on met ensuite à la voile avec trois vaisseaux à trente rames, et on fait route vers Calliste. Théras, n'emmenant avec lui qu'une partie des Minyens, aborde bientôt à cette île et s'y établit l'an du monde 2963, trois cent soixante-trois ans après que Cadmus l'eut occupée.

Le but avoué de ce nouveau chef n'était pas d'en chasser les premiers colons ou de les soumettre à sa domination, mais seulement d'y vivre pacifiquement avec eux. Cependant sa conduite ultérieure doit faire présumer que ces dehors désintéressés n'étaient qu'un voile trompeur dont il voulait couvrir ses desseins ambitieux, afin de préparer plus sûrement et sans bruit les voies qu'il se frayait au souverain pouvoir. Par cette politique adroite il empêchait les

premiers habitants de prendre ombrage et de s'alarmer. En les tenant dans une fausse sécurité, il se donnait le temps et les moyens de se concilier les esprits et de se former un parti pour préparer peu à peu et opérer, sans secousse, la révolution qu'il méditait.

Plusieurs circonstances favorisaient particulièrement Théras dans l'exécution de ces vues et pouvaient singulièrement lui en faciliter le succès. Il était de la race de Cadmus, dont le nom devait être encore vivant et révéré dans l'île ; il se trouvait à la tête des Minyens, qui avaient soif de se conquérir une nouvelle patrie et de se créer une nouvelle domination ; et le rang élevé qu'il avait occupé à Sparte, en même temps qu'il lui faisait dédaigner l'état d'une condition privée, comme peu digne de sa naissance et de son ambition, lui ouvrait un plus libre accès dans l'esprit des habitants et un chemin presque sûr au pouvoir qu'il désirait. Aussi nous ne voyons pas dans l'histoire que, pour se faire reconnaître roi de Calliste, il ait eu besoin d'exciter le moindre trouble ; nous voyons, au contraire, que son règne y fut heureux, paisible et glorieux.

Ce qui vient à l'appui de nos conjectures, c'est qu'avec toutes les belles apparences de loyauté, de franchise et de désintéressement, les nouveaux colons ne tardèrent pas à devenir les maîtres, et que leur chef fut ou assez habile, ou assez respecté, ou assez puissant pour établir sa domination dans l'île, au point qu'il lui donna son nom, qu'il substitua à celui de Calliste.

Si tel n'eût pas été son dessein, il est difficile de croire que ce prince, qui avait joui d'un rang si distingué à Lacédémone, qui, par sa naissance, était lui-même issu du sang des rois et était même alors allié de la famille royale, il est

difficile, dis-je, de croire qu'il eût renoncé à tous les avantages et à l'honneur de sa position, et quitté une ville telle que Sparte, pour aller cacher son existence et son nom dans une petite île presque ignorée, et y vivre dans l'obscurité et l'oubli d'un simple particulier, lui qui n'avait pu supporter de vivre dans un état bien moins humiliant; mais, comme César, il aima mieux être le premier à Calliste que le second dans Sparte.

Disons encore que s'il n'eût voulu s'éloigner de Lacédémone que pour aller dévorer ailleurs, dans le silence et l'obscurité d'une vie privée, les chagrins de son ambition, pourquoi former une colonie pour un pays qui n'en avait pas besoin, et s'en constituer le chef, surtout en la composant de gens tels que les Minyens? Pourquoi tant de monde et trois vaisseaux, lorsqu'il n'avait besoin que de ses esclaves? à moins de supposer que le pays fût sans chef ou dépeuplé, ou qu'il y eût été appelé par les habitants, ce qu'on ne peut guère présumer.

Du reste, nous lisons dans Pausanias que Théras gouverna si bien son peuple et se rendit si célèbre par la douceur de son gouvernement, que, par reconnaissance et par vénération pour lui, on donna d'abord son nom à la ville qu'il fit bâtir, afin d'éterniser le souvenir de ses bienfaits; que son nom passa ensuite à l'île entière, qu'on n'appela plus que Théra, et que les habitants célébraient tous les ans une fête en son honneur, dans laquelle ils lui sacrifiaient, comme à leur fondateur: *ᾧ καὶ νῦν οἱ Θηραῖοι κατὰ ἔτος ἐναγίζουσιν.*

Le scholiaste de Pindare dit que Théras laissa un fils appelé Samos, et que les enfants de ce dernier furent Télémaque et Clutius. Le premier passa en Sicile et le second

resta à Théra. Des descendants de Clutius sortit Aristotélès, fondateur de Cyrène, le même qui est désigné ordinairement sous le nom de *Battus*.

CHAPITRE II.

ANCIENNES VILLES DE THÉRA.

Il n'est pas possible de déterminer d'une manière précise quelles furent les anciennes villes de Théra, ni d'assigner leur véritable position, ni d'évaluer approximativement le chiffre de sa population. Hérodote nous dit seulement que l'île se composait de sept cantons; mais il ne dit rien de ses villes, ni du nom qu'elles portaient, ni du nombre des habitants qu'elles comptaient. Le nom de trois seulement nous est parvenu et nous est connu d'une manière certaine: ce sont Théra (Θήρα), Éleusis (Ἐλευσίς) et Œa (Οἶα). Celui de la première nous est indiqué par Dominicus Marius et par la tradition, et Claude Ptolémée nous a conservé celui des deux autres; celui même d'Œa se lit en particulier dans une inscription, gravée sur un ancien marbre, qui se voit encore aujourd'hui dans l'église de S. Nicolas, à Camari. Mais on ignore, au moins pour Œa et pour Éleusis, leur véritable position topographique; c'est ce qu'il faut conclure de la diversité d'opinions de ceux qui ont voulu l'assigner.

Dans ce conflit particulier, où l'incertitude des topographes vient se réunir à l'ignorance des habitants, toutes les trois se trouvent placées tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, et tantôt dans le même endroit à la fois. Selon les uns Théra se trouverait placé sur la montagne de Saint-

Étienne, dite aussi San-Stefano et Messa-Vounon (Μεσσὰ Βουνόν), et autrefois au-dessous ou ailleurs; Éleusis aurait été à l'ancien port, et, selon d'autres, sur Saint-Étienne; Œa aurait occupé sa place aussi sur Saint-Étienne, et, selon d'autres, à l'extrémité septentrionale de l'île, d'où d'autres la déplacent encore pour lui assigner sa position à Camari.

Quant à moi, s'il m'est permis de hasarder mon opinion particulière, sans prétendre décider irrévocablement contre ceux qui pourraient être d'un sentiment contraire, je placerai Théra sur la montagne de Saint-Étienne, au sud de l'île, à côté de celle de Saint-Élie; Éleusis à Exomite, où était l'ancien port, vis-à-vis de l'endroit appelé dans le pays Hellénica (Ἑλληνικά), et Œa à Camari.

La position de Théra paraît certaine, d'après ce qu'en disent Dominicus Marius et le P. Richard, jésuite, missionnaire à Santorin en 1656. Le premier nous apprend, dans ses Commentaires géographiques, pag. 323, que Calliste fut appelée Théra, quand on y bâtit la ville du même nom; et le second, qui ne fait que citer la tradition du pays, la place sur la montagne de Messa-Vounon ou de Saint-Étienne. Voici comment il en parle: « Un vieillard témoigne avoir appris que cette ville (en parlant de celle en question, et relativement à sa position, qui est la même que nous lui assignons) s'appelait Théra et donnait le nom à l'île, comme la ville de Rhodes le donnait à l'île de Rhodes, et la ville de Candie à l'île de Candie. » D'ailleurs il est naturel de penser que la ville qui portait le nom du fondateur de la seconde colonie, et qui le communiqua à l'île entière, devait, selon toutes les apparences, être la principale, et par conséquent la première et la plus riche, la plus décorée et la plus brillante en monuments et en édifices publics; or, c'est

parmi les ruines de la ville située à l'endroit dont nous parlons, que se sont trouvés les restes d'antiquités les plus précieux, les plus beaux, les plus nombreux, comme nous le verrons plus bas. Aussi M. de Villoison, qui visita Santorin en savant et en observateur, ne fut pas d'un autre sentiment; c'est ce qu'on voit dans ses notes sur les îles.

Il est plus difficile d'assigner sa place à Éleusis. Cependant, s'il était permis de tirer quelque probabilité de l'étymologie de son nom, on pourrait peut-être la trouver à Exomite; je pense au moins que ce lieu lui conviendrait mieux que tout autre; car le mot grec *Éleusis* signifie « arrivée; » or, la ville a pu être appelée ainsi, parce qu'elle était située sur le port, c'est-à-dire à l'endroit où les vaisseaux et les étrangers arrivaient dans l'île.

Si l'on voulait lui donner une autre origine, et en déduire sa position, on la trouverait, peut-être, dans l'analogie qu'elle pourrait avoir avec la célèbre ville d'Éleusis, dans l'Attique; car cette ville, dont le temple fut jadis si fameux dans la Grèce, tirait son nom de la déesse Éleusis, qu'on y honorait avec tant de pompe, et dont les fêtes étaient pour cela appelées Éleusines; or, rien ne vient s'opposer à la supposition qu'il pouvait exister aussi à Théra un temple consacré à la même déesse, et qu'il donna son nom à la ville en question, comme l'autre donna le sien à celle de l'Attique. Il est même certains signes qui permettent de hasarder cette supposition, et qui pourraient établir une présomption favorable touchant l'origine du nom et la position de la ville. Près du port Exomite, on voit sur le penchant de la colline de Platinamos les restes d'un édifice sacré, avec un souterrain en voûte par-dessous, qui pouvait servir à la célébration des mystères; au pied de la même

montagne, et près de là sont quatre ou cinq autels en forme de niche, taillés dans le roc, ayant chacun un bassin propre à recevoir les libations ou le sang des victimes ; sur la même ligne est aussi une grotte informe et naturelle, qui pouvait avoir une destination religieuse. Que chacun juge maintenant de la valeur significative de ces objets, et jusqu'à quel point ils peuvent servir à notre supposition.

Enfin, à l'appui de ces raisons, nous citerons encore le sentiment du savant antiquaire M. Ross, qui, dans ses courses archéologiques, s'est occupé spécialement de la position topographique d'Éleusis à Théra, lorsqu'il y passa en 1836 : « Quant à Éleusis, dit-il, il est à peu près certain qu'elle se trouvait au cap Exomite, au sud de l'île, où l'on voit encore de très-beaux tombeaux anciens creusés dans le roc. Les ruines de la ville même ont été, à ce qu'on croit, englouties dans les temps obscurs du moyen âge, par un de ces terribles tremblements de terre si fréquents dans cette île, dont le sol n'est lui-même qu'un produit volcanique. A la pointe du cap Exomite, on voit encore le môle de l'ancien port ; et les habitants du pays assurent qu'en temps de calme, on aperçoit au fond de la mer beaucoup de masures et de ruines, parmi lesquelles se voient encore des portes et des fenêtres. »

Quant à Œa, on est réduit encore à de pures suppositions. Cependant, un fait important semble venir éclairer nos recherches, et nous détermine à la placer à Camari ; c'est une inscription qui se lit sur un tronc de colonne, dans l'église de Saint-Nicolas, à l'endroit même dont nous parlons. Ce tronc est dans le sanctuaire, et soutient la table de l'autel. Voici l'inscription :

Τὸν ῥήτορα Ὤλον Πλώτιον Σάτυρον Ὤλου Πλωτίου Λεωνίδου Ἀσιάρχου

υἱὸν, Ὠλυ Πλωτίυ Θεοδώρυ Βοιωτάρχυ ἀδελφὸν, οἱ μετέχοντες τῦ ἱερῦ συνεδρίυ τῆς ἐν Οἴᾳ παλαίστρας, τὸν ἐκ προγόνων εὐεργέτην τῆς πατρίδος.

Les membres du sacré gymnase d'Œa consacrent ce monument à l'honneur du rhéteur Aulus Plotius Satyrus, fils d'Aulus Plotius Léonide, asiarque, frère d'Aulus Plotius Théodore, bœotarque, bienfaiteur de la patrie, lui et ses ancêtres.

M. Ross croit que cette colonne a été descendue de la montagne de Messa-Vounon, où elle fut trouvée, à ce qu'il prétend, parmi les ruines de l'ancienne ville qui y avait été bâtie, et il en conclut que cette ville était celle-là même qu'on appelait Œa. Mais j'aurais de la peine à me rendre à son opinion; j'en ai déjà exposé les raisons.

D'un autre côté, M. le colonel Bory de Saint-Vincent, membre de l'Institut, qui a visité Santorin dans le même but que M. Ross, mais qui n'eut pas probablement connaissance de la colonne en question, place Œa du côté d'Épanomérie, au nord de l'île; ce qui est encore moins probable.

En effet, si le monument où se lit l'inscription que je viens de rapporter appartient réellement à la ville dont il porte le nom, comme il est à présumer, l'essentiel est de savoir d'où il a pu venir; or, il est très-probable qu'il n'est venu ni de Messa-Vounon ni d'Épanomérie; car, premièrement, des ruines de Messa-Vounon à Camari, il y a trop loin, et le chemin est trop difficile, trop scabreux, pour croire que les Grecs, qui attachaient trop peu de prix aux fragments d'antiquités, et qui laissent toujours les églises, qu'on voit isolées dans les champs, dans un état de nudité complète, aient eu assez de goût et assez de dévotion, ou même assez d'adresse pour descendre cette lourde masse à

Nord

Sud

Apano Meria

P A

1 Lieue de Poste en

1 Lieue commune de France de

plus de demi-heure de distance, à travers les montagnes abruptes de Saint-Étienne et de Saint-Élie, au milieu des rochers et des précipices par lesquels il aurait fallu la traîner ou la rouler, pour la conduire à l'église de Saint-Nicolas.

Je suis encore moins porté à croire qu'elle soit venue d'Épanomérie; car elle n'a pu se trouver que dans un endroit où des restes de ruines attesteraient une antique magnificence, où l'on trouverait d'anciens marbres; or rien de pareil dans tout le quartier où aurait existé cette ville. Je ne connais que les pierres dont M. Guillelmaki Delenda a construit la porte de sa maison, qui soient venues de ce côté-là, mais qui sont une espèce de basalte. Il est donc plus naturel de croire que la colonne provient des ruines d'une ancienne ville, qui fut jadis engloutie en partie à Camari, à l'endroit même où elle se voit à présent, et qui devait être probablement Œa, dont nous parlons. J'en ai vu moi-même des débris antiques, dispersés dans les champs qui avoisinent la mer et sur les murs de clôture; et le P. Richard, au temps duquel ces débris devaient être bien plus nombreux, parle d'églises de marbre, de belles maisons, de sépulcres creusés dans le roc, qu'on y voyait de son temps; mais aujourd'hui, on n'y remarque que les tombeaux, en partie dans le roc. De ces faits, je conclus que le monument dont il s'agit n'appartient ni à Saint-Étienne, ni à Épanomérie, et que par conséquent Camari seul a le droit de revendiquer et la colonne et la ville d'Œa, malgré l'opinion et le dissentiment de certains topographes.

Je sais que la commission du gouvernement grec, chargée de rétablir les anciens noms, a fixé Œa à Épanomérie; qu'elle a même affecté ce nom particulier à toute la partie septentrionale de l'île, et en a fait une démarchie, ou

commune sous le nom de démarchie d'Œa; mais elle aura été induite, peut-être, en erreur par M. Bory, qui apparemment n'avait pas les mêmes données que nous avons eues depuis.

Si cependant on persistait à vouloir placer cette ville dans la partie nord de l'île, ceux qui seraient de cette opinion auraient une raison dans l'étymologie du nom, et je ne ferais de procès à personne, dans un cas surtout où on ne peut avoir ni d'un côté, ni de l'autre, de preuves certaines; car le mot grec *oïa* signifie *seule;* or, la ville dont il est question, aurait été appelée *seule* à bon droit, et parfaitement bien désignée sous ce nom, puisque on n'a aucun indice qu'il ait existé aucune autre ville dans tout ce quartier, si ce n'est quelques débris insignifiants qu'on y aperçoit encore près du cap Couloumbo, et qui indiquent une ancienne ville isolée de toutes les autres, qui étaient toutes situées à la partie méridionale, comme l'attestent les ruines qu'on y voit.

Du reste, la chose est peu importante par elle-même, et il ne s'agit pas ici d'assigner la position de l'ancienne Ninive ou de Babylone. Cependant, comme il faut que cette pauvre Œa égarée, que les topographes placent partout, et qui, malgré son ubiquité, ne se trouve nulle part, occupe au moins sa place dans l'île, et qu'elle ne soit plus errante au gré de toutes les opinions, laissons-lui, par grâce, la position que le gouvernement, plus fort ici que l'opinion, vient de lui assigner; et convenons tous, pour en finir, que la partie d'Épanomérie sera dorénavant et irrévocablement appelée la partie, ou, si l'on veut, la démarchie d'Œa.

Quant à l'origine du nom, remarquons en passant qu'il existait une ville du même nom en Égypte, d'où les Égyp-

tiens, qui ont occupé Théra quelque temps, ont pu l'apporter; et une autre dans la Colchide, que les Myniens auront connue à la conquête de la toison d'or, et qui aura pu donner l'idée de celle dont nous parlons.

Parmi les anciennes villes de Théra, il en est une dont les habitants actuels n'avaient jamais, que je sache, soupçonné l'existence. Cette ville fut découverte en 1836, au-dessous et au sud de la montagne de Messa-Vounon, par l'effet de la superstition et de la supercherie, comme nous le verrons plus loin. Les murailles, à partir du rez-de-chaussée, avaient environ quatre pieds de haut; elles étaient recouvertes d'un ou deux pieds de légères couches de terres différentes, qui paraissaient y avoir été amenées par les torrents, mais plus probablement par des débordements extraordinaires de la mer; car j'y ai remarqué dans les formations du terrain des couches d'un sable noir et menu, semblable à celui qu'on aperçoit sur le rivage voisin. Le déblaiement fait et les terres enlevées, on y a mis au jour une vingtaine de maisons, dix-neuf puits et deux églises, dont l'une paraît avoir été un ancien temple païen.

Quelques-uns ont cru voir dans ces ruines les restes d'un monastère; mais la quantité de puits dont nous venons de parler, les deux églises qu'on y voit, placées presque à côté l'une de l'autre; la forme et le compartiment des maisons, et les ruelles de quatre à cinq pieds de largeur qui les séparent dans tous les sens, prouvent évidememment le contraire.

Quand on examine ces ruines, on se convainc aussi par l'observation qu'il a dû exister au même endroit deux villes anciennes, mais à des époques différentes, et que l'une a dû être bâtie sur l'emplacement et avec les débris de l'autre;

ce qui indiquerait deux catastrophes arrivées en divers temps, produites par des causes terribles, telles qu'une secousse de tremblement de terre, ou un affaissement de terrain occasionné par le volcan qui existe sous l'île. Le P. Richard nous apprend que la dernière de ces deux villes, bâtie sur les ruines de la première, ainsi que celle de Camari, furent découvertes par les tremblements de terre et par la violence prodigieuse des flots, lors de l'éruption fameuse de 1650, dont il sera parlé plus loin; et il est aussi à présumer que les deux villes en question, ou plutôt leurs ruines, disparurent en même temps, par l'effet de ces mêmes causes.

D'après les indices qu'elles présentent, la première porterait le caractère des temps antiques, où le marbre le plus beau et les règles de l'art étaient mis en usage par des mains savantes et habiles; la seconde semblerait appartenir au moyen âge de la Grèce, où l'on bâtissait grossièrement et sans s'embarrasser beaucoup des lois de l'architecture. C'est ce qu'indiquent clairement les restes de l'ancien temple et les murailles des maisons qu'on a découvertes, dans lesquelles on voit souvent d'anciens marbres, mêlés dans des morceaux grossiers de maçonnerie avec la pierre ordinaire, et qu'au rapport du P. Richard on voyait encore en grand nombre, il y a environ deux cents ans.

Le temple, dont il ne reste qu'un quartier à l'est, est de forme circulaire. Il est élevé sur un escalier quadrangulaire qui règne tout autour, et lui sert, pour ainsi dire, de piédestal. Cet escalier, tout de marbre blanc, bien conservé et bien travaillé, se compose de cinq marches, en y comprenant celle qui touche le sol. Le diamètre du temple, qui est aussi tout entier de marbre, comme l'escalier, est

de quatorze pieds, hors d'œuvre, et la hauteur de ce qui reste est de six. Une croix épiscopale, telle que celle que portent les évêques latins, trouvée dans un tombeau, parmi des ossements, et une colonne placée dans le fond de la rotonde, vers l'orient, destinée, ce semble, à soutenir une table d'autel, selon que cela se pratique chez les Grecs, paraîtraient indiquer que cette seconde ville, bâtie sur les ruines de l'ancienne, et en particulier le temple, ont été habités et occupés successivement par les chrétiens du rit latin et ceux du rit grec.

La plaine où l'on a découvert ces ruines s'appelle Périssa, et fait partie de celle d'Emporion, qui donne son nom à cette partie de l'île, comprise entre la montagne de Messa-Vounon, la colline de Platinamos, Exomite et la mer. Le château, ou bourg d'Emporion, qui touché à la montagne de Saint-Élie, domine toute la plaine, et, peut-être, aura-t-il été destiné à remplacer ces anciennes villes, du nom desquelles il aura hérité; car Emporion, en grec, signifie marché, ou lieu où se fait le commerce; or, ces villes étaient situées à peu de distante du port d'Exomite, et tout à côté d'une petite rade qui servait autrefois aussi de port, d'où aurait pu leur être donné le nom d'Emporion, parce qu'elles auraient pu servir d'entrepôt aux marchandises qui arrivaient du dehors.

La tradition du pays et d'anciennes ruines qu'on aperçoit au nord de l'île, derrière le cap Couloumbo (*Cavo Olympio*), sur le rivage de la mer, indiquent une cinquième ville qui, comme nous l'avons dit, serait, peut-être, l'ancienne Œa, dont nous avons parlé, et qui aura été détruite par les mêmes causes que nous avons assignées aux autres catastrophes, et surtout par l'éruption de 1650, qui, dans cette

partie de l'île, enleva ou fit disparaître, par la violence des flots qu'elle souleva, une étendue considérable de terrain.

Enfin, parmi les anciennes villes détruites, nous en trouvons une sixième, dont les ruines se voient encore, moitié dans la mer, moitié sur le rivage, au nord, et sur la petite île de Thérasia, qui faisait autrefois partie de celle de Théra. Ces ruines paraissent encore près du rivage, dans une assez grande étendue, et lorsque le temps est calme, on dit qu'on voit encore sous les flots une partie de la ville, à l'échancrure de l'île, qui forme la petite anse de Thérasia. Claude Ptolémée en fait mention dans sa géographie.

Parmi les villes aujourd'hui existantes, il y en a quatre dont la fondation paraît remonter à une époque plus reculée que les autres; ce sont Pyrgos, Acrotiri, Épanomérie et Scaurus, qui toutes portent, comme par privilége, le nom de château, et sont regardées comme les plus anciennes; mais on ne saurait décider, d'une manière positive, si elles doivent être placées au nombre de celles de l'antiquité.

Premièrement, celle de Pyrgos, peut se prêter facilement a cette supposition. Bâtie sur un sommet élevé de roches vives, dans un endroit d'où l'on jouit du plus beau point de vue, et où l'on respire l'air le plus pur, son site s'adaptait parfaitement bien au système des anciens, qui, avant l'invention de la poudre et du canon, choisissaient de préférence ces postes avantageux et naturellement fortifiés, tant pour s'y mettre à l'abri des insultes des ennemis ou des pirates, qui de tout temps ont infecté l'Archipel, que pour la salubrité de l'air et l'agrément de la vue. En effet,

on voit encore aujourd'hui beaucoup d'îles de la mer Égée, dont les villes principales, existantes ou ruinées, occupaient des montagnes escarpées et presque inaccessibles. Ainsi, rien n'empêche de croire que celle de Pyrgos, qui se présente avec ces caractères, ne fût une de celles de l'ancienne Théra. Aussi, les maisons qui occupent la circonférence y sont bâties de manière qu'elles forment dans leur ensemble et leur continuité, un rempart de défense, ou mur de fortification, avec une seule porte qui en ouvre l'entrée. Le nom même de Pyrgos (tour) lui a été donné du nom d'une tour qu'on y voyait au milieu, et qui servait de retraite pendant la guerre ou dans les incursions de pirates. Quant à la beauté du coup d'œil, au nord comme au midi, elle domine, d'un point très-élevé, deux très-belles plaines de vignes dont la vue enchante le regard, outre le spectacle de la mer et des îles nombreuses qu'on voit de là, autour de Santorin, voguer, pour ainsi dire, çà et là, sur les flots, au milieu d'un vaste horizon, comme les vaisseaux errants d'une flotte dispersée.

A deux milles plus bas, ou environ, vers la pointe occidentale de l'île, est le château d'Acrotiri, avec la tour de Bellonia, situé sur une éminence de roches, de même forme que Pyrgos et bien moins élevé, mais qui de tout temps a été regardé comme un des châteaux forts du pays. Il est accolé sur le penchant de la montagne d'Acrotiri, à l'extrémité de la plaine du même nom, vers l'ouest.

A la partie septentrionale de l'île et à son extrémité, est le château d'Épanomérie, appelé anciennement le château de Saint-Nicolas, avec la tour qu'on y voit encore. Son antiquité est ignorée, mais un fait que nous allons citer bientôt le fait remonter, au moins, jusqu'aux empereurs grecs

de Constantinople; aussi, a-t-il toujours été compté parmi les châteaux forts. Autrefois il était bâti sur un cap avancé qui tenait à l'île par une langue de terre jusqu'à la partie supérieure, mais qui, vers la base, se confondait presque avec elle.

Ducange (*In familiis Byzantinis*, pag. 156) et Martin Clusius, pag. 206, rapportent un fait intéressant pour Épanomérie. Ils disent que la famille des Argyres, qui a donné des empereurs à Constantinople, dans la personne de Romain Argyre, posséda longtemps, à Santorin, le château de Saint-Nicolas d'Épanomérie, dans la mer Égée, et qu'elle en fut chassée par les Turcs, en 1577. Une branche de cette famille passa dans l'île de Candie (Crète), où elle se maintint avec distiction. C'est ce qui est confirmé par Lebeau, dans son Histoire du Bas-Empire. Si ce fait ne prouve pas l'existence de cette ville dans les temps reculés de Théra, il prouve au moins qu'elle a dû occuper autrefois un rang distingué dans l'île. Aujourd'hui même, c'est de toutes les autres celle dont la population est la plus nombreuse. Épanomérie a aussi sa vieille tour; elle pourrait avoir appartenu aux Argyres.

Reste à parler du château de Scaurus, auquel la tradition du pays donne pour fondateur un sénateur romain du même nom, exilé, dit-on, de sa patrie et relégué à l'île de Théra. Il est bâti sur le plateau d'un promontoire escarpé qui s'élève de la mer, en forme de cône, et se termine à une large roche plate, que le château occupait autrefois tout entier.

Tout ce qui vient nous instruire de son antiquité, après la circonstance du sénateur romain, est une ancienne inscription qui se lisait en langue grecque, sur un rocher

qu'on voit dans les précipices qui l'entourent, et qui indiquait peut-être le nom du promontoire ou celui d'un château antérieur. L'inscription porte ces mots : *Ἀνaίας θυρωρεῖ* : *Anajas garde les portes.* Mais on n'y aperçoit aucune date. Le promontoire sur lequel il est bâti, tout formé de roches volcaniques en amphithéâtre et en couches horizontales, s'avance dans la mer, à la hauteur d'environ cent cinquante toises, et semble suspendu sur l'abîme qui l'entoure à moitié. Du côté de terre, il est comme accroché à l'escarpe affreuse qui environne le golfe, au-dessous de la ville et de la montagne de Mérovigli ; l'une des plus élevées de l'île.

Le plateau qui couronne le promontoire était autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Selon le P. Richard, qui habitait le château, il y a près de deux cents ans, on y comptait environ deux cents maisons, tandis que maintenant il n'y en existe pas une seule, et qu'à peine y aurait-il de la place pour en bâtir trois ou quatre un peu commodes. Cette diminution doit faire penser que ce plateau a perdu peu à peu de son étendue par les éboulements successifs de gros quartiers de roches que les tremblements de terre, ou d'autres causes qui les minaient par-dessous et dérangeaeint leur assiette, ont fait rouler de temps en temps à la mer, en leur faisant perdre leur équilibre. Aussi est-ce là une des principales raisons pour lesquelles les habitants quittèrent le dessus pour bâtir par-dessous, à côté ou dans le contour et dans les endroits les moins dangereux, et finirent par abandonner ce séjour incommode et scabreux, pour aller se construire d'autres habitations à Phira, où ils sont tous réunis aujourd'hui. De tout ce qu'il y avait autrefois sur le plateau, il ne reste

plus que de vieilles citernes et une espèce de pavé formé de petits cailloux d'un pouce ou un pouce et demi de largeur. Lorque ce lieu était habité, il y avait une grosse cloche qui sonnait alors le tocsin aux temps du danger, pour avertir les habitants de se tenir sur leurs gardes, surtout quand on apercevait quelque pirate dans le voisinage; et, en même temps, on fermait la seule porte qui ouvrait entrée dans le château; ce qui n'empêchait pas toujours les brigands de venir les assiéger et essayer un coup de main. Plus tard, on fit à Santorin, comme dans les autres îles, usage de feu, pour donner le signal.

Ce château a été la demeure des principaux catholiques de l'île et de la noblesse. Les anciens ducs de Santorin, avant l'occupation de l'île par les Turcs, y faisaient leur résidence; et l'évêque latin avec son chapitre, les missionnaires, les religieuses catholiques, ainsi que les religieuses grecques, à part, y avaient aussi la leur, mais sans mélange de Grecs. A tout considérer, cette position n'avait rien que de désagréable, et les catholiques avaient pensé plusieurs fois à l'abandonner; mais ils étaient retenus par l'avantage d'y être moins exposés aux insultes de leurs ennemis ou au pillage des pirates; avantage qu'on ne pouvait alors se promettre en allant s'établir en pleine campagne. Cependant, soit crainte de se voir écrasés à tout instant par les énormes masses de roches qui se détachaient parfois du plateau qui dominait les maisons de tous côtés, soit incommodité du site, où il fallait tout transporter de loin et à grands frais, et où ils ne trouvait d'autre agrément que celui qu'ils pouvaient se créer dans leurs maisons ou par leur société, les habitants de ce château se résolurent à sortir, et il fut abandonné par tous en masse et devint inhabitable, au point qu'aujour-

d'hui il ne présente plus que des ruines ou des maisons qui tombent en lambeaux et s'écroulent d'elles-mêmes les unes sur les autres. Depuis environ trente ans, il n'est habité que par les chouettes et les oiseaux sauvages, qui vont y nicher et y faire entendre leurs cris solitaires.

A l'aspect de ces ruines silencieuses, en pensant à tout ce qui animait naguère ces tristes solitudes, on se sent vivement ému; on se représente avec serrement de cœur le chant et les cérémonies de l'église, la prière des fidèles, la gaieté même des anciens habitants, gisant maintenant ignorés sous ces décombres, sans pouvoir donner le moindre signe de vie, et où l'on croit, pour ainsi dire, entendre à travers les ruines des soupirs étouffés et plaintifs. Pardonnons donc aux Santoriniotes si, en voyant Scaurus; ils éprouvent des sensations qui, pour mille raisons qu'eux seuls peuvent apprécier, ne sont que trop légitimes.

Si ce château n'avait pas été bâti et habité dans un temps où il était si nécessaire de se tenir dans des lieux fortifiés, on ne concevrait pas comment les catholiques ont pu se choisir, dans le principe, un poste si incommode, si désagréable, si éloigné des propriétés rurales et du port où arrivaient les approvisionnements pour toute l'île. Cette position pouvait convenir pour se défendre contre des brigands, en ôtant seulement le pont-levis qui en ouvrait l'entrée; elle pouvait même fournir un abri contre leurs persécuteurs. Mais aujourd'hui, outre que l'état présent des choses a rendu ces avantages à peu près inutiles, elle n'en serait pas moins un site très-désavantageux, dominé, comme il l'est, par la montagne et la ville de Mérovigli, qui sont presque suspendues au-dessus, juste à une portée de fusil, et d'où l'on pourrait l'écraser. Quant à ses commodités, ce

n'était, à dire le vrai, qu'une prison aérée, perchée sur l'escarpe presque verticale de la montagne, où, pour se promener, l'espace était si étroit, qu'on était en quelque sorte obligé de pirouetter sur ses pieds, pour ne voir de tous côtés que des précipices horribles et un abîme profond dont la vue faisait presque tourner la tête.

Cependant, que de troubles, que de dissensions ce château n'a-t-il pas causés, lorsqu'il a fallu quitter cet ancien séjour! Les uns le voulaient, les autres ne le voulaient pas; et on l'abandonna avant même d'avoir pu s'entendre. Le nombre l'emporta et le reste des habitants dut suivre, pour ne pas rester isolés dans ce désert que leur créait le départ des autres. Cependant, pour la satisfaction des mécontents, il fallut y laisser pendant quelque temps les religieuses de Saint-Dominique, pour en être comme les gardiennes et comme un signe de non-abandon total, ayant elles-mêmes continuellement un gardien qui veillait à leur sûreté. Aussi quand on voulut les en faire sortir pour les établir de nouveau au milieu de la population catholique, les dissensions à ce sujet furent si vives, qu'elles ne purent être transférées à Phira que furtivement et de nuit, plusieurs années après la sortie des autres habitants. Le parti dominant y mit cependant tant d'empressement, qu'on n'avait pas eu le temps de leur préparer le nouveau monastère qu'on leur destinait dans l'église de la Mission, que le P. Dubois avait autrefois laissée à moitié faite, et qu'en attendant que le nouveau loçal fut prêt, M. Hieronjmaki Sirigo, d'heureuse mémoire, et l'un de leurs plus chauds partisans, qui avait été l'un de leurs conducteurs avec M. Colsi, supérieur de la Mission, et D. Jean Alby, missionnaire de la Propagande, leur donna provisoirement sa maison, désignée dans le pays sous le

nom de *coulas*, c'est-à-dire château. Dès-lors il ne fut plus question de Scaurus que comme d'un vieux meuble mis au rebut, et que pour pousser de temps en temps des soupirs de regret qu'arrachait encore à ses anciens habitants le souvenir du lieu qui les avait vus naître, qui avait été le témoin et le dépositaire des premières affections, des jeux innocents de leur enfance, comme des amusements et des plaisirs d'un âge plus avancé. Ils ne se rappelaient alors qu'avec des émotions inexprimables les tombeaux où ils avaient laissé les dépouilles mortelles de leurs parents, de leurs frères, parmi les reptiles ou les autres animaux, qui en étaient les seuls hôtes et les seuls gardiens, ou avec les moutons qu'on voyait paître, non sans une grande douleur, au milieu de ces tristes ruines; car à Santorin, comme ailleurs, le lieu de la première enfance, le tombeau de ceux qui nous furent chers, a toujours, de loin comme de près, quelque chose de magique, et s'il est désert, il y jette une mélancolie indéfinissable qui émousse tout le plaisir que les plus doux souvenirs pourraient nous causer.

C'est assez dit des anciennes villes ou plutôt des ruines de l'ancienne Théra. Il suffit de remarquer que cette île est riche en catastrophes; car six ou sept de ses villes ont été englouties ou ruinées en tout ou en partie. La première est Éleusis, engloutie dans la mer au cap Exomite, au sud de l'île; la deuxième et la troisième, abîmées l'une sur l'autre à Périssa; la quatrième, Théra, ruinée sur la montagne de Saint-Étienne; la cinquième, que nous avons présumée être Œa, moitié ruinée, moitié submergée à Camari; la sixième, ruinée au cap Couloumbo; enfin la septième ruinée et à moitié submergée, à l'extrémité septentrionale de Thérasia; sans en compter d'autres qui ont pu être détruites, sans

qu'on ait eu connaissance de leur existence dans les temps postérieurs, et qui, après leur destruction, n'auront laissé aucune trace; car que n'a-t-il pas pu arriver à côté d'un volcan tel que celui de Santorin!

Après avoir parlé des villes ruinées ou existantes de l'ancienne Théra, il serait tout naturel de demander quelle dut être autrefois sa population; mais on n'a sur cela rien de certain, parce qu'on ne sait pas au juste quel fut le nombre ou la grandeur de ses villes. Si l'on voulait en juger par l'étendue qu'elle dut avoir à son origine, quand elle était encore intacte, et par proportion avec la population qu'elle a aujourd'hui dans son état présent, on pourrait présumer que le nombre de ses habitants pouvait s'élever à une vingtaine de mille âmes, puisque près de la moitié de l'île a été engloutie dans les flots, comme nous le verrons plus bas, et que le chiffre de sa population actuelle se monte à plus de douze mille trois cents âmes.

Un fait nous conduit à juger qu'elle dut être bien peuplée dans les temps antiques; c'est que, dès les premiers siècles, après sa colonisation, elle reçut l'ordre de l'oracle de Delphes et se vit en état d'envoyer une colonie en Libye, qui fonda la célèbre ville de Cyrène, dont nous allons parler. Du reste, si ce fut pour déverser sur d'autres pays une surabondance de population, ou si ce fut par d'autres raisons, le lecteur en jugera par ce que nous allons dire de la fondation de cette ville. Elle a une liaison trop essentielle avec l'histoire des premiers habitants de Théra, pour ne pas la rapporter ici tout au long. Voici le fait; il nous a été transmis par Hérodote dans sa IV[e] Melpomène et par d'autres auteurs.

CHAPITRE III.

FONDATION DE CYRÈNE PAR UNE COLONIE DE THÉRA, 3424.

Grinus, fils d'Œsanius, descendant de Théra et roi de l'île à laquelle celui-ci avait donné son nom, étant allé à Delphes pour offrir un holocauste et consulter l'oracle, reçut ordre de la prêtresse d'aller fonder une ville en Libye. Il était accompagné de plusieurs habitants de l'île et entre autres de Battus, fils de Polymneste, de la race d'Euphème, l'un des Argonautes. Comme il était déjà avancé en âge, il s'en excusa sur sa vieillesse, et pria la Pythie d'en charger quelqu'un des jeunes gens qui l'avaient suivi, désignant particulièrement Battus, qui était de ce nombre. Les Théréens, de retour dans leur île, ne sachant pas où était la Libye, et n'osant pour cela y envoyer une colonie, n'eurent aucun égard à l'ordre de l'oracle. Ce ne fut que longtemps après qu'ils l'envoyèrent, sur une seconde réponse de l'oracle, et pour se délivrer du châtiment qui leur avait été infligé pour n'avoir pas obéi.

Depuis la première fois que Grinus était allé consulter l'oracle, sans mettre en exécution ce qui lui avait été ordonné, il s'était passé sept ans sans qu'il tombât de la pluie à l'île de Théra, et la sécheresse y avait été si grande, qu'elle avait fait périr tous les arbres, à l'exception d'un seul. Pour remédier à ce fléau, les Théréens allèrent de nouveau consulter la Pythie, et cette fois encore elle leur proposa, comme la première, d'envoyer une colonie en Libye. Comme

ils ne connaissaient pas ce pays, ils députèrent en Crète, pour trouver quelqu'un qui le connût et qui voulût se charger de les y conduire. Les envoyés parcoururent l'île, et, s'étant rendus à Itanos, ils y firent connaissance avec un teinturier en pourpre, nommé Corobius, qui leur dit que, dans un voyage, il avait été poussé par un vent violent à l'île de Platée, en Libye. Une récompense qu'ils lui offrirent, pour l'engager à les y conduire, le détermina à leur servir de guide.

Après cet accord, les envoyés retournèrent à Théra, et les Théréens le confirmèrent; mais ils ne firent d'abord partir avec eux qu'un petit nombre de citoyens pour examiner les lieux. Corobius les y accompagna. Lorsqu'il les eut conduits à l'île de Platée, les Théréens l'y laissèrent avec des vivres pour quelques mois; et, s'étant remis en mer pour retourner à Théra, ils allèrent en diligence faire à leurs concitoyens le rapport exact de tout ce qu'ils avaient vu. Comme ils furent plus longtemps à aller rejoindre Corobius qu'ils n'étaient convenus, les vivres commencèrent à lui manquer, et il se trouva dans une grande disette. Sur ces entrefaites, un vaisseau de Samos, qui allait en Égypte, heureusement pour lui, aborda à Platée. Colœus, qui en était le patron, ayant vu la détresse et la position désespérée où se trouvait réduit Corobius, et étant touché de compassion, lui laissa des provisions pour un an, et remit à la voile pour continuer sa route. Cette action généreuse fut le principe d'une amitié étroite que les Cyrénéens et les Théréens lièrent dans la suite avec les Samiens.

Cependant les Théréens qui avaient laissé Corobius à Platée, dans le dessein d'aller le rejoindre avec les colons qu'ils devaient emmener avec eux, ayant dit à leur retour

à Théra, qu'ils avaient commencé une habitation dans une île voisine de la Libye, il fut résolu que de tous les cantons, qui étaient au nombre de sept, on enverrait des hommes pour cette expédition; que les frères tireraient au sort, et que Battus serait leur chef et leur roi. En conséquence de cette résolution, on envoya à Platée deux vaisseaux de cinquante rames chacun.

Telle est la manière dont les Théréens racontent l'histoire de cette colonie, et les Cyrénéens sont d'accord en tout avec eux, excepté en ce qui concerne Battus. Voici de quelle manière ils la rapportent eux-mêmes, en y ajoutant quelques circonstances.

Étéarque, roi de la ville d'Axus en Crète, ayant perdu sa femme, dont il avait eu une fille nommé Phronime, avait convolé à de secondes noces avec une autre, qui remplit sa maison de trouble et de chagrin. Cette nouvelle épouse ne fut pas plutôt entrée chez lui, qu'elle se conduisit d'abord en vraie marâtre, et fit voir par ses actions qu'elle en avait toutes les qualités. En effet, il n'y eut rien qu'elle n'imaginât pour tourmenter la jeune princesse. Dans sa méchanceté, elle alla jusqu'à l'accuser, auprès du roi son père, d'avoir manqué à l'honneur de son sexe, et réussit, à force de calomnies, à le lui persuader. Étéarque, trompé par les artifices de cette méchante femme, se porta contre sa fille à l'action la plus odieuse et en même temps la plus barbare. En voici le détail et les circonstances.

Il y avait alors à Axus un marchand de Théra, nommé Thémiston. Le prince lui manda de venir, et, se l'étant uni par les liens de l'hospitalité, lui fit promettre avec serment de lui prêter son ministère dans les choses où il aurait besoin de lui. Le serment exigé et reçu, il lui remit sa fille

entre les mains, et lui ordonna de l'emmener avec lui et de la jeter à la mer. Thémiston, fâché d'avoir prêté un serment qu'on lui avait surpris d'une manière si insidieuse, et pour une action si atroce, renonça à l'amitié d'Étéarque, et mit à la voile pour s'en retourner, emmenant avec lui la princesse. Quand ils furent en pleine mer, il l'attacha avec des cordes, et, pour ne pas manquer à son serment, il la descendit dans les flots; mais il l'en retira aussitôt, et la conduisit avec lui à l'île de Théra. Belle leçon pour ceux qui sacrifient si facilement, et avec tant de lâcheté, leur religion, leur devoir, leur conscience, leur honneur, à l'amitié des grands, à un vil respect humain.

Lorsqu'ils furent arrivés à Théra, Polymneste, homme distingué parmi les Théréens, la prit pour épouse. Au bout d'un certain temps, il en eut un fils qui était bègue. Suivant les Théréens, cet enfant s'appela Battus, comme le disent aussi les Cyrénéens. Mais je pense, dit Hérodote, qu'il eut un autre nom, et qu'après son arrivée en Libye il fut surnommé ainsi, tant à cause de la réponse qu'il avait reçue de l'oracle, que par rapport à sa dignité; car Battus, en langue libyenne, signifie roi; et ce fut, à mon avis, pour cette raison, que la Pythie lui donna un nom libyen, comme devant régner en Libye. En effet, lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, étant allé à Delphes pour consulter l'oracle sur son défaut de langue, la prêtresse lui répondit: Battus, c'est-à-dire roi, tu viens ici au sujet de ta voix; mais Apollon t'ordonne d'aller établir une colonie dans la Libye, féconde en bêtes à laine. Battus lui dit : Je suis venu vous consulter sur le défaut de ma langue; mais vous me commandez des choses impossibles, en m'envoyant établir une colonie en Libye. Avec quelles troupes, avec quelles forces, puis-je exécuter

un tel projet? Malgré ces raisons, il ne put engager la Pythie à révoques ses ordres. C'est pourquoi, voyant que l'oracle persistait dans sa réponse, il quitta Delphes et retourna à Théra.

De retour dans son île, il éprouva dans la suite, ainsi que tous les habitants, beaucoup de revers et de malheurs. Comme ils en ignoraient la cause, ils envoyèrent de nouveau à Delphes consulter l'oracle sur les maux qui les affligeaint. La Pythie répondit qu'ils seraient plus heureux, s'ils allaient fonder la ville de Cyrène en Libye. Sur cette réponse, ils firent partir Battus avec deux vaisseaux à cinquante rames. Celui-ci et ceux qui l'avaient accompagné, forcés par la nécessité, firent voile pour la Libye; mais ils retournèrent à Théra. Les Théréens, qui craignaient de nouveaux malheurs, si l'on n'exécutait pas les ordres de l'oracle en fondant la colonie, les attaquèrent, lorsqu'ils voulurent descendre à terre, et ne leur permirent pas d'aborder, leur ordonnant en même temps de retourner à l'endroit d'où ils venaient. Contraints d'obéir à cet ordre absolu, ils reprirent la même route, et allèrent s'établir dans une île, tout près de la Libye. Cette île, comme il a été dit plus haut, s'appelait Platée. On assure qu'elle est de la grandeur de la ville de Cyrène.

Les Théréens restèrent deux ans dans cette île; mais, comme rien ne leur prospérait, ils y laissèrent l'un d'entre eux, et les autres s'embarquèrent pour aller de nouveau à Delphes consulter l'oracle. Quand ils y furent arrivés, ils dirent à la Pythie qu'ils s'étaient établis en Libye, et que, cependant, ils n'en étaient pas plus heureux. La Pythie répondit à Battus: « J'admire ton habileté. Tu n'as jamais été en Libye, et tu prétends connaître ce pays mieux que

moi qui y suis allée! » Sur cette réponse, Battus s'en retourna avec ceux de sa suite; car le dieu ne les tenait pas quittes de la colonie, qu'ils n'eussent été dans la Libye même. De retour à Platée, ils prirent celui d'entre eux qu'ils y avaient laissé, et allèrent s'établir dans la Libye, vis-à-vis de cette île, à Aziris, lieu charmant, bordé de deux côtés par des collines agréables, couvertes d'arbres, et d'un autre par une rivière.

Les Théréens demeurèrent six années à Aziris; mais, la dernière année, ils se laissèrent persuader d'en sortir, sur les vives instances des Libyens, et sur la promesse qu'ils leur firent de les mener dans un meilleur canton. Leur ayant fait quitter ce séjour agréable, on les conduisit vers le couchant; et de crainte qu'en passant par le plus beau pays, les Grecs ne s'en aperçussent et qu'il ne leur prît envie de s'y établir, on proportionna tellement la marche à la durée du jour, qu'on le leur fit traverser pendant la nuit. Ce beau pays s'appelait Irasa. Quand on les eut conduits à une fontaine qu'on prétendait être consacrée à Apollon, « Grecs, leur dirent les Libyens, la commodité du lieu vous invite à fixer ici votre demeure; le ciel y est ouvert pour vous donner les pluies qui rendront vos terres fécondes. »

Sous Battus le fondateur, dont le règne dura quarante ans, et sous Arcesilas son fils, qui en régna seize, les Cyrénéens ne se trouvèrent guère en plus grand nombre qu'ils n'avaient été au commencement de la colonie; mais, sous Battus II, leur troisième roi, surnommé l'heureux, la Pythie, par ses oracles, excita tous les Grecs à s'embarquer pour aller habiter la Lybie avec les Cyrénéens, qui les invitaient à venir partager leurs terres. Cet oracle était conçu en ces termes : « Celui qui n'ira dans la fertile Libye qu'après le

partage des terres, aura un jour sujet de s'en repentir ». Les Hellènes, s'étant rendus en grand nombre à Cyrène, s'emparèrent d'un canton considérable. Par cet appel que leur fit l'oracle, la colonie se trouva considérablement augmentée, tellement que les Libyens, leurs voisins, et Odicran leur roi, se voyant insultés et dépouillés de leurs terres par ces nouveaux venus, ne se crurent pas assez forts pour s'en venger. Dans leur faiblesse et leur embarras, ils appelèrent à leur secours Apriès, roi d'Égypte, et se soumirent à lui. Ce prince, accueillant favorablement leur demande, envoya une armée nombreuse d'Égyptiens contre Cyrène. Cependant les Cyrénéens, s'étant rangés en bataille à Irasa et près de la fontaine de Thesté, en vinrent aux mains, et les défirent entièrement. Les Égyptiens, qui n'avaient jamais éprouvé la valeur des Grecs, les méprisaient; mais, dans cette bataille ils eurent lieu d'être détrompés; car ils furent tellement battus, qu'il n'en retourna en Égypte qu'un très-petit nombre. Ce revers fut la cause d'une révolte qui renversa Apriès de son trône, parce que son peuple fut extrêmement irrité de cette défaite.

Après cet heureux succès et plusieurs années de prospérité, les Cyrénéens se trouvant affligés par des troubles et des malheurs, Démonax de Mantinée fut nommé par l'oracle pour aller rétablir parmi eux la paix et la concorde. Par les sages règlements qu'il rédigea, la colonie fut divisée en trois tribus, dont l'une comprenait les Théréens et leurs voisins, l'autre les Péloponnésiens et les Crétois, et la dernière enfin tous les insulaires qui n'étaient pas compris dans les deux autres.

Dans cet état de choses, Arcésilas, fils de Battus le boiteux, sixième roi de Cyrène, excita de nouveaux troubles

pour remonter sur le trône, dont il avait été chassé. S'étant réfugié à Samos, où il avait trouvé un asile, il en reçut aussi des secours, et en revint avec une armée qui l'aida à se rétablir. Comme il voulait se venger de ceux qui avaient pris parti contre lui, les uns sortirent de leur patrie pour n'y jamais rentrer, d'autres furent arrêtés et envoyés en Cypre pour y être punis de mort; mais les Cnidiens, chez qui ils abordèrent, les délivrèrent, et les renvoyèrent à l'île de Théra.

Si nous en croyons Justin, Grinus, qu'il appelle Cyrnus, le vieux roi de Théra, était le père de Battus, et il ajoute que le motif qui l'avait amené à Delphes consulter l'oracle était d'implorer le dieu, pour le prier de donner à son fils l'usage de sa langue; parce que, disait-il, il était honteux de voir qu'il ne parlât pas, quoiqu'il fût déjà parvenu à l'adolescence. Justin dit ensuite que Grinus méprisa l'oracle, parce que ce roi prit sa réponse pour une moquerie insultante, voyant que, à son âge, il lui ordonnait d'aller établir une colonie en Libye; mais, pour le punir de sa désobéissance, son île fut affligée de la peste.

Pour ce qui regarde le nombre des colons qui partirent pour la Libye, Justin n'est pas d'accord, ce semble, avec ce que nous avons dit; car il rapporte que les Théréens remplirent à peine un vaisseau. Mais on pourrait, peut-être, concilier cette différence, en disant que cet auteur n'entend parler ici que de leur premier départ, lorsqu'ils n'allèrent avec Corobius qu'à l'île de Platée.

L'envoi de cette colonie, qui est un des événements les plus remarquables de Théra, eut lieu l'an du monde 3424, de la fondation de Rome 124, avant Jésus-Christ 628, et 824 ans après l'arrivée de Cadmus à Calliste. Puisqu'elle a

fait tant d'honneur à sa métropole, dont elle a tant surpassé la gloire, ajoutons que la ville de Cyrène, souvent détruite et souvent rebâtie, a mérité d'occuper un rang distingué dans l'histoire, tant par les événements célèbres dont elle a été le théâtre, par les guerres violentes et nombreuses qu'elle a soutenues, que par la naissance de plusieurs savants qui l'ont illustrée. Parmi ceux qu'elle a vus naître, et dont elle doit le plus se glorifier, il faut mettre au premier rang Aristipe, disciple de Socrate et chef de la secte des philosophes cyrénéens; Aréta, sa fille, qui lui succéda dans l'école de philosophie; Ératosthènes, Carnéade, et enfin Callimaque, l'auteur de l'hymne à Apollon, que Strabon fait naître à Théra.

Cyrène, en prenant ses premiers colons de Théra, en adopta aussi la religion et les usages, tels que celle-ci les avait elle-même reçus ou empruntés de Sparte, d'où elle avait vu venir sa seconde colonie; car, d'après Spanheim, qui cite le vers 72 de l'hymne de Callimaque et le 5e de la Pythie de Pindare, on y célébrait tous les ans, comme à Théra et à Lacédémone, les fêtes Carnéennes, instituées en l'honneur d'Apollon: *Apollo Carneis hisce sacris tuis in conviviis honorifice celebramus Cyrenem.* On sait combien ces fêtes étaient célèbres dans l'antiquité.

CHAPITRE IV.

GOUVERNEMENT ET RÉVOLUTIONS DE THÉRA.

Selon toutes les apparences, le gouvernement de Théra dut être d'abord monarchique; c'est au moins la forme qu'elle

semble avoir adoptée pendant un assez grand nombre de siècles. On voit, en effet, que lorsque Cadmus y laissa Membliares avec les Phéniciens, il l'y établit avec tous les apanages de l'autorité souveraine; que Théras, le fondateur de la seconde colonie, y est représenté comme roi, quoique le titre ne lui en soit pas donné expressément dans l'histoire; car on voit des médailles qui portent son nom, et qui paraissent indiquer assez clairement que le souverain pouvoir résidait en lui seul. On sait, d'ailleurs, que ses successeurs sont désignés comme tels, selon qu'il paraît par l'oracle de Delphes, qui, en donnant au souverain de l'île l'ordre d'aller établir la colonie de Cyrène, qualifie du titre de roi Grinus, qui devait en avoir hérité de ses prédécesseurs, et qui régnait vers l'an du monde 3374, c'est-à-dire 411 ans après Théras. Enfin, Æsanius, père de Grinus, l'avait porté avant lui, et Battus, que l'oracle désigna ensuite pour être chef de la nouvelle colonie, fut aussi décoré du même titre, conformément, sans doute, à l'usage qui régnait alors dans la Grèce, et en particulier à Théra.

D'ailleurs, le gouvernement monarchique était alors la forme le plus généralement adoptée chez les peuples, et le plus universellement répandue, même dans les petits états, parce que, comme le dit Platon, ce gouvernement est fondé sur le modèle de l'autorité paternelle et de cet empire doux et modéré que les pères exercent dans leur famille; et que, comme l'observe le judicieux Rollin, il était le plus ancien de tous et en même temps le plus propre à entretenir la paix et la concorde. On pourrait aussi ajouter que c'est aussi le plus propre à rendre les peuples heureux sous des rois sages et intelligents, et que c'est aussi celui qui a dû se présenter le plus naturellement à l'esprit des sociétés

qui ont voulu se constituer en corps de nation, parce qu'elles en trouvaient la raison dans la nature même du pouvoir, qui doit être essentiellement un dans son principe, et que le modèle s'en présentait partout, dans la famille et dans les sociétés comme dans les états. Du reste, c'est ce que Plutarque nous apprend formellement, par rapport à la Grèce, dans la vie de Pyrrhus. Il dit que toutes les îles étaient gouvernées par des rois; mais que ces rois, dans les premiers temps, n'étaient que les chefs de la nation, ses généraux d'armée, et qu'ils se rendaient dans la place publique pour y proposer et traiter les affaires publiques. Nous en voyons des exemples dans Homère.

Il paraît, cependant, que cette forme changea plus tard; car Aristote nous dit dans sa Politique que le gouvernement était oligarchique et non démocratique. Si ce changement eut lieu, ce dut être, sans doute, lorsque le despotisme et la tyrannie des souverains allumèrent dans toute la Grèce un violent amour de liberté, et poussèrent les peuples à des soulèvements et à des révolutions qui changèrent les monarchies en républiques, presque partout; comme si, en changeant la forme du gouvernement, on pouvait détruire, dans ceux qui gouvernent et dans ceux qui sont gouvernés, l'intérêt privé, les passions, les caprices du cœur humain, sources ordinaires et fécondes de révolutions, et vices inhérents à la société, d'où sortiront toujours les abus, quelque expédient qu'on choisisse pour les éviter ou les corriger, et qui briseront toujours les institutions les plus fortes et les plus sagement pondérées dans les états les mieux constitués. Il ne faut donc pas chercher la cause de ce désordre dans la forme du gouvernement, et Dieu n'en a réprouvé aucune; mais il faut la chercher dans la nature vicieuse de

l'homme, dans sa corruption, dans ses travers d'esprit et de cœur, qui lui feront toujours regarder comme abusifs tous les gouvernements, les plus doux et les plus modérés comme les plus durs et les plus tyranniques, ou feront monter avec eux sur le trône les abus qui amènent les désordres et les catastrophes. Ainsi, les révolutions ne manqueront jamais, et on peut leur appliquer ce mot de l'Écriture : *Oportet et hæreses esse* (*Ad Corinth.* epist. I, cap. XI, v. 19). Il est nécessaire qu'il y ait des hérésies. C'est la suite du péché originel; il faut que ses effets se manifestent dans les nations comme dans les individus. Mais un peuple sage peut corriger les abus, sans changer la forme du gouvernement, quand elle est bonne, ou sans bouleverser l'état, quand il y a lieu à changement.

Si Théra se livra à l'entraînement général qu'on vit alors dans la Grèce, et si elle suivit l'exemple des autres peuples, on ne saurait en assigner l'époque d'une manière certaine. Du reste, ce changement, dont nous avons pour garant le témoignage d'Aristote, paraît confirmé, au moins pour des temps postérieurs, par deux inscriptions qui se lisent sur d'anciens marbres, mais qui peuvent s'interpréter également d'un état en république, comme aussi d'un état précaire de liberté que les Romains lui laissèrent avec son petit Sénat, après la conquête des îles. C'est le sens que présente la première : Ἡ Βουλὴ *καὶ ὁ Δῆμος, le Sénat et le Peuple;* c'est aussi à peu près celui de la seconde : Ὁ Δῆμος *νικητὴς τοῦ Δορυμάχου, le Peuple vainqueur de Dorymaque.*

Quoi qu'il en soit de l'état de Théra, sous ses rois ou dans les temps qu'elle vécut en république, nous voyons par l'histoire qu'elle a été bien souvent troublée dans la possession de son indépendance, et sujette à un grand nombre

de révolutions. Si elle fut assez forte ou assez heureuse dans les premiers siècles pour se soutenir et défendre sa liberté, ou pour se relever ensuite par intervalles, quand elle l'avait perdue, il paraît aussi que, à partir même des temps les plus reculés, jusqu'aux derniers moments de l'empire d'Orient, sa destinée fut presque toujours de passer alternativement, tantôt sous une domination, tantôt sous l'autre, et de subir la loi de tous ceux qui ont été assez forts pour se rendre maîtres des îles et s'y maintenir; car, si, dans les nombreuses révolutions qu'ont éprouvées les Cyclades où l'empire grec, on peut attacher à leur sort celui des îles voisines, comme nous pouvons le penser, nous avons lieu de croire que cette petite île a dû souvent changer de maîtres. Or les Cyclades n'ont fait, pour ainsi dire, que passer continuellement d'une main à l'autre; et c'est parce que Théra a dû prendre part aux changements qu'elles ont éprouvés, que nous sommes entraînés à parler des dominations différentes qu'elles ont subies, ou des ravages qu'elles ont soufferts.

En effet, nous apprenons d'Isocrate qu'elles furent occupées par les Cariens; Eurypide nous dit qu'elles furent habitées par les Ioniens; et Thucydide ajoute en particulier, pour Théra, que les Cariens en furent chassés par les Crétois, sous Minos III, environ cinquante ans après que les Phéniciens s'y furent établis. Mais Diodore de Sicile observe que les Phéniciens, à leur tour, en chassèrent les Crétois eux-mêmes, environ deux cent soixante et dix ans après l'arrivée de Cadmus. Plus tard, Pharnabase et Autophradate, qui commandaient la flotte de Darius, envoyèrent des vaisseaux dans l'Archipel, sous la conduite de Datis, pour s'emparer des Cyclades; et nous voyons dans la Bible, au

livre d'Esther, qu'Assuérus, autrement dit Artaxercès, régna sur toutes les îles.

Il paraît cependant que, lors de la guerre des Perses, les îles jouissaient de leur indépendance, puisqu'il est dit que celles qui n'avaient pas voulu prendre parti contre Xercès, et avaient abandonné la cause des Athéniens, se rangèrent au parti de ces derniers, quand l'orage fut passé. C'est au moins ce qui paraît certain pour l'île de Théra; car lors de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire trente-quatre ans après, elle ne prit aucune part à cette guerre, selon que le remarque Thucydide, mais elle garda, avec l'île de Mélos, une neutralité qu'elle ne dut apparemment qu'à son indépendance. Ce ne fut que longtemps après qu'elle se vit entièrement et irrévocablement soumise aux dominations étrangères qui pesèrent tour à tour sur elle. C'est ainsi que, selon le célèbre monument de la ville d'Adule, si exactement décrit par Cosma d'Égypte, et si bien illustré par le R. P. D. Bernard de Monfaucon, Théra dut passer, comme les autres îles, sous la domination des Égyptiens, lorsque les Ptolémées s'emparèrent des Cyclades. Dans ce monument, dressé sous Évergète III, il est dit que Ptolémée Philadelphe avait reçu de son père le royaume de l'Égypte, de la Libye, de la Syrie, de la Phénicie, de Cypre, de la Carie, de la Pamphilie et des Cyclades. Mais les Égyptiens en furent de nouveau chassés par les Athéniens. Mithridate, roi du Pont, si célèbre par les guerres qu'il soutint contre les Romains, dans ces contrées, les occupa à son tour, et y maintint sa domination pendant quelque temps; mais, forcé enfin, comme dit Florus, de céder au bonheur de Sylla, à la valeur de Lucullus et à la grandeur de Pompée, il dut les abandonner et se retirer en

Asie. Bientôt après elles tombèrent au pouvoir des Romains, qui achevèrent de s'en rendre maîtres, après la bataille de Philippes. Il paraît qu'ils ne gardèrent pas Théra longtemps, car un temple que les Rhodiens y firent bâtir, et dont Tournefort croit avoir trouvé encore des ruines, fait présumer que les Romains la leur cédèrent, lorsqu'ils leur donnèrent l'île de Naxos, la première des Cyclades, pour les récompenser, sans doute, des secours et des services importants qu'ils en avaient reçus dans les différentes guerres qu'ils avaient eues à soutenir dans ce pays contre leurs ennemis. Mais elle ne fut pas longtemps soumise aux Rhodiens, et bientôt elle dut prendre place parmi les provinces que les maîtres du monde soumirent définitivement à leur joug. Ainsi, lorsque les armées romaines eurent envahi l'Asie, l'Égypte et la Syrie, Théra se vit enchaînée pour plusieurs siècles au char triomphal de ces conquérants, dont la puissance victorieuse s'étendit si rapidement sur toutes les républiques et sur tous les royaumes, et finit par les écraser tous, pour ne plus les laisser se relever. Car alors les îles, avec la Lydie, la Phrygie et la Carie, furent érigées en province romaine, qui fut gouvernée par un proconsul, avec l'Hellespont et l'Asie Mineure; et elle continua d'être soumise à ce peuple sous les empereurs, jusqu'au partage que fit le grand Constantin de l'empire, entre ses enfants, en 339. Selon la division que fit ce prince, les îles Sporades, ensemble avec les Cyclades, échurent à Constance, ainsi que la Grèce et l'Illyrie. Dès lors elles perdirent pour toujours leur indépendance, et elles n'ont jamais pu la ressaisir. Mais nous allons voir qu'elles n'en furent pas moins sujettes aux révolutions. Les empereurs de Constantinople, impuissants à les défendre ou à les protéger, les

laissèrent souvent exposées aux ravages des pirates ou des barbares, ou enhardirent par leur négligence, comme aussi par leur faiblesse, les habitants à la révolte.

En 376, elles furent ravagées, sous le règne de Valens, par les Scythes, qui descendent dans l'Archipel avec mille vaisseaux que montaient ces barbares. Lebeau, dans son histoire du Bas-Empire, rapporte, t. XIII, que les habitants de la Grèce et des îles, se laissant emporter par un faux zèle, après cette époque, conspirèrent ensemble, en 727. Ayant équipé une flotte, ils secouèrent le joug de Léon III, surnommé l'Isaurien, prince hérétique, et proclamèrent empereur un certain Côme, qui, pour mériter cet honneur, n'avait d'autre titre que celui d'orthodoxe. Mais il ne fut pas capable de conduire une entreprise qui avait été formée même en sa faveur. Ses deux principaux capitaines étaient Étienne et Agallien.

A partir de cette époque, les îles ont souvent échappé aux empereurs de Constantinople, pour ne plus appartenir ensuite, pour ainsi dire, qu'au premier occupant; et elles n'ont presque cessé d'être au pillage. L'état de faiblesse et de décadence où s'est trouvé à la fin l'empire grec, et les fréquentes révolutions qu'il a subies, y ont appelé tous les ambitieux et tous les brigands.

Les premiers que nous voyons paraître sur la scène, après l'irruption des Scythes, sont les Esclavons, qui ravagent les îles, en 769, et, après eux, les Sarrasins d'Espagne. Tandis que l'Asie et l'Europe éprouvent les horreurs d'une guerre civile, ces derniers, profitant des troubles de l'empire, sous Michel le Bègue, portent le dégât dans l'Archipel, en 821. Trois ans après, ils s'emparent de l'île de Crète, sous la conduite d'Abouaps, leur chef; s'établissent d'abord dans

un endroit appelé Candace, y bâtissent la ville de Candie, qui en tira son nom et le communiqua à toute l'île, et y règnent cent trente-cinq ans. Pendant ce temps-là, ils font des excursions dans toutes les îles, où ils exerçent leurs ravages, et fondent partout des colonies. A l'époque de leur invasion, toutes les forces de l'empereur étaient réunies à Constantinople; c'est pourquoi, ne trouvant pas de résistance, ils saccagèrent impunément tout l'Archipel. C'est ce qui est aussi rapporté par Lebeau. Il dit que, l'an 829, de l'île de Crète, où ils s'étaient établis, ils faisaient des courses continuelles dans les îles, où ils fondaient des colonies, et qu'ils se rendaient redoutables partout. Pour arrêter leurs pirateries, Oryphas équipa une flotte par ordre de l'empereur Porphyrogénète. Sa prudence, son expérience et sa valeur lui avaient acquis la réputation du meilleur capitaine de l'empire, en ce temps-là. Mais les deux défaites précédentes de Crater et de Photin avaient jeté tant de terreur dans les esprits, qu'il ne put lever des soldats qu'à force d'argent. Il en coûta pour chacun quarante pièces d'or, qui font plus de cinq cents francs de notre monnaie. Une armée, achetée si cher, fut, pour cette raison, nommée l'armée quadragénaire. Mais les troupes le servirent, en effet, avec zèle et avec courage. Avec ces vaillants soldats, il fit une descente dans les îles, en chassa les Sarrasins, et vint à bout de nettoyer la mer et de rendre la navigation libre. Mais il paraît que ceux-ci ne furent pas expulsés de toutes leurs places, puisqu'ils occupèrent l'île de Candie, ou au moins la ville, pendant cent trente-cinq ans. Aussi les voyons-nous reparaître dans l'Archipel, en 864, sous Michel III, aussi furieux qu'auparavant, et subjuguer une seconde fois les Cyclades. Ils reparaissent de

nouveau et font les même dégâts, sous Constantin VIII, en 1027; et, plus tard, sous Manuel Comnène, ils montrent la même fureur, vers le milieu du xi[e] siècle.

A peu près vers le même temps, les îles éprouvent les mêmes malheurs, sous Basile II. Elles sont ravagées par les Turcs, les Danois et les pirates, sous le vieux Andronic, dans le xii[e] siècle. Elles sont reprises dans le xiii[e] par les latins, dont nous parlerons bientôt en particulier, et reprises en partie sur eux, en 1263, par la flotte de Michel Paléologue. Le Catalan Roger, amiral de Sicile, appelé Roger de Florence, les ravage en 1346, et les Catalans les soumettent passagèrement à leur domination. Plus tard, les latins, que les Grecs en avaient chassés, les reprennent sur eux. Orthogrul, père d'Orcan, premier empereur des Turcs, s'en rend aussi le maître et fait les hommes esclaves. Elles souffrent de pareils dégâts de la part de Bajazet I[er]. Sous Achmet II, empereur des Turcs, elles éprouvent les mêmes malheurs; et dans les temps mêmes que ces peuples, ou ces conquérants, les occupent ou les ravagent tour à tour, elles ne cessent d'être désolées par les brigands de tous les pays, et surtout par les Grecs eux-mêmes, qui, jusqu'à leur dernière révolution, avaient fait du brigandage ou de la piraterie une vraie profession et une voie de spéculation et de fortune, ou, au moins, de subsistance.

CHAPITRE V.

CONQUÊTE DE THÉRA ET DES AUTRES ÎLES PAR LES LATINS.

Parmi les différents peuples qui ont, tour à tour, occupé les îles, nous devons faire une mention plus particulière des latins, c'est-à-dire des Vénitiens et des Français, réunis alors pour l'expédition des croisades, et parler avec plus de détail de la conquête qu'ils en firent. Lorsque leurs armées traversaient l'empire d'Orient pour aller conquérir la Terre sainte sur les infidèles, voulant détruire le principal obstacle qu'ils trouvaient toujours dans la méchanceté et la politique ombrageuse et jalouse des empereurs grecs, dont les trahisons et la perfidie avaient fait périr tant de milliers de croisés, et empêché, presque constamment, le succès de plusieurs expéditions; ils prirent, en passant, Constantinople, et résolurent de se rendre maîtres de tout l'empire. Par l'accord qui se fit alors entre les deux puissances confédérées, pour le partage des provinces à conquérir, Théra, déjà appelée Santorin, fut comprise, avec toutes les autres îles de l'archipel dans le lot qui échut à la république de Venise; mais elles n'étaient pas encore conquises, et, pour me servir de l'expression triviale, on avait disposé de la peau de l'ours avant de l'avoir pris. Ce ne fut pas même la république elle-même qui en fit la conquête et qui en profita : les périls et les avantages en furent laissés aux nobles Vénitiens, qui seraient assez riches et assez puissants pour

tenter cette conquête. Voici comment on y procéda, et quels en furent les résultats.

Quand il fut question, dit Lauger dans son Histoire de Venise, de prendre parti pour s'assurer des îles de l'archipel, la république, se voyant embarrassée pour l'exécution d'une entreprise qui comprenait, non-seulement les îles, mais encore toutes les autres provinces qui entraient dans son partage, hors de la capitale, et jugeant que la conquête entraînerait bien des difficultés, parce qu'il lui aurait fallu disséminer ses forces sur une infinité de points, diviser sa marine en une foule de petites escadres, consumer dans toutes ces guerres partielles trop de temps et de dépenses, ou s'exposer à tant d'autres inconvénients, pour attaquer, avec une seule escadre, toutes les îles, les unes après les autres, elle pensa que l'expédient le moins onéreux et le plus facile était d'exciter l'émulation et l'ambition des plus riches citoyens, et d'en abandonner la conquête à ceux qui voudraient l'entreprendre. C'est pourquoi on invita, par une proclamation solennelle, non-seulement les citoyens, mais même les amis et les alliés de la république, à se mettre en état de conquérir des fiefs qui devaient appartenir aux vainqueurs les plus diligents, en les obligeant cependant, après avoir réussi, à en rendre foi et hommage à la république. La seigneurie ne se réserva pour elle que les îles qui sont à l'embouchure du golfe Adriatique, avec celle de Candie. Cette résolution n'était pas sans inconvénient, car elle ôtait à la république de grands avantages, en ne lui laissant que le domaine suzerain d'une multitude de petits états, là où elle aurait pu jouir d'une propriété très-utile. Elle altérait la constitution de son gouvernement, en lui donnant, au lieu de sujets, des vassaux dont la puis-

sance pouvait un jour devenir redoutable. Mais il est des circonstances où la nécessité oblige de passer par-dessus les règles ordinaires. L'impossibilité de faire mieux contraignit à se jeter dans cette faute.

La proclamation eut tout le succès qu'on en pouvait attendre. Plusieurs particuliers opulents, séduits par l'espoir d'acquérir une sorte de souveraineté, firent des armements à leurs frais, tandis que la seigneurie armait de son côté trente galères pour la conquête des îles qu'elle s'était réservées. On mit ensuite à la voile, et tous les bâtiments allèrent de conserve jusqu'à la sortie du golfe.

Cependant les escadres aventurières, qui s'étaient répandues dans l'archipel, avaient parfaitement rempli leur destination. Ces nouveaux conquérants se rendirent maîtres de différents pays, non-seulement dans l'archipel, mais encore ailleurs, et formèrent plusieurs duchés, qui passèrent à leurs descendants et restèrent entre leurs mains pendant plus de trois cents ans. Marc Dandolo et Jacques Viare s'étaient emparés en commun de la ville de Gallipoli et de son territoire; André et Jérôme Ghizi avaient pris les îles de Tine, Skyros, Scopelos, Mycône, où existent encore des familles de ce nom, et peut-être de leurs descendants; Raban Carceris, gentilhomme véronais, s'était rendu maître d'une bonne partie de l'île de Négrepont; les Pisani avaient l'île de Nea, ou Ramnusia, près de Lemnos, et les Quérénis, Astypalie.

Ce fut alors que, parmi cette foule de petits conquérants, Théra reçut aussi le sien. Marc Sanudo, noble vénitien, un des plus grands capitaines qu'eût alors la république, fit la plus brillante fortune. Il alla droit à l'île de Naxos, capitale de ce qu'on nomma alors le duché de l'archipel

ou de Naxos, la soumit par les armes, en 1207, et, bientôt après, se rendit maître des îles de Paros, Antiparos, Mélos, Santorin, Polycandros, Kimoulos ou Argentière, Siphantos, Nios, Anaphi, Amorgos. Toutes ces îles, réunies à la première, furent, comme nous venons de le dire, érigées en duché, en 1210, sous le nom de duché de Naxie, par Henri, alors empereur latin de Constantinople, qui en même temps en donna l'investiture à celui qui l'avait conquis, avec le titre de duc et de prince de l'empire, et le droit de le transmettre à ses descendants. Sanudo mit des gouverneurs et des garnisons partout, et devint la souche d'une maison puissante, qui conserva le duché et ses dépendances pendant plus de trois cents ans, avec le titre de ducs, sous la protection de la république de Venise.

Parmi les descendants de Marc, l'histoire distingue Guillaume et Nicolas Sanudo, dont le dernier s'éleva contre l'empereur de Constantinople, vers l'an 1326. Il fut père de Marc Sanudo, qui laissa héritière du duché sa fille Florence. Celle-ci le porta dans la famille des Crispo, par le mariage qu'elle contracta avec François Crispo, et leurs descendants le conservèrent jusque vers le milieu du XVe siècle, sous l'empire de Soliman II, empereur des Turcs, qui, sans y établir dès lors sa domination absolue, le rendit seulement tributaire en 1539, lorsque le fameux Barberousse, au retour d'une expédition dans la Méditerranée, fit une descente à Naxie, mit l'île au pillage et força Jean Crispo, son vingtième duc, à payer tous les ans à son maître un tribut de 6000 écus d'or. Enfin Sélim II, fils et successeur de Soliman, s'en empara définitivement, et y établit tout à fait sa domination, l'an 1570, dans le temps que ses généraux poussaient en Cypre les deux siéges

mémorables de Nicosie et de Famagouste, et y exerçaient des cruautés inouïes contre les braves qui les avaient défendues. Alors finit pour toujours le duché de Naxie, sous Jacques Crispo, son vingt et unième et dernier duc, qui se retira à Venise et de là à Rome, où il mourut de chagrin et dépouillé de ses biens.

Cependant Santorin, pendant cet espace de temps, ne resta pas constamment dans la même famille. Jean Crispo, douzième duc de l'archipel, avait démembré cette île de son duché et l'avait cédée au prince Nicolas, son frère, qui fut pour cela appelé seigneur de Santorin. Dans la suite elle fut de nouveau réunie au duché dont elle avait été détachée, après la mort de Guillaume Crispo, quinzième duc de Naxie, qui, par son testament, nomma pour son successeur le seigneur de Santorin, son neveu. Plus tard, elle fut engagée au Seigneur de Nio, par Jacques Crispo, dix-septième duc de l'archipel, qui, pour soutenir la guerre contre Mahomet II, dans la fameuse ligue où il était entré avec les Vénitiens et le roi de Perse, avait été obligé d'emprunter des sommes énormes, qu'il aurait été dans l'impossibilité de payer sans cet engagement. Enfin le moment d'échapper entièrement aux ducs étant arrivé, cette île se rendit comme les autres à Barberousse, amiral de la flotte de Soliman II, lorsque après avoir ravagé les côtes d'Italie, pris Tunis sur les Vénitiens, il lâcha honteusement prise au siége de Corfou (Corcyre), où s'alluma le dépit qui le fit tomber comme une bête féroce sur les îles de l'archipel. Soliman en fit autant au retour du siége de Malte, où il avait échoué. Outré de colère d'avoir manqué cette place importante, il s'abattit sur les îles et surtout sur Chio, et s'en déclara le maître absolu, sans toutefois y établir en-

tièrement sa domination ; ce qui fut réservé à Sélim II, son fils.

Il existe encore à Santorin des descendants des Sanudo dans les deux sexes; dans les femmes chez les latins, et dans les mâles chez les Grecs. A l'île de Naxie, les femmes seules, chez les catholiques, représentent les descendants des anciens Crispo, et portent encore leur nom, seule richesse qui leur reste. Il est sorti de cette famille plusieurs évêques de Naxie ou de Santorin. Mais tout ce qui en reste est bien déchu de la splendeur dont elle a joui autrefois ; car elle est placée, par sa fortune, bien au-dessous de la médiocrité. On peut en dire à peu près tout autant de celle des Sanudo, à Santorin. On retrouve encore dans les îles le nom de ceux qui se distinguèrent dans cette conquête, ou d'autres qui ont été célèbres dans les annales de la république. Santorin en particulier possède des Ghizi, des Barbarigo, des Véniéris, etc. et il n'y a pas de doute qu'on n'en trouvât d'autres dans toutes les parties de l'archipel; car j'en ai trouvé moi-même partout où je suis passé. Revenons à notre sujet, et voyons la dernière de toutes les révolutions que les îles et la Grèce entière ont éprouvées, celle d'où est sorti leur état actuel.

Trois cents ans se sont écoulés depuis la prise des îles par les Turcs, et, pendant tout ce temps, il a fallu subir le despotisme de cette nation barbare. Mais il était réservé aux restes avilis et presque éteints de la nation grecque, autrefois si célèbre, de relever le drapeau de l'indépendance et de faire reposer à son ombre ses enfants malheureux que la tyrannie étouffait dans ses bras. Par une révolution qui surgit des antres de l'oppression et de la servitude, et qui ne puisa ses ressources que dans le désespoir, dans de glo-

rieux souvenirs, et dans l'amour légitime de la liberté; par des efforts inouïs, où l'impuissance lutte contre la force, au risque presque probable de se voir anéantir; par une audace qui serait inconcevable, si elle n'eût été couronnée du succès; par un dévouement sublime, où sont prodiguées avec une générosité admirable la fortune et la vie, et où les femmes mêmes veulent entrer pour quelque chose; par un courage invincible, qui fait un instant oublier à l'Europe ses propres guerriers, pour contempler avec étonnement ceux qui sortent encore de la poussière de l'antique Grèce; par mille traits d'héroïsme, qui naissent dans les chaumières et dans les cabanes, où le yatagan répandait depuis des siècles le silence de la terreur; par un enthousiasme sans exemple, qui fait gonfler les cœurs sous les haillons de la misère et de l'esclavage, et qui s'exalte sans mesure en affrontant les périls; par d'antiques et nobles traditions, qui tracent à chacun une histoire où se lisent toutes les gloires, où chaque soldat est un héros, chaque citoyen un grand homme, les Grecs renaissent, pour ainsi dire, de leurs propres cendres, se ressuscitent eux-mêmes, et, dévorés du plus violent désir d'indépendance qui ait jamais agité un peuple, ils expulsent les Turcs de l'ancien sol de la civilisation, de l'ancien domaine de la science; sauvent la nation des derniers coups qui allaient l'anéantir; la relèvent de l'état d'abjection et d'abrutissement où l'avait plongée un long et dur esclavage : et, depuis 1820 jusqu'à ce jour, on entend retentir partout, dans les hameaux comme dans les villes, le nom électrisant de liberté, dont le cruel despotisme avait effacé l'expression sur toutes les physionomies et étouffé l'élan dans tous les cœurs. De ces poitrines si longtemps oppressées sous le poids de la

terreur, de ces bouches si longtemps muettes en présence de leurs tyrans, il en sort, dans les plus vifs élans de joie, les chants et les accents du plus ardent patriotisme.

C'est avec cette liberté que les Grecs espèrent se mettre un jour au niveau de la civilisation européenne et reconquérir leur ancienne gloire. Leur aptitude naturelle aux sciences et aux arts, la vivacité de leur esprit et de leur caractère, le germe fécond de leur génie, les efforts généreux qu'ils font pour sortir des ténèbres de l'ignorance, où les avait plongés la servitude de plusieurs siècles; la rapidité avec laquelle ils tracent déjà leurs progrès en tout genre, dans la voie de la régénération, prouveront peut-être un jour que chez eux l'espérance n'est pas une présomption, surtout si la réunion des deux églises, dont les bons esprits et les gens éclairés sentent aujourd'hui les avantages et la nécessité, vient enfin les ramener au catholicisme, sans lequel il leur est impossible de relever leur édifice moral et religieux qui croule de toutes parts, et d'éviter des effets funestes, trop constatés dans les peuples qui marchent hors du sentier de la vérité. Car qu'ils y réfléchissent bien: ce n'est que sur cette base solide qu'ils doivent fonder leur bonheur à venir et l'espoir d'un succès complet. La décadence progressive de la religion et de l'empire, qui les a constamment poursuivis pendant tant de siècles, à proportion qu'ils se sont enfoncés et obstinés dans le schisme, doit leur faire comprendre que l'état malheureux où ils ont été réduits n'est qu'une punition divine, et qu'ils n'ont été châtiés si rigoureusement, que pour avoir rompu l'unité et s'être éloignés de cette source vivifiante, hors de laquelle la foi et les mœurs se gangrènent et meurent.

La mission de vengeance dont Dieu avait chargé les

Turcs paraît toucher à sa fin, et tout annonce qu'il est disposé à briser ce fatal instrument qu'il avait choisi dans sa colère, afin d'exercer encore sur les Grecs ses desseins de miséricorde, et de récompenser la constance avec laquelle il ont persévéré dans la foi chrétienne. Qu'il disparaisse du sol européen, ou qu'il change, le peuple barbare qui, à côté de tant de peuples chrétiens et civilisés, a toujours présenté son épée sanglante à l'Évangile et à la civilisation, et qui, fidèle à ses traditions sanguinaires, dominé par son brutal instinct, ne s'est presque fait connaître que par ses cruautés, son fanatisme et son immoralité; qu'il disparaisse ou qu'il change; et s'il ne change pas, que le soufle de Dieu dissipe tous les desseins de la politique, pour que Constantinople reçoive de nouveau son ancien peuple, fatigué et défait de son long et malheureux exil, et que la pompe chrétienne de ses solennités, l'harmonie de ses chants religieux, rendent à Sainte-Sophie son antique splendeur, son Dieu et ses autels. Tels sont mes vœux; je dirais presque telles sont mes espérances. Grecs devenez meilleurs, retournez au bercail, et le bras du Très-Haut vous protégera.

Je ne suis pas plus ennemi des Turcs que des Grecs; mais je suis ennemi de la barbarie, du fanatisme, de la tyrannie, de la cruauté qui ont imprimé des traces de sang sur tout le sol que ce peuple a foulé; qui ont établi partout, même sur les sujets, l'impôt permanent de la spoliation et des avanies; qui ont plongé tant de populations dans l'abrutissement des mœurs, répandu sur tant de célèbres contrées les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et implanté sur cette terre, où la religion brillait autrefois d'un si bel éclat, les plus honteuses et les plus folles superstitions.

La révolution qui a rendu aux Grecs leur indépendance n'était pas pour eux l'effet d'un projet nouveau. Déjà ils avaient fait une première tentative, en 1770, à l'instigation de Catherine II, impératrice de Russie, qui les poussait à cette révolution pour en recueillir tout le fruit. L'ambitieuse souveraine, qui trouvait la Grèce à sa convenance pour ses projets d'agrandissement, et qui avait jeté un œil de convoitise sur ce beau pays, et en particulier sur Constantinople, dont elle espérait se mettre en possession, les avait excités sous main au soulèvement, en leur promettant des secours qu'elle devait leur donner, en apparence pour les aider à reconquérir leur liberté, mais en effet pour les faire servir à ses projets. Les secours arrivèrent réellement, mais non aussi puissants qu'elle les avait promis, ni pour la cause qu'ils devaient protéger. Les Grecs comprirent la déception, et, ne voyant pour eux que des sacrifices à faire, des périls à courir et du sang à répandre, sans espoir d'en retirer aucun fruit, se retirèrent de nouveau sur leurs montagnes, ou s'enfoncèrent dans leurs vallées, et rentrèrent dans leurs cabanes. Les Russes ne tardèrent pas à dévoiler leurs desseins, lorsque, peu de temps après, en 1774, ils s'emparèrent, pour leur compte, des îles de l'archipel, qu'ils occupèrent en partie l'espace de quatre ou cinq ans, pendant lesquels ils y interrompirent la domination turque, au moins en certains endroits.

Mais les Russes ne sont pas les seuls qui aient exercé leur puissance dans les Cyclades, depuis leur occupation par les Turcs. Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'elles ont été quelquefois dans la dure nécessité non-seulement de reconnaître, mais même de payer deux maîtres à la fois, comme il sera dit plus bas. Les Vénitiens, qui, après l'ex-

pulsion des ducs de Naxie, ne voulaient pas laisser mourir leurs droits, ni renoncer à leurs prétentions sur les îles, y ont planté plusieurs fois leur drapeau, et y ont exigé le tribut en même temps que les Turcs.

Savoir maintenant sous quel gouvernement les îles furent plus heureuses, on pourrait en juger presque par ce que nous avons dit. Pour commencer d'abord par les Romains, il paraît qu'elles n'eurent pas à se plaindre beaucoup de leur domination. C'est, au moins, ce qu'on peut présumer de Théra en particulier. On voit en effet par les monuments qui nous restent, qu'ils la traitèrent avec assez de douceur et de modération, et qu'ils lui laissèrent une ombre de liberté; car ils respectèrent son petit sénat et l'ancienne forme de son gouvernement, et lui permirent de se gouverner par ses propres lois. C'est ce qu'attestent plusieurs inscriptions trouvées dans ses ruines antiques; et d'anciennes pièces de monnaie de l'île, portant l'effigie des empereurs romains, prouvent qu'elle conserva aussi le droit de la battre à son coin. Il paraît au moins certain que ceux-ci n'y gouvernaient pas par leurs magistrats, et qu'ils traitèrent Théra sur le pied de tant d'autres états, dont ils faisaient seulement des alliés, après la conquête, afin de se donner un air trompeur de modération, et de pouvoir porter ailleurs, avec plus de sûreté et sans inquiétude, leurs armes victorieuses, en employant en même temps les bras de ces nouveaux alliés pour faire de nouveaux esclaves et moissonner de nouveaux lauriers. En agissant ainsi, ils se ménageaient le temps et les moyens de revenir sur eux à leur aise, pour les soumettre définitivement à leur domination, et ils leur faisaient la guerre sous des prétextes bons ou mauvais, qui ne manquaient jamais à leur ambition ou à leur mauvaise

foi, ou qu'au besoin ils faisaient naître eux-mêmes. Souvent même pour réussir ils se servaient des autres alliés anciens ou nouveaux, qu'ils s'étaient acquis par les armes; de sorte qu'une fois ou l'autre on les faisait servir à se forger réciproquement des fers les uns aux autres.

Ces avides conquérants donnèrent un exemple mémorable de cette fourbe politique à la Grèce vaincue, lorsque après la victoire remportée dans les montagnes de l'Épire, sur le fleuve Aoüs, le consul Flaminius, qui l'avait gagnée, feignant une générosité excessive, mais qui n'était qu'un leurre, inventé et mis en avant, sans doute, par la nécessité de combattre de nouveaux ennemis, fit proclamer la liberté générale de la Grèce dans l'assemblée solennelle des jeux olympiques, en face de la nation, afin de leur jeter aux yeux, sous le voile de cette généreuse et pompeuse déclaration, le bandeau fatal qui servait à couvrir les desseins perfides qu'avait le sénat de les asservir, en les empêchant de voir les chaînes qu'on leur préparait en secret.

Les Grecs durent comprendre les ruses et la fourberie de cette politique, lorsque, enivrés de cette apparence de liberté, ils se virent bientôt attaqués les uns après les autres, vaincus et écrasés sous cette main de fer qui ne cessa de peser sur eux, jusqu'à ce que l'empire, expirant et envahi de tous côtés par les hordes de barbares, ne conserva encore de vie, pendant quelque temps, que pour savourer à longs traits l'opprobre dont le rassasièrent des peuples ignorés et presque sauvages. Alors Théra, attachée aux destinées du reste de la Grèce, et ensuite de l'empire d'Orient, en subit les révolutions, et, pendant tout ce temps, jusqu'à nos jours, elle n'a fait que courber humblement sa tête sous tous les jougs qu'on a voulu lui imposer, pour se sou-

mettre sans résistance à la loi du plus fort, et accepter avec une résignation forcée toutes les puissances qui l'ont occupée, avec toute la rigueur ou la douceur de leur gouvernement. C'est ainsi que, après avoir vécu plus de huit siècles sous la domination des empereurs de Byzance, elle a vu flotter successivement sur ses murs les différents drapeaux des Français, des Vénitiens, des Turcs, des Russes et enfin celui de la Grèce, qui la possède aujourd'hui, sans compter les descentes fréquentes qu'y ont faites de tout temps les pirates, les corsaires, les Sarrasins, les Catalans et les aventuriers de toutes les nations.

Je ne crois pas que le sort des îles ait été aussi heureux sous les empereurs grecs, leurs maîtres naturels, qu'il l'avait été sous les Romains. L'état de faiblesse où s'est trouvé l'empire d'Orient pendant tant de siècles ; les révolutions sanglantes qu'il a si souvent éprouvées; la négligence ou l'impuissance de ses maîtres à les défendre ; les ravages qu'elles ont tant de fois essuyés de la part des brigands qui venaient les saccager, ou des peuples qui venaient les occuper ; les guerres continuelles qui ont si souvent épuisé les finances et les ressources de la nation, et opprimé les peuples pour les défendre contre une foule d'ennemis qui les attaquaient de tous côtés à la fois, peuvent nous faire juger quels durent être leur bonheur et leur tranquillité.

Mais ont-elles été plus heureuses sous les Vénitiens? C'est ce que chacun croirait facilement, puisqu'elles furent soumises à la domination de ceux-mêmes que les élans les plus généreux du zèle et de la religion conduisaient de contrées si éloignées, à travers tant de pays, de difficultés et de périls à la délivrance des chrétiens de la Terre-Sainte ; mais on se tromperait. Les gouverneurs des provinces, trop éloignés

pour être surveillés, exerçaient, à l'insu de la république, des vexations criantes qui les faisaient détester. Les Grecs schismatiques surtout ont eu plus d'une fois à se plaindre, non-seulement de ceux qui les gouvernaient, mais même des prêtres latins, indigènes ou étrangers, qui, par un zèle mal entendu, leur faisaient éprouver mille tracasseries dans le culte et l'exercice de leur religion, afin de les forcer à rentrer dans le sein de l'église. Elles furent poussées si loin, que ce fut là l'unique motif qui les porta à trahir la république en plusieurs endroits, leur fit haïr le gouvernement vénitien presque partout, et surtout à Chio, où ils appelèrent les Turcs, pour se soustraire à leurs vexations, et pour en faire en même temps les instruments de leur vengeance. Aussi, quelles cruelles représailles n'y ont-ils pas exercées contre les catholiques, lorsqu'ils ont pu faire peser sur eux le glaive de la justice turque! On n'aurait peut-être pas tort d'attribuer à la conduite des Vénitiens, dans ce pays, la haine profonde avec laquelle les Grecs n'ont cessé de poursuivre les Latins, et cette antipathie incroyable, et cette répugnance insurmontable, et cet éloignement extrême pour tout ce qui leur rappelle l'idée d'église romaine; car ils croyaient devoir charger le catholicisme des fautes ou des vices de ses enfants. Ils oubliaient, ceux qui les avaient provoqués par leur zèle imprudent, que, si c'est par la force ou par l'épée qu'on soumet les empires, ce n'est que par la douceur de la charité et de la persuasion qu'on pénètre dans le cœur des hommes. C'est pour avoir oublié cette grande maxime, que les Vénitiens s'aliénèrent les Grecs. La perte de Candie, si fameuse par le siége que cette île soutint avec tant de valeur et d'habileté, commença aussi. ou fut causée par la tyrannie de ses gouverneurs.

Je ne dirai pas ici quelle fut la conduite des Turcs envers ces îles ; je me réserve d'en parler, lorsqu'il sera question de l'état actuel de la Grèce. Mais, s'il fallait maintenant établir une comparaison entre leur gouvernement et celui des puissances qui ont dominé ce pays avant eux, et surtout à l'égard de Santorin, je crois que, malgré la férocité dont ils ont fait preuve presque partout ailleurs, elle serait toute à leur avantage. Plus forts et plus puissants que les Grecs pour protéger et pour défendre, ils ont été, pour le moins, aussi modérés que les Romains, plus justes que les Vénitiens; et leur domination, si tyrannique dans les autres pays, a été, en général, beaucoup plus douce dans les îles que dans le continent, où les Grecs se trouvent ordinairement mêlés parmi les Turcs. Nous verrons même, lorsque nous en parlerons spécialement, que les sultans leur avaient accordé des capitulations très-bénignes, qui moyennant un tribut assez modéré, on peut même dire léger, laissaient jouir les insulaires d'un bonheur et d'une tranquillité à peu près tels qu'ils se les faisaient eux-mêmes, en leur permettant de se gouverner selon leurs propres lois.

Ce serait ici le lieu de parler de Théra sous les rapports stratégiques; mais c'est en vain qu'on chercherait l'histoire de ses guerres. Dans les grands états, le voisinage d'un ennemi puissant, les changements de gouvernement, des révolutions générales, amènent souvent des conflits sanglants qui composent la plus grande partie de leurs annales, où se présente presque à chaque page le récit de quelque expédition militaire. Mais dans un pays aussi petit, aussi faible que l'était l'île dont nous parlons, on ne pourrait s'attendre à rien de pareil. Théra n'occupait pas une étendue assez importante dans le cadre du monde, elle n'avait pas une

puissance assez formidable, pour voir s'y dérouler ces scènes imposantes et tragiques qui se remarquent ailleurs; elle n'était pas assez forte pour se défendre ni pour attaquer, pour faire craindre ou respecter ses armes. Si elle a entrepris ou soutenu quelque guerre, ce n'a pu être que contre quelque île voisine et aussi faible qu'elle, et cela encore dans les siècles où chaque île avait son souverain ; mais on ne saurait l'affirmer. L'inscription que nous avons citée au sujet de Dorymaque fait, sous ce rapport, toute son histoire; ce qui peut même s'entendre aussi bien d'une révolution opérée pour déposer un tyran, que d'une guerre soutenue contre les ennemis du dehors.

Tout ce qu'on pourrait présumer à cet égard, c'est qu'elle aurait pu prendre part à la guerre de quelque autre peuple ami ou allié, ou comme membre de quelque république confédérée. Une circonstance nous permet de croire qu'elle le fit en effet; ce fut lors de la fameuse guerre du Pélopon nèse, qui s'alluma entre les Athéniens et les Lacédémoniens, entraîna dans leur querelle tous les peuples voisins et alliés, et mit en feu, pendant vingt-sept ans, tous les petits états de la Grèce. Selon toutes les apparences, il est à présumer que Théra y prit part comme les autres. Thucydide, il est vrai, en nommant les divers peuples qui s'allièrent aux Athéniens, dit qu'il n'y eut d'exceptés que ceux de Théra et Mélos, dont il ne fait point mention, lorsqu'il fait le dénombrement de ceux qui prirent parti pour les Lacédémoniens, hors du Péloponnèse; d'où Rollin conclut qu'elles restèrent neutres. Mais je ferai observer d'abord que, en pareil cas, la crainte de s'attirer le ressentiment ou la vengeance de l'un des deux peuples en guerre, ou même de tous les deux à la fois, peut-être même la nécessité qu'on leur imposait, leur eût laissé

difficilement la liberté d'embrasser ou de ne pas embrasser l'un ou l'autre parti; car il n'est pas vraisemblable que, tandis que la politique, la crainte ou l'intérêt jetaient toutes les cités de la Grèce du côté des uns ou des autres, Théra et Mélos aient été assez puissantes ou assez habiles pour éviter cette alternative, et se maintenir tranquillement et sans danger dans une heureuse neutralité. Toutefois, si elles prirent parti, ce dut être probablement en faveur des Lacédémoniens; parce que toutes les deux étaient une colonie de Sparte, qui leur avait promis de les regarder toujours comme des alliées, et qu'elles furent toujours fières de cette noble origine. D'ailleurs Thucydide paraît l'insinuer, lorsqu'il excepte Théra et Mélos du nombre de ceux qui embrassèrent la cause des Athéniens. Tournefort est aussi de ce sentiment. Il dit positivement, je ne sais sur quelle autorité, que les deux îles se jetèrent dans le parti de Lacédémone; il en tire même une preuve de la puissance des Théréens, qui les mettait en état, dit-il, de ne pas redouter le ressentiment d'une république aussi puissante que l'était Athènes. Aussi, les avons-nous vues, ajoute-t-il, conserver souvent leur indépendance, et refuser de se déclarer en faveur des Athéniens, lors de la guerre des Perses.

Il paraîtrait difficile que Théra ait subi tant de changements, tant de vicissitudes dans son gouvernement, surtout dans les temps antiques, sans qu'elle ait eu quelque guerre à soutenir, ou contre de petits états voisins, ou contre d'autres ennemis; mais l'histoire nous l'aura laissé ignorer. En effet, si elle n'était pas en état d'entreprendre des guerres, ni de faire des conquêtes aussi importantes que celles qui se lisent dans l'histoire des grands peuples, elle a pu en avoir, au moins, de proportionnées à sa puissance et à sa

grandeur, avec les états qui n'étaient ni plus puissants ni plus grands qu'elle. Du reste, il lui était facile, par la nature de sa position, de se défendre contre les entreprises hostiles ou ambitieuses de ceux qui auraient voulu l'attaquer. Dans un temps où l'on ne connaissait pas encore l'art de démolir les montagnes avec le canon, ou de les faire sauter avec les mines à poudre; lorsque les foudres des hommes n'avaient pas encore commencé à tonner sur les citadelles, et à faire crouler les remparts des plus fortes cités, il en eût coûté, ce semble, alors bien des efforts pour se rendre maître de la capitale de l'île, l'ancienne Théra, si elle se fût mise tant soit peu en état de défense. Située sur le sommet de la montagne de Saint-Étienne, qui, dans presque tout son contour, n'a pas d'escarpe; bordée presque sur toute sa circonférence de précipices inaccessibles et de rochers affreux, cette ville eût à peine ouvert un passage à l'ennemi; et, sans autres fortifications que celles de la nature, une poignée de soldats eût pu y arrêter des armées entières, les chasser à coups de pierres, et les empêcher de la forcer. Un blocus seulement eût pu la réduire et la prendre par famine. Aussi, est-ce là, peut-être, la raison qui prouverait pourquoi elle s'est maintenue si souvent dans son indépendance, et pourquoi elle l'a quelquefois recouvrée, lorsqu'elle l'avait perdue.

Sur la montagne où elle est bâtie, on voit plusieurs petites pièces de terrain où l'on recueille quelque peu d'orge, mais en si petite quantité, qu'elle ne suffirait pas toujours à la subsistance d'une famille; car, au rapport du fermier, elle ne dépasse pas, année commune, la somme de trois cents ou trois cent cinquante kilogrammes.

CHAPITRE VI.

RELIGION DE L'ANCIENNE THÉRA.

Puisque les philosophes conviennent, et Cicéron surtout, qu'il n'y eut jamais de peuples sans religion, et que cette vérité importante est d'ailleurs attestée par l'histoire de toutes les nations et par les relations de tous les voyageurs, il est hors de doute que Théra dut aussi avoir la sienne. Des indices certains nous conduisent à le croire ainsi, et prouvent évidemment que les dieux païens y eurent leurs sanctuaires et leurs autels, où ils recevaient la fumée et l'encens des sacrifices. Tournefort, dans son Voyage du Levant, parle des ruines d'un ancien temple à colonnes qu'on y voyait encore de son temps parmi les masures et les ruines de l'antique Théra, sa capitale, et dont on ne voit plus de traces aujourd'hui. Il présume que c'est celui que les Rhodiens y avaient bâti dans le temps qu'ils étaient maîtres de l'île. Selon Pindare, Cadmus y en avait élevé un auparavant en l'honneur de Neptune et de Minerve, et c'est pour cette raison que Théra fut appelée île sacrée. Théras, le fondateur de la seconde colonie, la consacra ensuite à Apollon, et y établit en son honneur les fêtes Carnéennes. qu'il avait apportées de Lacédémone, et qu'on y célébrait tous les ans avec beaucoup de pompe. On voit encore des médailles de Théra qui représentent Jupiter, et plusieurs autres représentent Apollon sous différentes formes.

Du reste, rien ne peut mieux faire juger de l'ancienne

religion de Théra que le nombre de temples qu'elle eut ; or les restes qu'on en voit encore, et ce que nous venons de dire de ceux que nous avons déjà cités, font justement présumer qu'il devait y en avoir de six à sept. A la vérité, ils n'étaient pas tous brillants par leur grandeur ni leur architecture, mais ils annoncent au moins que les dieux du paganisme y étaient honorés. Le premier serait celui de Cadmus, dont parle Pindare; le second serait celui des Rhodiens, sur Saint-Étienne, cité par Tournefort; le troisième est celui qu'on y voit encore dans les rochers de la même montagne, creusé et taillé tout entier dans le marbre vif, et converti aujourd'hui en église, qu'on appelle l'église de la Transfiguration, non loin de celle de Saint-Étienne, qui se voit à peu de distance de là, à sa gauche, en entrant à Messa-Vounon; le quatrième est celui qu'on rencontre entre Saint-Élie et Saint-Étienne, en descendant de Sellada à Périssa, sur la droite, et dont il ne reste plus que les fondements parmi plusieurs petits escaliers taillés dans le roc; le cinquième est celui dont nous avons parlé, et qui a été trouvé parmi les ruines de la ville engloutie et tout récemment découverte à Périssa, au fond de la plaine d'Emporion; le sixième est celui d'Hellénica, dont il a été pareillement question; le septième enfin est celui qui se voit encore tout entier au milieu de la plaine de Mégalochorion, et qu'on appelle aujourd'hui Marmarinos, parce qu'il est tout de marbre. Il est maintenant dédié à Saint-Nicolas. Les inscriptions et les médailles prouvent la même vérité.

Théra eut aussi ses oracles. On ne sait pas dans lequel de ses temples ils se rendaient, mais il est certain qu'ils existaient; et, quoiqu'ils ne soient pas aussi connus aujourd'hui, ni aussi célèbres que l'oracle de Delphes, ils eurent

cependant de la renommée dans l'antiquité, qui les désignait sous le nom d'oracles de Théra. Schrevelius en parle dans son lexique grec-latin sous cette dénomination : *Θηραίων ἔπος, vaticinium in insula Theræ redditum*, oracle qui se rendait à l'île de Théra.

Alexandre Sarde, dans ses Miscellanées, nous apprend une singularité remarquable sur le deuil des Théréens. Il dit que dans l'île de Théra on n'y pleurait pas les enfants, ni les hommes de cinquante ans : les enfants, parce qu'on ignorait ce qu'ils auraient été, et les hommes de cinquante ans, parce qu'ils avaient assez vécu.

Quoique si près des sources où la religion chrétienne prit naissance, quoique entourée des pays où saint Paul avait déjà répandu avec tant d'abondance et de fécondité les lumières de l'Évangile, et où la foi avait déja poussé de si profondes racines; quoique à portée de contempler de si près et dans ses alentours les célèbres églises de Crète, d'Éphèse, de Corinthe, de Thessalonique et tant d'autres qui brillaient d'un si bel éclat, la conversion de Théra au christianisme ne paraît pas avoir été aussi prompte, ou, au moins, aussi entière qu'on pourrait se l'imaginer. Les superstitions païennes y subsistèrent longtemps à côté des mystères de Jésus-Christ, les idoles à côté de la croix, et l'encens du vrai Dieu y fumait à côté des victimes impures. C'est ce qu'on voit clairement par les monuments publics qui furent élevés, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, en l'honneur des empereurs romains Nerva, Trajan et d'autres, sous la domination desquels vivaient les habitants de Théra, et dont les inscriptions sont dictées par l'esprit du paganisme le plus grossier et le plus impie. Ces inscriptions donnaient à ces empereurs le titre de dieux, qu'une flat-

terie extravagante et ridicule avait déjà fait passer en coutume pour leurs prédécesseurs, et qui subsista encore longtemps après eux, jusqu'à celui qui, le premier, renversa les idoles de l'empire, orna de la croix son bandeau impérial, et fit céder toutes les gloires à celle de décorer son front du signe sacré de notre rédemption. Il ne faut pas croire, sans doute, que l'île entière ait rejeté si longtemps les lumières de l'Évangile. Ce qui serait assez vraisemblable, c'est que le petit sénat de Théra, ne comprenant pas plus au mystère profond de l'humilité et de la mortification chrétiennes, que la plupart des riches et des grands de tous les temps, qui font leurs idoles du luxe, de la grandeur, de la mollesse; peut-être même voulant singer de loin le sénat romain, aura été, pour ces raisons, le dernier aussi à soumettre son orgueil au joug de la foi, et à prosterner son front, ses passions et ses idées mondaines aux pieds de la croix.

CHAPITRE VII.

ANTIQUITÉS DE THÉRA.

§ Ier.

DÉBRIS ET MONUMENTS ANTIQUES.

Ce serait manquer à la gloire de Théra que de ne pas parler des débris et des monuments antiques qui nous en ont transmis les restes, et qui en ont été, pour ainsi dire, les dépositaires. Ceux qui ont été recueillis en grand nombre,

dans les derniers temps, par les amateurs de l'archéologie, prouvent évidemment que cette île n'a été étrangère ni aux arts, ni au goût, ni au luxe, qui décorèrent et couvrirent de chefs-d'œuvre de statuaire et d'architecture tout le sol de la Grèce, et qu'elle mérita, à bon droit, sa part de célébrité dans les siècles qui ont tant illustré ce pays.

Après avoir dépouillé de leurs monuments antiques plusieurs autres villes, tant dans les îles que dans le Péloponèse, et surtout la célèbre Athènes, qui, malgré l'ignominie dans laquelle l'avaient enveloppée les Turcs, possédait encore ce qu'il y avait de plus beau et de plus rare dans la Grèce, Théra a été une des îles qui ont le plus excité la curiosité et attiré les recherches des antiquaires. Sur la montagne de Saint-Étienne, dans l'ancienne ville de son nom, au milieu des ruines dont elle est encore couverte, ils ont fait souvent des découvertes précieuses, qui les ont bien payés de leurs dépenses et de leurs peines, et en ont emporté des marbres de grand prix, qui jusqu'ici ont toujours donné occasion à de nouvelles fouilles, et ont été jugés assez beaux pour mériter d'être transportés à grands frais dans les pays où se sont réfugiés aujourd'hui les arts et le bon goût, que les révolutions et la barbarie ont chassés de leur ancienne patrie. Non-seulement on y a vu souvent des savants et des voyageurs qui visitaient ces ruines, mais les ambassadeurs mêmes des puissances européennes près la Sublime-Porte, y ont commandé, par les ordres de leur gouvernement, des excavations qui ont eu quelquefois les plus heureux résultats. On y a trouvé enfouis dans la terre, ou ensevelis sous les décombres, parmi des tas de pierres, des fragments de sculpture et d'architecture qu'on envoyait en Europe, pour aller servir d'embellissement à nos cités, ou

pour orner nos musées, ou pour inspirer, par ces modèles de perfection, le génie de nos artistes.

Les habitants que j'ai interrogés et les mémoires manuscrits que j'ai consultés, assurent qu'on y voyait des citadelles, des temples, des autels, des statues, des portiques, des colonnes et d'autres objets qui ont été enlevés par les étrangers. C'est ce qui est attesté par le P. Richard. « On voit, dit-il, au-dessous de cette montagne (Messa-Vounon) les ruines d'une belle et ancienne ville. C'est un prodige de voir la grandeur et la grosseur des pierres dont les murailles sont bâties. Il fallait de puissants bras et des mains prodigieuses pour les manier. Parmi ces ruines, se sont trouvées de belles colonnes de marbre tout entières et de riches sépulcres, et, entre autres, il y en a quatre qui ne le céderaient en rien, s'ils étaient entiers, à ceux de nos rois. Plusieurs statues de marbre sont renversées par terre, taillées à la romaine. On lit encore aujourd'hui, dans le piédestal de la statue de Trajan, de fort beaux éloges en grec de ce puissant empereur, comme aussi en celui de la statue de l'empereur Antonin : d'où nous conjecturons que cette ville était bien considérable, puisque les empereurs du monde y recevaient des honneurs dignes de leur majesté; qu'elle était aussi gouvernée par deux consuls, comme une noble république, puisqu'en ces anciennes inscriptions nous les trouvons toujours souscrites : *ἡ Βουλὴ καὶ ὁ Δῆμος*, *le Sénat et le Peuple*, à la façon des Romains, qui signaient de la même manière : *Senatus Populusque romanus*. Les églises, qu'on a trouvées bâties de beaux marbres, avec quantité de sépulcres creusés dans la pierre, et plusieurs restes de belles maisons, font connaître d'autant plus la noblesse de cette île. »

Il y a bien des choses dans cette description dont on ne

voit plus rien aujourd'hui; mais il y en aussi bien d'autres qui y ont été omises, parce qu'elles n'ont pas été connues, étant cachées dans la terre, où on les a trouvées plus tard en y faisant des fouilles. Au reste, elle est confirmée par Tristan, qui, à l'occasion d'une médaille de Théra, qu'il croit représenter Jupiter, dieu des confins, s'exprime ainsi : « C'est une antiquité des Théréens inconnue aux écrivains dont les livres sont parvenus jusqu'à nous, bien qu'au reste nous y apprenions beaucoup de choses remarquables concernant le nom, l'origine, la situation et la dignité de Théra. » Il ne faut donc pas s'étonner que cette île ait été si riche en anciens monuments. Les pierres énormes dont parle le P. Richard, et que j'ai vues moi-même, sont ce que les archéologues appellent pierres cyclopéennes. Elles sont de forme polyèdre; mais elles ne sont ni polies, ni taillées, ni liées par aucun ciment dans leurs assises respectives; car le ciment ne paraît pas avoir été employé dans les édifices de cette époque reculée.

Ceux qui ont emporté la plus grande quantité et les plus beaux objets des antiquités de Théra sont les Russes et les Français. « Les premiers, dit M. de Villoison dans ses notes manuscrites sur les îles, pendant la dernière guerre (1770), ont enlevé de l'Archipel une quantité prodigieuse de marbres, de bas-reliefs, d'inscriptions; ils en ont surtout emporté de la montagne de Saint-Étienne, dans l'île de Santorin, l'ancienne Théra. C'est l'endroit où était située l'ancienne ville. Ils avaient chargé de ces riches et précieuses dépouilles un vaisseau qui a malheureusement péri, près de Gibraltar, avec les hommes qui le conduisaient. » Parmi les fragments les plus précieux, disent les gens du pays, se trouvait un joli berceau en marbre, d'un grand prix et d'un travail ex-

quis; il contenait un enfant qui ne faisait avec lui qu'une seule pièce. Sa valeur fut estimée son poids d'argent.

Les Français chargèrent aussi, après eux, une grande quantité de ces antiquités sur une frégate qu'on croit avoir également fait naufrage en retournant en France. « Il serait à souhaiter, dit encore M. de Villoison, qu'on fît des fouilles dans différentes villes qu'il nomme, et entre lesquelles il place la montagne de Saint-Étienne, à Santorin. » Son conseil a été suivi parfaitement bien et avec le plus grand zèle. Les habitants assurent que le savant antiquaire M. Fovel, ancien vice-consul de France à Athènes, s'est transporté trois fois à Santorin pour y faire des fouilles, au profit et par les ordres du gouvernement français. Il était plus propre qu'aucun autre à remplir cette commission, lui qui, outre ses talents et ses rares connaissances en ce genre, avait habituellement sous les yeux, pour inspirer son goût et enflammer l'ardeur pour ces recherches, les nobles restes des monuments du siècle de Périclès et de ce que la Grèce possédait autrefois de plus parfait. Une fois il assista et présida, pendant quinze jours, à ces sortes de fouilles; aussi, sa peine ne fut-elle pas perdue. Parmi d'autres fragments précieux qu'il découvrit alors, il trouva, dit-on, une belle statue de marbre, représentant une mère qui allaitait son enfant. Il serait à souhaiter qu'il eût consigné dans ses mémoires ou dans ses notes la quantité, la qualité et la valeur des objets trouvés, les travaux et les dépenses qu'ils durent coûter pour les déterrer et les déplacer.

M. de Villoison dit encore que, lorsqu'il passa à Santorin (1786), il y avait chez MM. les lazaristes (prêtres de la mission) une superbe statue antique, nouvellement découverte dans l'île. Elle avait été trouvée par feu Antoine De-

lenda, dit Crinos, dans ses propriétés, en défrichant quelque morceau de terre. Elle représentait un beau jeune homme nu; et, à cause de cette nudité, on la déposa à la mission pour la soustraire aux regards du sexe et du public. Il la donna à un médecin français, M. Charles, résidant à Naxie, et celui-ci en fit présent à Louis XVI, roi de France.

Tout ce qu'on a trouvé de mon temps de morceaux d'antiquité est à peu près insignifiant et de peu de valeur, et encore ne l'a-t-on obtenu qu'à force de travail et de dépenses. Parmi les objets qui se faisaient le plus remarquer, se voyaient de grands vases étrusques ornés de quelques dessins et de figures très-bien conservées, que M. le colonel Bory de Saint-Vincent, membre de l'Institut, par les soins duquel les fouilles étaient faites, a copiés sur ses tablettes. Ces vases, selon un usage assez fréquent dans l'antiquité, renfermaient des ossements d'enfants, avec les hochets, ce semble, qui servaient d'amusement à leur enfance. D'autres fois c'étaient des objets symboliques dont on ne pouvait deviner le sens; mais tout annonçait que ces vases avaient servi de sépulture au jeune âge. Le reste ne vaut pas la peine d'en parler; c'étaient des lampions de terre cuite, d'environ deux pouces et demi de diamètre, qu'on trouvait ordinairement dans les tombeaux, ou d'autres antiques qu'on trouve quelquefois aussi dans divers endroits de l'île, en défrichant les champs.

Enfin les Grecs, pensant que toutes ces antiquités pouvaient être bonnes à quelque chose, puisque les nations étrangères, les savants surtout, y attachaient tant de prix, et venaient les chercher de si loin au prix de tant de dépenses et de fatigues, se sont reproché, mais trop tard, de les avoir laissé enlever. C'est pourquoi eux aussi, songeant avec raison à former leur musée, et voulant, pour cela,

arrêter le cours de ces spoliations, ont prohibé par une loi expresse l'exportation de leurs chefs-d'œuvre et des monuments de leur antique gloire. Prévoyance vaine, au moins pour Santorin : s'ils bouleversaient l'île entière, ils n'y glaneraient que des regrets et la douleur d'avoir vu passer si longtemps sous leurs yeux, avec indifférence, ces nobles et antiques débris, qui naguère n'attiraient leur attention que pour en déblayer leurs champs.

Mais seront-ils sans musée, eux qui se montrent, au moment de leur renaissance, pleins d'enthousiasme pour tous les genres de gloire? Non; leur musée à eux, le plus brillant, le plus riche qui existe chez aucun peuple, c'est l'Europe entière, où chaque musée particulier ne saurait échapper à une espèce d'opprobre, s'il n'était enrichi de ces morceaux immortels et innombrables qui sont nés sous le ciseau grec, qu'on peut tout au plus imiter, mais qu'on ne surpassera jamais. Que les Grecs se consolent donc de la perte de leurs monuments; ils ont été volés par des mains nobles, par les amis des sciences et des arts, qui les traitent avec l'honneur et la distinction qui leur sont dus; ils leur ont échappé pour aller publier dans toute l'Europe savante les titres authentiques de leur génie et de leur habileté. Mais il est pour eux un autre genre de consolation que je me plairais à leur donner : disons-leur avec cet espoir que fait naître chez eux leur élan prononcé et rapide dans la voie du progrès et de la civilisation; disons leur, après leur résurrection, que leur talent s'inspirera de nouveau au souvenir de Phidias et de Praxitèle, et que sous leurs mains habiles, déchargées désormais des indignes liens qui les paralysaient, pourront naître encore des chefs-d'œuvre; car le sol qui fut autrefois si fécond en grands hommes et en artistes surtout, renferme

des germes puissants que l'avenir pourra développer un jour, pour les placer au niveau de ceux qu'ils sont si justement orgueilleux d'avoir pour ancêtres. C'est assez pour leur faire comprendre qu'ils ne doivent pas regretter leurs monuments ou les restes qui ont été enlevés de leurs villes. Je reviens aux ruines de l'ancienne Théra.

Trois fois j'ai visité moi-même ces ruines, et j'y ai vu encore une vingtaine de troncs de colonnes cassées, de deux ou trois pieds de hauteur. Je remarquai surtout deux grosses pièces cylindriques de marbre, dont l'une avait quatorze pieds de hauteur sur un pied neuf pouces de diamètre. Au milieu de leur longueur était une espèce de renflement ou d'éminence carrée, de huit à dix pouces de largeur et d'un d'épaisseur, placée sur les deux côtés opposés, comme pour s'adapter à d'autres pièces verticales; mais je n'ai pu en comprendre l'usage. On y voit aussi des piédestaux, des chapiteaux, des fragments de corniche et deux bustes de statue, dont l'une, dit-on, représentait Marc-Aurèle, avec une inscription au bas; et l'autre, qui est ignorée, était pitoyablement juchée sur un mur de clôture, au fond de la descente de Sellada, à l'entrée de la plaine d'Emporion, près de Périssa. Elle semble avoir été précipitée du haut de la montagne, et avoir roulé sur l'escarpe rapide jusqu'au fond. Tous ces objets, autrefois dignes, peut-être, d'exciter l'admiration des artistes, et qui avaient, sans doute, servi à décorer des palais ou des maisons de luxe, étaient tout brisés et défigurés, gisant ignoblement çà et là, parmi de grands tas de marbres et de décombres, pour attester, ce semble, aux générations futures que là aussi la richesse et l'opulence laissèrent autrefois leurs dépouilles, et que toute la magnificence des plus belles cités n'aboutit enfin qu'à des ruines.

Je dois faire observer que la plupart des marbres antiques qui se trouvent à Théra ressemblent, par leur couleur et leur composition, à ceux de l'île de Paros, d'où ils auront été probablement apportés; car Santorin n'en a pas de cette espèce, que je sache. On n'en trouve dans l'île que de couleur grisâtre ou d'un blanc sombre, mais d'un grain très-fin et très-dur, tandis que l'autre est très-blanc et assez doux.

Les diverses inscriptions qu'on y a recueillies sur les anciens monuments, touchant les empereurs romains Claude, Nerva, Trajan, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Pertinax, indiquent clairement que cette ville existait dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et les croix qu'on y a trouvées, gravées sur d'anciens marbres, prouvent aussi visiblement qu'avant sa destruction elle s'était déjà convertie au christianisme; mais on ignore le temps de sa durée et l'époque précise où elle a été abandonnée et a cessé d'exister.

Malgré les ravages du temps, qui détruit ou dégrade insensiblement les plus grands édifices et les plus beaux chefs-d'œuvre, il existe encore à Santorin des monuments antiques qui semblent dater de plusieurs milliers d'années, et qui se sont conservés aussi beaux, aussi intacts qu'ils l'étaient lorsqu'ils furent façonnés de la main de l'artiste. Dans un des endroits les plus agréables de l'île, appelé aujourd'hui Hellénica (Ἑλληνικά), pour désigner l'époque et l'ouvrage des anciens Hellènes, auxquels on attribue ces monuments, à l'extrémité méridionale de la plaine d'Emporion, vis-à-vis le cap Exomite, où étaient l'ancien port et la ville d'Éleusis, on voit quatre niches ou autels entièrement taillés dans le roc qui sert de soutien à la colline de Platinamos, et la borde verticalement à l'est; et à côté,

vers le sud, un tombeau, d'une seule pièce, adhérant au rocher par le derrière et par la base, avec un énorme serpent sculpté en relief sur le même rocher, à quelque distance au-dessus.

La première des niches présente en face, de chaque côté, un pilastre avec son piédestal et son chapiteau, saillant d'environ un pouce et demi, sur une hauteur de quatre à cinq pieds de hauteur et une largeur de sept à huit pouces. Du chapiteau de chaque pilastre partent deux corniches de forme circulaire, qui, à leur point de départ, se coupent à angle droit, et dont l'une s'élève perpendiculairement à l'extérieur, et l'autre passe en demi-cercle dans l'intérieur, où elle sert de base à une coquille unie qui se forme de l'ensemble des deux. Le bas de la niche présente une espèce d'autel, au milieu duquel est creusé un bassin destiné, ce semble, à recevoir les libations ou le sang des victimes. Les autres, que je ne pus voir qu'à une certaine distance, à cause d'un violent coup de soleil qui me força de renoncer à toute observation ultérieure, me parurent, de loin, d'une forme moins élégante : l'une de celles-ci est double, et coupée verticalement au milieu par un pilastre qui sépare les deux compartiments dans toute la hauteur et la profondeur; et toutes sont taillées et creusées dans un rocher de marbre rougeâtre et granitique, à la solidité duquel ces monuments doivent leur conservation.

Le tombeau antique, placé à côté de la première niche, vers le sud et près du chemin public, au pied du rocher auquel il est adossé, est d'un très-beau travail, mais sans reliefs ni figures. Il est élevé sur trois ou quatre degrés de même pièce, qui lui servent de piédestal et sont adhérents à la masse. La hauteur de ce mausolée est de trois pieds, sa

longueur de sept, et ses côtés, depuis le plan de face jusqu'au corps du rocher auquel il tient, de deux pieds trois pouces de largeur. L'intérieur du cercueil dont il est surmonté, et qui est destiné à recevoir un corps de grandeur ordinaire, a un pied dix pouces de largeur et cinq pieds cinq pouces de longueur. Sur le bord intérieur, qui a environ autant de profondeur que de largeur, est une espèce de rainure propre à recevoir et assujettir le couvercle, qui n'y est plus, mais qui en continuant, quand il y était, la forme du tombeau à sa partie supérieure, devait, ce semble, le terminer en rond dans toute sa longueur. Les parois de l'intérieur n'ont pas été polies; mais à l'extérieur le travail de la pièce entière, avec les trois ou quatre degrés qui lui servent de base, laisse voir qu'on y a observé avec une grande exactitude toutes les proportions et toutes les règles de l'art.

Le serpent qui se voit, à côté, sculpté en relief sur le rocher informe et brut, à la hauteur et à la distance d'environ deux toises au-dessus du tombeau, a environ quinze ou seize pieds de longueur, sur une grosseur proportionnée, sans y comprendre les sinuosités qu'il forme sur le rocher, et qui le représentent au naturel. L'endroit où il est situé, l'attitude qu'il a, l'air sauvage du lieu, la couleur grisâtre et mousseuse dont le temps l'a revêtu, le feraient prendre, à une certaine distance, pour un serpent en nature qui se réchauffe au soleil, à côté du trou ou des broussailles d'où il paraît être sorti pour chercher sa pâture.

Un peu plus haut, à une quarantaine de pas, sur le penchant de la montagne, se voient les ruines d'un petit édifice en carré long, qui paraît avoir été un ancien temple, ayant au-dessous un caveau souterrain voûté, qui a croulé

en partie. Il est de pierres de marbre carrées, long de quinze pieds sur dix de large.

Mais un travail singulier dans son espèce, tant pour la forme que pour le site, et qui a été peu remarqué, ce sont de petits escaliers à quatre ou cinq degrés, qu'on voit dispersés çà et là, au nombre de quinze, sur la descente de Sellada à Périssa, à droite et à gauche du chemin, et à une centaine de pas au-dessous du col qui unit la montagne de Saint-Étienne à celle de Saint-Élie. Ces degrés sont tous taillés dans le marbre vif, et de différentes largeurs et longueurs. Sur le versant opposé, en allant de Sellada à Camari, on en trouve deux autres, taillés sur des rochers isolés et détachés, dont ils occupent toute la largeur. On dirait qu'ils ont été faits à dessein pour y aller respirer l'air, ou pour y jouir du spectacle de la mer, qui se développe des pieds de la montagne jusqu'à l'horizon. Mais une inscription qu'on y lit fait penser que c'était l'emplacement d'anciennes statues, dont l'une aurait été celle d'Hécate, et auxquelles ces escaliers servaient de piédestal. Voici l'inscription :

Στήσατο τήνδε Ἑκάτην πολυώνυμον Ἀρτεμίδωρος,
Φωσφόρον, ἣν τιμῶσιν ὅσοι χώραν κατέχουσιν.
Μνημόσυνον Θήρας πόλεως παριοῦσιν ἔτευξεν
Βάθρα τάδε, στῆσέν τε μέλαν λίθον Ἀρτεμίδωρος.

Artémidore a érigé cette statue en l'honneur d'Hécate aux mille noms, déesse entourée de lumière et honorée de tous les habitants de la contrée. Le même Artémidore, afin de laisser un monument à la ville de Théra, a taillé ces escaliers pour la commodité des passants, et placé la statue qui est en pierre noire.

Si c'était là, en partie, la vraie destination des degrés de ces deux rochers, elle pourrait, par analogie, donner l'explica-

tion de ceux qui se voient à Sellada. Ceux-ci pouvaient aussi être destinés à recevoir des statues, érigées, comme monuments funèbres, en l'honneur de quelques personnages distingués du pays, dont on voulait consacrer la mémoire. Ce qui favorise cette interprétation, c'est qu'outre les fondements d'un petit édifice, que je présume avoir été un ancien temple, ces degrés sont proches du col de Sellada, lieu destiné, dans l'antiquité, à la sépulture des habitants de Théra, et dont on n'a pas oublié les tombeaux dans les fouilles qu'on y a faites.

Nous avons déjà parlé de l'église de la Transfiguration, à l'entrée de la montagne de Saint-Étienne, taillée tout entière dans une roche de marbre, qui en couronne le plateau. Nous ajouterons seulement qu'elle n'a environ que deux mètres et demi en carré, et que le fond en est toujours rempli d'eau, qui filtre des rochers, à la hauteur d'un ou deux pouces. Je laisse aux archéologues le soin de nous donner de justes explications de ce singulier monument, comme de plusieurs autres que j'ai cités.

Un fait, encore récent, qui vient d'augmenter la liste des antiquités de l'île de Théra, et qui paraît en même temps prouver le séjour qu'y ont fait les Égyptiens, c'est la découverte d'un sarcophage dans la petite île de Thérasia. Cet ancien monument, tout composé de pièces d'un beau marbre et d'un beau travail, est orné d'hiéroglyphes et de quelques dessins. On y voyait d'un côté et sur le devant trois festons ou guirlandes en bas-relief et d'un beau style, séparés, dans toute leur longueur, par deux cordons interposés, et formant dans leur ensemble un carré long qui en occupait toute la partie de devant jusqu'aux extrémités. Sur les deux côtés étaient tracées plusieurs lignes de carac-

tères hiéroglyphiques : c'étaient une tête de bœuf, une espèce de héron, avec plusieurs autres animaux, tels que ceux qu'on voit sur les anciens obélisques de l'Égypte. Le dessus du carré se terminait par une demi-lune, destinée à supporter le couvercle, et rayée de lignes semi-circulaires et concentriques qui régnaient autour d'un centre commun, dont elles s'éloignaient à leur base, en s'évasant vers leurs extrémités, sur la ligne horizontale où elles allaient aboutir de chaque côté. Ce sarcophage fut découvert par hasard, en 1836, dans un champ de Thérasia, voisin du rivage de la mer, sur l'emplacement et parmi les ruines de l'ancienne ville citée par Ptolémée; mais ce beau monument fut dégradé par les paysans qui le découvrirent. Ayant reçu ordre de l'enfouir de nouveau dans la terre, afin de le conserver intact jusqu'à ce que l'on pût l'enlever, ils le précipitèrent d'une manière si brutale et si sauvage dans la fosse d'où ils l'avaient tiré, qu'ils en cassèrent un des plus beaux morceaux, dont une partie fut ensevelie sous un tas de pierres et de terre, et l'autre paraissait encore au dehors par un bout, comme pour se plaindre, ce semble, des outrages qu'on avait faits à l'art qui l'avait façonné. On le dirait lapidé et terrassé par des barbares,

§ II.

SQUELETTES DE GÉANTS TROUVÉS À THÉRA.

Voici maintenant quelque chose qui a de quoi exciter la curiosité : c'est la découverte d'un squelette de grandeur gigantesque, trouvé, il y a trois ou quatre ans, par un vigneron, du côté d'Épanomérie, dans un champ qu'il défrichait pour en extraire de la pierre. Selon le rapport qui

m'en fut fait, en 1835, par un des habitants de la ville, Nicolaki, fils de Maure, il devait avoir de huit à neuf pieds de longueur. La tête était d'une grosseur énorme, mais proportionnée au reste des ossements. Le temps ne me permit pas d'interroger l'auteur de la découverte, pour prendre des informations exactes et m'assurer de la vérité d'un fait qui aurait mérité plus de célébrité, mais que l'ignorance du paysan et son indifférence pour un objet où il ne lisait que des os, auront payé d'un instant d'admiration matérielle, pour recouvrir, aussitôt après, le squelette extraordinaire de quelques pieds de terre et continuer le défrichement commencé.

Cette découverte paraîtra difficile à croire; mais elle est appuyée par des faits analogues qui la rendent très-croyable. Le premier est rapporté dans la relation du P. Richard, imprimée en 1656. En parlant des grosses pierres qui avaient été employées dans la construction d'un ancien édifice de Théra, il ajoute : « Il fallait de puissants bras et des mains prodigieuses pour les manier : aussi, s'en trouvait-il en ce temps-là de plus puissants qu'à présent. On voit encore ici la moitié de la mâchoire d'en bas d'un homme de ce temps-là, qui a été trouvée avec un bras, envoyé en Candie, et cet os seul pèse six livres. Je laisse à nos géomètres de juger avec leurs proportions combien pesants devaient être la main et le bras de ce géant. » Ceci dit beaucoup, il est vrai, puisqu'il faudrait croire qu'à l'époque dont parle l'auteur, tous les habitants en général étaient d'une taille et d'une force gigantesques; mais en ne prenant que la substance même du fait, il serait toujours vrai qu'il y a eu des géants dans l'île, et qu'il n'y aurait plus à s'étonner de la découverte du squelette qui eut lieu,

il y a peu d'années, à moins que les Santoriniotes du temps du P. Richard ne prissent la mâchoire et la cuisse d'un cheval pour les membres d'un ancien Théréen. Mais l'envoi du bras qu'on expédia à Candie, sur la demande, sans doute, de quelque savant, semble prouver suffisamment que ce n'est pas une fable; et il ne faut pas croire que toute une population, qui ne vit là que de l'extraordinaire, ait confondu les membres d'un gros animal avec ceux d'un homme.

Le second fait est indubitable, et ne remonte qu'à 1814 : c'est la découverte d'un autre squelette, faite à Saint-Étienne, par M. Guillaume Alby, vice-consul de France à Santorin et membre de la légion d'honneur. Il le trouva en faisant faire des fouilles sur la montagne, par ordre de M. Andréossy, alors ambassadeur de France à Constantinople, et en emporta la tête seulement, qu'il tient encore aujourd'hui enfouie dans une de ses terrasses ou passage qui conduit de sa maison à la basse-cour. Sans y attacher un grand intérêt, il emporta cette partie principale du squelette, parce qu'il fut frappé de ses proportions gigantesques, et laissa le reste, qu'on recouvrit de terre, au même endroit où il fut trouvé. C'est de lui que je tiens le fait, qu'il m'a raconté il y a encore peu de jours. M. Alby est plein de vie, actuellement en voyage d'agrément à Paris; il peut être consulté.

Mais un fait historique bien plus important, qui vient rendre raison des trois que nous venons de citer, et qui doit en augmenter et en confirmer entièrement la croyance, c'est la dispersion des géants dans les îles, précisément vers le temps où Cadmus amena la première colonie à Calliste, et où les Chananéens, dont ils faisaient partie, furent chassés de leur pays par les Hébreux qui, sous la conduite

de Josué, venaient s'y établir à leur place. Dans cette supposition, il n'est pas étonnant que, parmi la multitude des Chananéens et des géants dispersés qui fuyaient devant le peuple de Dieu, un certain nombre ait choisi de préférence Calliste pour asile, puisque les Phéniciens, qui l'avaient occupée environ cinquante ans auparavant, étaient un même peuple avec eux et des mêmes contrées; et il est permis de croire que, parmi ceux qui s'y réfugièrent, il se soit trouvé par conséquent des géants, puisque la race en était mêlée parmi les habitants de la Phénicie.

En preuve de cette assertion, je citerai ici un passage remarquable qui vient s'adapter merveilleusement à cette opinion et éclaircir tous les doutes; il est tiré de l'ouvrage intitulé : *la Bible vengée*, par Duclot; t. II, p. 24. Voici le texte :

« L'auteur des Métrologies prouve que les géants des terres magellaniques sont de la race d'Énac; et il ne faut pas en être surpris, puisque, comme Mélot le prouve dans son mémoire, lu le 2 avril 1743 à l'Académie des inscriptions, les Énacides ont été dispersés dans toutes les contrées où les Chananéens avaient pénétré, et même jusque dans les Iles-Britanniques. Les Chananéens et les Phéniciens étaient anciennement un même peuple; d'où de savants Anglais ont conclu qu'il y a eu autrefois chez les Phéniciens, comme chez les Chananéens, une famille de géants connus sous le nom d'enfants d'Énac. Or, ajoutent ces savants, lorsque Josué pénétra dans la terre de Chanaan, une partie des habitants prit la fuite, et se répandit dans les îles de la Méditerranée, sur les côtes d'Afrique, et peut-être même dans la Germanie, comme le prouvent le passage d'Eusèbe sur la fondation de Tripoli, l'inscription de Tanger, et

les inscriptions hébraïques trouvées à Vienne et rapportées par Lazius. On doit encore avouer, continuent ces auteurs, que quelques-uns des enfants d'Énac suivirent les Chananéens fugitifs, puisque nous trouvons les tombeaux de ces géants partout où les inscriptions nous apprennent que ces peuples ont pénétré : à Tanger, par exemple, celui d'Anthée, que Sertorius fit ouvrir; à Astérie, près de Milet, celui du géant Astérius, fils d'Énac; à Vienne en Autriche, celui du géant Mordécaï, descendu de la race des géants; sans parler du passage de Plaute où Carthage est appelée la demeure des enfants d'Énac. C'est ainsi, disent encore ces écrivains, que nous trouvons dans l'histoire des Iles-Britanniques d'anciennes traces des enfants d'Énac. Brutus, à son arrivée, chassa les géants qui les opprimaient. La fête de l'idole d'osier fut instituée pour être à jamais un monument de cette délivrance. On sait que cette fête était autrefois le grand sacrifice des druides. Une statue colossale, faite d'osier tissu à claire-voie, était élevée dans la place publique; on enfermait dans cette vaste machine des hommes vivants, criminels et innocents, jusqu'à ce que la capacité en fût remplie, et alors on allumait sous ce colosse un grand feu, dont les flammes et la fumée faisaient périr ces malheureux. Tels étaient les sacrifices que les Chananéens faisaient à Moloch de leurs propres enfants, et l'Écriture nous apprend que c'est principalement à cause de ces abominations que Dieu ordonna de les exterminer. »

Je ne sais si ces faits trouveront grâce auprès de ceux qui nient l'existence des anciens géants, mais ces mêmes faits sont encore confirmés dans la Bible, où nous lisons que le tombeau en fer d'Og, roi de Basan, vaincu par les Hébreux, avait neuf coudées de longueur sur quatre de largeur.

Ce serait ici le lieu de parler des anciens usages et institutions de Théra; mais les historiens ne nous en ont rien conservé, que je sache. Il est dit seulement que les anciens Théréens étaient vêtus de lin, et l'inscription de la colonne qu'on voit dans l'église de Saint-Nicolas à Camari fait mention d'un gymnase ou lieu d'exercices qui se pratiquaient dans l'île, à la ville d'Œa. C'est peut-être de cette école que sortit un athlète de Théra qui fut couronné et remporta le prix du pugilat : il s'appelait Dioscore. Ptolémée, fils d'Éphestion (livre III, page 315) dit qu'il était né un laurier-rose sur le tombeau d'Amiclus, et que ceux qui en mangeaient se sentaient épris de l'envie de se livrer au pugilat; qu'Autodore, en ayant mangé, remporta treize couronnes, mais qu'au quatorzième combat il fut vaincu par Dioscore de l'île de Théra, absolument comme on dit qu'Amiclus fut vaincu par un des Dioscores, par Pollux. (Théocrite, idylle 22.)

En parlant des antiquités de Théra, nous ne devons pas omettre un dernier trait qui pourra faire juger du lustre et de la prospérité dont elle a joui autrefois : c'est l'usage qu'elle a toujours eu, depuis la plus haute antiquité, jusque dans les derniers temps du Bas-Empire, de battre monnaie à son propre coin. C'est ce que nous apprennent les médailles de l'île, appartenant à diverses époques, et indiquant particulièrement celles de Théra, des temps postérieurs et des Romains. Elles feront le sujet d'un paragraphe particulier. Mais, indépendamment des anciennes médailles, elle eut, vers les derniers temps, une espèce de monnaie, qui était alors très-répandue; elle se frappait sous les empereurs grecs, et on appelait *santalènes* les pièces qui étaient frappées à ce coin, mot dérivé peut-être de sainte

Hélène, mère de Constantin, qu'elles pouvaient représenter, comme ayant trouvé la croix qui avait servi à crucifier Notre-Seigneur Jésus-Christ; car il m'a été raconté par un bourgeois de Santorin, qu'en faisant travailler dans une de ses propriétés à Thérasia, les ouvriers avaient découvert trois anciennes pièces de monnaie en or, ayant d'un côté une femme tenant une croix à la main, et de l'autre un homme qui représentait, sans doute, l'empereur son fils, ou quelqu'un de ses successeurs.

Les santalènes étaient en si grande quantité en or et en argent, que, selon l'interprète du Dante, ils étaient répandus dans tout l'empire, et c'était, de toutes les monnaies, celle qui avait le plus de cours dans le commerce de terre et de mer. Nous allons rapporter ici le témoignage du Dante lui-même, au temps duquel cette monnaie était encore en usage, témoignage expliqué par son interprète, qui attribue les santalènes à l'île de Théra.

« Je vis vraiment, dit le Dante, un endroit qu'on appelle Faltorona, sur la côte d'une montagne, en Toscane, où un misérable paysan trouva, en piochant, plusieurs vases pleins de santalènes d'argent très-fin, qui l'avaient attendu, peut-être, plus de deux mille ans. » Or, voici l'explication que l'interprète ajoute au mot *santalènes* : « Au temps du Dante, on se servait de deux sortes de monnaies : c'étaient les byzantins et les santalènes, qui se frappaient tant en or qu'en argent et en cuivre, et celle-ci était la plus commune, comme étant la plus usuelle. Le santalène prend son nom de l'endroit où on le frappait. Cet endroit est cette île de l'Archipel qui est située vis-à-vis de Candie, laquelle fut appelée par les latins Thérasia, et anciennement Théra. » L'auteur confond ici, comme plusieurs

autres, Théra avec Thérasia qui n'est qu'un démembrement de la première. Moyennant cette distinction, il n'y a plus à varier sur le nom et la position de l'une ni de l'autre.

§ III.

INSCRIPTIONS TROUVÉES SUR LES ANCIENS MONUMENTS DE THÉRA.

Il ne m'a pas été possible de me procurer toutes les inscriptions qui se lisaient sur les anciens monuments de Thèra; mais nous avons les principales, dont le plus grand nombre a été recueilli par différents archéologues. Les voici réunies sous un même coup d'œil, avec la traduction française de la plupart.

1° *Ὑπὲρ τῆς τοῦ μεγίστου καὶ θεῶν ἐνφανεστάτου αὐτοκράτορος Νέρβα Τραϊανοῦ Καίσαρος Σεβαστοῦ, Γερμανικοῦ, Δακικοῦ, ὑγείας καὶ διαμονῆς, καὶ ἱερᾶς συγκλήτου καὶ δήμου Ῥωμαίων ὁμονοίας, Ἀγαθόπος, Εὔτυχος καὶ Πολυοῦχος καὶ Ἀριστοδάμος καὶ Καρτιδάμα, τὴν στοὰν ἐστέγωσαν ἐκ τῶν ἰδίων, τὴν τῶν ξύλων καὶ τῶν στρωτήρων ὕλην, καὶ τὴν ἐπακολουθοῦσαν εἰς τὴν στέγην, δαπάνην πᾶσαν παρασχόμενοι κατὰ δωρειάν· τὴν δε περιλειπομένην ἐκ τῆς πρώτης στέγης ξυλικὴν ὕλην ἐξεχώρησαν τῇ πόλι πρὸς τὸ ἐκ τουτῶν τῶν ξύλων καὶ ἕτερα τῶν κατεπειγόντων καὶ κατηρειμένων ἔργων διορθώσεως τυχεῖν.* — Boëkh, t. II, p. 372, n° 2454.

Pour le salut et la conservation du très-grand empereur et dieu illustre Nerva Trajan César Auguste, Germanique, Dacique, et pour la concorde du sacré sénat et du peuple romain, Agathope, Eutique, Polyuque, Aristodême et Cartidame, ont couvert le portique à leurs dépens, fournissant gratis toutes les dépenses du bois et des soliveaux, et l'ont élevé jusqu'au toit. Ils ont distribué à la ville le bois qui est resté du premier toit,

ainsi que d'autres objets provenant de la réparation de l'ouvrage qui avait été détruit et renversé.

2° Τιβέριον Κλαύδιον Καίσαρα Σεβαστὸν, Γερμανικὸν, Κοίρανος Ἀγνοσθένους καὶ υἱὸς αὐτοῦ Ἀγνοσθένης ὑπὲρ τοῦ δήμου.—B. n° 2453.

Cœranus, fils d'Agnosthènes, et Agnosthènes, son fils, au nom du peuple, à Tibère Claude César Auguste, Germanique.

3° Αὐτοκράτορα Καίσαρα, Μάρκον Αὐρήλιον Ἀντονεῖνον Σεβαστὸν, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Θηραίων, τὴν ἐπιμέλειαν καὶ τὴν ἀνάστασιν ποιησαμένων Ἀρχόντων καὶ Ἀσκληπιάδου B̄. καὶ Κοίτου B̄. καὶ Ἀλεξάνδρου Εὐφροσύνου ἱερασαμένου Πολυούχου B̄. — B. n° 2455.

Par les soins d'Asclépiade et Quitus, magistrats pour la sesonde fois, et d'Alexandre, fils d'Euphrosyne, le sénat et le peuple de Théra ont fait ériger cette statue en l'honneur de l'empereur César Marc-Aurèle Antonin Auguste, consacrée par Polyuque, grand-prêtre pour la seconde fois.

4° Αὐτοκράτορα Καίσαρα Λ. Σεπτίμιον Σεβῆρον Περτίνακα Σεβαστὸν ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Θηραίων. — B. n° 2456.

Le Sénat et le Peuple de Théra consacrent ce monument à l'empereur César L. Septime Sévère Pertinax Auguste.

5° Αὐτοκράτορα Καίσαρα M. Αὐρήλιον Σεβῆρον Ἀντονεῖνον Εὐσεβῆ, Σεβαστόν, Ἀραβικόν, Ἀδιαβηνικόν, Παρθικόν, Γερμανικόν, Μέγιστον, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Θηραίων, [ἐπ']άρχ[ῆ]ς M. Αὐρ. Ἰσοκλέους, Ἀσκληπιάδου τὸ B̄, καὶ Αὐρ. Κλεοτέλους Τυράννου καὶ Αὐρ. Φιλοξένου Ἀβασκάντου, τὴν πρόνοιαν τῆς παρασκευῆς καὶ τῆς ἀναστάσεως τοῦ ἀνδρίαντος ποιησαμένου τοῦ πρώτου ἄρχοντος Αὐρ. Ἰσοκλέους τὸ B̄.

Sous les magistrats Marc-Aurèle, Isoclée, fils d'Asclépiade, archonte pour la seconde fois, Aurèle Cléotèle, fils de Tyrannus, Aurèle Philoxène, fils d'Abascante, par ordre du sénat et du peuple de Théra, Aurèle Isoclée, premier archonte pour la seconde fois, a fait ériger la statue du très-grand empereur César

Marc-Aurèle Sévère Antonin Pie Auguste, Arabique, Adiabénique, Parthique, Germanique.

6° Αὐρ. Τυχάσιος τὸν πατέρα καὶ Ἐλπίζυσα τὸν ἴδιον σύμβιον Τυχάσιον ἀφηρώϊξαν. — N° 2472.

Aurèle Tychasius consacre ce monument pour son père, et Elpizousa pour son propre mari Tychasius.

7° Κάρπος τὴν ἰδίαν γυναῖκα Σω[σ]ίδα ἀφηρ[ώ]ηξεν τ[ὰ]ν μόνανδρον. — N° 2471.

Carpus a consacré par ce monument son amour pour son épouse Soside, qui n'a point eu d'autre mari.

Voici une inscription trouvée au nord de Sellada, à un endroit appelé Glissoura, et situé entre Saint-Étienne et Camari; cette inscription, à en juger par les caractères qui la composent, paraît remonter à plus de cinq cents ans avant J. C. La pierre où elle se lisait a été emportée et déposée au musée d'Athènes.

Plan horizontal.

4OЧAM)IƎ4

AP(K)ΘAΓETAM

PPOKΓΘM

KLEYΓOPAM PEPASEYM

Plan vertical latéral.

OPΘOKΓΘM ΓEOMIΔAM

La voici restituée en caractères ordinaires :

Ρεξανωρ αρχηγετας προκλης κλεαγορας περασευς. Ορθοκλης Λεονιδας.

AUTRES INSCRIPTIONS EXTRAITES DU RECUEIL INTITULÉ : *CORPUS INSCRIPTIONUM GRÆCARUM*, PAR M. BOËKH, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

La première, qui est trop longue pour être rapportée en entier, est intitulée :

1° *Ἀνδραγόρας φοίνικος, Ἐπικτήτα Γρίνυ,*
Κρατησίλοχος φοίνικος [φοῖνιξ...] — N° 2248.

Elle commence par ces mots :

Ἐπὶ ἐφόρων τῶν σὺν Φοιβοτέλῃ τάδε διέθετο νοοῦσα, καὶ φρονοῦσα Ἐπικτήτα Γρίνυ μετὰ Κυρίυ ὑπερίδυς τῦ Θρασυλέοντος, κ. τ. λ. (Voir à la fin de l'ouvrage.)

Cette inscription contient le testament d'Épictète, descendant de Théra, et doit, selon la note de l'éditeur, appartenir au IIe ou IIIe siècle avant Jésus-Christ. Elle existe sur un marbre qui se voyait autrefois à Venise, et qui fut ensuite transporté à Vérone. Mais M. Boëkh prouve qu'il a appartenu primitivement à l'île de Théra.

2° *Ἐπὶ Σωσίφρο[νος ἐφόρου?]...δος Αἰνέα [εἶπεν?]... Κνίδιον.* — B. n° 2449.

3° *Ἀνέγραψε[ν ὁ γραμμ]α[τ]εύς?.............*
προξένος καὶ εὐεργέτας................. ...
Ἀπολλώνι[ο]ν... άνδρου Α................
Πύθαρχον ἐπι[γ]έν[ο]υς Λ................
Πολύχα[ρ]μον Τ... ήτου, Διονύσιον.
Νικαγόραν Νι[κάνδ]ρου. — B. n° 2450.

4° *Ὁ δᾶμος ὁ Θηραίων ὑπέρ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βασιλίσσας Κλεοπάτρας, θεῶν φιλοματόρων, καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν Διονύσων.* — B. n° 2451.

5° *Γ]άϊον Γερμανικὸν Καίσαρα,*
Πατέρ]α Γαίου Καίσαρος Σεβαστοῦ
ὁ Δᾶμος. — B. n° 2452.

6° Ἁ βουλὰ καὶ ὁ δᾶμος [σ]θένην Γοργοσθένου ἀρετᾶς ἕνεκα καὶ Καλοκαγαθίας τὰς [ἐ]ς αὐτόν. — B. n° 2459.

On peut suppléer au mot [σ]θένην: Ἀντισθένην, Ἀγνοσθένην, Αἰσοσθένην, Κλητοσθένην.

*7° Ὁ δᾶμος ἐτίμασε Τιβέριον Κλαύδιον Ἀγλοφάνους ὑὸν, Κυρ[εί]να Μέδοντα. — B. n° 2460.

8° Αὐτοκράτορος Τιβερίου Καίσαρος ἱερέα καὶ γυμνασίαρχον Θεμιστοκ[λέ]α Ἀγλοφάνου [τὸν]... γυμνασίαρχον Ἔστασαν οἱ ἐφιβευ[κ]ότες, ἀρετᾶς ἕνεκα. — B. n° 2463.

9° Ἁ βουλὰ καὶ ὁ δᾶμος ἐτίμασεν Μνασίκριτον Διοδώρου, ἱερέα διὰ γένους τ[ο]ῦ προπόλεως Διονύσου, ἀρετᾶς ἕνεκα καὶ καλοκ[αγ]αθίας, τὰν ἀνάστασιν [π]οι[η]σαμένας τᾶς γυναικὸς [α]ὐτοῦ Χαιροπολείας Τ [Β] Κλαυδίου, Κυρείνᾳ Ἀγλοφάνους θυγατρὸς ἐκ τῶν ἰδίων. — B. n° 2462.

10° Ἁ βουλὰ καὶ ὁ δ[ᾶμος] ἐτίμασεν Χαι[ροπόλειαν] Τι (Β.) Κλαύδιου, Κυ[ρείνα, Ἀγλαο]φάνους θυγατέρα [ἀρετᾶς ἕν]εκα καὶ σώφροσύ[νας] τὰν ἀνάστασιν [ποησαμένας] αὐτᾶς ζώσας. — B. n° 2463.

11° Θ]ειαίου? — Θεμιστοκλῆς. — Τελεσικράτους. — Δῆμο...ος. Διονυσίου — Ὑπερίδης καὶ — Τίσανω[ρ — Θρασιλέο]ντος Ζωΐλιος. — Ces mots sont en ligne verticale. — B. n° 2463 *b*.

12° Ἀγαθῇ τύχῃ, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Θηραίων Τ. Φλ. Κλειτοσθένην Ἰουλιανὸν, φιλοσέβαστον, Ἀσιάρχην ναῶν τῶν ἐν Ἐφέσῳ, τὸν ἀπὸ προγόνων εὐεργέτην τῆς πατρίδος. — B. n° 2464.

13° Καρτίνικος ἀνθη...ς θεάνορος τὸν ἀνδριάντα Διονύσῳ Σῖμος Θεμιστοκράτους Σαλαμίνιος ἐποίησε. — B. n° 2455.

14° Μενόφιλας Θεμιστοδάμου ὑπογυμνασίαρχων Ἕρμα... ἄρ[η]ς ἐποί[ησεν Νικάνωρ Μὸν Δαμοκρίνου Ἀπόλλώνιος Ν... [ικάνορο]ς? — B. n° 2466.

15° Ὁ δᾶμος ἀφηρ[ώ]ϊξε καὶ ἐτίμασε τὸν ἱερέα Ἀπόλλ[ω]νος Καρνηΐου διὰ γένους Ἄδμητον Θεοκλείδα πάσας ἀρετᾶς ἕνεκα καὶ σωφροσύνας. — B. n° 2467.

16° Ὁ δᾶμος Ἡράκλειτον [Ἡρακ]λ[εί]του [ἀφη]ρώ[ιξεν]. — B. n° 2468.

17° Ὁ δᾶμος Πολυάνορα Πολυκράτου [ἀφ]ηρώ[ι]ξεν. — B. n° 2469.

18° Ὁ δᾶμος Μηδοκρίταν Τεισιχάρους σοφρόν[ω]ς καὶ ε[ὐσεδῶς? ϐ]ιώσασαν ἀφηρ[ώιξεν.] — B. n° 2469 *b*.

19° Ἁ βουλὰ καὶ ὁ δᾶμος ἀφηρώιξε [τὸν δεῖνα.] — B. n° 2470.

20° Φίλα Ἀκρ[ό]τατον τὸν ὑὸν ἀφηρώιξεν. — B. n° 2472 *c*.

21° Θυμόδωρος τὴν μητέρα [ἀφηρώιξεν]. — B. n° 2473.

22° Ἀλεξίων καὶ Ἐπίτευξ[ις] Ζώσ[μ]ον τὸν υἱὸν ἀφηρώισαν. — B. n° 2473.

23° Σωσικρατέα Σωσιλέους Χαρμ.. Μεγιστοδάμ[ου]. — B. n° 2473 *b*.

24° Φλαϐίῳ Σαϐείνῳ τῳ γένει [εκ?] τῆς Νικομηδεί[α]ς? [ἡ δεῖνα] θυγάτηρ τὴν σἰήλην μνείας χάριν, ὃς ἂν δε σκυλε[ύση] τὸ μνῆμα, δ[ώ]σει εἰς τὸν φίσκον [] βφ.

25° Βίσἰα Καλότυχον τὸν [σ]ύνϐιον ἀφηρ[ώιξ]εν. — B. n° 2472 *b*.

26° Ὁ δᾶμος Νικίπ[πον Δ]ωριμάχου εὐταξίας ἕνεκα καὶ καλοκαγαθίας θεοῖς. — B. n° 2458.

Grand nombre de ces inscriptions ont été récueillies sur la montagne de Saint-Étienne, et la plupart l'ont été par M. Fauvel, lors des fouilles qu'on y fit. Il s'en est trouvé d'autres dans les ruines de Périssa, à moitié effacées, pour la plupart, et que je n'ai pas eu le temps de copier.

§ IV.

MÉDAILLES DE THÉRA.

Ce que nous dirons des médailles de Théra a été extrait mot à mot de l'ouvrage de M. Mionnet, avec leur degré de rareté et leur estimation. Il m'a communiqué lui-même l'ouvrage qu'il a composé sur cette matière, et a eu en même temps la complaisance de me montrer en nature toutes les médailles de cette île qui se trouvent au cabinet des antiques.

EXTRAIT DE LA DESCRIPTION DES MÉDAILLES ANTIQUES, PAR M. MIONNET.

Médaille en bronze, rareté du troisième degré, de belle fabrique, petit module, de 60 à 40 francs.

Médailles impériales.

En bronze, rareté du troisième degré, fabrique ordinaire, grand module, de 60 à 40 francs.

160. Tête d'un jeune homme, vue de face.

Rareté du cinquième degré, fabrique ordinaire, grand module, avec la tête de Commode, de 40 francs.

Revers ΘΗ. Trois dauphins au-dessus l'un de l'autre... Bronze 3. Rareté du huitième degré, de belle fabrique, 30 fr.

161. Tête laurée de Jupiter.

Revers ΘΗ foudre ◻. Bronze 3. Rareté du huitième degré, de belle fabrique, 40 francs. (Cabinet de M. Cousinery.)

162. Diota; au-dessus grappe de raisin.

Revers ΘΗΡΑ. Proue; bronze 3 et demi; rareté du troisième degré; de belle fabrique, 6 francs. La même médaille a été décrite à tort à Corcyre, p. 71.

163. AVTK. M. AVP. ANTΩNINOC. Tête laurée de Marc-Aurèle; à droite *paludamentum*.

Revers ΘΗΡΑΙΩΝ. Apollon debout vu de face, les deux bras étendus, tenant dans la main droite le *plectrum* et dans la gauche un arc. Bronze 8; rareté du sixième degré, fabrique ordinaire, 30 francs.

164. Même légende et même tête.

Revers ΘΗΡΑΙΩΝ. Apollon Citharède, en habit de femme, tenant dans la main droite le *plectrum* et dans la gauche une lyre. Bronze 8; rareté du quatrième degré; fabrique ordinaire, 24 fr.

165. Autre ΘΗΡΑΙΩΝ. Terme. Bronze 8; rareté du troisième degré; fabrique ordinaire, 18 francs.

Lucius Verus.

166. AVTOK. M. AVP. OVHPOC. Tête laurée de Lucius Verus; à droite *paludamentum*.

Revers ΘHPAIΩN. Terme. Bronze 8; rareté du quatrième degré; fabrique ordinaire, 24 francs.

331. Tête imberbe, nue, vue de face, de Théras, le fondateur, fils d'Autésion, qui donna son nom à l'île, et qui était venu s'y établir à la tête d'une colonie de Lacédémone et de Minyens.

◻ *Idem* de Cadalvène, l. I, p. 258. Bronze 4; rareté du huitième degré; fabrique ordinaire, 40 francs.

Revers ΘH. Bœuf cornupète, allant de gauche à droite.

Marcus Aurelius.

332. Tête laurée de Marc-Aurèle.

Revers ΘHPAIΩN. Apollon assis sur un cygne volant ◻. (Vaill. *Num. GR.* p. 52.) Bronze 6; rareté du cinquième degré; figure ordinaire, 24 francs.

Lucius Verus.

333. AVT K. M. AVP. OVHPOC. Tête laurée de Verus.

Revers ΘHPAIΩN. Dieu terme dans un temple tétrastyle... Bronze 7; rareté du cinquième degré; fabrique ordinaire, 24 fr.

334. ANT. KAICAP. OVHPOC. Tête nue de Lucius Verus.

Revers ΘHPAIΩN. Même type. ◻ Bronze; rareté du cinquième degré; fabrique ordinaire, 24 francs.

335. Autre ΘHPAIΩN. Apollon debout, tenant de la main droite le *plectrum*, et de la main gauche une lyre. (Vaill. *Num. GR.* p. 63.) Bronze 7; rareté du cinquième degré; fabrique ordinaire, 24 francs.

Commodus.

336. Tête de Commode.

Revers ΘHPAIΩN. Terme, dans un temple tétrastyle. ◻ (Vaillant, l. c. p. 68.) Bronze 9; rareté du quatrième degré; fabrique ordinaire, 40 francs.

Septimius Severus.

337. AVT. K. Λ. CEΠ. CEVHPOC ΠΕΡΤΙΝΑΞ. Tête laurée de Septime Sévère.

Revers. ΘΗΡΑΙΩΝ. Homme nu, casqué, debout, à gauche; la main droite sur un carquois, et la gauche levée, tenant un arc (Apollon). Bronze 7; rareté du sixième degré; fabrique ordinaire, 30 francs. (Sestini, *Descr. num. vet.* p. 232, n° 3.)

En 1837, pendant que je visitais les ruines de Théra, on me fit cadeau de deux anciennes médailles, dont l'une était de Théra, qu'elle représentait, et l'autre, presque effacée, offrait l'image d'un bœuf, qui était un type phénicien. C'est le jugement qu'en porta M. Mionnet. Elles me furent données par un paysan qui les avait trouvées peu de jours auparavant en labourant, sur la montagne de Messa-Vounon.

§ V.

ANCIENS NOMS DE THÉRA.

Il paraît qu'il y a eu beaucoup de variations, sinon en réalité, du moins selon les auteurs, dans la dénomination de Théra; car on lui en attribue une douzaine, qui n'ont entre elles aucune ressemblance. Il faut, sans doute, croire que cette multiplicité de noms vient en partie des géographes ou d'autres écrivains, auxquels il arrive quelquefois de les défigurer, ou de confondre un lieu avec un autre. Le premier qu'elle porta, primitivement, à ce que prétendent les gens du pays, est celui de *Strongyle*, du grec Στρογγύλη, qui signifie ronde, parce qu'avant qu'elle fût à moitié engloutie, elle devait avoir cette forme. Le second, dont tout le monde convient, est celui de *Calliste*, que les Phé-

niciens, ou lui trouvèrent, ou lui donnèrent, à cause de sa beauté, car le mot Calliste, du grec Καλλίστη, a cette signification. Le troisième est celui de *Théra*, qui lui vint de Théras, fondateur de la seconde colonie. Le quatrième est celui d'*Iera*, le cinquième celui d'*Automaté*, le sixième de *Philotéra*, qui lui sont attribués par Pline. Le septième est celui de *Teusia*, selon Botaro. Le huitième lui est donné à cause du volcan, qui l'a fait appeler l'île du *Diable*, nom qui se lit dans Théophane, et qu'on lui donne encore aujourd'hui, mais plutôt par plaisanterie que sérieusement. Porphyrogénète lui donne celui de *Rhénéa*, en grec Ῥηναία, pour le neuvième; et Pélerin celui de *Calauria*, pour le dixième. Je ne sais pourquoi quelques-uns lui donneraient un onzième nom, en l'appelant *Santo Rino*, comme on l'a fait quelquefois. Le douzième, enfin, est celui de *Santorin*, qu'elle porte aujourd'hui, mais qu'elle cède peu à peu à la nouvelle nomenclature grecque, et qu'elle finira par perdre, pour faire place à l'ancien nom de Théra, qui est consacré maintenant par les actes publics, et que le langage du bon ton se fait aujourd'hui une loi d'adopter, même dans la conversation familière.

Reste à savoir à présent à quelle époque lui a été donné le nom de Santorin, le seul connu à peu près dans la géographie moderne, et quelle en est l'origine. Mais nous n'avons ici aucun indice certain, et il nous est impossible d'assigner au juste le moment et les causes de ce changement. Les habitants de l'île, alléguant une tradition qui pourrait être purement imaginaire, prétendent que ce nom lui vient d'une petite église isolée de la petite île de Thérasia, appelée en grec *Hagia Irene* (Ἁγία Εἰρήνη) et en italien *Sant-Irene*, que les Grecs, dans leur langue, prononcent

Irini, d'où l'on croit s'être formé, par altération de langage, *Santorini*, en français *Santorin*.

Ce furent, dit la tradition alléguée, des navigateurs italiens, qui, en allant mouiller dans la petite baie de Thérasia, près de l'église en question, en prirent occasion pour appeler la petite île *Sant-Irene* et ensuite *Santorini*, et en communiquèrent peu à peu le nom à l'île de Théra, à laquelle seule il est resté spécialement affecté. De là vient que les bulles des papes, envoyées de Rome, l'appellent de temps immémorial : *Insulam Therensem vulgo dictam Sancterinensem*, île de *Sainte-Irène*.

Pour expliquer l'origine de ce nom, on donne encore une autre raison : on dit que l'île fut appelée *Sainte-Irène* et ensuite *Santorin* parce que cette sainte, comme le dit le Dictionnaire géographique de la Martinière, y aurait été martyrisée, et que pour cela, l'île fut mise sous la protection spéciale et sous le patronage de cette sainte, tant par les Grecs que par les latins, qui en font tous la fête avec beaucoup de solennité, le cinq du mois de mai. Aussi, voit-on dans l'île dix ou douze églises dédiées sous son invocation, et un grand nombre de personnes parmi le sexe en portent le nom, qu'on leur donne de préférence à leur baptême.

Selon une note qui m'a été communiquée, sainte Irène aurait été exilée à Christiana, écueil situé à cinq ou six milles de Santorin, vers le sud-ouest, et qu'on dit avoir été ainsi appelé parce que, anciennement, on y exilait les chrétiens, du temps des persécutions des empereurs païens.

Cette sainte, d'après ce qu'en dit Fleury dans son histoire ecclésiastique, était de la ville de Thessalonique, aujourd'hui Salonique ou Saloniki. Elle souffrit le martyre, dit-il,

avec ses deux sœurs Agape et Chionie, sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien-Hercule, le vingt-trois mars 304. Elle fut martyrisée par les ordres du gouverneur Dulcetius qui, pour la tourmenter plus cruellement, fit exposer sa pudeur dans un lieu infâme. Mais personne n'osa attenter à sa vertu. On la brûla vive, pour n'avoir pas voulu livrer les saintes écritures, ni manger des viandes immolées aux idoles.

Les Grecs, supposé qu'ils parlent de la même personne, donnent de cette sainte une autre version. Voici comment elle est rapportée par M. de Villoison, qui l'a recueillie parmi eux, lors de son voyage dans les îles. « Sainte Irène, qu'on prétend avoir donné son nom à Santorin, était, disent les Grecs, fille de Licinius, gouverneur de Macédoine, comme l'empereur Dèce, son frère, commandait à Rome. Elle fut nommée par les païens du nom de Pénélope, et par Théotime, disciple de saint Paul, qui la baptisa, Irène (Εἰρήνη). L'empereur, son oncle, voulant la marier, et la voyant résolue à garder la virginité et la foi chrétienne, la fit mourir. Tant il y a que les Santoriniotes l'ont prise pour leur patrone et ont appelé l'île de son nom. » Ceci, comparé avec ce que nous avons dit, ferait presque soupçonner ou deux saintes du même nom, ou bien un anachronisme. Telle serait l'origine du nom de Santorin, s'il fallait s'en rapporter aux traditions que nous venons de citer.

Cependant, si l'on doit regarder comme vrai ce que dit l'interprète du Dante, on pourrait être autorisé à lui donner une autre origine. Selon lui, le nom de Santorin aurait été *Santalène*, du nom de la mère de l'empereur Constantin, composé de l'italien *santa* et du grec *heleni*, d'où, par corruption ou altération de prononciation, *Santorini*. Il semble

l'insinuer lorsque, indiquant le pays où se frappaient les santalènes, qui paraissent tirer leur nom de cette sainte, il dit : « Le santalène prend son nom de l'endroit où on le frappait : cet endroit est cette île de l'Archipel..... appelée anciennement Théra. »

Parlons maintenant du volcan et des phénomènes extraordinaires qu'il a produits, mais, avant tout, de la volcanisation de l'île, de son état géologique, des matières et des formes du terrain, où se recueillent de tous côtés des preuves de ce fait.

DEUXIÈME PARTIE.

VOLCAN DE SANTORIN.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE VOLCANIQUE DE THÉRA.

Avant que Théra fût habitée, on la trouve déjà volcanisée et sortie tout entière, ou presque tout entière, du fond de la mer. La forme et l'aspect de ses stratifications et des couches de son terrain, la qualité et la couleur des matières dont elle se compose dans presque toute sa masse et son étendue, dans ses parties intérieures comme dans ses parties extérieures, depuis ses racines cachées dans la mer jusqu'au sommet de ses plus hautes montagnes, tout annonce clairement qu'elle a dû naître d'un volcan furieux qui lui a imprimé partout ses traces et ses ravages, et aucun doute ne peut rester à cet égard. Quiconque a vu et observé l'île par lui-même ne sera certainement pas étonné de cette assertion, et tout ce que nous apprennent la tradition et les mémoires que nous avons sous les yeux, sur les terribles éruptions qui s'y sont opérées pendant un si grand nombre de siècles, les traces de feu qui s'y font remarquer sur tous les points et sous toutes les formes, rendent croyable tout ce qu'on en pourrait dire. Le lecteur en jugera.

La première preuve de volcanisation qui s'offre d'abord d'une manière frappante à l'œil de l'observateur, c'est que,

depuis le niveau de la mer jusqu'aux points les plus élevés de sa surface, l'île se compose d'une grande quantité de couches régulières de laves de différentes matières évidemment volcanisées, qui paraissent avoir coulé à diverses reprises, les unes sur les autres, mais de manière que les suivantes ne venaient se superposer aux précédentes que lorsque ces dernières étaient déjà solidifiées; ce qui indique que l'île ne s'est pas formée d'un seul jet et qu'il a toujours dû y avoir un intervalle plus ou moins long d'une éruption à une autre; mais on ne saurait préciser l'espace de temps qui a pu s'écouler, depuis le moment où les éjections ont commencé, jusqu'à celui où elles ont cessé et ont laissé l'île dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

A partir du milieu jusqu'à la pointe septentrionale, ce sont, en grande partie, des stratifications de basalte, séparées toujours les unes des autres par des matières brûlées, scorifiées et calcinées, rouges, noires, grisâtres, où l'on remarque une espèce de tuf et de terre pierreuse; ce sont des rochers dont l'assiette ou la base est toute décomposée comme la scorie qui sort des fourneaux. Mais toutes les matières qui forment la séparation et qu'on voit placées régulièrement entre les diverses chaînes de roches qui forment cette effrayante falaise, se désagrègent facilement, et présentent toutes la forme et la couleur que le feu imprime à toutes celles qui ont subi son action. Ces chaînes sont interrompues, vers le nord et presque à leur extrémité, par une masse de tuf rouge calciné, dont se compose presque partout la montagne de Kokkino-Vounon.

A la partie méridionale, le terrain se compose de couches de terre volcanisée aussi, mais, en général, différentes et moins nombreuses, et dont la presque totalité n'est que de

la pierre ponce en petites masses ou pulvérisée et dissoute, mais compacte et cohérente.

Au midi, comme au nord, toutes ces couches, tant de roches que de pierre ponce, sont marquées des mêmes signes de feu; toutes règnent horizontalement sur toute la longueur de la côte de l'île, et toutes se répètent dans le même ordre, depuis la mer jusqu'au plateau. Au nord, surtout, elles s'élèvent toutes régulièrement en échelons, au nombre de quinze, vingt et trente, selon que l'endroit est plus ou moins élevé, ou à proportion de leur épaisseur, et forment dans leur ensemble, autour du golfe, un immense rempart semi-circulaire qui semble protéger l'île. A voir les couches qui forment le promontoire de Scaurus ou Scaro, comme on l'appelle communément, on dirait qu'elles ressemblent à une pile voltaïque en forme de cône, où les rondelles sont séparées les unes des autres par des pièces d'une matière toute différente. La plus haute ou la dernière, celle qui forme la surface de l'île dans la plus grande partie de son étendue, est cette espèce de terre que nous avons dit être composée de pierre ponce ou en petites masses, ou pulvérisée, mais d'une certaine consistance, et d'une solidité telle que l'on a grande peine à la défricher et à y enfoncer le pic, et qu'à l'état de lave et non remuée elle est tout à fait stérile. Elle est elle-même recouverte et entrecoupée en certains endroits de quelques lambeaux d'une autre terre brune, grisâtre, pierreuse, aréneuse, solide aussi et volcanisée, d'un travail très-difficile quand on la défriche, et presque inaccessible au pic, mais très-propre à la culture de la vigne, après qu'elle a été défrichée. La première est appelée *aspe* dans le pays, et la seconde *tzakali*. Cette dernière a ordinairement peu d'épaisseur, mais l'autre, à laquelle on

la voit quelquefois entremêlée par couches horizontales, sur la côte de l'est, varie, selon les endroits, de deux à cinq ou six toises d'épaisseur, et même davantage.

Une chose à remarquer, et qui indique clairement l'écoulement des laves, c'est l'inclinaison du plan, qui, du point central se penche de tous côtés jusqu'aux extrémités, et paraît commune à chaque couche et à l'île entière. Selon toutes les apparences, elles doivent avoir eu leur centre ou leur cratère principal précisément à l'endroit où se voit aujourd'hui le golfe, et où le volcan fit d'abord ses premières éruptions. C'est de là que les coulées seraient parties pour se répandre au loin vers la circonférence, où elles allaient expirer et s'arrêter dans la mer; car on voit toutes les couches, plus élevées vers le milieu de l'île primitive, lorsqu'elle était encore entière, s'incliner et se développer en rond, presque partout, à mesure qu'elles s'éloignent de ce point, et descendre ordinairement en pente douce autour du cratère, jusqu'au cercle commun qui les termine. C'est ce qui se voit évidemment, tant sur l'île de Santorin que sur celles de Thérasia et d'Aspronisi, qui en faisaient partie, avant la catastrophe qui engloutit la moitié de l'île.

Les côtes qui bordent le golfe dans tout son contour, et sur lesquelles s'aperçoivent les différentes stratifications des couches et le déchirement horrible des terres et des rochers, sont très-élevées, en désordre, presque taillées à pic, et présentent un aspect triste, sauvage, effrayant, qui déconcerte l'œil du spectateur, quand il les voit pour la première fois. A les considérer dans leur ensemble et dans leur forme, elles laissent voir un vaste amphithéâtre à bancs immenses, fait, ce semble, pour assister aux représentations tragiques du volcan. Elles sont flanquées, en

certains endroits, de montagnes noires et brûlées, qui semblent dire d'en haut à l'œil qui les contemple : ici se passèrent de grandes choses; ici fut le théâtre de grandes catastrophes; voyez, admirez et frémissez. Telle est l'impression qu'elles font, l'horreur qu'elles inspirent. C'est, on peut le dire, le sublime des ruines et de la désolation.

Qu'on juge maintenant de la cause par les effets, et qu'on nous dise ce qui a pu en produire de si épouvantables. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître ici un de ces phénomènes qui ont donné naissance à tant d'autres îles, et notamment dans l'Archipel, où on en compte treize qui doivent leur origine à la même cause. Si ces longues chaînes de rochers de basalte et de tuf brûlés, noirs, rouges, grisâtres, et tout empreints de la couleur et des traces du feu; si ces bases scorifiées, qui paraissent presque encore à l'état d'ignition; si les montagnes de scorie et de pierres calcinées qu'on voit au nord de l'île et sur tant d'autres points; si l'aspect des matières qui tantôt présentent une agrégation de terre solidifiée ou de pierres soudées, et qui tantôt sont douées d'une pesanteur approchant de celle du fer, et les font ressembler à des masses de fontes; si ces énormes couches de pierre ponce qu'on voit quelquefois en nature et sans mélange, surtout à Gonia et près de l'église de Saint-Théodore; si les terres brûlées et les laves volcaniques qu'on croit presque voir encore chaudes d'une extrémité de l'île jusqu'à l'autre, et où l'imagination saisie vous fait, pour ainsi dire, voir encore les flammes qui les dévorent et le fourneau immense qui les vomit; si la ressemblance des matières qui composent l'île avec celles qu'on a vues sortir du golfe dans les éruptions postérieures; si la répétion des mêmes phénomènes qu'on voit vis-

à-vis de Santorin, et avec tant de symétrie sur les côtes de Thérasia; si, dis-je, tous ces effets étonnants n'indiquent pas la production d'un volcan, il n'y eut jamais de volcan dans le monde. Autrement, comment expliquer des phénomènes qui tous indiquent si visiblement une vaste conflagration dans l'ensemble et dans les parties, au dedans comme au dehors, et jusque sous la mer, où se trouvent les mêmes signes, dans presque toute la circonférence de l'île, et surtout sur les côtes qui entourent le golfe. Aussi ne faut-il pas s'attendre à y trouver d'autres sources que quelques filtrations produites par les eaux du ciel, qui s'introduisent dans les fentes des rochers, pour venir s'épancher ensuite au pied des montagnes en filets presque nuls ou en gouttes dispersées, à la fontaine de Gonia, à Hagiasmata, à Gaydaromandra et sur quelques points de la partie occidentale de Saint-Étienne. Par la même raison, il n'y a jamais la moindre boue, même après les plus fortes pluies; car cette terre, brûlée et desséchée par les feux, absorberait presque à l'instant des torrents entiers.

Que veulent donc dire le P. Ardouin, Maltebrun et d'autres savants, quand ils soutiennent que Théra n'a point été volcanisée? Ils se trompent grossièrement, et ils prouvent seulement qu'ils n'ont jamais vu de volcan ni de pays volcanisé, ou qu'ils n'ont parlé de Santorin que sur des relations fausses ou mensongères. L'île est là pour leur donner le démenti; car s'ils en approchaient seulement un instant, je ne doute pas que, au premier abord, au premier coup d'œil, ils ne parlassent comme nous. Le P. Richard, qui avait habité l'île pendant longtemps, n'en fait pas même une question, et en porte le même jugement que nous; et Théophane, dans son histoire, qu'il écrivait aussi dans ces contrées, disait à propos de l'éruption de 727 : *Sicut Thera*

et Therasia quondam ebullierunt, ita et nunc temporibus Leonis. « Comme on vit bouillonner autrefois les îles de Théra et de Thérasia, de même aujourd'hui aux temps de Léon. »

Écoutez, à ce sujet, ce que dit de la Condamine, membre de l'Académie des sciences, dans un extrait du journal d'un Voyage en Italie, page 337, et vous verrez à quels signes il reconnaît les traces ou la production d'un volcan. « Lorsque, dans une plaine élevée, je vois un bassin circulaire, entouré de roches calcinées, la verdure dont la campagne voisine est couverte ne m'en impose point, j'y reconnais les débris d'un ancien volcan, comme je reconnaîtrais sous la neige même les traces d'un foyer éteint, en voyant un amas de cendres ou de charbons. S'il y a une brèche à cette enceinte, j'y découvre ordinairement, en suivant la pente du terrain, la trace d'un ruisseau ou le lit d'un torrent qui semble creusé dans le roc; et ce roc, examiné de près, n'est souvent, en effet, que de la lave proprement dite. Si l'enceinte d'un bassin n'a point de brèche, les eaux de pluie ou de source qui s'y rassemblent et qui n'ont point d'issue doivent former un lac dans la bouche même du volcan. »

Tous les géologues qui ont parcouru les montagnes d'Aubrac et autres dans le Rouergue, celles d'Auvergne et surtout le Puy-de-Dôme, les personnes mêmes les moins instruites, n'ont pas manqué d'y reconnaître l'effet des volcans. Le basalte, la scorie seule, qui s'aperçoit partout dans les terres et dans les rochers, suffisent pour s'en convaincre; et c'est ce dont j'ai été moi-même pleinement convaincu par la simple vue du pays dans les divers voyages que j'y ai faits; or, ces mêmes signes se retrouvent abondamment dans l'île de Santorin, avec cette différence qu'ils y sont beaucoup plus expressifs. Quelqu'un a dit qu'il s'était trouvé

des coquillages dans la terre qui la compose : mais je pense qu'il a voulu ajouter une phrase de plus à son ouvrage ; à moins qu'il ne soit question de coquillages soulevés avec le fond de la mer par la violence des éruptions, tels que les huîtres qu'on trouva sur les rochers de la nouvelle Camène quand elle sortit de la mer, comme nous le verrons. Quant à moi, je n'ai jamais vu de coquillages dans la terre ou les rochers dont se compose l'île; et je ne conçois pas comment, dans une terre et des rochers de lave, fondus par le feu, continssent-ils de semblables matières dans leur composition, on pourrait encore en retrouver des traces. Si le fait est possible, il me faut d'autres preuves pour me faire croire à son l'existence.

La seule partie qu'on croit communément devoir excepter de l'état de volcanisation, c'est la montagne de Saint-Élie, au sud, avec les montagnes de Saint-Étienne, de Pyrgos et de Platinamos, qui viennent se grouper à mi-côte et presque en forme de triangle autour de la première, et qui, à leur base, n'occupent, toutes ensemble, en diamètre compensé, qu'un espace d'environ cinq mille mètres. Dans cette hypothèse, la partie dont nous parlons aurait été le noyau autour duquel le volcan aurait opéré ses éruptions et projeté toutes les laves qui ont formé, à diverses reprises, l'île de Théra. Quant à moi, je n'ai pas d'opinion à prononcer. Si ces montagnes sont primitives ou antédiluviennes, et si elles sont l'effet de la première formation du globe ou d'un autre arrangement postérieur, ou bien, si elles ont été soulevées au-dessus du niveau de la mer par les convulsions du volcan qui existait à côté de ces montagnes ou à leur base, c'est ce que je ne déciderai pas; et je n'oserais pas le nier plus que l'affirmer. Maltebrun regarde ces sortes de soulèvements

comme impossibles; mais on a vu, dans cette île et ailleurs, des phénomènes si extraordinaires, et les volcans ont produit quelquefois de si prodigieux effets, que, sous ce rapport, rien ne doit paraître incroyable.

La montagne de Saint-Élie, du côté du nord, aperçue à une certaine distance, présente de larges ravins de toute dimension, plus ou moins allongés, plus ou moins profonds, toujours abruptes, précipités, et partout hérissés de rochers de marbre de toutes les formes et de toutes les assiettes. A l'est et du côté de Saint-Étienne, elle présente à peu près le même coup d'œil, mais, sous un aspect plus difforme, plus sauvage, plus effrayant, et sous une pente presque verticale, qui tombe brusquement du sommet et, pour ainsi dire, à pic dans la vallée qui sépare les deux montagnes, vers la plaine d'Emporion, près de Périssa; ce qui ferait penser que cette montagne n'a pas une forme naturelle, mais qu'elle a subi quelque terrible révolution, ou que le volcan l'a poussée au dehors avec les traces du feu qui l'aurait dévorée dans ses entrailles, avant de la vomir. Selon les observations de Swinburne sur le volcan de Naples (*Voyage dans les deux Siciles*, t. I, p. 36), cette opinion n'aurait rien d'extraordinaire, puisqu'il est d'avis que le mont Vésuve a eu la même origine, et avec des circonstances toutes semblables.

« Pour se convaincre, dit-il, que le Vésuve s'est élevé du niveau de la plaine, ou pour mieux dire, du niveau de la mer, par la seule action du feu renfermé dans ses entrailles, il ne faut, ce me semble, qu'avoir l'œil exercé à observer. J'avoue qu'il m'est impossible d'en douter, après avoir réfléchi sur la formation de Monte-Nuovo, qui, dans le court espace de quarante-huit heures, s'est élevé à une hauteur perpendiculaire d'environ deux cents pieds; sur celle de plusieurs îles, sor-

ties du sein des eaux, poussées par des effets semblables, événement dont il est impossible de douter, en lisant l'histoire ancienne et moderne. Parmi les exemples qu'elle nous fournit, l'île de l'Annonciation et plusieurs autres dans l'Archipel, dont l'une est sortie en 1707, prouvent complétement cette assertion. » Parmi ces dernières, il est certain que plusieurs sont l'effet du soulèvement, et quand nous donnerons l'histoire de celle de 1707, on verra qu'elle ne s'est élevée presque, tout entière, qu'en sortant peu à peu de la mer, depuis le commencement de son apparition jusqu'à la fin. Celle qui parut et disparut deux fois et à des époques rapprochées, dans la mer de Sicile, en 1831, où je passai quelques jours après, fut soulevée de la même manière. L'ancienne Camène, dont nous avons à parler plus bas, paraît être dans le même cas.

S'il n'est pas permis d'assurer que les montagnes de Santorin, dont nous avons parlé, aient été aussi produites par soulèvement, il paraît au moins certain qu'elles ont été en contact avec le feu du volcan, ou avec les matières incandescentes qui étaient lancées par les éruptions. On est porté à le croire ainsi, quand on voit de près leur superficie; car le marbre dont elles se composent, et qui semble ne former qu'une masse homogène et compacte, est extrêmement fendillé à sa surface, ce qu'il faut sans doute attribuer, sinon au feu intérieur, du moins aux masses enflammées qui tombaient en quantité énorme sur leurs sommets. En effet, à leur point le plus élevé, comme sur leurs coteaux, elles sont en grande partie couvertes d'une couche, quelquefois assez forte, de pierre ponce ou de terre volcanisée, et parsemées de pierres de différentes grosseurs, qui portent toutes l'empreinte du feu et sont d'une nature toute semblable à celle des rochers dont se composent les

montagnes en question. Si celle de Saint-Élie n'est pas entièrement couverte de matières volcaniques, c'est que, par le laps du temps, le vent, la pluie, les ravines les ont fait disparaître, et en ont nettoyé la crête en certains endroits. Que les grosses pierres isolées, et la terre qui les entoure ou les couvre, aient été lancées par le volcan jusqu'à leur sommet, c'est ce dont les éruptions postérieures ne permettent pas de douter. Enfin nous dirons pour conclure, que s'il n'est pas clair que cette partie de Théra soit sortie aussi du volcan, du moins serait-il, peut-être, permis d'en douter, puisqu'elle se trouve au milieu de l'île qui en est sortie et en est tout environnée, à l'exception de la partie orientale, qui plonge brusquement dans la mer, mais où l'on y voyait encore, dans le siècle dernier, un certain espace de terrain, volcanisé aussi, qui ouvrait, sur le rivage, un passage suffisant de Camari à Périssa, et qui a été miné d'abord par les flots et a été ensuite enlevé tout en masse, lors de l'éruption de 1650. Je ferai observer cependant qu'il m'a semblé reconnaître sous les rochers qui couvrent Saint-Élie une espèce de terre vierge; mais je n'oserais l'affirmer avec certitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que la belle chaux de Santorin se fait avec les marbres de ces montagnes.

Il ne faut pas demander à quelle époque Théra sortit de la mer : on l'ignore absolument; parce que les historiens ne nous ont rien laissé à ce sujet, et que son apparition est, sans doute, antérieure à tous les écrivains connus; d'où l'on peut seulement présumer que sa naissance date de l'antiquité la plus reculée. Pline se trompe certainement lorsqu'il la place à la 4e année de la 135e olympiade, puisque Cadmus l'avait déjà occupée plusieurs siècles auparavant, longtemps même avant l'institution des jeux olympiques, et lorsque les

peuples de la Grèce, qu'il commença lui-même à policer, vivaient encore à peu près dans l'état sauvage. Aussi, est-il contredit par Pausanias. Mais que penser de Sénèque, auquel Maltebrun fait dire qu'il a vu naître cette île? C'est là assurément une plaisante assertion. Hérodote, qui nous parle de sa colonisation, aurait été plus à portée que personne de nous instruire de cet événement; parce que c'était, de tous les historiens dont les ouvrages nous sont parvenus, celui qui dut en être le plus rapproché pour en recueillir la tradition, lui qui n'a pas manqué de nous transmettre sur l'île de Théra les faits qui étaient arrivés à sa connaissance. Cependant il garde, à ce sujet, un profond silence.

Ce qu'on peut seulement penser avec beaucoup de probabilité, c'est qu'elle n'eut pas à sa naissance la forme brisée que nous lui voyons aujourd'hui, et qu'elle dut avoir une étendue à peu près double de celle qui paraît maintenant. Telle qu'elle est dans son état actuel, elle laisse apercevoir des indices assez clairs qui prouvent évidemment que, dans le principe, elle dut être de forme circulaire. Cette conjecture se confirme par un nom qui lui fut donné, dit-on, dans l'antiquité; car, comme nous l'avons dit, elle aurait été appelée primitivement Strongyle, du mot grec στρογγύλη, qui signifie *ronde*. En effet, si on la considère unie à Thérasia et à Aspronisi, comme tout porte à le croire et comme nous le prouverons bientôt, elle dut avoir à peu près cette forme; mais une explosion du volcan, dont les traces se montrent également sur les côtes des trois îles, en fit tomber une moitié dans la mer, celle qui occupait le milieu. C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

SUBMERSION DE LA MOITIÉ DE THÉRA.

La première éruption qui révéla l'existence du volcan fut un bienfait, puisqu'elle produisit une île charmante et assez belle pour mériter d'être appelée Calliste, ou la Très-Belle. Il fallait, en effet, qu'elle eût quelque chose de bien agréable, puisque ce fut là une des principales raisons qui engagèrent Cadmus à y établir la première colonie, et qui plus tard y attirèrent aussi Théras avec une seconde. Mais, comme si elle eût été mal affermie sur ses bases, elle ne devait pas rester dans son premier état, et une des plus affreuses catastrophes qui puissent se lire dans l'histoire des volcans se préparait dans ses entrailles, et devait un jour engloutir dans les flots une grande partie de cette île étonnante. Le volcan, qui, pendant une longue suite de siècles après sa première explosion, n'avait pas même laissé soupçonner son existence, et moins encore les terribles révolutions qu'il élaborait dans son sein, et qui ne devaient s'opérer que dans la suite des temps, éclata de nouveau, et vint révéler aux habitants les désastres et les malheurs qui germaient, à leur insu, sous leurs pieds, en submergeant dans les flots environ la moitié de Théra.

Le résultat de cette révolution fut le démembrement de l'île primitive en trois parties et la formation d'un vaste golfe, dont on n'a pu encore, dit-on, mesurer la profondeur. Certaines personnes, même dans le pays, ont non-seulement osé douter de cet événement, mais elles ne

peuvent pas même s'imaginer qu'il ait jamais eu lieu, au point qu'elles le regardent comme chimérique. Mais le fait est patent; il se présente avec des caractères qui sautent aux yeux de l'observateur, et on ne saurait le contester, sans s'exposer au ridicule ou sans se faire taxer d'ignorance. En jetant seulement les yeux, pendant un instant, autour du golfe, sur les trois îles qui l'entourent, on voit des signes si expressifs de ce fait, que l'imagination en est toute saisie et reste frappée d'étonnement.

On ne sait pas quels furent les phénomènes qui précédèrent ou accompagnèrent cette submersion; mais il est facile d'en reconnaître les effets et les preuves sur les côtes, où l'on remarque d'effroyables déchirements et des précipices taillés presque à pic, qui annoncent une séparation subite et simultanée. En considérant les trois îles dans leur position respective et le golfe qui s'est formé au milieu d'elles, on voit que Théra fut attaquée à peu près dans son centre, en tirant un peu vers l'ouest.

Ce qui prouve évidemment que la moitié de l'île a été engloutie, et que les trois parties séparées ne faisaient autrefois qu'une seule et même île, c'est que toutes les trois se ressemblent parfaitement dans leurs formes et leur composition : toutes trois offrent sur leurs côtes intérieures, dans le golfe, la symétrie la plus frappante dans les couches et les matières dont elles se composent; toutes trois occupent à l'extérieur la même ligne de circonférence, et ne diffèrent entre elles que par leur étendue. On voit sur chacune d'elles, dans les endroits qui se correspondent, vis-à-vis l'une de l'autre, même stratification, même terre noire, blanche, rouge-brûlée, entre les couches ou à la surface; mêmes chaînes de rochers de basalte ou de tuf, toujours

calcinés et scorifiés à leur base; mêmes déchirements et même structure; le tout placé dans le même ordre, avec les mêmes couleurs et à la même hauteur sur les points correspondants, et en même temps avec les mêmes difformités, les mêmes horreurs et les mêmes variations. C'est ainsi que les côtes orientales de Thérasia, dans toute leur longueur, s'élèvent à peu près ou s'abaissent dans les mêmes proportions, ou selon le même niveau que celles de Théra et d'Aspronisi, et présentent vis-à-vis les mêmes phénomènes.

Ce qui vient encore à l'appui de cette assertion, c'est que les eaux qui entourent les trois îles prises ensemble, hors de la ligne de leur circonférence commune, sont en général assez basses, et que toutes trois s'inclinent également à l'extérieur à proportion qu'elles s'éloignent du centre ou du point culminant, tandis que les eaux du bassin qu'elles englobent sont, même près de leurs côtes, d'une profondeur telle qu'en plusseurs endroits on n'a jamais pu, dît-on, en trouver le fond, qui se perd dans l'abîme creusé par le volcan. D'ailleurs le témoignage de Pline est formel là-dessus.

Enfin les formes brisées et effrayantes qu'elles offrent partout autour du golfe, et qui étonnent horriblement le regard, ne sont pas une moindre preuve de leur ancienne union, et par conséquent de la submersion de la partie qui les unissait. La raison en est claire : c'est que cette partie, se détachant brusquement de celles qui restent, laissa en désordre tout ce qui était en contact avec elle, fit paraître sur leurs côtes les énormes chaînes de rochers qu'on voit maintenant suspendus sur le précipice, et creusa le tombeau où la moitié de Théra fut ensevelie dans d'im-

menses profondeurs. Aussi, ces rochers menaçants, dont les pointes saillantes semblent toujours vouloir s'élancer, se trouvant souvent mal assis sur leur base, gênés et fatigués, ce semble, de leur assiette pénible, et, perdant leur équilibre, se détachent parfois des côtes qu'ils couronnent ou qu'ils pavoisent, font trembler, en tombant, l'île entière de leurs bonds épouvantables, soulèvent des nuages de poussière, font pousser des cris effrayants, et roulent avec fracas à la mer, traînant avec eux les ruines et la désolation.

Les trois îles qui furent formées par le morcellement de l'île primitive, sont Théra, qui, comme la plus grande, hérita de son nom; Thérasia, qui n'a que très-peu d'étendue, et Aspronisi, qui n'est presque qu'un écueil (Θήρα, Θηρασία, Ἀσπρονήσι). La première, qu'on appelle aujourd'hui Santorin, et qui, du côté du golfe, représente à peu près la forme d'un croissant, n'a de longueur, en ligne droite, que dix-neuf mille deux cent cinquante mètres, et environ trente mille en suivant la ligne courbe qu'elle forme depuis une extrémité jusqu'à l'autre, en passant sur la crête qui borde le golfe, c'est-à-dire quatre lieues et un tiers en ligne droite, et un peu plus de six et demie en ligne courbe. Sa plus grande largeur, qui est à Emporion, est de six mille mètres, ou un peu plus d'une lieue, et sa plus petite, qui est à Steno (étroit), est de quatorze cents, ou un peu plus d'un quart de lieue. Prise dans son ensemble, elle représente assez bien la forme d'un chameau, ayant la tête au nord, à la pointe d'Épanomérie, la bosse entre Camari et Périssa, et l'extrémité du dos à Exomite. Les deux pieds de derrière sont représentés, au sud vers l'ouest, par la pointe bifurque d'Acrotiri, et ceux de devant par les trois îles Camènes, qui les font paraître comme brisés et morcelés.

L'île de Thérasia serait, par sa forme, comme une espèce d'auge placée sous son museau, et sur laquelle il semble allonger sa tête pour manger.

Thérasia, beaucoup moins considérable que Théra, n'a que sept mille mètres de longueur, ou environ un peu plus d'une lieue et demie, sur deux mille mètres de largeur, ou environ une demi-lieue. Elle se trouve placée à l'ouest de la partie septentrionale de la première, et n'en est éloignée, au nord, que de mille sept cent cinquante mètres, ou près d'un quart de lieue, tandis qu'au sud elles sont distantes l'une de l'autre de six mille deux cent cinquante mètres, ou moins d'une lieue et demie.

Aspronisi, qui est de forme presque circulaire, n'a qu'environ quatre mille mètres de circonférence. Son nom, qui signifie *île blanche*, lui vient de la couche supérieure de terre blanche qui forme son plateau, et dont elle se compose, en grande partie. Elle est située entre la pointe méridionale de Thérasia, dont elle est éloignée de deux mille huit cents mètres, et la pointe occidentale de Théra, au sud, dont elle est éloignée de dix-sept cent cinquante mètres. Elle appartient à M. Antonaki (diminutif d'Antonios, Antoine) Delenda, consul d'Autriche, petit-fils d'Antonaki Crinos, dont nous avons parlé, qui l'acheta du gouvernement grec, il y a quelques années.

Les trois îles, prises ensemble, sont placées de manière qu'elles ouvrent trois entrées dans le golfe, deux à l'ouest, à droite et à gauche d'Aspronisi, et la troisième au nord, entre les deux pointes de Théra et de Thérasia. Le golfe qui les sépare occupe la place de la partie submergée; d'où le P. Richard prend occasion de s'écrier, avec naïveté : « N'est-ce pas une chose qui choque l'imagination de dire

que cette belle île est sortie de la mer, avec toute son étendue? Pourrait-on s'imaginer, en France, que nous marchons à présent où les navires voguaient autrefois à pleines voiles (si toutefois ils étaient déjà inventés). Peut-on se persuader que les animaux terrestres trouvent leur pâture, et les hommes leur vie, leur entretien, leur assurance où les poissons logèrent autrefois? » Il pouvait ajouter réciproquement pour les navires et les poissons, relativement au golfe : peut-on se persuader que les vaisseaux naviguent, et que les poissons nagent aujourd'hui là où l'on semait autrefois des fèves et des radis.

D'après les opinions contraires qui ont été si souvent émises sur la profondeur du golfe, on pourrait agiter la question de savoir si réellement on peut en trouver le fond ou non. Quelques-uns se sont prononcés pour la négative. Tournefort et Thévenot disent qu'Alexandre le Grand l'avait lui-même essayé, mais sans résultat; et le P. Richard, qui représente l'opinion des habitants, dans le temps qu'il habitait l'île, dit que la mer y est si profonde qu'on n'a pu encore trouver des cordes assez longues pour porter l'ancre jusqu'au fond, et y arrêter les navires. D'autres assurent qu'il a été trouvé une fois à deux cent cinquante brasses, et une autre fois à six cents. Pour moi, je croirais presque qu'ils peuvent avoir tous raison, et que la différence d'opinions dépend uniquement de l'endroit et de l'époque où les eaux ont été sondées; car il est certain que le golfe n'a pas partout une profondeur uniforme, et que les endroits dont on n'a pu trouver le fond dans un temps ont pu être comblés en partie, dans les temps postérieurs, par l'immense quantité de matières que le volcan a si souvent vomies, ou exhaussés par quelque soulève-

ment intérieur et sous-marin, mais non apparent dans ses effets. On peut en juger par les îles nombreuses qui en sont sorties, ou qui sont restées cachées à peu de profondeur sous les flots.

En effet, depuis l'an 198 avant Jésus-Christ, jusqu'en 1707, après sa naissance, on a vu paraître au milieu du golfe, à l'endroit même où le volcan semble avoir son principal foyer et l'abîme le plus profond, les trois petites îles appelées ancienne ou grande Camène, petite Camène et nouvelle Camène (*παλαιὰ* ou *μεγάλη Καϊμένη*, *μικρὴ Καϊμένη* et *νέα Καϊμένη*), qui sont sorties de la mer à trois époques différentes; et les éruptions qui les ont produites ont jeté au loin une quantité prodigieuse de matières et de masses énormes, qui non-seulement tombaient dans le golfe et la mer d'alentour, mais qui ont même rempli tout l'Archipel de pierres-ponces, depuis Santorin jusqu'à l'Hellespont, et jusqu'aux côtes de la Macédoine les plus éloignées.

Une quatrième île, qu'on prétend croître en élévation, et qui n'a pu s'élever au-dessus des flots, est venue d'abord presque à fleur d'eau, à dix brasses de profondeur, lors de l'apparition de la nouvelle Kamène, où le phénomène fut alors remarqué; tandis qu'aujourd'hui il ne se trouve qu'à cinq brasses. C'est l'expérience que j'en ai faite moi-même à la sonde, à mon départ de l'île, au mois de juillet 1837; à moins qu'il ne fallût attribuer ce soulèvement apparent à l'abaissement des eaux de la Méditerranée, qui s'est fait remarquer, dit-on, en plusieurs endroits. Une cinquième se trouve à l'est de celle-ci, dans la mer, à une profondeur qui varie, selon les endroits, de vingt-cinq à cinquante brasses. Enfin, une sixième, au nord-est de Santorin, après

s'être élevée hors de l'eau, en 1650, avec un fracas horrible, et avoir vomi une quantité immense de matières de toute espèce, disparut de nouveau au bout de trois mois, sans laisser d'autre vestige de son apparition qu'un banc caché sous la mer, à neuf ou dix brasses. Moreri parle d'un autre qui aurait paru en 1427; mais je pense qu'il y a erreur de chiffres, et que ce sera la même qu'un des accroissements de l'ancienne, arrivé en l'an 1457. Deux autres sont indiquées par Maltebrun : l'une sous l'année 46 de Jésus-Christ, qu'il dit faussement être Aspronisi, d'après le témoignage de Sénèque, de Cassiodore et de Syncelle, etc. l'autre, qu'il place à l'an 60, d'après Philostrate, qu'il cite. Je parlerai, en détail, de celles qui existent encore et de celles dont l'apparition a été accompagnée de quelques phénomènes, car toutes les huit, que nous n'avons fait qu'indiquer pour le moment, n'ont pas paru avec les mêmes circonstances, ni avec des caractères également frappants, et n'ont pas été décrites ni observées avec le même soin.

Telle est la fécondité singulière de ce volcan, que les îles y semblent croître comme les champignons dans les bois. Qu'on juge maintenant s'il y a lieu de s'étonner de la diversité des opinions touchant la profondeur du golfe. Après toutes les révolutions qui s'y sont passées, est-il difficile que le fond y ait varié d'un temps à l'autre, et que tous les endroits n'en soient pas toujours restés au même niveau?

Qu'il y ait certains points si profonds que la sonde n'ait jamais pu y arriver, ou se faire sentir, c'est ce que je croirai sans peine. On peut aisément se le persuader, si l'on fait attention à l'étendue du bassin creusé par le vol-

can, à la forme, à l'escarpe presque verticale et à la distance réciproque des côtes des trois îles qui l'environnent. En effet, la partie engloutie a laissé un vide de dix mille mètres de longueur sur sept mille de largeur, pour combler l'espace immense que le volcan avait creusé dans l'intérieur de la terre et sous la mer, non-seulement par la production de l'île primitive, mais encore par l'action puissante et incessante du feu qui consumait et dévorait, depuis tant de siècles et dans tous les sens, les parois de ses cavités; or, qui pourrait calculer la quantité de matières qu'il eût fallu pour combler ce vide effrayant, et mesurer la profondeur à laquelle elles ont pu s'arrêter?

La forme et la distance réciproque des côtes peuvent nous aider à juger de cette profondeur; car la pente du talus est telle que, vu leur élévation et l'intervalle qui les sépare, si elle continue dans la même proportion, depuis leurs sommet jusqu'à leur point de rencontre sous la mer, la profondeur devient incroyable, et alors il faudrait donner raison à ceux qui prétendent qu'on ne peut trouver le fond de ce golfe. En effet, selon cette hypothèse, on pourrait s'en convaincre, en calculant la pente uniforme qui se voit à l'extérieur des côtes avec la distance réciproque entre celles de Théra, Thérasia et Aspronisi; et, par ce moyen, le fait pourrait se démontrer presque mathématiquement. Voilà les raisons qui m'ont fait penser qu'on pouvait concilier des opinions qui, au premier abord, semblent contradictoires, et laisser à chacun la sienne, sans inconvénient.

Quant à ce qui est dit d'Alexandre le Grand, qu'on prétend avoir sondé ce golfe, je ne vois pas jusqu'ici d'autorités suffisantes pour me faire croire que ce prince se soit amusé

à une pareille expérience, pour laquelle il se serait écarté de sa route, comme il paraît; car il l'aurait tentée à l'époque où il partait pour son expédition d'Asie. Laissons Alexandre se contenter de la gloire de conquérir des royaumes, sans avoir voulu prétendre à l'honneur singulier et rare dans un héros d'avoir mesuré la profondeur du golfe de Théra, et d'avoir suspendu d'autres soins bien plus importants pour lui, et cela au moment où il ne roulait dans son esprit que des projets de conquête.

Il s'agit maintenant de savoir à quelle époque eut lieu la catastrophe qui engloutit la moitié de Théra et en sépara les deux parties désignées aujourd'hui sous le nom de Thérasia et d'Aspronisi. Il est probable qu'elle dut avoir lieu après Théras et après l'époque où Hérodote écrivait son histoire. Car cet historien, qui rapporte des faits bien moins importants, garde un silence absolu sur celui-ci, qui présentait quelque chose de si frappant, et qu'une tradition impérissable n'eût pas manqué de venir offrir à sa plume, lorsqu'il écrivait, s'il se fût passé avant lui et après l'arrivée de la seconde colonie, à moins de supposer que la submersion eût eu lieu déjà avant que l'île fût habitée, et à une époque antérieure à tous les historiens, ce qui n'est guère à présumer; car, dans l'état de morcellement, le nom de Calliste ne lui aurait pas totalement convenu.

La date que lui assignent des auteurs plus récents varie tellement, qu'on ne sait à quoi s'en tenir. Sénèque, le premier, qui aura confondu apparemment les noms, dit une fausseté palpable quand il dit qu'il a vu naître, lui et plusieurs autres Romains, l'île de Théra, et par conséquent Thérasia, car il est certain qu'elle n'est pas née après lui; or, il n'est pas moins

certain que cette dernière avait été séparée longtemps avant lui. Beaudran, qui en parle aussi, place cette séparation à l'année 307, et dit qu'elle fut causée par un tremblement de terre. Mais Justin, Pline, Strabon, Pausanias, Plutarque, lui sont malheureusement tous contraires. Maltebrun, dont la géographie, sur Théra, fourmille d'erreurs ou d'inexactitudes dans ses deux articles, physique et statistique, est encore plus leste sur la séparation, et il la place à l'année 1508, en citant pour base de son incroyable assertion, où vient aussi se mêler un tremblement de terre, le témoignage de Baumgarten et de Raspe. Mais Pline, auquel je crois qu'on doit s'en rapporter, plutôt qu'aux auteurs que nous venons de citer, et qui dit formellement que Thérasia fut séparée de Théra, place cet événement à l'an 233 avant Jésus-Christ; et Lebeau, dans son Histoire du Bas-Empire, a suivi son opinion. Du reste, si les témoignages ne sont pas assez nombreux et suffisants pour donner une entière certitude, il faudra, peut-être, l'attribuer à la perte des ouvrages qui pouvaient en parler, et qui auront péri ou par les ravages du temps, ou peut-être mieux encore par les flammes, qui consumèrent, à deux époques différentes, tant de milliers de livres, dans les fameuses bibliothèques d'Alexandrie, l'une lorsque cette ville fut prise par César, l'autre lorsqu'elle fut prise par les Sarrasins; car que de choses n'ignorons-nous pas, pour avoir perdu tant d'ouvrages anciens dans ces deux incendies.

Jusqu'ici nous n'avons pu juger du volcan que par les effets qu'il a laissés, lors de sa première et de sa seconde éruption; et personne ne nous a transmis la description de ces deux terribles phénomènes. Dorénavant, il nous sera, pour ainsi dire, permis de le voir en scène, et d'assister

presque à ses épouvantables représentations. Les historiens et les mémoires des témoins oculaires, recueillis par nous, et réunis souvent à la tradition des gens du pays, nous apprennent, d'une manière certaine et détaillée, l'origine des différentes îles qu'il a produites, mais dont l'histoire n'est pas assez connue. Ils nous marquent le mode effrayant et l'époque précise de leur apparition, avec les progrès successifs des éruptions qui leur ont donné naissance. Mais c'est surtout dans les derniers temps que les faits ont été observés avec plus de soin et d'exactitude, et qu'ils nous ont été transmis dans le plus grand détail, par ceux mêmes qui les avaient vus, et qui écrivaient, pour ainsi dire, sous la dictée de l'œil. Mais avant de faire la description des diverses éruptions qui ont enfanté les îles, il est à propos de faire connaître celles-ci, et de dire un mot de chacune d'elles en particulier, afin d'être fixé sur leur position respective, leur étendue, leur forme et l'époque de leur naissance.

CHAPITRE III.

ILES VOLCANIQUES DE THÉRA, EN GÉNÉRAL.

Après les deux premières explosions du volcan, dont l'une enfanta Calliste, et l'autre en engloutit ensuite la moitié, on vit sortir du milieu du golfe, à des époques différentes et plus ou moins reculées les unes des autres, plusieurs petites îles, dont trois seulement se voient encore, et que l'on désigne communément sous le nom commun d'îles *Camènes* (Καϊμέναι ou Καυμέναι), mot grec qui, en langue

vulgaire, signifie *brûlées*. Ce n'est que de celles-ci que nous parlerons dans ce chapitre, pour en donner une idée, avant de faire l'histoire de leur apparition. Elles se voient toutes groupées à très-peu de distance l'une de l'autre, à l'endroit même où le volcan a coutume de faire ses éruptions. Plus bas, nous verrons que c'est encore là qu'il donne tous les jours, sans discontinuer, et depuis des siècles, des signes non équivoques de son existence, par les exhalaisons sulfureuses, ou autres émanations minérales, qui s'échappent sous mer, à travers les soupiraux ou les pores de la terre, et s'élèvent à la surface des eaux, pour se répandre ensuite dans le golfe et autour des trois îles, sous des couleurs quelquefois variables.

Pour ne pas confondre ces îles, qui portent le même nom, parce qu'elles ont la même origine et la même nature, on appelle la première, en date de naissance, *Palæa Caïméni*, c'est-à-dire *ancienne Camène*, et *Megali Caïmeni*, c'est-à-dire *grande Camène* (παλαιὰ Καϊμένη, μεγάλη Καϊμένη); *ancienne*, parce qu'elle parut la première des trois, et *grande* ensuite, par rapport à la seconde, qui parut plus tard, et fut appelée *Mikri Kaïmeni*, c'est-à-dire *petite Camène* (μικρὴ Καϊμένη), parce qu'elle avait beaucoup moins d'étendue que la première. La troisième, qui est la dernière en date, est un peu plus grande que les deux autres, et fut appelée *Nea Caïmeni*, *nouvelle Camène* (νέα Καϊμένη), parce qu'elle est la plus récente de toutes.

L'ancienne Camène, qui n'a été formée que par des accroissements successifs et séparés par de longs intervalles, commença à paraître l'an 198 avant Jésus-Christ. Elle est située à l'ouest de Théra, la plus rapprochée d'Aspronisi et de la circonférence du golfe, du côté de la pointe méri-

dionale de Thérasia et de la pointe occidentale de Théra. Sa longueur est de mille neuf cent vingt mètres, et sa largeur d'environ huit cents. La petite Camène est la plus voisine de Théra, à l'est de la première, et parut en 1573. Elle a cinq cents mètres de longueur et quatre cents seulement de largeur; sa forme est à peu près ovale. La nouvelle Camène est entre les deux autres, mais tellement rapprochée de la petite, qu'elle n'en est séparée que par un petit canal de cent cinquante mètres. Elle parut en 1707. Comme la première, elle a mille neuf cents mètres de longueur, et environ mille de largeur à son plus grand diamètre. Aperçues de loin et du haut des montagnes, ces trois îles, avec celle d'Aspronisi, ressemblent presque à des navires au milieu des flots, qui voguent çà et là au gré des vents.

Quoique de même origine que Théra et Thérasia, qui sont couvertes, en général, d'une forte couche de terre volcanique et très-fertiles, ces îles sont toutes stériles, ne présentent à peu près à l'œil que des rochers, et sont inhabitées. Cependant, tout arides qu'elles sont, elles produisent assez de verdure pendant l'hiver pour servir de pâturage à une certaine quantité d'animaux qu'on y envoie tous les ans, au nombre de quarante ou cinquante, pour leur faire prendre le vert et ranimer leurs forces épuisées par le travail et l'usage exclusif de la paille d'orge. C'est là aussi que vont terminer leur brillante carrière quantité de rossinantes antiques, qu'une vieillesse agonisante menace déjà d'une dissolution prochaine, mais dont l'âge reverdi par l'herbe tendre ou par les broussailles qu'elles broutent, trompe quelquefois le désespoir précoce de leurs maîtres. Ainsi, depuis le mois de décembre au mois janvier, on les y envoie

par escadrons, jusqu'au mois de mars, et souvent, elles en reviennent revêtues d'une nouvelle jeunesse et douées d'une nouvelle vigueur. Mais si on ne savait pas quel est le talent qu'ont les animaux affamés de trouver de quoi paître là même où il n'y a presque rien à manger, on ne concevrait pas comment un si grand nombre pourraient, du matin au soir, recueillir sur ces rochers de quoi arrondir leur panse et reprendre leur embonpoint. Aussi trouve-t-on là quelquefois de ces coursiers en squelette, qui ont dit naguère adieu à la gloire, en tombant de faim ou de décrépitude à côté d'une broussaille qui n'avait plus de feuilles, ou parce qu'ils n'avaient pas des mâchoires assez fermes, pour brouter, ni des dents de rechange sous la main, pour remplacer les anciennes, qui ne mâchaient plus.

L'ancienne Camène, la seconde en étendue, est couronnée d'un plateau où se voient çà et là plusieurs petites oasis qui se prêteraient à la culture, surtout à celle de la vigne et du figuier. La petite Camène a quelques endroits saupoudrés, pour ainsi dire, d'une légère couche de terre ou de cendre volcanique, qui couvre, en général, les rochers dont elle se compose. La nouvelle Camène, quoique la plus grande, n'est, dans toute son étendue, qu'un amas continu de pierres en désordre et de toutes les formes, à l'exception d'un cône qui s'élève sur l'un de ses côtés, à l'est, vis-à-vis la petite Camène, et sur la moitié duquel croissent quelques herbes sur des matières volcaniques et terreuses que le temps a décomposées. Si les Santoriniotes voulaient s'en donner la peine, ces trois petites îles pourraient être plantées d'une grande quantité de figuiers, qui produiraient d'excellentes figues.

Autour de chacune de ces îles sont de petits mouillages

où les navires de Santorin vont passer l'hiver pour s'abriter contre les mauvais temps, jusqu'à la belle saison, époque à laquelle ils partent presque tous pour la mer Noire. Il n'y a pas lieu à parler des autres îles que le volcan a soulevées, car elles sont toutes rentrées sous les flots.

Nous allons entrer maintenant dans la description détaillée de leur apparition, opérée au milieu du plus terrible appareil, et accompagnée de ce qu'il y a de plus étonnant dans l'explosion des volcans. Les faits s'y présentent quelquefois sous un aspect si extraordinaire, que, quoique très-exactement vrais, ils paraissent à peine croyables; et je ne crois pas que l'Etna et le Vésuve, dont j'ai lu toute l'histoire, puissent exciter la curiosité et l'étonnement à un si haut degré. Si le volcan de Santorin n'a pas obtenu jusqu'ici la même célébrité, c'est qu'il a eu, peut-être, moins de plumes pour le faire connaître; qu'il existe dans un pays où ces faits produisent moins d'enthousiasme, et que ses explosions sont moins fréquentes que celles des deux autres. Nous commencerons par les éruptions les plus anciennes, qui ont en général produit moins d'effet et qui aussi ont été moins observées, et nous suivrons dans toutes l'ordre des temps dans lesquels elles ont eu lieu.

CHAPITRE IV.

APPARITION ET ACCROISSEMENTS DE L'ANCIENNE CAMÈNE, *PALÆA-KAÏMENI* (Παλαιὰ Καϊμένη).

Il y a cela de singulier dans l'apparition de l'ancienne Camène, qu'elle n'a pas été formée à une seule et même

époque, ni par des éruptions suivies, comme cela est arrivé aux autres. Elle est sortie de la mer à quatre reprises différentes, et n'est arrivée à l'état où nous la voyons aujourd'hui, que par des accroissements successifs, qui sont venus s'ajouter au premier jet, et à de très-longs intervalles les uns des autres. C'est ce que nous allons exposer dans les quatre paragraphes suivants, auxquels nous en ajouterons un cinquième touchant deux îles non-existantes.

§ Ier.

PREMIÈRE APPARITION, L'AN 198 AVANT J. C.

La première partie, ou le premier noyau de cette île curieuse, parut en l'an 198 avant l'ère chrétienne. A sa naissance, elle fut d'abord appelée Hiéra (Ἱερά) ou Sacrée, apparemment parce qu'elle fut consacrée à Pluton, dieu des enfers, que les Théréens honoraient particulièrement, et auquel la superstition païenne attribuait, peut-être, l'origine de cette île; et peut-être aussi, parce qu'on regardait ce phénomène extraordinaire comme un signe de sa colère, qu'on crut devoir apaiser en la lui consacrant. Voici comment en parle Strabon :

« Au milieu de l'espace qui est entre Théra et Thérasia, on vit pendant quatre jours des flammes sortir de la mer, et celle-ci semblait bouillonner tout à l'entour. Enfin, ces feux souterrains soulevèrent une île composée de scories et qui avait vingt-deux stades de circonférence. Elle s'éleva comme si elle avait été soulevée par des machines. »

Plutarque cite cet événement comme ayant été prédit par les oracles, et Pline en parle dans l'endroit où il fait l'énumération des îles nouvelles.

Pausanias nous apprend la circonstance remarquable,

qu'en même temps que l'île d'Hiéra sortit de la mer, une autre île, située à peu de distance de Lemnos et nommée Chrysée, fut engloutie. Ce fait, réuni à tant d'autres qui ont donné naissance à plusieurs îles de la mer Égée, et qui ont secoué ou bouleversé si souvent les villes de Nicomédie, de Constantinople et d'autres, dispersées dans ces parages, ferait penser que le volcan de Santorin est un volcan commun à l'Archipel, depuis la mer Noire jusqu'aux côtes de Syrie et aux îles Ioniennes, et que les catastrophes de l'île de Sainte-Maure et d'Alep, en 1822, de cette dernière encore et de l'île d'Hydra, en 1837, doivent, peut-être, être attribuées à cette seule et même cause, dont les effets se manifestent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, selon qu'elle trouve plus ou moins de facilité à éclater. Mais Santorin paraît être le lieu de prédilection où le volcan respire le plus à son aise et le plus souvent.

Justin, qui parle aussi de l'apparition d'Hiéra, est encore plus expressif et plus détaillé. « La même année, dit-il (554 de la fondation de Rome), entre les îles Théramène (Théra) et Thérasia, à l'endroit qui tient le milieu entre les côtes et les deux bras de mer, il se fit un tremblement de terre qui, au grand étonnement des navigateurs, fit sortir tout à coup une île du fond de la mer, parmi les eaux bouillonnantes. Le même jour, le même tremblement de terre se fit sentir en Asie, fit éprouver par ses secousses de grands désastres, et causa des renversements à Rhodes et dans plusieurs villes, dont quelques-unes furent entièrement englouties. » Cette éruption fit surgir sur les côtes occientales de Théra, au niveau et sur le rivage de la mer, deux sources d'eaux thermales dont nous parlerons plus loin.

Sénèque n'est pas moins expressif que Justin; il nous donne des détails qu'il avait puisés, dit Maltebrun, dans les ouvrages du géographe Possidonius. « La mer, dit-il, écumait; il en sortait de la fumée; enfin les flammes s'ouvrirent une issue.... Elles ne jaillissaient que de temps en temps, à l'instar des éclairs.... Des pierres retombaient à l'entour; les unes étaient des roches, à l'état entier, que le feu souterrain chassait devant lui avant de les avoir altérées; les autres étaient consumées et rendues légères comme la pierre ponce. A la fin on vit paraître le sommet d'une montagne; elle reçut de nouveaux surcroîts en hauteur, et, en s'agrandissant, forma une île.... La mer, dans cet endroit, est profonde de deux cents brasses. »

A propos des désastres que causa cette éruption, Justin, que nous avons interrompu, pour joindre à son témoignage celui de Sénèque, ajoute : « Ce prodige ayant jeté l'épouvante partout, les devins présagèrent alors que l'empire naissant des Romains dévorerait l'ancien empire des Grecs et des Macédoniens. » Ils avaient raison, les devins de Justin, et il eût été difficile de les contredire. Lorsqu'ils parlaient ainsi, la besogne était déjà bien avancée; car les fiers conquérants faisaient dès lors la guerre avec succès contre Philippe, roi de Macédoine, et dans ses propres états; Scipion l'Africain venait de remporter sur Annibal la célèbre et décisive victoire de Zama. Flaminius avait déjà proclamé en vainqueur, aux jeux olympiques, la liberté générale de la Grèce; les armées romaines, en Asie, prenaient presque en même temps des villes sur Antiochus, roi de Syrie, et lui dictaient des lois; enfin, Persée, successeur immédiat de Philippe, voyait déjà briller sur sa tête l'épée qui devait déchirer son diadème, et préparer à Paul-Émile le plus beau

des triomphes. C'était assez, je pense, pour faire hasarder aux devins des prévisions qu'ils voyaient déjà réalisées.

§ II.

PREMIER ACCROISSEMENT DE L'ANCIENNE CAMÈNE, L'AN 19 DE J. C.

Nous n'avons aucun détail sur ce premier accroissement; mais il est indiqué par Pline, qui dit que, l'an 19 de l'ère vulgaire, on vit se former, dans le golfe de Théra, un îlot qui fut appelé *Thia* (Θεία), mot grec qui signifie *divine*, à deux stades de l'île d'Hiéra, l'ancienne Camène. Pomponius Méla, qui donne le même nom à cet îlot, dont il place la naissance à l'année 770 de la fondation de Rome, dit, comme Pline, qu'il naquit à deux stades d'Hiéra; mais il ajoute que dans la suite il alla se réunir à cette dernière. Nous n'avons plus rien à dire sur cet événement, qui a dû avoir lieu avec des circonstances analogues à tant d'autres que le volcan a produites, mais dont on ne nous a laissé aucune description que je sache. L'accroissement le plus connu, et qui nous a été décrit avec le plus de détail, est celui qui eut lieu dans le VIIIe siècle. Après un intervalle de plus de sept cents ans, une éruption du volcan, non moins terrible que les précédentes et que les écrivains contemporains ont eu soin de nous conserver, vint donner à l'ancienne Camène une nouvelle forme. Elle fut marquée par des vapeurs infectes, des flammes, de la fumée, des secousses très-fortes et des projections considérables de pierre ponce, jusqu'à en couvrir les mers voisines. Nous allons en parler avec les détails qu'on nous en a laissés.

§ III.

DEUXIÈME ACCROISSEMENT, L'AN 726 DE J. C.

L'an 726 de Jésus-Christ, sous le règne de Léon l'Isaurien, surnommé Iconomaque, ou ennemi des images, le volcan éclata de nouveau sur la partie septentrionale d'Hiéra, et y ajouta un nouvel accroissement. On en vit sortir quantité de matières, de terre, de rochers fondus, qui étaient d'abord séparées de l'île, mais qui, s'unissant ensuite avec elle, formèrent par cette réunion un petit port ou calangue, appelé aujourd'hui, quoique très-improprement, le port de Saint-Nicolas, du nom d'une petite église qu'on y a bâtie et dédiée sous l'invocation de ce saint; on pourrait à peine y placer deux ou trois bricks un peu commodément. Nous avons la description de cette éruption par Théophane, dans sa Chronologie, cité ensuite par Briet, Baronius et Fleury.

« Entre les îles de Théra et de Thérasia, dit Fleury, d'après cet auteur, on vit d'abord sortir, pendant quelques jours, du fond de la mer bouillonnante, comme d'un fourneau tout ardent, une vapeur épaisse qui, se dilatant peu à peu, parut toute en feu. Ensuite la mer vomit des pierres ponces en si grande quantité sur les côtes maritimes de l'Asie Mineure, de Lesbos, d'Abydos et de la Macédoine, qu'elle en fut couverte; et la terre qui s'amassa forma comme une île de feu qui s'unit à l'ancienne Hiéra. »

Ce qu'en dit Lebeau, dans son Histoire du Bas-Empire, n'est pas moins frappant. « On vit, cette année, dit-il, l. XIII, un de ces prodigieux efforts de la nature qui étonnent l'univers, et dont le bruit retentit jusqu'à la postérité la plus reculée. A vingt-sept lieues, au nord, de l'île de Crète, entre

l'île de Théra, nommée aujourd'hui Santorin, et celle de Thérasia, qui en est voisine, on aperçut, au mois d'août, les eaux bouillonner, comme par l'effet d'une fournaise ardente. Il s'en exhalait une vapeur qui, se condensant peu à peu, devint une épaisse fumée. On entendait les coups redoublés d'un tonnerre mugissant au fond des eaux, qui agitait la mer par de violentes secousses. On voyait s'élever des rochers embrasés, comme d'autant de fourneaux qui vomissaient des flammes, et menaçaient d'incendier toutes les îles d'alentour. Ce fut, pendant plusieurs jours, une éruption continuelle de pierres calcinées qui, s'élançant en l'air à une hauteur prodigieuse, retombaient dans la mer dont elles couvraient la surface dans une grande étendue. Elles furent poussées par les vents du midi, à la distance de cent lieues, d'un côté dans l'Hellespont, de l'autre, sur les côtes de la Macédoine. On remarqua qu'elles conservaient leur ardeur, et la communiquaient à l'eau sur leur passage. Enfin, les flammes s'éteignant peu à peu, les rochers que la mer enfantait avec fracas s'unirent et formèrent une masse continue, qui alla se joindre à l'île d'Hiéra. »

Pour donner une idée plus complète de cette production du volcan, j'ajouterai ici ce que j'ai observé moi-même de mes propres yeux. La matière dont se compose ce morceau a des formes si singulières, qu'il est tout fait pour exciter la curiosité : on dirait que c'est, en grand, la représentation ou l'imitation parfaite d'une vaste pièce de mousse grisâtre à proportions colossales, telle dans sa couleur et dans sa forme que cette mousse blanchâtre qu'on voit quelquefois dans les bois ou sur les parois de quelque vieille muraille. C'est la première impression qu'elle fait à la vue, si on la considère à une certaine distance; mais quand on s'en ap-

proche encore de plus près, l'impression devient alors plus frappante, et les objets présentent un aspect tout différent : ce sont de grands rochers de quatre ou cinq mètres de hauteur, hérissés, chevelus, et pour ainsi dire cristallisés en aiguilles, dont les pointes ou les tiges, s'élançant en général à un niveau commun, et entourées des rameaux qui s'en échappent depuis la racine jusqu'au sommet, forment des espèces d'arbres coniques ; qui, plantés sur une base compacte et solide, représentent une petite forêt. Considérés sous un autre point de vue, on dirait encore qu'ils ressemblent à un grand tas d'écume, amoncelée par les flots sur le rivage de la mer. En un mot, c'est un morceau à peindre et vraiment digne d'être vu. La longueur de cet accroissement égale à peu près sa largeur, et présente une étendue d'environ trois cent cinquante mètres de diamètre. Avec le côté qui s'adosse à l'île dont il fait partie, il formerait un pentagone presque parfait.

§ IV.

TROISIÈME ACCROISSEMENT, L'AN 1457.

Après l'éruption de 726, plus de sept cents ans s'écoulèrent encore, pendant lesquels le volcan, tombé, ce semble, dans une profonde léthargie, paraissait parfaitement éteint. Tout vivait dans ses alentours plein de calme et de sécurité, lorsque, se réveillant soudain, il jette partout l'épouvante, et fait craindre de nouveaux désastres. L'année 1457, pressé de nouveau par des convulsions terribles, il vomit de nouvelles matières, qui viennent donner à l'ancienne Camène son dernier accroissement et sa dernière forme.

Nous n'avons pas une description détaillée de cette érup-

tion ; mais nous avons un monument authentique qui nous a conservé le souvenir de cet événement : c'est une inscription de l'époque, en mauvais vers latins, qui se lit sur un marbre qu'on voyait, il y a peu de temps, et qu'on voit sans doute encore au château de Scaro (Scaurus), à côté de l'ancienne chapelle des PP. jésuites. Ce monument fut érigé en l'honneur de l'un des anciens ducs de Naxie, alors seigneur de Santorin. Voici le texte de l'inscription, avec sa traduction en français :

Magnanime Francisce, heroum certissima proles
(Crispe), vides oculis (nobis) quæ mira dedere.
Mille quadringentis Christi labentibus annis,
Quinquies undenos istis jungendo duobus,
Septima calendas decembris, murmure vasto,
Vastus Theresinus immania saxa Kamenæ
Cum gemitu avulsit, scopulusque ex fluctibus imis
Apparet, magnum gignit memorabile monstrum.

Magnanime François Crispo, digne rejeton de héros, tu vois les étonnantes révolutions qui s'opèrent sous tes yeux. Le 26 novembre 1457, après d'effrayants bruits souterrains, la mer de Théra arrache en mugissant des entrailles de la terre ces roches qui forment l'effroyable Camène. Un nouvel écueil sort du fond des eaux, prodige inoui dont la mémoire est digne de passer aux siècles les plus reculés.

On voit par cette inscription que cette éruption, qui n'a point été détaillée, a dû s'opérer à peu près avec les mêmes circonstances et les mêmes phénomènes qui avaient signalé les éruptions précédentes ; qu'elle dut être accompagnée de feux, de bruits souterrains, de secousses, de détonations ; mais il ne se trouva, sans doute, personne qui prît soin d'en recueillir et d'en transmettre les faits circonstanciés.

Vers la partie septentrionale de l'île et à son extrémité,

« on reconnaît évidemment, disait le P. Richard (*Relat.* p. 19), deux cents ans après l'événement, le lieu du troisième accroissement, » qui est un grand espace de terre toute couverte de gazon et de pierres brûlées, « où il ne croît aucune herbe, comme aux autres endroits de l'île, à cause qu'il est plus récent, que le sable y est encore tout chaud, et que, de temps à autre, on voit sortir du feu, de la fumée de ce lieu, particulièrement lorsqu'en 1650 ils agirent si puissamment de l'autre côté (de Théra, au nord-est) ; ce qui fait croire qu'il y a correspondance entre ces feux par des canaux souterrains. »

Cette île, que sa naissance et ses accroissements rendent si curieuse, présente d'autres particularités qui ne sont pas moins remarquables. Sur l'un de ses côtés, vers le nord-est et près de l'église de Saint-Nicolas, dans un enfoncement qui pénètre dans l'île, à environ soixante ou quatre-vingts mètres de profondeur, au niveau de la mer, dont il n'est séparé que par une langue de terre de vingt ou vingt-cinq pas de largeur, et douze ou quinze toises environ au-dessous du plateau de l'île, existe une mare assez bourbeuse, dont les eaux, troubles et jaunâtres, sont extrêmement chargées d'exhalaisons sulfureuses, et d'autres minéraux qui se font remarquer visiblement sur la vase où ils se déposent, et dans les alentours. A l'entrée de la mare, cette eau est absolument de couleur de soufre; dans le fond, du côté de l'île, elle est d'un noir foncé, et il s'en échappe, surtout en cet endroit, de grosses bulles de gaz qui produisent un bouillonnement sourd, semblable à celui que fait entendre une grande chaudière quand elle commence à bouillir. La vase qui couvre le fond de la mare, sous l'eau et aux environs, et dont la couche est assez épaisse, est toute rouge à

la superficie, tandis qu'au-dessous et dans l'intérieur elle est extrêmement noire, mais entremêlée partout et tachetée çà et là d'autres matières minérales d'un beau vert, quelquefois d'un beau rouge, quoique cependant en petite quantité.

Ce grand creux, à tout bien considérer, ne paraît être autre chose qu'un cratère comblé, produit par le volcan. Autour de ce cratère, à environ dix ou douze mètres de hauteur, on remarque tout autour un affaissement circulaire du terrain, d'environ deux pieds, marqué par une crevasse de même forme, qui l'entoure par derrière, vers le milieu presque du talus de l'île, et qui, à l'orifice, peut avoir à peu près deux pieds de largeur. Cette crevasse et cet affaissement ne paraissent pas remonter à une époque bien ancienne. L'enfoncement représente un petit amphithéâtre semi-circulaire.

Mais ce n'est pas la dernière particularité que présente cette île : quand on la parcourt dans toute son étendue, on aperçoit sept ou huit fentes plus ou moins considérables, soit en largeur, soit en longueur, soit en profondeur, qui la coupent en différents sens. La plus grande et la plus remarquable traverse l'île dans la plus grande partie de sa longueur, et peut avoir, en certains endroits, de deux à trois mètres de largeur et environ quarante ou cinquante mètres de profondeur; elle se trouve placée au milieu des autres, qui en sont assez rapprochées, et lui sont à peu près parallèles. Les unes et les autres se dirigent en général du sud-est au nord-ouest, et vont se perdre, en suivant la pente de l'île, dans une autre, beaucoup plus considérable, qui forme une espèce de petite vallée, dont les rochers qui la bordent à droite et à gauche, taillés à pic comme des murailles, indiquent visiblement une séparation produite par

l'effet de quelque secousse, et comblée en partie par des éruptions postérieures.

En considérant toutes ces crevasses et ces déchirements, qui ne font, pour ainsi dire, de la grande Camène que des lambeaux, il semble voir alors même le volcan travailler, l'île se mouvoir sous vos pas et se démolir tout entière. On croit entendre le craquement et la dislocation des rochers qui se brisent et se séparent avec fracas, et vous diriez que vous allez être englouti tout vivant parmi les masses qui s'entrouvent, ou abîmé avec l'île elle-même dans les vastes profondeurs de la mer, et enseveli tout à coup au milieu de ces ruines affreuses, de ces gouffres de feu et de la plus horrible confusion. A cette idée que vous fait naître la vue du spectacle que vous avez sous les yeux, la frayeur vous saisit presque, et l'imagination, frappée par ces phénomènes de destruction, vous fait éprouver une espèce de frissonnement; car il est difficile de les contempler sans sentir dans son âme des impressions tragiques. La face verticale des rochers qui s'élèvent, au sud-est, à la hauteur de cinquante à soixante mètres, depuis le niveau de la mer jusqu'au sommet, paraissent indiquer que l'île, de ce côté, est sortie par soulèvement, ou qu'une partie s'en est détachée de nouveau en masse et s'est précipitée dans les flots. Quant au morceau de 726, si l'on en juge par sa forme, il semble avoir été soulevé insensiblement et à l'état de lave incandescente.

§ V.

DEUX ÎLES INDIQUÉES EN 46 ET 60, ET NON EXISTANTES.

Je ne sais si, parmi les accroissements de l'ancienne Camène, l'on doit ajouter deux îlots que les auteurs n'ont

fait qu'indiquer, et dont ils n'ont donné que la simple idée de leur apparition. Le premier, que Briet place à l'année 47, est placé par Sénèque à l'an 46, et tous les deux ont raison ; car il parut dans la nuit qui séparait les deux années. Le second, d'après Philostrate, qui en parle, naquit au printemps de l'an 60 ; par la suite d'un tremblement de terre. Peut-être sont-ce les deux îles sous-marines dont nous avons parlé, et dont l'une, qu'on dit croître en hauteur, est cachée, à cinq brasses de profondeur sous l'eau, à l'est et tout à côté de de la petite Camène, et l'autre, entre celle-ci et l'île de Théra, à une profondeur qui augmente progressivement de 25 à 50 brasses. Maltebrun paraît confondre un de ces îlots, ou tout autre, avec la petite Camène, qu'il dit faussement s'être enfoncée à l'éruption de 1707. Mais on ne connaît point d'île qui se soit enfoncée à cette époque, surtout celle de 1573, qui n'est autre que cette petite Camène, dont nous allons parler tout à l'heure.

CHAPITRE V.

APPARITION DE LA PETITE CAMÈNE, L'AN 1573. *MIKRI-KAÏMENI* (Μικρὴ Καϊμένη).

Un historien a observé, à l'occasion de l'ancienne Camène, que l'endroit où elle apparut était fécond en îles. Certes, ce que nous venons de voir peut servir d'un commencement de preuve, et ceux qui connaissent tout ce qui s'y est passé encore après, seront facilement de son avis. Nous allons décrire les éruptions qui ont eu lieu à des épo-

ques beaucoup plus rapprochées des temps où nous vivons que celles dont nous avons parlé jusqu'ici. La première ne présente presque pas de détails, mais elle a cela de remarquable et de commun en même temps avec la grande Camène, qu'elle a été formée à plusieurs reprises, et que le volcan y a brûlé pendant un an. L'impression qu'elle fit sur les Santoriniotes ne s'était pas encore effacée au temps du P. Richard, qui écrivait sa relation moins de quatre-vingts ans après.

« Il y a bon nombre de vieillards en cette île, dit-il, qui disent avoir vu de leurs yeux se former, par le feu, une île voisine de la nôtre, au milieu de la mer, en 1573, et pour cela elle s'appelle *Mikri-Caïméni* (petite Camène) ou petite Brûlée, pour la distinguer de l'ancienne Camène, qui était plus grande, en est plus éloignée, et qui, à trois diverses reprises, a reçu la médiocre grandeur qu'elle a maintenant. »

Le P. Kircher rapporte du même auteur un second témoignage qu'il avait recueilli de la bouche même du P. Richard, dans une conversation qu'ils avaient eue ensemble à Rome. « Il me rapporta, dit-il, que, près de l'île qui était sortie en 726, il en était sortie une seconde qui n'avait pas causé moins de frayeur aux Santoriniotes. Selon le témoignage des vieillards, elle avait brûlé pendant un an. C'est ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux. Au milieu de cette petite île, qui est appelée *Mikri-Kaïméni* on aperçoit encore aujourd'hui un creux grand et profond, qui est rétréci au fond, et qui se développe peu à peu jusqu'à l'orifice. De cette ouverture il sortait, comme d'un fourneau, des pierres et des rochers énormes, mêlés à des nuages de cendres, et qui formèrent une masse qui s'éleva au-dessus des eaux. Il

m'assura que ces feux, qui sont entretenus par le soufre et le bitume, ne s'éteignent jamais, et qu'ils s'élancent quelquefois avec une grande impétuosité. » (Kircher, *Mundi subterr.* l. IV, p. 182. Abstelodami, 1668.)

Ce que nous avons dit de l'île sous-marine qu'on assure s'être élevée peu à peu presque à fleur d'eau, à côté de la petite Camène, a pu paraître étonnant; mais, outre que, dans un volcan, tel que celui de Santorin, on peut ajouter foi aux phénomènes les plus incroyables, nous citerons, en sens inverse, un fait non moins extraordinaire, qui peut lui servir d'appui: c'est ce qui est dit relativement à l'île dont nous venons de parler, et à celle de Théra, où il fut aussi remarqué. La tradition encore vivante de la première génération qui en fut témoin oculaire, et dont tout le monde conserve encore le témoignage, raconte que, en 1707, lors de l'apparition de la nouvelle Camène, dont nous parlerons après celle-ci, la petite ou celle en question s'abaissa sensiblement, ainsi que les côtes de Théra, qui lui correspondent vis-à-vis. On le reconnaît à certains magasins, qui étaient autrefois sur le rivage à une certaine hauteur, et qui ensuite se trouvèrent enfoncés de cinq à six pieds dans les flots, au-dessous du niveau de la mer, au point que les barques pouvaient y entrer facilement. Tel est le témoignage des gens du pays, qui tiennent le fait de ceux qui l'avaient vu; et je l'ai pris, moi, dans les notes d'un respectable missionnaire de la Propagande, natif de l'île, D. Giovanni Alby, mort en 1831, qui pouvait l'avoir appris d'un infinité de gens qui en avaient été témoins. Du reste, il est cité encore dans les mémoires de Trévoux, et ceux des missionnaires jésuites dans le Levant en parlent en ces termes :

« A mesure, disent-ils, qu'elle (la nouvelle Camène) s'élevait, la petite Brûlée (petite Camène), qui en est proche, s'est beaucoup affaissée et s'affaisse tous les jours, et même le côté de Santorin qui lui est opposé s'est affaissé de plus en plus. On en juge par quelques magasins de la mer, qui, avant cela, étaient à plus de cinq grands pieds au-dessus du niveau de la mer, et dans lesquels les bateaux entrent et demeurent à flot. » Quand on sait tout ce qu'il y a eu de prodigieux dans le volcan de Santorin, on ne sera étonné ni de l'affaissement de cette île, ni de l'exhaussement de celle qui est cachée sous la mer, et cela dans le même temps. L'une remplissait aussitôt le vide que l'autre lui faisait, en lui ôtant ses appuis dessous ou à côté.

Avec les mille secousses que le volcan a causées; avec les mille convulsions qu'il a fait éprouver aux entrailles de l'île, et surtout au terrain que recouvre le golfe; avec les mille tremblements de terre qu'il a fait sentir, et cela plusieurs fois dans la même année, à un sol suspendu, ce semble, sur des abîmes et tout miné par des feux qui en dévorent la base depuis tant de siècles, et dont l'action et la violence ont soulevé ou submergé tant et de si énormes masses; en un mot, avec des causes si terribles et si puissantes, est-il étonnant qu'une île croisse ou s'élève sous mer, et qu'une autre s'affaisse ou s'enfonce, et que celle de Santorin, en particulier, assise sur des fondements si mal affermis, si souvent ébranlée et minée de tous côtés et même dans sa base, par le feu qu'elle couve sous elle et dans ses alentours, se soit abaissée de tant de pieds! Je suis plutôt étonné qu'elle existe encore, et qu'elle n'ait pas été engloutie tout entière dans les flots.

Nous avons vu les effets que le volcan a tant de fois produits jusqu'ici sous le golfe et l'île de Santorin ; mais aucune des éruptions précédentes n'offre autant d'intérêt que les deux dernières, soit pour l'exactitude et les détails avec lesquels elles ont été décrites, soit pour l'abondance, la variété et la grandeur des phénomènes qu'elles présentent à la curiosité. Jamais on n'avait rien vu, je crois, de plus terrible, de plus effrayant, de plus extraordinaire. La première, qui parut en 1650, ne laissa point de traces visibles qui pussent en attester les effets, et indiquer aux générations futures le fracas et les ravages qu'elle occasionna. La seconde, que nous voyons encore aujourd'hui, nous dit éloquemment, par les matières et les formes qui s'y font remarquer, ce que peut le redoutable volcan qui lui donna naissance, et elle porte encore sur son front tous les traits caractéristiques et les signes épouvantables de son origine.

On trouvera quelquefois dans la description de l'une et de l'autre la répétition des mêmes phénomènes ; mais, dans un ouvrage qui est spécialement destiné à les faire connaître, j'ai cru ne devoir rien retrancher, afin qu'on pût mieux juger de l'intensité, de l'énergie, de la grandeur et de la nature des causes qui produisirent ces deux mémorables éruptions, dont l'une dura trois mois et l'autre plus de quatre ans.

CHAPITRE VI.

APPARITION ET DISPARITION DE L'ÎLE DE COULOUMBO, L'AN 1650.

L'éruption dont nous allons donner l'histoire présente des phénomènes si extraordinaires et si nombreux, qu'ils passeraient pour une fable, s'ils n'étaient appuyés par tant de faits de même espèce, arrivés dans les autres éruptions et surtout dans celle de 1707, que nous décrirons immédiatement après celle-ci. D'ailleurs, il existe sur cette éruption plusieurs mémoires, manuscrits ou imprimés, qui ne laissent aucun doute sur la vérité de ce qne nous allons raconter, et qui, en s'accordant tous pour le fond des choses, ne diffèrent que par le plus ou moins de détails. Le premier se trouve dans un recueil de faits curieux, en vers, imprimé en grec moderne; le second, qui est anonyme, a été écrit en langue italienne; le troisième est un vieux manuscrit qui fut imprimé aussi en grec en 1837, mais avec des lacunes indiquées par des points, et qui marquent ou qu'on n'a pu en déchiffrer le contenu, ou que l'écriture avait disparu d'une manière quelconque; le quatrième est un abrégé de faits qui se lit dans la relation du P. Richard, jésuite, sur l'île de Santorin, imprimée en français, à Paris, en 1656, six ans après l'événement, et écrite dans l'île même, où il avait été lui-même témoin oculaire de l'éruption; enfin, la tradition en est encore répandue dans toute l'île et transmise par toutes les bouches, par des vieillards

surtout qui tiennent les faits de ceux qui les avaient entendu raconter, comme de fraîche date, à ceux qui les avaient vus. Ainsi, je n'ai eu qu'à suivre les mémoires et la tradition qui les confirme, en arrangeant et coordonnant leurs récits, et en empruntant à l'un ce qui manquait aux autres. Voici les faits dans l'ordre où ils se sont passés.

L'an 1649, on sentit à Santorin de si violents tremblements de terre, que les habitants, étonnés et saisis d'épouvante, songèrent à sortir de l'île pour aller chercher leur sûreté ailleurs, et échapper aux dangers imminents dont ils se croyaient menacés. La suite fera voir combien ils auraient eu raison de craindre, s'ils avaient pu prévoir tout ce qui arriva. Ces secousses terribles n'étaient que les préparatifs de la scène que nous allons décrire, la plus horrible qu'on eût jamais vue; c'étaient les signes précurseurs d'une éruption désastreuse qui se préparait dans les gouffres du volcan, et l'annonce effrayante des convulsions qui déchiraient ses entrailles, et devaient les arracher avec fracas, pour les lancer jusqu'aux nues et les engloutir de nouveau dans cet abîme de feu.

Au commencement du mois de mars de l'année 1650, les tremblements de terre recommencèrent avec plus de violence que jamais, et furent marqués par des secousses si furieuses que quelques maisons s'entr'ouvrirent, des rochers se fendirent, et des blocs de pierre se détachèrent des côtes de l'île et roulèrent à la mer en faisant des bonds épouvantables. Dans leur course impétueuse, ils rencontrèrent un pauvre homme, qui de catholique s'était fait grec, et il en fut subitement écrasé. Tous ces tremblements de terre furent suivis d'une grande sécheresse qui incom-

moda beaucoup les habitants, et on vit des bonaces si fortes, si longues, si extraordinaires, que les vieillards ne se souvenaient pas d'en avoir jamais éprouvé de pareilles; ce qui leur fit regarder ce phénomène comme le présage de quelque malheur prochain. Déjà les moulins ne tournaient plus, faute de vent; de sorte que, personne ne pouvant plus moudre son blé, le pain commençait à manquer, et la famine à se faire sentir. Dans cette fâcheuse extrémité, qui jetait l'affliction partout, et dans la crainte de quelque terrible catastrophe, on se mit à faire dans toute l'île des prières et des processions, tant chez les Grecs que chez les latins, et on prêcha dans les églises, pour exciter les pécheurs à la pénitence et inviter le peuple à recourir à la miséricorde de Dieu.

Le 14 septembre, un samedi, jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, on éprouva de nouveau de violentes et fréquentes secousses de tremblement de terre, qui continuèrent jusqu'au lendemain, non-seulement à Santorin, mais dans toutes les Cyclades, et ébranlèrent au loin toutes les îles de l'Archipel; elles étaient accompagnées de mugissements souterrains si effroyables, que les plus hardis en étaient saisis de terreur. Ainsi se passa le reste du mois, pendant lequel, au lieu de diminuer, elles allèrent toujours croissant, et effrayèrent tellement les habitants, que tout le monde abandonnait ses affaires pour courir aux églises ou suivre les processions. Une fois alors, pendant qu'ils étaient en prières, il se fit un tremblement de terre si fort qu'ils crurent tous qu'ils allaient être écrasés et ensevelis sous les décombres de l'île. Le 27 surtout, la frayeur monta à son comble; car il survint une secousse si furieuse, que les maisons se balançaient comme des ber-

ceaux, ou comme des roseaux agités par les vents; de sorte que, dit le P. Richard, l'on pouvait dire alors avec la plus exacte vérité : *Sub pedibus mugire solum et juga celsa movere*, c'est-à-dire que la terre mugissait sous les pieds et que les montagnes agitaient leur sommet.

Après cet épouvantable tremblement de terre, on vit sortir de la mer, à trois reprises différentes, à environ quatre milles au nord-est de Santorin, vis-à-vis de l'écueil d'Anhydros, vers l'île d'Amorgos, des nuages d'une épaisse fumée, mêlée à des flammes obscures, qui, vues de loin, c'est-à-dire à une ou deux lieues, paraissaient s'élever à la hauteur de dix ou douze coudées. En même temps, on sentit une odeur si infecte, qu'on eût cru qu'elle sortait des enfers. De là, l'infection se répandit sur toute l'île de Santorin, et devint si insupportable, qu'on était obligé de se boucher les narines, mais sans qu'on pût deviner quelle pouvait en être la cause. On pouvait présumer facilement que c'étaient les vapeurs de soufre et d'autres gaz minéraux qui, échappées du volcan et poussées par la violence de la chaleur, à travers les crevasses que faisaient les secousses du tremblement de terre et les convulsions de tout genre, se répandaient à l'extérieur, sur la mer et sur l'île, et em-[illegible]naient de leurs miasmes infects tous les environs, où elles étaient portées par les vents.

[illegible] jours auparavant, on avait remarqué que l'eau de la [illegible] toute verte à l'endroit où le phénomène avait [illegible] qui annonçait la dissolution des métaux sur les-[illegible] exerçait son action, et qui venaient se mani-[illegible] à la surface de la mer. Ce qu'on vit ensuite [illegible] que tout ce qu'on avait remarqué jusque [illegible] les préludes de l'éruption qui éclata bientôt

après, et les premiers efforts que faisait le volcan pour s'ouvrir une issue et se décharger.

Pendant que les habitants étaient dans la stupeur et la perplexité que leur causait cet événement sinistre, on aperçut au milieu des flots, à l'endroit d'où l'on avait vu sortir la fumée, et d'où était sortie aussi la mauvaise odeur, un phénomène étonnant : c'était un amas de terre blanche comme la neige, et dont la forme ressemblait à une aire. Ensuite on en vit sortir un nuage de fumée semblable à une tour élevée, mais qui disparut aussitôt, et fut suivi, une heure après, d'une seconde colonne de fumée, plus grande que la première. A cette vue, on se transporta en foule de toutes parts vers l'endroit où le phénomène avait paru, et l'on comprit enfin que l'odeur infecte qu'on avait sentie auparavant provenait de la même cause, comme l'assuraient ceux qui avaient passé la nuit précédente à observer les faits. Alors, sachant par tradition ce que les anciennes éruptions avaient produit autrefois à l'ouest, dans l'intérieur du golfe, on soupçonna, non sans apparence de raison, qu'il allait sortir quelque île nouvelle. En attendant, les tremblements de terre continuaient toute la journée, mais d'une manière moins effrayante, sans doute parce que le volcan, s'étant ouvert une issue qui permettait au gaz et à la vapeur de se dégager, n'avait plus besoin d'agiter tout ce qui l'entourait pour forcer le passage, ni de faire les mêmes efforts pour respirer; mais en même temps la mer se couvrit toute de pierre ponce.

Le samedi matin, 28 du même mois, pendant qu'on était en prière dans les églises, où l'on passait les nuits, le volcan éclata de nouveau. En sortant, on aperçut un autre nuage de fumée s'élancer de l'amas de terre qui s'était

formé, s'élever en ondoyant jusqu'au ciel, et disparaître une heure après. L'après-midi, la fumée reparut encore, mais dix fois plus grande qu'auparavant, et dura jusqu'au jour suivant : c'était le signal d'une explosion terrible qui allait avoir lieu. En effet, tandis que le peuple continuait toujours à prier, il se fit une éruption avec un fracas horrible; on vit s'élancer avec impétuosité dans les airs des feux comme des éclairs, des laves de terre et des rochers enflammés s'échapper du cratère, avec un bruit semblable à celui du canon ou du tonnerre, et avec un appareil si effrayant, que tout le monde était saisi d'épouvante. Mais on peut dire que ce n'était là qu'un essai; car rien n'égale ce qu'on vit le jour suivant. « C'est peut-être, dit le P. Richard, le jour le plus épouvantable, le plus terrible qui se lise dans les histoires. »

Ainsi, le dimanche 29, la fumée, continuant toujours à sortir du même endroit, mais sous des formes et des couleurs bien différentes, du milieu de ce nuage épais, dont la sommité semblait toucher jusqu'au ciel, on vit paraître des matières enflammées, semblables à de grands traits de feu qui s'élançaient dans les airs avec l'impétuosité de la foudre, et menaçaient de réduire tout en cendre. Du fond de ce vaste gouffre de feu, où retentissait le plus horrible vacarme, il sortait, avec des détonations épouvantables, des rochers énormes; la mer mugissait horriblement, la terre tremblait, et l'air paraissait tout en feu; on voyait les flammes s'échapper par torrents du cratère, sous toutes les formes; les éclairs sillonner l'espace, et on entendait à tout instant de grands coups de tonnerre. Vous eussiez vu comme des serpents voler, des épées briller, des lances traverser le ciel, des torches ardentes voltiger de toutes

parts. Il se fit ce jour-là un si grand bruit, et il retentit à une si grande distance, qu'il fut entendu des Dardanelles, dans l'Hellespont, c'est-à-dire à près de cent lieues de Santorin. A l'île de Chio, qui en est éloignée d'environ cinquante lieues, on crut qu'il se livrait quelque combat naval dans les parages voisins; car on prit les détonations du volcan pour des coups de canon. La terre était dans une agitation continuelle, et les tremblements de terre, dit Laugier dans son Histoire de Venise, se firent sentir jusqu'en Crète, qui en est éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues, et faisaient mugir la mer au loin. Une escadre vénitienne qui passait alors près de Santorin eut peine à éviter le naufrage. Dans le port de Candie, l'eau monta tout à coup à une hauteur considérable; les galères et les vaisseaux chassèrent sur leurs ancres et se heurtèrent si rudement, que deux gros navires, avec plusieurs barques, y furent brisés par la fureur des vagues qu'excitait l'éruption, et par les secousses qu'elle causait dans les mers d'alentour. Selon le P. Richard, les cendres qui sortaient du volcan et s'élevaient dans l'air furent portées jusque dans l'Anatolie et à Platia, où elles couvrirent les raisins, qui n'étaient pas encore vendangés, comme d'une chaux blanchâtre ou de plâtre brûlé.

Tous ces signes funestes donnèrent aux Turcs lieu de croire que toutes les îles de l'Archipel avaient été consumées par le feu, vu les cendres qui tombaient, et les coups de tonnerre qu'ils avaient entendus tout le jour précédent. Ils disaient aux insulaires qu'ils ne devaient plus retourner dans leurs îles, crainte qu'ils ne fussent victimes de quelque grand malheur. Plusieurs ont remarqué, dit le père Richard, que pendant ce grand bruit, les

feux souterrains des entrailles de la terre poussaient en l'air de gros rochers avec tant de violence, qu'ils s'élevaient à plus de cent cinquante coudées, et les portaient si loin, qu'ils allaient retomber à deux lieues de distance. Il en avait vu, dans un champ, de si gros, lancés par le feu, que cinquante hommes n'auraient pu les remuer. A la vue d'un spectacle si effrayant, l'épouvante redoubla. Tout se remplit de confusion. On n'entendit partout que cris lamentables; ce n'était de tous côtés que pleurs, que sanglots, qu'évanouissements. Dans cette désolation universelle, on crut n'avoir rien de mieux à faire que de recourir à la miséricorde de Dieu, pour le prier de faire cesser ce fléau : on courut donc se réfugier dans les églises; on se pressait autour des autels; on cherchait, avec empressement, des prêtres pour se confesser et communier en viatique; on fit encore des processions solennelles, chantant des litanies, bannières déployées, et se dirigeant aux églises de Saint-André, de Sainte-Marine et à celle de Saint-Michel-Archange, vers l'extrémité méridionale de l'île.

A la suite de tant de vacarme, d'agitation et de fureur, la mer fut toute troublée par les matières qui sortaient continuellement du volcan, et elle fut tellement refoulée dans les terres, qu'elle se répandit loin de ses bords dans les campagnes environnantes, et inonda toutes les plaines voisines. En même temps, l'air, chargé de vapeurs infectes, répandait partout des miasmes malfaisants.

Mais bientôt après la scène changea de face, et augmenta encore la terreur des habitants. Pendant que le peuple était rassemblé dans les églises, il se fit une secousse de tremblement de terre si forte et si prolongée, qu'on crut que l'île entière allait s'engloutir, et que tout le monde

allait être abîmé avec elle tout vivant dans les flots. Alors le ciel s'obscurcit, et les éclairs brillèrent sans interruption dans l'atmosphère, au milieu des nuages de fumée. Pour surcroît de terreur, il s'échappa du volcan deux foudres, dont l'un alla tomber à un quart de lieue de distance de Sainte-Marine, où on était rassemblé pour prier, sur un gros rocher qu'il brisa en morceaux. A ce spectacle nouveau et en même temps effrayant, on poussa des cris alarmants, et les pleurs commencèrent plus fort que jamais. On redouble alors de ferveur pour la prière; on se prépare à la mort; on se demande réciproquement pardon; on s'embrasse pour la dernière fois; on se dit, en pleurant, le dernier adieu, comme si tous allaient périr à l'instant, et l'on crut voir dans cette désolation générale, dans toutes ces horreurs et cette confusion épouvantable, une image vivante du jugement dernier.

Après ces scènes lugubres et attendrissantes, on se sépare saisi de terreur, et chacun se retire dans son village et dans sa famille, persuadé que c'était la dernière fois qu'on se voyait, et qu'il n'y avait plus qu'à attendre avec résignation la catastrophe à laquelle les habitants de l'île se croyaient tous réservés. En attendant, ils continuent toujours à adresser au ciel les prières les plus ferventes, pour essayer de fléchir la colère de Dieu, et n'épargnent pas même les jeûnes les plus rigoureux.

Cet état de désolation fut encore accru par la vue des ravages que le phénomène avait causés; car la mer se trouvant furieusement agitée, ou par les secousses du tremblement de terre qui se répétaient si souvent et avec tant de violence, ou par les masses énormes que soulevait le volcan, s'éleva à plus de trente coudées, et, se refoulant sur

l'île, sortit de nouveau de ses bords, inonda toutes les campagnes voisines et les maisons qui s'y trouvaient, enleva tous les bestiaux qui paissaient dans les champs, submergea et fit disparaître pour toujours, sur les côtes orientales de l'île, environ cinq cents arpents de terrain, du nord au midi; arracha quantité de figuiers et d'oliviers; renversa cinq églises; mit à découvert deux anciens bourgs, l'un à Camari, l'autre à Périssa, où ils avaient été ensevelis autrefois, à ce que l'on croit, par de semblables catastrophes, ou engloutis par les tremblements de terre, et enleva, en même temps, le chemin qui leur servait de communication sur les bords de la mer, au pied des montagnes de Saint-Élie et de Messa-Vounon.

A l'île de Nios, qui en est à peu de distance, la mer monta sur des rochers, à la hauteur d'environ soixante pieds, les dépouilla des arbrisseaux qui les couvraient, et y déposa quantité de pierre ponce. A celle de Sikino, qui est tout près de celle-ci, elle s'avança à plus de trois cent cinquante pas dans l'intérieur des terres. A celle de Zea, ancienne Céos, elle déborda également, et y fut tellement agitée, qu'un navire de la flotte turque, qui y était alors mouillée, fut jeté à la côte par le violent mouvement des flots, et brisé dans le port même. Partout, dans les autres îles, la pierre ponce, que le volcan avait vomie en abondance prodigieuse, et qui s'était répandue dans tout l'Archipel, fit juger qu'il devait s'être passé à Santorin quelque chose d'extraordinaire; parce qu'on savait que cette espèce de pierre ne se trouvait que dans cette île.

Mais ce n'était là qu'une partie des désastres que causa l'éruption. Les tremblements de terre, qui avaient fait sentir de si terribles secousses, produisirent aussi les plus

désastreux effets. Écoutons le P. Richard, qui en parle dans sa Relation : « Pline a raison, dit-il, d'assurer que, contre les tremblements de terre, il n'y a maison plus capable de résister que celles qui sont voûtées, à cause de la grande liaison qui se trouve entre les pierres; car, n'eût été que toutes les maisons (à Santorin) sont voûtées (et bâties avec un mortier extrêmement tenace), je ne crois pas qu'aucune eût pu subsister. Je les ai vues se bercer comme des navires, et puis se redresser. Toutefois, je crois qu'il y en eut plus de deux cents dont les voûtes se fendirent, et plus de cinquante qui furent renversées. La montagne de Merovigli s'entrouvrit, et tous les jours vous voyiez quantité de rochers rouler avec impétuosité à la mer. Un de nos pères, prêchant en même temps à Naxie, en l'église cathédrale (à cinquante ou soixante milles de Santorin), fut obligé de trancher son discours et de finir au milieu de son sermon, à raison de deux femmes qui tombèrent en pamoison, de la peur qu'elles eurent quand elles virent la terre bondir sous leurs pieds, et toutes les murailles de l'église s'ébranler. Que si les tremblements de terre causèrent tant de frayeur aux Naxiotes, en quelle appréhension pensez-vous qu'étaient nos Santoriniotes? Les religieuses cloîtrées de Saint-Dominique, voyant que tous abandonnaient leurs maisons (à Scaurus), pour se retirer dans des grottes, avaient obtenu la permission de sortir de leur monastère, mais la considération de la présence du Saint-Sacrement les arrêta; elles ne voulurent pas l'abandonner, et ce Dieu d'amour, en récompense, les conserva : *Qui habitat in adjutorio altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.* Ps. LCX, V. 1. »

Cependant, après ces scènes horribles, les maux des San-

toriniotes étaient encore loin de finir. Ils eurent de bien plus grands sujets de douleur, et ils éprouvèrent des désastres bien plus affligeants pendant les jours qui suivirent. Le soleil, qui n'avait pas paru de toute la journée du dimanche, se trouva alors enveloppé de signes sinistres. Il s'était répandu une si grande obscurité dans l'atmosphère, qu'elle fit craindre aux habitants de Santorin quelque chose de plus terrible encore pour la nuit suivante. L'événement prouva, en effet, que leur appréhension n'était pas vaine, et ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'étaient pas arrivés encore au terme de leurs maux. Vers les onze heures de la nuit, après avoir passé tout le jour dans les transes de la mort, au milieu du plus affreux spectacle qui fût jamais, et le plus capable d'inspirer la terreur, le volcan sembla se calmer un instant, mais ce n'était, pour ainsi dire, que pour reprendre haleine, et éclater ensuite avec plus de fureur. Il n'avait suspendu un moment ses violences que pour préparer, ce semble, des scènes plus terribles que toutes celles qu'on avait déjà vues.

En effet, à peine commençait-on à respirer et à revenir de la frayeur, que, vers minuit, on sentit de nouveau la mauvaise odeur; on vit bientôt briller les mêmes feux et les mêmes éclairs, on entendit les mêmes bruits souterrains et les mêmes détonations qu'auparavant. Alors, comme à l'ordinaire, on se remit en prières; on alla de nouveau en procession à une église de la sainte Vierge, appelée Catiphiani. La tradition raconte que les latins firent leur procession avec le Saint-Sacrement, porté par l'évêque, qui marchait nu-pieds par des chemins raboteux et difficiles, et qu'ils se dirigèrent vers le rivage de la mer, vis-à-vis l'endroit où se faisait l'éruption, accom-

pagnés des Grecs, qui se mêlèrent à la procession. Mais ce qui est à remarquer, c'est que, dans l'esprit de grand nombre de nos pieux pèlerins, la dévotion ne présida pas seule à cette cérémonie; grand nombre y apportèrent, en même temps, le désir un peu profane de satisfaire la curiosité, et, tout en priant pour fléchir le courroux du ciel; ils étaient bien aises d'aller, à l'ombre des bannières sacrées et sous la protection du Saint-Sacrement, voir de plus près ce qui naguère leur avait inspiré tant de frayeur.

Mais, pendant qu'ils faisaient ce voyage mixte, ou moitié par dévotion, moitié par curiosité, ils ne savaient pas les funestes ravages qui avaient lieu chez eux, ni la désolation qui les y attendait à leur retour. En rentrant dans leurs maisons, quel ne fut pas leur étonnement et leur malheur! Ils trouvèrent leur or et leur argenterie couleur de cuivre ou de fer, leurs tableaux couverts d'une espèce de moisissure, les murailles de leurs habitations, qui auparavant étaient blanches, avaient pris une couleur verte ou jaunâtre, ou telle que celle de la rouille. Il n'y a pas de doute que les autres objets durent aussi se gâter ou s'altérer à proportion, selon qu'ils étaient plus ou moins susceptibles de l'action de ces gaz ou de ces vapeurs. L'argent même monnayé qu'on avait dans des bourses, les vases sacrés dans leurs étuis, se trouvèrent tout noircis, et toutes les peintures qui n'étaient pas vernissées parurent comme effacées. Toutefois, elles reprirent leur couleur, en les lavant avec du vin et du vinaigre, et l'argent recouvra son lustre en le frottant avec de l'huile et des cendres chaudes.

Je laisse maintenant aux maîtres de la science le soin d'expliquer et de déterminer la nature de ces vapeurs et des matières qui les produisaient; de rendre raison des

effets qu'elles imprimaient sur les métaux et même sur les murailles; de nous dire de quoi se composaient les minéraux qui produisaient tant de flammes et d'éclairs, qui causaient de si terribles commotions, qui enfantaient la foudre, qui infectaient l'air, et qui donnaient au volcan une si prodigieuse activité. Ils nous diront encore d'où provenait ce fluide électrique qui, des entrailles de la terre, s'élançait au dehors avec un si horrible fracas, et produisait ces éclairs multipliés, ces éclats de tonnerre qui ne différaient pas de la foudre ordinaire, sillonnaient l'espace dans tous les sens, et jetaient tout le monde dans la stupeur et la consternation.

Mais ce qui fut encore bien plus affligeant pour les Santoriniotes, c'est que ce qu'ils venaient d'éprouver dans leurs biens n'avait rien de comparable à ce qu'ils éprouvèrent bientôt après dans leurs personnes. Le lundi suivant, 30 septembre, pendant qu'ils s'entretenaient de leurs malheurs, ils sentirent tout à coup dans leurs yeux une douleur inexprimable, qui les forçait à verser continuellement des larmes, leur faisait pousser des cris lamentables, et les réduisit à une cécité complète, qui dura tout le mardi et une partie du mercredi, mais moins douloureuse et moins longue dans les uns que dans les autres. Il y en eut fort peu qui fussent exempts de ce mal, et presque tous demeurèrent aveugles pendant trois jours. Pour comble de malheur, beaucoup de ces infortunés, succombant à l'excès du mal qu'ils éprouvaient dans leurs yeux, et d'autres encore, en bien plus grand nombre, se trouvant suffoqués par les vapeurs pestilentielles qu'exhalait le volcan dans les endroits qui en étaient les plus proches, perdirent la vie dans ces jours de deuil et de désolation.

« Cependant, dit le père Richard, il plut à la divine Providence de préserver nos pères de ce mal pour le soulagement des autres. Le P. François Rosiers courait avec notre frère Charles par tous les logis de ces pauvres aveugles, pour les consoler et les assister; notre frère, avec des petits remèdes, et le père, avec les saintes reliques, qui, en ce temps-là, plus qu'en aucun autre, opérèrent des merveilles. On tient que plus de cinquante personnes et plus de mille animaux (des brebis, dit-on ailleurs, des ânes, des bœufs, des oiseaux même) périrent étouffés de cet air infecté de soufre. Mais le plus grand malheur était que, en un moment, ce soufre gagnait si promptement le cerveau, et avec tant de violence, qu'il ôtait subitement aux mourants tous les sentiments, et ne leur permettait pas de donner le moindre signe de pénitence. »

Le même père ajoute que, en cette circonstance, les prêtres schismatiques, qui avaient voulu se séparer des Francs (les catholiques) avec toute leur suite, pour gagner l'extrémité de l'île, « furent si maltraités des éclats de tonnerre, des éclairs et des diverses exhalaisons enflammées qui passaient et repassaient continuellement auprès d'eux, sans toucher les personnes laïques, que vous eussiez dit que le ciel leur avait déclaré la guerre. Quand ils furent arrivés à l'église de Sainte-Marine, la foudre éclata à leurs pieds, et laissa dans l'air une telle malignité, que tous ces prêtres et ceux qui assistaient à leur procession demeurèrent aveugles, et éprouvèrent une douleur si aiguë et si brûlante, qu'ils criaient tous comme des désespérés, et ne savaient s'ils devaient avancer ou reculer. C'était alors qu'on pouvait dire en tout sens de ces palamites (ils professaient alors les erreurs de Palamas, dont nous parlerons) : « *Cæci*

sunt et duces cæcorum, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. » Cette affliction, qui s'attacha plus particulièrement à eux, fut regardée comme un châtiment que Dieu leur infligeait pour toutes les persécutions que ces hérétiques avaient fait souffrir aux pères jésuites, et pour l'obstination avec laquelle ils persistaient dans leur hérésie.

On peut maintenant se figurer le triste spectacle que dut offrir cet état de choses! Quelles lamentations, quels cris lugubres on dut entendre! Aussi, les mémoires du temps ont recours à tout le pathétique des expressious pour nous tracer le tableau le plus animé des scènes désolantes qui eurent lieu alors. Dans le malheur commun, ces infortunés ne pouvaient ni se voir ni s'entr'aider. On n'entendait partout qu'un cri universel de douleur et de désespoir, que gémissements étouffés, que des voix agonisantes, qui ne touchaient personne, parce que tous étaient frappés et que chacun n'était occupé que de ses propres maux. Les mères, doublement affligées, et par le malheur de leurs petits enfants, souffrants ou mourants, et par l'impuissance où elles se voyaient de pouvoir les soulager, n'avaient à leur donner que des pleurs et des sanglots; et, si elles pouvaient un instaut oublier et surmonter leurs propres douleurs, pour les allaiter et apaiser momentanément leur faim ou leurs cris déchirants, elles se voyaient obligées de tâtonner çà et là pour chercher leur berceau, et ne se dirigeaient vers eux que guidées par leur voix alarmante, qui indiquait à ces mères désolées le lieu où ils gisaient. Au milieu de ces scènes de douleur et d'attendrissement, tous attendaient la mort, qui en avait déjà enlevé tant d'autres ; et, tantôt envisageant dans un morne et lugubre silence toute l'hor-

reur de leur situation, tantôt se livrant à tout l'excès de leur désespoir, ils offraient aux yeux et au cœur le spectacle le plus triste et le plus digne de compassion. Ils se roulaient par terre, s'arrachaient les cheveux, se frappaient la poitrine; et, dans cette cruelle situation, ils n'avaient pas même la faible consolation de pouvoir espérer qu'on rendrait à leurs restes délaissés les honneurs de la sépulture. Telle est l'image frappante, mais vraie, qu'offrit pendant trois jours la malheureuse île de Santorin : spectacle douloureux et effrayant s'il en fut jamais!

Cependant cet état de cécité cessa enfin, et grand nombre de personnes, faisant ensuite trêve au souvenir affligeant de tout ce qu'elles avaient souffert, voulurent donner aussi une part à la curiosité. Plusieurs Santorionotes se transportèrent vers le rivage de la mer, à l'endroit le plus voisin de celui où avait éclaté le volcan. Mais ils eurent bientôt lieu de s'en repentir; car plusieurs d'entre eux, ceux surtout qui avaient été les plus diligents, et qui étaient arrivés les premiers, suffoqués par les vapeurs du soufre, dont ils furent enveloppées, comme Pline l'avait été autrefois par les vapeurs et les cendres du Vésuve, furent, comme lui, victimes de leur curiosité, et restèrent morts sur la place. Les seconds qui venaient après, et se trouvaient encore éloignés, ne furent pas si malheureux; mais ils éprouvèrent des évanouissements qui provenaient de la même cause, et ils auraient eu probablement le même sort, si ceux qui les suivaient et allaient s'exposer comme eux, ne fussent arrivés à temps pour leur prêter secours. Ceux au contraire que la crainte et la vue du péril avaient engagés à retourner prudemment sur leurs pas, s'étant retirés sur une éminence pour observer les phénomènes de loin, aperçurent quantité de

bœufs et d'autres animaux que les exhalaisons pestilentielles du volcan avaient suffoqués.

Ce qu'il y eut de particulier parmi tant de catastrophes, c'est que, pour ne rien laisser à désirer, le hasard amena, sur le lieu même de la scène où se faisaient les éruptions, des spectateurs forcés, qui furent les témoins et les victimes de ce qui se passait. Le 2 octobre suivant, deux bateaux du pays, venaient de l'île voisine d'Amorgos; l'un d'eux alla, pendant la nuit et sans s'en apercevoir, échouer sur l'amas de matières que le volcan avait vomies et entassées au-dessus du niveau de la mer, et les hommes étant étouffés par les vapeurs infectes qui s'exhalaient continuellement, il ne resta pas une seule personne vivante de tout l'équipage qui le montait. L'autre, plus heureux, se trouvant plus éloigné, échappa à ce malheur, comme par miracle, et, le lendemain, arriva de bonne heure sain et sauf à Santorin, où il apprit aux habitants l'histoire d'une si triste aventure. Les navigateurs racontèrent que la nuit précédente, faisant route sur l'île, ils avaient été sur le point de tomber sur le volcan, au moment qu'ils y pensaient le moins, mais que, s'en étant heureusement aperçus à temps, ils s'en étaient écartés aussitôt, pour échapper à une mort certaine. Ils ne furent pas cependant assez heureux pour n'en ressentir aucune atteinte. L'équipage presque tout entier tomba évanoui frappé par les vapeurs volcaniques qui le suffoquaient, et tous les matelots seraient morts inévitablement, si l'un d'eux, qui avait résisté plus que les autres, ne se fût avisé de leur frotter les narines avec du vin.

Ceux de l'autre bateau, qui, sans y penser, s'étaient trop engagés dans le lieu du danger, avaient péri de la mort la plus déplorable; et voici comment on le sut. Les habitants

de l'île voisine de Nios (ancienne Ios), au nord de Santorin, ayant aperçu près de leur île un bateau qui semblait flotter au gré du vent, et soupçonnant, à ce signe funeste, mais certain, qu'il était arrivé quelque malheur à l'équipage, allèrent aussitôt en faire le sauvetage. Arrivés à l'endroit où il était, ils le trouvèrent, avec ses voiles déployées, échoué sur un îlot de pierre ponce, ayant à bord neuf cadavres, qui tous avaient la tête et le corps enflés comme des outres, les yeux enflammés, la langue hors de la bouche, et tous dans une attitude qui indiquait encore l'action de chacun au moment où ils avaient succombé, et la promptitude avec laquelle la mort les avait subitement frappés. On peut juger de la violence avec laquelle les vapeurs avaient agi sur ces malheureux, puisqu'ils n'eurent ni le temps, ni la force de se débarrasser des instruments qu'ils tenaient entre leurs mains, ni de changer de place, quand ils furent saisis. On les trouva en même temps rôtis, et ils furent emportés dans cet état pitoyable à l'île de Nios, où ils furent ensevelis.

« Nous n'en finirions pas, dit le P. Richard, si nous voulions raconter toutes les misères de cette île, désolée par ces feux, qui durèrent, à notre vue, plus de trois mois, et ne cessèrent pendant tout ce temps-là, de faire bouillir la mer, et de jeter dehors tant de pierre ponce, que, surnageant sur l'eau, elle en couvrait la surface, et remplissait tous les ports les plus éloignés, de Chio, de Smyrne et de Constantinople. Toutefois, parmi tant de malheurs, notre consolation était de voir que si les corps de nos habitants souffraient, et si leurs biens se perdaient, leurs âmes s'enrichissaient de dons célestes. Plusieurs, émus des tremblements de terre, ont secoué le joug de Satan par une vraie

repentance de leurs crimes. Plusieurs, épouvantés des mugissements effroyables de la mer et des bruits souterrains, ont ouvert les oreilles du cœur aux douces semonces du ciel. Ces tonnerres et ces éclairs ne servaient qu'à atterrer le schisme et l'hérésie, puisque, comme nous l'avons dit, ils poursuivaient avec tant de fureur les prêtres grecs, et les obligèrent plusieurs fois de fléchir les genoux; et, pour marque assurée de la victoire, l'archiprêtre grec (*πρωτοπαπᾶς*) nommé Lambrianos Gavala, ayant, au retour de la procession, rencontré un de nos pères, plus de cinquante fois il se prosterna devant lui et lui demanda pardon. »

Cependant la nouvelle de tant de phénomènes extraordinaires se répandit partout aux environs, et surtout dans les îles voisines, d'où non-seulement l'on pouvait aisément apercevoir les feux et la fumée qui sortaient en quantité prodigieuse du volcan, mais on pouvait même sentir les odeurs méphitiques qui s'en exhalaient, et que les vents dispersaient au loin. Le capitan-pacha (grand amiral de la marine turque), qui était alors à Zéa, expédia exprès une barque à Santorin, pour savoir si l'île n'avait pas été engloutie tout entière, ou s'il en restait encore quelque partie, et ordonna en même temps qu'on fît une relation exacte de tout ce qui s'était passé, pour lui être remise. Il ne faut pas s'étonner de ce soin de l'amiral, car les secousses qu'avait causées le volcan avaient été si violentes, qu'elles l'avaient effrayé à une si grande distance, avaient brisé ou endommagé ses navires, jusque dans le port de Zéa, et avaient répandu la même épouvante fort loin dans tous les pays d'alentour.

Cependant, vers le commencement du mois d'octobre, le volcan, perdant peu à peu de son intensité, n'agissait plus

que par intervalles et dans des temps presque périodiques. Les flammes ne se montraient plus que par des élancements inégaux, tantôt bas, tantôt à une grande hauteur; et les tremblements de terre, auparavant si forts et si fréquents, se faisaient sentir dans la même proportion, et n'étaient plus ni si violents, ni si continuels. Mais tout n'était pas encore fini. Après tant d'éruptions, si souvent répétées, et dont la violence avait déjà causé tant de désastres, on vit encore sortir du volcan une si grande quantité de pierre ponce, qu'elle paraissait présager de nouvelles catastrophes. Elle se répandit en abondance dans tout l'Archipel, comme auparavant, et partout où elle se ramassait, elle exhalait dans le pays une odeur de soufre ou de poudre, dont elle était imprégnée; après quoi tout parut reprendre le calme comme auparavant, et cet état dura pendant le reste du mois d'octobre. Alors les habitants de Santorin, pensant que c'était là enfin le terme de tant d'alarmes et de tous les maux qu'ils avaient soufferts, commencèrent à se féliciter mutuellement, mais trop tôt, de la cessation du fléau. Imprudents! Ils fondaient leur sécurité sur le désir de s'en voir délivrés. L'expérience qu'ils avaient déjà des phénomènes passés et de leur irrégularité, ou mieux de leur caprice, aurait dû leur rappeler que c'était dans le silence et le repos que le perfide volcan avait si souvent préparé de nouvelles fureurs et de nouveaux désastres. Aussi ne tardèrent-ils pas à s'apercevoir que ses forces n'étaient pas encore épuisées, et que leur joie était aussi vaine et aussi précoce que leurs conjectures étaient mal fondées.

En effet, le 4 novembre, un lundi matin, lorsque tout le monde était dans la sécurité la plus parfaite, des gens de la campagne ayant eu assez de confiance pour aller re-

prendre leurs travaux, précisément dans les champs qui étaient situés en face du volcan, eurent bientôt lieu de s'en repentir et de reconnaître leur témérité. Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble de tout ce qu'ils avaient vu et souffert, au moment même où ils se livraient à certains divertissements, pour faire éclater la joie qu'ils éprouvaient de voir cesser le terrible fléau dont ils se croyaient délivrés, on vit sortir tout à coup du cratère une fumée noire et épaisse qui obscurcit aussitôt l'atmosphère, couvrit la campagne où étaient les ouvriers, exhalant partout une odeur malfaisante qui étouffait la respiration, et en fit tomber une vingtaine comme morts sur la place. Les autres, que ces vapeurs violentes n'avaient pas encore abattus, se bouchant aussitôt les narines, s'enfuirent précipitamment, pour s'éloigner du danger, et, laissant les premiers étendus par terre, dans la persuasion qu'ils étaient morts, échappent heureusement au sort que leurs compagnons venaient d'éprouver.

Ces miasmes infects, qui durèrent à peu près tout le jour, ayant enfin cessé, les parents de ceux qui avaient succombé se transportèrent avec des prêtres sur les lieux pour la cérémonie de leurs funérailles. Pressés de leur rendre ce pieux et dernier devoir, sans faire préalablement l'autopsie de ces défunts de nouvelle espèce, on commença aussitôt à réciter sur eux les prières des morts. Mais jamais prières funèbres ne furent plus déplacées qu'en cette circonstance. Pendant qu'on continuait les obsèques, et qu'on procédait déjà à l'enlèvement des corps, tout en versant, sans doute, force larmes, voilà que nos faux trépassés, effrayés du sérieux d'une cérémonie qui allait les faire mourir réellement, s'empressent de donner des signes de tout ce qui

leur restait encore de vie, et d'arrêter bien vite un zèle qu'ils étaient bien loin de réclamer, et qui commençait déjà si fort à les alarmer. C'est pourquoi, ayant retrouvé dans leur frayeur tous leurs sens et toutes leurs forces, ils se redressent sur pied et échappent heureusement et fort à propos au danger imminent de se voir enterrés tout vivants. Ainsi, après avoir, pour ainsi dire, singé la mort, ils singent aussi la résurrection et retournent chez eux pleins de vie et de santé, marchant d'un même pas avec les officieux ensevelisseurs, singulièrement, mais agréablement désappointés, et les remerciant sincèrement de leur bonne volonté et de leur empressement.

On peut se figurer quelle dut être la décontenance du curé qui, après avoir dépensé fort inutilement et en pure perte ses *Pater* et ses *De profundis*, se vit obligé de s'en retourner chez lui, l'étole pliée, la croix sous le bras, et frustré, non sans plaisir, je pense, de ses droits funéraires; car, pour le dire en passant, à Santorin, comme à Paris, il n'y a pas, que je sache, de tarif exprès qui fixe le payement des obsèques purement simulées de ceux qui n'ont de mort que l'apparence, qui n'ont pas été définitivement congédiés par le dernier *Requiescant in pace*, et qui peuvent démontrer, preuves physiques au poignet, qu'ils sont encore pleins de vie. Dans aucun pays les droits funéraires ne se lèvent sur les vivants; si ce n'est dans le cas où un curé, emporté par un zèle trop empressé, croirait devoir s'en tenir aux premières apparences et user de plus de diligence pour hâter la besogne.

Toutefois, le volcan commençait à s'épuiser. Le 5 du même mois, on vit encore paraître des flammes, mais pas aussi vives ni aussi considérables qu'auparavant. Les exha-

laisons méphitiques se faisaient moins sentir; les tremblements de terre devinrent presque insensibles, et la fumée ne paraissait presque plus. Ainsi se passa tout le mois de novembre. Mais, les premiers jours de décembre, les flammes parurent de nouveau; les tremblements de terre se firent sentir avec un peu plus de force, et la mer fut un peu plus agitée qu'à l'ordinaire.

Enfin, le 6 décembre, tout cessa à peu près; le calme se rétablit presque parfaitement, et les eaux, qui, jusqu'alors, avaient été tantôt jaunes, tantôt vertes, tantôt rougeâtres, selon les matières qui sortaient du volcan et venaient s'y mêler, reprirent décidément leur couleur naturelle, et annonçaient ainsi par leur limpidité la cessation de tant de maux et de tant de phénomènes effrayants, dont il est sans doute plus agréable de lire la description, que d'en contempler de près la réalité, et d'en éprouver les effets terribles dans les angoisses et les transes de la mort, et dans le danger continuel d'en être à tout moment la victime.

Le 20 décembre, le volcan, épuisé presque totalement, ne rendait plus, pour ainsi dire, que les soupirs d'un agonisant. Des flammes presque éteintes, des tremblements de terre qui se faisaient à peine sentir, annonçaient déjà son dernier souffle et les derniers signes de vie, et marquaient enfin le terme de tant de fureurs qu'il avait fait éclater, de tant de ruines qu'il avait accumulées, de tant d'alarmes et de douleurs qu'il avait causées. En effet, depuis le commencement de l'année 1651, jusqu'à celle où j'écris, 1837, il n'y a plus eu d'éruption en cet endroit. Mais, dans les premières années qui suivirent, on y remarquait de temps en temps des signes qui manifestaient encore l'existence du feu. « Si l'on demande, dit le P. Kircher,

qui a aussi donné une relation abrégée de cette éruption, si ces feux sont entièrement éteints, on répondra qu'ils paraissent encore se ranimer de temps en temps, puisqu'on a remarqué plusieurs fois en cet endroit que la mer était bouillonnante, qu'il en sortait de la fumée, surtout cette année, 1656, le 11 janvier et les jours suivants. »

Cependant, l'île qui s'était formée avec tant de fracas et par des éruptions si extraordinaires et si souvent répétées, disparut tout entière, sans qu'il en restât hors de l'eau aucune trace apparente qui pût indiquer que le volcan ait jamais fait là tant de vacarme. Tout ce qu'il a laissé, au dire des pêcheurs qui y vont jeter leurs filets, et d'après les relations que nous en avons, c'est un banc caché sous l'eau, à la profondeur de dix ou douze brasses.

La disparition des îles produites par les volcans n'est pas un fait qui doive nous surprendre. La cause qui les produit est aussi la cause qui les fait disparaître. Nous en avons un exemple récent dans l'île qui parut en 1831, près des côtes de la Sicile, et que nous avons déjà eu occasion de citer. Lorsqu'elle eut, pour ainsi dire, laissé tirer son portrait; pendant que les Siciliens, les Français et les Anglais en prétendaient et s'en disputaient la possession, elle s'enfonça de nouveau dans la mer, et, ayant reparu une seconde fois, elle disparut encore, comme pour amuser les prétendants et frustrer l'avidité des uns et des autres. On sait aussi que l'île de Juan Fernandez, dans laquelle Alexandre Selkir fut jeté par la tempête, et qui donna occasion au roman de Robinson Crusoë, vient d'être engloutie par un tremblement de terre qui, tout récemment, en 1837, a détruit une grande partie du Chili, dans l'Amérique du Sud.

Un signe particulier, relatif à l'éruption que nous venons

de décrire et qui doit mériter notre attention, se fait encore remarquer au cap Couloumbo, près du rivage de la mer, vis-à-vis de l'endroit où avait éclaté le volcan, comme pour servir de monument au phénomène; ce sont des émanations de métaux en dissolution, qui rendent l'eau verte ou jaunâtre, s'étendent sur la surface de la mer et entourent le cap du nord au sud. La couleur de l'eau n'a pas cependant toujours une teinte également forte; mais elle est plus ou moins foncée, plus ou moins chargée, selon que l'exhalaison est plus ou moins abondante, et apparemment aussi à proportion de l'énergie et de l'activité que la chaleur émanée du volcan exerce sur les métaux qu'elle traverse et dissout.

Une chose étonnante encore, c'est qu'après tant de trouble, d'agitation et de catastrophes, où toute la nature avait paru en désordre, succédèrent des bonaces extraordinaires qui empêchèrent pendant longtemps les moulins de moudre, et que le manque de vent causa presque la famine dans le pays. Pour comble de tant de disgrâces, la récolte en orge, qui faisait alors une des principales ressources de l'île, fut très-faible, et rendit l'année très-malheureuse, parce que les semailles avaient beaucoup souffert des matières brûlantes que les vapeurs des éruptions avaient déposées dans les campagnes. Aussi les habitants, joignant ce malheur à tout ce qu'ils avaient déjà souffert, restèrent tellement frappés de tous ces maux, que cette époque fut désignée dès lors, comme elle l'est encore aujourd'hui, sous le nom très-significatif de l'*année du malheur, χρόνος τοῦ κακοῦ.*

Enfin, lorsque tout eut entièrement cessé, les principaux du pays se transportèrent à l'endroit même où le

volcan avait fait éruption, afin d'observer de près les traces qu'il avait laissées sous mer. On aperçut alors le banc dont nous avons parlé, et qui est encore à présent tel qu'il fut formé d'abord. A cette vue et dans l'idée que leurs maux étaient enfin finis, ils se mirent aussitôt à verser des larmes de joie et d'attendrissement, et rendirent à Dieu de bien sincères actions de grâces d'en avoir été délivrés.

Nous avons dit, d'après le P. Richard, que les tremblements de terre que l'île de Santorin avait éprouvés dans cette éruption avaient fendu en deux la montagne de Mérovigli; mais, s'il faut en croire les habitants, il existerait une autre crevasse, dans la ville de Phira, qui aurait partagé l'île entière dans la direction de l'ouest à l'est. C'est ce qui m'a été assuré bien des fois par plusieurs personnes dignes de foi, et notamment par Joseph Vasconi, qui me dit, il y a peu d'années, l'avoir retrouvée lui-même en faisant creuser les fondements de la maison du capitaine Pierre Rubin, fils d'un Français marié dans l'île, à la construction de laquelle il présidait. (Cette maison, une des plus grandes et des plus belles de Phira, soit dit en passant, a été illustrée par la présence de Louis, roi de Bavière, père d'Othon, roi de Grèce, auquel elle servit d'hôtel de réception, lors de sa visite à l'île de Santorin.) Du reste, ce n'est pas le seul endroit où cette crevasse ait été retrouvée: elle avait été découverte encore auparavant dans la campagne, en défrichant un champ, près de la ville, aux environs du village de Condochori. Il est à remarquer que le P. Richard ne dit pas un mot de ce second fait; d'où l'on peut conclure, à ce qu'il me paraît, qu'il n'existait pas encore de son temps, et qu'il aura eu lieu lors de l'éruption de 1707, comme il me semble l'avoir ouï dire. Quoi qu'il en

soit, ces crevasses ne paraissent plus nulle part; parce qu'elles ont été comblées dans toutes les propriétés où elles passaient.

Une troisième crevasse se voyait aussi autrefois sur la petite Camène, que je n'ai pas visitée pour m'en assurer. Elle avait été occasionnée par une éruption du volcan dans l'intérieur du golfe. Du haut du cône de la nouvelle Camène, qui en domine le sommet de bien près, j'ai considéré l'île presque tout entière; mais je n'ai pu l'apercevoir nulle part.

Parmi les phénomènes nombreux qui parurent à la fameuse éruption dont nous venons de donner l'histoire, j'en rapporterai un autre qui, s'il était vrai, ne devrait pas paraître moins étonnant que ceux que nous avons vus. Je le citerai tel qu'il a été transmis par le P. Richard, sans y donner ni refuser ma croyance, et en laissant à chacun la liberté d'en penser ce qu'il jugera à propos. Mais, de quelque manière qu'on le juge, il ne doit infirmer en rien la vérité des autres, qui sont tous fondés sur des témoignages incontestables. Du reste, il est appuyé par un fait analogue, rapporté par un auteur ancien, en parlant d'une éruption du Vésuve. Voici celui dont il est question dans l'événement de 1650.

Au milieu de tout cet appareil de désordre et de confusion, on vit apparaître des spectres qu'on prit pour des malins esprits, et qui jouaient dans l'éruption un rôle très-actif. « Plusieurs assurent, dit le P. Richard, les avoir vus charger quantité de pierres et les porter vers ce gouffre, non pas une seule fois, mais plus de vingt. Ceux qui, pour s'être approchés de trop près du lieu où l'ardeur du feu et la puanteur du soufre avaient quelque pouvoir.

avaient été étourdis par les vapeurs, après être sortis de leur étourdissement, disaient que plusieurs hommes étaient venus leur offrir du riz, de l'argent, des habits, aû cas qu'ils voulussent aller bâtir une ville auprès de ce gouffre. Je sais, dit-il encore, que plusieurs révoqueront ceci en doute, et diront que ce sont des effets d'une imagination troublée et d'un cerveau enivré des vapeurs du soufre. Toutefois, Dion assure qu'on vit la même chose dans une éruption du Vésuve. » En effet, cet auteur, cité dans une relation sur ce volcan, en parle en ces termes :

N° 22. « On vit un grand nombre d'hommes d'une grandeur au-dessus de la nature humaine, et tels qu'on dépeint les géants, errer çà et là sur la terre, de nuit et de jour, tantôt sur la montagne, tantôt dans les environs et dans les îles voisines, et voltiger dans les airs. » N° 23. « Comme l'on apercevait alors ces spectres en grand nombre au milieu de la fumée, et qu'on entendait aussi un bruit semblable à celui de plusieurs trompettes, quelques-uns crurent que les géants ressuscitaient, ou que le monde entier allait être consumé par le feu ou retomber dans le chaos. »

N° 22. « Magnus numerus hominum, magnitudine sua omnem humanam naturam excedentium, quales gigantes pinguntur, modo in monte, modo in regione circumjacente ac proximis civitatibus, interdiu noctuque in terra vagari, versarique in aera visus est. » N° 23. « Putantibus nonnullis gigantes resurgere, quod multa tunc eorum simulacra per fumum conspicerentur, quodque præterea clangor quidam tubarum audiretur, existimabant aut mundum universum in chaos redigi aut igne consumi. »

Si ces faits peuvent être contestés et regardés comme

des rêveries, en voici d'autres qui, pour être aussi extraordinaires, n'en sont pas moins certains, parce qu'ils paraisent appuyés sur des preuves irréfragables. Ce sont des signes miraculeux remarqués lors de l'éruption de notre volcan, et opérés en confirmation de la vérité, à la demande de ceux qui la défendaient. On fut tellement persuadé de l'autorité de ces signes et de l'intervention de la puissance divine, qu'ils firent regarder cette éruption comme un châtiment que la justice divine exerçait sur les Grecs, pour les punir de l'attachement obstiné qu'ils avaient montré aux erreurs de l'hérésiarque Palamas, et des persécutions de toute espèce qu'ils avaient suscitées dans l'île contre les pères jésuites et contre la foi catholique.

Il est dit, dans la relation du P. Richard, que, pendant que le P. François Rosiers disait la messe, le jour de l'Invention de la Sainte-Croix, dans la petite chapelle des jésuites de Santorin, la femme du seigneur Jacques Anapliotis, alors gouverneur de l'île, vit une lumière sortir du Saint-Sacrement; et ce fait, arrivé quelque temps avant l'éruption, mais à l'époque cependant où elle se faisait déjà pressentir par d'autres signes, est analogue à celui dont nous avons à parler; nous ne le citerons, que pour lui servir, pour ainsi dire, comme de préambule; et nous ne donnons pas l'apparition de cette lumière comme un fait incontestable, parce qu'elle n'est pas environnée de preuves suffisantes pour mériter une entière croyance. Mais on ne saurait révoquer le second fait en doute, parce que nous le trouvons accompagné de toutes les circonstances qui doivent le rendre croyable. Je citerai d'abord le témoignage de la tradition, tel que je l'ai recueilli de la bouche

même des vieillards, parmi lesquels se trouve une sainte religieuse, la sœur Thomas, de la famille Délenda (Nicolas), la plus distinguée et la plus riche de l'île; qui le tenait elle-même des anciennes religieuses du monastère, où le souvenir du miracle s'était transmis de main en main, et perpétué jusqu'alors. Ils racontent tous d'une manière édifiante les circonstances qui précédèrent cette apparition, et ce que firent les catholiques pour la mériter. Le miracle ne fut accordé, dit la tradition, qu'à leurs prières et à leur pénitence.

Pour faire cesser le fléau qui affligeait l'île, nous avons vu qu'on avait ordonné des prières publiques. On fit même jeûner, dit-on, les enfants à la mamelle et les animaux à la crèche; on fit une procession avec le Saint-Sacrement, qui fut porté par l'évêque marchant nu-pieds. Les Grecs y assistèrent, et se réunirent aux latins, pour la faire en commun. Au retour de la procession, le P. François Rosiers, homme très-estimé par la sainteté de sa vie, et animé d'un zèle ardent pour la foi catholique et le salut des âmes, adressa aux assistants, assemblés dans l'église des pères jésuites, où se termina le pieux pèlerinage, une exhortation pathétique et pleine d'onction. Là, au milieu d'un mouvement animé, où il déployait toute son âme et sa dévotion envers la Reine des vierges, et pendant qu'il exhortait les fidèles à implorer avec ferveur sa puissante intercession, on vit tout à coup sortir du tableau de la bannière, qui représentait le mystère de l'Annonciation, et qu'on tenait à côté de l'autel, un trait de feu qui alla se coller sur un crucifix, placé au côté opposé, et qui du crucifix revola au tableau, comme pour indiquer que la Sainte-Vierge avait agréé les prières

du peuple, et que le Fils avait exaucé la Mère. Alors le P. François, jugeant à ce signe miraculeux, dont tous les assistants furent témoins, que leurs prières avaient eu leur effet, redouble de ferveur, la communique à ses auditeurs; et tous répandent leur cœur devant le Seigneur, pour le remercier d'un bienfait si touchant et si solennel.

La nouvelle de ce miracle, ajoute la tradition, fut aussitôt envoyée à Rome, au supérieur général des jésuites, avec la relation qui en fut faite, et le supérieur, j'ignore pour quels motifs, se fit envoyer, dit-on, le crucifix miraculeux. Les catholiques, qui pouvaient prétendre plus que personne à la possession de ce précieux monument, parce qu'il avait été glorifié en récompense de leurs prières et de leurs jeûnes, et dans une église de leur île, furent assez complaisants, ou assez simples, pour le céder, et le laissèrent partir, pour être placé, peut-être, dans quelque lieu ignoré, où sa prérogative glorieuse n'est plus, sans doute, connue aujourd'hui, si toutefois il existe encore; au lieu qu'à Santorin, il aurait servi, en tout temps, à réveiller la foi et la piété des fidèles.

Cependant, pour ne pas frustrer entièrement la dévotion des Santoriniotes, que cet objet sacré excitait déjà, ce semble, à un haut degré, et pour conserver la mémoire perpétuelle de ce miracle, il fallut faire un autre crucifix sur le même modèle, de la même dimension et de la même forme que celui qui avait été glorifié, et on le plaça comme l'autre dans l'église de la mission, avec une lampe allumée qui brûlait nuit et jour à côté. Il n'y a pas plus de quarante ans qu'on voyait encore l'un et l'autre, au temps que les catholiques habitaient le château de Scaurus, où le miracle s'était opéré. C'est ce qu'attestent encore

aujourd'hui plusieurs personnes, qui témoignent les avoir vus, et avoir appris de leurs pères la signfication de ces monuments symboliques et religieux.

Je n'ai pu me procurer la relation écrite de ce miracle, accompagnée des signatures dont elle fut revêtue; mais ce que nous dirons plus bas peut y suppléer. M. de Villoison, qui avait sous les yeux la relation du P. Richard, où il est rapporté, dit dans ses notes, sur les îles de la Grèce, que les attestations authentiques de ce fait, écrites de la main de l'archiprêtre grec, Lambrianos Gavala, et souscrites par Mgr. Raphaël, alors archevêque de Naxie, ont été lues à Rome, et se montrent à présent (1786) à Paris, n° 73, au collége de Clermont, aujourd'hui Louis le Grand. Si les mêmes attestations ne se trouvent plus à Santorin, c'est qu'elles auront été perdues ou par le laps de temps et par négligence, ou bien par un accident que causa un tremblement de terre, lequel renversa et fit crouler dans les précipices de Scaurus la chambre où se conservaient les archives de l'évêché. Il ne faudrait pas d'autre preuve que ces témoignages de la tradition et des monuments, pour prouver la certitude d'un fait si important, adopté sans réclamation, non-seulement par les catholiques, mais encore par les Grecs schismatiques, qui ne l'ont jamais démenti, quoiqu'ils eussent tant d'intérêt à le contredire et à le nier.

Mais si la tradition et les monuments ne suffisent pas, nous avons encore le témoignage d'un auteur contemporain, témoin oculaire lui-même de tout ce qui s'était passé, et qui écrivait sur les lieux, peu de temps après l'événement, et sous les yeux de tous ceux qui l'avaient vu comme lui, et qui, en cas de fausseté, auraient pu le démentir; c'est le

P. Richard qui, outre les autres relations qui en font mention, l'a consigné dans deux de ses écrits : le premier est celui qu'il écrivit contre les erreurs des Grecs schismatiques, dans leur propre langue, et qu'il intitula Τάργα τῆς πίστεως, *le Bouclier de la Foi;* le second est sa relation sur l'île de Santorin, qui fut imprimée, six ans après, à Paris, en 1656. Dans ces deux ouvrages, il rapporte le fait avec quelque différence dans les circonstances, mais on voit clairement que c'est le même quant au fond. On y aperçoit d'abord les raisons qui firent regarder l'éruption comme un effet miraculeux, mais terrible, de la vengeance divine, et ensuite l'apparition de la lumière glorieuse dont elle fut suivie. Voici comme il en parle dans le Bouclier de la foi.

« L'an 1649, à l'île de Santorin, qui s'appelait anciennement Théra, quelques-uns des principaux d'entre les Grecs demandèrent à un de nos pères de la compagnie de Jésus (le père François Rosiers) ce qu'il fallait croire, quant au dogme de Grégoire Palamas, touchant la glorieuse lumière de la transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et si Palamas était saint. Le père confessa la vérité, et ne la nia pas. Il dit que son dogme, touchant la lumière incréée, était hérétique, et il le prouva de voix et par écrit. Les plus sages crurent; mais la plupart se fâchèrent contre lui; et, dans leur colère, ils injurièrent le père, et eurent même envie de le tuer. Mais le père, se souvenant de l'avis de l'Apôtre à Timothée : *Prædica verbum ; insta opportune et importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* (II Tim. *Epist.* IV, v. 2.) « Prêchez la parole; pressez à temps et à contre-temps; réprimandez, conjurez, reprenez en toute patience et doctrine; » ne cessa de prêcher jusqu'à l'an

1650. Mais le jour où les Grecs voulaient chanter les vêpres de Palamas, et qu'ils allaient processionnellement ensemble avec les Francs, à Notre-Dame de l'évêché (Κυρία τῆς ἐπισκοπῆς), près du village de Gonia, dans laquelle était, comme c'était alors quelquefois l'usage, un autel grec et un autel latin, pour demander à Dieu qu'il leur accordât de la pluie, après que le clergé eut terminé la cérémonie, le père, au lieu de prêcher comme à l'ordinaire, parla ainsi devant tout le monde :

« Je vous salue, Vierge très-pure, Vierge mère ; je vous « salue, reine du ciel et de la terre, vous, notre vie, notre « douceur, notre espérance. Souvenez-vous, mère de misé- « ricorde que, il y a trois ans, étant venus ici pour obtenir « une grâce de votre majesté, vous nous l'accordâtes aus- « sitôt, Vierge pleine de compassion, quand, selon notre « demande, vous envoyâtes à l'île de Santorin cette pluie « miraculeuse et vivifiante, comme tout le monde le sait, « et en remercie de tout son cœur votre tendresse mater- « nelle, selon qu'il convient à vos serviteurs. Mais un autre « besoin m'amène aujourd'hui ; je ne viens plus à présent « vous demander miséricorde ; je vous demande justice, « à vous qui êtes la Mère du Seigneur de justice et de ven- « geance. Oui, Très-Sainte-Vierge, oui, justice ; montrez « votre puissance ; brûlez-moi, percez-moi, brûlez-moi tout « vivant, si j'ai calomnié Palamas, quand j'ai dit que c'é- « tait un faux saint et un faux docteur. Faites-moi subir « aujourd'hui tous les tourments que mérite un calomnia- « teur, si Palamas n'est pas un profane hérétique ; mais, « pardonnez à votre peuple, qui ne sait pas ce qu'il fait. « Pour moi, je ne demande pas de pardon, si ce que je « dis n'est pas la vérité. »

« Le père dit peu de choses; mais ce qu'il dit était effrayant, et, s'il ne fut pas effrayé lui-même, les autres qui l'entendirent le furent; car ils se souvenaient que, en 1647, après la cérémonie et son sermon, à peine furent-ils arrivés à la ville, qu'il tomba aussitôt du ciel une pluie bienfaisante, qui rafraîchit tellement l'île de Santorin, et rendit la moisson si abondante, que personne ne se souvenait d'en avoir jamais vu de meilleure, dans une année surtout où les autres îles s'étaient désséchées, et où les habitants y étaient morts de famine. Ils craignaient donc qu'il ne leur arrivât quelque chose de mal, quand ils l'entendirent demander, non miséricorde, mais justice, et c'est ce qui arriva en effet, car la Sainte-Vierge ne les brûla pas; mais Dieu brûla l'île de Santorin par ce feu terrible qui sortit, près de l'île, du fond de la mer, le 26 septembre 1650, et dura pendant trois mois, comme tout le monde le sait, avec des tremblements de terre effrayants et des odeurs insupportables, en causant beaucoup de ravages aux campagnes, aux maisons, aux animaux et aux hommes, qui mouraient de la puanteur brûlante.

« Et pour que les Grecs ne se méprissent pas sur la cause de cette éruption et sur l'intention du Très-Haut, et pour qu'ils comprissent que, par ce feu, Dieu voulait montrer la lumière de la vérité prêchée par le père et ses compagnons, dans le temps que les prêtres et tous ceux qui suivaient la procession furent aveuglés, pendant trois jours, par les éclairs et la fumée infecte, il voulut que la sainte lumière s'allumât trois fois dans l'église des pères jésuites, savoir: le samedi et la nuit du dimanche, qui fut terrible. Cette lumière glorieuse parut sortir du côté du crucifix qui était suspendu devant le Saint-Sacrement, et, aussitôt qu'elle



disparut, il se répandit une odeur céleste et surnaturelle qui se fit sentir dans toute l'île. »

L'auteur, voulant prévenir l'objection qu'on pouvait lui faire sur la vérité du fait, continue ainsi :

« Si c'est comme vous le dites, les Grecs ont tort de ne pas écouter les raisons des pères jésuites, et il répond : Et quelle excuse auront les Santoriniotes et les Grecs au jugement de Dieu, puisque le ciel, la terre, la mer et Dieu lui-même, ont rendu si clairement témoignage aux pères, et que la puissance de Jésus-Christ à montré à tous leur rare vertu ? — Mais, qui vit cette lumière sainte, et qui sentit cette bonne odeur ? — Tous les habitants de l'île, tant grands que petits, sentirent la bonne odeur ; et, quant à la lumière, ce furent tous les Grecs et les Francs qui se trouvaient alors dans l'église des pères Jésuites, comme ils l'ont attesté en leur âme devant le trés-révérent protopapas (archiprêtre) du château de Scaurus, le sieur Lambrianos Gavala, et devant deux autres prêtres (tous les trois Grecs schismatiques). Les pères conservent avec soin ce témoignage soussigné, et respectent toujours ce crucifix miraculeux d'où sortit la lumière ; et, puisque les bons chrétiens qui ont vu cette lumière glorieuse de leurs propres yeux vivent encore, vous pouvez, si vous voulez, les interroger vous-même, surtout le chantre, le sieur George Nomicos ; très-digne de foi et craignant Dieu, afin de participer à la joie que j'ai éprouvée moi-même, quand je les ai entendus attester avec tant de plaisir et de si bon cœur le miracle glorieux. »

Dans sa relation sur l'île de Santorin, outre les détails qui regardent la lumière dont nous venons de parler, nous lisons encore la lettre du P. Rosiers lui-même sur l'allocution effrayante qu'il adressa à la Sainte-Vierge, touchant plu-

l'hérésiarque Palamas, et qui, ayant été suivie de l'éruption, la fit considérer comme une punition divine. Il écrivait en 1654, à Constantinople, au P. Nicolas, supérieur général de toutes les missions des jésuites dans le Levant, et, parlant de lui-même à la troisième personne, il raconte avec un peu de détail, mais de même, quant à la substance, l'allocution en question, et s'exprime en ces termes :

« Après que nous eûmes, de voix et par écrit, convaincu les Grecs d'erreur et d'hérésie, et que nous les eûmes exhortés mille fois à ne plus honorer comme saint l'infâme hérétique Palamas, un de nos pères, voyant qu'ils continuaient à se perdre, voulut éprouver si, en prenant des malédictions sur soi, en cas que ce que nous leur disions fût faux, il pourrait faire brèche dans leur cœur et les affermir dans la vraie foi. C'est pourquoi, en une procession publique, que les Grecs et les latins, unis ensemble, firent pour obtenir la pluie, au lieu de prêcher, comme il avait fait trois ans auparavant dans une même rencontre, où sa prédication fut suivie d'une si heureuse pluie, que, de mémoire d'homme, la récolte n'avait jamais été plus fructueuse ni plus abondante, il apostropha en cette sorte Notre-Dame :

« Je vous salue, Mère du Grand Dieu, Reine du ciel et de « la terre, notre unique espérance après Dieu. Vous savez, « Mère de miséricorde, que nous nous assemblâmes ici en « votre sainte église, il y a trois ans, pour vous demander « une faveur que votre cœur nous accorda incontinent, don- « nant à cette île une pluie miraculeuse, dont ce peuple est « témoin, et dont il vous remercie de tout son cœur. Ce qui « m'amène à présent ici est bien différent du sujet qui me « fit venir pour lors. Je viens ici, non pour vous demander « grâce, mais justice, ô Mère du Soleil de justice; je vous

« demande justice, et sur moi et contre moi, si, depuis six « ans que je prêche en cette île, j'ai jamais avancé en mes « prédications quelque proposition erronée, fausse ou héré- « tique. Si je l'ai fait, je vous demande, ô souveraine prin- « cesse, que vous me brûliez tout vif en présence de ce « peuple, sans qu'il en soit intéressé, et je vous prie de tout « mon cœur que jamais je ne sois ouï, si je n'ai dit la vérité, « quand j'ai protesté de bouche et par écrit que Grégoire « Palamas et Marc d'Éphèse étaient de faux saints, de faux « docteurs et de méchants hérétiques. Oui, je le demande « de très-bon cœur : coupez-moi, tranchez, brisez, hâchez- « moi en mille pièces ; réduisez-moi en poudre ; faites-moi « sentir tous les supplices qui sont dus à ceux qui prêchent « des faussetés. Pardonnez néanmoins à ce pauvre peuple « abusé. Pour moi, je ne veux point de pardon, si ce que « j'ai dit de Palamas et de Marc d'Éphèse est faux. »

Dans cette même relation, d'où nous avons extrait la lettre du P. Rosiers, pour montrer que l'éruption n'était qu'un effet de la vengeance divine, et qu'elle fut regardée comme telle par les Santoriniotes, le P. Richard y parle de nouveau de la lumière miraculeuse qu'on vit paraître à l'église, et de l'odeur suave qui se fit alors sentir dans toute l'île, mais en termes plus expressifs, que voici : « Le 28 et le 29 septembre, à savoir : le samedi et le dimanche, au soir, jours si terribles et si effroyables à tous nos Santoriniotes, sortirent, à trois reprises, de la poitrine du crucifix qui était exposé devant notre tabernacle, de grandes flammes qui furent vues de tous les Grecs, lesquels, par une providence particulière, s'étaient retirés dans notre église, au temps que les autres, pressés par la peur, avaient abandonné toutes leurs maisons ; et immédiatement après que

cette fournaise d'amour eut jeté ces flammes, elle répandit une telle odeur, et avec une telle abondance, qu'elle se fit sentir, non-seulement dans notre église, mais par toute l'île, et réjouit tous les habitants, qui se mouraient de la puanteur que vomissait ce gouffre d'enfer. Cette odeur dura plus d'un quart d'heure, et il n'y en a aucun dans l'île qui n'assure qu'elle surpassait en senteur toutes les roses et tous les lys, et tout ce qu'il y a d'odoriférant dans ce monde. »

Ces faits miraculeux peuvent maintenant faire juger jusqu'à quel point l'on doit admettre l'opinion qui fit attribuer l'éruption à des causes surnaturelles, ainsi que l'apparition des fantômes dont nous avons parlé; car, si la lumière qui sortit du crucifix, et la bonne odeur qui se répandit dans toute l'île, sont vraies, comme tout semble le prouver et le mettre hors de doute, il n'y a plus à s'étonner que l'éruption n'ait été qu'un effet de la vengeance divine, pour punir les Grecs, et que les fantômes aient pu apparaître, comme acteurs, dans cette scène terrible et infernale. « Aussi, ajoute le P. Richard, que nous citerons encore en terminant, l'impression qu'elle fit sur les Grecs, ainsi que les miracles qui s'opérèrent à cette occasion, fut si forte, que leurs prêtres tout épouvantés demandèrent pardon au P. François (qu'ils avaient auparavant tant persécuté), lui faisaient instance de prier Dieu pour qu'il voulût apaiser son ire, et permirent que tous les Grecs se confessassent à moi; et, quand je leur prêchais à une procession publique, ils pleuraient et gémissaient, et promettaient de s'amender; mais comme Pharaon, après que le fleau et le châtiment étaient passés, retournait à son premier endurcissement et à sa première obstination, ainsi,

sieurs Grecs, après que la mer se fut apaisée et que les feux eurent cessé leur violence, retournèrent à leurs erreurs. »

CHAPITRE VII.

APPARITION DE LA NOUVELLE CAMÈNE, L'AN 1707. NÉA KAÏMÉNI (Νέα Καϊμένη).

Nous voici arrivés enfin à la dernière éruption, qui ne présente pas moins d'intérêt que toutes celles dont nous venons de faire la description. Sans contenir des faits aussi tragiques dans leur genre que celle que nous venons de voir, elle offre néanmoins un appareil, au moins aussi imposant dans la multiplicité de ses phénomènes, dans leur grandeur et plus encore dans leur durée.

Depuis l'année 1650, il s'était écoulé à peine un demi-siècle, c'est-à-dire cinquante-sept ans, que le volcan alla éclater de nouveau au milieu du golfe, tout près et à l'ouest de la petite Camène; et les éruptions eurent cela de particulier, qu'elles durèrent plus de quatre ans, et que, six ou sept ans après les premiers phénomènes, on voyait quelquefois la fumée sortir encore parmi les rochers.

Les détails de cette éruption ont été recueillis avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et nous ont été transmis par différentes relations dont les auteurs avaient été témoins oculaires des faits, et par une foule de personnes qui les avaient appris de ceux mêmes qui les avaient vus. La première relation est du père Tarillon, jésuite, qui la rédigea sur deux autres qu'il avait reçues de deux pères de sa compagnie, lesquels avaient eux-mêmes

vu et décrit l'éruption. Elle fut imprimée à Paris, en 1715, et insérée dans les nouveaux Mémoires des Missions du Levant. La deuxième est un manuscrit que j'ai trouvé à Santorin dans les archives de la Mission, et qui fut écrit par un autre père jésuite, lequel avait aussi les faits sous les yeux lorsqu'il écrivait, comme on le voit par la relation même. La troisième fut faite par Jean Délenda, témoin oculaire comme les autres.

Ces différentes relations ne contiennent pas toutes les mêmes faits, mais toutes sont d'accord dans ceux qui leur sont communs, et elles se complètent l'une par l'autre. C'est pourquoi, prenant dans chacune ce qui manquait aux autres, j'ai fondu les trois ensemble, pour n'en faire qu'une seule qui les renfermât toutes, avec ce qu'il y avait de particulier dans chacune d'elles, y ajoutant, en même temps, ce que la tradition, encore fraîche, nous a conservé de certain sur cet événement. Entrons maintenant en matière.

Le 18 mai 1707, vers l'heure de midi, on ressentit à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre, signe précurseur qui, comme on l'a vu, a toujours préludé à toutes les précédentes éruptions, autant de fois que le volcan se préparait à quelque chose d'extraordinaire; mais on n'y fit pas alors grande attention, parce que les tremblements de terre sont chose commune à Santorin. Ce ne fut qu'ensuite qu'ils en comprirent la cause, et qu'ils jugèrent que ces premières secousses n'étaient que les premiers efforts que faisait le volcan pour enfanter la nouvelle Camène, qui commençait alors, ce semble, à se détacher de ses fondements et à monter vers la surface de la mer; car elle ne s'éleva d'abord qu'insensiblement, et sans

ces élancements violents et impétueux qui se font remarquer ordinairement dans les éruptions.

Le 21 du même mois, entre midi et une heure, on éprouva une troisième secousse qui ne fit pas plus d'impression que les deux premières, et qui, comme elles, passa presque inaperçue.

Le 23, jour de lundi, au lever du soleil, près de la petite Camène, à environ deux cents mètres de distance, du côté de l'ouest, dans un endroit où la mer n'avait que huit brasses de profondeur, et où les pêcheurs allaient auparavant jeter leurs filets, on aperçut comme un rocher flottant, qui se mouvait à la surface de l'eau. Ne pouvant pas distinguer d'abord ce que ce pouvait être, on le prit, au premier coup d'œil, pour un bâtiment naufragé, qui semblait devoir aller achever de se briser contre la petite Camène, dont il était tout près. Alors, des marins du pays, dans l'espérance du butin, voulant en profiter les premiers, s'y rendirent en diligence avec des barques; mais, lorsqu'ils s'en furent approchés, ils virent, à leur grand étonnement, que c'était un nouvel écueil qui venait de naître, composé de roches noires et d'une terre blanche qui s'élevait au-dessus de l'eau. Frappés de ce spectacle nouveau, et saisis de frayeur, ils s'en éloignent bien vite, et retournent précipitamment, et à demi morts, au village de Phira, d'où ils étaient partis, racontant à tout le monde ce qu'ils viennent de voir. Le récit qu'ils en firent parut si extraordinaire, qu'on eut bien de la peine à les en croire; parce que ces sortes de phénomènes s'étaient toujours produits avec un appareil terrible et un bruit épouvantable, et avaient toujours été accompagnés de tremblements de terre, qui menaçaient de faire crouler l'île

entière. Cependant, la consternation s'empara de tous les cœurs, surtout de ceux qui se souvenaient encore de l'éruption de 1650, dont toutes les horreurs venaient de nouveau se peindre alors vivement à leur imagination effrayée, et qui savaient que ces îles nouvelles n'avaient jamais paru sans causer, ou au moins sans faire craindre de grands désastres.

Néanmoins, le lendemain 24, diverses autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières, attirées par la curiosité d'une chose si rare, ne pouvant ajouter entièrement foi à tout ce qu'en disaient les marins, voulurent s'en convaincre par elles-mêmes, et prirent la résolution d'aller observer de près ce qui se passait. A peine se furent-elles transportées sur les lieux, que, pleinement convaincues de ce qu'elles voyaient sous leurs yeux, elles n'en furent que plus étonnées. Deux ou trois jours s'étant ensuite écoulés, sans que, pendant ce temps-là, on aperçût rien de funeste, quelques hommes, plus hardis et plus résolus que les premiers, voulurent aussi aller observer eux-mêmes, et virent la vérité de tout ce qu'ils avaient entendu dire, mais avec des circonstances que les autres ne s'étaient pas donné le temps de remarquer, ou qui, à cause de leur effroi, avaient échappé à leurs observations précipitées, ou qui, peut-être, n'avaient pas encore paru. Ils furent longtemps à tourner de côté et d'autre autour de l'écueil et à considérer attentivement toutes choses. Puis, ne pensant pas qu'il y eût du danger, ils en approchèrent de plus près, et mirent enfin pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher. Ils y trouvèrent une espèce de pierre blanche qui se coupait comme du pain, et qui en imitait si bien la forme et la couleur, qu'au goût près, on l'aurait prise pour du véri-

table pain de froment; mais ce n'était, dans la réalité, que de la pierre ponce fort délicate, et d'une finesse qui surpassait toutes celles qu'on voit ailleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent quantité d'huîtres d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis, chose si rare à Santorin, qu'on n'en trouve presque jamais dans la mer qui l'environne, ni dans le golfe; et ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. On y trouva aussi quantité d'oursins ou hérissons de mer, qui étaient, comme les autres choses, attachés sur les rochers énormes que le volcan avait soulevés au-dessus de l'eau.

Nos curieux étaient déjà restés une heure à se promener sur ces rochers, cueillant, en se divertissant, les huîtres fraîches et les oursins qui venaient s'offrir à eux d'une manière si extraordinaire; mais, au moment où ils s'y attendent le moins, ils sentent tout à coup le terrain se mouvoir et trembler sous leurs pieds. L'écueil se balance en tous sens, et il commence à s'exhaler de la mer des vapeurs sulfureuses qui incommodent fort ceux qui en sont atteints. Alors les eaux se troublent; elles deviennent jaunes et infectes, et font périr dans le voisinage quantité de poissons que les ondes poussent tout morts sur le rivage de la mer. Cet ébranlement, tous ces signes sinistres jetant la terreur et l'effroi dans l'âme de nos intrépides observateurs, tous songent bien vite à déguerpir, et s'élancent précipitamment dans leur barque, pour chercher leur salut dans une prompte fuite. Ce qu'ils venaient de voir et d'éprouver leur fit comprendre que tous ces mouvements effrayants n'étaient que de nouveaux efforts de l'écueil qui cherchait à se pousser au dehors et à s'élever peu à peu. En effet, dans un moment, on le vit mon-

ter à vue d'œil, à la hauteur d'environ vingt pieds, et s'étendre en largeur à peu près de quarante.

Ce qu'il y eut de singulier dans cette première apparition, c'est que depuis le moment où l'écueil commença à paraître, c'est-à-dire depuis le 23 mai jusqu'au 13 ou 14 juin, on le vit augmenter de jour en jour progressivement, tant en étendue qu'en élévation, se mouvoir lentement et sans éruption impétueuse, s'élever et s'accroître peu à peu et par degrés, comme une taupinière, et arriver ainsi presque insensiblement, sans violence, sans bruit, sans secousses, sans fracas, et sans causer ni trouble ni frayeur, à la hauteur d'environ soixante et dix ou quatre-vingts mètres. Dans cet intervalle, où son étendue s'accrut en proportion de son élévation, il parut atteindre environ un mille de circuit. Son augmentation au commencement du mois de juin, surtout pendant quatre ou cinq jours, ne parut pas aussi sensible qu'auparavant; plusieurs personnes voulurent même se persuader qu'il avait cessé de croître. Dans cette persuasion, chacun cherchait à mettre son esprit en repos, et s'imaginait qu'il n'y avait plus rien à craindre, disant que l'écueil n'augmentait plus, et qu'il était arrivé au dernier terme de son accroissement. Mais c'était avec bien peu de fondement qu'on cherchait à se rassurer; car la mer, qui était déjà fort troublée par l'élévation de la nouvelle île, paraissait aux yeux de tout le monde devenir, de jour en jour, beaucoup plus trouble, non pas tant à cause de cette terre nouvellement remuée et encore mouvante, qu'à cause du mélange d'une grande quantité de matières qui sortaient jour et nuit et sans discontinuer du fond de l'abîme, et dans lesquelles on distinguait les divers minéraux par la diversité des couleurs qui se fai-

saient remarquer à la superficie des eaux. Le soufre était celui qui y dominait constamment; la quantité qui en sortait était si prodigieuse, que la mer, aux environs de Santorin, en était chargée, et les matières colorantes qui se développaient se répandaient si loin, que les eaux en étaient teintes jusqu'à vingt milles de distance. Il faut que la source en soit bien abondante, puisque, depuis cette époque jusqu'à ce jour, elle n'a pas cessé de couler dans le golfe en quantité étonnante.

Il est à remarquer que l'apppparition de l'écueil, dans les premiers jours, ne fut pas régulière quant à son accroissement, mais qu'il s'élevait ou s'étendait de divers côtés d'une manière inégale; souvent même il arrivait qu'il baissait ou diminuait d'un côté, tandis qu'il s'élevait et s'étendait de l'autre. Un jour entre autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et par sa forme, étant sorti de la mer à quarante ou cinquante pas du centre de l'île, fut vu pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans les flots, après avoir observé, pour ainsi dire, ce qui se passait dans le monde, et ne reparut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui, après s'être montrés et avoir disparu à plusieurs reprises, reparurent encore et finirent par demeurer stables. Tous ces différents mouvements, tous ces balancements ébranlèrent si fort la petite Camène, qu'on remarqua sur son sommet une longue crevasse qu'on n'y avait pas encore vue. Pendant que ces choses se passaient, la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devenait tantôt d'un vert éclatant, tantôt de couleur rougeâtre, tantôt d'un jaune pâle, le tout accompagné de vapeurs méphitiques qui se répandaient partout.

Après ces premiers phénomènes, où la curiosité venait

se mêler quelquefois à la crainte, la scène prit peu à peu un aspect plus sombre et plus effrayant. Le 30 juin, les eaux continuèrent à se troubler de plus en plus; elles s'agitèrent autour de l'écueil d'une manière excessive, et montèrent à un degré de chaleur si élevé, qu'elle se faisait sentir à tous ceux qui en approchaient, et qu'on voyait le goudron des barques, qui voguaient auprès, se fondre à vue d'œil, comme s'il eût été près d'un grand feu. En même temps, il se répandit aux environs une odeur infecte et si insupportable, qu'on était forcé de s'éloigner, et qu'au château de Scaurus, qui en est à peu près à trois quarts de lieue de distance, on en était souvent incommodé. Alors on vit l'écueil croître notablement et s'élever encore plus hors de l'eau. Tel qu'une taupe qui soulève et grossit dans la prairie l'amas de terre qu'elle pousse de son museau dans l'ouverture qu'elle s'est pratiquée, ainsi le volcan, dans sa manière prodigieuse et incomparable d'agir, poussait la nouvelle île au-dessus de la surface de la mer.

A l'aspect de tout ce qui se passait, on se souvint des premières secousses de tremblement de terre qui avaient précédé l'apparition de l'écueil, et on jugea facilement qu'elles n'avaient été que le prélude et le signal de ce qu'on voyait alors. C'était en quelque sorte les symptômes des convulsions qu'éprouvait le volcan pour faire éruption. Dans toutes les matières qui en sortaient, tout indiquait le feu qui les poussait en dehors. C'était une terre blanchâtre et calcinée, des rochers brûlés et d'un rouge brun, empreints d'une couleur de rouille et quelquefois à moitié scorifiés, comme s'ils sortaient d'une fournaise ardente. Tous ces signes et ces présages funestes ne tardèrent pas à dissiper dans les Santoriniotes l'esprit de curiosité qui avait

présidé aux premières observations de ceux que l'imprudence et la hardiesse avaient d'abord conduits sur l'écueil ou aux environs. Le divertissement que quelques-uns y avaient cherché fit bientôt place à la frayeur, et tout le monde resta dans la stupeur et dans une anxiété mortelle sur l'incertitude du sort qui leur était réservé. Mais tout ce qu'on avait vu jusqu'alors n'était, pour ainsi dire, qu'un très-petit échantillon de la pièce. Ils devaient voir encore des scènes infiniment plus effrayantes que tout ce qui avait paru, et bien capables de satifaire les curieux, même au delà de leurs désirs.

Le 2 juillet, on aperçut de nouveau quelques rochers qui, comme les premiers qu'on avait vus, semblaient flotter sur l'eau, au milieu de la mer, comme les débris d'un vaisseau naufragé.

Le 5, on vit sortir un grand feu, et ce fut la première fois qu'il fit son apparition. Les jours suivants, le volcan continua à soulever la voûte qui le recouvrait, pour s'ouvrir un passage et faire éruption.

Le 16, jour de vendredi, au coucher du soleil, entre le nouvel écueil et la petite Camène, à environ deux cents pas du premier, dans un endroit où on n'avait jamais trouvé de fond, on vit paraître une grande chaîne de rochers, noirs et obscurs, séparés et distints, sortant de la mer à côté l'un de l'autre, au nombre de dix-sept à dix-huit, mais qui, par le mouvement qu'on leur remarquait, semblaient devoir bientôt se réunir ensemble. En effet, on vit cette réunion s'opérer quelque temps après, et former, au nord, une petite île séparée de la première. Ainsi, on en distingua deux, dont la dernière en date fut appelée l'*île Noire*, à cause de la couleur des rochers dont elle était formée,

et l'autre l'*île Blanche*, à cause de la couleur de la terre qui la composait; mais, plus tard, elles finirent par se réunir, de manière cependant que les rochers noirs, les derniers sortis, devinrent, par la suite des éruptions, le centre de l'île actuelle, qui se forma par la réunion des deux, et qui fut appelée la nouvelle Camène; car l'île blanche, qui borne au sud-est l'île entière, ne fit plus de progrès de son côté, et l'on voit encore ce premier produit, entre le cône et la calangue des exhalaisons volcaniques, tel qu'il parut alors. Cependant cette réunion ne se fit pas brusquement, mais peu à peu, et par des accroissements lents et progressifs, et selon le mouvement presque régulier qui avait été imprimé d'abord à la masse entière, dans la profondeur de la mer. L'apparition des rochers fut accompagnée d'une fumée épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations situées à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder; l'odeur n'en était pas malfaisante.

Le 17, samedi, on distingua, d'une manière claire, tous les rochers dont nous venons de voir la réunion, et ceux-mêmes dont auparavant on voyait à peine les pointes hors de l'eau, et que dans le commencement on n'avait pu voir qu'un peu confusément, parurent ensuite d'une grosseur extraordinaire.

Le 18, dimanche, sur les quatre heures après midi, le volcan redoubla les motifs de crainte. Les mouvements des rochers, qui s'étaient déjà réunis en une seule île avec le premier écueil, sont suivis de signes terribles. On vit sortir du cratère une fumée épaisse et enflammée qui ressemblait à celle d'une fournaise ardente. A ces signes lu-

gubres et sinistres qui jetaient l'épouvante dans le cœur des Santoriniotes, se joignirent, dans les profondeurs du volcan, de vastes et sourds gémissements, de longs roulements de bruits souterrains, semblables à celui du tonnerre, lorsqu'il se prolonge dans les vallées, et qu'il gronde dans le lointain. Ils paraissaient venir du centre de l'île; mais ils étaient encore trop profonds et trop comprimés pour qu'on pût les entendre et les distinguer clairement. Ici l'on ne voit plus de curieux sur l'écueil, et il n'est plus question de marché aux huîtres.

En présence de si terribles phénomènes et de tant d'autres qui les suivirent bientôt après, les motifs de crainte augmentant à chaque instant, et prenant de jour en jour plus de consistance, tout le monde ne songea plus qu'à se mettre en sûreté, pour éviter les malheurs dont on se voyait menacé de si près. C'est pourquoi, il y eut des familles entières qui, instruites par l'expérience des désastres que l'île avait éprouvés lors de l'éruption de 1650, dont grand nombre de personnes pouvaient se souvenir encore, pour en avoir été les témoins oculaires, partirent aussitôt de Santorin, et allèrent se réfugier dans les îles voisines. D'autres se contentèrent de changer de demeure, et allèrent habiter en pleine campagne, dans l'espoir de se trouver à l'abri des accidents; comme si le fougueux volcan, qui avait autrefois vomi l'île entière, qui l'avait englontie de nouveau à moitié; et qui pouvait encore, en se jouant, pour ainsi dire, réduire l'autre moitié en poudre ou l'abîmer dans les flots, connaissait les distances, dans une île si circonscrite, et n'aurait pas pu, dans ses caprices, les atteindre dans les champs comme à la ville, un peu plus loin, un peu plus près.

Mais on ne se contenta pas d'une mesure, qui d'ailleurs offrait si peu de sûreté. On eut encore recours à la prière et à la pénitence, moyens infaillibles, quand le souverain maître qui règle tous les événements, les grands comme les petits, et qui dispose des volcans qui effrayent le monde, comme de la feuille d'arbre qui ombrage nos têtes, juge à propos de nous consoler par ses miséricordes, et de mettre fin aux fléaux qui affligent les hommes. C'est pourquoi, on prescrivit des jeûnes et des prières publiques, comme on l'avait fait autrefois en pareil cas; on fit dans toute l'île de longues et pénibles processions pour apaiser la colère de Dieu qu'on croyait justement irrité; car, comme l'avoue avec regret l'auteur d'une relation que je suis ici, « les Santoriniotes alors étaient un peu changés de ce qu'ils avaient été autrefois. On fit, en même temps, diverses prédications au peuple, et la plupart mirent ordre à leur conscience par des confessions générales, dans lesquelles on remarquait tous les signes d'un sincère et vrai repentir, qui se peignait visiblement dans leurs larmes et leurs sanglots. Les Grecs aussi, à l'exemple des latins, firent plusieurs processions, mais non avec le même esprit de pénitence et de dévotion qu'autrefois, lorsque, unis avec nous, nous allions tous de concert implorer la miséricorde de Dieu dans les nécessités publiques. » Revenons à notre éruption.

Le 19 juillet on aperçut de nouveau quelques langues de flamme, mais si faibles dans les commencements et d'une couleur si pâle, que peu de personnes en furent frappées. Il y en eut même qui doutèrent que ce fût véritablement du feu. A cette vue, néanmoins, les habitants de Santorin, et principalement ceux du château de Scau-

rus, qui était pour ainsi dire suspendu sur le volcan, s'effrayent les premiers, et se livrent à toutes les réflexions que peut leur inspirer la peur de se voir engloutis ou abîmés dans un immense gouffre de feu. Placés plus près du danger par la position qu'ils occupaient sur la pointe d'un promontoire très-étroit, qui s'avance à une grande hauteur dans la mer, et comme perchés au-dessus des précipices profonds qui l'entourent, se trouvant précisément au milieu et sur la ligne qui s'étend depuis le point où nous voyons aujourd'hui éclater le volcan dans l'intérieur du golfe, jusqu'à celui où il éclata, en 1650, à environ une demi-lieue de distance, à l'extérieur de l'île, et près du cap Couloumbo, ils craignirent, non sans raison, que les secousses que causait l'éruption ne fissent sauter le château ou crouler les maisons, ou ne les fissent descendre avec le promontoire même tout vivants dans le volcan. Leur crainte était d'autant plus fondée, qu'entre les deux gouffres de feu qui produisirent les deux éruptions, il paraît exister une ligne de communication qui passerait directement sous le château; car lors de l'éruption de Couloumbo, au nord-est de l'île, on vit à l'ouest, au côté opposé et dans le golfe, la fumée sortir de l'ancienne Camène, et en même temps les eaux de la mer bouillonner. Cette communication paraît exister encore aujourd'hui et se manifester par les émanations volcaniques qu'on aperçoit tous les jours sur les mêmes points. Les crevasses de la montagne de Merovigli et de Phira, dont il a été question, pourraient, peut-être, aussi en être des indices. Aussi, ceux qui étaient restés dans l'île, ceux de Scaro surtout, étaient-ils extrêmement effrayés, au point que grand nombre voulaient se retirer comme ceux

qui étaient déjà partis, et qu'on eut grand'peine à les retenir.

Les Turcs qui étaient alors à Santorin pour lever le tribut que l'île payait tous les ans au Grand-Seigneur, ne furent pas les moins alarmés. Frappés au de là de ce qu'on peut imaginer, en voyant des feux s'élever d'une mer si profonde, et les signes déjà si effrayants qui se manifestaient, ils exhortaient tout le monde à prier Dieu, et à faire marcher les enfants par les rues, en criant à haute voix, en langue grecque: *Kyrie eleyson;* parce que, disaient-ils, ces enfants étant innocents, ils étaient plus propres que les grandes personnes à apaiser la colère de Dieu, et à fléchir sa miséricorde. Ce feu, néanmoins, était encore peu de chose, puisqu'il ne sortait que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paraissait point pendant le jour.

Quant à l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu, ni fumée. Cependant elle ne laissait pas de croître toujours; mais l'île Noire croissait beaucoup plus vite. On voyait tous les jours sortir de gros rochers qui la rendaient tantôt plus longue, tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevait d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étaient joints à l'île en sortant de la mer, et quelquefois ils en étaient fort éloignés; de sorte qu'en moins d'un mois on compta jusqu'à quatre petites îles noires; mais elle se réunirent dans l'espace de quatre jours, à proportion qu'elles croissaient et s'élevaient, et n'en firent bientôt qu'une seule île qui alla s'unir elle-même à l'île Noire principale, qui s'était formée la première, et qui devait elle-même se réunir quelque temps après à l'île Blanche.

On remarqua aussi que la fumée s'était fort augmentée,

et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montait si haut qu'on la voyait des îles de Naxie, de Candie et de plusieurs autres, qui en étaient à une distance de plus de soixante et dix milles à la ronde; et partout où elle fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et les autres métaux. Pendant la nuit, cette fumée paraissait toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds. En même temps qu'elle s'échappait des soupiraux, la mer se couvrait d'une matière et d'une écume rougeâtres en certains endroits, et jaunâtres dans d'autres.

Cependant la nouvelle île, qui faisait toujours de nouveaux efforts pour se pousser en dehors et éclore entièrement, prenait tous les jours de plus grands accroissements, et s'étendait de tous côtés, principalement du midi au nord. La mer parut aussi plus troublée qu'auparavant; les eaux furent aussi plus chargées de soufre et de vitriol; le bouillonnement était plus actif et plus violent; la fumée devenait tous les jours plus épaisse et plus abondante; le feu prenait plus d'extension et d'intensité, et paraissait plus terrible; il se répandait dans tous les environs et sur toute l'île une odeur si infecte et si forte, qu'elle ôtait la respiration même aux plus robustes, causait de fréquentes défaillances, de violents maux de tête, et provoquait dans tous de grands vomissements : aussi, les habitants de Santorin en furent si incommodés, qu'ils crurent tous toucher à leur dernière heure. La mauvaise odeur que l'on respirait ressemblait assez à celle qu'on respire sur mer, pendant la tempête, dans un vaisseau, où l'odeur de la sentine, mêlée à celle du goudron et de la poudre, quand on fait la décharge de tous les canons, fait vomir les plus forts marins.

Ce qu'il y eut alors de plus fâcheux, c'est que tous les

moyens, tous les soins qu'on pouvait employer pour s'en garantir devenaient inutiles. On fut obligé de brûler des parfums, de faire du feu dans les rues, mais sans aucun succès. Cependant, comme elle ne venait que par refoulements, et selon les vents qui soufflaient sur l'île, tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre, elle se faisait sentir avec plus ou moins de force dans divers sens et en divers endroits, et devenait, par conséquent, plus ou moins supportable, selon les temps et les lieux. Heureusement qu'elle ne dura qu'un jour et demi. Un vent du sud-ouest, fort frais, la dissipa. Mais en chassant un mal, il en amena un autre, en portant sur Santorin la fumée ardente qui sortait du volcan. Cette fumée extraordinaire, qu'on voyait s'élever comme une montagne du milieu de la nouvelle île, vint se mêler à un de ces épais brouillards qui, pendant l'été et dans les grandes bonaces, se ramassent quelquefois dans le golfe, qu'ils remplissent presque au niveau de l'île, à l'ouest, et ressemblent à une seconde mer nivelée de neige ou de coton, qui couvre la mer naturelle et s'étend au loin sous nos pieds sur toute sa surface, mais sans dépasser les bornes intérieures du bassin, ou, si elles sont dépassées, le brouillard, en franchissant la surface de l'île, se dissipe comme une fumée, avant presque d'avoir atteint la rive orientale, et il n'en paraît plus rien. La chaleur que la fumée portait avec elle brûla et ravagea, en moins de trois heures, au commencement du mois d'août, presque tous les raisins, qu'on était sur le point de vendanger, surtout dans les vignobles situés à la partie méridionale de l'île, et endommagea même considérablement, en peu de jours, les arbres et les vignes. Et ce ne fut pas seulement à Santorin qu'on éprouva ces

funestes effets : le vent, qui souffla ensuite avec violence, porta cette fumée, avec l'infection qui l'accompagnait jusqu'aux îles voisines, et étendit ses ravages jusqu'à celles d'Anamphi et d'Astypalie, dont la dernière est éloignée du volcan de plus de soixante milles. Quelquefois aussi, ces îles furent couvertes de cendres de l'éruption, comme il était arrivé en 1650.

Ce fait n'a rien qui doive nous étonner, quand on sait ce que l'histoire nous apprend des éruptions du Vésuve, dont les cendres et la fumée, transportées par les vents en 472, tombèrent sur toute l'Europe, et allèrent même, selon Procope de Gaza et Sigonius (*Histoire de la guerre des Goths*, liv. II, chap. IV), pleuvoir jusque sur la ville de Constantinople, dont les habitants furent tellement effrayés, qu'on y ordonna des prières publiques pour demander à Dieu qu'il daignât éloigner le fléau, et que l'empereur Léon sortit de la ville et alla faire sa résidence à Saint-Mamans. Le Journal des savants de l'année 1683, tome XI, cite une notice qui dit qu'on trouve dans le cabinet de la Société royale de Londres deux espèces de terre qu'on nomme pluviales, pour être tombées de l'air dans l'Archipel, en forme de pluie, lors de l'incendie du mont Vésuve, en l'an 1631. On avait vu le même phénomène bien longtemps auparavant et à plusieurs reprises; car Dion l'historien assure que, l'an 81 de Notre-Seigneur, selon la supputation de Baronius, le mont Vésuve vomit tant de flammes, fit entendre tant d'éclats de tonnerre, jeta tant de matières, produisit des effets si extraordinaires que les cendres qui sortaient du volcan furent poussées jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte. Magnus Aurélius Cassiodore dit, livre IV, lettre L, qu'en 512 elles furent portées au delà des mers, comme des

gouttes de pluie. Selon Jean Zonara on les avait vues aussi, sous Tite, dans les mêmes pays et à Rome, où elles causèrent la peste. Elles sortaient du Vésuve en si grande abondance que l'air en était rempli, qu'elles obscurcissaient le soleil et tombaient dans les plaines de la Campanie, où elles coulaient quelquefois comme un fleuve et s'élevaient jusqu'au sommet des arbres. Un autre auteur ajoute que les toits des maisons en étaient si chargés, qu'ils étaient écrasés sous leur poids. Aussi, sous Tite et sous Thédoric, les peuples, dans les pays où elles étaient tombées en si grande quantité, furent-ils délivrés des impôts pour être indemnisés de ce qu'ils avaient souffert. Du reste, les auteurs remarquent que ces cendres ne servaient ensuite qu'à rendre plus fertiles les champs qui en furent couverts, parce qu'elles étaient une espèce d'engrais qui leur tenait lieu de fumier.

De la fumée destructive qui sortit du volcan de Santorin, il résulta, comme de celle du Vésuve, un bien pour les habitants du pays, qui les dédommagea un peu des ravages qu'elle leur avait causés; c'est que la cendre qu'elle déposa en abondance sur toute l'île engraissa les terres d'une manière particulière, et cet engrais leur fit produire, l'année suivante, une récolte plus riche que dans les années ordinaires. En attendant, l'île Blanche, s'étant affaissée, s'abaissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 juillet, on s'aperçut que la mer jetait de la fumée et bouillonnait en deux endroits différents, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formait un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu; et cela dura plus d'un mois, pendant lequel on trouvait sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit suivante, on entendit un bruit sourd, comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt on vit sortir du milieu d'un fourneau deux longues lances de feu qui montèrent bien haut et s'éteignirent incontinent.

Le 1er août, le bruit n'était plus si sourd; il fut suivi d'une fumée, non pas blanche, comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse; s'il avait été nuit, cette fumée eût paru toute en feu.

Le 7 août, le bruit qui s'était fait entendre les jours précédents n'était plus si sourd. Il était semblable à celui que produiraient plusieurs gros quartiers de pierre qui tombent tous à la fois dans un puits vaste et profond. Il est assez probable que c'étaient de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île naissante, s'en détachaient de nouveau par leur propre poids et parce qu'elles ne trouvaient point d'appui, et retombaient avec fracas dans les cavités du volcan. Ce qui confirme cette opinion, c'est que, pendant tous ces grands bruits, on voyait les extrémités de l'île dans un mouvement continuel; les rochers qui les formaient allaient et venaient en se balançant, disparaissaient et reparaissaient une seconde fois, en montrant ou cachant leurs sommités. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir duré plusieurs jours, se changea en un autre beaucoup plus fort. Il ressemblait tellement à celui du tonnerre que, lorsqu'il tonnait réellement, comme il arriva en effet alors trois ou quatre fois, il y avait peu de différence entre l'un et l'autre.

Le 21 août, la fumée et le feu diminuèrent notable-

ment; il n'en parut même que très-peu pendant la nuit. Mais, à la pointe du jour, ils reprirent avec plus de force que jamais; la fumée était rouge et fort épaisse, et le feu qui sortait était si ardent que la mer, autour de l'île Noire, fumait et bouillonnait d'une manière extraordinaire. Pendant la nuit, on eut la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tout cet assemblage de feux, ainsi que le grand foyer qui brûlait sur la cime de l'île, et on en compta jusqu'à soixante d'un éclat très-vif, sans parler de ceux qui devaient se trouver du côté opposé et qu'il était impossible de voir, mais qu'on pouvait croire, par analogie, être en nombre égal à ceux qui se voyaient en face. C'était un spectacle effrayant et tout à la fois curieux, de voir, toutes les nuits, sur le sommet de cette petite montagne que le volcan venait de vomir au milieu de la mer, une quantité prodigieuse de petits fourneaux embrasés, dont les feux vifs et éclatants, disséminés sur tous les points, formaient une vaste et magnifique illumination qui embrassait tout le nouvel écueil et paraissait comme un grand incendie allumé au milieu des flots.

Le 22 août, au matin, l'île se trouva beaucoup plus haute qu'elle n'était la veille; une chaîne de rochers, d'environ cinquante pieds, qui était sortie de l'eau pendant la nuit, en avait beaucoup augmenté la largeur. Outre cela, la mer était encore couverte d'une écume rougeâtre qui répandait partout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Thérasia. Mais il ne sortit par là que pendant quelques jours, durant lesquels il fut moins considérable au grand fourneau où il avait sa principale issue. Si l'inquiétude où était tout le monde, jour et nuit,

avait permis d'être sensible à quelque chose d'amusant, c'eût été un divertissement agréable que de voir le spectacle qui s'offrit alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche du volcan comme trois grandes fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore une tout autre scène. Après les coups ordinaires de tonnerre souterrain, on entendit des détonations semblables à celles de gros coups de canon. Il s'élançait du cratère des pierres enflammées, et l'on voyait paraître en même temps comme de longues gerbes étincelantes d'un million de lumières qui se suivaient l'une l'autre, s'élevaient fort haut, et puis retombaient en pluie d'étoiles sur l'île qui en paraissait tout illuminée. C'était le plus brillant feu d'artifice qu'on puisse imaginer. Mais, ce jeu agréable fut un peu troublé par un phénomème qui parut à quelques-uns de mauvais augure.

Pendant qu'on observait, dans l'obscurité de la nuit, les feux qui sortaient du nouvel écueil, on vit se détacher du milieu de ces flammes violentes un grand trait de lumière qui s'éleva dans le ciel, traversa la région moyenne de l'air, conmme une très-longue lance de feu, s'élança rapidement dans l'espace; se dirigea sur le château de Scaurus, et, paraissant comme perpendiculairement suspendue au-dessus, sembla rester quelque temps immobile; mais il disparut aussitôt, et alla se perdre dans les nues, sans donner le temps d'observer ses dimensions. Le peuple de Santorin, qui, comme on peut le penser, n'avait pas de profondes connaissances en météorologie, au lieu de ne voir dans ce phénomène qu'un jet de feu du volcan, qui ne parut immobile sur le château que parce que c'était le point où se terminait son élancement, et que

son mouvement devint alors vertical, d'oblique qu'il était dans sa course, et ne disparut que parce qu'il s'était éteint, regarda superstitieusement ce trait comme le présage funeste de quelque malheur prochain. Bientôt après, un événement que les Santoriniotes regardèrent comme l'accomplissement du présage imaginaire, les confirma encore dans cette fausse persuasion : c'est que les Grecs schismatiques, qui s'étaient unis à ceux des pays voisins pour persécuter les catholiques, ourdirent des trames qui auraient, peut-être, anéanti le catholicisme dans ces contrées, s'ils n'eussent trouvé dans la puissante protection de la France, qui a toujours été leur sauve-garde dans le Levant, un appui et une défense contre leur haine et contre leurs attaques. Disons néanmoins, pour être justes, que la persécution n'était suscitée que par les fanatiques sectateurs de Palamas, et par ceux qui, en haine de la foi catholique, avaient fait cause commune avec eux. Quoique les persécuteurs ne pussent pas réussir dans leurs projets, nous verrons cependant que c'est de cette époque que commença à dater, dans les îles, l'entière consommation du schisme. Revenons au volcan.

C'était un spectacle terrible à voir, et en même temps curieux, que ces diverses scènes, à la fin du mois d'août et et au commencement de septembre. Les décharges que fit alors le volcan furent si furieuses; elles faisaient tellement retentir les portes et les fenêtres, à deux ou trois milles de distance, qu'on était obligé de les tenir ouvertes, pour éviter les dommages qu'aurait pu occasionner la répercussion de l'air, ainsi refoulé par les détonations qui secouaient les maisons, même les mieux bâties. On vit plusieurs fois les pierres enflammées s'élancer à perte de vue, grosses

comme des tonneaux, et venir retomber ensuite au milieu du golfe, en forme de fusée, à plus d'une lieue du volcan. Quand ces décharges se faisaient, on remarquait d'abord un grand éclat de feu, semblable à celui des plus brillants éclairs; ensuite on voyait sortir, avec une impétuosité extrême, une fumée noire et affreuse, mêlée de cendres, et d'une épaisseur si prodigieuse, qu'elle avait peine à se dissiper en l'air. Elle formait comme un nuage de diverses couleurs qui, venant enfin à se résoudre en poussière subtile, allait tomber, en forme de pluie, sur les pays circonvoisins, mais principalement sur Santorin, où elle se répandait en si grande abondance, que la terre en était souvent toute couverte. On peut comparer le bruit que faisait alors le volcan à celui que pourrait produire la décharge simultanée de six ou sept canons de fort calibre. Un autre effet que produisaient ces décharges, c'est que, dans les endroits où elles se faisaient, elles élargissaient l'ouverture par laquelle elles se donnaient passage, et rendaient le spectacle de jour en jour plus effrayant.

Cependant, malgré tout ce que ces représentations pouvaient avoir de terrible et de menaçant, plusieurs personnes goûtaient, toutes les nuits, un certain plaisir à en repaître leur curiosité. Et ces scènes n'avaient pas lieu passagèrement et par intervalles; elles n'étaient pas non plus monotones; elles changeaient à peu près chaque soir, se succédaient continuellement, et variaient de toutes les manières, selon la diversité des figures et des couleurs que prenait le feu en s'échappant des diverses ouvertures. Quelquefois, on aurait cru entendre la décharge des plus gros mortiers, qui jetaient, comme autant de bombes, des carcasses de rochers entiers tout enflammés, et capables de

14

couler à fond les plus gros vaisseaux; le plus souvent néanmoins, ce n'étaient que des pierres d'une médiocre grosseur, mais lancées en si grande quantité, que parfois on en voyait la petite Camène toute couverte, et si bien illuminée, qu'elle prenait l'aspect le plus agréable, et qu'on ne pouvait se lasser de la contempler; ce qui fit croire que le feu du volcan s'était communiqué, sous mer, d'une île à l'autre. Ces décharges affreuses, encore assez rares sur la fin du mois d'août, devinrent très-fréquentes dans le mois de septembre.

Le 9 de ce mois, les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se réunir et à n'en plus faire qu'une seule, qui fut désignée, comme nous l'avons déjà dit, sous le nom de *nouvelle Camène*. Après cette jonction, l'extrémité de l'île, qui répond au sud-est, n'augmenta plus en longueur ni en largeur, tandis que le côté du nord ne cessait de s'allonger très-sensiblement. De toutes les ouvertures que s'était faites le volcan, il n'y en avait que quatre qui lançassent du feu; quelquefois la fumée sortait avec impétuosité de toutes les quatre à la fois, et quelquefois d'une ou deux seulement, tantôt avec bruit et tantôt sans bruit, mais presque toujours avec des sifflements qu'on eût pris pour divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour des hurlements de bêtes féroces.

Le 12 septembre, les bruits souterrains qui n'auraient plus dû être si violents, parce qu'ils avaient une issue plus libre, et qu'ils se partageaient entre les quatre ouvertures, ne furent jamais, cependant, ni si fréquents, ni si épouvantables que ce jour-là et les jours suivants. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse

artillerie, se faisaient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures, et, un moment après l'explosion, il sortait du cratère principal des pierres d'une énorme grosseur qui allaient tomber au loin dans la mer. Ces grands coups étaient accompagnés d'une grosse fumée qui volait jusqu'aux nues en formes ondoyantes, et qui, se dissipant ensuite dans les airs, répandait partout de grosses pluies de cendres, dont les tourbillons étaient portés par les vents jusqu'aux îles voisines.

Le 18 du même mois, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage, mais la nouvelle île s'en accrut notablement, ainsi que le feu et la fumée, qui, ce jour-là et la nuit suivante, s'ouvrirent de nouveaux passages. Jusque-là on n'avait pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups; leur violence était telle, que les maisons du château de Scaurus en étaient ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée, qui paraissait comme une montagne, on entendit le bruit d'une infinité de grosses pierres qui sifflaient en l'air comme de gros boulets de canon, et retombaient après sur l'île ou dans la mer avec un fracas qui faisait trembler.

Le 21 suivant, la petite Camène étant toute en feu; après un de ces furieux coups dont je viens de parler, il partit du volcan trois grands éclairs qui sillonnèrent tout l'horizon dans un clin d'œil, et dans ce même instant il se fit un tel ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié du grand fourneau, ou plutôt la grande bouche, s'écroula, et qu'il y eut des roches enflammées, d'une masse prodigieuse, qui furent lancées à plus de deux milles de distance. On crut alors que ce violent et dernier effort avait enfin épuisé la mine, et quatre jours de calme et de tranquillité, pen-

dant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, ne contribuèrent pas peu à confirmer les habitants dans cette persuasion. Mais on n'était pas arrivé encore au dénouement de ce terrible drame, et on s'aperçut bientôt qu'on s'était trompé.

Le 25 septembre, le feu reprit avec toute sa fureur, et le volcan devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels qu'il faisait éclater, et dont la violence était si forte, que deux personnes qui se parlaient pouvaient à peine s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises : dévotion forcée que la peur inspirait, et qui est aussi bien souvent celle des marins, lesquels, dans le temps de la tempête, se montrent les plus zélés serviteurs de Marie, et laissent pour quelques instants leurs jurons et leurs blasphêmes pour crier miséricorde ! mais qui, le danger passé, redeviennent aussitôt tels qu'ils étaient auparavant. Dans cet ébranlement effrayant, le château de Scaurus chancela, et toutes les portes des maisons s'ouvrirent d'elles-mêmes. Je le crois volontiers ; car, d'après les échantillons qui nous restent des portes de ce temps-là, on peut juger que les menuisiers et les serruriers n'avaient pas encore atteint toute la perfection de leur art.

Dans le mois d'octobre, les décharges et les éruptions du volcan furent journalières; et, pendant tout le mois, le grand fourneau ne cessa de jouer, au moins une ou deux fois par jour, et le plus souvent cinq ou six fois.

Enfin, dans le mois de novembre, ces décharges et ces éruptions ne discontinuèrent presque jamais. Le bruit qu'elles faisaient n'était cependant ni si fort, ni si éclatant; les pierres qu'on voyait lancées en l'air, n'étaient ni si

grosses ni en si grande quantité; l'agitation et le bouillonnement des eaux paraissaient s'être beaucoup ralentis; la mer, qu'on avait toujours vue jusque-là si troublée, commençait à reprendre sa couleur naturelle; la mauvaise odeur, qui auparavant avait été si insupportable dans toute l'île, ne se faisait presque plus sentir depuis près d'un mois et demi. Cependant, chose étrange, la fumée devenait tous les jours plus épaisse, plus noire, plus abondante; les feux étaient plus grands que jamais et paraissaient s'élancer jusqu'au ciel; les bruits souterrains, qui n'éclataient plus au dehors par des détonations, étaient si continuels et si violents, qu'on les entendait gronder dans les cavités du volcan avec des roulements semblables à celui du tonnerre; la pluie de cendres, telle que celle qui avait paru au mois d'août, et avait fait périr les raisins et endommagé les arbres mêmes, ne cessait de tomber sur l'île, et semblait devoir être si funeste, que le laboureur commençait à craindre pour les semences, qui, à peine écloses, paraissaient déjà souffrir de leurs atteintes. Heureusement, on en fut quitte pour la peur, et ce fut cette cendre même qui, comme nous l'avons déjà vu, rendit la récolte plus abondante.

Après tout ce fracas, on ne voyait plus les curieux aller s'amuser aux environs du volcan, comme ils l'avaient fait à la première apparition de l'écueil. Devenus moins hardis et plus sages, ils se contentèrent, comme les autres, de contempler les phénomènes de loin, et se gardaient bien de s'approcher du danger, crainte d'éprouver ce qui était arrivé auparavant à quelques téméraires qui, pour avoir voulu l'affronter de trop près, faillirent y être brûlés tout vifs et submergés dans les flots. Il est facile de juger qu'ils agissaient fort prudemment; car les signes qui paraissaient en-

core indiquaient assez clairement que le volcan n'avait rien perdu de son activité. Si les tremblements de terre ne secouaient plus l'île avec autant de violence qu'auparavant, si les détonations ne se faisaient plus entendre, c'est que le feu n'était plus comprimé dans les cavités, et que la chaleur, se dilatant à son aise par les larges ouvertures qu'elle s'était pratiquées à force de secousses et d'éruptions, n'avait plus besoin d'effort pour s'échapper de ses gouffres, parce qu'elle ne rencontrait plus de résistance. C'est aussi la raison, ce me semble, qui rendit ensuite la flamme plus intense et la fumée plus épaisse, plus condensée qu'elle n'avait été auparavant.

Néanmoins, la nouvelle île prenait tous les jours un aspect plus effrayant et plus curieux, et devenait de jour en jour moins accessible. Loin même de cesser de croître à l'entrée de l'hiver, comme quelques-uns avaient voulu se le persuader, parce qu'ils ne faisaient pas attention que la sève d'un volcan pousse aussi bien avec les bises de l'hiver qu'avec les zéphirs du printemps, on la vit au contraire prendre toujours de nouveaux accroissements, et s'étendre surtout du côté du midi, en tirant à l'ouest, à côté de la partie qui, avant la réunion, était appelée l'île Blanche. On crut même, en voyant la tournure que prenait l'agglomération des matières qui étaient soulevées ou lancées hors de l'eau, qu'il allait se former un port, capable de contenir toutes sortes de navires, et rendre Santorin plus abordable pour la navigation; mais on se trompa, du moins en grande partie. Tout ce qui en résulta fut un enfoncement à l'ouest de la nouvelle île, enfoncement appelé aujourd'hui le port de Saint-Georges, à cause d'une petite église grecque qu'on y a bâtie, et qui peut contenir, tout au plus, une vingtaine de petits

bricks qu'on y amarre, l'un à côté de l'autre, sur les rochers qui l'entourent.

Le 10 février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit précédente, il y en avait eu un autre beaucoup plus faible. Cela fit juger, avec l'expérience qu'on avait du passé, que le volcan préparait quelque nouvelle scène. On ne fut pas longtemps à l'attendre. Les feu, les flammes, la fumée, des coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avaient paru qu'à fleur d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnements de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoiqu'on fût accoutumé à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé de terreur. Les mugissements souterrains ne venaient plus par intervalles; ils duraient tout le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand foyer éclata jusqu'à cinq à six fois dans un quart d'heure, et frappait des coups qui, par leur redoublement, par la quantité et la grosseur des pierres qu'il lançait, par l'ébranlement des maisons qu'il secouait, et par le grand feu qui éclatait en plein jour, surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Le 15 avril de la même année fut remarquable, entre autres jours, par le nombre et la force des coups; tellement que pendant fort longtemps, ne voyant plus que feux, que fumée ardente, que grandes roches qui remplissaient l'air, tout le monde crut que c'en était fait de la nouvelle île, et qu'elle allait être détruite par cette explosion. Il n'en fut pourtant rien; il n'y eut de détruit que la moitié de l'orifice de la grande bouche, qui s'était déjà éboulée une autre fois, et qui en un instant était redevenue plus haute qu'auparavant par l'amas de cendres, de grosses pierres et de laves

qui l'avaient réparée. Ajoutez à cela la frayeur générale qui faisait craindre pour l'île même de Santorin.

Depuis le 15 avril jusqu'au 23 mai, qui était l'année révolue, à compter de la première éruption de la nouvelle île, tout coutinua à peu près sur le même pied. Ce qu'on remarqua alors de particulier, c'est que l'île croissait en hauteur et ne croissait presque plus en étendue. Le grand fourneau s'éleva très-haut, et, par les matières fondues qui en sortirent, il se forma peu à peu une espèce de cône dont le sommet pouvait s'élever à cinquante ou soixante toises. Il se voit encore aujourd'hui à l'ouest et à côté de la petite Camène, tel à peu près qu'il fut formé alors par les éruptions.

Dans la suite, tout s'apaisa insensiblement, mais non entièrement. Le feu et la fumée diminuèrent; les coups de tonnerre souterrain devinrent moins forts, et leurs éclats, quoique toujours fréquents, n'étaient plus si effrayants. Cela vint apparemment de ce que les matières qui servaient d'aliment au feu n'étaient plus si abondantes, ou peut-être de ce que les passages qu'elles s'étaient ouverts leur laissaient une plus libre issue, ou que la chaleur du volcan, ayant diminué d'intensité et de volume par l'épuisement des matières conbustibles, l'air des cavités n'avait plus besoin de se faire jour pour se dilater. De toutes les ouvertures qui donnaient passage aux éruptions, il n'en reste que des creux superficiels, au nombre de quatre, qui se voient sur le cône ou sur les flancs et vers son sommet.

« Le 15 juillet, dit une relation imprimée, qui continue la description, et que je suivrai ici, j'exécutai le dessein que j'avais formé depuis longtemps, d'aller voir de près la nouvelle Camène. Le jour était beau, la mer calme et les

feux modérés. J'engageai monseigneur François Crispo, notre évêque, et quelques autres ecclésiastiques, qui avaient la même curiosité que moi, à se mettre de la partie. Pour cela, nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque (bateau) bien calfaté, dont les fentes avaient doubles étoupes enfoncées de force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il eût été possible, nous fîmes tirer droit à l'île, par un côté où la mer ne bouillonnait pas, mais où elle fumait beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes tous une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, que nous trouvâmes brûlante. Nous étions pourtant encore à cinq cents pas de notre but. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avait toujours crû en longueur. Les feux qui y étaient encore, et la mer qui y jetait de gros bouillons, nous obligèrent à prendre un long circuit; encore sentions-nous bien de la chaleur. Chemin faisant, j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avait entre la nouvelle île et la petite Camène; je le trouvai plus grand que je ne croyais, et jugeai à l'œil, qu'une galère en voguant pourrait passer par les endroits mêmes les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande Camène (l'ancienne), d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaurus. Enfin, son étendue (sur sa forme oblongue) pouvait bien avoir alors deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour[1].

[1] Voir, sur ses dimensions, ce que nous avons dit plus haut.

« Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes ces choses, l'envie nous prit de nous approcher de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre, par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé longtemps l'île Blanche. Il y avait plusieurs mois que cet endroit n'augmentait plus, et jamais on n'y avait aperçu ni feu ni fumée. Nous nous embarquâmes, et fîmes ramer de ce côté là. Nous en étions à près de deux cents pas, lorsque, mettant la main dans l'eau, nous sentîmes que, plus nous approchions, plus elle devenait chaude. Nous fîmes donc jeter la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée, sans qu'on trouvât le fond. Pendant que nous étions à délibérer, si nous irions plus avant, ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jeter avec son fracas et son impétuosité ordinaires. Pour comble de disgrâce, le vent, qui était frais, porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui sortit du cratère. Nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir comme nous étions faits, après cette ondée de cendres, qui nous avait tous couverts, il y avait de quoi rire; mais aucun n'en avait envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, et nous le fîmes très-à-propos; car nous n'étions pas à un mille de distance, que le tintamarre recommença, et jeta dans l'endroit que nous venions de quitter quantité de pierres embrasées. De plus, en abordant à Santorin, nos mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avait emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençait à s'ouvrir de tous côtés.

« Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'août de la même année, 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée, des pierres ardentes,

toujours avec un grand bruit, mais moindres que les mois précédents. Depuis mon départ, jusqu'à ce jour, 24 juin 1810, où j'écris ceci, j'ai reçu bien des lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venaient. Selon ce que j'en ai appris, l'île brûle encore; la mer, aux environs, est toujours bouillonnante, et il ne paraît pas que cela doive cesser sitôt. »

En effet, le 14 septembre de l'année 1711, d'autres observateurs, qui succédèrent à ceux dont nous venons de parler, nous ont transmis la série de divers autres phénomènes qui continuèrent à paraître jusqu'à l'année 1714. Voici d'abord ce qu'en dit l'extrait d'une lettre, écrite de Santorin, sur le même sujet, le 14 septembre 1712. Elle se trouve imprimée à la suite de la relation du P. Tarillon, jésuite, que nous avons suivie en grande partie.

« Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me suis mis à considérer, le plus exactement possible, la situation et les merveilles de la nouvelle île, dont vous souhaitez que je vous rende compte; j'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations. La nouvelle île étant sous mes yeux, à une distance d'environ trois milles, j'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau, à un bon quart d'heure aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main à l'eau, et qu'il avertisse vite, dès qu'il la sent devenir chaude; autrement, on y est pris, ainsi que plusieurs l'ont été dans le commencement, la poix des bateaux se fondant tout à coup, comme si le feu y avait passé.

« L'île me paraît bien avoir cinq ou six milles de tour. Elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin ne représentent pas mal un cimetière de Turcs. Vis-à-vis de la petite Camène, il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds (c'est le cône dont nous avons parlé). J'ai été longtemps à ne pouvoir presque croire qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre; le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paraît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir quarante pieds de diamètre; les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche, sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé et le talus si droit, qu'un chat n'y pourrait grimper. En dedans de l'île, on peut monter jusqu'au-dessus de la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

« Depuis un an, je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, et finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures, le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendait l'autre. Il faisait à chaque fois un bruit égal à celui que feraient les

plus gros canons, tirant tous ensemble, élevait en l'air et portait à plus de deux milles en mer des pièces de rochers enflammés qui, à la vue, paraissaient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnait était blanche et épaisse comme du coton, et montait droit aux nues, en forme de colonne; le vent, qui était alors frais, ne l'était pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortait avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures que j'ai appelées embrasures, vomissaient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante, de couleur violette et d'un rouge qui tirait sur le jaune. Après de grands coups, et en suite de l'élancement des pièces de roche, on entendait, pendant longtemps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitaient le son du tambour et des trompettes, des hurlements de chiens, des mugissements de taureaux, des hennissements de chevaux, etc.

« Depuis ce jour-là, qui fut, comme je l'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté des feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement, de temps en temps, quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que, dans les grandes pluies, le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissements que le fer chaud, quand on y répand de l'eau dessus. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité, qu'ont eu quelques-uns de nos Santoriniotes, d'aller grimper sur la nouvelle île, par l'endroit qu'ils croyaient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vite qu'ils n'y étaient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, et revenant, avec bien de la peine, leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans

deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisait. Ils ont apporté de là du soufre épuré, en pierre, avec des morceaux d'une matière congelée et pesante, qui paraît une mixture de vitriol et d'une espèce de bitume raffiné. »

Après le 14 septembre, le feu parut entièrement éteint, et le volcan se mourait. Cependant, selon une autre relation du pays, sept ans après sa première apparition de l'île, on voyait encore, quand il pleuvait, sortir des fourneaux une espèce de fumée, ou plutôt une vapeur, à travers les pierres qui étaient sur le sommet de la montagne, mais que la continuité de la pluie qui tombait faisait cesser et disparaître, parce qu'elle éteignait la chaleur qui produisait la vaporisation de l'eau, et qui était entretenue, ce semble, par les feux qui brûlaient encore, à une certaine profondeur, dans le volcan, et près de la surface.

Enfin, quoique tous ces phénomènes aient cessé, nous avons des indices certains qui prouvent clairement que les feux brûlent encore dans les immenses cavités qu'ils se sont creusées sous mer. Il semble qu'après tant de fureurs le volcan voulut laisser aux habitants de Santorin un signe auquel on put reconnaître qu'il n'était pas encore mort, pour les avertir que, s'il a cessé ses terribles représentations, ce n'est sans doute que pour reprendre haleine, et recommencer ensuite ses scènes épouvantables, comme il a fait tant de fois, et que son réveil peut encore, après plusieurs siècles, effrayer le monde.

En effet, quoiqu'il n'y ait pas eu la moindre chose depuis 1707, il a cependant laissé un signe permanent de son existence, dont je parlerai ici, pour le présenter aux observations de la science. A côté et au pied du cône, au haut

duquel le grand fourneau faisait ses éruptions, à l'endroit même où parut d'abord l'île Blanche, au sud du même cône, on voit une petite calangue dans laquelle s'échappe continuellement du fond de l'eau une abondance prodigieuse de matières de soufre et d'autres minéraux, jaunes, verts, rouges, qui se font remarquer en dissolution sur la mer, à laquelle elles communiquent leur couleur. Cette exhalaison de gaz, ou cette émanation, qui suinte à travers les pores de la terre ou les fentes intérieures des rochers, et monte à la surface de l'eau, laisse des vestiges, qui se font remarquer, dit une ancienne relation, sur une étendue de quatre ou cinq milles sur mer. C'est, en effet, ce qu'on voit encore aujourd'hui, lorsqu'elle s'étend dans une seule et même direction. Elle forme alors une longue et large bande d'environ quarante ou cinquante mètres de largeur, qui, avec les vents de l'ouest ou nord-ouest, s'allonge quelquefois depuis la calangue jusqu'aux côtes les plus éloignées de Santorin, en s'éloignant de la source en droite ligne et comme une traînée, et, par ses couleurs variées, tranche brusquement sur la couleur naturelle des eaux de la mer. Quelquefois ce n'est qu'une vaste nappe qui se développe et s'étend çà et là au gré des vents, et entoure la moitié de l'île du côté du sud-est.

La source de ces exhalaisons est si abondante que, depuis cent trente ans, elle n'a jamais cessé de couler en quantité énorme, et l'eau en est tellement chargée, que de loin on la prendrait pour une forte couche de couleur, jetée sur une immense toile. Quand, par hasard, ces émanations ne paraissent pas, ce qui arrive rarement, et que la mer n'en est pas colorée, comme cela se voit quelquefois pendant les fortes bonaces, on craint alors quelque tremblement de

terre; car ce n'est presque que dans ce calme des eaux qu'ils se font sentir; parce que les pores sous-marins sont obstrués, ce semble, lorsque l'agitation de la mer ne vient pas remuer la vase qui les couvre, et que la chaleur ni les gaz ne trouvent plus d'issue pour se dégager. Aussi les Santoriniotes sont-ils attentifs à observer ces exhalaisons; car, quand elles coulent, on ne sent pas ordinairement des secousses, et on ne craint pas.

En trempant la main dans la mer, à l'endroit même où se trouve la source, on s'aperçoit que les eaux auxquelles les émanations viennent se mêler en sortant, y sont plus chaudes que celles du golfe. En effet, d'après une observation faite au thermomètre centigrade, dans le mois de mars de l'année 1836, les eaux de la mer étaient à quatorze degrés et demi de chaleur, celles de la calangue à vingt, et la température de l'air à seize. Mais on doit penser que la chaleur des eaux de la calangue peut varier et monter à un bien plus grand nombre de degrés, selon que les exhalaisons sont plus ou moins abondantes et qu'elles modifient la température, et selon les diverses révolutions que peut éprouver le volcan, par les causes qui agissent à l'intérieur.

Ce qui rend encore ce phénomène plus frappant, c'est que ces exhalaisons produisent à la surface de l'eau, dans presque toute l'étendue de la calangue, et surtout à l'extrémité intérieure de l'enfoncement, un bouillonnement très-marqué et permanent, qui se manifeste par une multitude infinie de petites bulles de gaz, lesquelles s'échappent du fond et viennent crever au-dessus de la mer en pétillant. Leur pétillement produit à l'oreille, quand on écoute avec attention, une espèce de frémissement pareil à celui

d'une grande cuve de raisins en fermentation. Mais il ne faut pas attribuer cette ébullition à la chaleur de l'eau; c'est purement, comme je l'ai insinué déjà, l'effet des exhalaisons ou des gaz qui arrivent du dedans en forme de globules, et viennent se résoudre et expirer à la surface.

Nous avons déjà dit que, lors de l'éruption, les matières ou les minéraux qui allaient se mêler à l'eau de la mer avaient fait mourir quantité de poissons; or, celles de la calangue produisent encore aujourd'hui parfois le même effet: car, l'année dernière, on en trouva, à deux reprises différentes, une fois trente-sept et une autre fois sept à huit, dont la plupart étaient entièrement morts, et dont les autres, à demi-morts sur le rivage, tournaient çà et là comme enivrés par les exhalaisons volcaniques. Je donnerai plus loin l'analyse chimique de ces eaux, pour indiquer leur nature, leurs propriétés et l'emploi merveilleux que peut en faire l'art médical.

Ce qui suffirait pour indiquer au simple coup d'œil les principaux minéraux qui y dominent, ce sont d'abord les diverses couleurs qu'on y remarque, et l'espèce de rouille ou oxyde de fer qui se manifeste partout, dans la vase au fond de l'eau, où elle dépose, et à l'extérieur sur toutes les pierres qui avoisinent la calangue; car dans les environs, sur le bord de toute la partie méridionale de l'île, où elle se trouve, on aperçoit hors de l'eau, à un pied ou un pied et demi de hauteur, une couronne ou bande de couleur de rouille qui borde la mer, pareille à celle que présente le fer, mais tirant beaucoup sur le rouge.

Pour compléter ce qui regarde cette nouvelle Camène, et pour en donner une juste idée, je dirai maintenant ce qu'elle est dans son état actuel. Sa forme extérieure, con-

sidérée dans son ensemble, est à peu près ovale, un peu étranglée vers le milieu, à l'ouest, par le petit port de Saint-Georges, et à l'est, par deux ou trois petits enfoncements qui lui donnent presque la forme d'un violon. Sur la partie orientale et un peu plus au sud, est une montagne en pain de sucre d'environ cinquante ou soixante toises de hauteur, représentant exactement, dans la plus grande partie de son contour, du côté de Santorin, un cône parfait et régulier, terminé par une plate-forme et adossé par le milieu, à l'ouest, au reste de l'île. Au sommet du cône est le grand fourneau, ou le cratère principal, par où le volcan faisait ses plus grandes éruptions, mais placé vers l'est à l'un de ses bords, sur l'escarpe rapide qui descend à la mer. La forme du terrain qu'on remarque sur son plateau, et certains creux ou crevasses qu'on y voit çà et là, font juger que les éruptions y ont joué aussi un grand rôle, et que par conséquent les explosions se faisaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ou même de tous les côtés à la fois, selon que les divers cratères en activité venaient à se boucher par les matières, ou à s'ouvrir par de nouveaux efforts. Mais toutes ces ouvertures, tant sur la plate-forme que sur le contour, sont presque comblées, et leur profondeur varie selon les endroits où ils sont placés. Trois de ces embrasures se voient encore un peu au-dessous du plateau, deux à l'ouest et l'une à l'est. Celle-ci paraît avoir été appelée le grand fourneau, car les relations disent qu'elle était si rapide, qu'un chat n'aurait pu y grimper, et que quelquefois elle s'est écroulée par les explosions, ce qui ne peut convenir qu'à cet endroit. Mais à trois milles de distance, il devait être difficile de juger si les éruptions se faisaient sur la cime du cône ou un peu à côté.

Au pied de cette montagne, au sud, et très-près de la calangue d'où partaient les exhalaisons, est aussi une petite mare de mêmes matières que celles que nous avons vues à la mare de l'ancienne Camène; avec la différence que l'eau de celle de la nouvelle n'est noire en aucun endroit, parce qu'il n'y a pas non plus de bouillonnement qui soulève la vase. Mais, dans l'intérieur et sur ses bords, la terre est la même que celle de l'autre, quoique moins chargée de minéraux. On m'a assuré qu'en enfonçant la main dans cette vase, les minéraux dont elle est imprégnée faisaient tomber l'épiderme. Je tiens le fait de la personne qui en a fait l'expérience; je l'ai essayé moi-même, mais je n'ai éprouvé rien de pareil.

La hauteur générale de l'île peut être de la moitié de celle du cône, et, d'un bout à l'autre, on chercherait vainement sur toute sa surface une poignée ou une palme de terre pour y poser le pied. Les seuls endroits où on en trouve sont aux environs de la mare et sur tout le talus de la montagne conique. Celle qu'on y voit est une espèce de terre pierreuse, pulvérisée, cendreuse, qui doit être une décomposition de laves brisées ou dissoutes, et sur laquelle croissent quelques figuiers sauvages et quelques herbes qui servent de pâture aux animaux. Le reste de l'île n'est qu'un amas de rochers rougeâtres, noirs, gris de fer, entassés confusément et pêle-mêle les uns sur les autres, les uns de tuf léger et calciné, les autres pesants et durs comme le fer, et quelquefois composés de matières hétérogènes, de débris de tuf, de terre ou de diverses pierres, le tout collé et soudé par les minéraux du volcan et principalement par le soufre. Ils sont tantôt raboteux, difformes, et présentent l'aspect de la scorie qui sort de la forge; tantôt ils sont de forme polyèdre, ou à facettes irrégulières et nombreuses, entassés sous toutes les

formes sur des assiettes de tout genre; là sur une base plate, ici sur une pointe, en équilibre ou chancelants, et tels qu'ils tombaient des airs et roulaient sur d'autres mal assis, ou tels qu'ils étaient poussés hors du volcan, et placés quelquefois de manière qu'un souffle suffirait pour les renverser. Il serait difficile et dangereux de marcher sur ces rochers en désordre, parce que souvent ils chancellent, et qu'ils tombent facilement de leur place avec celui qui y pose le pied. Aussi les curieux ne pourraient pénétrer que très-difficilement dans l'intérieur de l'île, sans s'exposer à s'y fracasser les os, ou à y être écrasés, ou à y laisser la moitié de leurs habits accrochés aux pointes dont ces masses sont hérissées. Je parle d'après ce que j'y ai éprouvé moi-même en 1837, dans une expédition que j'y tentai pour mes observations, et de laquelle je retournai les souliers brisés, l'habit déchiré et une contusion à la cheville d'un de mes pieds, pour avoir traversé l'île, de la calangue des exhalaisons au port de Saint-Georges.

En montant sur le cône, au sommet duquel on peut grimper facilement en le tournant du sud à l'ouest, j'y ai souvent trouvé, ainsi qu'en traversant l'île, des pierres jointes fortement, comme deux morceaux de fer soudés à la forge. J'ai trouvé aussi beaucoup d'autres pierres colorées de soufre, et quelquefois chargées d'une légère couche de ce minéral qui, sur quelques-unes, se voyait à l'état de cristallisation, composé de petits grains, comme des œufs de grosses mouches, au point que je pouvais l'enflammer avec de l'amadou. Nous avons même vu que, lors de l'éruption, on l'y trouvait en plus grande quantité et parfaitement pur. Mais on peut penser que, pendant le grand nombre d'années qui se sont écoulées depuis l'éruption, les pluies, les vents,

le frottement, les curieux, ont dû en enlever une grande partie. Tous ces objets où l'on croit voir encore l'action du feu et des minéraux enflammés offrent à l'observateur quelque chose d'extraordinaire qui intéresse vivement la curiosité de celui qui les contemple pour la première fois; et, sous ce rapport, Santorin pourrait dédommager les amateurs des peines d'un voyage.

CHAPITRE VIII.

PROBABILITÉ D'UNE ÉRUPTION FUTURE DU VOLCAN.

Cent trente ans se sont écoulés depuis l'apparition de la nouvelle Camène, sans qu'on ait vu d'autre éruption du volcan; et à Santorin la crainte de le voir éclater de nouveau n'a jamais fait perdre à personne une minute de sommeil, n'a privé personne du moindre plaisir, ni fait penser un instant plus sérieusement à l'éternité. Les tremblements de terre, si fréquents dans l'île et si effrayants pour les habitants, la cessation des exhalaisons de la calangue, qui coïncide ordinairement avec les secousses, ont bien pu de temps en temps inspirer quelques craintes; mais on n'a jamais soupçonné qu'il pût arriver de nouvelles catastrophes, pareilles à celles que nous venons de voir. C'est cependant ce qui se présente d'abord tout naturellement à l'esprit des étrangers qui entendent parler du volcan de Santorin et de ses singulières éruptions, ou qui ont pu observer et méditer les choses sur les lieux. Quant à moi, je ne vois pas ce qui pourrait justifier la sécurité des Santoriniotes, et je suis porté à croire que le volcan prépare encore d'autres scènes,

qui éclateront tôt ou tard, et qui peuvent être pour cette île plus ou moins désastreuses, comme l'ont été par le passé celles que nous avons vues.

En effet, si nous suivons la marche de ce volcan extraordinaire, nous verrons qu'il n'a jamais eu de temps fixe pour éclater, et qu'il manifeste sa puissance redoutable après un grand nombre de siècles, comme après de courts intervalles; car, en remontant d'une époque à l'autre, nous trouvons ses éruptions disséminées, pour ainsi dire, indistinctement dans dans toutes les époques, et placées à toutes les distances.

La première, ou plutôt la formation de l'île primitive, qui paraît être le résultat de nombreuses éruptions, et la seconde, qui engloutit la moitié de cette masse que les précédentes avaient produite, s'opèrent dans des temps inconnus, et se perdent dans la nuit des temps, laissant seulement des traces certaines des catastrophes ou des effets qu'elles ont produits; la troisième, qui donna naissance au premier noyau de l'ancienne Camène, fait son explosion l'an 198 avant J. C. la quatrième, qui vient agrandir celle-ci, se fait l'an 19 de l'ère chrétienne; la cinquième et la sixième, qui produisent deux îles qu'on ne connaît plus, arrivent l'une en l'an 46, et l'autre en l'an 60; la septième, qui vient ajouter à l'ancienne Camène son second accroissement, éclate l'an 727; la huitième, qui donne à cette île sa dernière forme, a lieu en 1457; enfin la neuvième, qui enfante la petite Camène, fait la clôture de toutes les autres en 1707.

Qu'on juge maintenant si, avec un volcan si capricieux, si perfide et si fécond en catastrophes, les habitants de Santorin peuvent jamais fonder leur sécurité sur son épuisement apparent ou sur son calme trompeur, et s'ils doivent s'amuser à compter les années. Je crois, au contraire, qu'ils

devraient vivre toujours dans la crainte de se voir à tout instant engloutis avec l'île même, et qu'à tout moment une nouvelle boutade du volcan peut les surprendre au milieu de leurs joies et de leurs festins, comme le genre humain fut surpris par le déluge au temps de Noé. C'est le jugement qu'on est autorisé à porter par une analogie bien évidente, et je ne crois pas que personne puisse raisonnablement le contredire; l'expérience du passé serait toujours là pour l'appuyer contre ceux qui oseraient le combattre, ou pour les condamner au moins à un prudent silence: et voilà ce qui devra toujours inspirer des craintes aux Santoriniotes, indépendamment de toute autre raison. S'ils pouvaient ne pas craindre, ce serait dans le cas où l'on pourrait penser que le volcan est éteint, ou qu'il n'a plus la même puissance qu'il a manifestée si souvent avec une épouvantable énergie. Mais qui oserait se livrer à cette persuasion, quand on connaît ce qui se voit, ce qui se passe encore sur les lieux? Les signes nombreux et non équivoques qu'il ne cesse de donner depuis tant de siècles nous annoncent tous les jours, et nous prouvent jusqu'à l'évidence, qu'il existe encore dans toute son activité, quoiqu'il ne s'annonce pas au dehors par des scènes terribles; et les phénomènes qui y paraissent continuellement présagent tous, comme probable et presque certaine, une éruption future, qui éclatera à l'improviste, comme toutes les autres que nous avons décrites.

En effet, ces signes se manifestent partout et de toutes les manières, et indiquent aux moins clairvoyants les feux sous-marins qui brûlent continuellement sous l'île et sous le golfe. Ils décèlent une ardente fournaise qui existe encore dans les immenses cavités du volcan, et qui cherche à dégager la chaleur qu'elle renferme. Et veut-on savoir quels

sont ces signes? C'est, à la nouvelle Camène, la source inépuisable des exhalaisons volcaniques, qui coule depuis cent trente ans, et répand sur tous les environs des émanations minérales, produites par la chaleur qui décompose les métaux; c'est, dans la même île, la mare voisine de la calangue, et non loin de là celle de l'ancienne Camène, où se voit aussi clairement dans chacune la décomposition des métaux par le feu; c'est au cap Couloumbo, et çà et là aux environs des îles volcaniques, la répétition des mêmes émanations, qui paraissent sur les eaux de la mer, quoique moins abondantes, mais assez copieuses pour leur donner quelquefois une forte teinte verte ou jaune; c'est, dans l'intérieur du golfe, sur les côtes de Santorin, entre Athinoüs et Acrotiri, l'existence de deux sources d'eau thermale qui forment avec les deux autres points, Couloumbo et les îles volcaniques, un vaste triangle comprenant une bonne partie du golfe et de l'île principale.

Tous ces phénomènes portent à supposer, non-seulement que le volcan existe encore, mais que les feux qui l'alimentent s'étendent sous Santorin, sous les îles brûlées, sous le golfe, c'est-à-dire dans toute l'étendue, à peu près, de la base de l'île primitive jusqu'à sa circonférence, et tiennent toutes ces îles comme suspendues sur une immense fournaise à laquelle elles servent de voûte; car, lors de l'éruption de 1650, on vit au côté opposé, comme il a été remarqué, la fumée sortir de l'ancienne Camène.

L'existence du feu supposée, il est un fait qui doit seconder particulièrement l'action du volcan; c'est la prédisposition qu'ont toutes choses, aux environs, à crouler et à s'engloutir; car, outre que Santorin est toute minée par-dessous, on sait qu'elle est fendue, en deux endroits, dans

sa largeur; que la dernière éruption, en 1707, ébranla si fort la petite Camène, qu'elle la fendit à son sommet, et que l'ancienne est presque toute brisée dans la plus grande partie de sa longueur, comme on le voit aux larges et profondes crevasses qui s'y font remarquer en sept ou huit endroits. Jugez par là de l'assiette mal affermie de toutes ces îles et de la facilité avec laquelle les unes ou les autres, ou même toutes ensemble, peuvent crouler à la première secousse.

Ajoutez maintenant à tous ces signes l'affaissement qu'a éprouvé Santorin lors des dernières éruptions, et l'exhaussement de l'île sous-marine qui existe à côté et à l'est de la petite Camène, vers sa pointe méridionale; qu'on fasse attention à tous ces nombreux phénomènes, et l'on se convaincra et de l'existence du volcan, et de la probabilité d'une éruption future, non moins que du danger où elle mettra les Santoriniotes, de se voir engloutir avec une île qui manque d'appui en tant d'endroits, et qui paraît comme suspendue en l'air, à côté d'un abîme sans fond qui descend presque à pic, depuis la surface de l'île jusqu'à d'incalculables profondeurs. Aussi la voit-on chanceler souvent.

Mais n'oublions pas une preuve qui vient appuyer merveilleusement tout ce que nous venons de dire. De tous les signes que nous venons d'indiquer, le plus frappant, sans contredit, est l'exhalaison des matières volcaniques sur tant de points différents. Mais comme les tremblements de terre en sont aussi un des plus certains dans les pays minés par les volcans, et que leur répétition fréquente, toute particulière à Santorin, où ils ont toujours précédé et accompagné les éruptions, ne laisse aucun doute à cet égard, je parlerai en particulier de ceux qu'on ressentit pendant plusieurs mois, au commencement de ce siècle, et dont on attribua

la cessation à la protection miraculeuse de la Sainte-Vierge. Le fait m'a été raconté par grand nombre de personnes, qui n'en parlaient encore qu'en frémissant, et en particulier par ceux qui l'avaient écrit lors de l'événement.

L'an 1802, au mois d'avril, dès le 26, commencèrent à régner des bonaces extraordinaires, telles que celles qui se sont fait presque toujours remarquer avant les éruptions. La mer resta en calme plat pendant plusieurs jours. Le volcan ne manifestait plus son existence par l'émanation des matières minérales dans la calangue, ni par la teinte sulfureuses des eaux, qu'on y voit presque continuellement aux environs. Ces bonaces parfaites et la cessation des exhalaisons, qu'on redoute ordinairement quand elles sont simultanées, furent regardées comme des présages funestes, et tout le monde craignit quelque malheur prochain. On n'avait pas mal conjecturé.

En effet, peu de temps après, on vit l'île de Santorin se balancer comme un vaisseau agité sur les flots, et les tremblements de terre, qui se firent sentir d'une manière effrayante, se succédèrent presque sans interruption, de nuit et de jour, pendant l'espace de quatre mois. Ils se répétaient souvent coup sur coup et avec des secousses si violentes, qu'on croyait que toute l'île allait être bouleversée. Quelquefois ils se faisaient sentir de dix à douze fois par jour, et on était tellement effrayé, qu'on ne se déshabillait plus pendant la nuit pour prendre du repos. Quoique accablé par le sommeil, on ne fermait presque plus la paupière, craignant de se voir écrasé dans son lit par les tremblements de terre qui menaçaient à chaque instant de faire crouler les maisons ou d'abîmer l'île tout entière. Aussi, y eut-il grand nombre d'habitations dont les murailles furent toutes

lézardées et entr'ouvertes. Dans les transes mortelles où l'on vivait habituellement depuis quelque temps, beaucoup de personnes allaient passer la nuit en prières dans les églises, et surtout à celle de la Sainte-Vierge, dite de Saint-Théodore, à Phirostephani, près de Phira, disant que ce serait, au moins une consolation pour elles de mourir dans ce lieu saint, consacré par tant de dévotion envers la Mère de Dieu, et par tant de signes de sa protection.

Cependant les tremblements de terre continuant toujours, on imagina, pour fléchir la miséricorde de Dieu, des œuvres de piété; on exposa le Saint-Sacrement dans les églises; on mit encore en usage toutes les pratiques pieuses que pouvaient inspirer en pareil cas la religion et la frayeur: mais tout fut inutile; les secousses continuaient à se faire sentir, quelquefois d'heure en heure, avec la même fureur. Enfin, voyant que rien ne réussissait, on eut recours à un autre acte religieux, qui a eu son effet en tant d'autres circonstances; ce fut de faire une procession publique, en l'honneur de la Sainte-Vierge, à l'église de Saint-Théodore, pour implorer sa puissante protection, et d'y porter en triomphe, en chantant ses litanies, l'image de l'Assomption, grandement révérée dans le pays, tant des Grecs que des latins. La procession se dirigea vers l'église de la Mission à Phira, où l'on fit une station; de là on retourna à Saint-Théodore, où la pieuse cérémonie se termina par une messe des morts, qui fut chantée pour le soulagement des âmes du purgatoire, et par d'autres prières adressées à la Mère de Dieu. L'espoir et la confiance des fidèles ne furent pas trompés : à peine les prières furent-elles finies, qu'on vit aussitôt le volcan recommencer ses exhalaisons, et les eaux de la mer se teindre de nouveau, comme à l'ordinaire, d'une

couleur de soufre. A la vue de ce signe, la sécurité se rétablit dans tous les esprits, la frayeur se dissipa et la joie commença à renaître. En effet, les tremblements de terre cessèrent dès ce moment, et tout le monde se plut à regarder cet heureux changement comme un effet de la protection de celle qu'on n'invoque jamais en vain, quand on l'invoque avec de saintes dispositions, et que Dieu le juge utile à sa gloire et à notre salut. Mais quiconque néglige d'honorer la Mère se ferme le cœur du Fils; et le plus sûr moyen de rendre le Fils propice, c'est d'intéresser Marie en notre faveur.

Que conclure maintenant de tout ce que nous avons dit? Il est facile à chacun de porter son jugement. Quant au mien, s'il peut être compté pour quelque chose, il n'est pas de nature à rassurer. De ces fréquents tremblements de terre, évidemment causés par le volcan, et qui parfois ont quelque chose de si effrayant par leur violence, leur continuité et leur durée; de ces exhalaisons volcaniques qui coulent en tant d'endroits et depuis si longtemps avec tant d'abondance; de ces eaux thermales qui sont si remarquables par leur origine et leur haute température; de la communication des feux qui paraît exister entre le golfe et la mer extérieure, en passant sous l'île de Santorin; des crevasses, de l'exhaussement ou de l'affaissement de toutes ces îles volcaniques, il résulte de sinistres conséquences pour le sort qui menace les Santoriniotes : 1° que le volcan qui a éclaté tant de fois, à des époques si variées et sous des formes si différentes, existe encore dans toute son activité; 2° qu'il éclatera probablement de nouveau, comme auparavant, lorsque les causes qui produisent les éruptions et qui existent toujours, auront atteint le même degré d'in-

tensité, sans qu'il y ait dans leur nature changement de circonstances, comme il est à présumer qu'il n'y en aura pas, et qu'elles trouveront la même facilité à produire leurs effets, ce qui ne peut être douteux; et 3° que, par conséquent, Santorin doit s'attendre à éprouver tôt ou tard de nouvelles catastrophes qui enfanteront peut-être encore quelque île, ou engloutiront les nouvelles, ou bouleverseront même celle de Santorin. Ces conséquences sont rigoureuses; car les mêmes causes et les mêmes circonstances doivent produire des résultats semblables. Une chaudière pleine d'eau, hermétiquement fermée, et exposée à l'action d'un feu ardent, éclaterait cent fois par la résolution de l'eau en vapeur et par l'expansion de cette même vapeur, si on la plaçait cent fois dans les mêmes conditions. Il en est de même pour le volcan.

En effet, il est aisé de concevoir que la chaleur produite continuellement par la combustion des matières dévorées et enflammées par le feu, augmentant tous les jours de volume, et que l'air, éprouvant une raréfaction excessive, les cavités qui les renferment ne suffiront plus pour les contenir et leur permettre de se dilater. Or, ces deux éléments, augmentant en intensité et en puissance à proportion qu'ils sont plus comprimés, et qu'ils tendent à se dilater dans un espace circonscrit, quand l'espace ne suffira plus à leur dilatation, ils s'ouvriront de force un passage, et annonceront leur liberté par des explosions épouvantables, comme celles que nous avons vues; et si l'on pouvait connaître le point où la chaleur et l'air ne pourront plus se dilater, faute d'espace, ni être comprimés dans leurs progrès d'expansion; ou mieux encore, si l'on pouvait connaître la grandeur du vide qui les reçoit, l'intensité de leur puissance

et la progression de leurs effets, on pourrait ainsi calculer exactement le temps qui devra s'écouler jusqu'à ce que les cavités ne suffisent plus, et fixer le moment précis où le volcan devra nécessairement éclater de nouveau. On ne pourrait se croire à l'abri d'une explosion ultérieure que dans le cas où les feux s'éteindraient par l'épuisement des matières inflammables, ou dans celui qui donnerait à l'évaporation des gaz et de la chaleur un passage suffisant. Mais qui oserait fixer le temps où le feu d'un volcan qui brûle depuis plusieurs mille ans ne trouvera plus rien à dévorer ou d'aliment pour s'entretenir? surtout, s'il faut admettre l'opinion, assez commune parmi les savants d'aujourd'hui, que les volcans sont causés par le feu central qui existerait à peu de profondeur sous la croûte solide qui forme la surface du globe. Et que sont les exhalaisons dont nous avons parlé, pour l'évaporation de ce gouffre immense? Ces exhalaisons peuvent bien, il est vrai, retarder l'explosion; mais elles ne l'empêcheront pas, et, tôt ou tard, il faudra qu'elle éclate; car pour celle-là, il n'y aura pas plus d'obstacles à l'avenir, qu'il n'y en a eu pour les autres dans le passé. Ainsi, lorsque les soupiraux ne seront plus proportionnés à l'abondance des exhalaisons qui s'échappent du volcan, et que produisent les matières enflammées, le moment de l'éruption arrivera infailliblement; et quand les habitants de Santorin verront poindre de quelque côté la flamme ou la fumée, ce sera alors le signal de *sauve qui peut;* car il est difficile, pour ne pas dire impossible, de prévoir jusqu'à quel point peuvent s'étendre les ravages; à moins qu'on n'aime mieux rester dans l'île, pour être plus à portée de voir ce qui se passera, afin d'en faire une description détaillée, et ajouter à celle-ci un article supplémentaire.

TROISIÈME PARTIE.

DESCRIPTION PHYSIQUE DE SANTORIN.

CHAPITRE PREMIER.

VUE GÉNÉRALE DE SANTORIN.

Quoique produite par des éruptions volcaniques, Théra n'avait pas, à son origine, les formes hideuses qu'on pourrait lui supposer, et telles qu'on les remarque ordinairement dans les îles qui sont la production d'un volcan. Le nom de Calliste, ou très-belle, qu'elle porta autrefois, semble faire preuve de son ancienne beauté, et montre qu'elle dut être un séjour agréable. Aussi nous avons vu que Cadmus et Théras la trouvèrent assez belle, puisque ce fut là la principale raison qui les détermina à y établir les deux premières colonies.

En effet, si l'on veut juger de ce qu'elle fut autrefois, il ne faut pas la considérer dans l'état où elle se voit aujourd'hui. Les explosions du volcan qui la mine dans ses entrailles depuis tant de siècles ont englouti et fait disparaître sous les flots, dans un profond abîme, comme nous l'avons vu, une partie aussi considérable que celle qui reste et qui occupait tout l'espace que le golfe remplit à présent entre Santorin, Thérasia et Aspronisi. Nous apprenons de plus, par la tradition et les mémoires des éruptions, que les effets du volcan, les tremblements de terre, l'action

des vents et les ravages des vagues ont dévoré ou englouti dans la mer, sur les côtes orientales de l'île, plusieurs villes et une grande partie des plaines qui se voyaient autrefois. Je puis attester moi-même l'action destructive des vents et des flots qui battent le rivage, car j'ai remarqué à Sténo, à la partie septentrionale, des grottes creusées dans la terre au bord de la mer, qui, à mon arrivée, pouvaient avoir cinq ou six mètres de profondeur, et qui, après l'espace de treize ans, n'ont à peu près que la moitié de celle qu'elles avaient alors.

Cependant, telle qu'elle est de nos jours, il ne faut pas croire qu'elle soit tout à fait dépourvue d'agrément. Cultivée dans presque toute son étendue, quelquefois même jusqu'au sommet des montagnes, elle a des plaines magnifiques d'un côté, et des coteaux en contraste de l'autre, qui forment dans leur ensemble un superbe vignoble. On la voit, dans la belle saison, couverte d'un vaste et agréable tapis de verdure qui récrée la vue, et procure au spectateur un délicieux plaisir. Cette douce jouissance se prend facilement des hauteurs, et il y a certains points, tels que les deux montagnes de Saint-Élie, au nord et au sud, qui rendent le spectacle ravissant. Mais le tableau pittoresque de ses horreurs, et le contraste frappant qu'elles présentent, font encore mieux ressortir ses beautés. Il me paraît à propos d'en donner la description.

Vues du milieu du golfe, à l'ouest, les côtes de l'île présentent un aspect affreux qui saisit le cœur, effraye l'imagination, et remplit l'âme d'une triste mélancolie. Ces contours déchirés, qui n'étalent partout que des ruines; ces rochers noirs et grisâtres, qui s'échelonnent jusqu'aux nues; ce vaste amphithéâtre d'horreur, que les ombres du matin rendent

si sombre; cette pâleur des terres, que le soleil du soir semble répandre sur ces horribles falaises; ces formes hérissées, entremêlées de couleurs sauvages et diverses qui semblent leur prêter un rire hideux; ces précipices abruptes et profonds, du bas desquels la vue s'élance avec peine au haut des chaînes de basalte qui en couronnent la cime; tous ces ravages du volcan, où se voient encore partout les traces du feu qui enfanta de si grandes ruines, parlent aux yeux avec tant d'énergie, qu'on croit assister à l'épouvantable catastrophe. Il vous semble voir encore les flammes sortir par torrents du fond de l'abîme, à travers les crevasses ou les gouffres ouverts, mêlées à des montagnes de fumée qui remplissent l'atmosphère et couvrent le monde d'affreuses ténèbres; on croit entendre presque les sourds et vastes mugissements du volcan, les roulements prolongés et les bruits souterrains qui grondent vaguement dans les cavités, les détonations effrayantes qui font tout retentir de leurs épouvantables échos, les coups de tonnerre qui éclatent, pour ainsi dire, encore à votre imagination, et vous font trembler de souvenir; vous croyez presque contempler les matières fondues et les roches enflammées qui s'élancent à perte de vue dans l'espace, comme d'énormes fusées, à travers les nuages de cendre et de terre embrasée; et, au milieu de ces scènes d'épouvante et de désolation, votre œil déconcerté voit tout ce vaste théâtre de confusion et d'horreur s'évanouir à l'instant, et s'abîmer dans les flots avec la rapidité de la pensée, pour faire place au silence de l'immobilité et du néant. Le monde n'a pas pour les yeux ni pour l'imagination de spectacle plus imposant, plus tragique, plus frappant.

J'étais sur le rocher suspendu qui domine ces profon-

deurs; je plongeais mon œil dans ce vaste contour, méditant la puissance et les effets du volcan, et je me sentais comme entraîné malgré moi par mon regard; mon imagination se troublait presque, et mon âme, défaillant en quelque sorte et s'enivrant de vertige, manquait, ce semble, de capacité pour suffire à tant d'impression. Tel est l'accent, pour ainsi dire surnaturel, que font entendre subitement les côtes de Santorin, à l'ouest.

Aussi, qu'on se figure les chemins qui conduisent, en mille zigszags de la Marine au sommet, sur le plateau de l'île, à travers ces précipices escarpés et ces rochers en désordre, sous lesquels on frissonne, de peur d'être écrasé. On n'y marche pas, on grimpe, on sue, on étouffe, on perd haleine, on tombe de fatigue avant d'arriver au bout; chaque pas appelle une pause; et, après avoir glissé vingt fois sur le pavé rapide, sur le caillou qui fuit, on n'atteint les hauteurs qu'en déchirant ses genoux, ou en mordant la poussière, et en maudissant mille fois Santorin ou les affaires qui y amènent. Mais aujourd'hui (1840) un chemin, projeté en 1837, et exécuté enfin pour le bien public, en a rendu l'accès moins difficile, moins pénible et moins dangereux.



Cependant, toutes ces horreurs ont leur prix; car, outre ce qu'elles présentent de frappant en elles-mêmes, comparées avec ce qu'on voit en arrivant sur le plateau, après tout ce qu'on a remarqué de hideux et d'effrayant au pied de ce précipice profond, après tout ce qu'on a souffert pour se hisser au sommet, elles forment avec la surface de l'île un contraste extraordinaire, qui cause à l'œil la plus agréable surprise. Du premier point où se portent vos pas, sur les hauteurs qui dominent Santorin et le golfe, la vue, ré-

créée à l'instant, s'élance avec plaisir sur une grande étendue de vignes, dont le terrain se développe devant vous en pente douce, l'espace de trois, quatre et cinq milles, depuis les bords du précipice, que l'on contemple d'un côté avec effroi, jusqu'à l'autre rivage de la mer, à l'est, vers lequel l'œil plane sans obstacle et se sent réjoui.

Mais, si l'on veut choisir le coup d'œil, il est des points particuliers d'où l'on peut juger encore mieux de la beauté de l'île. Pour en recueillir, pour ainsi dire, tous les traits dans leur ensemble, il faudrait se transporter sur ses montagnes, et surtout sur celle de Saint-Élie, au sud. De ce point de vue, le plus élevé de Santorin, et l'un des plus beaux que l'on puisse voir dans l'Archipel, le regard s'échappe avec une espèce de ravissement, au nord et au midi, sur une grande étendue de vignobles qui couvrent l'île entière dans presque toute sa surface, et se promène de tous côtés sur trois plaines charmantes, bordées d'agréables coteaux, ou flanquées de hautes montagnes en partie cultivées et en partie stériles. Elles présentent un magnifique tableau, où la verdure des vignes, pendant l'été, contraste agréablement avec les moissons jaunissantes de quelques champs épars, qui lui servent de relief, et où la verdure des champs, pendant l'hiver, dédommage la vue, attristée par la nudité de la vigne. On y désirerait, sans doute, pour la variété et l'agrément, ces arbres touffus ou fleuris qui prêtent tant de charmes aux vergers et aux paysages de notre belle France, ces ruisseaux paisibles ou ces fleuves majestueux, qui serpentent dans nos vallées ou dans nos campagnes, et, presque toujours, entre deux rivages décorés d'arbres de mille espèces, et qui ne se rendent à la mer qu'après avoir visité et souvent enrichi nos superbes et

agréables cités. Mais, qui peut tout avoir? Un seul pays ne peut réunir tous les genres de beauté.

Du reste, avec ses autres prérogatives, Santorin offre encore une variété et des contrastes qui ne peuvent manquer d'intéresser quand on les a sous les yeux: ce sont ses montagnes volcaniques ou rocailleuses, moitié cultivées et moitié brûlées, moitié belles et moitié horribles; ce sont ses précipices affreux, qui encadrent ses plaines et ses coteaux fertiles, ornés d'une agréable culture; c'est le voisinage de la mer, qui embrasse l'île de tous côtés, comme une immense plaine, et dont le rivage circulaire offre aux habitants une récréation et des délassements attrayants.

Enfin ce qui vient compléter le coup d'œil, c'est la perspective des îles d'alentour. Les premières qui s'offrent d'abord à la vue sont les îles Brûlées, ou les Camènes, qui semblent voguer comme des navires au milieu du golfe où elles sont nées. Mais l'œil s'ouvre bientôt à de plus grands espaces. Après s'être, pour ainsi dire, circonscrit dans cet étroit bassin, et rassasié en petit dans la circonférence et l'étendue bornée de l'île, le regard s'élance tout à coup à de grandes distances, pour y jouir plus en grand, et s'étend sur un vaste horizon, où se voient, en quelque sorte, errer sur toute l'étendue de la mer comme une flotte dispersée, une foule d'îles et d'écueils, qui semblent jetés au hasard autour de Santorin, depuis l'île de Crète, dont les montagnes se déroulent, au midi, à perte de vue et comme une longue chaîne, et s'effacent dans le lointain, à l'est et à l'ouest, jusqu'aux îles voisines de Samos et jusqu'à celles qui contemplent à quelque distance l'Attique et le Péloponnèse. J'avoue, pour moi, que ce point de vue qu'offre Saint-Élie m'a toujours fait l'impression la plus agréable. Je con-

seille de gravir cette montagne, surtout pendant le temps de la verdure, à tous ceux qui visitent cette île en amateurs, afin d'y jouir du beau spectacle qu'elle présente. La curiosité seule doit les inviter à se procurer cette récréation. Le chemin en est facile, et l'on peut y monter à cheval bien commodément. Le sommet en est surmonté d'un monastère de religieux grecs où l'on peut se délasser et se rafraîchir, et où j'ai toujours trouvé moi-même le plus aimable accueil. La vue délicieuse qu'on s'y procure, l'air pur qu'on y respire, la gaieté divertissante de l'ecclésiarque (ἐκκλησιάρχης), l'affabilité des religieux qui l'habitent, dédommagent amplement de la peine qu'on pourrait prendre pour y monter, si toutefois on peut appeler peine ce que tous regardent ordinairement comme une agréable promenade.

Tel est encore, après de si grandes catastrophes, le tableau intéressant que nous présentent les restes mutilés de l'ancienne Calliste. Ce ne sont que des lambeaux épars; mais ils sont d'assez grand prix pour se faire estimer, et nous laissent deviner aisément ce que la pièce entière devait avoir de beauté, avant les ravages qui l'ont mise en morceaux et déchirée de toutes parts. On peut dire que ce sont encore les traits défigurés, mais expressifs et reconnaissables d'une ancienne noblesse, que le malheur ou les revers n'effacent pas toujours entièrement de la physionomie de celui qui porte dans ses veines un sang illustre.

CHAPITRE II.

MONTAGNES, PLAINES, CHEMINS.

§ Ier.

MONTAGNES.

A considérer Santorin dans son état primitif, avant que la moitié de l'île fût engloutie, la forme des côtes occidentales que nous voyons aujourd'hui, fait présumer que le bassin où se voient maintenant les Camènes occupe l'endroit qui devait être alors un des points culminants, et que, par conséquent, le golfe le plus profond a remplacé la montagne la plus élevée, dont la pente se déroulait, presque de tous côtés, vers la circonférence, jusqu'aux rivages de la mer. Ce qui reste encore, vu au point de sa séparation ou sur les côtes qui entourent le bassin, peut être regardé aussi comme une montagne circulaire, faisant autrefois partie de celle qui a disparu, et constitue, comme nous l'avons dit, un vaste amphithéâtre dans des proportions extraordinaires. Mais, indépendamment de la montagne primitive et des côtes horriblement pittoresques, on y voit encore plusieurs élévations qui surmontent celles-ci, dominent le niveau général de l'île à plus ou moins de hauteur, et ressemblent à des forteresses, placées au midi et au nord, entre le milieu et ses extrémités, et presque toujours à des distances régulières et symétriques. Celles du

midi sont *Saint-Élie*, où se trouve le monastère du même nom, autour de laquelle viennent se grouper à mi-côte celle de *Pyrgos*, au nord-ouest de la précédente, avec le château ou la ville, qui porte son nom, et en couronne le sommet; celle de *Saint-Étienne*, au sud-est, ou de Messa-Vounon, appelée aussi San Stefano, siége des ruines de l'ancienne Théra; celle de *Platinamos*, au sud, qui va se réunir par un col à la base de Saint-Élie, et n'est, à proprement parler, qu'une petite éminence entre les plaines d'Emporion et de Megalochorion, mais fameuse dans le pays par la chasse aux cailles, qui s'y fait au mois de septembre, lors de leur passage. Plus loin, à environ demi-heure de distance, et presque à l'ouest de ces dernières, vers la pointe occidentale de l'île, on voit le groupe de celles d'*Acrotiri*, qui ont une médiocre élévation, avec le château du même nom, et la petite et ancienne église de Saint-Michel Archange, à quelque distance, vers le sud-ouest.

Les montagnes situées au nord sont, d'abord celle de *Merovigli*, couronnée par la petite ville qui porte son nom, et à peu près à la même distance du milieu de l'île que celle de Saint-Élie, au sud. La seconde est celle qu'on appelle aussi *Saint-Élie*, comme la précédente, du nom d'une église qu'on y a bâtie et dédiée au prophète, entre deux pointes qui la terminent au nord et au sud. C'est là l'endroit le plus étroit de Santorin, et que pour cela on appelle *Sténo*, qui signifie étroit ou détroit. La troisième et la dernière est celle de *Kokkino-Vounon* (Κοκκινόν-βουνόν), ou montagne Rouge, bifurque aussi, comme celle de Saint-Élie. Elles sont toutes presque de la même élévation avec celle de Saint-Élie, au sud; mais les trois précédentes, qui occupent la ligne circulaire sur les hauteurs du précipice, con-

sidérées par rapport au niveau commun des côtes sur lesquelles elles sont situées, ne présentent que des éminences un peu plus élevées. Ce n'est que du côté de l'est, où elles semblent s'élancer du sol, qu'elles présentent la forme de montagnes, réunies comme par un rideau.

Parmi toutes les montagnes que nous venons de nommer, la plus élevée paraît être celle de Saint-Élie, au sud, qui peut avoir environ quatre ou cinq cents mètres d'élévation. Elle se compose, en général, ainsi que les autres, dont elle est flanquée, d'un marbre grisâtre, tirant quelquefois sur le bleu, et alors d'un grain très-fin et nuancé, mais en général très-brisé ou fendillé. Au sud-ouest, elle est couverte de terre de pierre ponce, presque toute plantée de vignes et cultivée jusqu'au sommet. Sur le côté nord se voient aussi quelques lits de terre de pierre ponce, qui s'allongent depuis le milieu du versant jusqu'à la cime. La pointe en est très-rapide sur presque tous les points, et vis-à-vis de celle de Saint-Étienne, elle est coupée presque à pic.

La montagne de Saint-Élie, au nord, est toute volcanique, et composée, presque partout, et surtout à l'ouest, de roches brûlées, scorifiées, noirâtres, rougeâtres. Celle de Kokkino-Vounon n'est qu'une masse pure de scorie, rouge, noire, grise, qui recouvre des roches énormes de tuf rouge calciné ou de basalte. La cime est surtout remarquable : ce n'est qu'un amas de matières qui semblent sortir de la forge. On pourrait, peut-être, penser que les deux sommets de cette dernière montagne ont été autrefois deux cratères du volcan qui a vomi l'île, vu surtout la différence qu'il y a entre les matières, la terre, les rochers qui la composent, et la matière dont est formé le reste du sol de Santorin. Celle de Mérovigli est de même nature que le

reste de l'île à sa surface; mais dans les endroits dépouillés et sur les côtes de dessous, on voit partout des rochers brûlés. Du côté de l'est, elle est cultivée depuis la base jusqu'au sommet. Les deux précédentes sont cultivées à moitié, au nord et nord-est.

§ II.

PLAINES.

Les montagnes dont nous venons de parler dominent quatre belles plaines de vignobles, qui font de Santorin une île fertile et agréable. La plus étendue de ces plaines, et qui est aussi la plus belle, occupe à peu près le milieu de l'île, en s'élevant d'abord insensiblement de la rive orientale de la mer, jusqu'à la hauteur des précipices, où elle se termine et se déroule, comme un tableau, depuis la montagne de Saint-Élie, au sud, jusqu'à celle de Saint-Élie, au nord, où elle se termine en queue de poisson. Elle est bordée à l'est par la mer, qui la borne dans toute sa longueur, et abritée à l'ouest, depuis Steno jusqu'à Phira, par une chaîne de coteaux, échelonnés en terrasse, tout plantés de vignes ou de figuiers, ou ensemencés d'orge et d'autres grains. De là, se prolongeant insensiblement jusqu'à la montagne de Pyrgos, vers laquelle ils sont moins élevés, ils vont presque se confondre, à l'ouest, avec la plaine, dont ils continuent la forme et le vignoble, avec un peu plus de rapidité qu'ils n'en ont d'abord à l'est. C'est cette plaine qui donne le meilleur vin et en plus grande quantité, et là se trouvent presque toutes les possessions des catholiques, qui en ont la plus grande partie. Elle prend différents noms, selon les villages qu'on y voit, ou selon les quartiers qui la partagent. La principale partie est située vis à vis et

au-dessous de Phira, et appelée *Messa*, parce qu'elle occupe le milieu.

Sur l'un des côtés de cette plaine, et près de la mer orientale, non loin de la montagne de Saint-Élie, au sud, au milieu d'un sol uni et labourable, s'élève, comme un colosse, à la hauteur de quatre-vingts à cent mètres, une énorme roche de marbre appelée *Monolithos* (Μονόλιθος), ou roche isolée, sortant de terre brusquement et sans transition, environnée de terres volcaniques, et ayant environ deux cents mètres de largeur sur environ quatre cents de longueur. Des personnes m'ont dit avoir remarqué qu'elle se composait toute d'albâtre; mais elle est très-fendillée. La partie de cette roche, au nord, est surmontée d'une espèce de donjon élevé, sur lequel on ne peut grimper qu'en se cramponnant aux pointes, et à force de hardiesse et de danger. On la dirait placée comme une sentinelle à l'entrée de la plaine, dont cette partie en a pris le nom, pour veiller à sa défense et à sa sûreté. Sur son extrémité méridionale, et près du sol, est une humble maison, habitée par un papas (prêtre grec) qui dessert l'église solitaire de Saint-Jean, laquelle en est contiguë, et dont les Grecs célèbrent la fête avec plus de gaîté et de divertissements qu'il ne convient à des chrétiens. Mais tel est leur caractère, tel est leur coutume dans les fêtes patronales, dans lesquelles même la longueur de la nuit vient souvent suppléer à la brièveté du jour, et où les conversations folâtres, les rires éclatants, les danses bruyantes et animées, voire même les verres pleins de l'excellent vin de Santorin font toujours une diversion nécessaire à leur dévotion.

La seconde plaine, la plus étendue après la première, se subdivise en deux, et comprend celles de Mégalochorion et

d'Acrotiri, unies à celle d'Emporion, qui est la troisième, par le col, presque insensible, qui joint le monticule de Platinamos à Saint-Élie. Cette dernière, Emporion, produit le vin santo noir, ou vin de liqueur, le plus renommé et en plus grande quantité. Près du rivage de la mer, sous la montagne de Messa-Vounon, elle prend le nom de Périssa. Celles de Mégalochorion et d'Acrotiri, à l'ouest de la précédente, sont placées entre les deux villages de ce nom, dans leur voisinage respectif. La quatrième est celle d'Épanomérie, au nord de l'île, terminée en coteaux de vignes, de peu d'élévation, vers les précipices.

§ III.

CHEMINS.

A Santorin, comme dans les autres pays de la Grèce, on ne sait guère, en général, ce que c'est que d'avoir de beaux chemins, ou de belles routes où l'on puisse voyager avec plaisir et communiquer commodément d'un lieu à un autre. Aussi voit-on rarement dans ces contrées, surtout dans les îles, des voitures, ou des chars de transport, soit pour la facilité du commerce entre les différentes villes, soit pour l'exploitation des biens de la campagne. Sous ce rapport, ce sont ordinairement les bêtes de somme qui font les transports de tout genre. On ignore par conséquent l'art de tracer des chemins droits, unis, sûrs et commodes, sur un plan choisi et convenable. On ne compte pour rien de les précipiter sans nécessité dans les vallées ou dans les torrents, ou de les conduire par un terrain montagneux, escarpé, rocailleux, ou par des descentes rapides et souvent périlleuses. Ainsi, soit ignorance, soit indifférence ou mau-

vaise volonté, la nature et le hasard, autant que le besoin, y ont de tout temps présidé à la confection des chemins, et ont toujours été presque les seuls ingénieurs. Cependant si l'on voulait profiter de la disposition du terrain et faire le sacrifice de quelques dépenses, Santorin serait de toutes les autres îles celle qui se prêterait le mieux à ce genre d'amélioration; car, généralement parlant, il n'y aurait ni montagnes à traverser, ni vallées à franchir, ni rochers à couper; et le sol a des formes assez régulières, même sur les hauteurs, pour pouvoir y percer facilement des chemins, soit sur le faîte des coteaux, le long des précipices, soit à leur base, en passant sous les montagnes, et mieux encore dans les plaines, qu'on pourrait traverser en tout sens, sans de grands frais, pour la communication entre les villes et les villages, et pour les transports de la récolte, des engrais et des vins.

Je voudrais appeler l'attention des habitants sur cette question, qui me paraît renfermer pour eux de grands avantages. Le premier serait de diminuer considérablement le nombre des animaux nécessaires pour l'exploitation des biens et autres travaux, et d'économiser une grande quantité de fourrages dans une île qui en est si pauvre, et plusieurs autres dépenses que nécessite l'emploi de ces animaux. Le second serait de fournir à la marine ou à la culture un plus grand nombre de bras dont elles ont besoin, et qui seraient plus utiles. Le troisième serait de faire, à bien moins de frais, tous les transports des raisins, des vins, des engrais, et généralement de tous les travaux auxquels les animaux sont employés. Le quatrième, enfin, serait de pouvoir réduire tous les champs qu'on réserve spécialement pour le fourrage des bêtes de somme ou de labour, en autant de

vignes, dont le produit deviendrait, comme nous verrons après, beaucoup plus considérable que celui des champs. Le gouvernement grec a prouvé la justesse de mes vues : il vient d'ordonner, cette année 1842, l'exécution d'un plan d'amélioration sur ce point important.

La description des plaines et des montagnes qu'on vient de lire, serait peut-être parfaitement inutile pour tout autre pays; mais je l'ai crue utile pour Santorin. Cette île étant sujette à tant de révolutions géologiques, et ayant déjà disparu en partie, peut disparaître un jour en entier : dans ce cas, il sera bon, après sa mort, d'avoir fait et conservé son portrait.

CHAPITRE III.

EAUX NATURELLES, THERMALES ET VOLCANIQUES.

§ Ier.

EAUX NATURELLES.

Il ne faut chercher à Santorin ni sources, ni ruisseaux; on n'y trouverait pas un courant d'eau pour y mouiller son doigt ou pour désaltérer un chat; tout y est sec comme le volcan qui brûle ses entrailles. De profonds ravins creusés par les torrents qui, lors des fortes pluies, descendent des hauteurs, sillonnent, il est vrai, la surface de l'île dans toute sa partie orientale et méridionale, et creusent quelquefois les coteaux à une grande profondeur; mais ils sont desséchés pendant toute l'année. Telle est la partie hydrographique de cette île : aussi la science de l'hydraulique, en

tant qu'appliquable à Santorin, ne dérobera jamais une pensée à un savant ou à un homme de l'art. On peut juger de là si les habitants sont heureux sous ce rapport; car on sait tout l'avantage, la commodité et l'agrément dont jouit un pays où les sources sont abondantes et nombreuses, et où l'eau coule de tous côtés dans les villes et dans les campagnes.

Pour suppléer à cette nécessité, chaque maison doit avoir une citerne où l'on puisse recueillir les eaux de pluie; et encore arrive-t-il, dans les années de sécheresse, d'en être tellement privé, que quelquefois on la vend à prix d'argent, et qu'on en trouve même difficilement à acheter chez ceux qui en sont abondamment pourvus, parce qu'ils craignent d'en manquer ensuite pour eux-mêmes. C'est pourquoi on pourrait presque dire de Santorin ce que Martial disait de Ravenne : « J'aime mieux, dit-il, une citerne à Ravenne qu'une vigne, parce que je vendrais l'eau plus cher que le vin. » Il faut dire cependant, pour l'éloge des habitants, qu'ils sont généralement et ordinairement dans l'usage de s'entr'aider dans ces circonstances.

Cette disette d'eau se fait sentir assez souvent dans l'île et en particulier dans certaines maisons qui n'ont pas des citernes d'une grande capacité, ou des espaces suffisants pour recueillir l'eau de pluie. Il ne peut en être autrement dans un pays où, avec la privation des sources, on passe ordinairement les six ou sept mois de l'année, et même quelquefois huit, sans qu'il pleuve. En 1831, la première pluie qu'on vit, après tout l'été et le printemps, ne tomba que le 18 décembre. En 1837, à la mi-juillet, on était déjà dépourvu d'eau dans presque toutes les maisons, et la sécheresse qui se fit sentir aux vignes, influa sur la qualité du vin, qui fut moins bon qu'à l'ordinaire; ce qui arrive bien

rarement. L'année 1838 fut aussi remarquable par la durée et la violence des chaleurs, qui produisirent des effets aussi mauvais que l'année précédente. Ce fait n'est pas nouveau pour Santorin, c'est ce qu'on a vu à l'occasion de la colonisation de Cyrène et dans tous les temps. Selon Charles Clusius, dans son histoire *Rararum plantarum*, voici ce qu'en écrivait Honorius Bellus de Vienne, médecin à la Canée, ville de Crète, en 1601 : « Dans ce climat la chaleur excessive et extraordinaire qui dure depuis longtemps, la disette d'eau et la trop grande sécheresse ont détruit presque toutes les herbes et les fruits; de sorte que la pénurie de toutes choses est telle, que tout le monde éprouve beaucoup d'incommodités. Bien plus, dans la mer Égée les îles sont abandonnées des habitants, qui se réfugient çà et là pour ne pas mourir de faim. »

Sans eau point de jardins : aussi point ou presque point d'herbes potagères, sinon chez quelques particuliers, qui ont des citernes assez vastes et assez pourvues d'eau pour fournir aux besoins du ménage et à l'arrosement d'un jardin. Mais dans un terrain tel que celui de Santorin, qui boit l'eau comme une éponge, que de peines n'en coûte-t-il pas pour se procurer des herbes à force d'arrosement! Et encore peu de personnes jouissent-elles de cet avantage.

Les citernes qui servent aux usages des maisons ou à l'arrosement des jardins ne reçoivent ordinairement que l'eau qui coule des toits des maisons, lesquels sont tous en terrasse ou plate-forme, ou des cours qui ordinairement les environnent ou sont sur le devant. Quelquefois on y arrête celle des chemins; d'autres fois on consacre à ce besoin un coin de champ ou de verger contigu, qu'on pave et qu'on enduit d'un bon ciment, pour faciliter l'écoulement des eaux dans

la citerne. Ces sortes de réservoirs, creusés presque toujours sous la maison, conservent l'eau parfaitement bien, et toujours en état de fraîcheur; et, quoiqu'elle y séjourne plusieurs années, elle s'y maintient toujours bonne, limpide, et ne se corrompt jamais. Voilà, en ce genre, presque toutes les ressources de l'île pour fournir aux besoins des hommes et des animaux; mais ceux-ci sont souvent abreuvés, dans la campagne, aux puits d'eau saumâtre qui ont été creusés sur le bord de la mer, à quelque distance de certains villages.

Toutefois, pour dire tout ce qui en est, je n'oublierai pas quelques sources presque nulles, qui méritent à peine ce nom. La première, celle qui seule peut être regardée comme telle, et qu'on appelle par excellence la *source* ou la *fontaine* (ἡ βρύσις), filtre des rochers de la montagne de Saint-Élie, au sud, à demi-heure du village de Gonia, mais en si petite quantité qu'elle ne donne qu'un petit filet d'eau qui coule à peine pendant l'été, et se perd aussitôt sous terre. Elle est reçue dans un réservoir carré long, d'une seule pierre, sous une voûte bâtie autrefois, avec la fontaine, pour le bien du public, aux frais d'un Turc, voïvode de l'île, selon la dévotion commune, en ce genre, aux musulmans. Elle est souvent le rendez-vous des parties de plaisir que des amis ou des familles réunies vont y faire sous les énormes figuiers qui en ombragent les environs. Une seconde source coule goutte à goutte des ruines de l'autre montagne de Saint-Élie, au nord, près de l'église de Gaïdaromandra, mais pendant la saison des pluies seulement. On peut en placer une troisième dans la grotte profonde d'Agiasmata (Ἀγιάσματα), près de Camari, où l'eau tombe çà et là de tous les endroits de la voûte en gouttes éparses, et se ra-

masse dans les creux des rochers, mais sans former de stalactites. C'est là une visite obligée, ainsi qu'à la fontaine, pour ceux qui dirigent leurs cavalcades de divertissement de ce côté-là; car il faut que le soir, au retour, ils puissent dire qu'ils sont allés à l'une et à l'autre, sans quoi le divertissement est incomplet, et le récit privé d'un fait essentiel. On en voit une quatrième sur le penchant occidental de Messa-Vounon; c'est un puits qu'on trouve creusé à mi-côte sur le chemin qui conduit de Sellada à Périssa. La cinquième, si elle mérite ce nom, serait celle dont l'eau couvre le fond de l'église de la Transfiguration, creusée dans le marbre, à Messa-Vounon, non loin de l'église de Saint-Étienne. Enfin, sur la rive orientale et méridionale, l'on trouve deux sources d'eau douce qui, par leur position, me paraissent les plus curieuses, parce qu'elles sont cachées sous le sable, et que, malgré la proximité de la mer, qui est au même niveau, l'eau en est cependant douce, fraîche et bonne à boire : ce sont, celle appelée Anevrytos (Ἀνεύρυτος), entre le cap Exomite et Vlichada (Βλιχάδα); celle de Pori, sous une roche de tuf qui s'avance dans la mer. Toutes ces sources ne paraissent être que des eaux de pluie, qui se ramassent dans les canaux intérieurs ou dans les fentes des rochers, et percent à l'extérieur, selon la pente qu'elles trouvent.

On doit citer aussi les puits qu'on voit, au nombre d'une vingtaine sur le bord de la mer, à l'est et au sud, et qui peuvent servir dans les nécessités extrêmes, quoique éloignés des habitations, mais qui, dans ce cas, ne suffiraient pas, si on n'en creusait d'autres. L'eau qui les alimente n'est autre que de l'eau marine et d'un goût saumâtre, qui filtre péniblement à travers une terre fort dure et com-

pacte, dans un trajet de dix ou douze toises. Mais ce qui fait pour Santorin et pour la science un chapitre important, ce sont les eaux volcaniques et les eaux thermales dont nous allons parler.

§ II.

EAUX THERMALES ET VOLCANIQUES; LEUR ANALYSE, LEURS PROPRIÉTÉS.

Il est étonnant que, dans un pays absolument dépourvu de sources d'eau naturelle pour l'usage de la vie, on trouve deux sources d'eau thermale. C'est ce qu'on voit à Santorin. J'en parlerai ici comme d'un objet intéressant d'histoire naturelle, et pour l'avantage que ces eaux, ainsi que les eaux volcaniques, peuvent offrir aux habitants et aux étrangers, sous le rapport de l'hygiène. Pour cela, j'emprunterai et je citerai presque mot à mot l'analyse qu'en a faite et ce qu'en dit M. Landerer, membre du conseil de médecine d'Athènes et distingué par ses connaissances chimiques, dans un petit feuilleton qu'il a publié, en grec moderne, l'année 1835.

La première source d'eau thermale est celle qu'on appelle *Placa*, située au bord et au niveau de la mer, sur l'île de Santorin, en face presque des îles Brûlées, au-dessous d'Athinoüs, et correspondant à peu près au village de Megalochorion, qui se trouve au-dessus, et à peu de distance des précipices, dans une petite vallée. « L'eau de cette source est à l'état tiède et un peu saumâtre, à cause du voisinage de la mer, qui filtre dans le réservoir; elle est inodore; son poids spécifique est de 1,010. L'analyse de seize onces contient :

Sulfate de magnésie	12,300
Muriate de soude	8,740
Sel de magnésie	3,540
Carbonate de soude	2,143
Acide carbonique.	
Résidu.	

« L'eau de cette source, employée comme boisson ou comme bain, peut servir dans la dyscrasie générale, dans les rhumatismes chroniques des articulations, dans les ankyloses, dans les maladies de la pierre, dans les enflures et les squirrhes des entrailles, comme du foie et de la rate; dans la jaunisse, dans les calculs du vésicule biliaire, dans les obstructions du bas-ventre et dans les hémorrhoïdes.

« Elle peut servir encore, avec non moins de succès, dans les maladies des nerfs, telles que l'épilepsie, l'hystérisme, les spasmes, effets des maladies du bas-ventre, et dans les maladies chroniques des poumons. En effet, plusieurs personnes qui souffraient de rhumatismes ont éprouvé de grands soulagements en prenant des bains de ces eaux. » Il en est question dans l'ouvrage de Kircher, ainsi que de l'usage avantageux qu'en faisaient les habitants, il y a des siècles.

La seconde source est celle qu'on appelle *Thermi*, à cause de la forte température qu'on y a remarquée. Elle est située à trois cent cinquante mètres au-dessous et au sud de la précédente, du côté d'Acrotiri; elle est extrêmement chaude, au point qu'on pourrait presque, dit-on, y faire cuire des œufs; mais Tournefort l'a essayé en vain. « Sa chaleur spécifique est de 28 degrés; elle est très-salée, parce que l'eau de la mer y pénètre et va s'y mêler; et c'est ce qui en diminue la température. Elle exhale des gaz hy-

dro-sulfuriques; sa pesanteur spécifique est de 1,040; ses parties composantes, sur seize onces, sont :

Muriate de soude.................	23,050
Sulfate de magnésie...............	8,940
Carbonate de chaux.......	3,563
Brôme.	
Résidu.	
Gaz acide carbonique.	
Gaz hydro-sulfurique.	

« Les eaux de cette source, contenant du gaz hydro-sulfurique, et ayant une vertu singulière sur tous les organes sécrétoires et excrétoires, dont elles augmentent l'énergie en changeant la qualité de leur sécrétion, amènent la sueur, opèrent sur les organes glanduleux et dans la sécrétion. Outre cela, elles augmentent la circulation du sang, réchauffent les organes du bas-ventre et favorisent leur action.

« Selon la vertu générale de cette eau, comme sulfate, elle peut avoir une force thérapeutique contre les discrasies, les enflures, les squirrhes, les maladies chroniques de l'épiderme, les affections rhumatismales, les exanthèmes chroniques, les dartres, la gale; elle peut également être appliquée pour les membranes glanduleuses et pour les obstructions provenant de l'atonie. »

Une troisième espèce d'eau thermale, qui est la plus importante, et de nature à intéresser particulièrement l'art médical, ce sont les eaux volcaniques de Néa-Kaïméni, dans la calangue où se font les exhalaisons du volcan. Cette eau contient plus de fer qu'aucune autre source de la Grèce et de l'Asie. En effet, c'est une chose étonnante que la couronne d'oxyde de fer que forme autour de la nouvelle Camène l'eau qui remplit la calangue, ou

plutôt les émanations du volcan qui vont s'y décharger. Cette bande circulaire, qui existe depuis l'apparition de l'île, et dont les effets se sont manifestés depuis tant de siècles dans la mare de l'ancienne Camène, couvre toutes les pierres qui bordent la mer d'une espèce de rouille d'un rouge bien prononcé, qu'on voit, non-seulement dans la calangue, mais autour de l'île, surtout à sa partie méridionale, à la hauteur d'environ un pied ou un pied et demi. Cette eau, ainsi chargée de matières minérales, s'étend quelquefois au loin, à la distance de quatre ou cinq milles, formant une longue et large traînée de soufre d'un vert pâle, vert de pomme, ou vert bleu; mais quand le vent du nord vient à souffler, elle devient ordinairement d'un vert clair. Si, au contraire, l'eau est agitée et refoulée par les vents du sud dans la calangue, elle paraît trouble et rougeâtre.

Un phénomène non moins curieux et connu de tout le monde, c'est la vertu dissolvante que cette eau exerce sur le cuivre des bâtiments, dans l'intérieur ou à l'entrée de la calangue, où ses exhalaisons sont moins divisées. La découverte, produit du hasard, en est due, dit-on, à un brick de guerre hollandais, et date seulement de quatre ou cinq ans. Après avoir mouillé dans ces eaux, le capitaine s'aperçut que le cuivre de son navire s'était bien nettoyé. Ce fait ayant donné lieu à de nouvelles expériences, on obtint les mêmes résultats. J'ai vu moi-même, plus tard, les matelots de la gabare *la Lionne*, commandée par M. de Missiessi, et sur laquelle j'étais embarqué dans la calangue même, faire tomber, avec des balais, toutes les matières qui y étaient attachées, et les en détacher avec une facilité qui étonna tout le monde. Mais il était inutile d'employer

des balais, puisqu'une fois sur mer le frottement des flots sur le navire aurait produit le même effet.

« La chaleur de cette eau, selon M. Landerer, varie de 56 à 45 degrés, et, à la source, elle peut aller jusqu'à 80. (Voir ce que j'en ai dit plus haut.) Sa pesanteur spécifique est de 1,036, et se compose, sur seize onces, de :

Carbonate de fer	21,333
Carbonate de chaux	3,023
Sulfate de soude	0,640
Sulfate de magnésie	18,300
Muriate de soude	106,666
Muriate de chaux	8, 00
Traces de pyrite.	
Iode.	
Résidu.	
Brôme.	
Acide carbonique.	
Gaz hydrosulfurique.	
Oxyde de fer, précipité de lui-même.	
Traces d'oxyde de magnésie.	

« Pour les éléments que contient cette eau, elle peut servir dans la faiblesse du système musculaire et vasculaire; dans la cachexie, produite par des enfantements consécutifs et par un long allaitement; dans les grandes purgations (évacuations de sang); mais particulièrement dans la jaunisse, dans le rachitis, dans d'autres maladies provenant de la faiblesse du système nerveux dans les maladies ou affections morales, la mélancolie, l'hypocondrie et la paralysie; dans la faiblesse des organes génitaux; contre les spasmes et l'épilepsie; dans les maladies de l'estomac et des entrailles provenant de faiblesse, telles que les spasmes de

l'estomac, la diarrhée, les maladies vermiculaires; dans les blennorrhagies et hémorrhagies, et en particulier dans les hémorrhagies de la matrice; dans la rose blanche; dans la tendance à l'avortement.

« Pour les sels d'iode et de brôme que contiennent ces eaux, elles augmentent l'énergie du système lymphatique et des glandes, et peuvent tendre à la guérison des enflures des amygdales, des ganglions, des engorgements, des glandes du cou. Il est certain qu'une foule de personnes qui souffrent de maladies chroniques, et qui ont employé inutilement les remèdes, pourraient, en se servant de ces eaux, éprouver un grand soulagement et y trouver leur guérison. »

Quant à la vertu dissolvante de cette eau sur le cuivre, voici l'explication qu'en donne M. Landerer, fondée, dit-il, sur des preuves et des observations chimiques :

« La propriété caractéristique de toutes les eaux ferrugineuses se connaît à la couleur plus ou moins verte et à la quantité de fer dissous, et cette couleur, selon qu'elle est plus ou moins foncée, varie du vert au jaune. Il faut néanmoins se souvenir qu'elle s'éclaircit davantage par la vertu des liquides métalliques, sur lesquels agit la réverbération des rayons du soleil. En temps de calme, l'eau minérale qui sourd vers l'eau de la mer chasse cette dernière, et c'est de là que provient la formation du cercle d'oxyde de fer autour de la calangue ou de la traînée dans la mer.

« Près de la source, l'eau sort trouble, et surtout jaunâtre et rouge, avec les vents du sud et sud-est. On connaît et l'on peut démontrer clairement que toutes les eaux où le fer se trouve dissous dans l'acide carbonique, comme ici, et exposé au contact de l'atmosphère, sont sujettes à un rapide

changement, c'est-à-dire qu'il s'exhale une partie de leur acide carbonique; qu'ainsi elles sont privées de leur vertu dissolvante, et, absorbant en même temps l'oxygène de l'air atmosphérique, elles s'oxydent et se précipitent avec la couleur scorio-rougeâtre qui leur est propre. Or, ce précipité, étant troublé par l'agitation de la mer, paraît plus ou moins rouge. C'est ainsi que s'explique également la vertu dissolvante sur la scorie du cuivre : celle-ci se compose de 22 parties d'acide carbonique et de 80 d'oxyde de cuivre; elle forme un sel de difficile dissolution. En y ajoutant cependant encore 22 parties d'acide carbonique, il se forme un sel très-dissolvant.

« Soumis à l'analyse, il s'est trouvé une quantité suffisante d'acide carbonique dégagé pour dissoudre l'oxyde de cuivre. »

Nous avons dit, en parlant de la disette des eaux naturelles, que dans les grandes sécheresses on éprouvait de grandes difficultés pour se procurer de l'eau. Nous ajouterons ici que dans ces nécessités on a recours au ciel, en faisant à Dieu des prières publiques, et ce moyen religieux manque rarement d'avoir son effet. C'est un fait dont j'ai été souvent témoin; et on cite des exemples où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître une assistance miraculeuse de la divine providence, dans ces sortes de calamités. C'est toujours la Sainte-Vierge qu'on intéresse dans les prières que l'on adresse au ciel, à l'effet d'obtenir de la pluie, parce qu'elle ne sait pas refuser son intercession à un peuple affligé qui la lui demande par d'humbles supplications. Mais le plus souvent on a recours en même temps à d'autres médiateurs bien puissants : on célèbre la messe, pendant trois jours, pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire,

y ajoutant d'autres prières convenables à la circonstance. On a vu bien des fois combien il était avantageux de prier pour ces saintes âmes, afin de soulager et d'abréger leurs souffrances. Ces sortes de prières sont appelées *tridao*, parce qu'elles se continuent pendant trois jours.

Les changements de temps, dans l'Archipel, s'annoncent par un chaperon ou un manteau de nuages qui couvre certaines montagnes dans les îles, selon la forme qu'elles ont ou l'aspect qu'elles présentent. A Santorin, par exemple, les vents de l'ouest la traversent rapidement, en laissant couverte ordinairement la montagne de Saint-Élie au sud; les vents du nord, au contraire, la laissent à nu, tandis qu'ils couvrent toujours d'une espèce de chapeau ou de panache les montagnes de l'île d'Amorgos, de Naxie et celle de Carabournou, à l'entrée du golfe de Smyrne. Ces phénomènes, dans l' . ou l'autre genre, sont communs à plusieurs îles.

CHAPITRE IV.

TERRE DE SANTORIN, SA NATURE, SES PROPRIÉTÉS.

Nous avons dit que la terre de Santorin n'est qu'une production volcanique, ou une couche de lave qui couvre l'île presque tout entière. Mais cette couche se modifie quelquefois sous des formes et des couleurs différentes : celle qui domine à la surface, et que nous avons appelée aspe, est une espèce de terre de pierre ponce divisée, ou en petites masses, mais solide, extrêmement dure et compacte, au point qu'il n'y croît pas un brin d'herbe. Aussi, en coûte-t-il beaucoup de travail pour la défricher et la rendre propre

à la culture. Mais, une fois défrichée à la profondeur d'un pied et demi ou deux, elle est très-fertile, et convient surtout à la vigne, qui y devient vigoureuse et productive. Du reste, elle est légère et cendreuse, et, dans toute l'épaisseur défrichée, elle absorbe l'eau comme une éponge. Pyndare, dans sa quatrième Pythique, parle de la terre de Santorin comme d'une terre très-fertile, parce qu'elle est composée de pierre ponce : *Διὰ τὸ περὶ τὴν γῆν ἰδίωμα Κισσηρώδης γὰρ οὖσα, πολύφορος ἐστὶ καὶ πολύκαρπος.*

On pourrait penser que cette terre, étant cendreuse et si légère, doit être bientôt desséchée, dans un pays surtout où il pleut si rarement, pendant la plus grande partie de l'année; mais c'est tout le contraire. La fraîcheur et l'humidité s'y conservent si bien pendant l'été, qu'après six ou sept mois de chaleurs continuelles, où l'on aperçoit à peine un nuage, et où il n'est pas tombé une goutte d'eau, on les retrouve aussitôt, en grattant à trois ou quatre pouces de profondeur; et que la vigne n'y souffre jamais de la sécheresse, à moins d'un cas extraordinaire. J'ai même remarqué au plus fort de l'été, qu'à la profondeur indiquée, la terre est en même temps chaude et humide. On peut, je crois, deviner la cause de ces particularités : c'est que cette terre, là où s'arrête le défrichement, se laissant pénétrer lentement et difficilement, à cause de sa dureté et de sa presque imperméabilité, retient au fond, sous la couche défrichée, comme dans un réservoir, les pluies qui tombent pendant l'hiver, et qu'après en avoir été pénétrée, les rayons du soleil attirent de nouveau l'eau vers la surface, pour alimenter, à l'époque des chaleurs, les plantes et les semences que l'on confie au sol. C'est ainsi que les haricots qu'on y sème après une légère pluie, suffisante pour les

humecter et les faire éclore, parviennent avec vigueur à une parfaite maturité, quoiqu'il ne tombe plus une goutte d'eau.

Pour juger de la solidité de l'aspe, quand elle n'est pas défrichée, il suffit de savoir qu'on y fait des excavations, dont la voûte et les parois surpassent ce qu'il y a de plus solide en maçonnerie. On voit quelquefois des caves dont les flancs taillés à pic dans cette terre, à une ou deux toises de hauteur, supportent de grosses bâtisses construites sur le même aplomb, sans que ces fondements terreux fléchissent, et sans qu'il se fasse le moindre éboulement. Aussi, a-t-elle été, pendant bien des siècles, d'une grande ressource et d'une grande économie pour les Santoriniotes, dont les habitations, même les plus riches, étaient, pour la plus grande partie, pratiquées à peu de frais dans cette terre, il n'y a pas encore cinquante ans, et le sont même aujourd'hui en bien des endroits.

Ces maisons souterraines ont l'avantage d'être chaudes pendant l'hiver et fraîches pendant l'été; mais je les crois malsaines, parce que l'air n'y circule pas assez librement, n'ayant ordinairement que des ouvertures sur le devant, et que l'humidité s'y fait un peu sentir. C'est peut-être à ces causes qu'il faudrait attribuer le défaut, généralement remarqué chez les habitants, au moins parmi les catholiques, et en particulier chez les femmes, surtout quelques années après leurs premières couches, d'avoir de mauvaises dents; si toutefois il ne faut pas l'attribuer à quelque minéral, tel que le vitriol, dont cette terre volcanique est, dit-on, imprégnée, ou à l'usage trop fréquent des salaisons, ou au tempéramment.

Il est vrai que, depuis un certain temps, on a adopté le

système de bâtir en maçonnerie; mais comme ces maisons sont construites avec un ciment fait de la même terre, on n'a pas tout à fait remédié au mal. Elles sont même quelquefois plus humides, quoique plus aérées, parce que les murailles, à l'extérieur, s'imbibent facilement de l'eau de pluie, qui s'infiltre insensiblement par les petites et nombreuses fentes que laisse toujours le meilleur ciment en se desséchant, séjourne dans l'intérieur des murs, et poussée par la chaleur du soleil, ou par l'écoulement naturel, suinte en dedans sur les parois d'une manière imperceptible, mais assez sensible pour se faire remarquer. On en aperçoit les effets sur les habits et sur d'autres objets renfermés, et surtout sur les glaces, qui rarement se conservent bien pendant longtemps. Peut-être aussi faudrait-il attribuer en partie cette humidité au voisinage de la mer, dont l'air chargé de vapeurs, remplit en quelques années les livres de vers qui ruinent, dans ces pays, les meilleures bibliothèques, et couvre les barreaux de fer d'une rouille épaisse qui les dévore rapidement. Je ne sais cependant si ces causes exercent une influence funeste sur la vie des habitants; car je les vois vieillir à Santorin comme partout ailleurs, et le pays, avec l'excellent air qu'on y respire d'ailleurs, ne paraît pas plus exposé aux maladies que les autres; c'est au contraire un des plus sains de tout l'Archipel.

Une seconde espèce de terre, qui se prête aussi merveilleusement à la culture de la vigne, et qui donne le meilleur vin, est celle que nous avons appelée *tzakali,* et que nous avons dite être pierreuse, aréneuse, solide, grisâtre-brune, et dont le pic et l'ouvrier redoutent le défrichement. On la trouve çà et là sur la surface de l'île, par lits plus ou moins étendus, et dispersés sur la couche principale de l'aspe, ou

cachée à l'intérieur, à une profondeur variable. Son épaisseur n'est pas ordinairement aussi considérable que celle de l'autre. Quand elle est à son état volcanique et vierge, pour le dire ainsi, c'est-à-dire avant d'avoir été défrichée, elle présente l'aspect d'une espèce de maçonnerie où se trouvent mêlés et liés ensemble, comme par un ciment, les pierres, le remplage, le sable, la terre; mais défrichée, elle est labourable et plus fertile que l'aspe. Souvent elle se rencontre à la surface du sol, mais plus souvent on la trouve interposée parmi les couches de l'autre, et placée partout horizontalement. C'est ce qu'on remarque particulièrement sur le plan vertical des côtes, à l'est, tout le long de la mer.

Une troisième espèce de terre qu'on remarque en certains endroits, et qui n'est pas moins fertile que les deux autres, c'est une terre d'un brun vague: elle est sablonneuse, cendreuse, grisâtre, noirâtre; là finit la nomenclature de cet article.

La terre de Santorin étant en général graveleuse dévore les souliers; et cependant on n'y ferre pas les chevaux, ni les mulets.

L'aspe a une propriété bien remarquable que nous ne devons pas manquer d'indiquer ici, et qui mérite d'être connue de ceux qui ont des bâtisses à faire sous l'eau. Ce qu'elle a de particulier, et ce qu'il y a peut-être de meilleur, en ce genre, c'est la solidité qu'elle acquiert, soit dans l'eau douce, soit dans la mer: elle parvient en peu de temps à la dureté presque de la pierre, avec laquelle elle a une telle force de liaison, que les deux ne semblent faire qu'un tout homogène, et ne peuvent presque plus se détacher. Deux ou trois jours suffisent au ciment qui en est composé pour

se condenser et se durcir à l'air, et prendre la consistance nécessaire pour qu'on puisse, sans inconvénient, ramener l'eau sur la bâtisse. On peut en faire l'expérience, en remplissant un panier de ce ciment, et le plongeant dans l'eau, pendant quelques mois, deux ou trois jours après qu'il aura été fait; il en sortira aussi ferme, aussi solide que certaines pierres, et quelquefois même il se brisera moins facilement.

Il n'est pas même nécessaire d'écarter l'eau, là où l'on veut bâtir. Pour cela il suffit de construire en bois un encaissement, dont les pièces, bien jointes, soient propres, autant que possible, à empêcher le ciment de s'échapper. Moyennant cette précaution, on peut jeter dans l'encaissement plein d'eau, comme dans une fosse, le ciment en désordre, dans la proportion de deux de terre et un de chaux; il se forme alors avec l'eau un bourbier épais, dans lequel on ensevelit pêle-mêle des pierres brutes, du gravier, des cailloux, et l'on obtient en peu de temps une muraille solide, que les flots de la mer ne sauraient démolir. Cependant, il ne faudrait pas que le ciment fût trop délayé et en trop petite quantité, parce qu'il serait à craindre que les matériaux qu'on y jette ne fussent exposés à tomber seuls au fond et à être peu liés. A l'île de Syra, on s'en est servi avantageusement pour faire le quai du port; et cet emploi a épargné les grandes dépenses qu'il eût fallu faire, pour bâtir en pierre de taille. Si l'on bâtissait à sec, après avoir écarté l'eau, il suffirait d'employer un de chaux sur cinq de terre; et après trois ou quatre jours, on peut ramener l'eau sur la bâtisse, sans craindre que le ciment se dissolve, et que l'ouvrage se démolisse.

Dans les maçonneries en plein air, la solidité de ce ciment n'est pas moins remarquable. Il se fait alors dans la propor-

tion de cinq à six de terre et un de chaux ; mais à cinq de terre la bâtisse est bien plus solide, quelle que soit, d'ailleurs, la qualité et la forme de la pierre qu'on y emploie. Mais c'est surtout pendant l'hiver, ou même pendant l'été, si l'on bâtit dans des lieux couverts, que l'ouvrage acquiert plus de solidité, parce qu'alors les pluies ou l'humidité laissent au ciment toute sa force de liaison, et la favorisent, tandis que les rayons du soleil, qui pompent la partie aqueuse, pendant les fortes chaleurs, opèrent toujours une espèce de dissolution, sinon à l'intérieur de la bâtisse, du moins à la superficie, jusqu'au point où leur influence se fait sentir, à un certain degré. La gelée produirait le même effet; mais dans ce pays elle est rare et toujours faible. Quand la bâtisse a été durcie et a subi l'épreuve de quelques années, une forte gelée peut soulever la croûte de dessus, mais la chaleur, jamais. L'on voit des maisons où la truelle n'a pas passé depuis un siècle, et dont la crépissure, telle que celle de la maison de la Mission, à la partie d'en haut, est aussi intacte que le premier jour qu'elle fut faite; mais toutes les autres ne sont pas dans le même cas, ce qui doit, sans doute, être attribué à la qualité du ciment, ou à la main de l'ouvrier, ou à d'autres circonstances de temps, de température, etc.

Avec un pareil ciment, employé à cinq de terre et un de chaux, les pierres les plus hérissées et les plus mal conformées, les grosses comme les petites, peuvent entrer dans la construction d'un mur aussi bien que les plus belles pierres de taille, sans qu'il soit presque besoin de choisir leur assiette; de sorte qu'à Santorin, pour être bon maçon, il suffit de savoir faire usage de l'équerre, de la truelle, du plomb et du cordeau. On fait aussi avec ce ciment des voûtes

de toute grandeur et de tout diamètre, qui sont de la plus grande solidité ; et sans perdre son temps à faire des cintres de bois à grands frais, pour les soutenir dans leur confection, on se contente de dresser un échafaudage qui forme la moitié, ou les quatre faces d'un octogone, et qu'on couvre ensuite de bûches, de sarments ou de toute autre chose qui tombe sous la main, appliquant, par-dessus cet amas, une couche de terre pétrie, à laquelle on donne la forme que doit avoir la voûte, soit à plein cintre, soit celle d'un polygone. Aussi, avec cette aspe, dont la qualité surpasse, je crois, de beaucoup la pouzzolane d'Italie, on bâtit à très-bon marché des maisons belles et solides.

Pour preuve de la solidité du ciment qu'on fait avec l'aspe, je ne citerai que deux faits que j'ai observés moi-même dans un ouvrage de maçonnerie, exécuté sous mes yeux et par mon ordre. Dans un mur qui avait été d'abord bâti sous terre, au plus fort de l'été et depuis une vingtaine de jours, ayant voulu en démolir un pan pour abaisser une fenêtre, la pierre, qui était très-dure, se cassait dans le mortier, quoiqu'il ne fût pas encore extrêmement sec, plutôt que de céder aux coups redoublés du marteau. Cette année encore, 1837, voulant pratiquer entre deux pièces de la cave, dans un mur bâti à couvert depuis deux ou trois mois, une ouverture d'un pied et demi ou deux, en y employant le pic, le levier et le maillet, deux maçons, l'un devant, l'autre derrière, y passèrent trois heures pour faire dans le mur, épais de quinze ou seize pouces, un trou d'un demi-pied de diamètre.

Cette terre est encore employée avec le même succès pour enduire l'intérieur des citernes, les terrasses, les fouloirs de raisins, les tines destinées à recevoir le vin quand

on vendange, les pavés des maisons, où elle fait la fonction de briques. Dans ces différents usages, elle entre pour deux ou trois mêlés à un de chaux; et, dans les fouloirs des raisins, les deux élémens sont employés à égale quantité. Mais comme l'aspe se compose toute de pierre ponce, dont le tiers, au moins, n'est pas pulvérisé, il est nécessaire de la tamiser à une espèce de crible, appelé *dromoni*, tissu de boyaux ou d'intestins d'animal, et dont les trous ont environ deux lignes ou trois de largeur, selon que le ciment doit être plus ou moins fin, et employé aux réservoirs, aux terrasses, ou aux gros ouvrages de maçonnerie.

Avant de finir cet article, je dois exposer ici un fait particulier, qui ne trouverait pas aussi convenablement sa place ailleurs. J'ai vu près de la mer, dans la partie nord de l'île, à une trentaine ou quarantaine de pas sur le rivage, plusieurs blocs d'un sable très-menu, noir, ressemblant presque à la limaille de fer par sa finesse et un certain éclat, et sans aucun mélange de matières hétérogènes, ayant toute la solidité et la dureté de la pierre, et dont l'un de ces blocs pouvait peser environ treize cents kilogrammes. J'avais bien remarqué des phénomènes analogues dans les terres qui bordent la mer en certains endroits, soit à Santorin, soit ailleurs, mais qui ne m'avaient pas paru aussi curieux. Je n'ai pu m'expliquer comment des grains de sable si menus, et tous à peu près de la même grosseur, avaient pu se lier ensemble, sans le concours apparent d'aucune autre matière, au point d'acquérir la consistance de la pierre, se pétrifier, pour ainsi dire, et former entre eux, par leur réunion et leur cohésion, un tout compacte et homogène, tout en conservant leur forme, leur couleur, leur pureté. Serait-ce aux divers éléments qui composent l'eau de mer,

qu'il faudrait attribuer ce phénomène? Je l'ignore. Il paraît toujours certain qu'il est dû à une action chimique, produite ou par la matière dont il est constitué, ou par quelque matière étrangère qui est venue se combiner avec le sable. Je laisse aux chimistes le soin d'en expliquer la cause. Et puis, comment ces masses isolées et différentes, par leur nature et leur constitution, de tout ce qui les environne, ont-elles pu se trouver là? Comment y ont-elles été jetées? Elles n'ont pas pu venir de la partie supérieure de l'île, où l'on ne remarque nulle part, que je sache, des terrains ou des couches de pareille matière. Il faudrait peut-être dire qu'elles y ont été lancées du fond de la mer par quelque secousse terrible, ou par l'effet de quelque éruption, telle que celle de 1650; mais encore, quelle en serait la première origine?

CHAPITRE V.

CULTURE DE LA VIGNE.

Comme la culture de la vigne, à Santorin, est, sous beaucoup de rapports, bien différente de celle qui se pratique dans les autres pays, et que, par là même, elle peut offrir quelques vues d'utilité, et piquer en même temps la curiosité du lecteur, je pense qu'on ne me saura pas mauvais gré d'en exposer ici la méthode.

Cette île me paraît être, de tout l'Archipel, une de celles où les terres, et en particulier la vigne, sont le mieux cultivées, et dont les habitants méritent le plus d'éloges, pour l'activité, le soin et l'intelligence qu'ils y apportent. On n'y trouve pas un coin de terre inculte; et, quoique le défriche-

ment y coûte beaucoup de travail et de dépenses, on y cultive, pour ainsi dire, jusqu'aux rochers. La raison en est que l'île, étant petite et en même temps très-peuplée à cause de sa fertilité, et n'ayant d'autre ressource que les productions du sol et le commerce qu'elles occasionnent, les habitants donnent à la culture tous leurs soins et toute leur attention. Ce qui la favorise particulièrement, c'est qu'en général toutes les propriétés se trouvent entre les mains de la classe aisée, ou même la plus riche, qui en surveille et dirige les travaux, pour se créer ou augmenter des revenus que rien autre chose, dans ce pays, ne pourrait remplacer; car ailleurs il est mille ressources, qui manquent totalement à Santorin. Aussi, en mêlant leurs soins et leur sueur à tout ce que la terre a de disposition à produire, ils en arrachent même au delà de ce qu'elle paraît promettre. On peut en juger à la population de l'île et aux contributions qu'elle paye au gouvernement; car, malgré son peu d'étendue, elle est à peu près aussi peuplée que celle de Naxie, qui est presque trois fois plus grande, et fournit une contribution plus forte qu'aucune autre île de l'Archipel, si l'on en excepte celle de Syra, qui, à cause de son nouveau commerce et de sa nouvelle ville, Hermopolis, a augmenté sa population de plus de vingt-cinq ou trente mille âmes, et est devenue l'entrepôt commercial des Cyclades, des Sporades et autres pays du continent de la Grèce et de l'Asie.

Mais la culture n'y est pas variée : celle de la vigne est la principale et presque l'unique espèce; parce qu'elle est la plus appropriée à la nature et à la qualité du sol, comme aussi la plus productive, et par conséquent celle qui offre de plus grands avantages, non-seulement sous le rapport du produit territorial, mais plus particulièrement sous celui

du commerce et de l'industrie, auxquels elle donne lieu, pour exporter les vins à l'étranger, et assurer la subsistance de la population. Il y a bien des siècles que la vigne se cultive à Santorin; mais anciennement elle n'occupait qu'une petite partie du terrain. Je vais exposer maintenant la manière particulière de la cultiver.

Je n'ai pas vu de pays où les ceps fussent plantés à une aussi grande distance. Partout presque où je suis passé, on les voit plantés, en général, à trois ou quatre pieds l'un de l'autre, souvent même à deux ou un et demi, sans aucun égard à la qualité, à la bonté, à la différence du terroir, et sans autre raison qu'une vieille routine, ou dans la vaine, mais trompeuse persuasion que la quantité du vin doit augmenter à proportion que les ceps seront plus multipliés. A Santorin, au contraire, où l'on mesure la distance à la bonté, à la force ou à la faiblesse du terroir, ils sont éloignés d'environ huit pieds, ou même davantage, afin que chaque cep puisse se nourrir seul et à son aise dans la terre qui l'environne, et développer ses nombreuses racines, sans qu'elles soient gênées par celles des autres, dont le trop grand rapprochement épuiserait le sol, et empêcherait la vigne d'atteindre le degré de force et de production qu'elle pourrait avoir, si les ceps étaient plantés à une distance convenable. Aussi les souches y sont fortes, grosses, vigoureuses, et, au lieu d'une branche ou d'une tige faible et délicate qu'on lui laisse souvent ailleurs, à Santorin on lui en laisse quatre, cinq, six, qui s'élèvent et s'étendent en rond, en forme de candélabre, annoncent une végétation abondante, et se chargent toutes de grosses grappes, qui réjouissent le vigneron, et le récompensent amplement de ses travaux, de ses soins et de l'espace qu'il a sacrifié pour l'avantage du cep.

Il est clair qu'en plantant à une pareille distance, la vigne a plus d'aisance pour s'étendre, et que la terre, n'étant pas épuisée par la multitude des racines, prête toute sa vertu et les sucs qu'elle renferme à la souche qu'elle porte, sans que les autres viennent lui en prendre une partie. Un autre avantage, non moins digne d'être apprécié, c'est que le raisin est plus aéré, et que les rayons du soleil, s'étendant sans obstacle sur toute la circonférence qu'occupent les racines, y font sentir toute leur influence, et favorisent beaucoup mieux la maturité du raisin, qui en devient plus savoureux et donne de meilleur vin. Enfin, quand le cep peut grossir à son aise, on peut le priver d'échalas, et en le taillant plus bas, comme on pourrait le faire dans les terrains secs et élevés, on se dispenserait des liens et du travail qu'ils coûtent, parce qu'alors la tige se plie en rond sur le cep, en forme de nœud, et dans ce cas la vigne est moins exposée au ravage des vents.

Dans les pays où l'on suit la méthode contraire, on étouffe presque les ceps à force de les serrer les uns contre les autres; les souches y sont extrêmement minces et frêles, et les raisins si petits, qu'on pourrait en mettre une dizaine dans la main, parce que la trop grande proximité nuit au développement et à la végétation de la vigne. A ce premier inconvénient s'en joint encore un autre non moins préjudiciable: c'est que le soleil pouvant difficilement pénétrer à travers tant de feuillage, et échauffer un terrain si couvert, la vigne est presque partout, en elle-même et dans le sol, enveloppée d'une ombre qui fait couler le raisin, nuit à son entière maturité, le prive de sa saveur naturelle, et fait perdre beaucoup au vin de sa qualité. Ajoutez à cela le désavantage qui en résulte pour le travail; car il en

devient plus embarrassant, plus considérable et plus coûteux.

En comparant les vignes de Santorin avec celles des autres pays, ainsi que leurs produits, je me suis convaincu que la distance qu'on laisse dans cette île entre les ceps voisins est, en général, préférable de beaucoup à la méthode qui les colle, pour ainsi dire, l'un à l'autre. Aussi c'est celle qu'on suit, quoique avec des différences variées, en Languedoc, dans le Bordelais, en Provence et dans certains endroits de l'Italie. Cette distance, qui, selon les localités, peut être plus ou moins grande, me paraît fort avantageuse, surtout dans les bonnes terres, en ce que, gardant un plus grand espace entre les lignes, on profite d'une partie du terrain, pour le consacrer à un autre genre de culture, sans se priver considérablement des profits de la vigne, qui, sans coûter de grandes dépenses, se nourrit du travail, du labour, des engrais et des soins qu'on emploie pour ensemencer l'espace qui sépare les rangs. Mais ce dernier système, en usage dans certains endroits, ne peut convenir à toutes les terres ni à tous les pays. Je ne saurais approuver l'usage du Blésis, de l'Orléanais, de la Champagne, des environs de Paris, du Rouergue et d'autres contrées, en France et hors de la France, où les ceps y sont plantés si épais, qu'un chat pourrait à peine s'y promener à son aise. Si malgré ce défaut le vin y est bon et abondant, je crois que si les rangs y étaient plus clairs, le vin aussi y serait meilleur et plus abondant.

A Santorin, on a deux manières de tailler la vigne, selon l'espèce de plant qu'on y trouve : l'une en bec, l'autre en flûte ou à longue tige. La première ne s'applique qu'à certains plants qu'on appelle *xénologa* (ξενόλογα), c'est-à-dire étrangers et d'espèce différente des plants communs et or-

dinaires, mais presque tous en très-petit nombre dans leur propre espèce. Alors on ne leur laisse que trois boutons sur une longueur d'environ trois pouces. La seconde s'applique aussi à certains plants particuliers, mais plus particulièrement à l'*assyrticon*, celui qui domine, et l'unique presque dont on se sert pour faire le vin. Pour les plants étrangers qu'on taille en flûte, et à peu près au niveau du sol, on en couche les tiges sur la souche, en les entrelaçant en cercle les unes dans les autres, non réunies, mais séparées ordinairement, de manière que chacune présente une figure ronde. Dans la seconde, le cep est taillé à un ou deux pieds de hauteur, et la tige, repliée sur elle-même, forme un nœud circulaire autour du cep ou de la branche qui la porte, et sans aucun lien.

L'action de tailler et celle de lier ne se séparent pas : l'une a lieu immédiatement après l'autre; et comme dans ce climat la tige est toujours assez souple, on peut lier en tout temps, sans craindre qu'elle casse. Cependant, ce travail se diffère ordinairement jusqu'à l'époque où la sève commence à se mettre en mouvement, et souvent même lorsque la vigne a déjà bourgeonné. La raison de cette taille tardive est le besoin de faire reculer la sève et de retarder un peu la végétation, afin que les vents, qui soufflent quelquefois avec violence dans cette saison, et surtout dans cette île, ouverte de tous côtés et nullement abritée, ne détruisent pas les bourgeons encore tendres. Mais ce retard n'empêche pas les raisins d'arriver à une maturité parfaite, parce que le climat est toujours assez chaud, à cette époque, pour qu'elle puisse s'opérer. Aussi, le ravage des vents est-il le seul danger presque auquel la vigne y soit exposée; car il est extrêmement rare d'y voir tomber de la grêle; et ni

le froid, ni la gelée blanche, ni la coulaison, n'y emportent jamais la récolte.

Les jeunes plantations, ainsi que le renouvellement ou le remplacement des ceps dans les vieilles vignes, se font toujours en bouture, en laissant au sarment que l'on plante un pouce ou deux du bois de l'année précédente. Mais pour que les racines des vieux ceps voisins ne les empêchent pas de prendre racine, on ne se contente pas d'enfoncer le bout en terre, on ouvre un trou avec le hoyau et la pelle, pour élaguer ou couper les nombreux filaments qui pourraient s'opposer à leur végétation.

Anciennement, on avait essayé de remplacer par propagation, en couchant dans la terre la longue tige d'un cep, voisin du lieu où l'on voulait remplacer; mais on trouva cette méthode incommode et désavantageuse, à cause de la trop grande distance des ceps. L'on reconnut que la tige propagée, en épuisant le cep principal, nuisait à la production et à la vigueur de la vigne, et que, parvenu lui-même à former un cep ordinaire, il ne durait pas aussi longtemps que les autres. La raison en est claire : c'est qu'étant attachés l'un à l'autre, et leurs racines, occupant à peu près le même espace, ils s'ôtaient réciproquement le suc qui leur était nécessaire à chacun en particulier pour se nourrir. Aujourd'hui quelques-uns y reviennent, mais en modifiant un peu la méthode. Pour remédier aux inconvénients que nous venons d'assigner, ils font une incision profonde à la tige, près de la souche d'où elle part, et la laissent ainsi attachée à la mère la première et la seconde année, afin de lui donner le temps et les moyens de croître et de se fortifier, en se nourrissant d'abord de sa substance; après quoi, on la sèvre, en quelque sorte, en la séparant

entièrement la troisième année. Par ce moyen, la tige prend racine infailliblement, produit tout de suite, devient bientôt vigoureuse, et la vigne la plus délabrée peut se renouveler en très-peu de temps. Le cep en bouture, au contraire, prend difficilement dans les vieilles vignes et met longtemps à croître. Avant qu'il puisse être en plein rapport, il lui faut de dix à douze ans, et dans les nouvelles plantations, il lui en faut, au moins, de six à huit.

La manière d'élever et de cultiver les jeunes vignes a quelque chose de singulier, que je n'ai vu nullement ailleurs. Après avoir taillé le jeune cep en bec pendant les trois ou quatre premières années, et lorsqu'il a poussé trois ou quatre branches assez fortes, on les taille à autant de tiges de deux ou trois pieds de longueur, on les entortille toutes ensemble en faisceau, en les couchant horizontalement en cercle sur les branches, comme sur des colonnes qui les portent, et on en forme une espèce de couronne, de manière que la première tige va s'entrelacer avec la seconde, celle-ci avec la troisième, et ainsi de suite. L'année d'après et les suivantes, après avoir nettoyé les rejetons que la couronne a poussés, et élagué ceux qui sont trop faibles, on les entortille et on les couche sur le contour de la couronne, déjà formée par ceux de l'année précédente, en évasant successivement tous les ans les nouveaux cercles qui se forment, et continuant cette opération pendant l'espace de quinze ou vingt années consécutives; de sorte que, par cette succession de couches, il se forme peu à peu, à force de couronnes superposées, une espèce d'entonnoir ou de cône renversé. Mais, crainte d'affaiblir et d'épuiser le cep, ou d'en paralyser la végétation, on ne laisse tous les ans qu'un certain nombre de rejetons les plus vigoureux,

proportionnés à sa force et à sa production. Les plantes ainsi formées, et quand elles sont en verdure, ressemblent à un petit arbrisseau rond et touffu, qui se charge de raisins, et produit beaucoup plus que les vieilles vignes; mais le vin en est de qualité inférieure. J'ai vu remplir une *cofe* ou panier d'environ quarante-huit livres à une seule souche; mais ceci arrive rarement.

Cette manière de cultiver les jeunes vignes a, dit-on, l'avantage de leur faire pousser des racines plus profondes, et de les rendre plus vigoureuses; parce que la sève, gênée par ces nombreux entortillements, et ne pouvant monter que très-péniblement vers les tiges, se porte plus abondamment en bas vers les racines, où elle exerce plus d'action. En effet, quand on coupe l'entonnoir à sa base, c'est-à-dire aux tiges d'où il part, et où commence ensuite le candélabre, on remarque dans la souche une vigueur singulière de végétation, qui en fait une vigne forte et féconde.

On voit par là combien de temps et de soins il faut pour mettre un cep en plein rapport. Mais si la production est tardive, elle est aussi plus abondante, et la vigne dure incomparablement plus que dans les autres pays, avantage cependant qu'il faut attribuer, je pense, à la qualité et la nature du terroir, plutôt qu'à toute autre chose. Un cep ainsi cultivé peut, s'il n'est pas dévalisé ou arraché à coups de hoyau par les paysans, aller au delà de cent ans, et il arrive à un point de grosseur que je n'ai jamais vue ailleurs.

Dans les jeunes vignes, encore en entonnoir, pour remédier à l'inconvénient qui résulte d'un feuillage trop épais et nuisible à la floraison, à la formation et à la maturité du raisin, on est obligé de les épamprer, ou plutôt de les effeuiller en partie, un peu avant que le raisin fleurisse,

afin que l'air et le soleil puissent pénétrer plus facilement dans l'intérieur, et que le fruit ne coule pas dans l'ombre et l'épaisse fourrure des feuilles.

Dans les vieilles vignes, au contraire, on craindrait de les dépouiller, parce que le feuillage n'est pas si fourré, et que celui qu'elles ont, leur est nécessaire pour les protéger contre l'ardeur des rayons du soleil, qui se ferait trop sentir. Il n'est même jamais venu à l'esprit de personne de les élaguer en verdure ou de les épamprer, pour les décharger des bourgeons inutiles; encore moins de les pincer ou épointer. Ce dernier genre de travail se fait seulement et immédiatement après la vendange, afin que le reste de sève qui circule encore dans les tiges, ne se perde pas dans un bois inutile. Mais il me semble plus avantageux, comme on le pratique en France, d'élaguer ou d'épamprer avant ou après la floraison, parce qu'alors le cep et le raisin en profiteraient davantage, surtout si on a aussi le soin de pincer les tiges qui tendent à s'allonger indéfiniment.

On donne à la vigne deux labours, qu'on appelle, le premier, *niaton,* du mot grec corrompu *néon,* nouveau, et le second, *divolon,* des deux mots grecs *dis,* deux, et *bola,* fois, ou binage; et quand on veut la cultiver avec plus de soin, favoriser la végétation et lui faire rapporter davantage, on lui en donne un troisième, surtout aux jeunes plantations, qui ne doivent jamais en être privées. Dans celles-ci, avant le troisième labour, on a soin d'arracher toutes les herbes, et, après les en avoir bien nettoyées, on les sème, en labourant, surtout les quatre ou cinq premières années, de petits haricots, qui ne les épuisent nullement. Le premier se diffère, tant qu'on peut, jusqu'au moment où la

sève est près de se mettre en circulation; fait trop tôt, il ne serait à peu près d'aucune utilité. Le second se fait immédiatement avant la pousse des vignes, ou quand les bourgeons ont déjà acquis une certaine tenacité pour ne pas casser, au passage de la charrue, s'il n'a pas été possible de le faire plus tôt. Le troisième, quand il a lieu, ne se fait que vers le mois de mai.

La charrue ne pouvant pas passer sous le cep, on le déchausse après le premier labour, comme dans le Languedoc, tant pour remuer la terre qui ne l'a pas été, que pour former autour de la souche une espèce de réservoir, propre à recevoir l'eau de pluie, et faciliter l'irrigation dont elle a besoin. Dans les jeunes vignes, on déchausse les ceps après chaque labour, et pour les mêmes raisons, mais plus particulièrement pour que la plante ne reste pas ensevelie et étouffée sous la terre qui les couvre, comme il arrive souvent, étant encore trop basse et trop faible, et en même temps pour que les racines ne poussent pas à la superficie du sol, ce qu'on prévient chaque fois en les coupant soigneusement; sans quoi, elles embarrasseraient la charrue, et ne descendraient pas à la profondeur qui leur est nécessaire pour se nourrir, et éviter d'être brisées par le labour.

A Santorin, comme partout ailleurs, on a grand soin de fumer la vigne tous les cinq ou six ans, quand on le peut; mais la méthode est toute différente de ce qui se pratique dans bien d'autres pays : la distance considérable qui existe entre les ceps, permettant de l'ensemencer, sans lui porter préjudice, on disperse le fumier sur toute la surface, qu'on sème d'orge, comme on fait dans les champs, et alors la vigne en profite comme la semence qu'on y jette. Cette méthode me paraît préférable à celle qui se contente d'en-

fouir le fumier autour de la souche ou sur les provins; parce que toutes les racines qui filent sous terre, loin du cep et dans toutes les directions, sont plus à portée d'en sentir l'influence et le bienfait; mais cet usage ne peut pas se pratiquer partout.

Enfin on voit des pays où la pluie et les ravines emportent, des coteaux dans les vallons et dans les rivières, une quantité prodigieuse de terre, et dégarnissent ou dépouillent les vignes, parce que les terrasses, si toutefois il y en a, ont souvent trop de pente et de largeur, et qu'elles sont quelquefois formées par des murailles obliques, qui, au lieu de retenir la terre, comme c'est leur destination, sont d'une inutilité complète, si même elles ne favorisent pas l'entraînement. Si on creuse des rigoles par-dessous, l'expérience prouve qu'elles sont insuffisantes, et que souvent même elles ne servent pas peu à faire crouler les murailles. A Santorin, au contraire, quoiqu'on y soit moins sujet aux grandes pluies, l'on y est plus précautionné, tant qu'on peut, contre ces sortes de ravages : on y a soin ordinairement de faire des terrasses transversales, parallèles et nivelées, autant que possible, et par là on évite les dégâts. Il en résulte encore un autre avantage considérable : c'est que, le terrain étant ainsi disposé, les eaux, le fumier et la meilleure terre qui est à la surface, au lieu de se précipiter dans les ravins, restent sur la vigne, pour l'alimenter, la bonifier et la fertiliser, et qu'on n'a pas besoin de défricher de nouveau. Mais tous les terrains ne sont pas propres à être cultivés de la même manière; la nature du terroir, sa disposition, la différence de climat doivent y apporter des modifications essentielles. Le tout est de bien étudier et de bien connaître la méthode qui convient, et de l'approprier

au terrain qui la demande. La négligence dans cette matière, non moins que les expériences hasardées, sont partout punies par la diminution du produit, et quelquefois par la ruine des propriétaires.

CHAPITRE VI.

PRODUCTIONS DE SANTORIN, QUALITÉ ET EXCELLENCE DE SES VINS.

La culture de la vigne étant la principale et presque l'unique espèce en usage dans le pays, il s'ensuit nécessairement que le vin en est aussi la principale et presque l'unique production. Aussi, sous ce rapport, Santorin l'emporte de beaucoup sur toutes les autres îles de l'Archipel, dont elle forme le plus grand, comme le plus beau vignoble, soit pour la quantité, soit pour la qualité de ses vins. Année commune, elle produit environ neuf mille pipes de vin, dont chacune de sept barils, le baril de quarante-huit ocques, l'ocque de trois livres deux onces, poids de marc (à réduire en poids métrique). Dans les années abondantes, cette quantité monte jusqu'à onze mille pipes, et quelquefois au delà.

L'île produit deux espèces de vin : le vin ordinaire, qui est blanc couleur de bière, et le vin doux ou vin de liqueur, qu'on fait de deux couleurs, l'un blanc, couleur de bière, comme le précédent, et l'autre noir, et que dans le pays on appelle vin *santo*. Les uns et les autres contiennent beaucoup d'alcool et sont très-capiteux; aussi faut-il avoir une tête forte pour en boire à son plaisir, et sans se sentir incom-

modé des vapeurs qu'il envoie au cerveau. Les bons gourmets, dit-on, lui trouvent un goût de soufre.

Le vin ordinaire, à son état naturel et dans des bouteilles bien hermétiquement fermées, lorsqu'il a vieilli quelques années et qu'il a été bien dépouillé, ressemble beaucoup au Madère par le goût et la couleur; j'ai trouvé même plusieurs fois des bouteilles qui avaient un arrière-goût du vin de Chypre. Mais il offre cet inconvénient, que, si, avant de le mettre en bouteille, on n'a pris le soin de le laisser bien déposer dans les tonneaux, ou de précipiter la lie par le transvasement ou par quelque espèce de colle, il dépose ensuite un peu.

Par une singularité bien remarquable, j'ai observé plusieurs fois que, parmi un certain nombre de bouteilles de même qualité de verre, de même capacité, de même forme, remplies du même tonneau, à la même heure et placées dans le même endroit, il s'en trouvait plusieurs, après un certain temps, qui, au goût et à la couleur, paraissaient d'une qualité toute différente des autres. Depuis le fond jusqu'au milieu, ou un peu plus haut, elles portaient sur les parois la plus grande partie des matières déposées, et avaient le vin moins chargé, plus clair, plus limpide, mais moins fort, et cependant d'un goût délicat et agréable; tandis que les autres n'avaient presque pas déposé, et conservaient au vin toute sa couleur naturelle, avec plus de force, d'arôme et de parfum; c'étaient aussi celles dont le bouquet se rapprochait le plus du vin de Chypre. Je ne sais si l'on doit attribuer cette différence au plus ou moins d'évaporation qui aurait pu s'opérer dans certaines bouteilles, ou à travers le bouchon, quoique goudronné, ou par les pores imperceptibles du verre, ou par quelque action chi-

mique de ce vin, dont les éléments paraissent renfermer du soufre et une certaine quantité de sel, que le voisinage de la mer envoie sur l'île par les vapeurs, d'où il se précipite sur l'écorce des raisins, qui ont toujours cette saveur d'une manière très-sensible.

La seconde espèce de vin, la plus connue hors de Santorin, mais qui mérite de l'être encore davantage et d'être bien plus appréciée, le vin santo, surpasse en qualité les meilleurs vins de Naxie, de Paros, de Ténédos, de Scopelos, de Chio, tous les malvoisies de l'Archipel et le muscat de Samos. Je crois même qu'en le manipulant convenablement et avec d'autres soins que ceux qu'on lui donne, il peut lutter avantageusement avec le vin de Chypre, sans le soumettre, comme celui-ci, à tant de préparatifs et à l'épreuve d'une vieillesse séculaire ou demi-séculaire; mais il faut pour cela qu'il soit bien fait et de bonne qualité. Pour lui donner le degré de douceur qu'on veut, et pour qu'il soit parfaitement bon, il suffit que le raisin soit bien mûr, et qu'on le laisse exposé au soleil plus ou moins longtemps, par exemple neuf, dix, onze jours, selon le degré de chaleur qu'il fait, au point de réduire à la moitié, au moins, le vin qui en coulerait par la voie ordinaire. Il acquiert alors une saveur douce, sucrée et mielleuse, qui flatte délicieusement le palais; mais il cache une grande force, qui ne se sent pas beaucoup, au moment qu'on le boit. Il est encore meilleur quand il a vieilli et qu'il a été entièrement dépouillé : alors c'est comme un baume qu'on sent au palais et dans l'estomac; et sans craindre d'être renvoyé, il peut se présenter avec honneur à la table des rois, et figurer avec distinction dans leurs toasts. C'est particulièrement le vin des femmes, qui, en fait de liqueurs, recherchent de

préférence ce qui est doux. Mais sa couleur dorée et sa saveur délicieuse, qui invitent à boire, sont un appât trompeur; et, sans faire sentir aussitôt ses effets, il en a fait repentir grand nombre de s'être livrés à ses attraits séduisants, et de s'être fiés à sa douceur hypocrite. Aussi ne le boit-on ordinairement qu'au petit verre, et comme vin de dessert, même à Santorin. Je crois que bien des bouches, en Europe, s'accommoderaient parfaitement bien de son goût; mais les frais et la difficulté du transport, les droits exorbitants d'entrée dans les pays étrangers, le peu de soin que prennent les Santoriniotes pour le manipuler, ou le mettre dans des futailles propres et convenables, qui ne lui communiquent pas un mauvais goût; quelquefois même la gourmandise ou la fraude des marins, qui l'altèrent sur mer, pour remplacer par de l'eau salée celui qu'ils ont bu eux-mêmes, le privent du grand débit qu'il pourrait avoir, et de la juste renommée qu'il mériterait et dont il aurait besoin, pour se faire goûter et apprécier ailleurs qu'à Santorin.

Le vin ordinaire aussi, quand il est bien vieux, de bonne qualité, bien préparé et conservé dans des bouteilles bien bouchées, peut encore servir parfaitement bien comme vin de dessert, et plaire à ceux dont le goût ne s'accommoderait pas de la douceur du vin santo.

Le premier, dans les années ordinaires, se vend de cinquante à soixante francs la pipe; le second coûte presque deux tiers de plus. Mais ces vins ne seront estimés et vendus à leur juste valeur, que quand on saura les manipuler comme il convient, et leur donner à l'étranger la vogue qu'ils méritent. Ils seront alors plus recherchés, peut-être, que tant d'autres vins qui, sans être aussi bons, ont obtenu

une réputation universelle, parce qu'il s'est trouvé des localités particulières pour en faire apprécier la qualité et la valeur; car ils ont toutes les propriétés qui peuvent les faire bien accueillir partout, et on peut en varier les espèces à son gré, sans leur faire subir ni mélange ni altération. Au défaut de toute autre manipulation, il suffirait de les laisser vieillir longtemps, comme en Chypre, dans des vaisseaux convenables, et de remédier à l'évaporation, qui leur serait nuisible. Cette simple méthode est peut-être une des meilleures, et donne d'excellent vin, quoique laissé à son état naturel et abandonné à lui-même. Je l'ai moi-même mis en usage, sans trop de précaution, et j'en ai obtenu d'heureux résultats. Mais à Santorin, il n'est personne qui ait le soin de conserver du vin pendant de longues années, si ce n'est peut-être quelques bouteilles, pour une occasion imprévue.

Lorsque le vin doit voyager, le nouveau, et presque à l'état de moût, a plus de force que le vieux pour résister au transport sur mer. Dans cet état, les tonneaux ne lui communiquent pas si facilement le goût du bois. Alors on le laisserait vieillir, et même avec plus d'avantage, dans le pays où il serait transporté. Du reste, vieux ou nouveau, il traverse les mers sans s'altérer, pourvu qu'il soit de bonne qualité et fait avec du raisin bien mûr. Les autres vins de l'Archipel jouissent rarement de cet avantage.

La préparation qu'on donne au vin ordinaire consiste à mettre simplement tous les raisins, tels qu'ils arrivent de la vigne, dans un grand fouloir de maçonnerie, d'environ deux toises de diamètre, de forme carrée, où l'on verse pendant toute la vendange; après quoi, on le foule de suite, si l'on veut avoir un vin plus doux et en apparence moins fort; ou bien on l'y laisse fermenter pendant trois ou

quatre jours, si l'on veut avoir un vin plus rude. A proportion que le vin coule, on le puise d'une tine profonde, en maçonnerie aussi et en forme de puits, où il tombe, pour le mettre dans des tonneaux, où il fermente à son aise, et dont on laisse la bonde supérieure ouverte pendant une couple de mois, crainte qu'étant bouchés, ils ne soient rompus par la fermentation. On y mêle aussi le vin qui coule du pressoir; car celui-ci, étant portatif et de la même forme que dans l'Orléanais ou le Blésis, est introduit dans le fouloir aussitôt après le foulage.

La manipulation du vin santo n'est pas moins simple. Elle consiste à laisser le raisin exposé au soleil pendant environ une dizaine de jours, en l'étendant dans la vigne même ou ailleurs, jusqu'à ce qu'il ait acquis le degré de cuisson convenable, selon qu'on veut le faire plus ou moins bon, plus ou moins doux. Par ce moyen, dont l'effet est de pomper toute la partie aqueuse, on peut réduire le vin à la douceur et à la consistance du miel, si, dans cet état, on pouvait le faire couler de la grappe. Aussi, quelquefois est-il si dense, qu'il ne coule qu'en l'arrosant dans le fouloir avec du vin ordinaire. La cuisson du raisin au soleil est facile à Santorin, parce qu'il n'y pleut guère à cette époque, et que la chaleur, aux vendanges, s'y fait encore sentir assez vivement. D'ailleurs, on y vendange presque toujours dans les premiers jours de septembre, ou vers le milieu, et ordinairement dix ou quinze jours plus tôt que dans le midi de la France. Lorsque le raisin est assez cuit, on le foule à plusieurs reprises, et, à mesure que le marc se durcit et se dessèche par le foulage, on l'arrose avec le vin même qui en sort, autant de fois qu'il est nécessaire, pour exprimer le jus de la grappe; après quoi, on

presse le marc, et on mêle le vin qui sort du pressoir avec celui qui est sorti du foulage.

Quand le raisin en est bien mûr et bien cuit, le vin santo est excellent, et a cela de particulier qu'il ne se gâte jamais, pas même, quelquefois, en laissant les bouteilles ou les tonneaux ouverts ou mal bouchés. J'ai vu des bouteilles se conserver plusieurs années, sans bouchon et dans des endroits très-chauds, sans souffrir la moindre altération. Mais pour mieux conserver, cependant, tant le vin santo que le vin ordinaire, il convient de les tenir dans des caveaux bien frais, dans des vases bien fermés, et s'ils sont en bouteilles, les bouteilles renversées, pourvu qu'auparavant ils aient été préalablement bien clarifiés.

On compte à Santorin plus de soixante espèces de raisins; mais une seule presque, l'*assyrticon*, y sert à faire le vin ordinaire et le vin santo, parce qu'elle est la plus productive et la meilleure. On en fait aussi sécher au soleil, en laissant tenir le grain à la grappe, pour être servi dans les desserts. Cette espèce, quoique inférieure peut-être au beau raisin de Smyrne ou de quelques pays voisins, pourrait entrer comme article important dans le commerce et s'exporter à l'étranger. Le *mandilaria* sert à faire le vin santo noir; le *mavrotragono* donne un vin ordinaire noir, excellent, et ferait aussi de très-bon vin santo, mais il est en très-petite quantité. Quant aux raisins qu'on mange de préférence, ce sont l'*athyri*, le muscat, le malvoisie blanc, le *voudomati*, le *vaptra*, le *siriki*, l'*aïdani* et quelques autres, d'espèce noire. Mais parmi ces espèces, le muscat, quoique bon d'ailleurs et parfumé, ne jouit pas d'une grande réputation. L'athyri, le plus doux et le plus délicat, comme aussi l'un des plus hâtifs, les surpasse tous; le siriki avec l'aïdani,

qui sont les plus tardifs, et qui se conservent assez longtemps, tant qu'ils pendent par racines, sont pour l'arrière-saison, et sont très-bons à manger, surtout le siriki. Tous les deux, particulièrement le dernier, donnent des grappes énormes; on en voit quelquefois sur les treilles de dix à douze livres, de l'une et de l'autre espèce.

Les espèces de raisins gras réussissent parfaitement à Santorin, et leur transplantation dans cette terre volcanisée en améliore la qualité. En général, le raisin y est beaucoup plus substantiel qu'en France, et rassasie beaucoup plus facilement; et, pourvu qu'il approche de la maturité, il n'agace pas les dents, comme dans d'autres pays. Ceci prouve combien il faut apporter de soin à approprier le plant au terrain, et montre également que toutes les terres ne sont pas propres à la culture de la vigne.

Autrefois la principale production de l'île était l'orge et le coton, et dans l'antiquité l'on y cultivait aussi l'olivier; c'est prouvé par la tradition et par d'anciennes inscriptions. Mais depuis qu'on a compris que la vigne offrait de plus grands avantages, on a laissé l'orge et le coton pour le vin, et ce genre de culture, presque partout, a remplacé à peu près exclusivement tous les autres.

Je dois dire ici que tout le monde, en général, est dans la persuasion erronée qu'on a trop planté de vignes, parce qu'on a vu le prix du vin diminuer à proportion qu'on en a étendu la culture, et qu'avec une quantité moindre, et sans être soumis à tant de travaux et de dépenses, on en faisait auparavant presque le même argent. Mais ils ne font pas attention que la vigne, à elle seule, remplace et surpasse de beaucoup tous les autres avantages qu'ils pourraient retirer de leurs champs, et compense avec usure

toutes les dépenses qu'elle coûte de plus; puisque, outre le produit bien plus considérable qu'ils retirent de leurs vins, elle est encore la source féconde du commerce et de l'industrie qui les fait subsister; car c'est le vin, et le vin seulement, qui alimente l'un et l'autre. Cette vérité est facile à comprendre : l'île renferme une population de douze mille trois cent cinq âmes, et elle n'a d'autre moyen de subsistance que le vin et l'orge; or, ce n'est pas de l'orge qu'elle la tire, puisque cet article, réuni à tout les autres produits, hors le vin, serait insuffisant pour nourrir les habitants pendant trois mois; ce n'est pas non plus uniquement du prix de leurs vins, considérés exclusivement, puisqu'ils ne donnent pas une pipe même pour homme, c'est-à-dire quarante francs, en comptant les dépenses ou les contributions qu'il faut en défalquer pour le produit net; c'est donc du commerce et de l'industrie dont ils sont la source; car c'est le vin qui, pendant toute l'année, dans l'île ou hors de l'île, sur terre et sur mer, met tous les bras en mouvement, nécessite l'entretien de la marine, donne naissance à tous les profits d'importation et d'exportation, et fait vivre une foule de personnes qui ne mettent pas le pied dans les vignes, ou qui n'ont pas un pouce de terre pour y travailler. Le cabotage même des bateaux dans les îles voisines, si le vin ne leur enfantait, directement ou indirectement, des profits, serait presque nul. Du reste, il n'y a qu'à faire une comparaison entre leur ancienne manière de vivre, lorsqu'ils ne semaient que de l'orge, et celle qu'ils pratiquent aujourd'hui que leurs champs ont été convertis en vignes; alors on lira la preuve irréfragable de ce que j'avance sur leurs tables, sur leurs habits et dans leur ameublement, comme aussi dans leurs bourses et

dans leurs bâtisses, ainsi que nous l'indiquerons plus bas.

Quant aux prix qu'ils retirent de leurs vins, je sais que, dans l'état actuel des choses, où Santorin n'a à peu près qu'un seul débouché, une grande quantité peut quelquefois ne pas donner plus de profit qu'une quantité médiocre, et qu'il peut arriver des circonstances où on s'estimerait même heureux de pouvoir s'en défaire à vil prix, comme il est arrivé pendant les guerres de la Turquie. Mais, outre que le commerce et l'industrie auxquels le vin donne lieu surpassent infiniment par leurs avantages tout ce que peuvent produire les champs, et que les cas rares et accidentels ne doivent être comptés pour rien, ils peuvent obvier à ces inconvénients en ouvrant à leurs vins d'autres débouchés, ou même en consacrant la moitié des raisins au vin santo, qui sera accueilli avec plaisir dans la plupart des grandes villes de l'Europe et du nouveau monde. C'est là le moyen de donner à ce produit sa véritable valeur et de faire mieux comprendre à tous l'avantage qu'il y a à planter tout en vignes dans un pays qui, dans son état présent, n'a d'autre ressource que le vin, ni d'autres profits que ceux qui en naissent, vu que l'île entière, semée d'orge, ne serait plus capable de nourrir sa nombreuse population, surtout avec le nouveau régime qui s'y est introduit; vu surtout qu'aucune autre contrée de la Grèce ne peut lutter avec Santorin. C'est ce que prouve l'expérience de tous les jours. De là, je conclus que les Santoriniotes doivent planter nonseulement leurs champs en vignes, mais même, s'il était possible, leurs rochers et jusqu'aux toits de leurs maisons. Et il ne faut pas qu'ils prétextent le besoin qu'ils ont de leurs champs pour le fourrage des animaux: ils en trouveront suffisamment, au besoin, dans les autres îles avec l'ar-

gent que leurs vins leur feront gagner ; ils en trouveront, en ensemençant leurs vignes avec le fumier qu'ils jettent dans leurs champs ; ils en trouveront, en diminuant le nombre des animaux, s'ils confectionnent de nouveaux chemins pour mettre en usage le système des chars ou des charrettes; ils en trouveront, enfin, dans l'augmentation des gains qu'ils feront dans l'industrie et le commerce plus étendus que nécessitera une plus grande quantité de vin. Du reste, ils sont poussés à la plantation progressive des vignes comme par instinct, et il paraît que la nature les fait marcher presque à leur insu et malgré leurs raisonnements. Aussi, si cette progression continue encore, comme tout le fait penser, dans quelques années on n'y verra pas un champ qui n'ait été converti en vigne. Ainsi, il n'y aura d'orge que celle qui se recueillera parmi le pampre.

Quant au coton qu'on récoltait autrefois en assez grande quantité, il est évident qu'il a dû suivre la même destinée que l'orge, et je doute si aujourd'hui on en récolte cent quintaux. Ce sont donc deux articles à supprimer entièrement dans le dictionnaire de géographie, ainsi que celui des serviettes qu'on fabriquait dans l'île. L'espèce de coton qu'on y cultive, c'est le coton arbrisseau. Il se sème d'abord, et ensuite on le taille près de terre, en empoignant en faisceau les petites tiges, qu'on coupe toutes ensemble. Malgré cette culture si négligée, la plante peut durer plus de cinquante ans, sans qu'il soit besoin de la semer chaque année.

Autrefois la toile de coton, avec les serviettes ouvrées qu'on en fabriquait, était l'unique article de manufacture de l'île, et celui dont on se servait universellement et presque exclusivement pour les vêtements. Elle suppléait aux riches

draps et aux belles soies dont on s'habillait en Europe; car elle fournissait à l'habillement du pauvre et du laboureur, comme aussi au luxe des nobles et des grands. Les prêtres mêmes faisaient teindre cette toile en noir, pour en faire leur habit ecclésiastique. Les dames aussi, quoique plus ambitieuses dans leur parure, et plus portées à rechercher ce qui sent l'élégance, le luxe, la vanité, se croyaient assez bien parées, au moins dans les jours et les fêtes ordinaires, avec leurs jupons propres et blancs comme la neige, quoique d'un tissu assez grossier.

Il ne faut compter presque pour rien les autres productions de l'île. Un peu de sésame, de millet, d'araca, de lentilles, de haricots, le tout en petite quantité, compose tout l'article et la nomenclature des céréales. Le froment y réussirait un peu; mais la paille étant moins bonne pour le fourrage des animaux, on lui préfère l'orge. La pomme de terre, qui est ailleurs d'une si grande ressource; les navets, les topinambours, et tant d'autres articles, n'y sont pas connus; mais la mélongène y réussit et la tomate y est excellente, ainsi que le chou et le chou-fleur.

C'est une chose remarquable à Santorin, que tandis que les plants étrangers de raisin s'y améliorent par la transplatation, presque toutes les graines de jardinage, de fleurs exotiques, y dégénèrent et s'abâtardissent après deux ou trois ans. Cependant, les fruits y sont généralement savoureux. J'en excepte les melons, qui, hors une espèce qu'on appelle *chimonica* (χειμονικά), c'est-à-dire d'hiver, parce qu'ils se conservent, sont de très-mauvais goût, et sentent fortement le terroir. La pastèque, ou melon d'eau, y est très-bonne, mais pas de grosse taille. N'importe, cependant, la mauvaise qualité des melons, on aime mieux dans l'île une

bonne melonnière qu'une rente de cent écus, et chacun aime à vanter la sienne, quand il en a une. On leur passe aisément ce mauvais goût, et leur avidité pour cette sorte de fruit, dans un pays, où presque tous les autres leur manquent. Ils penseraient autrement, s'ils avaient les riches vergers que nous avons en France, et s'ils avaient promené leurs regards sur le luxe de nos jardins fruitiers.

Quant aux arbres, ils ont des figuiers en grande quantité, qui donnent d'excellentes figues de toutes les espèces, quelques pêchers, quelques abricotiers, quelques mûriers noirs et de la plus grosse espèce; point de pommiers, point de poiriers ou presque point, et ainsi de tant d'autres arbres fruitiers. On y voit, dans certains jardins, quelques orangers qui donnent de très-belles oranges; mais ils sont en très-petit nombre. L'amandier y réussirait bien, mais il y en a très-peu. Le figuier périt peu à peu dans la vigne. Si les figues sèches y étaient bien préparées, comme à Smyrne, elles pourraient fournir un article de plus au commerce, mais on ne s'en occupe pas. Pour les empêcher de tomber et en hâter la maturité, avant qu'elles soient mûres, on attache aux feuilles des figues sauvages appelées *érines* (ἐρινός), d'où s'echappent une foule de petits insectes, qui vont piquer les bonnes figues. Sans cette précaution, celles-ci tombent en si grande quantité, que la terre en est couverte. J'ai ouï dire, cependant, qu'on peut empêcher cette chute, en accoutumant le figuier à se passer d'érines pendant les premières années qu'il porte du fruit.

Il ne faut chercher à Santorin ni bois de chauffage, ni bois de construction; il n'y a que celui des vignes; tout le reste y vient de dehors. L'île est, en général, dépouillée de toute sorte d'arbres fruitiers, ou d'arbres d'embellissement

pour l'ombrage et la fraîcheur; et elle est trop découverte, et par conséquent trop exposée aux vents, pour qu'ils puissent y prospérer. De plus, la terre étant extrêmement dure, et pour cela n'étant pas défrichée à une assez grande profondeur, les racines surnagent, pour ainsi dire, à la surface, ne peuvent s'y nourrir aisément et atteindre tout le développement dont elles seraient susceptibles. Ce sont peut-être là les raisons pour lesquelles l'olivier a presque totalement disparu.

Du reste, ce qui manque à Santorin, sous le rapport des fruits et du jardinage, les îles voisines, surtout celles de Naxie et de Candie, viennent le lui apporter; et la Russie lui envoie en abondance ses céréales et tant d'autres comestibles de toute espèce, que les bâtiments de l'île en rapportent à leur retour, avec l'argent de ses vins.

CHAPITRE VII.

VILLES ET VILLAGES, POPULATION, ÉDIFICES, USAGES.

D'après la nouvelle division que le gouvernement grec vient de faire des communes de Santorin, et le recensement exact qui vient d'être fait de sa population, l'île a été distribuée en quatre démarchies, qui comprennent quinze villes ou villages, et 12,305 habitants. La première démarchie est Théra (Θήρα), occupant le milieu de l'île; la seconde est Calliste (Καλλίστη), au sud de Théra; la troisième Emporion (Ἐμπορίον), à l'extrémité ouest; et la quatrième enfin, Œa (Οἶα), à l'extrémité nord. La petite île de Thérasia (Θηρασία) forme une cinquième démarchie, à part.

1° La démarchie de Théra se compose de cinq villes ou

villages, avec une population de 4,279 habitants : Phira, chef-lieu et capitale de l'île, et siége du gouverneur et de l'évêque latin. Son nom paraît dériver de Θήρα, par altération, en changeant le θ en φ, dont la prononciation se rapproche beaucoup dans l'un et dans l'autre. Elle comprend : Catophira (Κατώφιρα) ou Phira bas, au sud, et contigu à la précédente; Phirostéphani (Φιροστεφάνι), ou couronne de Phira, au nord de la première : popolation des trois ensemble, 1,296; Condochori (Κοντοχώρι), à l'est, et immédiatement au-dessous de la ville principale: population, 872; réunis à Phira, ou en étant rapprochés par leur extrémité, ces trois villages, Catophira, Phirostéphani et Condochori peuvent en être considérés comme les faubourgs; Merovigli (Ἡμεροβίγλιον), au nord de Phirostéphani et à vingt minutes de Phira, sur la montagne de son nom, au-dessus et tout voisin de Scaurus: pop. 829; Vourvoulos (Βουρβοῦλος), à peu de distance du précédent, à l'est et sur le penchant de la montagne, divisé en deux très-petits villages, Vourvoulos bas (Κατωβουρβοῦλος) et Vourvoulos haut (Ἐπανωβουρβοῦλος), dont le dernier n'a que quatre ou cinq maisons isolées : popul. 247; enfin Cartérados (Καρτεράδος), y compris, presque à côté et au sud, le village de Vounitzo (Βουνίτζο) : population 1,035.

2° La démarchie de Calliste comprend quatre villes ou villages, avec une population de 3,351 habitants : Pyrgos (Πύργος), chef-lieu, sur la montagne du même nom : pop. 1,095; Gonia et Gonia haut (Γονία et Ἐπανωγονία), au-dessous et à l'est de Pyrgos : pop. 839; Vothona (Βόθων), au nord et au-dessous de la même ville, dans un ravin : popul. 639; Messaria (Μεσσαρία), entre Pyrgos, Phira et Carterados dans la plaine du même nom : pop. 778.

3° La démarchie d'Emporion comprend trois villes ou villages, avec une population de 2,314 habitants. Emporion (Ἐμπόριον) : pop. 1,139; Megalochorion (Μεγαλοχωρίον), au-dessous et presque à l'ouest de Pyrgos, au commencement de la plaine qui perte son nom : pop. 747; Acrotiri (Ἀκρωτήριον), vers la pointe occidentale du sud de l'île, avec quelques maisons séparées du château : pop. 428.

4° La démarchie d'Œa ne comprend que la seule ville d'Épanomérie (Ἐπανωμερία), avec le petit village de Phénikia (Φοινικία), à l'est et à vingt minutes de la première, où sont, avec quelques familles, les caves et les maisons de campagne de la ville : pop. 1,950.

5° Enfin la démarchie de Thérasia (Θηρασία), à l'ouest de Théra, dont elle dépend, comprend quatre petits villages, avec une population de 411 habitants. Manolas (Μανολάς), au haut du précipice, en face de Mérovigli : pop. 139 : Potamos (Ποταμός), à l'ouest du précédent : pop. 133. Agrilia (Ἀγριλία), au sud de Potamos : pop. 80; Kéra (Κυρία), au sud de Manolas, vers la pointe méridionale : pop. 59. Depuis 1837 jusqu'à ce jour, 1842, une nouvelle division a réduit toute l'île en deux démarchies, celle de Phira, qui comprend toute la partie septentrionale, et Calliste, qui comprend toute la partie méridionale. (M. Nicolas Delenda, fils de J. catholique de Phira, le plus cher, comme aussi le plus digne de mes anciens élèves, est actuellement démarque de Théra, et Basilios Gavala, démarque de Calliste.)

La petite île de Thérasia, dont la terre est de même nature, de même origine et de la même fertilité que celle de Santorin, a plus de champs que de vignes. Mais là aussi on continue de planter, et bientôt, elle ne sera plus qu'un

vignoble, dans toute son étendue. Les habitants d'Épanomérie, qui n'en sont qu'à un quart d'heure de distance, y ont beaucoup de propriétés, et passent le petit canal qui sépare les deux îles, dans une barque permanente de service, qu'on appelle pour cela, en grec, péramataria (περαματαρία), c'est-à-dire barque d'un bord à l'autre, ou de passage. Les Thérasiotes, quoique à côté de Santorin, sont si simples et si arriérés par rapport aux Santoriniotes, qu'ils paraissent nés au milieu des bois, éloignés de toute société.

La préfecture de Théra comprend encore sous sa dépendance les trois îles de Nio (Ἴος) : pop. 2,300; d'Amargos (Ἀμοῤγος) : pop. 2,462 ; et d'Anamphi (Ἀνάφη) ; pop. 800, qui, réunies à celles de Théra et de Thérasia, font une population de 17,867 âmes.

Chaque démarchie, sous un seul gouverneur, représente, à peu près, ce que sont nos communes en France, avec un démarque (δήμαρχος), assisté d'un conseil municipal; il est comme nos maires, mais avec des attributions un peu plus étendues. Il y a encore un conseil général où toutes les démarchies envoient des membres municipaux, choisis par le peuple dans une assemblée des plus imposés de la commune, pour le composer d'après les suffrages de l'assemblée. Ce conseil délibère sur toutes les affaires qui intéressent l'île entière; alors le démarque de Théra en est, après le gouverneur, le premier membre, et en son absence, président de droit.

Les autres autorités de l'île sont, un receveur général (εἰσπράκτορ) (mon honorable ami, M. Ph. Bazeggio, catholique de Phira); un receveur des contributions (ἔφορος), pour toutes les démarchies; un juge de paix (εἰρηνοδίκης); un receveur des douanes (τελώνης); un brigadier de gendarmerie (Πολι-

τάρχης), avec quatre gendarmes (χωροφύλακοι); enfin un commissaire de police (ἀστυνόμος), dont les attributions sont quelquefois confondues avec celles du maire de Théra, qui punit et réprime certains délits.

Tout grec de nation, comme aussi tout étranger naturalisé, peut être admis, sans distinction de rang ou de religion, à toutes les fonctions publiques. Les catholiques nés en Grèce sont tous regardés comme sujets grecs. Les lettres de naturalisation s'obtiennent après trois ou quatre ans de résidence dans le pays, et chaque commune peut les accorder.

La conscription n'est pas encore, que je sache, établie en Grèce. Le patriotisme, l'amour de l'indépendance et de la liberté, le besoin de se défendre, ont fait jusqu'ici tous les enrôlements de terre et de mer.

Tout fonds de terre, dans toute l'étendue de la domination grecque, quel qu'il soit, est soumis à l'impôt territorial, c'est-à-dire à la dîme.

Tous les titres honorifiques ou de noblesse y ont été abolis.

Tous les cultes y jouissent de la même liberté et de la même protection, et les lois punissent quiconque insulterait publiquement, de vive voix ou par écrit, la religion ou les diverses croyances des sectes hétérodoxes.

Nous avons déjà dit qu'on comptait dans l'île cinq châteaux anciens, savoir: Scaurus, Emporion, Acrotiri, Pyrgos et Epanomeria : c'étaient comme des espèces de forteresses, avec une tour ordinairement, et de faibles remparts qui enveloppaient toute la ville, et qui servaient à la protéger contre les voleurs ou les pirates. On les appelait en grec Castron (Κάστρον), c'est-à-dire fort. Ils sont, commu-

nément, bâtis sur des hauteurs ou sur des rochers qui les font ressembler à des citadelles. C'est un usage commun aux autres pays de la Grèce, et qui a été établi dans l'antiquité. L'on voit encore assez souvent d'anciennes ruines sur des points élevés et escarpés. Ces châteaux étaient nécessaires autrefois, pour s'y mettre à l'abri des dangers et du pillage des pirates, qui de tout temps ont régné dans les îles, et dont la race ne s'est jamais éteinte dans l'Archipel. Le grand Pompée put bien, de son temps, et d'autres après lui, les forcer à se cacher momentanément dans leurs rochers ou dans leurs repaires; mais ils ont toujours reparu aussitôt après. C'est ce que nous voyons encore de nos jours, et ce qui a été plus particulièrement remarqué pendant la révolution grecque. Aussi, fallait-il presque toujours des bâtiments de guerre pour escorter les navires marchands, crainte qu'ils ne fussent pillés ou coulés à fond.

Et faut-il s'étonner qu'il y eut tant de pirates dans ces parages, puisque dans bien des endroits, sur les côtes du continent et dans les îles, le brigandage était une espèce de profession, qu'on embrassait comme celle de l'état militaire, où il y avait une espèce de hiérarchie, certaines lois, une certaine discipline, une certaine subordination, quelquefois même un chapelain, et où chacun rivalisait de zèle, de courage et d'audace, pour faire un coup de main et les meilleures prises. A Cathérini, par exemple, sur le golfe de Salonique, comme aussi dans plusieurs autres endroits, même dans l'intérieur du continent, en Thessalie, en Épire, dans l'Albanie, les brigands se formaient par bandes ou en corps de troupes, pour tomber, non-seulement sur les bâtiments qui naviguaient aux environs, mais même sur les villes et villages qu'ils pillaient; et le nom de capitaine de brigands

dans ces contrées, n'était pas moins brillant et moins illustre que celui de capitaine d'une compagnie militaire dans nos armées, pourvu qu'on sût faire preuve de bravoure et d'habileté dans la prise d'un navire, dans le sac d'un village ou dans le dévalisement d'une caravane. Le fameux Ali-Pacha, pacha, à Janina, dans l'Albanie, que Napoléon ne dédaigna pas d'attacher à ses intérêts, et qui a fait tant de bruit dans ces pays, n'a pas eu une autre origine. C'est de là que le prit le sultan pour l'élever au pachalik, et l'employer à purger le pays des brigands dont il était le premier comme le plus redoutable. Ce sont des hommes livrés et exercés à cette profession qui ont fourni les meilleurs soldats aux armées grecques pour la conquête de l'indépendance, et qui se sont fait la plus grande réputation de bravoure, qu'ils conservent encore aujourd'hui pour eux et pour la Roumélie, d'où sortait le plus grand nombre. Ali-Pacha, à la tête de cette milice sauvage et brigande, parvint à réprimer et à purger les provinces dont il devint la terreur, le fléau, le conquérant, le souverain et le héros; et les Rouméliotes, sous les capitaines qui les commandaient, convertissant l'amour du brigandage en patriotisme, ont culbuté, taillé en pièces ou mis en fuite les plus nombreuses armées de la Porte; et par eux, la liberté a été rendue à la Grèce.

Parmi les châteaux, auxquels nous devons encore revenir après cette petite digression, celui de Scaurus et celui de Pyrgos étaient les plus distingués. Dans le premier, résidait toujours le syndic des latins, et quelquefois le cadi (juge turc), parce que c'était là qu'habitait la noblesse catholique. Les syndics grecs résidaient dans les villes ou villages où le choix des habitants allait les désigner. Mais

le cadi, qui était envoyé tous les ans ou tous les deux ans par le Grand-Seigneur, pour régler les affaires importantes, faisait ordinairement sa résidence au château de Pyrgos, où habitait principalement la noblesse grecque, laquelle a toujours rivalisé d'éducation et de politesse avec la noblesse latine, et se distingue encore aujourd'hui des autres habitants de l'île par l'accent et une plus grande pureté de langage, tandis que les latins, surtout ceux de Phira, avec leur origine presque tout européenne, et leurs relations plus fréquentes avec les étrangers, avec leurs missionnaires et leurs maîtres d'écoles, qui souvent parlaient italien ou français, en grec, n'ont fait qu'altérer ou corrompre la langue. Mais aujourd'hui, 1842, les uns et les autres parlent beaucoup mieux.

Les châteaux de Santorin ont cela d'agréable qu'on y jouit d'un air très-pur et d'une vue magnifique; mais toutes les maisons y sont, en général, à l'étroit, sans un pouce de jardin et sans autre promenade que le toit en plate-forme des maisons. Les rues y sont si étroites et tellement étranglées, que souvent deux personnes peuvent à peine y passer de front; quelquefois même on ne peut y marcher qu'un à un. Elles sont tortueuses, scabreuses, précipitées, conduites au hasard, et assujetties aux formes naturelles et irrégulières du terrain. Ainsi, tout y est sans plan et sans règle, et si les murs n'étaient rapprochés, on y courrait risque de s'estropier en marchant sur le pavé glissant et, inégal qu'on foule. Une seule porte en ouvre l'entrée, et avant la révolution on la fermait toutes les fois qu'on entendait parler de pirates dans les environs. Mais toutes les maisons, au moins aujourd'hui, ne sont pas toujours renfermées dans l'enceinte; il en est d'autres hors des murs, qui

semblent vivre à l'ombre et sous la protection des châteaux.

Ceux des autres pays de la Grèce que j'ai visités s'y présentent à peu près sous la même forme : partout des rues étroites, irrégulières, montueuses, souvent sales; et ces défauts sont communs aux villes et aux villages, dans les îles et sur le continent. Il est rare, même dans les grandes cités, de voir de beaux quartiers bâtis avec tant soit peu de goût et d'architecture; mais il est des pays où ces défauts se font plus particulièrement remarquer.

Aux îles de Serpho, de Siphante, les rues sont dans le même goût; à celle d'Astypalie, elles sont si étroites qu'on ne peut y porter les morts dans un cercueil, et, par une nécessité pitoyable et un usage révoltant, on est quelquefois obligé de les envelopper dans un tapis, comme dans un sac, et de les emporter sur ses épaules jusqu'à l'église, ou hors du village. Partout dans ces îles, elles ont souvent une pente si rapide, qu'il faut la plus grande précaution pour y marcher, sans tomber et sans se voir en danger à tout instant de s'y échiner; d'autres fois elles sont occupées par des escaliers hors des maisons, qui font courir le risque de s'y casser la tête sans s'en apercevoir. A Syra, outre la rapidité excessive des rues de l'ancienne ville, on est exposé à être emporté par les cochons qu'on y rencontre à chaque pas, et qui, vous disputant le passage, peuvent, malgré vous, vous emporter à cheval sur leur dos, en passant, de gré ou de force, entre vos jambes, pour s'ouvrir une issue. A Naxie, on balaye et on emporte sur ses habits, surtout en été, une quantité de puces que chaque famille secoue de ses fenêtres dans la rue publique; et Dieu sait combien féconde et prodigieuse est dans ces pays cette race tracassière d'insectes, quand on n'a pas, dans une ville ou dans une maison, tous

les soins de propreté! A Chio, à Milos, à Siphante et en quelques autres endroits, les maisons sont souvent bâties à la génoise; mais, nulle part, les villes n'y présentent ni plan, ni agrément, ni régularité, ni commodité.

On pourrait penser que le continent de la Grèce est mieux partagé sous le rapport des villes et des habitations; mais non; on peut dire, généralement parlant, que c'est encore pire. Dans le Péloponnèse surtout, dans la Roumélie, la Thessalie, la Macédoine, dans tous ces pays où l'architecture avait élevé les plus beaux monuments que l'art puisse inventer, et produit des chefs-d'œuvre sans nombre, dont on admire encore les restes avec une espèce d'extase; dans ces pays où la plus chétive bourgade était quelquefois décorée de temples et d'autres édifices magnifiques; dans ces pays, en un mot, où toutes les nations de l'Europe civilisée sont allées à l'école sur leurs nobles ruines, et s'enrichir de leurs illustres débris, il est triste de ne voir presque partout que de pauvres masures, quelquefois des villes ou des villages entiers, composés d'espèces de cabanes où sont logés tous ensemble père, mère, enfants, animaux, sans clôture qui les sépare. Car, savez-vous ce que sont les habitations à la campagne, et même dans la plupart des villes? Ce sont des chaumières mal construites, où le vent, la pluie percent de toutes parts, et où le soleil, pendant le jour, et la lune, pendant la nuit, envoient par mille ouvertures leurs rayons et leur clarté à travers les tuiles en désordre dont elles sont couvertes. Dans un carré qui n'a que le rez-de-chaussée, où l'on voit, tout au plus, une mauvaise petite lucarne, et jamais de cheminée, la famille occupe un coin où tous les membres dorment ensemble, enveloppés dans une espèce de sac, à la file les uns des autres,

les enfants placés toujours selon leur âge, de manière à ce que les derniers nés poussent les aînés à l'extrémité. L'ameublement est à peu près nul, et, quand il fait froid, on allume le feu au milieu du carré, et tous se placent et se chauffent à la ronde comme ils peuvent. Les moutons, les ânes ou mulets, les bœufs, les cochons sont établis dans les autres coins, et les poules sont juchées par-dessus, sur quelque perche mal conditionnée. L'entrée en est extrêmement basse, et il faut se courber pour y pénétrer. Exceptez-en quelques familles riches dans certains endroits, et quelques villes particulières, en très-petit nombre, et, quand vous parcourrez la Grèce, vous croirez vous trouver chez des peuplades sauvages. Il est même plusieurs contrées, comme dans la Macédoine, dans l'Albanie, dans la Thessalie et ailleurs, où l'on ne vit que sous des tentes. Mais c'est dans les campagnes surtout où paraît toute la pauvreté de l'art réunie à l'excès de la misère; et l'on peut m'en croire. Qu'on consulte le premier Grec de ces pays, et il vous confirmera tout ce que je vous dis. Écoutez M. Pouqueville, qui était consul de France à Janina, du temps d'Ali-Pacha :

« Elles (les maisons) consistent dans un rez-de-chaussée dont le toit forme le plancher. On est obligé de s'incliner pour y entrer. La porte en est très-basse. Le feu est contenu dans un trou décoré du nom de cheminée. Une petite trappe éclaire cette misérable cabane, où pendant la nuit on jouit de l'aspect du ciel à travers la concavité des tuiles. Dans l'hiver, les pauvres gens n'y sont abrités ni contre le froid ni contre la neige; ils sont obligés de s'envelopper le corps et la tête de couvertures, pour adoucir les rigueurs de la mauvaise saison. » Et tout ceci est dit du Péloponnèse,

c'est-à-dire de ce pays dont le sol, jusqu'aux plus simples villages, fut autrefois couvert de superbes monuments d'architecture, de statuaire, de peinture. « Exceptez de cet état pitoyable quatre ou cinq villes que leur position en éloigne un peu, et vous aurez une idée de la Grèce moderne, telle que la domination barbare des Turcs l'a faite. »

Il en est une cependant qu'il ne faut pas confondre et qui mérite une mention honorable : c'est la nouvelle Athènes. Cette ville charmante, qui s'élève sur les ruines de l'ancienne, et qui hérite de tant d'illustres souvenirs, paraît destinée à faire revivre, en partie au moins, la gloire architecturale de la Grèce, et se montre déjà comme un bijou parmi tous les lambeaux de guenilles et de deuil qui rendent ce pays si triste et si digne de compassion. Elle se bâtit sur un plan moderne, qui le disputera bientôt en beauté et en régularité à nos plus belles villes de France, et déjà elle se remplit de nouveaux habitants qui y affluent de tous côtés. Le nom d'Athènes a encore quelque chose d'enchanteur, et, avec tous les agréments qu'on y trouve à présent, cette ville offre un séjour attrayant à ceux qui vont lui faire leur visite.

On regrette de ne pouvoir pas parler aussi avantageusement de la nouvelle Hermopolis, dans l'île de Syra; mais n'accusons que les circonstances. Cette ville, qui semble être sortie tout à coup de terre comme par enchantement, et qui paraît renfermer aujourd'hui une population de plus de vingt-cinq mille âmes, commença à peu près par des cabanes que vinrent y bâtir, pour s'abriter, les malheureux Grecs fugitifs de Smyrne, d'Aïvali, des îles de Chio et d'Ipsara, qui, dans les catastrophes dont ils furent les victimes, lors de leur soulèvement contre le sultan, avaient échappé au glaive des Turcs. Ils étaient trop malheureux et trop

pauvres, trop attristés de la ruine totale de leur patrie, de la perte des leurs, dont ils portaient encore sur leur front et sur leurs habits les taches du sang que le yatagan avait fait jaillir sur eux, pour songer à bâtir une ville régulière. Peu occupés, dans cet état, de l'agrément et de la commodité, chacun ne pensa qu'à ce qu'exigeait la plus rigoureuse nécessité, et seconstruisit à la hâte et sans ordre une chétive habitation pour s'y loger comme il pourrait. Tous les malheureux que la révolution et la guerre avaient dépouillés et chassés de leur patrie allèrent y chercher un asile. Mais le besoin leur créa bientôt des ressources qui arrachèrent les habitants à la misère : Hermopolis accueillit tous les pirates de l'Archipel, recela leurs prises, se chargea de les vendre et de les expédier çà et là, et commença un commerce qui a fait de Syra, en dix ou douze ans, l'entrepôt de toutes les îles de la mer Égée et de plusieurs contrées du continent. Revenons à Santorin.

Nous avons vu qu'autrefois grand nombre d'habitations étaient creusées dans l'aspe; mais ce qu'il y avait alors de singulier, c'est qu'une population était quelquefois cachée tout entière dans ces souterrains, sans qu'on se doûtat de son existence; de sorte qu'un étranger, arrivant sur un village où on le conduisait, aurait pu demander sérieusement à son guide, s'il n'eût été prévenu, comme il arriva, en effet, à mon prédécesseur, au village de Condochori : « Où est donc le village? » On aurait pu croire, à en juger par la fumée qui sortait par-dessus, parmi l'orge ou les choux, qu'on faisait feu par-dessous, non pour préparer son dîner, mais pour déloger des lapins ou des renards de quelque tanière qu'on avait sous les pieds.

Aujourd'hui la plupart des habitations consistent en

maisons solidement bâties, toutes voûtées, à plein cintre, en forme de croix simple ou à deux croix, et toujours terminées en plate-forme. A les voir à l'intérieur, elles ont un air d'église; et, comme tout y est bâti en pierre, on n'y voit jamais d'incendie.

L'usage de terminer les maisons en plate-forme ou en terrasse est commun à plusieurs contrées du Levant. L'on voit dans la Bible que cet usage est très-ancien, et que les habitations y étaient, comme aujourd'hui, basses et souvent à simple rez-de-chaussée. A Naxie et dans d'autres endroits, ces terrasses sont soutenues par des poutres couvertes de claies de roseaux, sur lesquelles on applique une couche épaisse de terre glaise, où l'eau, pendant les pluies, filtre souvent à travers, coule sur les planchers, et salit les appartements et surtout les murailles, qui en portent ordinairement la trace de haut en bas; tandis qu'à Santorin le bon ciment dont on les enduit, joint à la solidité des voûtes, les rend imperméables. La femme qui, du toit de sa maison, lança, sur la tête de Pyrrhus, à Argos, la tuile qui le tua et termina ses courses militaires, semble prouver que les maisons de cette ville n'avaient pas le toit en plate-forme.

En général, du moins chez les familles un peu aisées, les habitations, à Santorin, sont spacieuses, propres, bien tenues, et on en trouve beaucoup que le goût européen ne dédaignerait pas. Le paysan même cherche souvent à orner son humble demeure de quelque petit meuble de fantaisie, et à faire figurer sur une planche ou sur une armoire quelque vase de cristal ou de porcelaine, dont les juifs trafiquent dans les îles, pour traiter les personnes de quelque distinction, qui pourraient par hasard entrer chez lui, et pour lui faire politesse.

L'intérieur des maisons est divisé, en général, selon le gout, la fortune de chacun, et selon le local qu'il a; mais, chez les riches, il est basé à peu près sur un plan commun qui sert de point de départ presque à toutes les maisons. En voici la description, qui en donnera une idée.

La façade se compose de la porte d'entrée, avec une fenêtre de chaque côté et une au-dessus. En entrant, on trouve d'abord un grand portique, ou plutôt une grande salle carrée longue, dont la longueur et la largeur varient selon le plaisir ou l'aisance de chacun, suivant en cela l'usage des Vénitiens, dont ils l'ont emprunté. De chaque côté règnent en symétrie, sur toute la longueur, à droite et à gauche, deux ou trois chambres latérales, couronnées quelquefois, avec la salle, par trois autres chambres qui les croisent sur le derrière. Entre les portes qui ouvrent l'entrée dans les chambres, sont de longs sofas plus ou moins larges, garnis de matelas et de coussins rembourrés; le tout recouvert de belles indiennes à fleurs ou de riches étoffes, selon la fortune, le luxe et la magnificence des particuliers. Là, comme on le pratique dans d'autres pays de la Grèce et surtout en Turquie, les maîtres de la maison, les amis habitués et les gens de visite reposent mollement leur fatigante oisiveté ou leur inerte indolence, et font monter vers la voûte la fumée ondoyante de leurs pipes parmi les gorgées périodiques de café qu'ils savourent lentement et à petits traits, en l'effleurant légèrement de leurs lèvres.

Le fond et le devant, entre la porte et les fenêtres qui se servent de pendant l'une à l'autre, sont flanqués assez souvent de quelque chaise sénatoriale de Venise, reste expressif du luxe passé et de la vieille magnificence de quelque sénateur en déconfiture. Les quatre coins sont or-

dinairement occupés par des écrins ou des commodes ou de petites tables en symétrie, délicatement travaillés. Au dessus des sofas et le long des murailles s'allonge quelquefois une longe file de tableaux plus ou moins grands, entremêlés assez souvent de quelques glaces à cadre sculpté et doré. Le dessus des fenêtres, à la porte d'entrée, ou de la porte elle-même, à l'intérieur, comme aussi le dessus de la partie correspondante au fond de la salle, sont ornés quelquefois pareillement de glaces de Venise, dont la corniche à jour est festonnée de sculptures et dorée.

Cette grande pièce sert de salle de réception et en même temps de salon de compagnie; et quand les chambres à coucher ne suffisent pas pour la famille ou les gens de visite, les sofas qui la décorent font alors l'office de lit, de siége de repos et de parade tout ensemble.

Chaque maison a son four dans la cuisine, à côté du foyer ou du potager. Les fours publics ne sont que pour les gens du peuple ou de la basse classe, qui manquent d'espace ou de moyens suffisants pour en avoir un en particulier et le chauffer à leurs frais, et qui, par économie et selon l'ancien usage, cuisent leur pain d'orge, et le font recuire en biscuit pour plusieurs mois. Ces petits pains, de forme longue et de médiocre grandeur, sont à moitié coupés, en pâte, à cinq ou six portions grosses comme le poing, avant de les mettre au four la première fois, et à la seconde on les coupe entièrement pour les faire recuire. On appelle ces morceaux *schize* (*σχίζα*), *morceau coupé ou séparé*. Dans les familles un peu aisées, le pain se fait toutes les semaines, et la qualité en est assez bonne pour être regardée comme une des meilleures de l'Archipel; car dans les autres îles on fait généralement d'assez mauvais pain.

Presque toutes les maisons n'ont que le rez-de-chaussée, où se trouvent tous les appartements de logis, et souvent les pièces de décharge, dont quelques-unes sont des entresols sur les chambres latérales, et plus ordinairement sur les chambres de derrière.

Dans les îles et en général dans toute la Grèce, la douceur du climat dispense d'avoir des foyers de chauffage pendant l'hiver. On fait cuire les aliments sur des foyers élevés à ceinture d'homme, en forme de potagers, avec cinq ou six cases, séparées par des pierres en bâtisse et taillées, entre lesquelles on fait le feu, comme dans une embrasure, sous les pots ou les casseroles qu'elles supportent.

Les maisons, à l'extérieur, n'offrent pas une belle façade ni ce coup d'œil agréable que leur prêtent, chez nous, ces rangs étagés de fenêtres artistement travaillées, vitrées à gros carreaux, proportionnées dans leur haute et large dimension, toutes symétrisées et ornées de leurs persiennes en couleur. Celles qu'on voit dans l'Archipel ont un air mesquin, peu de hauteur et de largeur, sans aucune symétrie, et déparent l'édifice plutôt qu'elles ne l'ornent. Ajoutez-y assez souvent une cour sur le devant, ou qui quelquefois règne tout autour, et vous aurez une idée assez juste des bonnes maisons de Santorin. Quoi qu'il en soit, dans ce pays sec, avec le beau climat et le beau ciel dont on y jouit pendant presque toute l'année, avec l'agrément d'une très-belle vue et l'air pur qu'on y respire, elles sont faites pour s'accommoder au goût de bien des personnes, outre qu'elles sont propres, commodes, ordinairement séparées les unes des autres, et que leur ameublement n'est pas à mépriser.

Dans d'autres endroits, où l'on ne tient pas tant à l'aisance et à l'agrément, M. de Villoison a remarqué qu'il

n'est pas rare de voir dans la salle d'entrée des caisses de marchandises avec des canapés ou des estrades à la turque, où les oisifs fument du matin au soir. A Naxie, disait encore M. de Villoison en 1786, et dans plusieurs îles, grand nombre n'ont pour lit, paillasse et matelas, que des roseaux percés, attachés ensemble et placés sur des tréteaux. Les planchers y sont couverts quelquefois d'une couche de terre, qu'ils arrosent pendant l'été, pour amortir la chaleur et se procurer du frais.

A Astipalie, les appartements sont tapissés de plats, fioles, bouteilles, verres, vases qui se transmettent de père en fils; restes antiques qu'ils ont reçus des Vénitiens, ou dont ils ont imité l'usage, lorsque la république dominait dans les îles; de sorte que ces maisons ressemblent à des magasins de quincaillerie. Les habitants s'y asseoient sur des tabourets ou sur de coffres. A Argentière, ancienne Cimole (Κίμουλος), les lits sont si hauts qu'il faut monter sur des caisses et, ensuite, sur un marche-pied pour les escalader, au risque de dégringoler et de se casser les reins. Ce meuble nécessaire, qui, en France, est orné ordinairement avec tant de luxe, et qu'on regarde comme un des premiers embellissements d'une belle pièce, est aussi bien simple et bien négligé. Il est, assez souvent, sans ciel et sans parure, ayant, tout au plus, des rideaux fort communs, qui pendent humblement d'une tringle en fer, fixée sur quatre piquets. « Aussi, dit un voyageur qui avait parcouru ces contrées en observateur, les Grecs n'ont jamais su faire un lit; et, en certains endroits, surtout dans la campagne, la même pièce sert pour le mari, la femme, les enfants, les poules et les cochons. » Nous l'avons vu pour le Péloponnèse et pour d'autres pays.

En Grèce, on ne voit guère d'édifices publics que ceux

qui sont consacrés à la religion. Les Grecs se seraenit bien gardés d'en bâtir tant qu'ils vécurent sous la domination turque, surtout dans les pays qui n'avaient pas de capitulations, puisqu'ils ne pouvaient pas même construire ou réparer leurs églises, et que, quand ils voulaient obtenir cette faculté, il fallait éprouver mille difficultés, presque toujours des avanies et payer des sommes ruineuses pour faire émaner un firman du Grand-Seigneur. Depuis la révolution, cet ordre de choses est changé. Santorin a son petit hôpital de lépreux, qui y sont au nombre de dix ou onze, son chétif lazaret pour y purger sa quarantaine, lorsqu'on arrive de quelque contrée de la Turquie ou de l'Égypte; et on peut bâtir tout ce qu'on veut, dans le sacré comme dans le profane, moyennant, cependant, le contrôle du gouvernement pour le bien de l'architecture. Il y a quelques mauvais billards, mauvais cafés, mauvaises tavernes où vont s'enivrer les fainéants et les gens oisifs de la basse classe.

Il n'y a pas, à Santorin, une seule auberge; il en est à peu près ainsi dans tout le Levant, même dans les grandes villes, et s'il y en a quelquefois dans celles-ci, elles sont bien rares et bien mal tenues. Mais, à défaut de ces lieux publics, on y trouve aussi plus d'hospitalité. Cet usage important que l'humanité prescrit, que la religion consacre et qui, autrefois, était plus nécessaire en Europe même qu'il ne l'est aujourd'hui, parce qu'on n'y voyait pas alors ces magnifiques hôtels, ces auberges si bien pourvues, où le voyageur peut acheter, avec son argent, non-seulement le nécessaire pour se loger et se nourrir, mais encore le bien-être, l'aisance, l'agrément, la bonne chère et toutes les commodités dont il jouit au sein de sa famille, sans courir le risque d'importuner des étrangers ou même des amis; cet

usage, dis-je, s'est précieusement conservé en Orient, supplée, en quelque sorte, à l'hospitalité purement mercenaire qui l'a remplacé dans nos contrées et qui lui doit son origine, et rappelle celle qui s'exerçait dans les temps patriarcaux.

Mais quand un voyageur s'embarque pour aller parcourir ces pays, il doit avoir soin, à son départ, et en passant d'un lieu à un autre, s'il ne veut pas se trouver quelquefois dans l'embarras, de se munir toujours, au dernier endroit d'où il sort, s'il ne l'a fait ailleurs, d'une lettre de recommandation à quelqu'un du pays où il doit se rendre; sans quoi il se met dans le cas de courir, à son arrivée, d'une maison où d'une rue à l'autre, et de ne trouver ni table, ni logement convenable, parce que chacun craindrait de loger une personne inconnue. On comprend, du reste, que les personnes ordinaires se logent plus facilement sans recommandation, que ne le ferait une personne distinguée, parce que l'une donne moins d'embarras que l'autre, et qu'un homme de haut rang ne s'accommoderait pas toujours de ce qui peut suffire et convenir à un homme du peuple.

Quand il arrive dans ces pays une personne de qualité ou de quelque naissance, et qu'on a quelques légers indices pour la juger telle, soit qu'on se laisse tromper à son air, à ses manières, à son habillement, soit que certain bruit s'en soit déjà répandu, chacun le divulgue de son côté, et il n'est pas rare qu'on décore l'étranger du titre de milord; et ce titre anglais, qui leur paraît relever hautement la personne, ennoblit bien des voyageurs qui ne sont quelquefois rien moins que des hommes fort ordinaires, mais qui ont l'art de paraître plus qu'ils ne sont. On s'informe aussitôt, avec une avide curiosité, de sa naissance, de sa noblesse, de sa fortune; car ces trois avantages sont, là aussi, toutes choses

qui sonnent agréablement à l'oreille ; on veut encore savoir quels sont ses titres, comte ou baron, duc ou prince, s'il a de la science et des talents ; de quel pays, de quelle ville il est. Enfin, à force d'informations, parvenant à découvrir le peu d'importance de notre milord, alors on le dépouille de ses plus beaux titres, le prestige tombe, on le *démilore* et on ne voit qu'avec indifférence ou même avec mépris celui dont naguère on avait d'abord presque fait un grand seigneur.

Les hôpitaux sont rares ou même nuls en Grèce et en Turquie. La charité chrétienne qui a élevé, en Europe, tant et de si beaux édifices pour toutes les misères humaines, qui a dévoué tant de jeunes vierges au soulagement de toutes les souffrances, semble avoir été exilée de ces contrées avec la religion qui enfante ces prodiges. On trouve, chez les Turcs, des fondations pieuses pour la subsistance des chiens qui n'ont point de maîtres ; mais la barbarie laisse des milliers de malheureux de toute espèce, dans la capitale et dans les provinces, sans consolation, sans ressource, sans autre secours que la compassion et l'humanité toujours insuffisante des individus, qui, cependant, nous devons le dire, parmi les musulmans, ne sont pas sans entrailles. A Syra, les Grecs ont déjà commencé à établir, pour les malades, un hospice qui est desservi par des personnes du pays ; mais je doute si le service y est animé de cette charité industrieuse, généreuse, héroïque, qui inspire les filles de Saint-Vincent de Paul et de tant d'autres ordres religieux de vierges, que nous avons le bonheur de posséder en France, jusque dans nos plus petites villes.

CHAPITRE VIII.

PORTS DE SANTORIN.

Une chose importante pour Santorin, qui entretient une petite marine pour l'exportation de ses vins et l'importation d'une foule d'articles de consommation qu'elle n'a pas, ce serait un bon port; et c'est précisément ce qui lui manque; car ce qu'elle possède, sous ce rapport, n'en mérite pas le nom. Quand les bâtiments arrivent de la mer Noire ou d'autres courses lointaines, pour hiverner, on est obligé de les disperser par groupes çà et là, dans des criques ou des calangues presque inabordables, formées par les volcans, et de les amarrer, comme on peut, aux pointes des rochers.

Ses principaux mouillages sont : d'abord celui de Phira, sous la ville centrale; celui d'Athinoüs, à deux milles presque au-dessous du précédent; celui d'Épanomérie, sous la ville, comme celui de Phira. Ceux des îles Brûlées, dans les endroits ou l'on peut jeter l'ancre ou s'amarrer, sont : celui de Saint-Georges, sur la nouvelle Camène, à l'ouest; la calangue de l'ancienne Camène, à l'est, et tout près de la mare dite de Saint-Nicolas, à cause de l'église qu'on y voit sur le rivage; trois calangues sur la nouvelle Camène, à l'est, et celle où se font les exhalaisons volcaniques; enfin, le canal étroit qui sépare la petite Camène de la nouvelle, et son embouchure, au midi. Les gros vaisseaux et les frégates mouillent à l'est de la pointe sud-est de l'ancienne Camène, à environ trois ou quatre cents mètres de dis-

tance de l'île, dans l'intérieur du golfe, compris entre les îles de Théra, Thérasia et Aspronisi. J'ai vu des bricks de guerre stationner quelques jours devant l'entrée de la calangue des exhalaisons, et le vaisseau *le Breslau* y passa aussi plusieurs jours pour nettoyer son cuivre. Un brik de guerre anglais fut assez capricieux pour aller jeter son ancre au milieu du golfe, sur l'île sous-marine que j'ai indiquée entre Phira et la petite Camène, à une profondeur de quarante ou cinquante brasses. Mais les gros et les petits navires peuvent mouiller, dans la belle saison, tout le long de la côte orientale de Santorin, où même, en tout temps, à l'embouchure méridionale du canal de la petite et nouvelle Camène, si toutefois les gens du métier trouvent le site assez sûr et assez spacieux. Les bateaux peuvent s'amarrer encore dans le golfe à Ballo et à Périssa, sur Santorin, non cependant sans danger, ni avec tous les vents, si ce n'est avec ceux du nord. Autrefois, les galères turques allaient s'abriter sous le château de Scaurus, au sud, quand il était habité, et cet endroit était appelé alors *Turki* ou *Catergon*, c'est-à-dire mouillage des *Turcs* ou des *galères*, précisément à cause de l'usage qu'en faisaient les Turcs pour leurs galères, lorsqu'elles venaient y aborder. C'est de l'autre côté et au nord de ce promontoire que fut pêché le poisson dit *scaro*, déposé au Cabinet d'histoire naturelle, à Paris, et envoyé par M. G. Alby, vice-consul de France à Santorin.

Le port de Phira peut contenir une vingtaine de bâtiments ordinaires, qu'on y range sur deux lignes, en face du golfe, près de terre, et qu'on amarre au sud, sur des rochers isolés, au bord de la mer, et au nord, sur des colonnes de terre volcanique, rougeâtre et pétrifiée, qu'on a formées

en creusant tout autour, de manière qu'elles tiennent par la base et par le sommet à la masse dont elles font partie. Le talus de l'île, même dans la mer, descendant presque à pic à une profondeur immense, et étant par conséquent trop précipité et trop abrupte pour qu'on puisse y trouver un fond solide, l'ancre ne pourrait s'y arrêter, et on perdrait son temps de l'y jeter, si même on ne s'exposait à perdre son bâtiment. Les goëlettes et les bateaux se rangent, près de terre, sur le derrière des gros navires. Ce port est à l'abri des vents du sud, de l'est et du nord; mais, quoique brisées par les îles Brûlées, les vagues irritées, que soulèvent dans le golfe les vents de l'ouest, les mettent quelquefois en grand danger; et souvent j'ai vu trembler les capitaines dans les grandes tempêtes qu'ils occasionnent. Je n'ai pas vu cependant de grands accidents, parce que l'impétuosité et la violence des flots qui viennent de la haute mer sont arrêtés par les Camènes, et ceux du golfe sont amortis par la forme même des côtes de l'île, qui coupent brusquement leur élan et les refoule en dedans. C'est dans ce port principalement que s'embarque la plus grande partie des vins de l'île, et que viennent se décharger la plupart des bâtiments, à leur retour de la mer Noire ou des autres pays. La douane y a établi, pour cela, son bureau général. On y compte cent quarante et un magasins pour les marchandises ou les agrès des navires, et les ouvriers pour le tonnelage y ont presque tous leurs ateliers.

Athinoüs ne peut recevoir que deux ou trois bâtiments, qui s'y abritent, contre les vents du midi et de l'est, derrière une langue de roche qui s'avance dans la mer. Il y a aussi quelques magasins.

Le port de Saint-Nicolas, à Épanomérie, peut recevoir une

dizaine de navires tout au plus, et possède une vingtaine de magasins; mais dans celui-ci et dans le précédent il y a encore de plus grands dangers qu'à celui de Phira.

De tous les mouillages, le plus grand et le plus sûr, mais qui ne sert que pour l'hivernage, c'est celui de Saint-Georges. Il peut contenir de vingt à vingt-cinq bricks de moyenne grandeur, dans un bassin dont l'entrée est étroite, où l'eau est dormante, et où l'on peut les attacher sans danger l'un à côté de l'autre, presque jusqu'à se toucher. Ce port a la forme d'un cœur, dont le côté gauche s'allonge et se replie sur lui-même en forme de corne. A l'entrée, le fond est de onze brasses, de six vers le milieu, et va ensuite, en diminuant et en se rétrécissant graduellement, jusqu'à l'extrémité de la corne. Il est sablonneux en certains endroits, et pierreux dans d'autres.

Dans les trois calangues ensemble de la nouvelle Camène, on peut mouiller ou plutôt amarrer cinq ou six bâtiments, tout autant dans le petit canal ou à son embouchure méridionale, et un dans la calangue des exhalaisons; mais partout il faut les touer ou les hâler avec des grelins, et les attacher à droite et à gauche, ou même derrière et devant, sur des rochers voisins. Aussi, tout navire étranger, s'il ne connaît déjà bien les sites, serait imprudent et s'exposerait à se briser, avec le meilleur portulane, s'il n'appelait un pilote du pays, dans quelque endroit du golfe qu'il voulût mouiller.

Dans tous ces mouillages, dit-on, certains vers s'attachent au bois des bâtiments, et les endommagent, quand ils y séjournent longtemps. Mais il est un autre inconvénient qu'il convient de signaler particulièrement à l'administration, pour qu'elle en arrête et prévienne les graves

résultats : c'est que les ordures ou les balayures qu'on y jette tous les ans, élevant peu à peu le fond, peuvent à la longue finir par les combler.

CHAPITRE IX.

COMMERCE, MARINE, ARTS.

Santorin, pas plus que le reste de la Grèce, n'ayant ni fabriques, ni manufactures, ni usines, ni d'autres produits agricoles que le vin, son commerce intérieur ne peut être alimenté que par les objets de consommation qui viennent du dehors. Ainsi tous les articles les plus nécessaires à la vie, le seul vin excepté; tous les articles de luxe, de commodité ou de simple agrément, et en général tous ceux dont on pourrait absolument se passer, lui arrivent de tous côtés. La Russie lui envoie le blé et toutes les autres céréales, le sucre raffiné, le thé, le beurre, le fer, les salaisons de viande et de poisson, et tant d'autres articles, et, de plus, l'argent dont elle a besoin, en échange de ses vins. Les autres parties de l'Europe, la France et l'Angleterre, lui fournissent les étoffes, les draps et tous les autres tissus qu'elles apportent en grande quantité dans toutes les échelles du Levant, et avec les tissus presque tous les meubles de goût, une infinité d'ustensiles, et mille autres objets de l'art ou de l'industrie, selon le besoin, la délicatesse et l'aisance de chacun. Elle reçoit de l'Amérique le café et les épiceries de toute espèce, et Marseille la pourvoit aussi de cassonade, dont on fait une consommation con-

sidérable et un usage presque exclusif dans toutes ces contrées. Le café Moka est, je crois, bien moins répandu et plus rare en Grèce, que dans les autres parties de l'Europe.

Le bois de chauffage, dont Santorin est absolument dépourvu, lui vient des îles voisines, et surtout de Naxie. Le golfe de Salonique, le canal de Constantinople, la mer Noire, les bords du Danube et quelquefois les côtes de l'Anatolie, lui fournissent ceux de construction pour les navires, et la douve ou bois de tonnelage pour embarquer ses vins. Elle n'en emploie presque pas dans la construction des maisons, si ce n'est pour les portes, fenêtres, gardes-robes, sofas, parce qu'elles sont toutes en voûte, et la plupart avec un pavé enduit du bon ciment de l'île. Mais elle exerce ce genre de commerce presque uniquement par ses seuls bâtiments, qui en apportent la plus grande partie au retour de leurs voyages.

Ses relations commerciales avec l'étranger, pour l'exportation de ses propres produits, se réduisent, comme on le conçoit, à un seul article, celui du vin. Ce produit important, qui constitue toutes les ressources de l'île, n'a presque d'autre débouché que dans la mer Noire, et ne se vend en grande partie que sur la place de Taganrok, à l'embouchure du Don, ancien Tanaïs, au fond de la mer d'Azow, et à Odessa, sur les côtes occidentales de la mer Noire, qui en reçoit une petite quantité, tout au plus le quart. Pour favoriser cette dernière place dans son commerce, le gouvernement russe l'a déclarée port franc. Le vin qui est envoyé à Taganrok est enlevé par les Cosaques, qui le transportent, à grands frais, dans les provinces intérieures de la Russie, et souvent à de très-grandes distances, où on

lui fait subir, dit-on, différentes manipulations, en le mélangeant quelquefois avec des vins de qualité bien inférieure, auxquels il sert de passeport; ou bien on le fait servir en nature à la consommation des familles opulentes.

Il faut un pays tel que la Russie, qui n'a à peu près d'autres vins de son crû que les vins extrêmement faibles et très-peu abondants de la Crimée ou des environs, pour acheter celui de Santorin au prix énorme auquel l'élèvent les droits exorbitants d'entrée ou de douane dans la place de Taganrok, ou Tayganі, comme l'appellent les Levantins; car il s'y vend quatre ou cinq fois plus cher que dans le pays d'où il vient, sans compter les grandes dépenses qui restent à faire pour le transporter, sur les chars ou sur les fleuves, dans l'intérieur, où probablement il sera encore soumis aux droits d'octroi ou autres.

Une chose à remarquer dans la vente des vins de Santorin, en Russie, c'est que le prix y est presque toujours en raison inverse de la quantité qu'on y envoie; c'est-à-dire que ce prix y est élevé à proportion que la quantité est moindre, et qu'il baisse à proportion qu'elle est plus considérable; et cela, parce qu'on n'y a besoin tous les ans que d'un certain nombre de chargements, et que les vins qu'on y transporte des autres pays de l'Archipel sont très-peu de chose, en comparaison de ceux qu'on y reçoit de Santorin, qui sont de beaucoup préférés à tous les autres. Ainsi, lorsque cette île n'envoie à Taganrok que cinq à six mille pipes, le gain est à peu près certain; si l'on dépasse ce nombre un peu considérablement, il y a souvent très-peu de gain, quelquefois de grosses pertes, et les négociants se ruinent. Par contre-coup, le gain ou la perte qu'on y fait, règlent souvent le prix des vins de l'année suivante, à San-

torin, ou au moins y exercent quelque influence, parce que ce commerce se faisant le plus ordinairement par les habitants eux-mêmes, et le vin n'ayant pas d'autre débouché, ils sont obligés de proportionner leurs achats et leurs spéculations à la grosseur de leur bourse; ce qui en paralyse un peu la vente et le prix.

On peut assurer que ce sont les deux ports de Taganrok et d'Odessa, joints à la bonne qualité du vin et aux gains considérables qu'on y fit les premières années, qui ont fait pousser, pour ainsi dire, les vignes des Santoriniotes et enfanté leur marine, et que c'est là la cause unique qui a fait disparaître de l'île la culture de l'orge et celle du coton.

Autrefois leur vignoble était très-peu considérable, et leurs courses sur mer ne s'étendaient guère d'abord que jusqu'en Candie, Chio, Smyrne, Constantinople et quelques îles voisines. Peu à peu ils poussèrent plus loin ; ils se tracèrent une route jusqu'à Venise, Ancône, Trieste, et parcoururent cette ligne pendant assez longtemps, principalement pour y placer leur vin santo. Quelquefois, ils s'arrêtèrent à Malte; mais la concurrence des vins de Sicile, surtout de Marsale, qui est en possession d'approvisionner cette île, jusqu'à un certain point, leur disputait l'avantage, et ne leur permettait pas d'y faire des profits suffisants. Toutefois, ces nombreux débouchés n'étant pas proportionnés à la quantité toujours croissante de leurs vins, ou ne suffisant pas à l'avidité du gain, il fallut se tourner d'un autre côté; et alors ils se hasardèrent à pousser jusqu'à Taganrok, à travers les périls que la mer Noire a toujours présentés à la navigation et aux plus habiles marins. Les commencements furent heureux dans cette place, et les Santoriniotes y firent de gros benéfices; d'autant plus que la

quantité du vin qu'ils y apportaient alors, n'était pas à beaucoup près aussi considérable qu'aujourd'hui. Aussi, ce fut là qu'ils ouvrirent les yeux sur les avantages que pouvaient leur procurer leur commerce et leur marine. Jusqu'alors ils n'avaient attaché qu'une importance médiocre à leurs vignes, et ils s'étaient contentés de naviguer avec de simples bateaux. Mais depuis, ayant mieux compris leurs intérêts, et ne songeant plus qu'à planter, ils tournèrent leurs vues du côté de la mer, et Nikitaki Deïmetzi mit en mer le premier brick, qu'il fit construire à Santorin. C'est pourquoi, de laboureurs qu'ils étaient, les Santoriniotes se firent marins, se transformèrent en négociants, et aujourd'hui quarante navires de l'île sillonnent tous les ans la mer Noire, depuis environ cinquante ans.

Cependant, ce dernier et heureux élan les empêcha de songer à d'autres contrées. Ils remplissaient leur bourse dans cette place, et c'est tout ce qu'ils voulaient. Contents des gains qu'ils y faisaient, ils n'avaient pas besoin d'autres débouchés, et ils abandonnèrent même les autres ports qu'ils avaient jusqu'alors fréquentés. Ainsi, depuis le premier moment qu'ils y abordèrent, Taganrok devint pour eux la terre de promission; et il semble que l'aiguille de leur boussole ne connaissait d'autre direction que celle de la mer Noire, et qu'il était impossible à leurs bâtiments de prendre une autre route. Mais qu'arriva-t-il? Le gouvernement russe, qui s'était d'abord montré peu exigeant pour les droits d'entrée, voyant le goût que les Moscovites prenaient au vin de Santorin, et le gain considérable que faisaient les Santoriniotes, voulut aussi profiter de l'occasion et en tirer parti pour ses finances. Il chargea ces vins de droits énormes, et en rendit le commerce plus difficile et



les gains plus petits. Cependant, les Santoriniotes, alléchés par les succès passés, ne cessaient de planter, et, malgré la diminution des prix, ils continuaient toujours leurs expéditions dans la mer Noire. Pour augmenter l'embarras et la détresse où les jetait ce changement imprévu, les guerres survenues quelquefois entre la Turquie et la Russie ou les autres puissances européennes leur ont mis de temps en temps des consignes aux portes du canal de Constantinople, et les ont forcés de retourner chez eux, pour le boire, ou de le porter ailleurs, pour s'en défaire comme ils pourraient, et le vendre quelquefois à vil prix. Ainsi, Santorin est exposé à ne savoir que faire de ses vins; et ce malheur sera parfois inévitable, tant qu'il n'y aura pas d'autre débouché, surtout après en avoir considérablement augmenté la quantité. Mais la force des choses les forcera à y pourvoir; et comme l'appât du gain les poussa autrefois dans la route périlleuse de la mer Noire, la nécessité les lancera de même à travers d'autres mers. Déjà des essais heureux les appellent à diriger leurs courses au loin, vers l'Amérique, sur l'immensité de l'Océan; mais Dieu sait la répugnance et les craintes qui les dominaient, quand il était question de ces pays lointains. Jusqu'ici rien n'avait pu les décider.

Tant que Taganrok leur offrait des avantages considérables, ils pouvaient ne pas tourner ailleurs leurs regards; mais après qu'ils ont vu diminuer leurs gains, et qu'ils se sont quelquefois trouvés embarrassés de leurs vins, on s'étonne de leur timidité et de leur obstination à suivre toujours leur monodromie (une seule route). Souvent, il est vrai, ils parlaient d'entreprises et d'expéditions lointaines, parce qu'ils se sentaient pressés par la nécessité d'ouvrir d'autres marchés à l'abondance toujours croissante de leur vin; mais

ce n'étaient que des spéculations vagues et toujours sans résultat, qui s'exécutaient toutes sur leurs sofas et dans leurs conversations, parce qu'on craignait de faire un sacrifice ou un effort pour les réaliser.

Enfin, après des projets mille fois conçus et mille fois rejetés, un chargement est proposé, en 1835, par des négociants étrangers, pour Boston, dans l'Amérique du Nord; mais ils ne l'acceptent qu'à grand'peine et pour la moindre partie; encore permettent-ils que la cargaison parte sur un bâtiment ipsariote, qui vient à côté des leurs et sous leurs propres yeux, charger le vin de leurs propriétés, et leur enlever les profits qu'auraient pu faire leurs capitaines. Le courage même manquait pour faire accompagner l'expédition par quelqu'un du pays, afin de prendre des connaissances et des renseignements pour un second voyage, qu'ils auraient pu exécuter eux-mêmes. Cependant, le navire part, la traversée est heureuse; les Américains, émerveillés de voir pour la première fois un bâtiment grec, accueillent le capitaine et l'équipage avec mille démonstrations de bienveillance, font à leur vin tout l'honneur qu'il mérite, et un plein succès couronne l'entreprise. Au retour de l'expédition, les Santoriniotes ne voient plus l'Océan d'un œil si timide; on fait un second chargement, et alors M. Nicolas Sirigo, fils de Gaspar Sirigo, le premier des Santoriniotes, s'embarque avec une partie de son vin. Au bout de huit mois, ils reparaissent dans l'Archipel, et rapportent de l'Amérique assez de gain, d'espérance et de courage pour faire un troisième voyage et courir de nouvelles chances. En effet, enhardis par le succès, ils partent pour la troisième fois, en 1837, mais un voyage heureux et des gains satisfaisants viennent aboutir à une

catastrophe, qui les attendait dans leur propre patrie. A la fin de l'expédition, dont M. Sirigo faisait encore partie, de retour en Grèce, et après tous les périls d'une si longue course, le navire va périr par les flammes, avec toute la cargaison américaine, dans le port même de Syra, presque à la vue de Santorin, et s'engloutit tout en feu dans les les flots. Ce malheur afflige les Santoriniotes, mais ne les décourage pas, et les expéditions continuent. Quoi qu'il en soit des pertes éprouvées, ils ont appris du moins qu'en Amérique, comme en Russie, on trouve aussi des gourmets pour leurs vins et de l'or à gagner. Et combien de villes dans ce vaste continent achèteraient leurs produits chèrement, et leur montreraient que leur bourse est pour le moins aussi facile à s'ouvrir, pour se procurer du bon vin, que celles des Cosaques qui avoisinent le Don. Malheureusement de nouvelles pertes viennent tout récemment de se joindre aux premières, dans un voyage entrepris pour New-York, en 1841, par un capitaine santoriniote, Antoine Ruben. Elles ont été telles, que le prix de la vente du vin a été insuffisant, dit-on, pour payer les frais de nolis. Mais ces pertes étonnent, dans une place telle que New-York, qui est l'entrepôt du commerce des deux Amériques. C'est pourquoi les Santoriniotes ne renonceront pas à ces voyages sans y mieux penser; mais ils prendront de plus justes mesures et une connaissance plus exacte de la place. C'est déjà quelque chose qu'ils aient commencé à lancer leurs bâtiments vers ce pays. La voie est ouverte, elle sera suivie.

Ce serait une faute capitale à une nation d'abandonner à des étrangers son commerce maritime, et les Santoriniotes seraient inexcusables d'avoir laissé partir les premiers chargements de leur vin pour l'Amérique, sur d'au-

tres bâtiments que les leurs, s'ils n'avaient eu alors une excuse légitime dans leur inexpérience. Mais à l'avenir elle ne pourrait plus leur servir. Ils sentent trop d'ailleurs l'avantage de ne se servir que de leur propre marine, et les gains qu'ils ont faits avec elle sont une leçon importante qu'ils n'oublieront pas. Aussi, dans le passé, ont-ils toujours fait, par eux-mêmes et avec leurs propres navires, tout leur commerce maritime, tant celui d'importation que celui d'exportation, au moins à très-peu de chose près. Convaincus des avantages qui en résultent, ils n'ont jamais voulu avoir pour cela d'autres bâtiments que les leurs, et il faut espérer que dorénavant, plus familiarisés avec les voyages de long-cours, et mieux en état d'établir des relations commerciales qu'ils ne le pouvaient auparavant, ils en feront de même pour leurs expéditions en Amérique.

Leur marine, plus considérable, peut-être, que celle qui suffirait à leurs besoins, est assez bien montée, et leurs marins sont assez intrépides et assez expérimentés pour ne plus craindre de naviguer dans toutes les mers. Elle se compose aujourd'hui d'une quarantaine de bricks d'une assez grande capacité et d'une belle construction, mais d'un bois léger, qui ne dure guère, tout au plus, que de vingt à vingt-cinq ans. On compte de plus sept à huit goëlettes et environ une centaine de bateaux de toute forme et de toute grandeur, qui font continuellement le cabotage des îles et des pays voisins. Le tout est monté par environ quinze cents marins très-habiles et très-actifs; et, quoique leurs bâtiments ne naviguent à peu près que dans la mer Noire, si fameuse en naufrages de navires européens, qui s'y perdent tous les ans et en si grand nombre; quoiqu'ils passent si souvent à travers les écueils dangereux de l'Archipel, ils con-

naissent si bien les côtes, les courants et les vents qui règnent dans ces mers, qu'il leur arrive rarement de se perdre. Aussi, les contrats à la grosse, qui sont cotés dans l'île de vingt à vingt-cinq pour cent, et quelquefois même à trente, y donnent en général plus de profit que partout ailleurs; parce que les cargaisons courent moins de dangers sous leur pavillon que sous celui des autres nations, et qu'il y a moins de naufrages. Mais ils n'ont commencé que fort tard, comme nous l'avons vu, à étendre leur navigation et à créer leur marine, et il y a environ cinquante ans, dit-on, qu'on ne comptait à Santorin qu'un ou deux bricks.

Que les Santoriniotes sachent donc apprécier l'avantage de leurs vignes; qu'ils connaissent l'importance de leur marine, qui les met en état de faire le commerce de leurs vins par eux-mêmes et par leurs propres bâtiments; car ce sont là les grandes et uniques ressources de leur subsistance et de leur prospérité. Avec leurs vignes surtout, la marine leur est indispensable. Si ce moyen leur manquait, leurs profits seraient à peu près nuls; tous leurs bénéfices iraient en des mains étrangères; et, malgré la quantité et l'excellente qualité de ses vins, Santorin languirait dans la misère, et se verrait exposée à voir peu à peu diminuer sa population, qui chercherait à s'éloigner, pour s'y soustraire. A la privation des bénéfices que leur procure la marine, viendrait se joindre, comme par conséquence, une augmentation du nombre actuel des consommateurs, produite par ceux qui servent dans les navires, et qui, en se joignant aux habitants stationnaires de l'île, diminueraient les moyens de subsistance; car alors on se verrait sur les bras quinze cents marins, presque tous sans travail et sans pain, et on serait encore privé de tous les profits qu'ils apportent

tous les ans. Par la même raison, ils n'auraient plus besoin de constructeurs pour les bâtiments, ni de bois de construction pour les faire, ni de douves pour les tonneaux, nécessaires tous les ans à l'embarquement de tant de mille pipes de vin, ni d'un si grand nombre d'ouvriers pour la confection des uns et des autres, ni des marins qui vont tous les ans chercher ces articles ailleurs et en font le commerce.

Il est encore une autre raison qui doit faire sentir l'avantage que leur procure leur marine; c'est qu'avec leurs propres bâtiments ils peuvent aller chercher à l'étranger, ou en rapporter, au retour de leurs courses, tous les articles qui leur viennent du dehors, et, par ce moyen, profiter non-seulement des frais de transport, qu'il faudrait payer chèrement à des étrangers, mais encore du gain que d'autres feraient sur eux, soit en les leur apportant, soit en les leur vendant de seconde ou de troisième main. C'est la marine et le commerce maritime qui ont élevé l'Angleterre au point de puissance où elle est parvenue. Brûlez-lui ses voiles, qui volent sur toutes les mers, dans toutes les parties du globe, et vous lui coupez le nerf de sa force, vous lui arrachez le pain de la bouche, et vous en faites une nation malheureuse.

Pour se convaincre de tout ce que j'ai dit aux Santoriniotes, touchant les vignes, la marine et leur commerce, il n'y a qu'à consulter l'expérience qu'en ont faite ceux-mêmes à qui je parle. Ils n'ont qu'à se souvenir de ce qu'ils étaient avant de se lancer dans ces différentes branches d'industrie. Lorsqu'ils n'avaient, à peu près, que leur orge et leur coton, les plus riches bourgeois ne mangeaient que le gros pain d'orge, cuit depuis quatre ou cinq mois; ils portaient tous la culotte grecque, faite de grosse

toile de coton, et qui, par une épargne nécessaire, était même fabriquée assez ordinairement par leurs dames et par leurs demoiselles; car alors elles ne dédaignaient pas de s'asseoir au métier et de faire courir la navette. Rarement aussi, ils voyaient paraître sur leurs tables la viande de bœuf, de veau ou de mouton, si ce n'est le *pastourmas* de Russie, c'est-à-dire du bœuf ou de la vache salés et desséchés à la fumée, ressemblant parfaitement, par sa couleur et sa dureté, à des bûches de bois enfumées tandis que, depuis la plantation de leurs vignes, depuis qu'ils ont donné un plus grand essor au commerce de leurs vins, et agrandi leur marine, malgré l'augmentation considérable de la population, ils ont tous augmenté leur fortune et leur bien-être, et doublé leurs moyens de subsistance; ils mangent le meilleur pain de l'Archipel, se nourrissent délicatement et s'habillent des plus beaux draps de l'Europe. Il n'est pas jusqu'à ceux des dernières classes qui ne courent à la boucherie, et qui n'aillent arrêter le poisson en chemin, au point d'en priver quelquefois les classes les plus aisées.

Je le répète donc, par l'intérêt particulier que je porte à ce pays, que je dois aimer : que les Santoriniotes ne cessent pas de planter; qu'ils apprennent à bien préparer leur vin, sans cependant l'altérer; qu'ils ne négligent aucun soin pour qu'il se conserve dans son état naturel, et qu'il ne s'altère pas dans sa couleur ou dans son goût, ou dans sa pureté, afin qu'il obtienne à l'étranger toute la réputation qu'il mérite; qu'ils cherchent à lui ouvrir tous les débouchés où ils pourront le faire couler avec succès, et à le répandre partout où ils pourront; qu'ils fassent par eux-mêmes, et par leurs propres bâtiments, tout leur com-

merce d'exportation et d'importation, jusqu'à ne pas en laisser un seul article, une seule cargaison aux étrangers; qu'ils ne cherchent jamais, autant que possible, des capitaux hors de l'île, afin que les intérêts n'en sortent pas; s'ils s'en tiennent là, leur prospérité plus ou moins grande est assurée, durable et solide; ils ont, dans leur vin, un produit qui, en alimentant tout le reste, sera l'élément perpétuel, la source abondante et inépuisable de leur richesse. Mais aussi, puisque les navires en sont le premier et le plus fort soutien, puisque Santorin est, de toutes les îles, celle qui exporte le plus de produits à l'étranger, et que, sous ce rapport, elle exerce le plus grand commerce maritime, il convient aussi que les Santoriniotes aient la plus forte, la plus belle marine, au delà même de leurs besoins; et, par conséquent, les marins les plus habiles et les plus expérimentés; mais, avant tout, une probité, une franchise, une loyauté parfaites, qui sont d'une nécessité indispensable et d'un prix inestimable dans les transactions commerciales. La religion le leur commande, et la société l'exige sous peine de déchéance. Ainsi, puissent-ils toujours mériter une confiance sans bornes, et avoir, en même temps, Dieu avec eux pour bénir leur commerce, leur fortune et l'usage qu'ils feront de leurs gains.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans donner aux capitaines des navires de Santorin les éloges qu'ils méritent. L'émulation qu'ils ont à bien construire leurs bâtiments leur fait toujours appeler des îles, ou des pays voisins, les meilleurs maîtres constructeurs qu'ils connaissent, ceux qui ont le plus de réputation; aussi, les navires qu'ils ont sont-ils ordinairement d'une belle coupe, fins voiliers et

rapides dans leur marche. Malheureusement ils sont faits d'un bois de peu de durée, et les voiles de coton résistent moins au vent que les voiles de chanvre. La tenue à l'extérieur et à l'intérieur peut les faire rivaliser avec ceux des autres nations, et la propreté qu'on y remarque, le goût avec lequel on les embellit, ne déplairaient pas aux capitaines européens qui, sous ce rapport comme sous bien d'autres, leur sont parfois inférieurs. On y voit des chambres lambrissées en belle menuiserie, entourées de colonnes dorées, des glaces, des tableaux, des meubles élégants pour les passagers. Celui du capitaine Pierre Ruben, fils d'un capitaine français établi autrefois à Santorin, peut être cité pour exemple. Mais ce qui doit leur mériter encore plus d'éloges, c'est la politesse et le bon cœur avec lesquels ces capitaines, tant Grecs que catholiques, traitent ceux qui naviguent à leur bord. Ils ont pour eux des égards et des soins qui leur font vraiment honneur, et je me plais à les rappeler, parce que plusieurs fois j'en ai été l'objet, et que bien d'autres personnes m'ont attesté leurs bons procédés. Aux éloges que je viens de leur donner, je dois encore ajouter qu'à bord de leurs navires ils donnent toujours le passage gratis à leurs compatriotes, à la seule condition d'apporter leurs provisions de bouche.

Il y a à Santorin deux carénages où se construisent les navires, l'un à Épanomérie, l'autre à Athinoüs. Quelquefois on en construit dans les ports voisins, et surtout à l'île de Syra, ce qui en rend la construction plus dispendieuse, et moins à portée d'être surveillée.

Voici maintenant les cérémonies usitées avant de mettre le bâtiment à flot. La coque finie, on en fait la bénédiction en présence d'une foule de gens, rassemblés pour assister au

spectacle imposant de le voir lancer à la mer, glissant majestueusement sur le chantier, d'où s'élève la fumée produite par le frottement de la carène sur les pièces qui la supportent sur le devant. Chez les Grecs, l'usage exige qu'on immole auparavant un pigeon sur le pont qu'on teint çà et là de son sang, et que le capitaine s'élance, tout habillé et en même temps que le navire, dans les flots. Cependant, le capitaine tout tremblant et tous les assistants immobiles observent attentivement et avec anxiété la position droite ou inclinée que prend la coque, parce qu'elle présage toujours de bons ou de mauvais succès. Cette opération importante finie, on sert sur le lieu même un repas splendide, où sont invités les parents et de nombreux amis, et l'on offre à la foule des curieux de grands vases de *confetto*, c'est-à-dire de confiture composée de miel cuit et de noyaux d'amandes entiers, dont chacun accepte une cuillerée gluante, en buvant par-dessus un ou deux petits verres de liqueur à la prospérité du nouveau navire et du capitaine; ensuite on fait couler une grosse étrenne dans la main du maître-constructeur, sans oublier les ouvriers qui ont travaillé sous ses ordres.

Après la marine et la construction des bâtiments, on ne connaît, à Santorin, que quelques arts mécaniques de première nécessité. Il y a des ouvriers qui ne manquent pas absolument de goût ni de délicatesse. On y est, par exemple, très-bien chaussé et très-bien habillé. Les menuisiers y travaillent bien, et souvent ils imaginent et exécutent des morceaux qui ne sont pas à mépriser. L'un d'eux, maître Constandaki de Pyrgos, a appris à sculpter à Venise, et a formé des élèves qui lui ressemblent. Ils sont appelés pour faire des autels dans les églises, et pour exécuter les

sculptures en usage chez les Grecs, dans les cloisons qui séparent la nef du sanctuaire. Mais la complication de la sculpture moderne chez eux, surtout dans les églises, quand on ne les guide pas avec les règles de l'art, gâte tout leur goût et dépare leur travail. Des mains de ces ouvriers sortent grand nombre de commodes, secrétaires, écrins, jolies tables, sofas et autres objets de menuiserie qui ornent les maisons des Santoriniotes. Cependant, ils n'ont que très-peu d'outils. Il en est un qui semble d'un usage universel; c'est une petite herminette qui n'a pas plus de deux pouces de largeur, et le côté opposé au tranchant est en forme de marteau; ils la manient avec une grande dextérité, et la font servir à mille usages qui ailleurs exigent une foule d'autres outils. Les menuisiers, dans ce pays, sont aussi charpentiers; mais les maisons étant en voûte et rarement planchéiées, la charpente y occupe peu les ouvriers. Avant Constandaki, la menuiserie, comme les autres arts mécaniques, y était pitoyable. Mais chaque jour amène maintenant un peu de perfection en tout.

On y trouve aussi des peintres, qui exercent en même temps la profession de doreur; mais ce ne sont que des barbouilleurs, comme presque tous ceux qu'on voit en Grèce. Des poses raides et sans grâce, des formes et des attitudes peu naturelles, des couleurs fortes, tranchantes et sans nuances, distinguent tous leurs tableaux de ceux des bonnes écoles. Voilà les descendants de Zeuxis et d'Apelles. Ainsi, la peinture, aussi bien que la sculpture, sa compagne, ne connaissant et ne suivant aucune règle, ne sont pas encore un art. Après avoir perdu les modèles de leurs anciens maîtres, il faudra maintenant qu'ils viennent les chercher chez nos artistes. Ils trouveront celui de la pein-

ture surtout au musée de Raphaël, qui les tient cachés sous son célèbre pinceau, et l'autre, sous le ciseau dont Michel-Ange a hérité de leurs maîtres.

Les orfévres y travaillent fort mal, et ne font guère que rapiécer à tort et à travers. Aussi, la considération dont ils jouissent est proportionnée à leur habileté.

Quand quelqu'un veut bâtir, il faut qu'il soit à lui-même son architecte, ou plutôt il en a cent qui lui donnent chacun son plan, et lui font changer dix fois celui qu'il a d'abord adopté, quelquefois même, après avoir commencé à le mettre à exécution. Les maçons n'y savent à peu près qu'enfoncer une pierre dans le mortier; tout au plus savent-ils tenir l'équerre, le plomb et le cordeau. Du reste, c'est tout ce qu'il leur faut. Ils taillent les pierres avec une espèce de hachette à deux bouts tranchants, qui se croisent relativement l'un à l'autre, et toujours sans ciseau, et n'emploient d'autre pierre que le tuf volcanique, qui a peu de ténacité et de dureté.

Tout bien considéré, les autres pays de la Grèce que j'ai vus sont encore bien moins brillants que Santorin, sous le rapport des arts. On remarque cependant chez les Grecs beaucoup d'intelligence et d'aptitude, et ils sont très-susceptibles d'être formés; mais rarement il sort un beau travail de leurs mains, parce que les plus beaux talents n'ont pu prendre leur essor, opprimés qu'ils étaient sous le poids de l'ignorance et de la barbarie. Espérons que cet état cessera. Leur gouvernement, profitant de leurs dispositions naturelles et de l'enthousiasme de ce peuple pour la civilisation, s'occupe déjà avec sollicitude, et même avec succès, à régénérer ce pays dans les sciences et dans les arts. Déjà on compte à Paris par centaines les jeunes Grecs

qui viennent à l'envi y recevoir une instruction développée. De ce nombre sont quatre catholiques de Santorin, tous distingués par leur vertu et leur piété, leurs talents, leur application et leur naissance : M. A. Dematha, un des meilleurs élèves de l'école de droit, et qui finit son cours avec distinction; M. Christophe Alby, qui va le commencer, et qui donne les plus brillantes espérances; M. G. son frère, et M. V. Pinto, qui se destinent à la médecine, et dont le zèle et les moyens promettent des succès. Un cinquième, M. A. de Cigala, catholique aussi, neveu de monseigneur l'évêque, étudie le droit à Pise, en Italie, avec des talents distingués; et son frère, Joseph de Cigala, a fait son cours de médecine dans la même ville, il y a quelques années, et brille à Santorin par les connaissances variées que ses talents et son application lui ont acquises. Deux autres, MM. Tzanos et Contos, Grecs de religion, étudient, l'un à Paris, dans les sciences naturelles et politiques; l'autre en médecine, à Pise. Ainsi, si l'architecture, la statuaire, la peinture, la poésie, l'éloquence n'enfantent plus des prodiges en Grèce; si ces arts, parvenus autrefois à toute la perfection possible, paraissent avoir été ensevelis, avec les beaux siècles qui ont illustré ce pays, ils peuvent renaître un jour. Les cendres des ancêtres que les Grecs modernes foulent avec orgueil les font tressaillir d'espérance et les remplissent d'un enthousiasme presque surnaturel qui peut encore produire des merveilles. La racine dont ils sont sortis paraît pleine de sève et de vigueur, et plus tard elle peut pousser de glorieux rejetons. Et qui sait si le germe puissant que cette nation porte en elle-même et dans le souvenir de ses temps antiques ne renferme pas quelque nouveau Phidias, quelque nouvel Apelles, ou quelque

autre Démosthènes? Je souhaite aux Grecs des circonstances favorables et un autre Périclès; l'Europe entière se plaira à les applaudir comme dignes descendants de ceux qu'elle admire, et qu'elle regarde toujours comme ses maîtres..

A Santorin et dans les autres pays de la Grèce, on ignore encore l'arpentage des terres, et les champs qui se vendent ou s'échangent, se mesurent au pas et à vue d'œil. Il y a eu cependant quelques colléges qui ont eu quelque réputation, et qui ont brillé par le mérite des professeurs et le nombre des élèves, entre autres celui de Chio, et celui d'Aïvali dans le golfe de Smyrne ou de Sanderli; mais ils ont été taxés d'immoralité ou même d'impiété, et l'insurrection des Grecs y a appelé la torche des Turcs, qui les a réduits en cendres, avec les belles bibliothèques et les cabinets de physique qu'ils possédaient.

Quoique les Grecs ne se piquent guère d'avoir de beaux jardins, on en voit cependant à Naxie, à Andros, à Poros, à Chio, à Rhodes, à Cos, à Metelin, à Smyrne, qui ont un agrément infini. Ce sont des jardins plantés d'une forêt odoriférante de grands et superbes orangers, de citronniers, de cédrats, qui présentent un coup d'œil charmant, une fraîcheur et une verdure continuelles, et une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Lorsque leurs fruits dorés viennent embellir et nuancer la tendre verdure de leur épais feuillage, on les regarde avec une complaisance indicible, et la vue ne peut s'en détacher; et lorsqu'ils sont en fleur, on fait dans leurs allées ombragées et parfumées des promenades délicieuses, où l'odeur la plus suave, le spectacle le plus beau, les fruits les plus agréables viennent à l'envi flatter tous les sens. A dire le vrai, c'est une volupté.

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTAT MORAL ET RELIGIEUX DE SANTORIN, ET DE LA GRÈCE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT MORAL : CARACTÈRES, MOEURS, USAGES.

L'île de Santorin est un des pays de la Grèce où les habitants, surtout ceux de la première classe, se sont toujours fait plus particulièrement remarquer par un caractère de douceur, d'aménité et de politesse. Ils doivent cette éducation et ces heureuses habitudes aux missionnaires qu'ils ont eus au milieu d'eux depuis deux cents ans, comme aussi à leurs ancêtres, dont grand nombre, et chez les catholiques, on peut dire la plupart, ont appartenu à des familles distinguées de l'Europe, et se sont établis dans l'île ou à l'époque des croisades, ou pendant les guerres des Vénitiens et des autres peuples de la chrétienté contre les Turcs, ou dans des voyages entrepris pour l'agrément, pour le commerce, ou pour le service militaire, dans des temps plus rapprochés de nous que ceux dont nous venons de parler; et ceci est commun à plusieurs autres îles ou pays de la Grèce. Des familles de la première classe, cette éducation est descendue, dans une certaine proportion, aux classes inférieures, par les relations fréquentes qu'exigent les ser-

amitié, et on lui forme un cortége pour l'accompagner jusqu'à une certaine distance. Mais aussi, il faut qu'il y ait quelque chose de magique dans leur attachement, puisque souvent les étrangers, et j'en ai été témoin, ne s'en séparent eux-mêmes qu'en pleurant et qu'en exprimant leurs vœux et leurs regrets les plus sensibles pour ce bon peuple. C'est le témoignage que bien des personnes rendent en particulier aux catholiques; et ils disent eux-mêmes qu'on ne saurait partir de Santorin sans verser des larmes. N'y eût-il pas même toujours une affection et un attachement réels, ils aiment à contenter les personnes au moins par des démonstrations et des politesses affectueuses. Dans ce pays où ils trouvent peu de cordialité et peu de vrais amis parmi ceux au milieu desquels ils sont obligés de vivre, ils sont heureux quand il se rencontre quelqu'un qui les aime sincèrement et qu'ils peuvent juger digne de leur amour. Alors l'affection et l'attachement sont entiers et sans réserve. Par une raison contraire, ne trouvant pas dans ceux qui les environnent une amitié franche, y voyant même des sentiments opposés que l'anthipathie religieuse entretient toujours au fond des cœurs, ils concentrent ordinairement leurs affections dans les liens du sang ou d'une amitié éprouvée, et les cœurs se groupent, pour ainsi dire, dans la famille, pour y goûter le bonheur de l'intimité et de l'affection qu'ils ne peuvent trouver au dehors. Aussi, cette affection envers les proches est si grande, qu'elle paraîtrait tenir de l'égoïsme, si l'on ne savait d'ailleurs qu'ils aiment sincèrement ceux dont ils sont aimés, et que, dans toutes les occasions ils lui en donneront les preuves les plus sensibles. Un heureux succès dans une famille, un avantage obtenu, un événement heureux excite l'enthousiasme, fait pâmer, pour

ainsi dire, de joie, et exige que tout le monde y applaudisse et s'empresse d'en faire ses compliments de félicitation par une visite expresse ou autrement; comme aussi un accident malheureux doit apitoyer tout le monde.

Quand un parent, un ami, une personne distinguée à laquelle on veut faire honneur, revient d'un voyage un peu long, c'est l'usage que, le dimanche suivant, le sexe se pare de ses beaux habits, pour exprimer la joie qu'on a de son retour; et si c'est une personne publique qu'on affectionne, ou toute autre même, qui par son mérite, ses qualités, jouisse de l'estime et de l'affection générales, toutes les demoiselles et les mères de famille se font un plaisir, pour l'honorer et lui témoigner leur affection, de pratiquer à son égard cette aimable coutume; et en même temps on l'accable de visites.

Le départ d'un capitaine de navire pour la mer Noire, ou un voyage de long cours, est un sujet de deuil pour la famille, et l'usage exige qu'on dépouille tous les appartements de tous les meubles d'ornement, jusqu'à son retour. Alors on les pare de nouveau; sa femme, ses enfants, ses proches, ses amis se parent aussi, et la joie brille partout et sous toutes les formes : c'est une véritable fête.

La naissance d'un enfant est toujours pour les proches et les amis un sujet de visite dans laquelle chacun apporte ses vœux et ses plus beaux compliments pour le nouveau-né et pour les parents. La cérémonie du baptême, où sont invitées grand nombre de personnes, se fait avec un cortége nombreux et brillant, qui va de la maison à l'église, retourne de l'église à la maison, et le fait ressembler à une noce. C'est un usage consacré dans ces pays de donner à l'enfant le nom de son grand-père, si c'est un garçon, ou de sa

grand'mère, si c'est une fille. Les bons vieillards, qui sont toujours flattés de cette affectueuse attention, et qui la revendiquent toujours, croient rajeunir ou renaître dans ces enfants; et ce serait pour eux un grand sujet de mécontentement, si on manquait à cet usage. Après eux viennent, pour les cadets, les oncles, les tantes et les amis. Ainsi les noms se perpétuent dans les familles et deviennent héréditaires; de sorte que quand on sait celui de l'aîné dans une maison, on sait aussi ordinairement celui que portait le grand-père ou la grand'mère.

Par une bonté bien aimable, les riches, à Santorin, se prêtent volontiers à tenir les enfants des pauvres sur les fonds baptismaux; et on manque rarement de les inviter à cette cérémonie, surtout chez les catholiques.

Dans les noms qu'on reçoit au baptême, il n'y a rien de plus commun dans toute la Grèce que de se servir du diminutif; et l'usage se maintient même ordinairement jusque dans l'âge avancé et jusqu'à la mort. Ce diminutif se forme d'une foule de manières, mais communément en ajoutant la terminaison *aki* au nom ordinaire; ainsi de *Petros*, Pierre, on fait *Petraki*, qui signifie petit Pierre, mais souvent on dit aussi: *Petrico, Pétrouli, Peraki, Perouli, Petrinoli, Peroulaki*. D'*Andreas*, André, on fait *Androuli, Androulaki, Andrikos, Andronaki, Andronicos*. Dans les noms de femme la terminaison est plus variée. Ainsi de *Maria*, Marie, on fait *Maridi, Maridaki, Maroussi, Maroussa, Maroussaki, Marouka, Maroula, Maroulaki, Marieti, Marietaki, Marigo, Marigaki, Mariitza, Mariitzaki;* mais dans tous ces noms il n'y a, à proprement parler, que ceux terminés en *aki, li, idi, eti,* qui soient diminutifs; les autres ne font que remplacer le nom primitif sous une autre forme.

Le nom de baptême est assez généralement et exclusivement employé en Grèce et autres pays du Levant, à la place du nom de famille, dont il semble que les chrétiens se dépouillent comme d'une chose profane, pour n'en porter d'autre que celui qui exprime et rappelle la profession qu'ils ont faite, en le prenant, de renoncer au monde. C'est peut-être là l'origine et la raison de l'usage établi parmi les évêques de toute la chétienté, de n'apposer à leur signature, dans les actes épiscopaux, que leur seul nom de baptême.

Les Grecs comme les Turcs, dans les visites qu'ils reçoivent des personnes un peu distinguées, souvent même d'un rang inférieur, ne manquent jamais, lorsqu'ils ont une certaine aisance, de leur offrir quelques rafraîchissements. Les plus ordinaires sont des confitures, des conserves et autres choses pareilles, qu'on apporte dans un vase, sur un bassin, avec autant de cuillères qu'il y a de personnes en visite; mais souvent on n'apporte que les cuillères pleines de confiture, rangées en ordre sur le bassin, avec un verre d'eau pour chacun, et un petit verre de liqueur qu'on boit par-dessus. Un instant après, arrive un café qui s'est préparé pendant le premier traitement; et quand ce sont des personnes qui fument, ce qui est assez commun dans ce pays, on présente en même temps avec le café la pipe garnie de tabac, et un domestique se trouve présent avec un beau petit charbon ardent pour l'allumer; quelquefois aussi, le domestique la présente tout allumée avec une attitude pleine de respect, et la main gauche aplatie et appliquée sur la poitrine. C'est la grande cérémonie turque. A l'entrée dans la maison, on a grand soin d'ouvrir, par honneur, au personnage distingué, les deux battants de la porte; à la sortie, on en fait de même; et j'ai vu des maisons où on

l'aspergeait, en sortant, d'eaux de roses ou d'autres eaux odoriférentes. Souvent on vous présente quelque fleur, une rose, une branche de basilic. Quelquefois on traite seulement avec du thé, du punch, selon les circonstances et les personnes. L'usage de ces deux derniers articles, surtout du thé, est imité des Russes, qui en font une grande consommation et une dépense de luxe, et l'ont communiqué aux Santoriniotes, à l'occasion des voyages que ceux-ci font tous les ans dans la mer Noire, à Taganrok et à Odessa.

Le café y est d'un usage presque général, au moins chez les familles aisées et d'une profession sédentaire; mais il n'est ni moulu, ni distillé, ni déposé comme le nôtre. On le pile dans un mortier de marbre, avec un pilon, et plus souvent avec un caillou long, jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussière très-fine, qu'on passe ensuite au tamis. Quand on en prépare, on l'infuse ainsi pulvérisé dans l'eau bouillante, et aussitôt qu'il monte et qu'il grossit à l'orifice du vase, prêt à se répandre, on le retire et on le présente de nouveau un instant au feu, à trois reprises différentes, en frappant chaque fois la cafetière, et on le verse aussitôt dans les tasses. L'écume qui se forme à la surface, par l'ébullition, et qu'on appelle *kaïmaki* (crême), se verse par honneur, avec le premier café, à la personne la plus distinguée. Mais les tasses où on le prend sont extrêmement petites et singulières par leur forme; elles représentent parfaitement la moitié de la coque d'un œuf de canard, et ne sont pas plus grosses. Il les faut telles pour les Turcs, qui fument presque tout le jour, et prennent, avec la pipe, de dix à douze cafés par jour, pour accompagnement, parce que le café s'allie parfaitement bien avec le goût du tabac. Ces petites tasses sont contenues dans un petit vase supporté par un pied,

vase qui est de même forme que la tasse, qu'on y emboîte à moitié, pour qu'elle ne brûle pas les mains. Il est ordinairement en argent, orné de quelque dessin en relief ou entaillé, ou percé à jour; on le présente en le tenant par le pied, afin de donner à la personne qui le reçoit, la facilité de le prendre par le ventre.

Les gens de la basse classe, à Santorin, dégrossis par les relations fréquentes qu'ils ont avec les catholiques et avec ceux des Grecs de la classe riche, mais plus encore par les voyages que grand nombre font à l'étranger avec leurs bâtiments, n'ont pas ordinairement cet air rude et sauvage, cette coupe montagnarde qu'on remarque en général dans ceux de quelques autres îles, ou de certaines contrées du continent de la Grèce. Ils n'ont ni cette simplicité agreste qui rapproche l'homme de l'animal des forêts, ni cette fierté brutale qui ressemble à de la férocité; ils sont doux sans mollesse, simples sans timidité, tranquilles sans indolence, civils par caractère autant que par habitude. On les voit honnêtes entre eux et respectueux envers ceux de la classe supérieure. Jamais ils ne passeraient devant qui que ce soit sans donner ou rendre le salut, et cela en termes polis, qui souvent ne sont que l'expression de la charité ou de l'humilité chrétienne, ou du respect envers les supérieurs. Ils semblent en avoir hérité de l'ancien temps, où les premiers chrétiens les puisèrent dans la religion de celui qui porta au monde la vraie civilisation des sentiments et des idées. Aussi, leurs compliments comme leurs saluts parlent-ils toujours au cœur et à l'esprit, et ils en ont plusieurs consacrés par l'usage pour toutes les circonstances.

Mais dans leurs disputes, dans leur impatience, dans

leur colère, dans leurs mépris, ils ont aussi des injures diaboliques, des imprécations atroces, des blasphèmes horribles. On peut même dire qu'ils en ont souvent une telle habitude, que grand nombre les profèrent de sang-froid, avec la même facilité qu'ils diraient une politesse. Parmi les expressions qui servent à manifester les sentiments dont ils sont animés contre quelqu'un ou contre quelque chose, ils ont un geste imprécatif le plus frappant, le plus significatif que je connaisse; il est d'une application universelle, et, appliqué à la circonstance, il résume tout leur mépris, toute leur colère, toute leur indignation, tout leur esprit de vengeance: ils l'appellent *phaskelon* (*φάσκελον*). Ce geste consiste à ouvrir la main avec ses cinq doigs écartés, dans une direction à droite, à gauche, en face, ou autrement, contre la personne qu'ils maudissent, ou qu'ils haïssent, ou qu'ils méprisent, en lui disant *na* (*νά*), *voilà pour toi*, et quand on n'ose pas donner le phaskelon en face à la personne, on le lui envoie par derrière, au moment où elle part. On l'envoie aussi de cette manière quelquefois à des personnes qu'on n'approuve pas, ou qu'on est content de voir partir, ou pour se dédommager des éloges ou de l'approbation qu'on lui a donnés malgré soi, par flatterie ou par respect humain. Les enfants, comme les personnes grandes, en connaissent si bien la malice et la signification, qu'ils ne manquent pas de s'en accuser en confession; ils le regardent même comme un péché grave.

Tout paysan à cheval, ou monté sur son âne, rencontrant en son chemin un bourgeois ou toute autre personne distinguée, soit à pied, soit à cheval, n'aurait jamais manqué, avant la révolution grecque, de descendre de sa mon-

ture, par respect pour le personnage dont il se croyait obligé d'honorer le rang ou la dignité; et s'il arrivait que ces mêmes personnes passassent devant lui pendant qu'il fumait, la civilité lui prescrivait de baisser sa longue pipe et de cesser de fumer, jusqu'à ce qu'elles fussent passées. Un enfant, non plus, ne fumerait pas devant son père; car, ce serait lui manquer de respect, quoique l'usage soit universel. Grand nombre suivent encore aujourd'hui ces louables usages. Mais, depuis la révolution grecque, quelques-uns, confondant la politesse et le respect avec l'avilissement et les bassesses de la servitude, ont cru que le mot de liberté, qu'ils interprétaient trop largement, signifiait dispense de tout égard envers les grands comme envers les petits, et que tous ces témoignages ne convenaient plus qu'à des esclaves.

En Grèce et en Turquie surtout, lorsque des gens du bas peuple, ou même d'un rang moins inférieur, abordent un grand personnage ou un homme d'une dignité un peu élevée, et qu'ils veulent lui parler, ils ôtent leur *fessi* (espèce de calotte rouge), avec le turban qui l'entoure, ou mettent bas le chapeau, s'ils en portent; ensuite ils lui baisent la main au dehors de la paume et la portent immédiatement au front. C'est ce qu'ils pratiquent encore envers le confesseur, après en avoir reçu l'absolution, comme aussi envers les prêtres qu'ils abordent, et cet usage, à l'égard des derniers, en certaines circonstances, est à peu près commun à tous, grands et petits. D'autres fois, surtout dans certaines îles et certains autres pays, ils inclinent leur front jusqu'à terre, appuyés sur leurs mains repliées en dedans et à moitié ouvertes, et ne baisent la vôtre qu'en se relevant; après quoi ils se retirent tant soit peu en arrière.

Pour remercier, il leur est très-ordinaire, principalement en Turquie, de porter la main droite étendue sur le cœur, à l'imitation des Turcs, qui la portent auparavant à la bouche et au front, en inclinant humblement la tête. Ces signes ont quelque chose de très-significatif, de grave, de solennel, et valent bien, ce me semble, les arlequinades des Français, qui paraissent presque faire des singeries, ou se moquer en saluant. Celui de la bouche reconnaît et confesse le bienfait; par le front qui s'incline, on donne à la personne une certaine supériorité que le don porte en lui-même, et le cœur, qu'on touche de la main, signifie la reconnaissance qu'il sent. On voit que tous ces signes de politesse ou de civilité ne sont pas à mépriser. Je crois cependant que si ces démonstrations de respect méritent des éloges aux Grecs, elles peuvent ne pas être toujours louables à leur origine, du moins quant à quelques-unes. Je ne sais si, après être tombés sous la domination des tyrans, ces Grecs si orgueilleux, si vains, même à la veille de leur chute, ne sont pas un peu sortis de leurs usages et de leur caractère. Il faudrait dire, peut-être, que quelquefois ces habitudes turques ont été adoptées par la peur, la lâcheté, la bassesse, et que quatre cents ans d'esclavage, sous le couteau des barbares, avaient plié et façonné ce peuple à des formes qui pouvaient être avilissantes dans le motif. Mais disons cependant que la nécessité de vivre sous les lois et la volonté tyrannique de leurs conquérants, avec eux et au milieu d'eux, les aurait difficilement dispensés de se conformer à leurs usages.

On a remarqué, de tout temps, chez les Grecs un caractère vif, pétillant, enjoué. Aussi, à Santorin, ainsi que dans les autres contrées de la Grèce, on se livre facilement à la gaieté, aux divertissements, à la danse, au plaisir. Ils

se montrent surtout fort dévots pour les réunions des fêtes votives dans les villages et dans les campagnes, où ils savent que les attendent de longs et bruyants amusements. Pour les solenniser plus amplement, grand nombre s'y rendent dès la veille, les uns pour prier le saint dont on célèbre la fête, et les autres, plus nombreux encore, pour s'y divertir pendant toute la nuit, jusqu'au lendemain dans l'après-midi; après quoi, ils se séparent pour retourner tranquillement à leurs travaux ordinaires.

Quoique les femmes y vivent assez retirées et occupées de leur ménage, elles prennent plaisir, comme les hommes, à se trouver à ces rendez-vous publics de dévotion et de joie, et y animent tout par leur présence et la part qu'elles se font dans les divertissements qui y sont en usage; mais il est rare que les femmes catholiques en fassent partie, parce qu'elles s'y croiraient mal placées, non-seulement sous le rapport de la décence chrétienne, mais encore sous les rapports religieux. Comme la danse, en Grèce, est la passion du sexe, on n'y fait guère de réunions sans se livrer à ce divertissement, qu'elles exécutent avec beaucoup de légèreté et sous des formes qu'il ne m'appartient pas de décrire. Au premier son des instruments, les demoiselles, souvent aussi les mères de famille, sentent leurs pieds trépigner et se mouvoir à leur insu; et la chose n'est pas nouvelle, puisque le P. Richard s'en plaignait de son temps. La passion et l'usage en étaient même plus universels; car il dit que les demoiselles, les jeunes gens, et jusqu'aux prêtres, tous y prenaient part, après avoir bu et mangé en l'honneur du saint.

Dans d'autres occasions, les personnes du sexe lient entre elles des parties de plaisir, où se réunissent plusieurs fa-

milles amies ou parentes, et vont secouer dans des excursions champêtres les soucis et la poussière du ménage, l'air moisi de la ville, la gêne et la contrainte des étiquettes; et ceci est assez particulier aux catholiques, qui, sans manquer à la bienséance, n'y apportent qu'un babil général et des éclats de rire, provoqués par tout ce qu'elles peuvent trouver de plus propre à les exciter. On les voit faire des cavalcades vers les bords de la mer, ou sur les montagnes de Saint-Élie et de Messa-Vounon, au nombre de dix, quinze, vingt personnes, suivies d'une foule de domestiques, emportant avec elles leur dîner dans un panier, et la gaieté dans le cœur. Arrivées à leur but, et après quelques courses çà et là, à pied ou à cheval, elles établissent, dans quelque grotte ou sous quelque rocher, une cuisine rustique et improvisée. Là, on allume un feu pastoral entre deux pierres de hasard, dont Jani (Jean), cuisinier fort simple et fort curieux, ennoblit la destinée, en les surmontant d'une marmite d'argile avec son bouilli, autour de laquelle il fait tourner en même temps et lentement, parmi des chants champêtres de sa composition, le petit cochon de lait qui doit servir de rôti à la joyeuse troupe. Le repas commencé, la gaieté, le contentement éclatent bientôt. Les conversations deviennent bruyantes et animées; chaque dame prenant ses ébats avec liberté, agit et parle avec un épanchement, une franchise, une cordialité qui leur fait goûter un bonheur indicible, parce qu'avec tout ce qui sert à les récréer, elles bannissent de ces délicieuses réunions cette étiquette minutieuse et exigeante qui tue le plaisir des sociétés, mais sans manquer jamais à ce que se doivent les convives, ni à ce que les femmes doivent à leur sexe.

L'époque où l'on fait le vin est encore signalée, comme

dans bien des pays, par des réjouissances auxquelles se livrent les vignerons et les vendangeurs. Dans cette occasion, les maîtres se font ordinairement un plaisir d'appeler un joueur de musette ou chevrette pour les faire danser, non-seulement à la maison, mais encore dans le fouloir même, tout en foulant les raisins, au nombre de sept ou huit; et le musicien champêtre, qui se sert ordinairement de son instrument avec habileté, en tire des sons si gais, si animés, qu'il ferait presque danser les chats.

Mais pour se faire une idée plus juste des Grecs dans leurs amusements, il faut les voir dans leurs grands repas, lorsque aucune sujétion ne les gêne dans l'expansion de leur joie et de leur caractère. Le vin, qui est toujours généreux et de bonne qualité, et qui y joue toujours un rôle important, anime les plus apathiques, donne du babil aux plus muets, et inspire la gaieté, même aux plus mélancoliques. Aussi, quand on a satisfait l'appétit, c'est souvent une cohue, un brouhaha à ne plus s'entendre. Les conversations se croisent dans tous les sens; les voix se confondent d'un bout de la table à l'autre, et se mêlent à des éclats de rire où l'on ne garde plus ni mesure ni modération. Une fois arrivés au dessert, où toutes les physionomies commencent à s'éclaircir, l'usage invariable veut qu'on boive à la santé de tous les convives, en commençant par les personnes les plus honorées, et finissant par les enfants. Alors, à force de répéter les santés à coups de verres pleins, ils font comme les Anglais : les fronts les plus graves se dérident, les yeux s'enflamment et se troublent, les langues se paralysent, quelques-uns perdent l'aplomb, et les plus sages résolutions vont échouer devant les liqueurs et le bon vin, au milieu des nombreux toasts qui leur mettent si fréquem-

ment le verre à la main. Quelques-uns évitent le naufrage, en effleurant seulement à chaque fois le verre du bout de leurs lèvres. Les chansons suivent, la musique résonne, la danse commence, et danse qui peut encore danser. Là, chacun donne un libre essor à la joie qui l'anime. Mais il ne faut pas cependant mettre tous les repas sur la même ligne. Il est bien des familles où toutes les règles de la décence, de la sobriété, de la modération, sont plus ou moins observées. Dans certaines occasions, il arrive quelquefois de répandre sur la table des fleurs effeuillées, qui présentent aux convives un coup d'œil agréable, en même temps qu'elles flattent doucement l'odorat. Quelquefois aussi les demoiselles de la maison servent les personnes à table, et j'ai vu des jeunes gens des premières familles remplir cette fonction de politesse dans des repas où se trouvaient des personnages de haut rang.

Il ne faut pas demander si les orgies du carnaval se célèbrent en Grèce : cet usage est trop conforme à leur goût et à leur caractère, pour croire qu'ils ne le pratiquent pas avec toute la joie et toute la folie possibles. « Pendant ce temps, » dit M. Pouqueville, « en parlant des peuples du Péloponnèse, ils ne quittent presque pas la table. Les rues de la triste ville de Tripolitza furent alors garnies de boutiques de rôtisseurs. Il y avait des bals ; on vit quelques masques armés de thyrses, poursuivis par des enfants qui criaient *Jo ! Jo !* et, dès que la nuit était venue, des gens masqués se rendaient chez leurs amis. Mon étonnement fut grand, lorsque, le dernier jour consacré aux divertissements, je vis, après le coucher du soleil, la campagne couverte de feux de paille, autour desquels les Grecs sautaient et dansaient, en disant qu'ils brûlaient la barbe à Chronos » (*χρόνος*,

le temps, et en grec moderne, l'année). C'est le terme dont ils se servent dans les fêtes ou les réjouissances annuelles et solennelles: *καὶ τοῦ χρόνου*, « à l'année prochaine, » et qu'ils s'adressent à la fin de la cérémonie, ou en se séparant. On voit par là que les mascarades sont connues et pratiquées en Grèce comme ailleurs. On en est fou; les femmes même mariées, parmi les catholiques comme parmi les grecs, n'ont pas honte de se livrer à ce divertissement, blâmable dans tous, mais moins convenable encore à leur sexe. Ordinairement, cependant, elles se font accompagner de leurs maris ou d'un parent, ou d'une personne de connaissance, qui se masque avec elles. A Santorin, la bienséance en exclut les demoiselles. Le charivari y est aussi en usage partout, et s'y pratique avec les mêmes circonstances, les mêmes taquineries d'un côté, et le même déplaisir de l'autre, qu'en France ou ailleurs.

Dire maintenant que les Grecs ont de l'esprit, qu'ils sont nés pour tous les genres de civilisation, qu'ils sont propres à toutes les sciences, à tous les arts, c'est une chose que tout le monde sait, et que l'expérience du passé et celle du présent prouvent d'une manière incontestable. Vous qui avez vu ce peuple il y a trente ans, tremblant, abruti, dégradé, avili, sous la puissance qui l'abreuvait d'outrages, d'ignominie, de tribulations et de douleurs, allez le voir aujourd'hui dans sa nouvelle Athènes et ailleurs, dans ses fêtes, dans ses réunions, dans ses gymnases, dans ses facultés, et vous y reconnaîtrez les descendants de ces anciens Grecs, dont le nom seul réveille en vous les plus illustres souvenirs; vous reconnaîtrez mille dons de la nature, qui n'étaient que cachés sous la main barbare qui les opprimait, mais qui depuis ont éclos avec gloire, et brillent

chaque jour d'un nouvel éclat, sous le pavillon radieux de leur indépendance.

Je suis d'avis que les hommes, en général, depuis le dernier degré d'abrutissement du sauvage, jusqu'au plus haut point de civilisation, naissent à peu près les mêmes partout, c'est-à-dire avec les mêmes germes d'esprit, de vice et de vertu : mais je pense aussi que le développement de ces germes dépend des circonstances où les hommes et les peuples se trouvent placés; or, pour les Grecs, ces circonstances sont les meilleures possibles, et ils doivent leur esprit et leur aptitude autant à leur situation topographique qu'à la nature même. Ils habitent le plus beau climat qui soit au monde, et le plus propre à favoriser ou à développer les dons de la nature. Mais c'est là le moindre de leurs avantages. Un pays qui les met de tous côtés en relation continuelle, non-seulement avec les peuples voisins, mais encore avec une infinité d'autres, par les voies de la navigation et du commerce; un pays où l'on vit presque autant sur mer que sur terre, et qui envoie ses habitants dans toutes les contrées du globe; un pays tout environné de ports où abordent les étrangers qui viennent de toutes les parties du monde, et leur apportent leurs idées, leurs inventions, leurs découvertes, leurs usages, leurs sciences, leurs mœurs, leurs nouvelles, doit contribuer puissamment à les éclairer et à réveiller leurs facultés intellectuelles. On sait que Phérécide, l'un des sept sages de la Grèce, acquit ses connaissances philosophiques en interrogeant sur les doctrines ou les sciences de leurs pays, les étrangers qui arrivaient de tant de contrées dans le port de Skiros, qu'il habitait, et qu'en méditant sur ces conversations il rédigeait ensuite ces principes de sagesse et ces leçons qui l'ont

rendu si célèbre. Ainsi, les Grecs, par leur communication continuelle dans leurs ports ou dans leurs courses avec les étrangers de tous les pays, doivent acquérir facilement ce que n'acquièrent jamais ceux qui, sans des études particulières et sans des communications propres à développer leurs talents naturels, restent toujours renfermés chez eux; parce que l'esprit du commun des hommes ne se nourrit que des idées de la société dans laquelle il vit. On en trouve la preuve dans la différence que mettent l'éducation et l'étude entre l'homme civilisé et l'homme sauvage, entre l'homme des villes et l'homme de la campagne.

La même vérité existe pour les nations comme pour les individus. Les expéditions militaires de Napoléon, qui avaient fait parcourir toute l'Europe à nos armées, ont donné à la France, surtout aux petites villes et aux campagnes, un ton et une physionomie qu'elles n'avaient pas auparavant. Aussi, les paysans, dont grand nombre ont fait leurs campagnes et parcouru bien des pays, vous disent-ils franchement, depuis, que tout le monde a ouvert les yeux. On en dira autant, à proportion, des grandes routes qui se sont percées dans toute l'étendue du royaume, et qui ont fait circuler partout des milliers d'idées et de connaissances dont certaines contrées étaient privées; car telle est l'influence des communications sur l'esprit et sur le cœur de l'homme, sur les mœurs et sur le caractère, quoique trop souvent cause de corruption autant que de civilisation.

Cette influence se fait sensiblement remarquer chez les Santoriniotes en particulier. Avec leurs expéditions continuelles dans les différents ports de l'Archipel, de la Russie et de toute l'Europe, on voit partir, tous les ans, quinze cents marins qui, en voyageant, dégrossissent dans leurs

courses les traits de leur caractère, les idées de leur esprit, les formes de leur extérieur, et ajoutent toujours quelque chose à leurs connaissances. Aussi, y a-t-il en Europe des milliers de villages ou de petites villes dont les habitants auraient l'air, le ton, les manières, l'esprit rustiques, à côté des Santoriniotes, et ne seraient pas, à beaucoup près, aussi ouverts, aussi expérimentés, aussi intelligents, aussi spirituels. Ce qui contribue encore à ces avantages, c'est un esprit de curiosité qui les porte à s'informer de tout; ils veulent tout savoir; ils se font rendre raison de tout sur toutes les matières qui leur présentent quelque intérêt. Ce dernier trait leur est commun avec la plupart des pays de la Grèce; et l'on sait ce que les Grecs étaient, sous ce rapport, dans l'antiquité. Dans les ports ou les villes maritimes, quand il arrive un étranger, mille curieux l'assiégent de tous côtés et l'assomment de questions de toute espèce. On veut savoir son nom, son pays, sa fortune, ses titres, toutes les nouvelles qu'il porte, tous les événements des lieux où il a passé, les secrets mêmes de tous les cabinets de l'Europe; et tous les voyageurs, marins ou négociants, qui arrivent dans leurs ports, ont peine à satisfaire leur curiosité. Ensuite dans les tabagies, les cafés, les tavernes, on passe en revue tout ce qui touche à la politique, et l'on raisonne à tort et à travers sur les royaumes et sur les potentats. Aussi, sait-on mieux souvent dans les plus petits ports de la Grèce ce qui se passe dans le monde, que dans les plus grandes villes de France.

Il serait difficile de dire d'une manière précise ce qui caractérise les peuples de la Grèce, considérés dans leur généralité. Leur caractère, leurs mœurs, leurs idées, leurs usages, leur esprit, le ton et l'expression de leur air

varient, sous bien des rapports, comme les pays qu'ils habitent; et la différence des situations, des relations, des circonstances, de la position topographique dans lesquelles vivent ou ont vécu les diverses peuplades de ce pays, doit en mettre aussi dans le jugement qu'il faut porter de chacune d'elles. Mais on peut dire, sans crainte de se tromper, que les habitants des îles tranchent visiblement sur ceux du continent, et que dans le continent il y a peu de ressemblance entre ceux des montagnes ou de l'intérieur des terres, et ceux qui habitent les côtes ou les villes maritimes.

La même différence se trouve entre certaines îles, selon que les habitants ont plus ou moins de relations ou de communications avec les autres pays. Mais, considérés en général, les insulaires, et ceux des côtes et des villes maritimes, sont vifs, enjoués, sveltes, actifs, d'une physionomie ouverte, d'une allure plus dégagée, d'une façon plus aisée, plus libre, plus sociable que les autres, et se rapprochent davantage, par leur caractère et leurs manières, de même que par leurs idées, des peuples civilisés de l'Europe, et principalement des Français, avec lesquels ils ont de grands traits de ressemblance, une grande sympathie et des relations plus fréquentes et plus adaptées à leurs goûts et à leur humeur. Les autres sont plus lourds, moins polis, moins doux, et portent dans tout leur extérieur, dans leurs manières, dans les traits rudes et agrestes de leur visage, dans la forme, l'étoffe et la coupe grossière de leurs habits, dans le ton sauvage de leur voix, dans le regard inflexible de leurs yeux, l'air prononcé des montagnes. Ceux-ci forment la transition entre les premiers et les Turcs, auxquels ils ressemblent beaucoup,

sous tous les rapports, dans plusieurs pays de la terre ferme.

Mais tous ensemble, ceux du continent et des îles, présentent des différences remarquables qui empêchent de les confondre avec les maîtres qui les opprimaient. Car quoique les deux peuples fussent mêlés en bien des villes et en bien des pays, et qu'ils vécussent ensemble, sous les mêmes lois, et avec les mêmes usages, le caractère des Grecs n'a jamais pu se fondre avec celui des Turcs, ni sympathiser avec eux. Une des raisons, c'est que, outre l'inimitié mortelle de ces deux peuples, de religions diamétralement opposées, les premiers n'ont jamais voulu voir dans leurs vaincus que des esclaves, et que les Grecs n'ont jamais pu voir dans leurs maîtres que des tyrans. Ainsi, conservant chacun leur caractère particulier, ils sont encore aujourd'hui presque aussi différents, aussi éloignés entre eux, aussi ennemis qu'ils l'étaient le jour de la conquête.

Le Turc est grave, réfléchi, paisible; il est même, lorsque la passion, la cupidité ou la vengeance ne le poussent pas, aussi généreux, aussi bon, aussi franc, aussi sincère qu'il est quelquefois cruel, farouche, sanguinaire, et ne ressemble en rien au peuple qu'il opprime. Assis, les jambes croisées, sur un riche sofa ou sur une simple estrade, selon que le turban annonce l'opulence, la misère ou la médiocrité, et mêlant une conversation toujours sérieuse et monosyllabique à l'épaisse fumée qui s'échappe à flots de sa bouche et de ses narines, et qu'il entrecoupe, à temps périodiques, de quelques légères gorgées de café, on dirait qu'il rumine l'esclavage ou la férocité. Sous cette physionomie obscure, que le rire n'éclaircit jamais, et qui, je crois,

ne sait pas même rire, il semble qu'il s'agite quelque chose de sinistre pour lui ou pour les autres; et dans le temps qu'il tremble sous le despote son maître, son regard ou sa présence font trembler le raya qui passe humblement devant lui.

Le Grec, même esclave, quand il peut avoir ses ébats libres, est gai, évaporé, léger, plein de feu; éloigné de quelques pas du sabre qui le menace ou du cordon qui l'attend, il saute, il rit, il danse, oublie un instant, dans les jeux et les plaisirs, son sort et ses malheurs, et, s'enivrant dans sa joie à la coupe de l'espérance, il entonne la chanson qui lui promet la liberté et adoucit ses souffrances. Quelquefois même, remuant sous le colosse qui l'écrase, un esprit d'indépendance agite son âme; et le montagnard de la Laconie descend dans la plaine du combat, entraîne ceux qu'un même sort unit, que la même patrie vit naître; et, la poitrine gonflée de patriotisme, chargeant le bras vigoureux qui ne connaît que la charrue, du mousquet qui en fait un soldat, ils courent tous ensemble expulser la tyrannie, et purger le sol de l'ancienne Grèce de la barbarie qui le souillait.

Voulez-vous maintenant savoir leurs défauts? Rappelez-vous ceux qu'on a toujours reprochés aux Grecs du Bas-Empire, ce sont les mêmes qu'on a remarqués dans leurs successeurs jusqu'à leur dernière révolution; et s'ils paraissent promettre un changement total dans leurs mœurs, dans leur caractère et dans leurs idées, on peut dire qu'ils en ont besoin. Ce qu'ils étaient donc autrefois, ils l'ont été jusqu'alors. Ainsi, de tout temps, ils ont été inquiets, ambitieux, remuants, partisans, jaloux, avides de nouveautés; et, comme le remarque Tacite, ils n'ont jamais pu supporter une entière liberté, pas plus que la servitude : *Nec*

totam libertatem, nec servitutem pati possunt. Sous ce dernier rapport, ils ont déjà donné, depuis leur indépendance, des preuves évidentes qu'ils n'ont pas encore tout à fait changé. En cela, ils nous ressemblent beaucoup, et ils peuvent se dire Français, comme nous nous pouvons nous dire Grecs.

Mais ce qui étonne chez eux, c'est que, malgré l'état d'esclavage et d'oppression dans lequel ils ont vécu pendant quatre cents ans, ils n'ont pas cessé d'être orgueilleux, vains, présomptueux. Ils affichent ce caractère en tout, dans leur air, dans leur attitude, dans leur marche, dans leurs habits, dans leur ameublement, dans leurs discours, souvent même dans leur nom. Le moindre succès, la richesse, la faveur, le pouvoir, la science, les enfle. « Aussi, dit M. de Villoison, qui avait étudié ce peuple, rien de si vain, de si insolent, qu'un Grec parvenu; mais aussi rien de si rampant, de si bas, de si vil dans l'adversité. Peu sensibles à l'honneur, ils le sont aussi peu à la bastonnade. » Aujourd'hui ils ne possèdent, pour ainsi dire, qu'un chétif royaume de quatre arpents de terre, et ils se croient presque au niveau des plus grandes puissances de l'Europe. (Je le leur souhaite de tout mon cœur.) « Le but de l'ambition des Grecs Phanariotes (ainsi nommés du Phanari, quartier de Constantinople habité principalement par eux) et des insulaires, et leur cordon bleu, » dit encore M. de Villoison, « c'est le pouvoir de porter des pantalons jaunes et un *calpak* (espèce de shako fourré en dehors d'une peau noire d'agneau), ce qui ne s'accorde qu'aux barataires, ou à ceux qui ont vécu au service d'un prince de Valachie ou de Moldavie. »

Il y en a beaucoup qui portent encore d'anciens noms

des empereurs grecs ou de grandes familles européennes. On y voit des Paléologues, des Comnènes, des Lascaris, des Justinianis, des Argyres, des Phocas, etc. qui prétendent être les descendants des princes de ce nom, mais pas un qui puisse justifier ou prouver sa généalogie. Cette vanité est suivie d'une autre, plus commune, mais moins ridicule, quoique un peu folle : c'est qu'un grand nombre y sont entêtés d'idées et de prétentions de noblesse; et, quoique sans titre aucun, il est tel pays où une bonne bourse ou la fantaisie seule d'en faire accroire donne des titres suffisants pour leur faire placer des armoiries imaginaires sur la porte d'entrée de leur maison, comme ceux qui sont réellement nobles.

Les grands, les riches, en certains endroits, et notamment à Santorin, sont appelées *archontes*, et les dames *archontisses*, nom honorifique que la flatterie et la vanité, autant que la politesse, ont collé sur la langue du peuple et ont rendu commun. L'enfant mâle est appelé *archontopoulon* et la demoiselle *archontopoula*, en ajoutant au mot *archonto* celui de *pullus, pulla*, (*petit, petite*). A Constantinople, à Smyrne et en beaucoup d'autres endroits, on dit *kokona* pour *demoiselle*, mot valaque, que plusieurs s'imaginent faussement être plus poli, plus flatteur, plus caressant. Aujourd'hui on dit tout simplement et poliment, dans le sens français et latin, *kyrie* pour *monsieur* et *kyria* pour *madame*.

Les voyageurs ont reproché encore aux Grecs d'être inconstants, sans intimité, sans franchise, sans fidélité dans leurs amitiés; de passer facilement de l'affection à la haine, et de trahir les intérêts de ceux qu'ils paraissent aimer; d'employer des procédés et des caresses adroites, des dé-

monstrations flatteuses pour tromper plus sûrement et endormir ceux auxquels ils veulent nuire; de tenir peu leur parole et de n'en être jamais esclaves; d'être aussi prêts à se parjurer qu'ils sont prompts pour le serment; d'être peu délicats dans le commerce et sur les moyens de gagner et de faire fortune; enfin, d'avoir une certaine fourberie, une certaine dissimulation dans le caractère. Je n'examinerai pas jusqu'à quel point ces reproches peuvent être fondés, je suis trop porté à en dire du bien; mais je n'oserais pas non plus m'inscrire en faux. Qu'il me suffise de remarquer que les autres nations ne sont pas exemptes de blâme, et qu'on leur reproche à toutes de grands défauts et de grands vices. Si les Grecs ont pu paraître sous un point de vue peu favorable aux voyageurs, je dois dire, à leur décharge et à leur honneur, que j'y ai trouvé aussi bien des qualités aimables et précieuses qui m'ont porté à les estimer sous bien des rapports et à les aimer, et que je suis jaloux de le leur prouver.

Mais, si l'on a soin de noter leurs vices et leurs défauts, il est juste de noter aussi leurs bonnes qualités et leurs vertus. Je puis dire, pour ce que j'ai vu et éprouvé moi-même, que, partout où j'ai passé, j'ai rencontré une bonté, une libéralité, une générosité, des égards, des attentions qu'on ne trouve pas toujours en France; qu'ils sont moins dominés par l'égoïsme qu'on ne l'est dans bien d'autres pays; que leur abord est plus facile, moins roide, qu'il ne l'est généralement chez les peuples qui se vantent de civilisation, et qu'ils sont partout sociables et expansifs. J'en appelle à nos officiers de marine et à tant d'autres qui les ont fréquentés : qu'ils disent s'ils n'ont pas trouvé dans leur société, dans les réunions où ils se sont trouvés, assez

de bonnes qualités, assez d'amabilité, pour leur faire regretter souvent le plaisir qu'ils y ont goûté, et s'ils n'ont pas toujours été accueillis gracieusement dans toutes les familles qu'ils ont connues. Et ce n'est pas seulement aux classes supérieures que nous devons ces éloges; nous les donnons, à proportion, même à ceux des classes inférieures, qui savent être bons, hospitaliers et polis à leur manière. Si vous les considérez dans leur vie domestique et privée, vous les jugerez encore bien dignes d'intérêt. Ils sont bons pères, bons maris, amis de la paix et de la tranquillité dans leur ménage, et ces dispositions étaient encore fortifiées par les circonstances où les avait placés la perte de leur liberté et de leur indépendance. La tyrannie de leurs maîtres ne servait qu'à concentrer davantage les affections de famille et celles de la nation.

Dans leur infortune, leurs revers ou leur misère, ils s'en remettent avec assez de résignation aux soins de la Providence, et, sans éclater en imprécations ou en blasphêmes, ils se contentent de dire *la santé seulement*, *ὑγεία μόνον*, ou bien : *Il y a de l'espoir* ou *de la ressource en Dieu* ; *ἔχει ὁ Θεός*; *Dieu est grand*, *ὁ Θεός εἶναι μεγάλος*.

Ils sont ordinairement sobres et d'une grande frugalité; mais peut-être faudrait-il quelquefois attribuer en partie l'un et l'autre à leur peu de ressources, et, plus encore, à la chaleur du climat, qui exige moins de nourriture pour le corps et des choses moins substantielles que celui des pays froids. Ils supportent facilement la faim et la fatigue; mais, dans l'occasion, ils sont grands buveurs et s'enivrent volontiers, moins peut-être par goût que pour se divertir, surtout dans leurs parties de plaisir et leurs grands repas. La bonne qualité de leurs vins leur ôte tout scrupule sur ces

excès. Dans leurs conversations et dans leurs réunions, ils sont bruyants, animés, discoureurs, criards, babillards, gesticulateurs, tant qu'ils sont à leur aise, sans gêne et sans crainte. Leur démarche est svelte, légère, précipitée. Ils paraissent sans préoccupation et comme des hommes qui n'ont ni affaires en tête, ni soucis, ni chagrin; aussi, la mélancolie se peint rarement sur leur front. C'est l'opposé des Turcs, qui, graves en tout, sont silencieux comme des rochers, froids comme le marbre, lents et pesants dans leur marche, et ne parlant, pour ainsi dire, que par sentences. On dirait, en voyant les uns à côté des autres, que c'est le feu à côté de la glace, la vie à côté de la mort.

Mais ce n'est pas là cependant le caractère ni le ton général de la nation; il appartient en grande partie aux îles et aux villes maritimes, et autres habitants des côtes; ceux du continent, dans l'intérieur, et ceux de quelques îles, montrent, en général, quelque chose de moins vif, de moins ouvert, de moins gai, de moins développé que les premiers, et tiennent le milieu entre ceux-ci et les Turcs.

Dans la classe du peuple, et surtout dans les pays éloignés de toute civilisation, ou marqués encore, pour ainsi dire, du sceau de l'esclavage et de l'oppression, il n'y a quelquefois rien de plus stupide, de plus sauvage que l'abord de certaines personnes. Tel Grec entre chez vous pour vous parler, qui, plié, ce semble, par l'habitude, à des formes pétrifiées par la terreur, garde, en entrant chez vous, un silence et une attitude où se peignent l'avilissement d'une âme opprimée sous la main d'un despote. Après vous avoir salué servilement, comme s'il redoutait le coup d'œil sanguinaire d'un pacha à un de ses bourreaux, il s'assied près de la porte, tranquille et silencieux, ou se tient debout,

avec la contenance d'un esclave, sans proférer une parole et sans dire ce qu'il veut. Il ne répond pas même d'abord aux questions que vous lui adressez sur le sujet qui l'amène; il est imperturbable. C'est beaucoup, si, en entrant, il vous articule, d'un air et d'un ton qui sentent l'oppression, son salut ordinaire : πολλὰ τὰ ἔτη, c'est-à-dire, *que vos années soient nombreuses*, ou *je vous souhaite beaucoup d'années;* ou bien ὥρα καλή, *que cette heure soit bonne pour vous*, ou *bonne heure*, comme nous disons *bonjour*. Mais ce n'est pas là le ton général de la nation, ni l'expression libre et naturelle de son caractère; il n'appartient même qu'à un petit nombre, et je suis sûr qu'aujourd'hui (1842), à peine s'en trouve-t-il, avec les progrès qu'ils ont faits, qui aient conservé cette forme de stupidité et d'avilissement.

Rien de plus industrieux et de plus intrigant que les Grecs pour gagner de l'argent; rien de plus actif, de plus laborieux, de plus propre au commerce : leur esprit, leur inclination, l'amour de l'or, la situation de leur pays, les poussent à toutes les spéculations, à toutes les entreprises; et ils y portent une aptitude telle, qu'ils peuvent accumuler des gains considérables là où bien d'autres courraient risque de mourir de faim. Mais ils ont la réputation d'être peu délicats sur les moyens de gagner, et surtout d'être grands usuriers. Quand ils peuvent trouver l'occasion de prêter à gros intérêt, ils ne se font pas scrupule de prendre 40, 50 et 60 pour 100, ou même davantage, si la nécessité de l'emprunteur l'exigeait.

Ils sont, en outre, excellents marins, et si hardis dans la navigation, qu'ils feraient, pour ainsi dire, franchir des écueils à un navire. Mais, sur mer comme sur terre, rien

de plus impropre au commandement. Aussi on connaît partout, en Grèce, l'adage commun : *quatre Grecs, cinq commandants* : heureux encore s'ils parviennent à s'entendre. Dans leurs bâtiments, il n'y a pas jusqu'au dernier mousse qui ne se mêle de diriger la manœuvre. A l'approche d'un coup de vent, d'un danger imminent, ou quand il faut virer de bord, vingt voix, toutes plus criardes les unes que les autres, partent toutes à la fois de tous les points du navire, exprimant dix avis différents, dont aucun n'est entendu; et, en attendant, par l'habitude de naviguer, tous tirent les cordes, et la manœuvre s'exécute comme par enchantement. J'en excepte certaines îles, entre autres Hydra et Spezzia, où un commandement sévère, le bon ordre, la discipline, la subordination, l'habileté des capitaines et des marins font tout faire sans confusion, avec une facilité et une aisance qui semblent nées avec eux, et avec tout le calme et le silence de la solitude. Aussi sont-ils réputés les meilleurs marins de l'Archipel, et ont-ils couvert leurs îles, surtout Hydra, des piastres d'Espagne, pendant les dernières guerres de la France avec l'Angleterre. Je dois excepter, dans les autres, certains capitaines, comme le capitaine Pierre Ruben, à Santorin, qui, par le bon ordre qu'il maintient dans son bâtiment, se fait distinguer de tous les autres. Dans l'occasion cependant, et sous des chefs habiles, les Grecs, en général, ont prouvé qu'ils n'étaient pas incapables de discipline.

On a reproché à ce peuple un caractère de lâcheté; mais l'histoire bien connue de leur dernière révolution les venge suffisamment de cet affront. Ceux qui leur ont adressé ce reproche, ignoraient ou ont oublié ce qu'ils ont été dans tous les temps, même dans les siècles si décriés du Bas-Em-

pire, lorsque les circonstances les ont favorisés ou que leurs empereurs ou des capitaines habiles ont su les conduire à l'ennemi. Si jamais ils ont pu être taxés de lâcheté, si même, avant leur révolution, on n'a vu en eux que des âmes dégradées, des caractères avilis, des hommes souvent blâmables pour leurs vices ou leurs défauts, il fallait apprécier l'état malheureux dans lequel ils ont vécu si longtemps.

Quand ils vivaient sous les Turcs, on les croyait lâches, parce qu'ils ne bougeaient pas; c'est que, sous la main de fer qui les opprimait, le courage le plus héroïque devenait inutile; et s'ils avaient voulu remuer, il n'y avait pas moyen d'échapper au glaive du barbare. La seule ressource, la seule consolation qui leur restait dans cet état d'oppression, c'était de méditer des ruses pour s'en délivrer, ou de tourner sans cesse les yeux à la dérobée, pour voir de quel côté viendrait ou la bastonnade qui devait leur briser les pieds, ou le sabre qui devait les égorger, ou le cordon qui devait les étrangler. Dans ces temps de muette et continuelle terreur, le fier montagnard se laissait traquer dans son village ou dans ses forêts comme un animal sauvage, et tombait, sans voix et sans défense, sous les balles d'un musulman féroce, qui s'amusait de ses souffrances et riait de sa mort. Le berger paisible de l'Arcadie, le laboureur de la Messénie, l'héritier de Philopœmen, d'Épaminondas et de Pélopidas se tenaient dans le silence et la résignation, comme la brebis qu'on dépouille de sa toison, ou comme l'agneau qu'on va immoler, quand l'aga sans pitié, le yatagan au côté, le pistolet en main, venait, avec le droit de la force et sa volonté suprême, lui enlever son fromage, ses moutons, sa femme et ses enfants.

Mais la crainte seule de voir lancer sur la nation entière une sentence d'extermination, dont tous les efforts et le plus beau courage n'auraient pu arrêter les effets, n'inspira jamais aux Grecs qu'une soumission hypocrite, qui laissa toujours subsister dans toute leur force l'espoir et le violent désir de secouer le joug, qu'ils ne portaient qu'avec impatience. Leur sang, que la terreur semblait avoir à jamais glacé dans leurs veines, bouillonnait secrètement, dans leur cœur, d'héroïsme et d'amour pour la liberté. Ainsi, quand on disait naguère qu'un Turc ferait trembler trente Grecs, et qu'il avait le même ascendant sur ce peuple fait à l'esclavage, qu'un blanc sur les nègres dans les contrées encore sauvages de l'Amérique, on disait une sottise. Cela signifiait seulement que la force opprimait la faiblesse, que l'agneau tremblait devant le loup, et que le lion féroce qui déchire sa proie est plus fort que l'animal dont il dévore les membres. Les Romains, après avoir dompté la plupart des nations connues, tremblèrent sous Sylla, et finirent par s'avilir sous les hordes barbares. Les Français, à la veille de conquérir l'Europe et de voir dans leurs armées presque autant de héros qu'il y avait de soldats, tremblèrent sous Robespierre, et les agents sanguinaires de cet être féroce se promenaient avec la guillotine, dans toute la France, comme des commis-voyageurs, sans que ce peuple si fier osât remuer, devant quelques bourreaux, ou son bras ou sa langue, pour abattre l'instrument fatal qui faisait tomber tant de têtes; et cependant les uns et les autres ont fait trembler le monde.

Les Grecs ont pu paraître lâches et s'avilir sous les Turcs; mais les efforts glorieux et à jamais célèbres qu'ils viennent de faire pour reconquérir leur liberté et leur indépendance,

les ressources incroyables qu'ils ont su trouver dans leur courage et leur patriotisme, les succès presque miraculeux qu'ils ont obtenus, dans le dernier état d'épuisement et de faiblesse, contre une puissance colossale et des armées si nombreuses, ont montré à l'Europe l'héroïsme qui germait encore au fond de leur âme, et prouvé à tout le monde que la sève des grands hommes vit toujours dans la patrie de Thémistocle et de Léonidas. Achevez de briser les chaînes qui se rouillent encore sur les mains d'un si grand nombre de ses enfants, laissez-les reprendre leur embonpoint naturel, et vous verrez leurs bras moissonner de nouveaux lauriers, leurs pensées prendre un nouvel essor, leurs sentiments s'élever, et leur génie pénétrer dans tous les secrets de la science. Façonnez ce peuple comme on façonne les peuples de l'Europe, et vous l'aurez pour rival dans tous les arts, vous le trouverez toujours parmi les premiers dans les voies et les progrès de la civilisation. Le Grec est propre à tout; et le fond de son esprit, l'enthousiasme qui l'exalte, les souvenirs qui l'animent, l'élan qui le pousse, l'ardeur qui le transporte pour atteindre le niveau des autres peuples, lui permettent d'aspirer à toutes les gloires. Vous ne voulez voir en lui que les haillons de sa captivité; vous ne le regardez qu'à travers le sombre voile qui le défigurait; vous le considérez dans les ténèbres dans lesquelles on l'a forcé de croupir; mais certes ce n'est pas là son état naturel; ce ne sont pas les traits propres de sa physionomie; ce sont les circonstances qui ont effacé l'empreinte de son antique noblesse, et qui l'ont fait tel qu'il paraît maintenant. L'indépendance, la liberté, la prospérité, l'instruction, le feront paraître ce qu'il doit être, et le sol où germaient autrefois tant de genres de grandeurs n'est pas encore épuisé. Son

réveil s'est annoncé avec éclat, et son premier cri a proclamé des triomphes.

Si, dans les siècles du Bas-Empire ou dans ceux qui l'on suivi, on a pu reprocher à ce peuple d'être vain, orgueilleux, fourbe, dissimulé, perfide, la révolution qui vient de s'opérer chez lui, au milieu des nations civilisées de l'Europe, sera comme un baptême de régénération dans lequel ils lavera ses iniquités passées, et qui en fera un peuple nouveau. L'on peut espérer que, la société n'étant plus aujourd'hui ce qu'elle était dans les derniers temps de leur empire, les Grecs se retremperont, comme tous les autres peuples voisins, à des sources plus pures, et qu'avec le désir louable qu'ils ont d'introduire chez eux la civilisation, ils imiteront, dans les nations dont ils admirent les progrès, tout ce qu'elles ont de bon, et feront disparaître entièrement de leur physionomie, de leur caractère et de leurs mœurs, ce qui les a signalés autrefois, non sans raison peut-être, au blâme et au mépris des autres peuples. Déjà on voit des changements heureux, une amélioration sensible. Ils ne font que commencer leur éducation sociale, et ils paraissent déjà tout différents de ce qu'ils étaient naguère. Le temps fera le reste. J'aime à voir les jeunes rejetons de l'antique Grèce, les descendants de tant de grands hommes que nous admirons tous, traverser les mers, et arriver, tous les ans, en foule dans nos cités savantes, pour s'initier à nos sciences, à nos arts, à nos usages, à notre urbanité, au prix du morceau de pain que leurs tendres et zélés parents ôtent souvent de leur bouche, pour leur procurer une instruction et une éducation égales à la nôtre. Du reste, ils sont faits pour nous imiter. Otez de leur caractère et de leurs mœurs ce qu'ils ont hérité du Bas-

Empire ou emprunté à la barbarie turque, et vous retrouverez en grande partie, chez eux, le caractère français, ou du moins toutes les dispositions naturelles qui peuvent le faire ressembler à ce peuple; et, si la civilisation y continue ses progrès, on pourra un jour appeler ce pays *la nouvelle France*, comme on a appelé Paris *la nouvelle Athènes.* Leur sympathie et leur amour pour nous donne encore un relief à cette ressemblance.

Dans les îles, en général, dans les villes un peu considérables du continent, et surtout sur les ports de mer, on ne remarque pas une grande sévérité de mœurs. L'on peut presque le soupçonner à l'enjouement, aux airs libres, à la familiarité qu'on aperçoit dans le sexe, et dans la liberté ou la licence des discours. C'est une suite du caractère de la nation grecque et de la morale relâchée à laquelle elle est abandonnée; et le manque d'éducation et d'instruction religieuse, dans les enfants des deux sexes, semble leur ouvrir la porte à tous les vices et à tous les désordres, et les préparer de bonne heure au crime. Nul souci, nulle peine, nul soin pour les élever dans les principes de la religion, de la morale et de la société. La plupart des parents les abandonnent à eux-mêmes, et laissent tout faire à la nature. Leurs papas semblent ignorer si c'est pour eux un devoir, et, n'étant pas même capables de le remplir, ils ne s'en occupent nullement. Ainsi les enfants n'y connaissent d'autre règle, d'autre loi que leur volonté, leurs goûts, leur plaisir ou leurs caprices; et le système du cynique Rousseau y est pratiqué dans toute son étendue, même au delà de l'âge fixé par l'immoral philosophe. Rarement ils sont punis ou corrigés, et plus ils savent jurer, blasphêmer ou dire des sottises, plus on croit aussi qu'ils auront un jour de l'esprit

et de l'habileté. Jugez quelles générations doivent se former avec une pareille éducation, chez un peuple où tout paraît permis, où l'on n'entend jamais parler de religion ou de morale, et où l'on n'en aperçoit d'autres signes que le kamilavki de leurs prêtres ou le clocher de leur village.

Mais la censure ne doit pas être générale : il y a bien des familles où l'on est jaloux d'une certaine éducation, de celle, au moins, qui est nécessaire pour mériter d'être estimé dans la société; il y a même bien des îles, bien des pays dans le continent, où le sexe est extrêmement réservé, et fait encore assez de cas de la pureté des mœurs et de la décence, pour regarder ces vertus comme son plus bel ornement et son plus précieux trésor. Et qui oserait se permettre une familiarité, un geste, un regard trop hardi, avec une jeune Péloponnésienne de l'intérieur, ou avec celles de quelques autres pays de la terre ferme, là où l'on vit quelquefois la sévérité de la pudeur étendre mort à ses pieds celui qui manquait de retenue pour la respecter? Malheur à la jeune fille qui, dans ces pays, manquerait de réserve aux yeux de ses compatriotes et des personnes de son sexe! Un mépris général la poursuivrait partout, et elle ne trouverait pour époux que quelque vagabond qui serait assez dégradé pour ne mettre aucun prix à une si belle vertu. Tel est encore le Péloponnèse, tels sont tant d'autres endroits.

Dans les pays où les Grecs étaient mêlés avec les Turcs, ils étaient quelquefois, malgré eux, réservés à l'extérieur; mais souvent ils étaient redevables de cette vertu apparente au joug des barbares, qui, par des avanies tyranniques, leur apprenaient, à leurs dépens, à respecter les mœurs. Dans les îles mêmes, quoique plus libres que les pays du

continent, ils étaient forcés parfois à se renfermer dans les limites de la décence et de la chasteté, dont les cadis leur enseignaient la nécessité d'une manière beaucoup plus efficace que n'auraient pu le faire tous les prédicateurs. Le P. Richard en rapporte des exemples curieux et en même temps frappants. Un jour, le cadi l'ayant appelé, avec d'autres personnes considérables parmi les catholiques, il lui demanda si notre loi ne défendait pas aux jeunes gens d'abuser des jeunes filles, et aux gens mariés de rechercher d'autres femmes que les leurs. Sur la réponse du père, que toute impureté était condamnée par le Dieu de pureté, il dit : « Puisqu'il y a du mal, je ferai donc bien de les châtier; » et, en vérité, il fit un terrible exemple de ces impudiques, non pas tant par zèle pour la vertu de chasteté, que les Turcs ne pratiquent guère, mais plutôt pour avoir occasion de remplir sa bourse. A un caloyer (religieux grec), il fit donner, pour ce sujet, plus de cent coups de bâton sur la plante des pieds. Il condamna aux galères un jeune homme qui se vantait d'avoir abusé d'une demoiselle, quoiqu'il ne l'eût qu'embrassée. La peine dura sept ans, et le jeune homme n'en fut délivré qu'après avoir payé cent écus. Un des premiers vieillards de l'île, faisant difficulté de comparaître devant ce juge turc pour répondre à l'accusation portée contre lui d'avoir péché avec une pauvre villageoise, reçut un coup de couteau d'un sergent, et, ayant été lié et garrotté, il fut conduit par toute la ville, et n'échappa aux châtiments qu'on lui réservait qu'en payant cent écus, qui sont la taxe ordinaire que ces barbares imposent à ceux qui sont entachés de ce vice infâme. Par ces vexations, méritées, il est vrai, de la part des coupables, mais iniques dans le fond, ce juge de nouvelle espèce extorqua plus de deux

mille écus, seulement pour le châtiment de ce péché. Aussi tout le monde resta-t-il dans les termes de la modestie, et Bourdaloue ni Massillon ne prêchèrent jamais avec tant d'efficacité et de succès. A cette époque, les mœurs des Santoriniotes n'étaient pas aussi réglées qu'elles le furent ensuite et qu'elles le sont aujourd'hui, même chez les catholiques; on en voit la preuve dans les registres de baptême. Maintenant, si une jeune fille, même parmi les Grecs de la basse classe, était connue pour avoir eu un peu trop de liberté avec un jeune homme, on dit qu'elle trouverait difficilement à se marier. Cette délicatesse est pour le sexe une grande leçon, s'il veut l'approfondir.

« Auparavant, dit M. de Villoison, en parlant de la Grèce en général, les femmes avaient les bras et le sein découverts, l'habit court, la chemise plus longue que l'habit. (Cet usage se voit encore en différents endroits, dans les îles et ailleurs). Les plus honnêtes portaient un corset de velours et une robe d'écarlate, marchant avec plus de modestie et toujours accompagnées. Celles qui marchaient seules étaient réputées comme des femmes de néant et sans honneur. » Il y a des endroits où, parmi le bas peuple, elles ne gardent aucune décence et ne font aucun cas de la pudeur, surtout quand elles sont mariées : c'est une négligence, une nudité dégoûtantes. Mais dans d'autres pays, elles sont modestes et retenues, et souvent elles se couvrent la figure à moitié, ou même tout entière, à l'exception des yeux, sinon pour être plus décentes, du moins pour ne pas perdre leur teint et ne pas le ternir par la chaleur. Elles le conservent pour le dimanche, où elles aiment, comme partout ailleurs, à paraître plus fraîches, même au village; différentes en cela des femmes turques, qui, les dimanches, comme les autres

jours, ne laissent voir que leurs yeux, et ne se découvrent jamais toute la figure que dans leur maison, mais sans paraître aux regards des étrangers ni d'une manière, ni de l'autre.

S'il fallait maintenant établir une comparaison entre les mœurs des Grecs et celles des catholiques, je ne balancerais pas à dire qu'elle serait tout à l'avantage des derniers. La religion, mieux connue et mieux pratiquée chez ceux-ci, a produit cette différence, et les premiers ont été assez justes pour reconnaître, par leurs faits et par leurs discours, que toutes les fois qu'il s'est agi de probité, de bonne foi, de conscience, d'honneur, de mœurs chastes et réglées, les autres leur en ont donné toujours le premier exemple, au moins dans la plupart des endroits où ils sont établis, surtout à Santorin et quelques autres îles. Je les appelle ici pour juges, et je ne crains pas d'être démenti par ceux qui connaissent bien l'état des choses et qui ont assez de bonne foi pour dire la vérité.

A Santorin cependant, il a été un temps où tous les habitants se sont montrés encore plus dignes d'éloges, non-seulement les catholiques, mais encore les Grecs : c'est celui qui a précédé la révolution grecque, ou l'époque où elle se préparait. La piété, la religion, les mœurs, une simplicité charmante régnaient dans toutes les classes; et la probité était si générale, que lorsque les catholiques, pendant l'été et dans le temps de la récolte, abandonnaient presque en masse le château de Scaurus, qu'ils habitaient seuls, pour aller passer la belle saison dans d'autres villages, où étaient la plupart de leurs caves et leurs maisons de campagne, ils ne prenaient pas toujours la précaution de fermer la porte de leur maison, ni d'emporter leurs meubles ou leur argen-

terie; on les abandonnait à peu près à la foi publique, et cependant on n'avait pas à craindre de vol. Je ne connais pas, au moins, de cas où l'on ait pu avoir lieu de s'en repentir, et jamais je n'ai rien entendu de pareil; c'est ce que souvent on s'est fait un plaisir de me raconter. Aujourd'hui, il y aurait plus que de l'imprudence d'en user de même.

Au rapport du P. Richard, les Santoriniotes catholiques étaient les plus modestes, les plus retenus, les plus retirés des habitants des îles. Les jours de fête et de dimanche, les hommes, dans le château, se rassemblaient d'un côté, pour causer, et les femmes se réunissaient de l'autre, pour en faire de même, quoiqu'il y eût fort peu d'espace pour ces réunions. Aujourd'hui, on peut encore leur donner le même éloge.

Je n'ai pas vu de pays où la décence des habits et de la tenue fût mieux gardée qu'à Santorin, tant chez les femmes grecques que chez les femmes catholiques; et, s'il y a entre elles quelque différence, sous les rapports de la modestie et de la retenue, cette différence est encore plus grande entre cette île et les autres îles, ou les différents pays de la Grèce. Il a été cependant un temps où la coupe des habits et la négligence dans la manière de les porter auraient pu fournir matière à de justes reproches, si l'on voulait juger des mœurs d'un peuple par celles d'un autre temps ou d'un autre lieu, et si l'on ne trouvait une excuse suffisante dans l'esprit et la simplicité qui les accompagnaient. Le P. Richard, en parlant de leurs jupons, qui, à Santorin et dans les autres îles, étaient alors et sont même encore, en certains endroits, extrêmement courts, au moins chez le bas peuple, disait : « A les voir, vous diriez qu'elles tiennent de ces anciennes bacchantes qui, pendant leurs orgies, couraient les monts

et les vallées avec des habits courts et les bras retroussés; car les cotillons de ces femmes sont si courts, qu'à peine passent-ils ordinairement les genoux. Leurs chemises descendent un pied plus bas, lesquelles ont les manches larges, comme celles de nos surplis (à la romaine), et comme elles ne tiennent à déshonneur de tenir leur sein découvert, aussi n'ont-elles point de honte de retrousser leurs manches, quand elles travaillent, et de faire paraître leurs bras. Le meilleur est qu'elles ne pensent pas à mal en ce faisant. Toutefois, depuis l'arrivée de nos pères, elles se comportent un peu plus modestement. Les femmes les plus honnêtes, qui portent un corset de velours et un cotillon d'écarlate, marchent avec plus de modestie, et toujours accompagnées. » Mais aujourd'hui cet usage est rare.

On voit à Santorin et dans d'autres îles, comme à Tine et à Syra, des vierges, qu'on appelle Clètes (Κλητaί) : ce sont comme nos béates en France, ou comme certaines filles dévotes de l'ordre de Sainte-Agnès ou du tiers-ordre de saint Dominique, mais sans être tenues à aucun exercice particulier de piété et sans vivre en commun. Elles ne renoncent pas au mariage irrévocablement et dans un sens absolu; elles font seulement profession de l'état de virginité, pour s'adonner plus librement à la piété, et sans faire aucun vœu. Leur habit doit être plus modeste que celui des personnes qui vivent dans le monde ou qui se destinent à l'état du mariage, et elles doivent, pour cela, s'interdire certaines couleurs trop éclatantes ou trop gaies, surtout le rouge.

Les demoiselles, au contraire, aiment à avoir beaucoup de beaux et riches habits. Les plus belles indiennes, pour les jours de parade, dans celles de la première classe et dans

celles qui en approchent immédiatement, souvent même dans celles d'une fortune médiocre, sont presque dédaignées et d'un goût trop commun; il leur faut des robes de la plus belle soie, qui sentent l'élégance et le bon ton; des coiffures brillantes, qui attirent tous les regards et qui rehaussent magnifiquement leur éclat et leur parure. Autrefois, c'étaient le cramoisi, l'écarlate, les draps d'or, les velours les plus fins, qui prêtaient leur éclat et leur richesse au luxe et à la vanité. Depuis quelques années, l'usage des cheveux bouclés est venu aussi à l'aide de celles qui veulent rehausser la beauté de leur figure, et les cheveux postiches se placent bien ou mal sur même des têtes déchues, pour réparer le ravage des années. Les hommes, de leur côté, ne négligent rien pour se bien habiller; et, quand le goût et la fortune secondent leurs désirs, ils ont presque toutes les prétentions de nos fashionnables.

Il est difficile de dire jusqu'à quel point est porté, en Grece, l'orgueil et l'amour de la parure. Le luxe y est effréné, et il n'y a pas peut être de pays où les femmes aient tant de passion pour la beauté, l'élégance et la richesse des habits. Les étoffes les plus riches ne le sont jamais assez pour satisfaire l'amour de la vanité et l'ambition de paraître. Autrefois, et j'en ai vu encore l'usage, elles se chargeaient de perles, de colliers précieux, de chaînes et de bracelets en or, et de tous les bijoux qui pouvaient servir à parer une femme. « J'en ai connu beaucoup, dit M. de Villoison, qui avaient à peine cinquante piastres de rente, et qui portaient pour plus de deux mille piastres d'or, de perles, de diamants, de saphirs, de rubis, de bagues, etc. Il semble que toute leur fortune ne doit

servir à autre chose qu'à leur luxe et à leur parure. » Les servantes mêmes suivent les dames d'aussi près qu'elles peuvent. Santorin n'est guère plus exempte de ce défaut que les autres pays, et les demoiselles, même catholiques, quoique pieuses d'ailleurs, n'ont pas toujours l'attention de se régler, sous ce rapport, selon toutes les lois que leur prescrivent la simplicité et l'humilité chrétiennes. Mais dans les jours ordinaires, rien de plus simple qu'elles dans leur mise, et en même temps rien de plus retiré. Du reste, si l'exemple pouvait être une excuse, il ne peut être plus général ni plus entraînant, et le beau climat de la Grèce semble inviter toutes les jeunes personnes à se parer et à s'embellir, comme le beau soleil qui les éclaire.

Mais il est curieux de voir, sous le rapport des habits, la différence qui existe entre les temps anciens et ceux où nous vivons. Autrefois, comme nous l'avons déjà dit, la grosse toile de coton qu'on fabriquait dans l'île, sur des métiers domestiques, suffisait à tous les goûts, à toutes les vanités, et fournissait presque à tous les vêtements des femmes, des hommes et du clergé, au moins pour les jours ordinaires et pour les fêtes secondaires. Il faut en excepter, dans des temps postérieurs, quelques habits de drap d'or ou de velours, riches et galonnés, que la mère donnait en dot à la jeune épouse avec les bijoux de sa bisaïeule, et qui servaient quelquefois de décoration et d'ornement à quatre ou cinq générations. Bien entendu que la jeune mariée, le lendemain de ses noces, renfermait les habits dans son vieux coffre de Venise, où elle les conservait précieusement, avec ses bijoux, pour la fille qu'elle devait mettre au jour, et les faisait entrer déjà d'avance, comme un article important, dans la dot qu'elle lui destinait pour l'époque de son ma-

riage. S'il lui arrivait de les en tirer quelquefois, ce n'était que fort rarement, et seulement dans quelques fêtes, ou dans quelques circonstances solennelles et privilégiées; mais alors même, s'il était question de parure dans leurs réunions, les femmes trouvaient autant de plaisir et de vanité à les montrer et à en parler qu'il y en a aujourd'hui, et chacune aimait à se vanter de ses antiquités. Je parle de ce que j'ai vu et entendu. « Tiens, Marie, ce beau cramoisi qui a encore une couleur si vive; ce beau velours qui semble encore neuf; ces larges galons d'or qui conservent encore tout leur éclat; c'est ma grand'mère qui m'en fit cadeau, pour mes noces futures, quelques jours avant sa mort. » Et quelquefois la vieille grand'mère les avait reçus elle-même de son aïeule, qui les avait fait venir de Venise, et les avait achetés cent écus. C'était un habit à manches que les femmes mettaient sur tous les autres, et ne couvrait le corps que par derrière, à partir des aisselles; il était juste au dos, et descendait des épaules jusqu'aux talons, en commençant à s'élargir progressivement de la taille jusqu'au fond, où il avait beaucoup de largeur, et se ramassait en plis qui occupaient la moitié de la circonférence autour d'un jupon d'une riche étoffe. Le reste de l'habillement se composait d'un corset et d'un plastron brodé en soie, et presque toujours en or. Telle était encore la mode régnante dans toute l'île, chez les dames de la première classe, à mon arrivée à Santorin. Alors, comme aujourd'hui, on la copiait sur les Européens, et surtout sur les Vénitiens.

Dans ces temps anciens, les dames religieuses de Saint-Dominique, marchant au même pas que la civilisation de l'époque, s'asseyaient modestement au métier, et remplissaient les heures que leur laissaient l'office et les autres

exercices pieux, en tissant les serviettes ouvrées dont il est question dans les dictionnaires de géographie. Telle était l'antique simplicité des Santoriniotes.

Mais aujourd'hui, les goûts et la mode sont bien changés. Les dames religieuses, sans être moins humbles ni moins pieuses, ont laissé la navette pour l'aiguille à broder; les gens riches et grand nombre d'un étage inférieur ont jeté leur grosse toile de coton, pour s'habiller des draps les plus riches et les mieux taillés; et le sexe, s'imaginant qu'un simple jupon de la même toile et une coiffure maussade avec leur fessi rouge ou blanc avaient moins d'élégance qu'une belle robe en soie et un beau chapeau à fleurs, ou qu'une belle coiffure à la grecque, coquette et artistement combinée, a abjuré toutes ces antiquailles, ne cesse de quêter tous les changements de modes européennes, pour se mettre au ton de nos dames et de nos demoiselles, et fait subir à ses habits ou à sa parure toutes les métamorphoses qu'inventent la vanité et le caprice. Ainsi, les hommes, les femmes, les jeunes gens se mettent tous à la française, et portent tous les mêmes vêtements et les mêmes étoffes, avec le même goût, la même grâce, la même élégance, et peut-être avec plus d'orgueil et de prétention. Mais ce qui est curieux, c'est qu'aussitôt qu'il paraît une nouvelle forme, une nouvelle couleur, tous l'adoptent, et ressemblent aux soldats d'un même régiment.

Dans les îles et plus encore dans le continent, l'instruction du sexe y est extrêmement négligée, et on peut en dire à peu près autant de son éducation. Il est très-peu de personnes qui sachent lire, et à peine s'en trouve-t-il quelqu'une qui sache écrire. Elles n'ont guère d'écoles ni de pensionnats où elles puissent aller y polir leur esprit et leur

cœur, leur ton et leurs manières; elles y suppléent par les dons et les bonnes qualités que la nature leur a départis, par les avis qu'elles reçoivent de l'expérience des parents, par les exemples ou les usages qu'elles voient établis dans la famille, par les leçons qu'elles peuvent attraper au hasard dans le monde. Cependant, malgré ce défaut général d'éducation et d'instruction, les demoiselles, dans le Levant, sont ordinairement fort complimenteuses, je dirais presque coquettes, et fort peu embarrassées en société; et, dans les visites qu'on reçoit dans la maison, elles mettent beaucoup d'attention, d'égard et de politesse à traiter les personnes, et ne manquent ni de grâce, ni d'aisance dans les traitements qu'elles font, parce qu'elles sont stylées à ces usages communs, qu'elles pratiquent partout depuis leur plus tendre enfance. Ainsi elles sont très-susceptibles d'être formées et de recevoir la plus belle éducation, et déjà on commence à y employer beaucoup plus de soin et un zèle plus actif. Les jeunes gens qui viennent en foule en Europe leur ouvrent la marche, et elles s'empresseront de les imiter, au moins pour leur intérêt; parce qu'un jeune homme bien élevé ne voudra épouser qu'une demoiselle qui lui ressemble. Déjà ce moment est arrivé pour les demoiselles de Santorin; nous le verrons plus bas, en parlant des sœurs de la charité qu'on y a envoyées en 1841.

Il est très-peu d'endroits, dans le Levant, où les femmes boivent du vin. Généralement parlant, elles en regardent l'usage presque comme honteux et déshonorant pour leur sexe. A Santorin même, il arrive souvent que les jeunes gens n'en boivent jamais jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Autrefois, une femme aurait cru se déshonorer en mangeant avec un étranger; à Astypalie, c'eût été manquer

de respect à son mari que de manger avec lui. On dirait que ces usages barbares sont imités des Turcs, qui n'admettent jamais un étranger à voir leurs femmes, et qui permettraient encore moins qu'il fût assis avec elles à la même table. Aujourd'hui les choses changent peu à peu, chez les Turcs comme chez les autres. Les femmes, qui avaient toujours rigoureusement la figure couverte, à l'exception des yeux, commencent insensiblement à se découvrir; les hommes prennent peu à peu l'habit européen, et à proportion que la civilisation peut pénétrer chez eux, les esprits, parmi la jeunesse surtout, cherchent à imiter nos usages et le ton de notre société.

A Santorin, les demoiselles, parmi les catholiques au moins, aiment assez souvent à mâcher le mastic, autant que les hommes à fumer le tabac. En le mâchant, elles font de vilaines grimaces, qui les font ressembler à des chèvres ou à des moutons qui ruminent, et les rend dégoûtantes; mais le pire est qu'à force de mâcher elles gâtent leurs gencives et déchaussent leurs dents. On a remarqué encore en elles un autre défaut, mais qu'il n'est pas en leur pouvoir de corriger : c'est qu'après vingt-cinq ans ou leurs premières couches, elles commencent sensiblement à perdre leur fraîcheur et leur teint. Telle est l'influence des climats chauds sur la beauté des jeunes personnes. On sait qu'en Égypte, où le climat est brûlant, les jeunes filles sont nubiles à treize ou quatorze ans, ou même plus tôt, et qu'à l'âge de vingt-cinq elles sont déjà vieilles.

Du temps des Turcs, c'était l'usage dans le continent de marcher armé de pied en cap, à cause des révolutions et des troubles fréquents qu'il y avait, et des brigands qui parcouraient le pays. Rien de plus pittoresque que cette ar-

mure, qui ne différait guère de celle des soldats : un sabre assez court, appelé yatagan, suspendu au côté par un cordon, et se balançant, en tournant dans tous les sens, sur la cuisse ou le genou, contre lesquels il frappait; une large ceinture de cuir sur le ventre, portant deux grands pistolets à la turque, et souvent un encrier en cuivre jaune, avec un fusil à longue canne, attaché en bandoulière derrière le dos; l'habit à l'albanaise, qui, formé d'une longue pièce de toile blanche, se plisse par une gaîne sur les reins, et descend jusqu'au genou, comme celui des anciens Romains, dont il paraît imité, donnaient à ces hommes un air tout à la fois ridicule, féroce et martial. Dans les îles, au contraire, je n'ai vu que le couteau-poignard, long, renfermé dans une gaîne, et passé dans la ceinture, qui était toujours parée de cet instrument dangereux; mais l'usage en est presque aboli depuis la révolution. Dans les villes où habitaient des Turcs, il y avait une patrouille qui circulait la nuit dans toutes les rues, avec des bâtons, et obligeait de rentrer chez eux ceux qu'elle rencontrait, non sans avoir exercé quelquefois une police arbitraire, ou même quelque avanie. Il n'était alors permis de sortir qu'avec une lanterne, et l'usage en est encore maintenu aujourd'hui par la police grecque; mais il arrive de temps en temps que les hommes de ronde en abusent contre les personnes. Maintenant il n'y a d'armés que les soldats; car le gouvernement grec a prohibé l'usage barbare qui armait auparavant tous les citoyens.

Avant la révolution grecque, les jeunes *Palikares* allaient servir dans la marine du Grand-Seigneur. Ce nom, qui est aujourd'hui si usité en Grèce, ne signifie autre chose que l'élite de la jeunesse. Aussi, les jeunes gens se laissent-ils volontiers donner ce titre, qui ne s'attribue de droit qu'à ceux

qui sont forts, robustes, vigoureux, de belle taille et toujours courageux. Selon Photius, il voulait dire autrefois louable, vaillant, remarquable par la ceinture militaire. On en ignore l'origine.

Les Grecs n'ont jamais connu le duel, cet usage barbare des nations européennes, et la civilisation n'a pas encore répandu chez eux l'art insensé et cruel de se suicider et de faire preuve de courage par un acte de lâcheté manifeste. Presque jamais ils ne se sont battus à l'épée ni au pistolet, lors même qu'ils marchaient tout armés. Ils ne savaient décharger le pistolet que pour exercer une vengeance ou obéir à un mouvement de colère. Mais ils savaient donner des coups de couteau; et, comme a dit quelqu'un, ils étaient meilleurs pour assassiner que pour se battre.

De tout temps, ils ont aimé l'agitation et le trouble, et se sont toujours montrés ennemis de la tranquillité et de la paix. Aussi, les dissensions, l'amour des procès, principalement dans les îles, les a poussés souvent sous le glaive de la justice turque, et grand nombre y ont perdu leur fortune et quelquefois leur tête. « A Naxie, par exemple, » dit M. de Villoison, « ils dépensent tout leur argent en procès à Drio (port de l'île de Paros, où mouillait la flotte turque), et y occupent plus le drogman grec (interprète) que toutes les autres îles ensemble. » Cette remarque a été vraie de tout temps par rapport à cette île, et elle l'est plus encore aujourd'hui, même pour les catholiques. Les disputes, les discordes, les intrigues y sont, pour ainsi dire, le pain quotidien des habitants; l'union, la paix, la concorde, la tranquillité y sont presque un état contre nature, et l'esprit de tracasserie, de contrôle, qu'on voit souvent dans les petits pays, se plaît à se mêler de tout, des matières ecclésiastiques

et religieuses comme des affaires civiles. On ne s'y fait point de scrupule d'intercepter et d'ouvrir les lettres, même sous le gouvernement actuel, et cet abus énorme et anti-social, cet attentat audacieux à la foi publique et contraire à toutes les lois, y est poussé jusqu'à la dernière impudence. Il serait cependant injuste de confondre tous les habitants dans les reproches qu'on leur adresse à cet égard; je dois dire, au contraire, et je le dis avec une parfaite connaissance de cause, que j'ai remarqué, au moins chez les catholiques, qui sont tant décriés, un caractère particulier de douceur, de politesse, d'amour de la paix; mais il y a toujours eu, et les archives en font foi, quelques brouillons, quelques turbulents qui n'ont jamais manqué d'y exciter du trouble, de former des partis, et d'inquiéter tantôt les uns, tantôt les autres, et surtout leurs évêques et leurs missionnaires, ou les autorités qui les gouvernaient. Ceux-là exceptés, la population catholique s'y montre bonne, honnête et aimable sous bien des rapports. Les autres le deviendront; car l'établissement du nouveau gouvernement leur a ôté toute occasion, en les rendant tout à fait nuls, et par conséquent impuissants.

Il ne faut pas aller dans le Levant pour y chercher l'agrément des voyages pour le plaisir d'aller d'un pays à l'autre. Les routes n'y sont guère praticables que pour les mulets et les caravanes. Aussi, outre qu'il n'y a ni auberges, ni hôtels, on n'y trouve ni carrosses ni cabriolets, ni aucune espèce de voiture commode pour un trajet tant soit peu long. Il est même rare d'y voir des chars ou charrettes de transport; et s'il y en a quelquefois, ce qui est bien rare, ils sont traînés par des bœufs, et plus souvent par des buffles, comme en Macédoine. A Constantinople, j'ai vu les dames du harem du sultan faire leur promenade dans les rues sur un char

assez ordinaire, couvert en forme de pavillon, et traîné par des bœufs. On n'y connaît pas, que je sache, l'usage des brouettes ; j'en ai donné l'exemple à Santorin en m'en servant moi-même.

Quoique certains pays de la Grèce aient été renommés dans l'antiquité pour l'excellente qualité de leurs chevaux, comme la Thessalie et le Pont, qui fournissaient les meilleurs pour la cavalerie, on ne prend guère plus grand soin d'en élever. A Thessalonique, je les ai vus paître par bandes dans les plaines ou dans les montagnes, où ils finissent souvent par devenir sauvages, sans qu'on puisse les reprendre. A Santorin, il n'y a de chevaux et de mulets presque que ceux qui viennent des îles voisines. Le plus grand nombre et les meilleurs viennent de l'île de Candie ou de celle de Naxie. Les bœufs, comme tous les autres animaux, y sont maigres, sans force et rabougris ; tout au plus si leur courte queue peut s'élancer jusque sur leur dos, pour chasser les mouches qui les piquent.

Je n'ai jamais vu, en Grèce, ni enseignes, ni horloge publique ; mais on y aime beaucoup les cloches et les carillons. On n'y voit presque pas de garde-robe ; à leur place, on se sert ordinairement de grands coffres entaillés ou ornés de reliefs, de malles, de valises, qu'on faisait venir autrefois de Venise ou d'Italie, lorsqu'on fréquentait Ancône ou les fameuses foires de Sinigaglia.

On trouve dans presque toutes les îles et sur les ports de mer des consuls ou des vices-consuls, ou des agents consulaires des puissances européennes, pour la protection de leurs intérêts politiques, de leur commerce et de leurs nationaux. Mais avant l'arrivée des PP. jésuites à Santorin, il n'y avait pas encore dans cette île, ni probablement dans

les autres, d'agent consulaire. Le premier fut Aloïsio (Louis) Sirigo, qui fut établi, en 1655, par M. de Ventelay, ambassadeur de France à Constantinople, pour protéger les catholiques contre les vexations ou les persécutions des Grecs ou des Turcs. Lorsque l'occasion se présente, les divers consuls, allant, il me semble, un peu au delà du sens que présente la lettre de leurs règlements, ne se contentent pas de hisser leurs pavillons aux jours de fêtes nationales, ou dans d'autres circonstances, prévues par les articles qu'ils contiennent; ils le font encore pour les fêtes de famille, pour celles de leurs amis, pour l'arrivée ou le départ des personnes qu'ils veulent honorer d'une manière spéciale. Les particuliers doivent leur en savoir bon gré; mais je ne sais pas si ce n'est pas allonger un peu trop les pouvoirs.

CHAPITRE II.

MARIAGES, NOCES LEVANTINES.

L'usage des fiançailles se pratique assez souvent dans le Levant, mais pas toujours avec les solennités ou les cérémonies ecclésiastiques. Elles se confondent, en plusieurs endroits, avec le contrat civil, qui règle les conditions du mariage. A Santorin et dans certains autres pays, elles précèdent la célébration de l'union matrimoniale en face de l'église, de trois, quatre, cinq, huit ans. A Naxie, le mariage ratifié seulement tient lieu de fiançailles, parmi les catholiques, et ce lien étant formé avant l'âge convenable, la jeune demoiselle entre quelquefois au couvent pour y faire son éducation, et en même temps pour y être plus à l'abri

de l'inconstance, qui pourrait lui causer des regrets, comme aussi de toute séduction; ou bien elle demeure dans sa famille, sans cohabiter avec son mari, pour attendre qu'elle soit nubile. On a quelque raison d'en user ainsi, dans un pays tel que celui-là; et il faut un lien plus solide qu'une parole donnée, ou une promésse de futur mariage; autrement la future épouse pourrait bien passer en d'autres mains.

Pour dire qu'on s'est marié, on dit, dans le Levant, qu'on a été *couronné* (ἐστεφανώθηκα), parce que, en effet, au lieu du voile dont on se sert quelquefois dans l'église latine, exprimé par le mot latin *nubere, nuptiæ,* les Grecs placent une couronne sur la tête des jeunes époux.

Une demoiselle qui se marie, dit M. de Villoison, doit avoir ordinairement, en certains lieux, parmi les articles qui composent sa dot, une maison meublée; et un père qui a beaucoup de filles, est obligé de changer de maison toutes les fois qu'il en marie une. A Chio, un jeune homme n'avait d'abord de dot que son habileté, son activité ou son industrie; il ne recevait qu'après la mort de son père et de sa mère celle qu'ils lui avaient assignée. Cet usage singulier, qui a ses avantages et ses désavantages, avait ordinairement pour résultat de rendre les enfants laborieux, et de les forcer à s'occuper de bonne heure des moyens de vivre et de faire fortune, en les abandonnant à leur propre industrie. Aussi, celle des Chiotes est connue dans le Levant, et même en Europe, où ils avaient partout des comptoirs et des correspondants pour leur négoce. Les richesses qu'ils avaient acquises et l'orgueil qui les enflait furent le fruit de cette pratique.

Par un abus, autrefois commun en France, les Santori-

niotes et d'autres insulaires fixent sur leur fortune ou sur leurs prévisions intéressées le nombre des enfants qu'ils destinent au mariage, et mettent de côté ou en réserve la vocation des autres.

Les veuves, en plusieurs endroits, et même assez généralement, portent le deuil de leur mari pendant toute leur vie; et je ne sache pas que nulle part elles passent à de secondes noces. Les maris mêmes, quand ils sont veufs, les contractent rarement. Les hommes tiennent tellement à ce que leurs femmes survivantes ne forment point d'autre lien après leur mort, qu'ils ne les constituent héritières, légataires ou usufruitières que sous la condition qu'elles ne se remarieront pas, mais qu'elles passeront le reste de leur vie dans l'état de viduité; et ils en font une clause expresse de leur testament. C'est ce qu'on appelle *rester dans l'honneur du mari, σἰέκει εἰς τὴν τιμὴν τοῦ ἀνδρόσπης.*

Les Grecs sont très-difficiles pour les dispenses du mariage; ce qui est très-incommode dans bien des endroits, où bien souvent, comme dans les îles, il arrive que la parenté est très-étendue, et la population peu nombreuse, vu surtout que, dans l'église grecque, l'empêchement de parenté s'étend jusqu'au septième degré. Mais, en compensation, ils sont très-indulgents sur le divorce. Les évêques le permettent facilement, et pour de légères raisons, à quiconque ne s'accommoderait pas de sa première femme. Sur cet article, à force de libertinage, de caprice ou de méchanceté, les Grecs sont venus à bout de faire taire saint Paul; et les passages de l'Évangile qui le défendent formellement sont tombés en désuétude pour eux. Chez les catholiques, à Santorin, et en d'autres pays, les dipenses se demandent, et s'obtiennent sans autant de difficultés qu'ailleurs, pour le deuxième degré

de parenté, à cause du petit nombre, ou comme on dit, *propter angustiam loci;* mais en général on redoute ces sortes de mariages à un pareil degré, quoique avec de bonnes dispenses; et l'on dit qu'ils ne sont pas heureux, apportant toujours des exemples pour le prouver. Quant au mariage entre parents au troisième et quatrième degré, ils sont très-fréquents, et l'évêque est ordinairement autorisé à les permettre.

Dans la célébration des mariages qui se font dans le Levant, on remarque divers usages particuliers qui sont tout à fait éloignés des nôtres, et assez curieux pour mériter d'être cités ici. J'en rapporterai quelques-uns pris de différents pays, pour le plaisir du lecteur.

Autrefois, les catholiques de Naxie, de Syra, les Grecs d'Astypalie et autres îles, avant d'aller à l'église, entraient dans la maison de la future épouse, et commençaient par écraser une grenade sur le seuil de la porte; c'était un symbole et un signe de la fécondité et de l'abondance, dont les époux devaient jouir dans leur mariage. A Syra, on jetait en outre de l'orge et des pois chiches sur la tête des nouveaux mariés. Aujourd'hui encore, en divers endroits, on répand et on offre aux noces des poignées de dragées.

Anciennement, les catholiques de l'Archipel communiaient à la messe du mariage; ensuite le célébrant donnait au nouveau marié un petit pain rond et une bouteille pleine de vin; celui-ci les présentait à la nouvelle épouse, qui les remettait au curé; le curé les rendait encore à l'époux, qui lui-même les passait de nouveau à l'épouse, et celle-ci enfin les remettait sans retour au curé. Les trois premiers jours de leur mariage, ils gardaient la continence et se regardaient comme frère et sœur. Mais il faut voir ce qui se pratique ou se pratiquait naguère dans les noces des

divers pays, pour avoir une idée plus juste des usages de la Grèce dans les mariages.

NOCES GRECQUES À ATHÈNES, EN 1785.

« Le mariage, » dit M. de Villoison, « se fit le soir, comme c'était assez l'usage, et avec grand concours de monde, tandis qu'à Mycone on ferme les portes, et on n'admet que les proches parents. La jeune épouse, toute couverte de sequins (pièces d'or de Venise), avec un panache de fil d'archal sur la tête, était assise sur un grand fauteuil, muette, immobile comme une statue, ou comme une madone de cire. Il lui est défendu de parler, et même de sourire et de se mouvoir, pendant tout le temps qui précède et qui suit la cérémonie; elle reste ainsi plusieurs heures dans cette attitude. Deux femmes agitaient l'air, près d'elle, avec un éventail. Ensuite on la portait, soutenue sous les bras, et on la fit avancer vers son mari, dans la pièce où devait se donner la bénédiction nuptiale. Celui qui faisait la cérémonie récitait des prières. On mit alternativement, et à plusieurs reprises, une couronne de fil d'archal (qui quelquefois aussi est composée de fleurs) sur la tête du marié et de la mariée. On leur mit de même un anneau au doigt, et le prêtre et ensuite la commère (*παρανύμφη*) le changèrent alternativement d'un époux à l'autre. Alors le prêtre prononça la bénédiction nuptiale en ces termes : *Un tel, N. serviteur de Dieu, épouse une telle, M. une telle M. servante de Dieu, épouse un tel, N.* ou, selon le sens littéral du grec : *N. serviteur de Dieu, est couronné, etc. στέφεται ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ, — στέφεται ἡ δούλη τοῦ Θεοῦ*. Après cela, le papas (le prêtre) donne du vin à boire au mari, et ensuite à la femme. On les prend ensuite sous

les bras, et on leur fait faire trois fois le tour de l'autel. La même chose se fait à la maison, autour d'une table, où le prêtre conduit la jeune mariée. Cette cérémonie est ancienne, ainsi que l'usage de la couronne; car il est parlé de la couronne et du vin au mariage de l'empereur Maurice. Puis on ramène la mariée dans l'autre pièce, où elle reste encore immobile. Le marié, en entrant dans la chambre, fit quelque acte superstitieux pour éloigner les maléfices. Les jours suivants, toutes les connaissances vinrent faire leurs compliments aux époux, en leur souhaitant d'arriver à une heureuse vieillesse, d'avoir beaucoup d'enfants et de voir leurs arrière-petits-fils. »

A Naxie (dans le même temps), les mariages se faisaient à peu près avec les mêmes cérémonies. On y voyait grand nombre de compères et de commères, parce que c'était l'intérêt de celui qui se mariait. Après les prières ordinaires, chaque compère et chaque commère jetait de l'argent dans un bassin, les uns un sequin, les autres une soixantaine, les autres une piastre, chacun selon ses facultés, son affection et sa générosité. La couronne était dorée, et les compères en vinrent baiser le haut, sur le front de la mariée; mais, outre le baiser, les commères l'embrassaient. Les femmes baisaient aussi la couronne u dmarié. Pendant les paroles de la bénédiction, on jeta une grande quantité de dragées et de pois chiches sur les mariés et sur les assistants.

FIANÇAILLES ACTUELLEMENT EN USAGE DANS LE PÉLOPONNÈSE.

Lorsqu'un jeune homme veut se choisir une épouse de son goût, il ne faut pas qu'il aille la chercher dans sa maison; la sévérité des mœurs qui règne dans ce pays, par rapport au sexe, lui ôte toute facilité de voir les jeunes per-

sonnes et d'établir aucune relation avec elles. Mais il est un autre moyen de connaître et de choisir celle qui peut leur plaire : dans les pays montagneux que le pied des barbares n'a jamais profané, les jeunes filles ont coutume, tous les jours de dimanche et de grandes fêtes, de se réunir en public, vêtues en habit blanc, la tête et le sein ornés de pièces d'argent, et de se livrer honnêtement et avec gaieté à l'exercice de la danse, où elles ont pour témoins et pour acteurs les gens de leur village. Celui d'entre les jeunes gens qui pense à se marier, ne manque pas de se rendre à ces assemblées, et de guetter celle qui peut être de son goût ; et si parmi les jeunes danseuses il s'en trouve une qui lui plaise, il la fait demander en mariage aux parents. Quand ceux-ci sont disposés à donner un parti à leur fille, et que la proposition leur en est faite, ils s'informent de la conduite du jeune homme, de sa fortune et de sa dot, comme aussi de tout ce qui peut leur faire agréer ou rejeter l'alliance. S'il se trouve sans reproche, et que sa dot soit suffisante, supposé d'ailleurs qu'il n'y ait pas d'autre obstacle, ils donnent leur consentement ; et les fiançailles se font de la manière suivante.

Les parents du jeune homme, d'après l'usage établi, chargés de sa part d'apporter quelques présents à la fiancée, se rendent chez elle, accompagnés d'un prêtre, pour la solennité de la cérémonie. Après les compliments d'usage, celui-ci fait quelques bénédictions, prend deux anneaux qu'on lui présente, et, formant le signe de la croix sur les saints évangiles, les offre ensuite au plus vieux des parents ou au père même du fiancé, qui en laisse un à la future épouse et emporte l'autre avec lui pour le remettre à son fils, de sa part, comme un gage éternel d'union et de fidélité.

Une semaine avant le jour des noces le fiancé envoie un *missa* (mesure) de blé à sa future; il est reçu par de jeunes filles habillées de blanc, qui ornent le sac de différentes fleurs, et le vident ensuite au milieu de la cour, où elles le nettoient toutes ensemble. Le lundi suivant, on l'envoie au moulin pour le moudre, et le samedi on le pétrit pour en faire le pain des noces.

Le samedi, le compère reçoit la dot de la fiancée, et on l'apporte au futur époux, chargée sur un cheval dont la tête est ornée d'un mouchoir rouge, portant sur son dos un enfant qui doit avoir nécessairement son père et sa mère. En même temps, les parents des deux jeunes fiancés se rendent chez l'épouse, où se trouve aussi l'époux, et apportent chacun à celui des deux qui est son parent respectif, un gigot, un grand pain et une espèce de bouteille de bois, pleine de vin. Le soir arrivé, ils se mettent tous à table, à l'exception des deux fiancés, qui doivent se tenir debout pendant le souper. Alors, le compère prend la place d'honneur, préside au repas, et chacun est tenu de suivre et d'exécuter tous ses ordres, depuis le commencement jusqu'à la fin. Pendant qu'on est à table, un des convives se lève, tenant en main un bassin, avec lequel il fait le tour de la table, et le présente à tout le monde, en commençant par le compère jusqu'au dernier des convives, pour recueillir les dons que chacun voudra faire aux époux. Cette collecte, qui se fait en argent, est destinée au profit des fiancés, pour les besoins de leur futur mariage, qui doit se célébrer le lendemain. Cette contribution, que le fiancé appelle *coupe*, et la fiancée *cynades*, n'est qu'une dette que chacun paye, en rendant ce qu'ils lui ont donné eux-mêmes à ses propres fiançailles, s'il est marié, ou que les époux contractent en-

vers celui qui donne, s'il ne l'est par encore, pour l'époque où il se mariera. Cet usage est rigoureux, et personne ne se permettrait d'y manquer.

Le dimanche, le fiancé et tous ses parents avec lui se rendent chez la fiancée. S'ils demeurent tous les deux dans le même village, ils y vont à pied; mais quand le village est éloigné, ils y vont tous à cheval. Après avoir passé chez elle quelques moments, toute la noce se dirige vers l'église, pour aller célébrer le mariage. L'épouse monte sur un cheval, et, au moment qu'elle monte, quatre jeunes filles, en habit blanc, tiennent un tapis élevé et déployé devant elle, pour la cacher, par décence, aux regards de la troupe. Tout le monde étant prêt et les apprêts finis, trois jeunes gens ouvrent la marche, portant chacun une grande et belle fouasse de pâtisserie, qui doit toujours figurer dans la cérémonie et à la table des noces ou ailleurs. Quand le mariage a été célébré, ils se rendent tous chez le nouvel époux; et, lorsqu'ils approchent de chez lui, on donne à la nouvelle mariée une des fouasses qu'elle fait rouler vers la maison de son mari. Arrivés à la porte, la commère les arrête, et, tenant en main un vase de confiture, composé de miel et d'amandes cuites ensemble; elle en présente par trois fois une petite cuillerée à l'époux, à l'épouse et au compère. Cela fait, elle donne à l'époux une grenade, qu'il écrase en la frappant trois fois contre la porte, et en disperse les grains dans la maison. Ensuite, elle couvre tout à la fois les nouveaux mariés et le compère, et les introduit ainsi couverts dans l'intérieur; après quoi les époux baisent la main à tous leurs parents. Toutes ces cérémonies finies, on expose aux regards des assistants certain habit de nuit de l'épouse, qu'on tient suspendu en lieu convenable de la

salle, pour que tout le monde puisse y voir des preuves certaines de sa virginité; et cet usage est si rigoureux, qu'il ne doit jamais être négligé, car ce n'est qu'à condition que la jeune fille sera vierge, que le jeune homme consent à l'épouser. Après cette formalité extraordinaire, tout le monde se met à table, et la noce est permanente, depuis le dimanche jusqu'au jeudi inclusivement, où l'on se retire après s'être bien régalé et diverti pendant tous les jours qu'elle a duré.

Il est à remarquer que dans ce pays tous les mariages se célèbrent au mois d'octobre, parce que c'est le temps où l'on fait la récolte, et où vont commencer les travaux qui doivent préparer celle de l'année suivante, et qu'il faut que la nouvelle épouse, qui doit y participer, participe aussi, selon son pouvoir et son rang, aux soins et aux fatigues qu'exige cette récolte.

NOCE DANS LE PÉLOPONNÈSE, EN 1779, D'APRÈS M. POUQUEVILLE.

« Les jeunes mariés reçurent du prélat même une couronne de vigne. La veille de cette cérémonie, la jeune mariée, qui était une de nos voisines, avait été conduite au bain, selon l'usage. On avait vu défiler dans la ville son mobilier, porté sur des chevaux dont la crinière était ornée de rubans et de mouchoirs brodés. Quelques enfants avaient, en même temps, transporté les habits dans des corbeilles fleuries, élevées sur leurs têtes. Les danses avaient également commencé dans les maisons des amants, et la curiosité m'avait conduit chez la prétendue, où j'entendais le roulement du tambour de basque. A peine y fus-je entré avec quelques-uns de mes camarades, que la jeune fille, les cheveux tressés avec des fils d'or, la figure fardée, les sourcils et les yeux peints en noir, avec du *surmé,* la tête ceinte d'une

bande de pourpre, sortit de la maison, et vint humblement nous baiser la main. Elle semblait sourire aux jeux qu'on faisait pour sa fête. Le soir arrivé, je la vis quitter la maison paternelle, où chaque objet lui retrace son enfance, ses plaisirs et ce qu'elle eut de plus cher au monde. Là, elle fut chérie, caressée... Elle hésite; sa mère la tient étroitement embrassée, et la serre contre son sein. Une douce violence l'arrache cependant. Soutenue par ses proches, précédée d'un enfant qui lui présente le cristal d'une glace où se réfléchissent ses traits, elle s'éloigne à pas lents et interrompus; tandis que les chants de l'épithalame, qui seront répétés sur sa couche, annoncent son bonheur et son triomphe. De combien de souhaits, de combien de vœux on l'accompagne ! Que d'années, de générations, de trésors, ne lui désire-t-on pas !... Vers le milieu du chemin, l'époux et son cortége viennent au-devant d'elle et prennent la tête de la marche. Arrivée à la porte de l'époux, celui-ci vient se ranger à la gauche de sa femme. On fait pleuvoir sur ce couple des fleurs, des fruits, des noix, des dragées, symbole d'abondance. On soulève l'épouse, sans lui permettre de toucher le seuil pour le franchir; car si son pied en approchait, les plus sinistres augures s'élèveraient contre le bonheur de son ménage. Telles sont les cérémonies ordinaires où je suis ces amants, pendant que la jeune paysanne d'Arcadie, montée sur une charrue attelée de bœufs, est conduite en triomphe dans la maison de son époux. A voir la dignité qui l'environne dans cette marche rustique, sous ces vêtements simples, on reconnaît cette femme qui doit donner le jour à de robustes Arcadiens.

« A Mycone, on jette de la semence de coton, et on donne des coups de poing aux époux (dit M. de Villoison).

Je n'ai vu qu'à Athènes l'usage de laisser la jeune mariée immobile, et d'enfoncer le couteau sur le haut de la porte (pour rompre le charme).

« C'est ordinairement la famille de la demoiselle qui fait les frais des noces, au moins en certains endroits, et ces noces durent presque toute la semaine, ou même huit jours. A Astypalie, elles durent quinze jours, et ne coûtent que cent écus. On y donne à manger, les huit premiers, à toutes les connaissances, le matin et le soir, et les huit derniers, on ne traite que les plus proches parents.

« A Andros et à Patinos (Pathmos), chacun des conviés apporte un mouton, un chevreau, un broc de vin, et paye pour la musique. A Astypalie, les conviés n'apportent que des pastelles, espèce de nougat fait avec du miel, car les Grecs (1786) ne se servaient point de sucre; ils n'en mettaient pas même dans leur café, ni dans leurs pâtisseries, ni dans leurs confitures; ils les font avec du miel, comme les anciens. » Mais les temps sont bien changés!

« Il y avait à Andros un usage singulier: quand un jeune homme épousait une jeune fille, son père n'assistait jamais à la noce. Un an après, il menait sa femme chez sa mère, et alors on faisait une seconde noce. Pendant tout cet intervalle, la belle-mère ne pouvait voir sa bru qu'à la dérobée, incognito, et jamais dans la maison.

« A Chio, en 1785, dans une noce, il y avait une cinquantaine de personnes à table, autant de poules que de conviés, et vingt-cinq dindons. Tout le reste y était avec la même profusion. Les parents de la mariée se tenaient debout pour servir les parents du marié, et mangèrent après les autres, comme c'était l'usage. »

Dans certaines îles, ce sont les demoiselles de la famille

qui servent à table, par honneur pour les personnes et par politesse. On voit que les noces, dans le Levant, durent presque autant que le festin d'Assuérus. On pourrait y manger toute la fortune d'un pauvre homme, et lui en faire célébrer la clôture par une banqueroute.

NOCES DES CATHOLIQUES, À SANTORIN, TELLES QU'ELLES SE PRATIQUENT AUJOURD'HUI.

Le samedi, dans l'après-midi, se fait, entre le jeune homme et la demoiselle, l'échange solennel de l'anneau et des arrhes, par les parents de l'un et de l'autre; et cet échange constitue, à proprement parler, les fiançailles qui doivent précéder le mariage, quoiqu'ils se soient promis ordinairement longtemps auparavant. Suit la bénédiction du lit nuptial dans la maison de la future épouse, en présence des parents et de quelques amis, invités à la cérémonie. Le lit doit être préparé et orné par une personne mariée, qui ait encore ses parents vivants, ou au moins sa mère. Tout près du lit, et du côté du traversin, est placée une image de la Sainte-Vierge, parée avec goût tout à l'entour, en forme presque de chapelle, et au-dessus de laquelle pendent un bénitier et un crucifix. Cette cérémonie chrétienne terminée, viennent les cadeaux (χαρίσματα) des parents, et des amis de la jeune épouse et de la famille, consistant en pièces d'or ou d'argent, et enveloppés dans un beau mouchoir brodé en or, qu'on présente à la fiancée avec toutes les marques de l'affection et de la politesse, et avec les souhaits les plus heureux, le tout accompagné d'une tendre embrassade. Une légère et élégante collation, disposée sur une table brillante et chargée de toutes sortes de friandises, qu'accompagnent toujours quelques vieilles bou-

teilles d'excellent vin du pays, pour boire à la santé et à la future union des époux, et à la joie de leurs familles respectives, couronne agréablement ce premier jour.

Le dimanche qui suit, les deux fiancés, chacun de son côté, invitent chez eux, à un beau dîner, l'époux le compère, et l'épouse la commère, qui doivent servir de témoins officiels à l'église, dans la célébration du mariage, accompagner les époux partout, et être toujours à côté d'eux, à table et dans les visites, ce jour-là et les jours suivants, jusqu'à la fin de la noce. A ce premier repas, qui ne s'omet jamais, sont invités, outre le compère et la commère, quelques parents ou amis, ou même d'autres personnes, qu'on y appelle par politesse ou par convenance.

Le lundi, le futur époux, accompagné de ses parents et de tous ceux qui sont invités à la noce, se rend chez sa fiancée, où autrefois, et quelquefois encore aujourd'hui, on faisait en entrant, comme dans le Péloponnèse, une croix avec du miel sur les jambages de la porte. De là, les deux jeunes époux sont conduits à l'église, comme en triomphe, par une foule nombreuse de conviés, qui les suit, deux à deux et par couples assortis selon l'âge et le sexe, et composés chacun d'un homme et d'une dame, ou d'un jeune homme et d'une demoiselle. Là, en présence d'un cortége brillant, ou chacun rivalise de luxe, de beauté, d'élégance et d'agrément, les deux époux, qui la veille ont eu la dévotion de se confesser et de recevoir la sainte communion, afin d'attirer sur leur union les faveurs du ciel, reçoivent la bénédiction nuptiale, suivie de la sainte messe, à laquelle on adresse aux jeunes mariés une courte exhortation, analogue à la circonstance et à l'état qu'ils embrassent. De re-

tour à la maison de la jeune épouse, où se célèbrent toujours les noces, on fait un léger traitement aux conviés, assis sur de longs sofas, autour d'une grande salle. Alors circulent devant tout le monde plusieurs grands bassins, dont l'un est rempli de dragées de toutes les couleurs et de toutes les formes, et où chacun prend pour soi et souvent pour sa famille et pour ses amis. Un second, assez souvent, est garni de croquants ou autres pâtisseries pareilles. Un troisième est couvert de boissons rafraîchissantes, d'orgeat, de limonades, de lait d'amandes et autres choses de même genre. Un quatrième, qui a ordinairement la forme d'un cabaret, est chargé de plusieurs bouteilles de liqueur de différentes espèces et d'une quantité de petits verres élégants, pour la multitude des convives qui s'apprêtent à saluer les nouveaux mariés et à leur adresser les souhaits les plus aimables et les plus flatteurs. Un cinquième enfin vient après tous les autres présenter à chacun une petite tasse de café préparé à la turque. On fait le tour de la salle, le long des sofas, autant de fois qu'il y a de bassins; et le plus souvent, ils sont tous présentés par autant de demoiselles ou de jeunes gens qui arrivent, pour ainsi dire, processionnellement, et s'arrêtent successivement devant chaque convié. Si quelqu'un se trouve en retard, et n'arrive dans la salle qu'après la distribution solennelle, il se voit aussitôt entouré et comme bloqué par les cinq bassins, qui lui sont présentés par de jeunes personnes dont la grâce, l'amabilité et la politesse relèvent le prix de tout ce qu'elles offrent. La même chose se pratique envers toutes les personnes étrangères à à la noce, qui, ce jour-là et les jours suivants, viennent en foule, pendant toute la semaine, avant et après le dîner, saluer et complimenter les jeunes époux. Car le jour même

des noces viennent les amis et les connaissances, et même d'autres, tant Grecs que latins, féliciter l'heureux couple et leurs familles; et, après avoir reçu en particulier les mêmes rafraîchissements qu'on a coutume d'offrir aux conviés, au sortir de la bénédiction nuptiale, et avoir prodigué aux époux et à leurs parents les mêmes vœux et les mêmes souhaits, ils participent souvent avec plaisir aux amusements, à la danse en usage en pareil cas. C'est alors un devoir entre familles et entre amis, comme aussi entre les principaux de l'île et la famille où se célèbre le mariage, de se visiter en cette circonstance. Aussi, ces visites sont-elles innombrables par la multitude des personnes qui les font, ou par compagnies ou séparément.

Parmi les compliments de félicitation, les plus usités sont : *soyez heureux*, *καλορίζικα*; *vieillissez ou vivez longtemps*, *νὰ γεράσετε*; *faites beaucoup d'enfants*, *νὰ κάμετε πολλὰ παιδιά*; *vivez longues années*, *νὰ ζήσετε πολλοὺς χρόνους*, et aux parents : *jouissez du bonheur de les posséder*, *νὰ τοὺς χαίρεσθε*. Le curé qui a béni le mariage attrappe aussi les siens : *faites-en par milliers* (des mariages), *νὰ τοὺς χιλιάσετε*; et le même compliment lui est adressé aussi lorsqu'il fait des baptêmes.

A midi, ou une heure après, commence le festin des noces, à une table bien garnie, brillante, mais trop chargée, selon l'usage du Levant, et autour de laquelle se rangent et se pressent l'un sur l'autre quarante ou cinquante convives tous parents ou amis, ayant ordinairement avec eux les principales autorités de l'île, quelquefois même l'évêque avec les principaux membres de son clergé, qui se retirent modestement immédiatement après le repas. L'après-dîner est tout consacré à la gaieté, comme on l'imagine bien, à divers amusements, au jeu et surtout à la danse, à laquelle

prennent part aussi toutes les personnes en visite, qui peuvent y avoir du goût, et qui choisissent de préférence ce moment pour profiter de ce divertissement attrayant. Le violon, le luth, quelquefois la musette, que dans ce pays on joue agréablement, composent la musique, et succèdent aux chansons et aux épithalames qu'on a chantés pendant le dessert en l'honneur des époux, et aux toasts innombrables qu'on a portés à leur bonheur ou à celui des parents. La soirée, après une légère collation, où chacun prend part selon ses dispositions et son appétit, se passe de même.

Le mardi, mêmes repas, mêmes personnes, mêmes amusements et continuation de nouvelles visites de ceux qui n'avaient pu remplir ce devoir le jour précédent, ou assister à la noce. Ce jour-là, il y a une messe des morts où assistent les époux, en habits noirs, avec tous les convives.

Le mercredi est destiné au repas qui se fait en l'honneur du compère et de la commère en particulier, et où sont invités leurs parents avec des parents et des amis des époux, qui, par empêchement ou par d'autres raisons, n'ont pu prendre part à la solennité des jours précédents. Pour cela, on l'appelle le dîner des compères, qui quelquefois se fait le mardi. C'est à ce repas plus ordinairement qu'on invite le clergé, qui n'a pas voulu se mêler aux joies trop bruyantes et peut-être trop profanes des premiers jours.

Le jeudi, c'est proprement le dîner de famille où ne se trouvent que les époux, leurs pères, leurs mères, leurs frères et sœurs, les compères, et tout au plus quelques personnes intimes, pour s'y porter les santés réciproques de félicitations, et en même temps pour s'y délasser et se désennuyer de la peine, des soins, des embarras sans nombre et de la représentation assommante de cinq ou six jours

de noce. Ce repas est appelé le dîner des *sympenthères*, ou beaux-pères et belles-mères (*τῶν συμπενθέρων*). Si le vendredi n'arrivait pas avec sa loi de l'abstinence, on ne trouverait jamais de raisons pour terminer la fête et les joies qui l'accompagnent, et au contraire on en trouverait toujours pour les prolonger. Aucune personne en deuil ne doit jamais assister à une noce ni à aucun divertissement, tant que le deuil n'est pas fini. Cet usage est de rigueur, et si quelqu'un y manquait, il encourrait le blâme et la critique de tout le monde.

Pendant les trois premiers jours, la jeune mariée change d'habit chaque jour. La noce finie, les deux jeunes époux, accompagnés toujours de leurs compère et commère commencent, le dimanche suivant, parés de leurs beaux habits, à rendre les visites qu'ils ont reçues, d'abord à l'évêque, qui donne assez ordinairement la bénédiction nuptiale quand les époux sont de familles un peu distinguées, et ensuite aux personnes qui, par leur rang, leur dignité ou leur parenté, méritent la préférence ou les premiers égards; et ils sont traités à leur tour avec des rafraîchissements dans chaque visite particulière.

Dans les premiers temps qui suivent la célébration du mariage, lequel a ordinairement lieu pendant le carnaval, les jeunes gens, moitié par politesse, moitié par le désir de passer d'agréables moments, se rendent tous les soirs chez les jeunes mariés, les uns pour jouer la partie, les autres pour le plaisir de la conversation, toujours gaie et aimable. Cet usage, qui se pratique toujours à l'égard de ceux qui se sont mariés alors, est fondé sur l'amitié, sur l'union des jeunes gens et sur la politesse dont ils croient devoir se donner, en cette circonstance, des marques plus particulières.

Aujourd'hui le nombre des jours de noce commence à diminuer, les tables sont moins chargées, et se servent plus délicatement; plusieurs même des anciens usages s'abolissent insensiblement, pour faire place aux usages des autres nations de l'Europe, de la France surtout, qui leur servent de règle dans la nouvelle ère de civilisation qu'ils commencent. Mais il fallait noter les anciens pour marquer le point de départ et la différence des époques.

CHAPITRE III.

NOURRITURE DES GRECS, PÊCHE, CHASSE.

Il serait difficile de trouver un peuple plus frugal, plus sobre, plus économe dans sa manière ordinaire de vivre, que le peuple grec. Quelques olives noires, quelques sardines, ou autre poisson salé de très-mauvais goût, un peu de fromage ou d'autres mets peu délicats, avec un morceau de gros pain d'orge, dont la qualité rebuterait bien des Européens, suffisent pour satisfaire son appétit et rassasier sa faim. S'il y a quelques maisons riches qui vivent avec plus d'aisance, il y a des milliers de gens des classes inférieures dont le chétif repas n'empêcherait pas un habitant du Nord de mourir de faim. J'en parle avec connaissance : j'ai vu les Grecs bien des fois dans leurs travaux et à bord de leurs bâtiments, à Santorin et ailleurs; mais je ne citerai ici que les Santoriniotes, et surtout la classe ouvrière; car, quoique l'île ait très-peu de mendiants et que tout le monde puisse y vivre en travaillant, je ne sais s'il y a des pays où les ouvriers soient aussi mal nourris. De mauvais pain d'orge, cuit depuis quatre ou cinq mois, et détrempé dans l'eau; du petit

poisson salé, appelé *tziros*, aussi maigre, aussi sec et aussi dur qu'une bûche, d'une odeur extrêmement forte et dégoûtante, qu'ils appliquent sur des charbons ardents, après l'avoir frappé et aplati à coups de pierre; de petits haricots de la plus mauvaise qualité; de petites fèves bouillies et non assaisonnées, en nature ou moulues et réduites en purée; de l'araca, espèce de vesce presque ronde et grisâtre dont ils font aussi de la purée qu'on appelle *fava*, comme celle qu'on fait avec les fèves, d'où elle tire son nom; de mauvaises olives noires, qu'ils n'ont pas toujours les moyens de se procurer; du fromage de Morée, qui ne vaut pas grand'chose, et qui pour cela ne paraît jamais sur les bonnes tables; quelquefois, mais rarement, des œufs durs, qu'ils emportent avec leur pain dans leur *sibili* (cabas) : voilà leur nourriture ordinaire pendant toute l'année; jamais de la viande, si ce n'est quelquefois le lard d'une espèce de cochon rabougri, qui peut peser de cent à deux cents livres, et qui est loin de suffire pour la famille d'un bout de l'an à l'autre; jamais de vin, que lorsqu'ils se louent à la journée, et seulement lorsqu'ils taillent ou déchaussent la vigne, n'ayant d'autre boisson que l'eau pure, ou tout au plus un demi-verre d'eau-de-vie très-faible et de mauvaise qualité, qu'on leur donne le matin, sur le travail pendant l'été, quand ils travaillent à la journée; jamais de la soupe, ou rarement, parce qu'ils n'ont guère le moyen d'en faire. Ainsi leur vie est presque une abstinence continuelle.

Ils n'ont pas même la ressource des pommes de terre, qui ne viennent pas dans l'île et qu'on n'apporte guère du dehors, ni de tant d'autres légumes, qui sont si abondants en Europe pour la subsistance de la basse classe. Et ce qui paraît encore étonnant, c'est que souvent ils vont au travail

à jeun, ou tout au plus avec un morceau de pain et quelques gorgées d'eau dans l'estomac, car, n'ayant pas de verre pour boire, ils boivent tous à la même cruche; se fatiguent ainsi, presque sans rien prendre, depuis le matin jusqu'à onze heures ou midi, avec les fortes chaleurs de l'été, comme avec le froid de l'hiver. Quand on compare leur manière de vivre si misérable avec celle des gens de la classe ouvrière et surtout agricole, en France, qui ont besoin de quatre ou cinq bons repas dans la journée pour travailler à leur aise et sans murmurer, on ne comprend pas comment ils peuvent se soutenir et comment ils ne tombent pas d'inanition avec les instruments, sur le champ qu'ils défrichent.

Telle est la condition des ouvriers dans beaucoup de pays de la Grèce, si vous en exceptez quelques légères variations qu'y apportent les localités. Aussi, c'est avec de pareils hommes que les armées grecques, si faibles en nombre, ont défait les armées turques; et, tandis que les Turcs avaient besoin de provisions considérables pour aller chercher l'ennemi, les Grecs parcouraient dans tous les sens leurs montagnes et leurs vallées, et marchaient plusieurs jours de suite avec un morceau de pain et un oignon dans leur poche.

A l'île de Naxie, les ouvriers font usage d'un mets plus délicat qui manque aux Santoriniotes : comme l'île a de nombreux oliviers, qui sont une de ses premières ressources, j'ai vu souvent les maîtres donner aux journaliers de l'huile d'olive pour y tremper leur pain, surtout quand ceux-ci viennent de la campagne à la ville leur apporter quelque chose; alors c'est un traitement obligé et de coutume que les paysans réclameraient impérieusement, si on le leur supprimait. Mais remarquons que cette frugalité et cette so-

briété, plus ou moins communes à tous les pays chauds, sont dues en partie à la nature du climat, en partie à la pénurie des ressources, et plus encore, peut-être, à la pauvreté de la classe ouvrière, dont les travaux sont payés à vil prix. A Santorin, un journalier et un manœuvre gagnent, à peu près, quinze sous, un maçon dix-huit ou vingt, un menuisier un peu plus, et c'est avec cela qu'ils doivent se nourrir.

Autrefois, à Santorin, les familles même aisées ne s'éloignaient guère de ce genre de vie, et rarement on voyait paraître de la viande sur leur table. Le même pain d'orge biscoté qui servait à rassasier la faim du pauvre et de l'ouvrier, servait aussi à satisfaire l'appétit peu exigeant du riche. On n'y égorgeait dans toute l'île qu'un bœuf dans l'année, aux approches du carême, seulement pour honorer, ce semble, la présence du carnaval; et ce bœuf, ordinairement bien maigre, comme le sont généralement tous ceux qu'on y voit, n'était même destiné que pour certaines maisons privilégiées; car les classes inférieures n'en goûtaient pas. Nous avons ici pour témoin, non-seulement les gens du pays, dont les pères ou les aïeux suivaient ce régime et qui nous l'ont souvent raconté, mais encore le P. Richard, qui vivait, dans ce temps, au milieu d'eux, il y a deux cents ans. « Pour de la viande, dit-il, rarement ils en goûtaient, excepté ceux qui sont riches, lesquels, pour n'en pas manquer, se fournissent *d'apocti* (viande salée) une fois pour toute l'année, en cette sorte: ils font tuer un bœuf gras (mais je doute qu'il y en ait de gras), le taillent en pièces et en ôtent les os; la chair, coupée en grands lambeaux et morceaux, est trempée dans le sel et le vinaigre, et puis exposée au soleil, pour sécher, l'espace de sept à huit jours, telle-

ment que cette chair devient dure et sèche comme du bois, et se conserve toute l'année. Il paraît que cet usage se pratique aussi en Russie; car les capitaines santoriniotes, suivant l'ancien goût de l'île, en apportent souvent une certaine provision dans le pays.

Mais aujourd'hui il y a bien du changement, dans les familles même les moins aisées, et la gourmandise pour les bons morceaux y a suivi pas à pas le luxe des habits et les progrès de l'aisance. L'île est maintenant pourvue de nombreux bouchers, et le bœuf, le veau, l'excellent mouton, le chevreau délicat, les agneaux exquis, les délicieux cochons de lait circulent sur un grand nombre de tables, et quelquefois sur celle des dernières classes. La volaille, les oiseaux de chasse, le poisson de mer sont très-recherchés et souvent sont loin de suffire à la voracité et au nombre des consommateurs, parce que, ordinairement, il y a plus de mangeurs ou d'acheteurs que de pièces à vendre.

Mais un plat qui manque rarement et qui abonde dans l'île, c'est le poisson, dont on n'est privé que quand le mauvais temps empêche les pêcheurs d'aller jeter leurs filets à la mer. Une vingtaine ou une trentaine de barques, au moins, sont occupées toute l'année à pêcher autour de l'île avec le tramail, la seine, le *paragadi*, consistant en cordes de trois ou quatre cents brasses, d'où pendent des hameçons à un mètre et demi de distance l'un de l'autre, le *chalatouri* (χαλατούρι), consistant en cordes d'une vingtaine de mètres, avec un hameçon au bout, qu'on lance du rivage, au moyen d'une pierre sur laquelle on la roule, aussi loin qu'elle peut aller dans la mer, pour prendre des anguilles ou autres poissons qui leur ressemblent. Pour ces deux dernières espèces de pêche on emploie, autant qu'on le peut, un petit poisson frais

qu'on appelle *smaride*, et qu'on prend ordinairement à la seine; en voici la description, qui peut paraître intéressante.

« Les smarides (dit Valmont de Bomare, dans son Dictionnaire d'histoire naturelle, t. IV, p. 366) sont un petit poisson de mer, blanc, à nageoires épineuses. On le nomme à Marseille le *haret*, comme qui dirait petit hareng; parce que, ayant été fumé avec les autres harengs, il pique la langue quand on le mange. C'est une espèce de mandole blanche. Ce poisson est de la longueur du doigt; il a le museau pointu, le milieu du corps marqueté, des deux côtés, de taches noires. Ses traits sont argentés et dorés. On le nomme à Antibes *garou*. Les pêcheurs le salent et le mettent à l'air pour le dessécher. Il y en a qui le font tremper et dissoudre dans le sel, pour faire la sauce qu'on appelle *garum*. Ce mets si vanté des Grecs et des Romains, et dont le prix égalait celui des parfums les plus précieux, excite singulièrement l'appétit. »

En parlant de la pêche de Santorin, je dois signaler ici un phénomène curieux que j'ai observé à l'île d'Astypalie, dans le port appelé *Vathi* (Badi), et qui peut, s'il n'est pas connu, mériter l'attention des amateurs d'histoire naturelle: c'est un petit animal d'environ deux ou deux pouces et demi de longueur, gros de six ou huit lignes de diamètre, renfermé dans des pierres de marbre qu'on trouve presque au bord de la mer, à peu de profondeur, sans qu'on puisse comprendre comment il a pu se former ou s'introduire et vivre dans ces pierres, qui n'ont d'ouverture d'aucun côté, et qui ne sont pas plus poreuses que le marbre ordinaire. Dans une masse d'un pied cube, qu'on brise à coups de marteau, on en trouve deux, trois, quatre, cinq, placés çà et là à diverses distances, et quelquefois on n'y trouve rien. Dans

l'île, on les appelle en grec *dactylia* (δακτύλια), c'est-à-dire doigts, parce qu'ils ressemblent presque au doigt par leur grosseur et leur longueur. Ils ont à peu près la forme d'une limace. On brise quelquefois les pierres où ils sont renfermés, pour le plaisir de les manger, comme on mange les huîtres, et on les mâche quoique vivants; j'en ai mangé moi-même, que j'ai trouvés excellents. On rencontre dans le même port plusieurs autres espèces de coquillages curieux que je n'ai jamais vus nulle part ailleurs; il y en a un entre autres qu'on appelle *spourdoucle*, qui est aussi singulier dans sa forme.

L'île de Santorin n'a d'autre gibier que le lapin sauvage, ni d'autres oiseaux que le moineau, la perdrix et le corbeau. La perdrix y est rare, à cause des chasseurs ou de la nature même du pays. Le corbeau en avait disparu quelque temps, pour aller dévorer les cadavres que la mer vomissait sur le rivage des îles d'Ipsara et de Chio, ou qui gisaient sans sépulture sur les champs de bataille, tant dans ces îles que sur le continent, après les catastrophes sanglantes qui exterminèrent, sous le glaive des Turcs, la plupart de leurs habitants lorsqu'ils se révoltèrent contre eux dans les premières années de la révolution grecque. Mais, la guerre passée, les corbeaux reparurent. Du reste les oiseaux étrangers qui émigrent tous les ans, et passent, en certaines saisons de l'année, des régions froides du nord dans les pays chauds de la zone torride, s'arrêtent, en passant, à Santorin et dans quelques autres îles, comme pour y faire halte, et suppléent abondamment à ce qui manque aux Santoriniotes sous le rapport du gibier.

C'est chose singulière que le passage de ces oiseaux dans l'Archipel : quoique les îles y soient si nombreuses, il n'y

en a que quelques-unes qui, pour ainsi dire, aient le privilége de recevoir leur visite, sans que jamais ils changent de lieu pour prendre leur repos. Celle de Santorin semble être une de celles qu'ils trouvent le plus à leur convenance; ils s'y arrêtent seulement avec les vents boréaux, qui favorisent leur traversée, et, après quelques jours, ils continuent leur route avec les mêmes vents et avec les nouvelles forces qu'ils ont reprises pendant ce court séjour.

Ainsi, au mois de juillet, commence le passage des tourterelles, qui sont comme l'avant-garde de toutes les migrations diverses qui doivent leur succéder. Alors, toute la campagne se couvre de toutes sortes de tirailleurs bons et mauvais. Bourgeois, paysans, ouvriers, laboureurs, abandonnent pour un moment leurs autres amusements ou leurs travaux, s'arment de leur fusil rouillé, et se métamorphosent en chasseurs, pour profiter de l'occasion qui se présente si rarement, disparaît presque aussitôt, et ne reparaît que l'année suivante. Cependant le passage de ces oiseaux n'est pas simultané, il se renouvelle plusieurs fois pendant un mois, à peu près, selon les vents qui soufflent.

Mais la chasse la plus abondante, la plus générale aussi et la plus agréable, et qui fait déterrer tous les fusils et tous les filets, c'est celle qui se fait aux cailles, dans les mois d'août et de septembre. Elles tombent quelquefois en si grande quantité avec le vent du nord, qu'on dirait qu'elles arrivent par nuées, et inondent de temps à autre les plaines de Mégalochorion, d'Acrotiri, d'Emporion et surtout le plateau de la montagne de Platinamos. Alors, ces quartiers ressemblent à un champ de bataille où les tirailleurs se croisent dans tous les sens; de sorte qu'on dirait qu'il s'y livre un combat avec l'ennemi. La poudre fût-elle à un prix excessif,

il faut que les plus maladroits, ceux mêmes qui détournent la tête pour tirer le coup, aillent à la chasse. Ceux qui ne veulent pas dépenser de la poudre, s'arment d'un filet concave d'environ un mètre de largeur sur un pied et demi de profondeur, qu'ils attachent à l'extrémité d'une perche bifurquée dont ils forment les deux branches en cercle, en réunissant les deux bouts. Armés de cet instrument tout simple, qu'ils appellent *poche* (πόχη), ils circulent sans bruit dans les plaines, et secondés de leur chien d'arrêt, qui les accompagne toujours, et qu'ils poussent à propos, après avoir bien pris leur position, ils prennent les cailles vivantes en les arrêtant à la volée, et les abattant à terre sous le filet, lorsqu'elles sont lancées; et ils ne les manquent pas. Ils en prennent une si grande quantité, qu'une fois j'en achetai cinq cents, dont quatre cents dans l'espace d'un quart d'heure, au prix de deux sous et demi la pièce. On les conserve vivantes dans une chambre pendant plusieurs mois, en leur donnant du millet. Alors, elles maigrissent le premier mois; mais, après, elles se couvrent de graisse dans tout leur corps, et sont d'un goût excellent. On les conserve aussi, après les avoir tuées, en les faisant bouillir tant soit peu au vinaigre; c'est une provision très-bonne et très-commode.

Au mois d'octobre, suit la chasse aux petits oiseaux de toute espèce, qui passent aussi en foule. On les prend, comme à Toulouse et autres pays de la France, avec un filet à deux pièces horizontales qui s'ouvrent et se referment comme les deux battants d'une porte, au moyen d'une corde embranchée qui passe par les bords extérieurs de chaque battant, sur de petits bâtons étendus transversalement sur chaque pièce, attachés en bas, dans l'intérieur, à un piquet fiché en terre, et en haut aux branches de la corde qui, de

chaque côté, longent le filet sur les bords extérieurs d'une extrémité à l'autre. Ces petits bâtons, placés d'espace en espace sur toute la longueur, aident à relever et à refermer en même temps les deux battants, et, quand on tire la corde, les branches qui embrassent les deux pièces les relèvent et les replient, en les croisant un peu l'une sur l'autre.

Pour attirer dans le filet les oiseaux qui passent ou voltigent çà et là dans le voisinage, on place au milieu, entre les deux battants ouverts et renversés en dehors, un petit bassin d'un pied ou deux de diamètre, recouvert de bouse de bœuf, avec environ deux pouces d'eau, et à côté un oiseau qu'on attache tout près par un pied à un piquet caché dans la terre, et qui, en passant, paraît s'être abattu là de lui-même pour aller se désaltérer. Sur des figuiers voisins sont placés quatre ou cinq petites cages, ayant chacune un petit oiseau qu'ils appellent *planos* (πλάνος) du grec *je trompe, j'égare*, et qui sert d'appeau. En même temps l'oiseleur se tient caché à une cinquantaine de pas de là, dans une cabane sauvage, construite à dessein et couverte de feuillage ou d'herbes desséchées, qui déguisent l'art et le dessein de l'homme. Là, restant immobile, le corps accroupi, à peine s'il respire; l'œil collé et fixé constamment au trou imperceptible qu'il a ménagé dans le mur de la cabane, et qui laisse voir le piége et les environs; le regard avide et attentif, aussi perçant et aussi vif que celui du lynx, aussi inquiet et aussi occupé que celui de l'épervier qui plane dans les airs pour chercher sa proie; l'oreille tendue et recueillie, dont l'ouïe subtile et fermée à tout autre son qu'à celui des oiseaux, lui fait entendre de loin celui qui gazouille et qu'il ne voit pas encore, mais qui ne tarde pas à s'abattre; livré tout entier au désir de prendre un pinson, dont la capture ab-

sorbe toute sa pensée, tous ses sens, toutes ses facultés, et lui promet un bonheur auquel cède en ce moment l'idée de tout autre bonheur, il présente, dans son attitude et son immobilité, quelque chose de curieux et d'étonnant. Si on prenait derrière lui une ville d'assaut, ce serait un autre Archimède, il ne s'en apercevrait pas; le feu même prendrait à sa cabane, on lui couperait le cou, qu'il ne saurait pas ce qui se passe. Enfin, le voyageur aérien, que quelques petits cris avaient déjà annoncé dans le lointain, s'abat sur l'arbre voisin, où mille gazouillements de joie, qui s'échappent à l'envi de toutes les cages pour célébrer sa venue, annoncent sa présence. Il fait ses reconnaissances, voltige de branche en branche, s'approche par degrés, dissipe peu à peu sa méfiance, répond avec abandon aux voix innocentes qui, sans le savoir, le trahissent en le saluant; et, après bien des sauts et des chants d'allégresse, il pousse d'un seul vol jusqu'au petit bassin, pour mêler quelques gorgées d'eau à toutes ses chansons. Hélas! pauvre petit et charmant oiseau! son bonheur est fini, sa liberté expire; le fatal filet se referme sur lui, il est fait prisonnier. Heureux à l'excès d'une capture à laquelle il avait consacré tout ce qu'il avait de facultés, l'oiseleur impitoyable ne se sent pas de joie; il s'élance, comme un éclair, du fond de sa cabane, se jette à corps perdu sur ce chétif animal, comme sur un ennemi redoutable, et se montre aussi content que s'il avait fait la prise d'une grande ville ou d'une forteresse. En attendant, sans pitié et sans miséricorde, il tord le cou, le barbare, à l'innocent petit oiseau, et l'enfile avec tant d'autres qui ont subi le même sort, au cordon qui lui sert de gibecière, pour en faire une espèce de chapelet qu'il porte, le soir, en bandoulière à la ville, triomphant, ivre de joie et

de bonheur. Une bonne fricassée, en famille, terminera les exploits de cette fameuse journée.

Aux mois de décembre et de janvier, c'est la chasse aux bécasses, qui, comme tant d'autres oiseaux, arrivent, certaines années, dans l'île, en grande quantité. Celles-ci se rendent de meilleure grâce aux paysans qu'aux plus habiles chasseurs; parce que les gens de la campagne connaissent mieux, dans leur voisinage, les endroits et les trous où elles vont s'abriter, et ils les prennent au gîte, à coups de fusil, et rarement à la volée. Elles ne se trouvent ordinairement que sur le versant septentrional de la montagne de Saint-Élie, au sud, ou dans les environs, vis-à-vis du village de Gonia, où ceux qui connaissent leurs habitudes et les lieux qu'elles fréquentent, les découvrent facilement, malgré la ressemblance de la couleur de leur plumage avec celle de la terre. Quand la passe est tant soit peu bonne, elles se vendent, tout au plus, de sept à huit sous.

On ne trouve à Santorin ni oies, ni canards sauvages ou domestiques, parce qu'il n'y a ni étangs, ni réservoirs, ni marais, ni ruisseaux pour en élever.

Outre les oiseaux de passage dont nous venons de parler, on en voit arriver encore une infinité d'autres de toute espèce, de toute grosseur, mais non en troupes nombreuses, comme les autres. La perdrix, le corbeau, le moineau et peut-être quelques oiseaux de proie, sont les seuls qui nichent dans l'île. Les ramiers ou pigeons sauvages, qui sont quelquefois de ce nombre, y passent aussi de temps en temps, en vols assez nombreux; mais ils y viennent souvent de l'île voisine d'Anaphi, à l'est de Santorin, pour y chercher leur pâture et s'abreuver aux puits qui sont sur le rivage de la mer, d'où ils s'en retournent à leur île. On

les prend difficilement, et leur chair n'est pas, à beaucoup près, aussi grasse ni aussi bonne que celle des pigeons domestiques.

On ne voit à Santorin ni lièvres, ni loups, ni renards, ni aucun quadrupède malfaisant. Le lapin y multiplie facilement, malgré la chasse qu'on lui fait aux premières lueurs de l'aurore, et à la première obscurité de la nuit. Point de grenouilles ni de crapauds. Une seule espèce de serpent s'y fait remarquer, mais il n'est ni multiplié ni dangereux.

On comprend maintenant combien pauvre serait dans cette île un cabinet d'histoire naturelle qui ne se composerait que des seuls animaux indigènes.

Deux sortes de mets en usage à Santorin, et fort communs dans tout le Levant, ce sont le *chalva* et le *caviar*. Celui-ci surtout est recherché, et s'accommode admirablement au goût des Levantins. Les familles aisées aiment à le voir figurer sur leur table, et les Grecs y trouvent une grande ressource dans leurs nombreux et longs carêmes, où l'usage du poisson, du laitage, des œufs, du fromage, de l'huile, etc. leur est interdit.

Le chalva est une espèce de pâte solide, feuilletée comme le schiste gris-jaune, et de même couleur, où le miel entre pour une grande partie, mêlé, je crois, à des noyaux moulus, avec lesquels il est cuit. Il est moins agréable au goût et moins léger que le caviar, mais il est moins cher, parce qu'il est plus commun, et il s'en fait aussi une plus grande consommation; c'est encore une grande ressource pour les jours d'abstinence. L'autre se fait avec des œufs de poissons, qu'on prend principalement dans la mer Caspienne. Ces deux mets, qui sont d'invention turque, ou au moins d'un grand usage chez les Turcs, ne sont guère connus que dans

le Levant, comme certaines autres choses qu'on y prépare, telles que les *loucoumia* de Constantinople, les *catimeria* de Smyrne, etc. Quant au caviar, il mérite que nous en parlions plus en détail.

« Les Italiens (dit encore M. Valmont de Bomare) regardent le caviar comme un manger délicat; mais quelques-uns disent qu'il est malsain et fiévreux. » M. de Villoison dit qu'il remonte les fibres de l'estomac, relâchées dans les pays chauds, et qu'il s'en fait une grande consommation dans le Levant. Cet aliment n'est autre chose que des œufs d'esturgeon, que l'on pêche dans les rivières qui débouchent dans la mer Caspienne. Après qu'on les a pris, on les prépare aussitôt, en les lavant bien dans du vin blanc, et en ôtant la pellicule qui les couvre, et certains ligaments dans lesquels ils sont entremêlés. On les fait un peu sécher; on les met ensuite avec du sel, dans un vaisseau percé de petits trous, et on les y presse avec la main. Lorsque toute l'humidité superflue est bien dissipée, ce caviar ressemble presque, par sa couleur et sa consistance, au savon vert de Hambourg (il y en a qui est presque noir, et on en voit aussi de rouge, qui est moins bon que l'autre); quand il est ainsi préparé, on le met dans des barriques, et on l'envoie en divers lieux, même dans les pays éloignés de la mer, où l'on trouve cette denrée excellente: mais il est peu connu en France.

« Le caviar forme une branche considérable du commerce des Hollandais. On en apporte surtout beaucoup aux Moscovites, à Constantinople et dans toute la Grèce, et il s'en fait un grand usage chez les Grecs, dans leurs jours d'abstinence et dans leurs carêmes. » (Quand on le mange, on l'arrose ordinairement d'huile d'olive, de vinaigre ou de jus

de citron, avec lesquels on le mêle, pour en relever le goût.)

« Il s'en fait beaucoup aux environs de la mer Caspienne avec le poisson du Saïk et du Volga, » selon Schurer, qui en parle dans ses annales de la petite Russie. « Le Saïk est d'une abondance incroyable d'excellents poissons, qui, au commencement du printemps, viennent en si grande quantité de la mer Caspienne, qu'ils barrent quasi le courant de l'eau, et qu'on peut en prendre de la main tant qu'on veut. Ils laissent l'eau de cette mer, qui est extrêmement salée, pour aller chercher l'eau douce de la rivière. On le trouve aussi dans le Volga. Ce poisson est appelé *cetrina*, et on en transporte les œufs dans toute l'Europe.

« Ceux qui vont à la pêche de l'esturgeon sur les Palus-Méotides, à l'embouchure du Don (dit M. de Villoison), en tirent un double profit. Aussitôt qu'ils l'ont pêché, ils le salent, le suspendent sur des perches pour le faire sécher au soleil, et vont vendre cette marchandise en Grèce, où l'on nomme ce poisson salé *morona*, et quand il est sec *xiriki*. En italien, on l'appelle *spinalia*. Cette saline est aussi commune en Grèce que la thonine en Italie. » De la Russie elle vient à Santorin, et dans toutes les échelles du Levant, avec beaucoup d'autres poissons salés; et l'on est porté à attribuer à cette nourriture malsaine, qu'on mange dans l'île en grande quantité, la lèpre, dont quelques habitants sont parfois attaqués. Actuellement, on compte dix ou onze de ces malheureux dans un hôpital, qu'on a creusé exprès pour eux dans l'aspe, à une demi-lieue de distance de la ville.

A Santorin et dans beaucoup d'autres endroits, on mange aussi beaucoup de boutargue (*αὐγοτάραχον*). « Elle se fait avec des œufs de *mulet* et de *muge*. On prend tous les œufs de ces poissons, on les met dans un plat, et on les sau-

poudre de sel; on les couvre pendant quatre heures, afin que le sel les pénètre; après quoi on les met en presse entre deux planches. On les lave ensuite; on les fait sécher au soleil pendant quelques jours, et on les fume. » L'espèce que j'ai vue en Grèce est dans sa pellicule ou membrane naturelle, telle qu'elle sort du poisson avec les œufs, et recouverte ordinairement d'une légère couche de cire, dans laquelle on la trempe, afin de la mieux conserver. Elle vient assez souvent des côtes de l'Anatolie, ou Asie Mineure.

Les gâteaux particuliers de Santorin sont les *coulouria,* le *psathouri* (ψαθούρι) et la *tyropite* (τυρόπιττα). Le coulouri, gimbelette à sinuosités circulaires et entrelacées, et connu des anciens sous le nom de *collyra* (κόλλυρα), d'où dérive celui de coulouri, se compose d'une pâte de la plus belle fleur de farine, où l'on mêle seulement un peu de beurre. Le psathouri n'est qu'une simple gimbelette ronde saupoudrée de sésame, connu aussi des anciens avec le même apprêt; j'en ai vu en France de la même façon, à Paris surtout, chez les pâtissiers, également saupoudrés de sésame. Les coulouri portent aussi le même nom quand on les couvre de sésame.

Mais, de ces trois gâteaux, le gâteau par excellence, le gâteau à la mode, objet de gourmandise, et qui paraît avoir flatté depuis des siècles le goût des Santoriniotes, c'est la tyropide, que tout le monde, après la longue abstinence du carême, se réserve de manger avec une avide sensualité, le jour de Pâques et pendant le temps pascal. C'est une espèce de pâté ou de tourte de six à sept pouces de diamètre, rempli de fromage, mêlé avec du riz ou de la farine de petit millet ou d'autres ingrédients; mais le fromage doit toujours y entrer comme partie principale, pour

réaliser l'étymologie du nom grec qui se compose de *tyri* (*τυρί*) fromage, et de *pita* (*πίτα*) gâteau. On en fait quelquefois pour tout le temps pascal, et alors on les fait sécher pour les conserver. La forme en est ronde ou carrée, selon le goût ou le caprice de chacun, ces pâtés ressemblent plutôt à des cataplasmes qu'à des gâteaux. Pour moi, je n'y trouve rien d'extraordinaire que la passion qu'on a pour cette mauvaise pâtisserie, et la manie de vouloir en faire; ne fût-ce que pour dire, à Pâques, qu'on a fait des tyropites.

Il faut qu'une famille soit dans une extrême misère pour ne pas se conformer à l'usage; et il y a telle maison où il s'en fait jusqu'à cinquante et même quatre-vingts. On se prive souvent de bien d'autres choses, pour se ménager des économies, et se procurer ainsi le moyen d'avoir des tyropites à Pâques. Et ce n'est pas seulement une simple coutume, c'est une espèce de fureur. Elle est portée si loin, qu'un évêque grec, afin d'en abolir l'usage et d'empêcher les grandes dépenses qu'elles causent dans l'île, oubliant une fois la fin de son pouvoir, et confondant les limites de sa juridiction avec celle des pâtissiers, en vint, dit-on, jusqu'à lancer l'excommunication générale, encourue par le seul fait, *ipso facto*, sur tous ceux qui s'aviseraient d'en faire. Mais ses foudres furent sans effet; les Grecs, quoique accoutumés à trembler au seul nom d'excommunication, continuèrent à faire des tyropites, et, malgré le goût peu délicat qu'elles offrent à un bon gourmet, ils préférèrent les gâteaux à leur salut éternel. L'évêque resta coi.

On commence, cependant, à voir une diminution sensible; et le ridicule ou le dégoût qu'on a fait naître en les comparant à des cataplasmes, ont fait en peu de temps beaucoup plus que tout le zèle économique du prélat n'avait

pu faire avec toutes les foudres de l'excommunication. Les catholiques, les premiers, se sont aperçus peu à peu que ce n'était pas un mets assez digne d'être recherché, pour mieux aimer se laisser frapper des anathèmes de l'église, que de s'en priver. Ils l'ont remplacé par des pâtisseries à l'européenne, que ne dédaigneraient pas même des estomacs délicats, et par d'autres friandises qui commencent à composer leurs desserts dans les grands repas. Cependant, comme partout, dans les pays de la chrétienté, l'usage veut qu'on ait toujours quelque gâteau ou mets particulier pour célébrer la joie pascale, je pense qu'un grand nombre, par coutume ou par goût, conserveront la tyropite, ne fût-ce que comme antiquité.

CHAPITRE IV.

ÉTAT RELIGIEUX.

SECTION Ire.

RELIGION CATHOLIQUE.

Les habitants de Santorin, au nombre de 12,305, se partagent en deux classes : les catholiques latins et les Grecs schismatiques. Les premiers, formant seulement une population de 640 à 650, sont sous la juridiction de l'évêque latin et suivent le rit romain dans toute son étendue et sa pureté; les seconds, qui composent le reste de la population, sont soumis à l'évêque grec, et participent en tout

au schisme du reste de la nation. Nous allons exposer l'état religieux des uns et des autres.

Lorsque les PP. Jésuites furent envoyés dans le Levant, on comptait encore environ 1,200,000 catholiques dans ces contrées, dont 80,000 environ en Turquie. Mais, malgré ce nombre considérable, que serait devenu le catholicisme sans les missionnaires, et que devint-il depuis? Il se trouvait dans des circonstances où il devait, sans doute, être anéanti; et les efforts de ses ennemis, qui n'ont cessé de menacer son existence, l'ont en effet amené à deux doigts de sa perte. Mais une providence particulière, qui a toujours veillé sur cette portion chérie de l'église, s'est toujours conservé çà et là, dans les îles et dans la terre ferme, des noyaux plus ou moins grands, pour faire briller le flambeau de la vérité au milieu des ténèbres de l'erreur, et faire flotter le drapeau de l'autorité aux yeux des peuples ignorants et révoltés. Si donc le nombre des catholiques a pu diminuer, ils n'ont pas tous péri; il est même des endroits où le catholicisme a moins souffert. Ainsi, par exemple, depuis le commencement de la séparation des Grecs jusque vers la fin du XVII[e] siècle, il s'était mieux soutenu dans les îles que dans les autres pays de la Grèce, et y avait fait des pertes moins considérables et moins rapides que partout ailleurs.

Bien plus, il n'y a pas encore deux cents ans que, dans ces pays et dans d'autres, on n'avait pas plus d'aversion pour l'unité que d'attachement pour le schisme. L'abandon et l'ignorance où avaient vécu les chrétiens, depuis le concile de Florence, jusqu'à Grégoire XIII et Paul V, et l'impuissance où ils étaient alors de distinguer entre les pasteurs légitimes et les pasteurs égarés, avaient presque confondu le catholicisme avec le schisme. C'est pourquoi, se tournant du côté

de Marc d'Éphèse et de ses partisans, avec la même facilité qu'ils se seraient tournés du côté des pontifes romains, ils n'étaient guère plus schismatiques que catholiques; et, dans cet intermédiaire qui les rapprochait autant de la vérité que de l'erreur, le retour à l'unité était plus facile que jamais. Santorin surtout plus que les autres pays se trouvait dans ce cas, et le schisme, avec ses antipathies y avait fait moins de progrès, moins de ravages que partout ailleurs. Aussi, lorsque les jésuites pénétrèrent dans l'île en 1642, et que leur zèle y eut répandu l'instruction et les principes catholiques, il fut un temps où l'on put espérer de ramener toute la population dans un même bercail; et si les traverses et les persécutions que le démon de l'erreur opposa à leurs efforts, quelques années après leur établissement, ne fût venu arrêter leurs succès, tous les habitants seraient, peut-être, aujourd'hui catholiques. C'est ce que nous apprend une relation envoyée en 1695 aux évêques députés du clergé de France, intitulée *État des missions de Grèce* et écrite par un missionnaire de Santorin : « La plus grande marque que que nous puissions donner des bénédictions que Dieu verse sur la mission de Santorini, c'est que de tous les Grecs et de tous les latins qui y habitent, à peine en voyons-nous présentement qui ne soient très-catholiques. » Et ailleurs, la même relation ajoute : « Les évêques grecs et latins des cinq villes de cette île nous invitent continuellement à prêcher dans leurs églises; nous y allons le plus souvent que nous pouvons, et nous avons toujours la joie d'entendre publiquement prier pour le roi. » L'on peut en dire tout autant de tant d'autres îles et d'autres pays où ils avaient établi des missions, ou dans lesquelles ils faisaient continuellement des courses apostoliques. On y voit, dans

le temps des premiers missionnaires, la conversion et le retour au catholicisme du patriarche grec de Constantinople, Jérémie; du patriarche des Arméniens, de ceux d'Antioche et d'Alexandrie, de treize des principaux métropolitains, entre autres d'Éphèse et de Césarée, et de l'archevêque de Croïa, patriarche et primat de toute l'Albanie, qui allèrent à Rome faire leur soumission au pape.

A cette époque, il y avait déjà longtemps que la mission de Constantinople avait été fondée. Le pape Grégoire XIII, à la demande de Henri III, roi de France, y avait déjà envoyé deux PP. jésuites, avec le P. Mantinelli à leur tête, en 1583; et Henri IV, en 1609, y en envoya plusieurs autres qui étaient Français, avec le P. Canillac leur supérieur; leur promettant de leur allouer tous les ans une somme de cinq cents écus : mais la mort l'empêcha de mettre à exécution cette bonne volonté. Ainsi, par le zèle des souverains pontifes et la piété de nos rois, on compta bientôt grand nombre de missions en Turquie ou dans l'Archipel; de sorte que, en 1695, il y avait dans ces contrées plus de soixante missionnaires. Nous allons faire connaître, dans les quatre paragraphes suivants, la manière dont les PP. Jésuites commencèrent et continuèrent à Santorin leur établissement, les persécutions qu'ils eurent à souffrir, l'état actuel des catholiques qui on été instruits et conservés par leurs soins, et le catalogue de leurs évêques.

§ I.

ÉTABLISSEMENT DES PÈRES JÉSUITES.

Le pape Paul V, ayant été instruit que les chrétiens des îles de la mer Égée vivaient dans une ignorance profonde de la religion, commanda à la compagnie des PP. jésuites d'en-

voyer tous les ans, de leur résidence de Chio, deux de leurs missionnaires les visiter régulièrement, pour leur enseigner les principaux mystères de la foi, et les porter à l'observance des préceptes de l'Évangile; et pour fournir aux dépenses qu'il fallait faire pour aller d'une île à une autre, il leur assigna une somme de cent écus, c'est-à-dire cent écus romains, qui ont à peu près la valeur de cinq francs chacun, destinée aux frais de leurs voyages et à leur entretien. C'est alors que, sa sollicitude s'étendant aussi sur Santorin, cette île eut, comme les autres, le bonheur de voir de temps en temps ces zélés missionnaires; car l'état déplorable ou l'ignorance l'avait réduite, joint à toutes les tentatives et aux progrès du schisme, ne méritait pas moins d'attention, et n'exigeait pas moins de soins que les autres îles, pour l'éclairer et y ranimer la foi catholique.

C'est pourquoi, se conformant dès lors aux ordres du pape, les missionnaires se répandirent dans plusieurs îles de l'Archipel, et continuèrent ainsi cette mission pendant l'espace de trente ans, c'est-à-dire depuis l'an 1612 jusqu'à l'an 1642, avec des succès égaux à leur zèle et pleins d'espérance pour l'avenir. Leurs travaux produisirent partout le plus grand fruit; mais, parmi les pays qu'ils parcoururent, Santorin fut celui qui profita le plus de leurs instructions et de leurs soins.

C'est alors que Mgr Sophiano, qui était, à cette époque, évêque de cette île pour les catholiques, voyant le bien qu'ils opéraient parmi son troupeau et même parmi les Grecs, conçut le désir d'avoir un établissement fixe et permanent qui pût profiter aux habitants d'une manière plus efficace. Pour cet effet, il en écrivit au R. P. Martin, supérieur général de toutes les missions des jésuites dans le Levant, résidant à

Constantinople, et au P. Simon Fournier, alors supérieur de la résidence de l'île de Naxie, où la compagnie s'était déjà établie cinq ans auparavant, en 1637. Il fit savoir que, depuis longtemps, il désirait avoir des missionnaires de leur ordre auprès de lui, pour sa consolation et pour le bien de son troupeau. Mais il était hors d'état de fournir aux frais de la fondation. Tout ce qu'il put faire, ce fut de promettre d'employer son crédit et tous les moyens à sa disposition pour que l'établissement s'effectuât. Le P. Fournier, de son côté, en écrivit aussi au supérieur général. En ayant reçu une réponse favorable, il se transporta à Santorin; mais il ne s'y rendit qu'après de nouvelles instances de l'évêque, qui lui mandait qu'il avait été appelé à l'évêché de Chio, et qui, n'attendant que ses bulles de Rome, pour se transférer à son nouveau siége, le priait de se hâter de venir, pendant qu'il était encore en son pouvoir d'y établir la compagnie.

Le P. Fournier, n'ayant alors personne auprès de lui pour y envoyer, se résolut à quitter pour un temps sa résidence de Naxie, et alla en diligence trouver Mgr Sophiano à Santorin. L'évêque le reçut avec de grandes démonstrations de bienveillance, et fit assembler promptement tous les principaux habitants de l'île, qui, longtemps auparavant, lui avaient déjà témoigné le désir d'avoir des missionnaires pour vaquer à l'instruction de la jeunesse et au salut des âmes. Ayant obtenu facilement leur consentement et celui des habitants, il assigna aux pères un emplacement pour bâtir un logement avec les murailles ou les masures qui étaient au-dessus de la ville, sur le plateau de la roche de Scaurus; en même temps il leur donna, pour bâtir leur église, le local qu'occupait auparavant la chapelle ducale, dite de l'Annonciation, laquelle, étant tombée en

ruines, se relevait à frais communs par les Grecs et les latins, pour servir également aux uns et aux autres, et sortait déjà des fondements.

La donation s'opéra par deux actes: par le premier, les habitants cédaient gratuitement à l'évêque la propriété absolue des objets ci-dessus énoncés; par l'autre, l'évêque, en faisait tout autant à l'égard des PP. jésuites; et tous les articles de l'accord, ayant été arrêtés et signés de part et d'autre, furent enregistrés en chancellerie, le 29 avril 1642. Le tout se passa dans le palais épiscopal, avec un applaudissement général et à la grande satisfaction de tout le peuple. En conséquence, le premier jour de mai de la même année, consacré à la mémoire des apôtres saint Philippe et saint Jacques, le P. Fournier prit possession de la place ducale; on y fit dresser un autel, et on y dit la messe, à laquelle voulut assister l'évêque, avec les principaux de l'île et les plus honorables habitants.

Tous ces préliminaires terminés, le P. Fournier songea d'abord à bâtir l'église. Mais il n'avait pas encore commencé, qu'il éprouva des contrariétés inattendues, capables de l'arrêter dès le début; et nous verrons que les premiers missionnaires ne se soutinrent qu'à force de patience, de courage et de persévérance. Le démon, prévoyant déjà le bien qui allait s'opérer, s'ils venaient à s'établir dans l'île, suscita toute sortes d'obstacles pour les en empêcher. Il souffla l'envie au cœur de certains religieux grecs, et, profitant de la disposition de certains autres qui étaient partisans du schisme, leur inspira d'abord le dessein d'arrêter la bâtisse de l'église. Animés par l'esprit malin, les Grecs excitèrent sous main le turc qui commandait l'île, et parvinrent facilement à le mettre dans leurs intérêts. Celui-ci, qui ne

voyait dans tous ces démêlés qu'une bonne occasion de satisfaire sa cupidité, se saisit de l'affaire avec empressement. Il n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il se plaignit fortement de ce que, sans sa permission, on osait bâtir une église, et établir un nouvel ordre religieux dans le lieu de son gouvernement. Pour arrêter le mal, il fallut aller le trouver et lui faire quelques présents. Ce tribut de soumission toujours agréable à des hommes qui, comme les Turcs, ne voient de raison et de justice, dans ces circonstances, qu'à travers les écus, adoucit le gouverneur, qui se soumit ainsi à la vue des espèces, et donna la permission de continuer la bâtisse. Malgré cette autorisation, les Grecs, qui se voyaient désappointés et qui souffraient impatiemment que l'entreprise réussît; quelques caloyers surtout, qui se croyaient frustrés de l'espérance qu'on leur avait donnée de jouir de l'église qu'on avait commencée auparavant, et de la desservir, se transportent sur la place, menacent les maîtres maçons et empêchent les manœuvres de se trouver au travail le jour désigné. Mais Mgr Sophiano, qui par sa vertu et son mérite s'était acquis beaucoup d'ascendant et d'autorité sur les uns et sur les autres, fit bientôt paraître les maçons, et, pour les encourager à travailler, il se rendit lui-même sur les lieux, et mit la première pierre, sans que personne osât témoigner le moindre mécontentement.

La besogne avançait rapidement, lorsque l'argent commença à manquer au père Fournier. La peine qu'il en éprouva fut encore accrue par le départ prochain de l'évêque; car il craignait que celui qui devait le remplacer, étant Vénitien, ne pût lui prêter un secours aussi efficace pour continuer son église, parce que les Turcs n'étaient pas bien alors avec la république. Mais ce qui l'inquiétait

encore davantage, c'est qu'on devait changer de cadi (juge turc), et il devait appréhender que celui qui viendrait ne traversât ses desseins. Dans son embarras, il s'adressa à celle en l'honneur de laquelle se bâtissait l'église, et il ne la pria pas en vain : Marie lui fit sentir bientôt les effets de sa puissante protection. En effet, le nouveau gouverneur arriva, amenant avec lui d'autres Turcs à sa suite. Mais, quoiqu'ils se rendissent insupportables au peuple par leur avarice, leurs vexations et leurs insolences, ils furent néanmoins si doux à son égard, qu'ils allèrent lui faire visite dans sa chambre, lui offrirent leurs services, et l'invitèrent plusieurs fois à manger chez eux, ce que, cependant, il n'accepta jamais. Bien plus, le nouvel évêque, monseigneur Padouano et son secrétaire, ayant été mis en prison et aux fers, les Turcs, à la prière du père, les remirent en liberté. Mais la sainte Vierge ne borna pas là sa protection; elle inspira au P. Martin, dit le P. Richard, d'envoyer promptement cent écus, et anima tout le peuple à contribuer aux frais du bâtiment, au point que les femmes mêmes, qui, de jour, n'osaient paraître dans les rues, portaient, pendant la nuit, des pierres en quantité. Il n'y avait pas jusqu'aux petits enfants qui ne voulussent y prendre part.

Cependant l'église s'élevait tous les jours davantage, et le P. Fournier ne respirait qu'après quelques ornements pour l'embellir et y célébrer les offices avec décence. Ses vœux furent satisfaits. Le P. d'Autry, qui revenait de Paris dans le Levant, lui envoya ceux que la libéralité et la piété de quelques dames lui avaient procurés ; mais jamais il ne les aurait reçus, si celle qui avait soin de le protéger, ne les eût sauvés par une espèce de miracle. En passant dans l'Archipel, le bateau qui les portait tomba entre les mains des

pirates Maynotes, qui se disent issus des anciens Lacedémoniens, et qui, conservant encore, dit un auteur, toute la liberté que Lycurgue, leur législateur, leur donnait de voler, sont, dit-il, les plus francs voleurs de tout l'Orient. Ces brigands, ayant assailli le bateau, emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent, excepté les ornements, qu'ils respectèrent par ordre du capitaine. Celui-ci, par une dévotion que les Grecs savent quelquefois allier avec le brigandage, ou même l'assassinat, et qui, en ce qui regarde la Mère de Dieu, ne les quitte pas même dans leurs plus grands crimes, ayant pris entre ses mains une statue de la sainte Vierge, qui se trouvait parmi les autres effets, la baisa dévotement, et se tournant vers ses compagnons, s'écria en grec : *Τοῦτα τὰ ῥοῦχα εἶναι τῆς Παναγίας : ἀνάθεμα ὁποῖος τὰ ἐγγίζει* : *Ces habits sont de la sainte Vierge; anathème à celui qui les touchera;* et incontinent, il ajouta en italien, afin que tout le monde en fût instruit : *passa parola, passez le mot.* Sa défense lia les mains à tout le monde, et on obéit à son ordre avec un tel respect, que personne n'osa toucher au coffre qui contenait les ornements. Le fait arriva en 1643, époque où le P. Gaspard Emmanuel les apportait, en allant de Smirne à Santorin.

Malgré les contrariétés qu'éprouva d'abord le P. Fournier et les obstacles qu'il rencontra, il ne se découragea pas, et son zèle eut tout le succès qu'il pouvait désirer. Il eut la consolation de terminer l'église qui lui avait coûté tant de peines et de dangers; il se vit entouré en peu de temps de la confiance et de la vénération publique, tant des Grecs que des latins; il établit l'école, le catéchisme et la confrérie du Saint-Rosaire; il se livra avec grand fruit au ministère de la prédication; et enfin il fut nommé par l'évêque son vicaire général.

Mais ce saint missionnaire, dont les vertus et les œuvres préparaient pour cette île un si bel avenir au catholicisme, ne fit, pour ainsi dire, que paraître. Il avait à peine débuté dans sa nouvelle mission, qu'il fut tout à coup arrêté au commencement de sa course: il succomba l'an 1644, deux ans après son arrivée à Santorin, lorsqu'il pouvait espérer que tout le monde serait un jour confondu dans l'union des mêmes sentiments, des mêmes dispositions, de la même foi.

Ce missionnaire avait vécu dans une si grande pauvreté, qu'il manquait souvent du nécessaire, soit parce que ses revenus n'étaient pas suffisants, soit parce qu'il se dépouillait en faveur des pauvres. Sa mort paraît même avoir été occasionnée par la mauvaise nourriture qu'il prenait. « Je sais, dit le P. Richard, que quand il était seul, pour imiter le grand saint François Xavier, jamais il ne voulut se servir de valet. Et d'ailleurs, n'ayant point de temps pour faire cuire quelque chose, il se contentait d'un peu de biscuit avec un oignon, ou d'herbes, ou de quelques olives, ou de quelque morceau de fromage; d'où vient que, le dimanche après l'Ascension, comme on lui fit présent d'une sorte de courge grandement laxative, il mangea une partie de ce fruit cru avec un morceau d'*apocti* (toute viande salée de bœuf ou autre); ensuite il fut travaillé, la nuit, d'un flux qui lui dura l'espace de cinq semaines, et dégénéra en une dyssenterie mortelle. Sa chambre ressemblait plutôt à un sépulcre pour les morts qu'à un logis pour les vivants; car, outre qu'elle était exposée à tous les vents, elle n'était large que de sept pieds et longue de neuf. Il se confessait tous les jours, et sa mort fut celle d'un prédestiné; aussi, les Grecs l'appelaient-ils Μακαρισμένος, c'est-à-dire *Bienheureux.* Il mourut le jour de l'octave de

saint Pierre, le 7 juillet 1644. Dans tout le temps de sa maladie, il n'avait vécu presque d'autre chose que d'aumônes. » Son enterrement fut aussi pauvre que l'avait été sa vie; car, outre que, dans sa dernière maladie on avait emprunté les draps dans lesquels il mourut, un Grec paya le cercueil dans lequel il fut mis; deux autres lui firent creuser la fosse, et un quatrième fournit la cire nécessaire aux obsèques. Je laisse le détail de ses vertus et les grands éloges que lui donne le P. Richard; ce que je viens de rapporter suffit pour faire apprécier le reste de sa vie et ses mérites apostoliques. J'ajouterai seulement, d'après le même père, les dernières circonstances qui accompagnèrent la fin de ses jours. Sa dernière composition fut une belle méditation sur la fin de l'homme; sa dernière sortie du logis fut pour accompagner le Saint-Sacrement; sa dernière prédication fut le jour de la Pentecôte, en l'honneur du Saint-Esprit; sa dernière communion, le jour de la Visitation; ses dernières paroles, *Jésus et Marie;* son dernier effort, de baiser des médailles bénites, prononçant le nom de Jésus en son cœur, pour gagner les indulgences plénières. On trouva dans l'un de ses manuscrits, de l'an 1641, ces paroles écrites de sa main: *Natus sum anno 1594, mense Julio, die sanctæ Annæ, Parisiis. Moriar anno 1644; quo die? Deus scit.* « Je suis né à Paris, l'an 1594, au mois de juillet, le jour de sainte Anne. Je mourrai l'an 1644; quel jour? Dieu le sait. » Lorsque ce saint missionnaire laissa le supériorat de Naxie, pour aller fonder l'établissement de Santorin, il savait bien dans quel dénûment serait d'abord cette nouvelle mission; mais le zèle et le désir de restaurer dans cette île la foi catholique et de sauver des âmes, le firent passer par-dessus toutes les considérations de la misère.

Pour continuer l'œuvre qu'avait commencée le P. Fournier et proportionner, autant que possible, le nombre des ouvriers à l'étendue du champ qu'il avait ouvert, on envoya d'abord deux autres membres de la compagnie, le P. Richard et le P. F. Rosiers, si même l'un d'eux, le P. Richard, n'y était pas déjà avant sa mort. Ceux-ci marchèrent sur ses traces, et rencontrèrent encore de plus grandes difficultés. Parmi ceux qui parurent plus tard, est le P. Boissy, dont nous parlerons plus loin. Animés du même zèle que leur prédécesseur, et se montrant en tout comme des modèles de vertu, ils travaillèrent à cette nouvelle vigne avec des peines et des dangers de tout genre. Un de leurs premiers soins fut d'établir des écoles pour se livrer avec fruit à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse. Ils enseignèrent non-seulement à lire et à écrire, mais encore, outre les principes de la religion, le français, l'italien, le grec, le latin, l'arithmétique, les belles-lettres, la philosophie, la théologie. Parmi ceux qui fréquentaient ces écoles, il s'en trouva plusieurs qu'ils formèrent pour le sacerdoce, et qui, devenus ensuite leurs dignes collaborateurs, les secondèrent beaucoup dans leurs travaux apostoliques. Afin de mieux leur inculquer les principes et les accoutumer de bonne heure, tant à la prédication, qu'à la science de la controverse, ils établirent des conférences publiques où ils leur apprenaient à disputer sur les vérités de la religion, à proposer et à résoudre les objections et les difficultés, et à exercer le ministère de la parole de Dieu; et ces conférences, où le public venait les entendre avec beaucoup d'intérêt et de curiosité, faisaient quelquefois autant d'effet sur les auditeurs qui y assistaient, que les instructions qu'on entendait de la bouche même des missionnaires. Aussi, voyait-on

arriver chez eux les jeunes gens des autres îles, qui y venaient pour s'instruire.

L'école la plus distinguée et d'où sortait le plus de fruit, était celle de Pyrgos, où ils eurent en même temps une église. Cette école fut fondée par la munificence de madame de Miramont, mariée, à l'âge de quatorze ans, à M. de Nesmond, maître des requêtes, et pourvu, en survivance, de la charge de président à mortier. Elle était fille de Jean-Jacques Beauharnais, seigneur conseiller au parlement de Paris, qui épousa, en 1645, la célèbre madame de Miramont, dont l'abbé de Choisy a donné la vie imprimée en 1706. Si nous donnons ici une place distinguée à ce grand nom, qui a été à jamais illustré dans l'histoire de nos jours, c'est pour la grande part qu'eut cette dame au succès de la mission, et pour ne pas laisser ignorer aux Santoriniotes un des plus grands et des plus illustres de leurs bienfaiteurs. Mais tant de bonté et de soins envers la ville de Pyrgos sont allés se perdre dans le schisme, qui a fini par y dévorer jusqu'à la racine du catholicisme; car aujourd'hui il ne s'y trouve pas même un seul catholique.

Avec les écoles, les missionnaires firent marcher de front les instructions et le catéchisme. Ils se répandirent dans toutes les villes et dans tous les villages, où ils étaient appelés par l'évêque grec comme par l'évêque latin, pour prêcher partout la parole de Dieu à tous les habitants de l'île indistinctement; et ils voyaient arriver au tribunal de la pénitence toute sorte de personnes qui venaient se confesser à eux. Un missionnaire assurait avoir entendu la confession de plus de quatre cents Grecs dans l'espace de quatre ans; l'abbé même du monastère de l'île d'Amorgos, l'économe du monastère de celle de Pathmos, aujourd'hui Pati-

nos, et plus de douze prêtres grecs ou caloyers se confessaient aux pères. Le catéchisme se faisait alternativement dans différentes églises de l'île, quatre fois par semaine; et tous les dimanches ils le faisaient dans leur propre église au peuple assemblé. Depuis le mois d'octobre jusqu'au dimanche qui suit la Fête-Dieu, ils prêchaient tous les huit jours à la congrégation de Notre-Dame-du-Rosaire et aux religieuses; pendant toute l'octave du Saint-Sacrement, qui se célébrait dans leur église, il y avait tous les jours sermon et bénédiction. Ils prêchaient encore à toutes les fêtes solennelles des latins, aux fêtes patronales des Grecs et à toutes les processions qui se faisaient pour les nécessités publiques.

Tant de zèle, de soins et de travaux de la part des missionnaires devaient porter leur fruit; aussi eurent-ils les plus heureux succès. Leurs sermons, attirèrent tous les habitants, et ils eurent la satisfaction de voir la population dans de si bonnes dispositions, que, les premières années, ils purent espérer de voir toute l'île se réunir dans un même bercail. Dans aucune autre mission du Levant, on n'avait montré nulle part autant d'affection pour les pères, ni autant d'empressement pour leurs instructions, qu'à l'île de Santorin; car tout le monde, grands et petits, les écoutaient avec plus de plaisir que partout ailleurs. Aussi furent-ils obligés d'agrandir l'église qu'ils avaient bâtie d'abord; parce qu'elle ne pouvait plus suffire au concours de la foule qui venait les entendre.

On s'étonnera comment, avec toutes les écoles, où ils avaient tant d'enfants ou de jeunes gens à instruire et tant de leçons à donner, ils trouvaient le moyen de se livrer à des occupations si nombreuses et si différentes; mais ils surent abréger le travail, sans cependant nuire à l'instruc-

tion. Ils suivirent un usage commode, qu'ils trouvèrent établi, et qui s'y pratiquait encore à mon arrivée; ce fut d'employer les plus instruits à faire l'école à ceux qui l'étaient moins, en exerçant néanmoins leur surveillance sur les uns et sur les autres.

Mais leur zèle ne se borna pas à Santorin; ils continuèrent les autres missions de l'Archipel, commencées et poursuivies, pendant trente ans, par les pères de la résidence de Chio, et se répandirent dans les îles voisines d'Amorgos, d'Anaphi, d'Astypalie, de Milos, de Nios et quelques autres, où leur réputation les faisait appeler. Partout ils étaient reçus à bras ouverts, et partout ils se livraient avec toute liberté et avec grand fruit au ministère de la prédication et de la confession. Pour confirmer ce fait, je ne citerai qu'un exemple: « L'évêque de Siphante, étant venu à Santorin comme visiteur général de l'Archipel, donna, à la demande du P. Richard, des pouvoirs aux PP. jésuites, avec la liberté de prêcher dans toutes les îles. Il pria tous les prêtres et seigneurs qui étaient dans ce pays, sous l'obéissance du patriarche, de les recevoir dans toutes leurs églises, comme sa propre personne, et de permettre qu'ils prêchassent la parole de Dieu partout où ils le désireraient, et sans aucune contrariété. » Ce seul fait suffit pour montrer combien peu enraciné était encore le schisme dans les îles, et combien il était encore facile, à cette époque, de ramener les Grecs de ces pays à l'unité catholique, si le démon de l'erreur et de la discorde ne fût venu y mettre des obstacles. Que n'eût-on pas fait alors, si on eût pu multiplier les établissements des missions, et étouffer les germes de division qui restèrent cachés!

Les missionnaires ne se contentèrent pas des instruc-

tions, des catéchismes et des écoles; à tous ces moyens, si propres par eux-mêmes à opérer un prompt changement dans la foi et dans les mœurs, ils en joignirent d'autres qui contribuèrent encore puissamment à leurs succès; ce fut l'aumône qui, malgré leur peu de ressources, les portait à se dépouiller du nécessaire pour secourir les pauvres; ce fut une charité tendre et industrieuse qui leur faisait trouver des consolations pour tous les malheureux; ce fut le soin et la guérison des malades, auxquels eux ou leurs frères laïques, prêtaient les secours de la médecine, et leur donnaient gratuitement les remèdes, qu'ils faisaient venir à leurs frais, pour ceux qui en avaient besoin. Et cet usage si louable, mais alors plus nécessaire qu'aujourd'hui, ils l'ont toujours pratiqué, jusqu'à leur suppression, c'est-à-dire depuis le P. Fournier, jusqu'au P. Délenda, Santoriniote, dernier missionnaire de la compagnie dans l'île. Grand nombre de personnes m'ont parlé de la charité et des cures du frère Verrien, qu'elles avaient connu, comme aussi des nombreux présents qu'on envoyait aux pères, comme témoignage de reconnaissance.

Mais ce ne fut qu'à force de courage, de zèle et de patience, que les missionnaires parvinrent aux succès qui couronnèrent leurs travaux. La pauvreté et la misère qui accueillirent d'abord, à Santorin, le P. Fournier, ne moururent pas avec lui; elles passèrent, par héritage, à ses successeurs, qui, dans les commencements, ne furent guère plus riches que lui. L. P. Richard, dont j'emprunte tous ces détails, et qui paraît avoir été un de ceux qui vécurent avec lui, ou qui lui succédèrent immediatement, nous dit, en parlant de lui-même : « L'an 1649, nous ne reçûmes que vingt-cinq écus, pour l'entretien de notre église et

de notre maison, pour notre vivre, nos habits et nos nécessités; et cela dans un temps de guerre, où tout se vendait au triple. Il nous fallut dépenser vingt-deux écus, seulement pour avoir du pain, et deux écus pour payer le tribut au grand-seigneur. Jugez ce que pouvaient faire trois personnes avec un écu; et néanmoins, ajoute-t-il, si après tout cela on nous demandait : avez-vous beaucoup souffert? nous serions obligés de rendre gloire à Dieu, et de dire franchement avec les apôtres, que rien ne nous a manqué. » Mais le bon père ne dit pas ici ce qu'il dit ailleurs : qu'ils ne se nourrissaient que de gros pain d'orge et de mauvais légumes. Du reste, cet état de pauvreté ne devait pas durer toujours; les achats que fit la compagnie, pour assurer une existence moins précaire aux missionnaires, et les legs pieux que leur laissèrent plusieurs personnes. a cause de l'estime que leur avaient méritée leur zèle, leurs bonnes œuvres et leur sainteté, établirent ensuite la mission dans un état brillant de prospérité, qu'elle conserva toujours jusqu'à sa suppression.

§ II.

PERSÉCUTIONS QU'EURENT À SOUFFRIR LES PREMIERS JÉSUITES.

Les privations et la misère ne furent pas la seule peine qui accompagna les travaux et les efforts des premiers missionnaires; ils devaient passer par des épreuves plus rigoureuses encore, et en même temps plus dangereuses, celles qui illustrèrent les premiers apôtres de la foi chrétienne, dans les premiers siècles de l'Église. A leur pauvreté se joignirent, en même temps, ou succédèrent bientôt des persécutions violentes qui, tant de fois, les mirent en danger,

eux et le catholicisme, détruisirent en grande partie le bien qu'ils avaient fait, et finirent par empêcher sans retour la réunion dans le même bercail, qui était déjà si avancée. Les partisans du schisme, et surtout certains prêtres grecs, qui, par intérêt ou par jalousie, professaient plus d'antipathie et de haine contre l'église romaine, ou qui s'étaient déclarés pour les erreurs de Palamas et les fauteurs de Marc d'Éphèse, furent les premiers à les persécuter et à paralyser leurs efforts.

L'un des premiers moyens que ces ennemis de la foi catholique mirent toujours en œuvre, ce fut de provoquer le fanatisme et la cupidité des Turcs contre les missionnaires et contre l'évêque, et de les exposer, quand ils le purent, aux avanies et aux persécutions de ces barbares fanatiques. C'est ainsi que le P. Fournier éprouva de leur part les difficultés qui faillirent l'empêcher de s'établir dans l'île et de bâtir l'église, et que monseigneur Padouano, successeur de monseigneur Sophiano, fut mis en prison avec son secrétaire. Monseigneur Barthélemi, autre évêque latin, en 1584, n'avait pas été plus ménagé que lui : ayant été accusé par les Grecs d'avoir hissé son pavillon le jour de la résurrection, selon l'usage qui se pratique encore dans les églises grecques, il fut mis pour cela en prison par les Turcs, et ne recouvra sa liberté qu'après leur avoir payé une somme d'argent, qu'il ne put se procurer qu'en vendant ses petits effets et les meubles de son église; car ce n'est que par l'argent que les Turcs s'apprivoisent, qu'on adoucit leur férocité et qu'on se les concilie. Mais il ne fut pas quitte de la persécution pour l'argent qu'il paya aux barbares. Ayant entrepris ensuite un voyage à Rome, pour aller demander des secours, et étant mort en Candie lorsqu'il re-

tournait à son poste, les schismatiques s'emparèrent de sa cathédrale et de trente autres églises latines. Aussi, monseigneur Antoine de Marchis, qui fut élu à sa place, fut-il forcé de tenir une école pour gagner son pain ; et, peu de temps après, il fut même chassé de son siége par l'évêque grec, qui, en vertu d'une fausse patente, lui enleva tout ce qu'il avait.

Mais ce n'étaient là que des essais et comme le prélude des persécutions acharnées et plus violentes qui étaient réservées aux missionnaires. Pour connaître tout ce qu'ils eurent à souffrir de la part de leurs ennemis, il faut voir les palamites en scène, et les moyens qu'ils mirent en usage contre eux pour empêcher le succès des jésuites et ruiner le catholicisme. Ces hérétiques sanguinaires, qu'une espèce de fureur et de rage animait contre les missionnaires, s'attaquèrent didirectement à eux, les poursuivirent avec acharnement, et firent tous leurs efforts pour faire partager au peuple leur haine et leurs erreurs, et l'entraîner dans leurs fanatiques complots. Ils ne se montraient, pour ainsi dire, aux pères jésuites, que l'arme au bras ou le poignard à la main, et ne savaient soutenir leurs arguments qu'en joignant la violence la plus outrée à l'absurdité de leurs dogmes insensés. Sectateurs ignorants et cruels de Grégoire Palamas, archevêque de Salonique (Thessalonique), au xv[e] siècle, ils croyaient, avec lui, que les anges ni les saints ne peuvent voir l'essence de Dieu, mais seulement la lumière qui l'environne. Ils enseignaient, avec Palamas, que cette lumière est increéée, aussi bien que toutes les opérations de la divinité; qu'elle émane de l'essence de Dieu, et qu'elle en est réellement distincte; que c'est une divinité par-dessus la divinité; que cette lumière fut vue des apôtres sur le Thabor, en la Transfigura-

tion de Notre-Seigneur, et que nous pouvons aussi la voir de nos yeux corporels.

C'est pour soutenir et faire prévaloir ces rêveries, que ces hérétiques s'armèrent d'une haine féroce contre les missionnaires; parce qu'ils voyaient en eux des adversaires redoutables qui, par leur science et leurs lumières, allaient anéantir leurs dogmes ridicules, et entraîner tous les habitants avec eux par l'affection, l'estime et la vénération que tout le monde leur témoignait.

Mais les palamites ne furent pas les seuls ennemis qui traversèrent la mission des pères. Ces cruels persécuteurs associèrent à leur haine et à leurs complots les partisans de Marc d'Éphèse, si connu par les efforts impies qu'il fit pour ruiner l'union des deux églises, grecque et latine, qui s'était heureusement opérée au concile de Florence; et, faisant cause commune avec eux, ils ne cessèrent, pendant longtemps, de faire aux missionnaires une guerre mortelle. Ils furent encore aidés dans leurs complots homicides par les religieux fanatiques et hypocrites du mont Athos et de Jérusalem, qui se trouvaient dans l'île, et qui, sous un extérieur plus imposant de sainteté, étant plus considérés et plus respectés que les prêtres du pays, avaient aussi plus d'autorité et de crédit pour séduire et animer le peuple.

Parmi tous ces ennemis acharnés, le plus redoutable qu'eurent les jésuites, et qui semblait réunir à lui seul toute la haine et la malice des autres, fut Nicolas Langada, homme impie, pervers et fanatique tout ensemble, qui ne se confessait même pas, et qu'on disait être plus turc que chrétien. C'était le plus méchant schismatique, le plus fougueux hérétique qu'on eût jamais vu à Santorin; et ce qui le rendait encore plus redoutable, c'est qu'il était lieutenant

des Turcs; aussi, menaçait-il de faire changer l'église des pères en mosquée.

Tous ces ennemis réunis et livrés à toute l'impulsion de la haine la plus cruelle et à tous les excès du plus aveugle et du plus furieux fanatisme, n'épargnèrent rien pour paralyser l'œuvre des missionnaires, pour les décréditer dans l'esprit des habitants, et pour les perdre. Calomnies affreuses, injures atroces, troubles, guet-apends, rien ne coûtait à leur méchanceté, pourvu qu'ils pussent exécuter leurs pernicieux desseins, et ils leur firent courir mille dangers, dont les pères ne furent préservés que par une providence toute spéciale. Pour anéantir le respect et l'estime qu'on avait pour eux, ils voulurent les faire passer pour magiciens, à cause de quelques opérations de mathématique, dont ils ne pouvaient comprendre la raison. Ils dirent même, et répandirent dans le public qu'ils trahissaient le secret de la confession, et que c'étaient des impies et des idolâtres, des schismatiques et des hérétiques.

Mais tous ces moyens indignes ne suffisant pas à leur méchanceté, parce qu'ils ne produisaient pas tout l'effet qu'ils s'en étaient promis, ils affichèrent des placards sanguinaires, portant qu'il n'y avait point de péché de battre ou de tuer les missionnaires; et cela se répéta plusieurs fois. Et ce n'était pas là seulement de simples menaces qu'on ne fît que pour les épouvanter; on avait formé le projet de les poignarder ou de leur tirer un coup de fusil à bout portant; mais des amis particuliers les avertirent secrètement, et les arrachèrent ainsi à une mort presque certaine.

Cependant, ces féroces hérétiques n'en persistèrent pas moins dans leur cruel dessein. Écoutons le P. Richard pour des faits qui se rapportent à lui-même. « Le caloyer

Métrophane, dit-il, tira sur moi son couteau et me le porta sur la poitrine, mais d'autres Grecs arrêtèrent le coup. Le papas Georges Gavala, ami du caloyer, s'est vanté publiquement d'avoir couru de la vigne jusqu'au grand-chemin, à dessein de me jeter dans le précipice voisin, et qu'il l'aurait fait, dans la créance qu'il avait de mériter, en vengeant, par notre mort, l'honneur de leur saint Grégoire Palamas, n'eût été qu'une personne survint, qui empêcha l'exécution de sa bonne volonté. Un jour, » ajoute-t-il ailleurs, « entrant au château de Pyrgos, où les palamites résidaient, je vis un écrit séditieux (contre les jésuites) affiché sur la porte de la ville. Je ne laissai pas toutefois d'aller dire la messe à nos Francs et de leur prêcher. Comme ils se furent retirés, voici trois jeunes gens qui vinrent me trouver seul à l'église et me considérèrent longtemps. Toutefois, ils n'eurent pas la hardiesse de me frapper. Un moine grec et un cinquantaine de palamites, dans une autre circonstance, se jetèrent sur le P. Rosiers et le battirent, et plusieurs autres fois ils attentèrent à sa vie. Un autre jour, ils se rassemblèrent au nombre de quarante, et cherchèrent le frère laïque pour le tuer. Enfin on surprit, dans un autre temps, un de ces hérétiques caché derrière un buisson, à dessein d'assassiner un missionnaire qui s'en retournait chez lui. »

Tant de violences et d'excès exercés contre les pères jésuites, tant d'intrigues et de menées pour révolter le peuple contre eux et le ramener au schisme, empêchèrent une grande partie du bien qu'ils auraient pu faire, ruinèrent une grande partie de celui qu'ils avaient fait, et entraînèrent un grand nombre d'habitants dans l'erreur, non-seulement à Santorin, mais encore dans les autres pays de la Grèce où les pères faisaient leurs missions.

Dans ce temps d'exaltation, où la violence et le fanatisme triomphaient, quelques-uns du château de Pyrgos prirent la résolution de faire peindre l'image de Palamas et de lui bâtir une église, en dépit des missionnaires. L'image fut faite en effet et placée dans l'église de Saint-Nicolas à Carterados; mais elle fut enlevée de nuit par une personne zélée qui la livra aux flammes. Les palamites firent beaucoup de recherches pour découvrir celui qui leur avait ravi l'objet de leur dévotion; mais ce fut inutilement.

On regarda à Santorin, comme un châtiment du ciel, la mort de la fille de Georges Tzanès, qui mourut misérablement à Vourvoulous, en invoquant Palamas; et nous avons remarqué que l'éruption terrible de 1650 ne parut aux Santoriniotes qu'un effet de la vengeance divine, qui punissait ainsi l'attachement et l'obstination que les Grecs avaient montrés pour le schisme et les erreurs de leur faux saint, pour la résistance et les persécutions que grand nombre, et surtout leurs prêtres, avaient opposées à la lumière de la vérité. On en jugea par la manière particulière avec laquelle le tonnerre et les éclairs semblèrent s'attacher de préférence à la poursuite des caloyers dans la procession que, dans cette circonstance, ils voulurent faire séparément.

Après toutes ces persécutions, la paix et la tranquillité furent enfin rendues aux missionnaires. Leur vertu, leur sainteté, leur patience triomphèrent de la malice de leurs ennemis, et forcèrent le peuple à rendre un nouvel hommage à leur mérite et à reprendre de meilleures dispositions; de sorte que toute la population vivait comme réunie dans un même bercail, dans une même foi et dans une même obéissance, sans repousser l'unité ni s'acharner au schisme. Dès lors, il ne fut plus question des palamites ni de leurs er-

reurs; et aujourd'hui, on en ignore même, à peu près, jusqu'au nom. Cette paix conquise par les vertus, la science, les travaux et la patience des PP. jésuites, parut assez solidement établie; et si elle fut quelquefois troublée, ce ne fut que momentanément, et sans qu'on en vînt à des persécutions à outrance, comme auparavant. Cependant, sous leurs successeurs, il s'éleva dans la suite un autre genre de persécution qui, quoiqu'elle se bornât à les repousser et à empêcher qu'ils ne fissent des prosélytes, porta le plus grand coup au catholicisme et ferma pour toujours le retour à l'unité. C'est ce que nous apprend le P. Tarillon, dans une relation qu'il écrivit en 1744, et qui nous montre, en même temps, les heureuses dispositions qui régnaient encore alors parmi les Grecs.

« L'union, dit-il, qui règne entre les chrétiens de Santorin plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités de les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et l'observance de son rit. Nous prêchons, nous confessons, nous faisons nos catéchismes dans les églises grecques, à la ville et à la campagne indifféremment, comme dans nos propres églises. Quand nous donnons la retraite aux ecclésiastiques latins dans les ordinations, et aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux et en font comme eux tous les exercices. Notre congrégation de Notre-Dame est presque mi-partie de Grecs, et il ne se fait pas dans la cathédrale latine ou chez nous la moindre solennité qu'ils n'y assistent. » Mais ces heureuses dispositions, qui existaient, non-seulement de son temps, mais dès les premières années qui suivirent les persécutions des palamites, et l'éruption de 1650, furent troublées en 1704 par des esprits inquiets qui essayaient de donner atteinte

à la bonne harmonie et à l'union qui régnaient depuis entre les chrétiens des deux rits.

« Quelques faux zélés, « dit-il au même endroit, » donnèrent au patriarche d'alors des impresions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissait tous les jours entre les Grecs et les latins, que, sur leur mauvaises relations, il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il dressa, en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une épître synodale contenant cent invectives grossières contre les dogmes et les pratiques de l'église latine. Les missionnaires n'y étaient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étaient ceux de séducteurs et de loups revêtus de peaux de brebis. Le tout finissait par une défense expresse aux ecclésiastiques et aux laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente épître fut adressée aux primats grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les églises, et de rendre compte exactement de tout ce qui se ferait à ce sujet. Les Santoriniotes convinrent entre eux, grands et petits, qu'on ne ferait aucune réponse. On rechargea du côté du patriarche, et on les pressa de s'expliquer. Ils récrivirent que ce n'était pas d'eux que sa toute-sainteté (*πανιερότης*) avait parlé; qu'ils ne reconnaissaient dans les latins de leur île ni dans les pères qui les conduisaient aucun des traits exprimés dans l'épître synodale; que ces pères n'étaient ni des séducteurs ni des loups; qu'ils étaient les guides fidèles et les pères de leurs âmes, que, depuis quatre-vingts ans que Santorin avait le bonheur de les posséder, ceux qui s'attachaient à eux étaient, de l'aveu de tout le monde, les plus gens de bien et les meilleurs chrétiens de l'île; qu'au reste, ces pères, quoique nés latins, savaient mieux le rit grec et l'honoraient

plus que les Grecs mêmes; enfin, que si l'on voulait que le peuple de Santorin n'eût plus aucun rapport avec eux, on eût à lui envoyer des gens plus capables, plus zélés et plus remplis de l'esprit de Dieu.

« Dans le même temps, l'ambassadeur de France envoya ses drogmans demander de sa part au patriarche si c'était par son ordre que l'on avait écrit à Santorin tant d'indignités contre la créance et les ministres de l'église romaine. Le supérieur alla le voir en particulier, et le supplia, avec les instances les plus respectueuses, de vouloir bien lui spécifier en quoi les missionnaires lui avaient déplu, et ce qu'il y avait à corriger dans leur conduite. Ses réponses furent celles d'un homme qui sentait parfaitement qu'on l'avait surpris, et qui avait honte de l'avouer.

« Les quatres patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés; et même un ou deux pères de Santorin, étant allés à Constantinople pour des affaires de leur mission, on a affecté de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

« La sainte mort du P. Louis de Boissy, arrivée un an après ces discussions, fut pour les Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux missionnaires l'attachement qu'on avait pour eux. Le P. de Boissy leur était cher depuis longtemps, et ils ne l'appelaient que le saint homme. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction, et se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfants, qu'ils lui amenaient près de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut plus possible de les empêcher de se jeter sur ses habits et sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent comme les reliques d'un saint. »

Telles sont les persécutions que les Grecs schismatiques

et surtout le clergé suscitèrent contre les jésuites et le catholicisme. Elles ne tendaient à rien moins qu'à anéantir la foi catholique, ou, au moins, à l'empêcher de s'étendre. Le P. Tarillon dit, il est vrai, au même endroit d'où nous avons extrait ce que nous venons de citer, que les tentatives que firent les schismatiques furent inutiles, et que tout revint, comme de son propre poids, à son premier état de tranquillité; mais nous voyons que, depuis cette époque, le schisme est allé toujours croissant, que l'esprit d'unité s'est dissipé peu à peu, et que les Grecs se sont enfin accoutumés à ne plus voir dans les latins que des ennemis de leur foi et de leur nation. L'excommunication lancée par le patriarche, l'impulsion donnée aux esprits par la lettre synodale, à Santorin et dans les autres îles, aidées de l'ignorance qu'elles trouvèrent dans le peuple et dans le clergé, et plus encore de la haine, du fanatisme ou des dispositions malignes qu'elles rencontrèrent dans un certain nombre, étouffèrent les bonnes dispositions, firent naître des préventions partout, mirent les Grecs en garde contre les missionnaires, et l'exemple gagnant de proche en proche, les pervertirent presque tous. Dès lors, la différence de rit servit aussi à marquer la différence entre la vérité et l'erreur. Ainsi la mesure prise par le patriarche fut comme un poison lent qui mina insensiblement les esprits, sans même qu'on en prévît les suites; et si on veut en bien peser l'importance, on doit la regarder comme une des principales causes qui ont empêché la réunion dans les îles, ou brisé les premiers liens de l'unité qui commençaient à se former, et ont fini par détruire, presque entièrement, la foi catholique. Si le catholicisme y vit encore en certains endroits, nous pouvons dire qu'il n'a pas tenu aux Grecs de le faire périr tout à fait.

En effet, si les catholiques eussent été abandonnés à eux-mêmes, il est fort à croire qu'ils auraient été anéantis par le schisme, qui tendait toujours à les opprimer pour les faire disparaître, et s'établir seul partout et sans concurrent. Malgré les heureux succès qu'eurent les jésuites, avant et après la lettre synodale; malgré tout l'espoir qu'on eut longtemps de voir s'opérer une réunion totale; malgré les bonnes dispositions dont la population grecque fut, en général, animée envers les missionnaires; malgré la bonne harmonie qui régna presque toujours entre les Grecs et les catholiques, les germes de division existaient toujours, et il y avait dans les cœurs et les esprits que le schisme égarait ou aveuglait encore, une tendance secrète à la destruction du catholicisme; c'est ce qu'on a vu, quoique rarement, en certaines circonstances, où les faits extérieurs trahissaient visiblement des dispositions peu favorables, surtout dans les gens de la basse classe. Cela devait être, parce que, entre la vérité et l'erreur, il y a toujours guerre à mort, et que le fanatisme, confondant souvent les personnes avec les dogmes qu'elles professent, ne sait avoir que de l'aversion pour elles, et les poursuit du même anathème. Si donc les Grecs, à Santorin, ont paru plus modérés à l'égard des catholiques, s'ils ont toujours gardé avec eux des ménagements, ils le doivent, en partie, à la position des seconds, qui étaient plus puissants et plus riches, qui avaient auprès des Turcs une plus grande influence, et qui, usant toujours de la plus grande politique et de la plus grande prudence pour maintenir la paix et l'union entre les uns et les autres, ont su, en tout temps, mériter, sinon toute l'affection, du moins toute l'estime des premiers. Mais ils doivent encore plus à la crainte que leur inspirait la France ce reste de modération.

En effet, ce qui a empêché plus que toute autre chose les persécutions d'éclater, soit de la part des Grecs, soit de la part des Turcs; ce qui a même souvent étouffé les mauvaises dispositions qu'on aurait pu nourrir contre lui, c'est qu'on savait qu'on ne pouvait inquiéter les catholiques sans s'exposer à des suites graves; car on redoutait la puissante protection de la France, sans laquelle le schisme, avec son fanatisme ordinaire, avec l'esprit qui l'anime contre eux, les aurait probablement tous dévorés jusqu'au dernier. En effet, ce fut M. de Ventelay, ambassadeur de France à Constantinople, qui sauva les premiers missionnaires des fureurs des palamites; et ce fut pour protéger les catholiques et la mission, qu'il établit un agent consulaire dans l'île, dès l'an 1655.

Ainsi, on peut dire que c'est la France qui a préservé, non-seulement à Santorin, mais encore dans tout le Levant, les restes du catholicisme de la ruine totale dont le menaçaient la barbarie des Turcs et la haine des Grecs. Malgré les révolutions et les changements de gouvernement qui se sont opérés, soit chez nous, soit dans les autres états, sa protection n'a jamais manqué ni aux missionnaires, ni aux catholiques, ni au clergé indigène. Toutes les fois que les persécutions ou les tracasseries ou les injustices les ont forcés à la réclamer pour défendre leur croyance, leurs droits religieux, leurs personnes ou même leurs propriétés, ils y ont trouvé ordinairement le plus puissant secours. On a même remarqué que jamais elle n'a été plus forte et plus efficace que sous l'empire, c'est-à-dire dans le temps où l'on avait cru pouvoir moins compter sur elle. La qualité de prêtre, de sujet, ou de protégé français, était alors un titre au respect, aux égards de la part des Turcs et des Grecs. Aux

moindres réclamations du grand homme, ils s'inclinaient humblement devant le dernier de ses représentants, et ils croyaient entendre nos canons gronder sur Constantinople et dans toutes les échelles du Levant.

Si la guerre venait à éclater entre la France et la Turquie, la protection n'en existait pas moins; mais alors, conformément aux traités, elle passait de droit entre les mains de l'Autriche, qui n'attachait pas moins de gloire et de zèle que la France à l'exercer, et qui même a toujours ambitionné l'honneur et la prérogative d'être exclusivement la seule protectrice de la religion catholique dans ces pays barbares. Et nos rois ne se sont pas contentés de donner la protection seule; par un effet de leur piété et de leur munificence, ils ont alloué aux évêques du Levant une pension annuelle de cinq cents francs et aux archevêques celle de douze cents, pour suppléer à la modicité de leurs revenus. Les missionnaires mêmes n'ont pas été oubliés; outre les secours qu'ils en ont reçus tant de fois, ils ont été dotés, depuis plus de vingt ans, d'une somme annuelle de quatorze mille francs pour les besoins ordinaires ou casuels de chaque mission, et de celle de trois mille, destinée à l'instruction de six jeunes Levantins qui voudraient entrer dans les missions. Cette pension fut, il est vrai, supprimée en 1830, avec d'autres pensions religieuses; mais elle fut rétablie presque aussitôt et sans réclamation, sur la représentation d'un ou deux députés.

Mais, disons-le à regret, si le catholicisme doit à la France tant de bienfaits et, en grande partie, sa conservation; si les catholiques ont été heureux et tranquilles à l'ombre de sa protection, on lui sut mauvais gré de leur avoir enlevé les pères jésuites, qui les avaient instruits pendant si long-

temps et avec tant de zèle dans la foi, et formés à la piété et à la vertu avec des soins, des fatigues et des dangers de tout genre. Cependant elle n'abandonna pas cette chrétienté; elle remédia au mal par le choix et l'envoi d'un autre corps religieux, que nous ferons bientôt connaître, et qui depuis longtemps avait déjà mérité de la religion, en France, dans différents états de l'Europe et chez les peuples barbares, par les travaux apostoliques qui le firent signaler à l'attention du roi Louis XVI et au souverain pontife Pie VI.

Nous avons vu les persécutions, les travaux, les succès qui, on peut le dire, ont illustré les missionnaires jésuites, à Santorin; il convient maintenant de faire connaître ceux qui ont le plus travaillé à cette mission; c'est un hommage qui leur est dû à tant de titres.

Le premier qui parut, comme nous l'avons vu, et qui posa la première pierre de cet établissement; celui dont les travaux, les vertus, la sainteté furent si nécessaires et en même temps si utiles dans les commencements, est le P. Fournier. Il était Parisien, et était entré dans la compagnie de Jésus, en France. Avant de partir pour les missions, il avait professé la philosophie à Rouen, car il était très-instruit; et, après avoir été supérieur de la résidence de Naxie, il alla travailler dans la mission de Santorin avec tout le zèle d'un apôtre. Il y vécut comme un saint, et y mourut en 1644, à l'âge de cinquante ans, plein de mérites et de bonnes œuvres, excédé de fatigues et de misère.

Celui qui paraît avoir succédé immédiatement au P. Fournier dans sa place de supérieur, est le P. Richard, sous lequel s'élevèrent les persécutions des palamites, et qui ne contribua pas peu aux succès qu'eurent les missionnaires

dans cette île. Il était de Pont-à-Mousson, en Lorraine, et entra chez les PP. jésuites, à Nancy, à l'âge de dix-neuf ans, l'an 1631. Après avoir enseigné les belles-lettres en France, pendant l'espace de six ans, il fut envoyé à Santorin, en 1644, où il travailla pendant treize ans; et, après y avoir cultivé la vigne du Seigneur avec beaucoup de fruit, au milieu des dangers et des difficultés de toute espèce, il fut envoyé à Négrepont, où il mourut, en 1673, après quatorze ans de mission en Grèce, à peu près à l'âge de soixante ou soixante et un ans. Il avait écrit la relation sur l'île de Santorin qui se trouve imprimée, à Paris, à la Bibliothèque royale et composé en grec l'ouvrage intitulé : Τάργα τῆς πίστεως, c'est-à-dire *Bouclier de la foi*, pour réfuter les erreurs des Grecs.

Le P. Richard eut pour collaborateur le P. François Rosiers, dont la piété et la foi parurent avec tant d'éclat dans l'allocution terrible qu'il adressa à son auditoire, composé de Grecs et de latins, dans l'église de l'évêché, près de Gonia, à la veille presque de l'éruption de 1650, qui fut regardée comme une réponse authentique, mais épouvantable, à l'appel qu'il avait fait naguère à la justice divine, comme preuve de la vérité. Il mourut aussi à Négrepont, comme le P. Richard, le 16 juin 1667, et il avait partagé avec lui tous les travaux, les persécutions et les dangers qu'ils avaient eus à souffrir à Santorin.

On doit aussi une place distinguée au P. Louis de Boissy, qui mourut à Santorin, en odeur de sainteté, l'an 1705, après ceux dont nous venons de parler, et après avoir prêché autant par ses exemples que par ses vertus. L'empressement avec lequel les Grecs se disputèrent quelque morceau de ses habits, aussitôt qu'il eut expiré, nous dit assez ce que dut

être sa vie. Un billet volant, que je me souviens avoir trouvé parmi les papiers de la mission, m'apprit que ses précieux restes reposent sous le marchepied du grand autel, dans l'ancienne église des jésuites, au château de Scaurus. Il mourut après les troubles qui naquirent de la lettre synodale.

Après le P. de Boissy, vient le P. Dubois, Piémontais, qu'on croît être né à Turin. Il bâtit la maison qu'habitent maintenant les missionnaires de Phira, une des premières qui y furent construites, il y a plus d'un siècle, longtemps avant que les catholiques s'y fussent transportés. Pour les encourager à y changer leurs habitations, il avait aussi commencé à côté de la même maison une grande et belle église sur le plan, dit-on, d'une de celles qu'il avait vues à Turin, et à laquelle devait conduire en droite ligne une large rue qui devait se former des nouvelles maisons qu'on y bâtirait; mais on ne lui donna pas le temps de l'achever, et elle resta à moitié faite. Plus tard, c'est-à-dire quelques années avant mon arrivée à la mission, elle fut vendue, par MM. les lazaristes, aux dames religieuses de Saint-Dominique, qui ont profité de la bâtisse pour y faire leur nouveau monastère. Les supérieurs du P. Dubois, craignant l'énormité des dépenses pour l'exécution d'un si grand plan, quoiqu'il y employât, dit-on, les revenus considérables qu'il recevait tous les ans de sa famille, lui ordonnèrent de partir de Santorin, à lettre vue, et d'aller à la résidence de Naxie, où il mourut du chagrin que lui causa la sévérité de cet ordre. On dit que pour se consoler de son changement, qui lui coûta si cher, et de l'abandon forcé de son entreprise, dans laquelle il trouvait tant de plaisir; il montait quelquefois sur la haute montagne de Zéa (Jupiter), pour voir Santorin, qui lui causait toujours les plus vio-

lents regrets. Le P. Alby, de Santorin, alors supérieur général de la compagnie pour les missions du Levant, et qui avait intimé cet ordre si dur, fut si affligé de cette mort, qui lui paraissait devoir être attribuée à sa sévérité, qu'il en mourut lui-même de regret et de chagrin. Leçon frappante pour les supérieurs qui, dans les ordres qu'ils intiment à leurs subalternes et dans l'exercice de leur autorité, ne font nullement entrer en ligne de compte la faiblesse ou les répugnances de l'humanité.

Après avoir fait connaître les persécutions et les tracasseries que les schismatiques ont suscitées aux jésuites et au catholicisme à Santorin, la justice veut que nous exposions ce qu'ils ont eu de bon, même dans les temps où le schisme était entièrement et depuis longtemps consommé. Malgré la séparation qui existait entre les deux églises; malgré l'antipathie naturelle que doivent avoir nécessairement entre eux des chrétiens de religions opposées, les Grecs, en général, ont toujours montré envers les latins des dispositions assez favorables pour ne pas les regarder comme des ennemis. Ils leur ont donné en bien des circonstances certaines preuves de bienveillance; et la plus grande, comme aussi la plus saine partie de la population, a toujours été étrangère, ou même contraire à toutes les persécutions. Aujourd'hui même, quoiqu'il n'y ait pas entre eux le même rapprochement ni la même communication qu'il y avait autrefois, il y en a encore assez pour qu'on puisse assurer que, de toutes les îles, Santorin est celle où les chrétiens des deux rits sont les plus unis et les plus tolérants entre eux. Je parle de ce que j'ai ouï dire et de ce que j'ai vu. En effet, lorsqu'il y a eu des persécutions, nous ne voyons pas que le peuple y ait jamais pris part; elles n'ont

été suscitées que par certains prêtres et autres personnes en petit nombre que le fanatisme, l'aveuglement, l'ignorance, la jalousie, poussaient aux excès que nous avons vus. Le reste des Grecs a toujours vécu avec les catholiques dans une union qui mérite des éloges; et dans le commerce de la vie civile, tant les fidèles que le clergé, en général, si on en excepte les troubles des premières années que nous avons rapportés, se sont toujours traités entre eux, surtout dans les premières classes, avec des égards, des ménagements et une politesse qui pourraient servir d'exemple dans tous les pays où il existe des religions différentes. Les premiers ont porté la bienveillance envers les autres jusqu'à les protéger contre les partis que des malveillants, ordinairement étrangers, entre autres ceux des îles Ioniennes, formaient contre eux, pour les persécuter et les anéantir; ils leur ont plusieurs fois ouvert un asile dans leurs maisons, ou pour les sauver des mains des pirates et des brigands, ou pour les soustraire aux menaces de quelques fanatiques qui les persécutaient; et partout, dans les villes et dans les villages, ils les accueillaient avec bonté, et en usaient avec eux comme envers de vrais amis ou de proches parents. C'est par cet esprit d'union et avec ces dispositions bienveillantes que, dans l'occasion, ils se font volontiers et réciproquement des visites de bienséance, d'amitié, de politesse, de félicitation ou de condoléance, qui les mettent souvent en relation, et contribuent à maintenir entre eux la paix et l'harmonie. C'est l'état où j'ai trouvé l'île à mon arrivée, en 1824, et c'est ainsi que je l'ai laissée en 1837.

Je puis dire ici, pour ce qui me concerne, et je le dirai par un sentiment de reconnaissance envers le pays, que, quoique missionnaire catholique, je n'ai jamais eu qu'à me

louer des traitements honorables, de la bonté, de la cordialité dont j'ai été l'objet dans toutes les visites que je leur ai faites, dans toutes les maisons riches et pauvres où je suis entré. Chez les gens de la basse classe comme chez les grands, j'en ai toujours reçu un accueil aimable, honnête, qui ne le cédait en rien à celui que je recevais de la part des catholiques. Souvent même il s'établissait entre nous, soit parmi les séculiers, soit parmi le clergé, des relations amicales, qui me feront toujours regretter ce bon peuple. Aussi j'éprouve aujoud'hui un sensible plaisir à leur donner cette marque publique de mon affection, de ma reconnaissance et de mes regrets; et si jamais je faisais ou écrivais quelque chose pour la réunion des deux églises; si jamais la mission de les ramener dans le commun bercail devait se donner à quelqu'un, j'irais m'inspirer au souvenir des bontés et des politesses dont ils ont usé à mon égard; je mettrais aussitôt mon zèle et mon cœur sur les rangs, pour contribuer à leur retour, et je volerais vers eux pour les embrasser de cœur en N. S. Jésus-Christ, le père et le sauveur commun des Grecs et des latins.

Si, malgré la consommation du schisme, nous voyons encore si longtemps après dans la population grecque des dispositions si bienveillantes envers les catholiques, et des restes si précieux de l'union qui existait autrefois entre eux, nous pouvons dire qu'elles sont la suite de l'impression de respect que les PP. jésuites firent sur les habitants, de l'affection qu'on avait pour eux et de l'opinion favorable du catholicisme qu'ils laissèrent dans les esprits. Et voilà pourquoi ils furent si généralement regrettés, lorsque la suppression de leur compagnie vint les arracher à cette mission. Tout le fruit qu'ils produisirent ne s'est pas conservé; mais on

en voit encore une bonne partie dans le caractère général qu'ils imprimèrent aux Santoriniotes, même parmi les Grecs, et qui, pour le plus grand nombre, les a toujours fait distinguer par tant de bonnes qualités morales et religieuses des autres chrétiens de l'Archipel. Outre le bien spirituel qu'ils firent, ils consolidèrent encore l'établissement de la mission, et la laissèrent dans un état florissant de prospérité; car les achats considérables que firent les divers supérieurs qui l'avaient gouvernée, non moins que les legs pieux qui leur furent faits en divers temps, avaient beaucoup augmenté leurs possessions; et trois missionnaires, au moins, pouvaient y vivre à leur aise.

Les lazaristes succédèrent aux PP. jésuites vers l'an 1782 ou 1783, et furent substitués à tous leurs droits par le roi de France, Louis XVI, qui les envoya, et par Pie VI, qui les agréa et confirma le choix. Ils les remplacèrent aussi dans toutes les fonctions du saint ministère et de l'enseignement, et dans toutes les missions du Levant que les premiers y avaient occupées, et qui avaient des moyens suffisants de subsistance pour un ou deux missionnaires.

Le premier supérieur que les lazaristes envoyèrent à Santorin fut M. Colsi, Romain, dont le mérite et les excellentes qualités étaient propres à adoucir les regrets qu'on y conservait encore pour les PP. jésuites qu'on avait perdus. Avant d'arriver dans cette mission, il avait professé la philosophie à Naples pendant six ans, et avait, dit-on, accompagné dans ses missions le fameux Fénaïa, son confrère, qui fut ensuite élevé au cardinalat. Son zèle peut être mis ici en parallèle avec celui des PP. jésuites. Pendant l'espace d'environ quarante ans qu'il vécut à Santorin, il fut presque seul chargé de la plupart des confessions des catholiques;

il donnait les exercices de la retraite pendant un mois consécutif, où il prêchait régulièrement trois fois par jour: une semaine au clergé, une autre aux dames religieuses, une troisième aux hommes en particulier, et une quatrième aux femmes; et en même temps il confessait presque tout le monde. Outre les occupations du saint ministère, de la prédication et des catéchismes au peuple, il faisait encore l'école ou de latin, ou de philosophie, ou de théologie, aux jeunes clercs qui se destinaient à l'état ecclésiastique, ou aux jeunes gens qui voulaient recevoir une instruction plus soignée, y joignant aussi les mathématiques. Quelquefois il faisait plusieurs de ces écoles à la fois ou même toutes ensemble. Prédicateur distingué, il se présentait en chaire avec beaucoup de dignité; son débit et son geste étaient pleins d'aisance et de noblesse, et à un pathétique étonnant il joignait le plus bel organe. Aussi, quoiqu'on fût accoutumé pendant si longtemps à sa manière de prêcher, il maîtrisait son auditoire à son gré, lui communiquait toutes les impressions qu'il voulait, et lui arrachait souvent des larmes, au point qu'on interrompait sa prédication. Il fit bâtir à Phira l'église de la mission, qui a servi de cathédrale jusqu'à l'année de mon arrivée, et pour la construire, il fut obligé d'aliéner une partie des biens que la mission possédait. Il mourut en 1822, vers le mois de septembre ou de novembre, âgé de 75 à 78 ans, entouré de la vénération et de l'amour de tous les catholiques, qui le chérissaient comme leur père, et même des Grecs, qui avaient appris, comme les autres, à le vénérer et à l'aimer. Sa mort fût pleurée amèrement; et il fallut laisser son corps exposé, pendant deux jours, à l'affection et aux regrets du peuple, qui venait encore en foule lui baiser les mains et prier autour de son cercueil.

J'ai remplacé moi-même ce digne missionnaire, depuis le 25 octobre 1824 jusqu'au 26 juin 1837. Je n'oserai pas me mettre à côté de tant de saints ouvriers qui ont travaillé avec tant de fruit dans cette mission ; je suis indigne d'être placé sur la même ligne ; mais on me permettra de noter ici, pour mémoire et pour la satisfaction des missionnaires, les travaux que j'ai exécutés pour la prospérité de cet établissement. En 1825, j'ai fait agrandir l'église, en allongeant le chœur, où l'autel se trouvait trop gêné et l'espace trop étroit pour les cérémonies, à cause de la forme étranglée qu'il avait à l'extrémité. Les années suivantes, je fis faire l'autel à neuf avec tous ses accompagnements, les siéges qui entourent le chœur, et les bancs qui remplissent la nef. En même temps, je fis recrépir toute l'église à l'intérieur, en faisant appliquer sur la crépissure une couche de chaux qu'on appelle *souvas*, et refis les colonnes des angles qui soutiennent la coupole. En 1827 je fis bâtir la maison de campagne de Sténo pour faciliter les moyens de défricher un vaste champ inculte, que je convertis en une belle vigne. Dans les années 1835 et 1836 je fis bâtir les deux chambres qui terminent de chaque côté la galerie de l'étage supérieur de la maison, et une des plus belles caves qui soient à Phira, pour remplacer l'ancienne, qui n'était qu'une vieille grotte, et dont la voûte menaçait de crouler sur les tonneaux. Je laisse les deux terrasses de l'étage supérieur, dont l'une, celle du nord, a été bâtie sur la voûte de l'ancien escalier qui conduisait en dehors aux appartements d'en haut, et qui était fort incommode, surtout avec le mauvais temps. Cet escalier a été remplacé par un autre, à l'intérieur, qui conduit de la salle d'entrée à la galerie. Je laisse aussi d'autres articles, soit de la maison,

soit de la campagne, et entre autres les jardins, dont celui du nord n'était qu'une cour, et servait de chemin public derrière le chœur de l'église. Enfin, dans l'année 1836, je fis l'échange de la vigne de Pyrgos, qui était mal exposée et donnait de mauvais vin, contre deux champs de l'archiprêtre, que j'ai plantés en vigne, et alors possédés par l'archidiacre, don Nicolas Fuméli, à côté de la vigne de Sténo, dont ils ne sont séparés que par le chemin public, au midi, et un torrent, au nord. La plupart de ces travaux ont été entrepris, non-seulement pour relever la mission, dont les revenus étaient insuffisants pour la subsistance commode d'un seul missionnaire, mais encore dans le but d'augmenter le nombre des ouvriers, afin de pouvoir donner plus d'extension à l'instruction de la jeunesse et aux fonctions du saint ministère, surtout dans les villages qui me paraissaient trop négligés. C'est assez fait pour le temporel; Dieu veuille qu'au milieu de tous ces travaux il s'y trouve de ces œuvres apostoliques qui s'inscrivent au livre de vie!

A mon départ de cette mission, j'ai été remplacé par M. Doumerq, Français, de Catus, diocèse de Cahors. La piété dont il est rempli, son zèle pour ses devoirs, la bonté de son cœur, lui assurent une place distinguée dans l'affection des Santoriniotes et des succès dans le saint ministère, si ses supérieurs le laissent longtemps à son poste. Appelé bientôt après à Constantinople, il a été remplacé passagèrement par M. Descamps, du même diocèse que lui et supérieur de la mission de Naxie; mais les instantes réclamations des Santoriniotes l'ont fait renvoyer à Santorin, d'où l'autre fut rappelé, pour aller reprendre son poste.

Je dois dire ici pour l'honneur des catholiques de Santorin, que de tout temps ils ont été très-attachés à leurs

missionnaires, et qu'ils tiennent surtout grandement à ce que les supérieurs qu'on leur envoie y terminent leurs jours au milieu d'eux. Le moindre soupçon de leur changement les alarme, et si la nouvelle se confirme, il part aussitôt des réclamations pour en empêcher la réalisation. S'il dépendait d'eux, aucun ne serait jamais changé; et leur goût est en cela d'accord avec l'intérêt des missions, car j'en connais que les changements fréquents ont presque ruinées. C'est que ce système dérange souvent les consciences, éloigne les cœurs, met, à l'égard des missionnaires, une indifférence funeste à la place de l'affection, qui est si utile pour gagner la confiance et faire le bien facilement; et, s'il a ses avantages en certaines circonstances, les désavantages qui en résultent plus souvent me paraissent encore plus grands. Mais il y a des supérieurs qui ne voient pas plus d'inconvénient à changer un missionnaire d'une mission à l'autre, que de changer un livre de place dans une bibliothèque.

Les autres missionnaires qui ont paru dans cette mission, sont MM. Damat, Gaudolfi, Vougnon, Joseph N..... Arménien, et Fromond. 1° M. Damat, après un court séjour à Santorin, fut envoyé à Naxie, où il passa quelques années, et fut ensuite appelé à Constantinople, où il alla mourir bientôt de la peste; 2° M. Gaudolfi, Italien de naissance, fut, dit-on, après peu de temps, élevé à l'épiscopat, pour le mont Liban, et ensuite promu au cardinalat, sans qu'il ait jamais joui de sa dignité, ou qu'il en ait eu même connaissance : on dit que son frère, qui allait lui apporter le chapeau de cardinal, le trouva mort à son arrivée, et n'eut d'autre consolation que celle de verser des larmes sur son tombeau; 3° M. Vougnon était, dit-on, Parisien, et on présume qu'il mourut en France, victime de la révolution de 1789;

4° M. Joseph parut plusieurs années après M. Vougnon, et, après avoir passé six ou sept ans à Santorin, il fut appelé à Constantinople, d'où il était, il me semble, natif, et où il mourut dans une vieillesse assez avancée ; 5° enfin M. Fromond, Artésien, qui avait servi auparavant en France dans les gardes Wallonnes, et qui, pendant la révolution française, avait fait son noviciat à Barcelone, en Espagne, avec M. Bricet, aussi Français, vint ensuite avec lui à Santorin. Le premier fut retenu seul pour l'école, qu'il fit pendant quelques années, après quoi il fut envoyé à Naxie, où, par la bonté de son caractère, sa simplicité, sa piété et sa vertu, il a triomphé du caractère tracassier de tous les brouillons. M. Bricet, qui ne s'arrêta à Santorin qu'autant de temps qu'il en fallut, pour ainsi dire, pour faire le choix des deux, passa bientôt à Constantinople, où, plus tard, il fut nommé préfet apostolique, en 1821, et convertit grand nombre d'Arméniens hérétiques de la secte d'Eutychès. Sa bonté, sa vertu, ses manières, ses abondantes aumônes lui avaient attiré une affection, une estime, une confiance sans bornes de la part de tous les catholiques arméniens. Ses supérieurs ne l'ont pas laissé terminer sa vieillesse au milieu d'un peuple qui l'adorait; ils l'ont rappelé à Paris.

§ III.

ÉTAT ACTUEL DU CATHOLICISME À SANTORIN.

Lorsque les PP. jésuites commencèrent leur établissement à Santorin, et dans les premières années de la mission, il y avait des catholiques dans tous les villages, et on en comptait à peu près mille dans toute l'île; mais ce nombre est allé toujours en diminuant jusqu'au commencement du

XVIII[e] siècle, où il s'est arrêté, comme nous l'avons vu, au chiffre de 640 à 650. On voit, d'après de vieux papiers trouvés dans les archives de la mission, que, depuis environ un siècle ou un siècle et demi, ce chiffre n'à pas considérablement varié, et que le catholicisme s'est presque toujours conservé stationnaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de temps en temps des défections qui tendaient à le diminuer; elles sont presque inévitables dans un pays où le grand nombre exerce, dans les idées religieuses, une si grande influence sur le petit, et où les causes de perversion sont si nombreuses; mais ces défections, qui d'ailleurs ont toujours été rares depuis cette époque, et qui n'avaient jamais lieu que dans la basse classe, se sont réparées et compensées ordinairement par les conversions des schismatiques, quoique peu nombreuses, ou par l'établissement dans l'île de nouvelles familles catholiques, qui venaient du dehors.

On verrait sans doute un plus grand nombre de Grecs rentrer dans le sein de l'Église, ou revenir à l'unité; mais leurs préjugés contre la foi catholique, leur fanatisme, leur ignorance, leur antipathie contre l'église romaine, leur obstination inflexible, qui se renforce à proportion que les deux religions sont plus rapprochées, leur prévention aveugle, qui ne raisonne pas et qui repousse toute lumière, rend les conversions presque impossibles, et nous défend en quelque sorte de les tenter. Si j'osais hasarder une conjecture, je dirais que les musulmans, arrivés déjà à leur décrépitude, et menacés d'être soumis un jour à une autre puissance, à une autre forme de gouvernement et à d'autres lois, entreront les premiers dans le bercail, et que les Grecs seront convertis par les Turcs.

Du reste, il est un fait digne de remarque, c'est que,

dans ce pays comme partout ailleurs, il n'y a que les mauvais catholiques, ou les ignorants parmi eux, qui, pour des motifs humains et souvent honteux, par intérêt, par corruption, par libertinage, passent de la vérité à l'erreur; tandis qu'il n'y a que les Grecs religieux et de bonnes mœurs qui passent, par conscience et par conviction, de l'erreur à la vérité. C'est la note infamante qui s'est de tout temps attachée au schisme et à l'hérésie, et qui, en formant déjà à elle seule un préjugé si terrible pour l'un et pour l'autre, établit en même temps une prévention si favorable pour le catholicisme.

Toute la population de Santorin se pártage exclusivement en deux classes de chrétiens, sans aucun mélange de Turcs, ni de sectateurs d'aucune autre religion, les chrétiens du rit latin, ou les catholiques, et ceux du rit grec, ou les schismatiques; ils ont les uns et les autres leur évêque respectif, selon l'usage qui existe dans toutes les îles où les deux religions sont pratiquées.

Les catholiques, au nombre d'environ 640, sur une population de 12,305, outre l'évêque et son chapitre, possèdent trois établissements: celui des missionnaires lazaristes, celui des dames religieuses de Saint-Dominique, et celui des sœurs de la Charité, tout récemment établi, en 1841, au mois de septembre, pour l'éducation des jeunes demoiselles, pour le soin et le soulagement des pauvres et des malades. L'évêque fait sa résidence à Phira, où se trouvent les plus riches catholiques et le plus grand nombre. Sa cathédrale, qui a remplacé celle du château de Scaro, ou Scaurus, est aussi dans cette nouvelle ville, au milieu de la plus grande partie de son troupeau. Elle fut bâtie dans les années qui précédèrent 1824, par le zèle et la piété des

catholiques, qui en firent tous les frais; consacrée le 17-29 mai 1825, par monseigneur Gaspar Délenda, qui en avait posé la première pierre, et dédiée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Le chapitre se compose de sept chanoines, savoir: un doyen, dont le canonicat est la première dignité et à la collation du pape; un archidiacre, un prevôt, un chantre, un trésorier et deux canonicats simples, qui furent créés et fondés pour assister l'évêque, lorsqu'il pontifie. Il y avait aussi un archiprêtre, dont le canonicat a été réuni depuis longtemps à l'archidiaconat, avec les biens qui y étaient attachés. Chaque chanoine jouit d'une fondation jointe à sa dignité, et qui est ou de *jus* patronat ou à la libre collation de l'évêque, ou à celle du souverain pontife, mais d'un faible revenu.

Le vicaire général, actuellement M. Préluca Sirigo, doyen du chapitre et mon intime ami, est pris parmi les membres du clergé. Mais, le diocèse étant peu considérable, son office est à peu près nul, et n'a d'autres émoluments que des honneurs sans traitement, un titre en quelque sorte sans réalité, et une juridiction sans fonction.

Le curé de Phira est ordinairement un chanoine; il n'a pour tout revenu, dans sa cure, outre le peu que lui donne son canonicat, quand il en est revêtu, que le mince casuel que lui apportent ses fonctions. Sa juridiction s'étend sur tous les catholiques, excepté ceux de Cartérados, qui sont au nombre d'une cinquantaine, et qui ont leur curé à part, avec certains biens attachés à la cure. Autrefois il y avait un curé à Saint-Antoine, à Condochiri, et un autre à Saint-Théodore, à Phirostéphani.

Outre le chapitre, le grand vicaire et les deux curés, il y a encore plusieurs prêtres particuliers, qui vivent dans

leur famille. Presque tous ont, outre leur patrimoine, l'usufruit de certains legs pieux, laissés par leurs devanciers pour la subsistance de ceux de leurs descendants qui se consacreraient à l'état ecclésiastique, sous la condition d'un certain nombre de messes à célébrer par an ou par semaine. Parmi eux, quelques-uns se livrent au ministère de la prédication et de la confession, et quelques-uns vont, tous les jours de dimanche et de fête de précepte, faire l'office de chapelain dans les diverses églises de la ville et des villages; mais aucun n'est rétribué par le gouvernement. Plusieurs autres vont offrir leur ministère à Constantinople, à Smyrne et ailleurs.

Le revenu de l'évêque n'est autre que le produit des vignes et des champs de l'évêché, et une pension annuelle de 500 francs, qu'il reçoit du gouvernement français. Il peut se monter par an à 3 ou 4,000 francs, et cette somme modique suffit à ses besoins, dans un pays où la dignité épiscopale n'entraîne pas de grandes dépenses, et n'est pas sujette à une aussi grande représentation qu'ailleurs.

Avec le clergé nombreux que possède Santorin, et qui dépasse de beaucoup ses besoins, on comprend facilement qu'on a abondamment de quoi suffire à l'exercice du culte. Aussi, les jours de dimanche et de fête solennelle, les offices s'y célèbrent avec autant de pompe que dans la plupart des églises de France. Les ornements y sont beaux, les autels bien parés et bien illuminés, et on y voit encore plusieurs enfants de chœur qui, joints au clergé, servent à augmenter l'éclat des cérémonies. On y [illegible]en tout le rit romain dans toute sa pureté, et le chan[illegible]égorien y est exécuté par trois ou quatre chantres, qui s'en acquittent fort bien. Ainsi, quelqu'un qui arriverait là au milieu d'un office so-

lennel, de ceux qui se célèbrent à la cathédrale, croirait se trouver dans une église de France ou d'Italie. On peut dire que, sous ce rapport, l'église de Santorin, telle que je l'ai vue jusque vers la fin de 1837, surpasse de beaucoup la plupart de celles que j'ai visitées dans le Levant, si même elle ne les surpassè pas toutes, en y comprenant même celles de Smyrne et de Constantinople; auxquelles elle le cède seulement les jours où la musique vient remplacer le chant ordinaire. Aux grandes fêtes, on voit arriver à la cathédrale les catholiques de tous les villages, qui viennent en foule pour jouir de la pompe de la solennité et assister aussi à la prédication.

Les catholiques possèdent à la ville ou à la campagne dix-sept ou dix-huit églises, dans toute l'étendue de l'île: 1° la cathédrale, dédiée à saint Jean-Baptiste; 2° l'église de la mission, dédiée auparavant à la Nativité de la Sainte-Vierge, et depuis peu à l'Immaculée-Conception; 3° celle des dames religieuses de Saint-Dominique, dédiée à la Sainte-Vierge et pour la dévotion du Saint-Rosaire: ces trois églises, à une cinquantaine de pas l'une de l'autre, dans leur position respective, forment une espèce de triangle, ayant au milieu la maison, la cour et le jardin de la mission; 4° celle de Saint-Antoine de Padoue, à Condochori, autrefois église paroissiale du village; 5° celle de Saint-Stelian, à Phira, petite chapelle, appartenant à la famille Délenda, dite Crinos; 5° celle de Sainte-Catherine, à Phira aussi, très-petite chapelle, qui vient d'être bâtie par respect pour l'ancienne, qu'on a démolie pour en faire une maison: elle appartient à la famille Cigala; 7° celle de la Sainte-Vierge, dite de Saint-Théodore, à Phirostéphani, à dix minutes au-dessus de Phira, dédiée en l'honneur de l'Assomp-

tion de la Mère de Dieu, et fréquentée avec une grande dévotion; elle appartient à la mission, et c'est une des plus belles. Avant que la plupart des habitants du village eussent embrassé le schisme, elle servait, dit-on, d'église paroissiale à ce quartier. Je tiens de M. Luc d'Acorogna, qu'elle fut bâtie à ses frais, à la place de l'ancienne qui y était. Préguillelmaki Sirigo, de la famille de M. le grand-vicaire, donna anciennement aux jésuites les maisons voisines et des biens assez considérables, pour y établir, à perpétuité, la fondation d'une messe pour tous les dimanches et fêtes de précepte, applicable au repos de son âme et de celle de sa sœur; mais, en vertu d'une autorisation du souverain pontife, la messe se dit à présent à Saint-Théodore pour la commodité du village, avec l'application libre, et l'obligation s'acquitte réellement à l'église de la mission, à Phira; 8° l'église de Saint-Marc, à dix minutes de la précédente, dans le même village, appartenant à la famille Sirigo, que nous venons de nommer, et dotée par un de ses aïeux, en faveur des prêtres issus de cette famille; elle est [illegible]-jourd'hui par M. Préluca Sirigo, dont il vien[illegible]tion. Cette famille est divisée en plusieurs branch[illegible] dont celle qui a droit à la fondation, celle de M. Préluca, exclusivement à toutes les autres, est remarquable par une suite de prêtres consécutifs, au nombre de cinq, qui tous ont porté successivement le nom de *Préluca;* mais les diverses branches, placées presque toutes au premier rang parmi les catholiques, ont fourni presque toujours des prêtres au catholicisme, et ont toujours fait en général profession d'une piété distinguée et d'une probité franche; 9° l'église de la Présentation, à Mérovigli, bâtie et fondée aux frais de Guillaume d'Acorogna, doyen du chapitre, dé-

cédé en 1841, à l'âge de 81 ans. Pendant sa vie, ce digne prêtre avait consacré presque tout son bien en aumônes ou autres bonnes œuvres, et dans le cours de ses longues années il avait évangélisé non-seulement à Santorin, mais encore à Constantinople, et surtout à Smyrne, où son zèle le conduisit treize fois, et lui mérita d'être honoré du titre de missionnaire apostolique; 10° l'église de Sainte-Anne, à Cartérados, qui forme une petite paroisse, et qui se distingua autrefois par la piété de ses paroissiens, alors au nombre de deux cents; 11° celle de Saint-Nicolas, à Épanomérie, où il n'y a plus de catholiques, appartenant à la famille d'Acorogna; 12° celle de Saint-Luc, dans la même ville, qui n'est qu'une très-petite et très-mauvaise grotte, creusée sous le chemin public, abandonnée et murée, appartenant à la mission; 13° celle de Saint-Nicolas, à travers et presque au haut des précipices, sous le monastère des religieuses grecques, avec deux ou trois familles catholiques, appartenant à la famille Fuméli; 14° celle de Saint-Jean l'évangéliste, à Milonade, creusée sous terre, et qui n'est fréquentée que le jour de sa fête patronale. On y voit plusieurs anciennes sépultures, et elle ressemble, par sa forme et sa situation, aux souterrains religieux où les chrétiens de l'église primitive allaient cacher dans le silence et le secret les restes précieux des martyrs de la foi et la dignité de nos augustes mystères: elle appartient à la famille Cigala; 15° celle de Sainte-Sophie, à Phira, grande comme une cabane, et où l'on ne dit la messe qu'une fois l'année, le jour de la fête patronale; 16° celle de Sainte-Catherine, à Emporion, où il n'y a plus de catholiques, bâtie sur une maison, et qui devait être démolie bientôt, parce qu'elle menaçait ruine; 17° celle de Sainte-Pélagie, dans la partie du même nom,

au milieu d'une des possessions de l'évêché, et qui, par suite d'un échange, est passée depuis une dizaine d'années, avec les biens-fonds où elle se trouve, entre les mains de M. Pétraki Alby, de Nicolaki, naguère démarque de Phira; 18° celle de Sainte-Marie-aux-Neiges, au village et dans un champ de Vourvoulos, possédée par D. François Brousseto, mon ami, un des descendants du fondateur. Ce n'est qu'une mauvaise grotte ; la dix-neuvième a été démolie, à la ville d'Emporion. Elle était bâtie sur une maison et menaçait ruine.

Une des églises les plus remarquables par son ancienneté, par sa fondation et par la piété des chrétiens de l'île, dans le temps où il régnait plus d'union, et aujourd'hui encore par celle des Grecs, est celle de la Sainte-Vierge, consacrée en l'honneur de l'assomption de la Mère de Dieu, à peu de distance de Gonia, et appelée Notre-Dame de l'Évêché (Κυρία τῆς ἐπισκοπῆς). Elle est isolée, dans la campagne, et appartenait autrefois en commun aux latins et aux Grecs, qui y avaient un autel particulier pour leur rit respectif, et elle était consacrée alors à la sépulture des évêques, dont on voit encore les tombeaux.

Les Grecs prétendent que cette église fut bâtie par les ordres d'Alexis Comnène, empereur de Constantinople, et qu'il la dota richement, pour en faire servir les revenus à la subsistance de l'évêque, dans un temps où apparemment il ne devait pas y avoir encore d'évêque latin. Mais lorsque l'île posséda les évêques des deux rits, l'évêque du rit latin s'étant, à une certaine époque, retiré ailleurs pour se soustraire aux dangers et aux malheurs de la guerre, comme firent ceux de Crète dans le même temps, l'évêque grec s'empara des biens et de l'église; et quand le premier vou-

lut retourner à son siége, il se vit obligé de renoncer à une partie de ses droits. Ce fut Henri IV, roi de France, et protecteur de la foi catholique en Orient, qui, par un accord fait avec le sultan, lui avait procuré, non-seulement le retour à son église, mais encore la liberté nécessaire pour l'exercice de ses fonctions. Mais, malgré cette puissante protection, les justes prétentions de l'évêque latin n'eurent pas tout l'effet qu'il s'était promis. Lorsqu'il demanda la restitution des biens, la justice des Turcs, du consentement de tous les habitants, en adjugea la moitié à l'évêque grec, et l'autre moitié à l'évêque latin. L'église subit la même destinée, et, pour le bien de la paix, on y érigea deux autels, l'un pour le rit grec, l'autre pour le rit latin, comme il se pratiquait quelquefois anciennement dans plusieurs églises; et c'est ce qu'on voit encore de nos jours à l'église Hécatonpiliani (à cent portes) de Paros; de sorte que les uns et les autres y faisaient leurs offices séparément.

Nonobstant l'accommodement des habitants et un ordre du Grand-Seigneur, du mois d'août 1655, l'évêque grec tâchait de nouveau de s'emparer de l'église et de ses biens en totalité. Il apportait pour raison que, puisqu'elle avait été bâtie par un empereur grec, elle devait lui appartenir exclusivement, ne pensant pas qu'on pouvait lui répondre que, les Grecs de l'île étant alors catholiques, elle devait appartenir exclusivement aux catholiques, qui étaient restés seuls dans les conditions de la donation, et qui représentaient seuls, par conséquent, les anciens donataires, dont ils étaient, comme catholiques, les seuls descendants légitimes. Mais les PP. jésuites, qui se faisaient gloire et regardaient comme un devoir de maintenir les droits et l'autorité de leurs évêques, s'opposèrent courageusement aux efforts

envahissants de l'usurpateur, lui rappelant la décision et l'ordre du sultan, qui condamnait à six cents écus d'amende celle des deux parties qui violerait la première les conventions qu'on avait faites. Il était temps qu'on s'opposât à ce système d'usurpations; car l'évêque grec, se sentant fort du nombre et de l'appui des siens, vis-à-vis des catholiques qui, par eux-mêmes, se trouvaient si faibles, se disait déjà le maître, et ravissait à l'évêque latin ses moyens d'existence. Ainsi, le partage subsista encore, et celui-ci conserva son lot tel qu'il existe aujourd'hui. Quant à l'église, elle fut abandonnée entièrement aux Grecs, qui y vont encore tous les ans, avec beaucoup de dévotion, pendant toute la première quinzaine du mois d'août, jusqu'à la fête patronale de l'Assomption, inclusivement. Les latins n'y mettent plus le pied; ils ont cédé, par le fait, tous leurs droits aux Grecs, et il n'en est plus question; mais ils ont remplacé avantageusement cette église par celle de Saint-Théodore, qui est dédiée, comme l'autre, en l'honneur de la Sainte-Vierge, et grandement révérée dans l'île. On voit, au-dessus de l'autel, dans une des chapelles latérales de cette dernière, à gauche, un tableau représentant le mystère de l'Annonciation, acheté et apporté de Malte par M. Luc d'Acorogna, et destiné à remplacer un ancien tableau du même sujet, celui sur lequel on croit avoir paru la flamme miraculeuse, à l'église de la mission, à Scaurus, lors de l'éruption de 1650. Celui-ci avait été donné, avant l'éruption, il y a plus de deux cents ans, par Jean d'Argenta, en reconnaissance et comme un monument de la guérison miraculeuse de son fils, qu'il attribuait à l'intercession de la Sainte-Vierge.

Cette dernière église a été restaurée en partie, peinte et décorée, dans les années 1825 et 1826, aux frais du bâti-

ment du capitaine Pierre Rubin, dont l'équipage fait tous les ans sa part de gain à la Sainte-Vierge. Elle fut pavée tout entière avec des dalles de Malte; l'autel et les accompagnements furent, presque en entier, faits à neuf et dorés, et tout le chœur fut orné de peintures. Mais le capitaine Rubin n'est pas le seul qui soit animé de cette dévotion; ses autres frères Antoine et Louis, capitaines comme lui, ne l'oublient pas, et le capitaine Constandaki Mitilinios, dit Cosaos, manifestait, avant mon départ, l'intention de l'agrandir et d'y faire une tribune. Ainsi, tous sont jaloux de montrer leur dévotion et leur bon cœur à la Panaia (Παναγία). Quand ils partent pour la mer Noire, il est d'usage que, en passant dans le golfe, vis-à-vis de l'église, ils saluent la Sainte-Vierge par quelques coups de canon, afin de voyager sous sa protection; et, quand on fait la bénédiction d'un nouveau navire, il faut que l'image de Marie parte de l'église, pour aller présider à la cérémonie.

Depuis plusieurs siècles, l'île de Santorin est une de celles où l'on a remarqué le plus de piété, de probité et de bonnes mœurs, même chez les Grecs. Je dois ce témoignage à ces derniers aussi, qui, sous ce rapport, paraissent s'être distingués de tout temps de leurs coréligionnaires, jusqu'à nos jours. Mais, pour ne parler que des catholiques, desquels seuls je dois m'occuper ici, ce que je dis se trouve confirmé par les auteurs qui en ont écrit. D'après le rapport de Botaro, nous voyons que Santorin était la plus chrétienne des îles de l'Archipel. Le P. Richard, qui connaissait fort bien le pays, en parle en ces termes : selon lui, un Grec disait à un autre Grec: « Voyez ce château de Scaurus, où les PP. jésuites demeurent, et où il y a plus de latins qu'en toutes les autres bourgades de l'île; compa-

rez-les aux nôtres, qui fourmillent de papas et de caloyers, et je m'assure que vous trouverez qu'il y a ici dix fois plus de dévotion qu'en toutes les autres. Aussi, ajoute le même père, voyons-nous que tous nos Francs, qui résident en notre château, entendent tous les matins la messe; et, si parfois leurs grandes occupations ne le leur permettent pas, pour le moins viennent-ils dans notre église adorer le Saint-Sacrement et implorer son aide. Ajoutez que quelques-uns des plus dévots communient tous les huit jours, et la plupart tous les mois. Les catholiques des villages et, entre autres, du village de Cartérados, ne le cèdent en rien, pour l'instruction et la dévotion, aux chrétiens de France. »

On peut, à peu de chose près, rendre le même témoignage aux catholiques d'aujourd'hui, surtout à ceux de Phira, dont la piété s'est toujours maintenue. Tous, en général, hommes et femmes, entendent la messe tous les jours, et, tous les soirs, le plus grand nombre vont à l'adoration du Saint-Sacrement. Ils s'approchent assez souvent des sacrements, et presque tous les reçoivent au moins aux fêtes principales de l'année. Il en est même peu, parmi le sexe, qui ne communient tous les huit jours, ou au moins chaque quinzaine, et il est rare de voir quelqu'un qui ne remplisse pas le devoir pascal; l'omission de ce devoir essentiel révolterait tout le monde. C'est un usage généralement établi dans toutes les familles catholiques, de réciter tous les soirs le chapelet en commun. Autrefois, c'était parmi eux une dévotion assez ordinaire de se préparer à la sainte communion par une abstinence de trois jours, pendant lesquels ils ne mangeaient ni poissons, ni œufs, ni fromage; quantité même de personnes jeûnaient au pain et à l'eau, ce qu'elles appelaient *néropsomide* (*νερόν* eau et *ψωμί* pain), et cela

se pratique quelquefois encore aujourd'hui, par pure mortification.

Il y a trois confréries érigées en l'honneur de la Sainte-Vierge, qui, sous la présidence d'un prêtre qui en est préfet, récitent tous les dimanches, dans l'église cathédrale, les prières prescrites, avec tout le peuple et le clergé assemblés. Ces confréries sont aussi bien pour les catholiques des villages, qui s'y font inscrire, que pour ceux de la ville. La première est celle du Rosaire, que les PP. jésuites établirent à leur arrivée, et pour laquelle on prêche, tous les premiers dimanches du mois, à l'église des dames religieuses où elle est établie, et qui en porte le nom, et d'où le peuple et le clergé, après le sermon et les prières d'usage, se rendent processionnellement à la cathédrale pour y chanter la grand'messe. La seconde est celle de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. La troisième est celle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Une quatrième, nouvellement établie, et consacrée en l'honneur du précieux sang de N. S. Jésus-Christ, a remplacé celle du Sacré-Cœur de Jésus, qui était établie à la mission, mais qui fut interrompue provisoirement à cause des réparations qui s'y faisaient, il y a huit ou neuf ans, et non reprise, pour le bien de la paix, à cause de la concurrence avec la quatrième. L'empressement avec lequel on s'agrége à ces diverses confréries, la fidélité, l'exactitude, la piété avec lesquelles on assiste aux prières et aux exercices qui s'y font, témoignent hautement de la tendre dévotion des catholiques envers la Mère de Dieu. Mais cette dévotion ne leur est pas particulière; les Grecs la partagent avec eux jusqu'à un certain point, et, si elle n'est pas aussi éclairée, aussi réglée, elle n'est pas moins enracinée. Ils en sont, pour ainsi dire, petris des pieds jusqu'à la tête. Ils

peuvent être voleurs, libertins, parjures, assassins, brigands; mais leur cœur s'émeut au seul nom de la *Panaïa* (la toute sainte); et quelqu'un qui oserait blasphémer le nom de Marie devant eux s'exposerait à être lapidé.

Selon un usage pieux, inspiré par la dévotion envers la Sainte-Vierge, et pratiqué par les Grecs comme par les latins, grand nombre, pendant la première quinzaine du mois d'août, s'abstiennent de manger des fruits, ou, au moins, de quelque espèce, surtout des figues et des raisins, jusqu'à la veille du jour de l'Assomption, inclusivement, afin de se préparer à célébrer saintement cette fête, pour laquelle les Santoriniotes ont une grande dévotion. D'autres jeûnent le jour même de la fête, et se privent de toute nourriture jusqu'à Vêpres, c'est-à-dire jusqu'après quatre ou cinq heures de l'après-midi. Presque tous font leur communion ce jour-là, et plusieurs passent toute la nuit dans l'église; je le sais par les permissions qu'on me demandait.

A propos de la dévotion des Santoriniotes envers la Mère de Dieu, le jour de l'Assomption, il me sera permis de placer ici, touchant cette fête, une tradition importante, que les Grecs nous ont transmise et conservée. Elle est rapportée et expliquée par le savant Gretzern, dans le commentaire qu'il a fait sur Codimus, relativement au titre écrit dans leur horloge (bréviaire) : Περὶ τῆς Ὑψώσεως τῆς Παναγίας, ὅπος γέγονε, καὶ διὰ τί, *De l'Assomption de la Vierge toute sainte, de la manière qu'elle se fit, et pourquoi,* où ils professent que la Mère de Dieu a été enlevée en corps et en âme, comme il le croient encore aujourd'hui. (Rel. du P. Richard.)

« Les Apôtres, disent-ils, d'après ce savant homme, prenant leur réfection ensemble, trois jours après le sommeil

(*κείμησις*) (la mort) de la Mère de Dieu, mirent, selon leur coutume depuis l'Ascension de N. S. Jésus-Christ, un morceau de pain sur un coussin, qui était la place qu'ils laissaient à Notre-Seigneur, et, après leur repas et action de grâces, comme ils voulurent lever ce pain, en disant à leur ordinaire : *Seigneur Jésus-Christ, aidez-nous!* et puis le mettre en petits morceaux, pour prendre chacun le leur, par forme de pain bénit, voilà que la chambre se remplit d'une admirable clarté; et la Vierge, toute rayonnante en gloire, tout éclatante en beauté, vêtue à la royale, leur apparut, accompagnée d'une grande multitude d'anges, et leur dit, en les saluant d'une voix douce et aimable : *Avete, ego vobiscum sum omnibus diebus*; « Dieu vous garde; la paix « soit avec vous; je ne vous abandonnerai, je ne vous quitte- « rai jamais, demeurant parmi vous pour toujours, tant que « le ciel roulera sur vos têtes. »

« Les saints Apôtres, surpris de joie et d'étonnement tout ensemble, levèrent bien le morceau de pain; mais, au lieu de dire, selon leur coutume : *Domine Jesu-Christe, adjuva nos*, ils changèrent et dirent : *Panaïa Dei-Para, adjuva nos*, « Très-Sainte-Vierge, Mère de Dieu, aidez-nous; » et aussitôt étant disparue, ils s'en allèrent tous de compagnie à son tombeau, où, ne trouvant pas son corps, ils commencèrent à s'écrier : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate*, « Assurément Notre-Dame est montée au « ciel en corps et en âme; elle est assise à la droite de son « fils. » En mémoire de quoi, continue le P. Richard, qui rapporte le passage, les Grecs, encore à présent, le jour de l'Assomption, qu'ils célèbrent sous le nom de *dormition κείμησις*, après leur repas, usent de cette cérémonie. Le prêtre se fait apporter un pain et trois petits cierges allumés,

de l'encens et du feu; et, après avoir étendu une nouvelle serviette, il enlève par-dessus, avec le couteau, la croûte du pain, en forme de triangle, joint les trois cierges, et les met entre les deux croûtes (il me dit que ces trois cierges brûlaient en l'honneur de la Très-Sainte-Trinité); après quoi, prenant son livre, il commence à chanter les hymnes à la louange de la glorieuse Vierge et de son triomphe. Ceux de la compagnie lui répondent; puis il encense et bénit le pain. Cela fait, il donne ce pain bénit à tenir au plus jeune de la compagnie, et, ôtant du milieu de ce pain les trois cierges, il les fait appliquer en trois diverses parties du logis. Cependant, il partage aux assistants le pain, et en présente à tous, lesquels, avant que de le porter à leur bouche, répètent les paroles des Apôtres: Παναγία Θεοτόκε, βοήθησέ μας, *Très-Sainte-Vierge, Mère de Dieu, aidez-nous.* »

Si les catholiques de Santorin se sont toujours distingués par leur piété, par la douceur, l'affabilité, la politesse de leur caractère, ils le doivent, sans doute, comme nous l'avons dit, au bonheur d'avoir possédé des établissements religieux, destinés à les former à toutes les vertus, et toujours occupés par des hommes qui leur ont prodigué en tout temps les soins les plus généreux et les plus constants, du zèle, de la science et de la sainteté. Nous avons parlé de l'établissement des PP. jésuites, repris et continué, après leur suppression, jusqu'à ce jour, par les prêtres de la mission, ou lazaristes, qui en sont en possession depuis environ soixante ans; il nous reste à voir celui des dames religieuses de Saint-Dominique, et un troisième, qui vient de commencer, non moins précieux, non moins utile que les deux autres, celui des sœurs de la Charité, ou filles de Saint-Vincent-de-Paul.

Les dames religieuses de l'ordre de Saint-Dominique furent établies en 1586, par monseigneur Antoine de Marchis, de l'ordre des prêcheurs, alors évêque de Santorin. Mais il semblerait qu'elles ne furent pas établies seulement à Scaurus, car, il y en avait encore deux autres du même ordre à Emporion, où il existait alors des catholiques, comme il paraît d'ailleurs par la croix épiscopale latine trouvée dans un des tombeaux de la ville engloutie, à Périssa, dans le voisinage de la ville précédente. Quoi qu'il en soit, ces deux religieuses furent ensuite transférées, par monseigneur Pierre de Marchis, neveu et successeur du premier, au monastère de Scaurus, pour y vivre en communauté et sous la même règle que les autres religieuses; mais on en ignore l'époque. Peut-être que les unes et les autres existaient à Santorin avant 1586, mais que ce ne furent d'abord que les premières qui furent cloîtrées, et qu'elles passèrent du tiers-ordre, auquel elles appartenaient toutes, à celui qu'elles professent aujourd'hui dans le cloître. Elles en firent profession, afin d'être plus retirées du monde et de pouvoir se sanctifier plus sûrement dans une retraite absolue. Ce furent elles qui demandèrent spontanément à être cloîtrées dans toutes les formes, et elles se soumirent avec plaisir à toutes les règles et à toutes les pratiques de leur nouvel ordre.

La piété dont ces saintes vierges firent toujours profession, la bonne odeur que répandirent leurs vertus, prouvent qu'elles surent se rendre dignes de leur vocation, et qu'elles furent dans l'île l'honneur et l'ornement du catholicisme. Le P. Richard, dans sa relation de Santorin, en fait un éloge complet: « Notre château de Scaurus, dit-il, jouit d'un bonheur qui ne se trouve en aucun autre endroit de la Turquie, qui est un monastère de religieuses

de l'ordre de Saint-Dominique, qui est à cette île ce que la rose est au buisson, le diamant au rocher, la lune à une nuit obscure. En un mot, il est son plus bel ornement, et son plus riche trésor. Ces religieuses sont au nombre de vingt, et toutes du lieu. Elles ont toujours vécu avec tant d'éclat, de réputation et de vertu, que les Turcs mêmes les ont respectées et ne les ont jamais molestées, depuis soixante et dix ans qu'elles se sont renfermées dans un monastère affreux à la vue, et qu'on prendrait plutôt pour une prison que pour un cloître, n'ayant pour jardin que trois rochers qui occupent tout l'espace de leur petite cour. Leur façon de vivre est aussi rigoureuse, vu qu'elles ne se nourrissent que de pain d'orge et de légumes, et que rarement elles goûtent de la viande. De plus, leur pauvreté les oblige d'employer tout le temps qu'elles ont de reste, après leur office, qu'elles récitent en latin, et après les autres dévotions et méditations, à travailler à la toile de coton, pour avoir de quoi payer le tribut, qui monte à cent écus par an. »

Aujourd'hui les religieuses ne sont qu'au nombre de quinze, et habitent le nouveau monastère qu'elles ont bâti à Phira, depuis l'abandon du château de Scaurus. Leur sort a subi diverses vicissitudes. Leur première pauvreté fit place peu à peu à l'aisance; elles devinrent assez riches et possédèrent assez de biens pour pouvoir se passer du travail de leurs mains. Mais dans le temps qu'elles jouissaient de leur prospérité, un procès ruineux, qui surgit malheureusement dans le commencement de ce siècle, avec des adversaires obstinés, et qui fut porté devant la justice turque, leur occasionna des frais énormes qui, quoi qu'elles aient eu gain de cause, les dépouillèrent d'une partie de leurs pos-

sessions; et, après toutes ces dépenses ruineuses, la nécessité où les mit de se bâtir un nouveau monastère l'abandon du château de Scaurus, acheva presque de les réduire à la misère. Elles furent si gênées dans leur existence, que leurs parents ont été obligés, pendant longues années, de les nourrir chacune en particulier, dans leur chambre, jusqu'à l'an 1832. Mais en ménageant les revenus de leurs propriétés, auxquels elles ne touchaient presque pas, afin de s'en servir pour payer leurs dettes, et réparer leurs biens ou en défricher quelques-uns; avec le travail de leurs mains, et 1500 fr. qu'elles reçurent, en 1832, de l'association de la propagation de la foi, elles ont pu reprendre la vie commune.

A leur sortie du château de Scaurus, elles eurent un insigne bienfaiteur dans la personne de M. Nicolas Délenda, qui, à leur translation à Phira, eut la pieuse générosité de leur bâtir une église à ses frais. Avec leur nouvel état, leur manière de vivre a changé aussi. Maintenant elles se nourrissent en commun à la même table, comme les maisons bourgeoises, et ne s'occupent toutes que de la couture et de la broderie en soie ou en fil d'or, dont le produit appartient à la communauté. L'une d'elles était occupée à l'instruction des jeunes demoiselles; mais la mort vient de ravir cette jeune religieuse, dont la vertu, les exemples et le zèle ardent et éclairé ont laissé de vives impressions dans le couvent. Elle s'appelait Catherine Raynaldi, appartenait à des parents très-pieux, et portait en religion le nom de sœur Christine. L'occupation importante qu'elle remplissait va passer, sans doute, entre les mains des sœurs de la charité.

Dans le siècle dernier, il est mort dans ce couvent, en odeur

de sainteté, une religieuse d'origine française, venue de l'île d'Astypalie, où sa famille était établie, et dont le corps fut retrouvé entier et sans corruption dans son tombeau, à la maison de Scaurus, dans les années qui précédèrent mon arrivée à Santorin. Ces reliques, qu'on regarda comme celles d'une sainte, à cause de la vie pleine de sainteté qu'elle avait menée dans le monastère, furent traitées avec le plus grand respect, et transférées solennellement par monseigneur Gaspar Délenda au monastère de Phira. Cette religieuse, qui en religion portait le nom de Rose, était de la famille d'Autrechaux, de Toulon, dont l'un des membres, officier de la marine française, s'était marié à Astypalie, où il eut de son mariage deux demoiselles, Rose la religieuse et une autre. Le souvenir, ou la tradition des vertus de Rose vit encore dans le couvent, où une ancienne religieuse, la sœur Thomas, sœur du bienfaiteur du monastère, se plaisait à m'en parler. Son corps, qu'on conservait dans un cercueil particulier, a été mis, par ordre de l'évêque actuel, monseigneur de Cigala, dans un des tombeaux qui sont communs aux autres religieuses. Plusieurs autres, dans la même maison, ont laissé de grands exemples de vertu et une réputation de sainteté.

Les sœurs de la charité, demandées par monseigneur de Cigala et les vœux de la population catholique, sont parties de Paris le 11 du mois d'août de l'année 1841, et le 21 du même mois de Marseille, pour se rendre à Santorin. C'est encore ici M. Nicolas Délenda, qui a bâti à ses frais une nouvelle maison pour les missionnaires, afin que ceux-ci puissent céder la leur aux sœurs. C'est le troisième établissement qu'elles forment dans le Levant; car elles étaient déjà établies à Constantinople et à Smyrne depuis l'année

précédente, où elles ont été très-bien accueillies et admirées des sectateurs mêmes des autres religions et des Turcs.

§ IV.

CATALOGUE DES ÉVÊQUES CATHOLIQUES.

Nous ne pouvons mieux terminer cette section qu'en donnant le catalogue des évêques catholiques de Santorin, qui ont successivement occupé ce siége, depuis le commencement du schisme jusqu'à ce jour. Parmi ceux qui ont siégé avant l'époque malheureuse de cette séparation, on en trouve deux qui ont souscrit, l'un à l'épître synodale du concile de Sardes, signé *Dioscore de Thérasia* (Théra), l'autre au sixième concile général, signé *George, évêque de l'île de Théra*. Ceux qui ont paru pendant le schisme sont:

1° Jean, dont on ne connaît que le nom.

2° Jean de Nardo, de l'ordre des prêcheurs, qui succéda au précédent, le 27 octobre 1423. (Brémont. tom. II, bull. p. 627 et 628.)

3° Dominique Terdone, de l'ordre des prêcheurs, créé évêque de Santorin en 1483. (Fontana, *Théâtre dominical*, p. 285, tit. 514). L'intervalle de temps entre celui-ci et le précédent fait supposer une lacune.

4° Monseigneur d'Aquila, évêque, en 1487.

5° Della Grammatica gouvernait cette église en 1550. Autre lacune entre celui-ci et le précédent.

6° Marc Laurens, de l'ordre des prêcheurs, créé évêque de Santorin par Paul IV, le 16 décembre 1555 (*ex regula cancell. apost.*), et transféré en Italie l'an 1560, à l'église de Capoue, *ad ecclesiam campaniensem*. Il mourut en 1571. (*Hughellus*, tom. VII, vet. Fontana, Brémont, p. 55.)

7° Bernard, ou Bernardin de Trope, en Calabre, de l'ordre des Prêcheurs, remplaça le précédent en 1563.

8° Jacques, de l'ordre des prêcheurs, créé évêque de Santorin par Léon X, en 1581. (Fontana, *Monument dominical*, p. 431, et Brémont. bull. tit. IV, p. 405.)

9° Ange Calepi, de Chypre, de l'ordre des prêcheurs, créé évêque de Santorin le 7 novembre 1683. Il mourut à Naples le 9 août 1594.

10° Bartholomée, qui, étant persécuté par l'évêque grec, alla à Rome chercher des secours pour subsister, et mourut en Candie, en retournant à son siége, l'an 1584.

11° Antoine de Marchis, de l'île de Chio, de l'ordre des prêcheurs, évêque de Santorin, en 1585; il mourut en 1611. (Cavalerio, p. 583, Fontana. Abb. Michaël.)

12° Jacques Sorotos, de Santorin, en fut évêque en 1587.

13° Antoine de Nicolas, successeur du précédent, en 1590.

14° Pierre de Marchis, neveu de l'autre évêque du même nom, de l'ordre des prêcheurs, monta sur le siége le 18 avril 1611. Il fut ensuite envoyé, par Grégoire XV, en 1621, en qualité de visiteur apostolique, à Constantinople, à Cafa, en Tartarie, et dans les îles de l'Archipel. Plus tard, il fut transféré par Urbin VIII au siége de Smyrne, et mourut en 1645.

15° André Sophiano, de Chio, auparavant grec schismatique, converti ensuite au catholicisme, et créé évêque de Santorin, en 1640. Il fut après transféré à Chio, sa patrie, en 1642. C'est le même qui appela les jésuites à Santorin.

16° Jérôme Padouano, Vénitien, succéda immédiate-

ment au précédent. Il est cité par Leo Allatius (*Lib. de consensu*), sous l'année 1648.

17° François Santachi, évêque de Santorin, en 1670.

18° François Crispo, de la famille des ducs de Naxie, évêque de Santorin, en 1690.

19° Louis Guarchi, évêque de Santorin, en 1715. Il se trouva à Rome en 1734, où il célébra solennellement, le 10 février, au collége de la Propagande, devant les cardinaux de cette congrégation, pour les obsèques du cardinal Falconiero.

20° François-Antoine Rosolini, évêque de Santorin, en 1740. Il donna ensuite sa démission, et se retira en Italie.

21° Dominique Mayneti occupa ce siége en 1747.

22° Jean-Baptiste Crispo, de la famille aussi des ducs de Naxie. Il siégeait en 1760, et fut transféré ensuite à l'archevêché de Naxie.

23° Pierre Délenda, de Santorin, créé évêque en 1775, gouverna cette église pendant plus de trente ans, et avec gloire.

24° Marie-Joseph Tobia, de Trépano, Sicilien, inauguré évêque de Santorin, en 1809, dans une vieillesse avancée.

25° Gaspar Délenda, de Santorin, élevé sur ce siége en 1815. Il fit bâtir la nouvelle cathédrale, à Phira, et mourut le 4 septembre 1825, d'une maladie qui le saisit subitement, le 15 août, aux premières vêpres de l'Assomption, pendant qu'il entonnait pontificalement l'*Ave maris stella*.

26°. Enfin monseigneur Luc de Cigala, de Santorin, occupant aujourd'hui glorieusement ce siége, créé évêque par Léon XII, et sacré à Smyrne, au mois de juin 1829, par monseigneur Gardelly, archevêque de cette ville. Nommé quelques années après au vicariat patriarcal de Constan-

tinople, par Grégoire XVI, il adressa une supplique au souverain pontife, signée de tous les principaux catholiques, qui le réclamaient avec instance, pour être dispensé de se rendre à ce nouveau siége, auquel son mérite éminent l'avait fait appeler.

SECTION II.

ÉTAT DE LA RELIGION CHEZ LES GRECS.

§ 1er. SCHISME.

L'apparition des jésuites dans le Levant opéra dans le schisme la plus heureuse révolution qu'on pût espérer, et il fut un moment où l'on dut se flatter de voir bientôt l'église grecque se réunir à l'église romaine. C'est ce que nous prouvent les conversions éclatantes des membres les plus distingués du clergé et de la foule innombrable de ceux qui suivirent leur exemple. La facilité avec laquelle on laissait pénétrer les missionnaires partout, l'empressement avec lequel on les recevait, l'avidité avec laquelle on les écoutait, l'estime qu'on leur montrait, l'affection qu'on leur témoignait, ne permettaient presque plus de s'apercevoir de la séparation, et il semblait qu'il n'y avait plus qu'un seul troupeau, un seul bercail et un seul pasteur. Mais le démon de la discorde et de l'erreur, jaloux de tant de succès, avait aussi ses émissaires et ses agents; il s'était conservé de nombreux apostats qui, fidèles à ses inspirations et animés de dispositions funestes, ne cessaient de répandre parmi le bon grain l'ivraie qui devait l'étouffer. Ceux-ci eurent aussi des succès à leur tour, et, dans une première attaque, ils emportèrent d'assaut le siége patriarcal de Constantinople,

sur lequel Jérémie avait fait remonter avec lui le catholicisme et l'union, par son retour et sa soumission au pasteur suprême de tous les pasteurs. Un caloyer, nommé Baptiste, supplante ce digne patriarche, et, au moyen de vingt-quatre mille écus qu'il donne au sultan, achète le droit de siéger à sa place. Jérémie dépossédé, l'intrus relève l'étendard de la révolte, et entraîne de nouveau son église dans le schisme, où elle est restée enfoncée jusqu'à ce jour.

Cette intrusion fut le coup mortel qui frappa au cœur le catholicisme dans l'église grecque, et arrêta peu à peu les succès éclatants que les missionnaires obtenaient partout. Dès lors, tout espoir de réunion fut perdu, et il ne fallut plus songer qu'à confirmer dans l'unité tous ceux qui étaient restés fidèles. Dès que les Grecs s'aperçurent que l'argent ouvrait la porte du patriarcat, le schisme s'empressa de saisir ce moyen, et fit asseoir sur le trône ceux qui furent assez ambitieux, assez puissants et assez riches pour écarter les concurrents. C'est ce qui fit dire à Nicéphore Calliki, métropolitain de Philippopolis, que leur église s'était perdue, et qu'elle était passée de la nouvelle Rome à l'ancienne. Ce fait, s'il se fût borné à la personne, était peu de chose, mais, considéré dans l'influence qu'il devait exercer sur cette église, il avait une portée immense. Le siége de Constantinople, occupé par les schismatiques, ralliait à lui tous les autres siéges de sa juridiction, en remplaçant par ses partisans tous les prélats catholiques qui s'étaient réunis à l'église romaine, et en ne nommant aux emplois et aux dignités ecclésiastiques que de déterminés schismatiques. Dans un tel état de choses il est facile de voir que la réunion devenait désormais impossible. Aussi, depuis lors, le mal n'a fait qu'empirer, et la nation grecque, presque tout entière, se vit bien-

tôt replongée dans les ténèbres d'où elle avait été sur le point de sortir par le zèle, les soins et les travaux des missionnaires qu'on lui avait envoyés. Elle brisa de nouveau tous les liens d'union ; elle éleva de nouveau un fort mur de séparation entre les Grecs et nous; elle s'arma de haine contre le pontife romain; elle se remplit de préventions et de préjugés, et ne vit plus, dans le catholicisme, qu'un ennemi à persécuter, ou même à détruire, si la puissance des schismatiques eût égalé leur fanatisme et leurs vœux.

Cependant, ces funestes dispositions n'étaient pas universelles, et tous les efforts du schisme ne purent jamais effacer toute l'impression qu'avaient faite les missionnaires, ni anéantir tout le bien qu'ils avaient opéré. Santorin, parmi tant d'autres pays, peut être cité pour exemple. Lorsque les jésuites en sortirent, après la suppression de leur corps, tous les liens de l'union n'étaient pas alors entièrement rompus; et il en existait encore assez pour permettre aux prêtres catholiques de prêcher aux Grecs et de les confesser. L'antipathie religieuse n'avait pas encore poussé de si profondes racines, et la haine contre le catholicisme n'était pas si marquée, la prévention et les préjugés n'étaient pas si forts, et l'on n'était pas encore endurci ni si obstiné dans le schisme. Il n'y a pas même plus de cinquante ou soixante ans, nous l'avons vu, que le P. Délenda, jésuite, natif de Santorin et dernier missionnaire de la compagnie de l'île, retiré à la mission avec les lazarites, allait encore prêcher dans les églises grecques, et confessait ordinairement les chrétiens des deux rits. Mais, à partir à peu près de cette époque, ou des premiers temps qui la suivirent, les Grecs de Santorin doivent être confondus entièrement avec ceux

qui, depuis des siècles, ont tous rompu les liens de l'unité. Ils partagent aujourd'hui tous les sentiments, les erreurs, les superstitions, les usages légitimes ou condamnables de l'église grecque, et la différence du rit est devenue, pour eux comme pour les autres, le signe caractéristique qui distingue partout, dans ce pays, le schisme du catholicisme, ou l'erreur de la vérité. Aussi, ce n'est pas seulement des Grecs de cette île que nous avons à parler dans ce chapitre, mais de tous leurs coréligionnaires; leur cause étant la même, nous devons les confondre tous dans un même tableau.

Je ne refuserai pas aux Grecs de Santorin, les éloges qu'ils méritent : il y a encore chez eux de la foi et des mœurs, et je crois qu à tous égards ils comptent encore parmi les meilleurs chrétiens dont puisse s'honorer le schisme; mais, à quelques exceptions près, ils portent avec tous les autres les caractères de flétrissure qui ont si horriblement défiguré la beauté de leur ancienne église.

Quand on considère l'état de dépérissemeut où la religion est tombée parmi eux, depuis qu'ils se sont arrachés du tronc qui leur donnait la vie, on se sent saisi d'étonnement et de pitié tout ensemble; les soupirs vous gonflent le cœur, et l'on ne peut s'empêcher de plaindre des chrétiens qui formaient autrefois une des plus belles portions de l'héritage de Jésus-Christ. C'est bien là vraiment, on peut dire avec le prophète roi, cette vigne fertile qu'un sanglier féroce a ravagée et qui ne porte plus de fruits, ou n'en porte plus que d'amers et d'empoisonnés : *Exterminavit eam aper de silva, et singularis ferus depastus est eam.* (Ps. LXXIX, v. 14.) Cette église, autrefois si illustre, si riche de science et de vertus, et qui avait le glorieux privilége de peupler le ciel de ses saints et la terre de ses docteurs; cette princesse de l'Orient

qui, autrefois, se faisait admirer de tout l'univers par l'éclat de sa beauté et la magnificence de ses ornements, ne présente plus, à nos yeux, qu'une face flétrie, qui porte dans tous ses traits la trace des mains barbares qui l'ont cruellement meurtrie. La lumière qui jaillissait jadis autour d'elle, et dont les rayons s'étendaient sur tout le monde chrétien, s'est enfoncée dans les ténèbres; le diadème de gloire qu'elle portait avec tant de majesté est tombé de son front, et se traîne dans la boue; son sein desséché a été frappé de stérilité, et ses enfants délaissés périssent d'inanition et de langueur. L'exténuation, l'abandon, le mépris, forment tout son cortége; et sa poitrine, haletante de faim, de soif et de fatigue, couverte des haillons de la misère, n'exhale plus qu'une haleine infecte. Voilà l'église grecque telle qu'elle s'est faite avec son schisme.

Ce qui caractérise aujourd'hui les Grecs schismatiques; ce qui établit entre eux et nous un mur redoutable de séparation, c'est l'antipathie et la haine dont ils sont animés contre l'église romaine; ce sont les préventions, les préjugés, le fanatisme qu'ils nourrissent tous contre cette mère commune de toutes les églises. Ils naissent, pour ainsi dire, avec ces dispositions, et c'est un des premiers articles de l'éducation que reçoivent les enfants. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que, de toutes les sociétés chrétiennes qui ne partagent pas leurs croyances, ils n'en veulent qu'au catholicisme; et un catholique est pour eux un ennemi né, avec lequel il n'y aura jamais ni paix ni trêve, parce que la douleur ne se fait sentir qu'à l'endroit où existe la plaie. Aussi n'ont-ils pas manqué d'en donner des preuves lorsque l'occasion s'en est présentée, et qu'ils ont pu se livrer impunément à leur humeur fanatique; surtout dans les pays où

ils se sont trouvés les plus forts, et où ils pouvaient agir sans obstacles. Les armes de la vraie église, pour combattre et dompter l'hérésie, ont été, de tout temps, depuis les apôtres jusqu'à nous, la vérité et la persuasion, la charité et la douceur; et, de tout temps, elle a vu tomber à ses pieds les sectes les plus ennemies et les plus égarées. Mais les Grecs, fidèles imitateurs des hérétiques et des schismatiques de tous les siècles, inspirés par la haine, aveuglés par l'erreur, poussés par le fanatisme, ont cru servir Jésus-Christ en employant, contre les enfants de l'église romaine, les persécutions, les tracasseries, les avanies, l'insulte, le mépris et les outrages de toute espèce.

Je ne prétends pas, cependant, envelopper tous les Grecs dans la même accusation. Il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont ni esclaves du préjugé, ni guidés par la prévention, qui sont plus tolérants et en même temps plus raisonnables; qui estiment les catholiques et savent les apprécier; qui sentent le malheur de la séparation et les conséquences funestes qui en sont sorties. J'en ai même trouvé, tant parmi le peuple que parmi le clergé, qui convenaient de leur tort, qui eussent sincèrement souhaité la réunion, et qui rejetaient tout le blâme sur leurs devanciers ou sur leurs pasteurs. Mais si ceux-là pensent bien, il y en a des milliers qui sont animés d'une haine féroce contre le catholicisme, et qui croiraient, peut-être, faire un sacrifice agréable à Dieu, en immolant à leur fanatisme ceux qui le professent.

Qu'on juge de là qu'elle doit être l'obstination qui tient les Grecs enchaînés dans le schisme, et combien il doit être difficile de les ramener à nous. Aussi, ne demandez pas s'il se fait des conversions parmi eux : vous auriez beau

leur proposer les arguments les plus forts, les preuves les plus claires et les plus convaincantes; ils ne vous écouteront même pas, ils vous souriront de pitié, ils se moqueront de vos raisonnements; heureux s'ils ne vous font pas sentir que vous vous exposez en leur prêchant d'autres dogmes que ceux qu'ils croient. Vous n'êtes pas Grec, c'est une preuve sans réplique que vous n'êtes pas orthodoxe et que, par conséquent, vous n'êtes que le prédicateur du mensonge. Ils ont appris de leurs parents que vous n'êtes qu'un chien de Franc (σκυλόφραγκος); cette idée est une barrière impénétrable qui interdit tout essai, tout raisonnement. Ils vous repoussent; c'est pour eux un devoir de conscience; ils vous maltraitent, c'est un effet de leur zèle, et ils s'en promettent la récompense dans l'autre vie. Aussi, Dieu préserve qu'un missionnaire catholique s'avisât d'aller prêcher dans certains pays de la Grèce; j'ai entendu dire aux Grecs eux-mêmes, qu'il n'y passerait pas trois jours, et je suis sûr qu'on lui ferait payer bien cher les essais de son zèle et sa témérité; probablement, ils le lapideraient. Tel est leur fanatisme, tel est le soin qu'ils ont de ne pas laisser pénétrer chez eux la foi catholique; vigilance digne d'éloges, sans doute, si elle était employée à une meilleure cause; mais des précautions si aveugles pour écarter la lumière, un zèle si emporté pour repousser la vérité, sans étude, sans examen, sont dignes de pitié. Ils étaient moins vigilants, lorsqu'ils se laissèrent tromper et séduire par les auteurs et les fauteurs du schisme.

Mais que les Grecs le sachent bien : toute secte où l'esprit de charité ne vit plus, même à l'égard des sectes les plus ennemies et les plus fourvoyées; où la passion règle la croyance, où la prévention décide de la vérité, où le fanatisme tient lieu

de preuves et forme la conviction, est, par là même, hors de la voie du salut, et prouve, dès lors, que le Saint-Esprit n'est plus avec elle, et que Jésus-Christ ne peut en être le fondateur. La vraie église ne hait personne, et, dans le temps qu'elle frappe de ses plus terribles anathèmes l'erreur qu'elle condamne, elle ne cesse d'aimer celui qui la professe et de lui ouvrir son sein, d'avoir pour lui des entrailles de mère et de lui prodiguer, au besoin, toutes les marques de son amour, et tous les bienfaits que son état réclame. Ainsi firent les Chrysostôme, les Basile, les Grégoire, les Cyrille, leurs docteurs et leurs modèles, leur ornement et leur gloire; et ces hommes si éminents en science et en sainteté, ces hommes que nous honorons tous d'un même encens, et dont nous réclamons tous la puissante intercession, furent toujours les enfants dociles et soumis de cette tendre mère, dont leurs successeurs ont si cruellement déchiré le sein.

Il faut plaindre les Grecs de tout ce que le schisme a fait naître chez eux d'antipathies, de haines, de préventions, de préjugés contre le catholicisme, dispositions qui forment déjà contre leur église une accusation si grave; il faut les plaindre de l'obstination aveugle qui leur fait fermer les yeux à toute lumière, qui leur fait repousser tous les raisonnements et tous les preuves, et les rend absolument incapables de saisir la vérité et de connaître leur tort; il faut les plaindre de leur folle présomption, qui leur fait croire que la vraie foi a abandonné tout le reste du monde, pour aller se réfugier dans le cerveau de l'ambitieux et fourbe Photius, du brouillon et turbulent Marc d'Éphèse, et par eux, parmi tous ceux qui ont consenti à être leurs dupes. Mais, ce qui n'est pas moins digne de pitié, ce qui

n'est pas moins déplorable, c'est l'ignorance profonde de la religion qui se fait remarquer en tout et partout, dans le clergé comme dans le peuple; elle frappe tellement, qu'eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de l'avouer, et que jamais aucun de ceux à qui je l'ai reprochée n'a eu le front de la nier. La chose eût été trop difficile et le fait est trop patent par lui-même.

Disons-le donc à regret et sans crainte de nous tromper : les prêtres de l'église grecque sont trop au-dessous de la science, pour qu'ils puissent éclairer le peuple et le conduire dans les voies de la vérité et du salut; et ils connaissent trop peu l'importance de leurs devoirs, pour qu'ils se mettent en état de s'en instruire, et de les remplir. Ils sont nombreux, ils sont multipliés à l'excès, il est même des pays où le nombre des caloyers (religieux) est prodigieux; mais la plupart ne connaissent guère leur état que par le bon temps qu'on y passe, et qui attire dans les monastères des hommes de toutes les façons. Partout ils sont admis à la prêtrise et à la vie religieuse sans avoir reçu ordinairement aucune éducation ecclésiastique, et sans avoir fait préalablement aucune étude théologique. Un laboureur grossier et ignorant, que l'envie de se faire prêtre prend subitement dans son champ pendant qu'il est courbé sur son sillon, peut, en peu de temps et sans difficulté, sans autre préparation, sans autre connaissance que celle de savoir lire son *psaltiri* (psautier), passer hardiment de la charrue à l'autel et se présenter aux fidèles avec le front d'un Chrysostôme. Et peu importent les motifs qui décident de sa vocation, ou les dispositions qui l'accompagnent; ces choses n'entrent pas en ligne de compte dans sa conscience, ni dans celle de l'évêque, et elles ne peuvent

fournir matière à la réflexion ni au remords. Je ne sais pas même si des écus bien comptés et de bon aloi n'auraient pas assez de vertu et d'efficacité pour ôter tout scrupule à ceux qui pouraient en avoir. C'est ce que je n'examine pas. Telle est l'idée qu'ils se font de l'esprit et de la dignité du sacerdoce.

Jugez, par là, combien de pareils hommes doivent honorer leur ministère, et quels services, quelle instruction le peuple doit en attendre. Aussi, j'en ai vu quelquefois qui, rabaissant la dignité sublime de leur état à la bassesse de leurs idées et de leurs sentiments, n'en faisaient pas plus de cas que n'en ferait un musulman; allaient, sous un extérieur avili et dégradré, conduire eux-mêmes leurs ânes au marché, et ravalaient indignement leur sacerdoce parmi la populace des rues, ou parmi les brocs d'une obscure taverne. D'autres, en assez grand nombre, pour satisfaire aux besoins de la vie ou pour soulager leur misère, gagnent leur pain en maniant le hoyau, ou en travaillant à des arts mécaniques. Ceux, au contraire, que leur dignité ou leur fortune place au-dessus des autres, paraissent assez souvent bouffis d'un orgueil, d'une suffisance, qui les font ressembler à des pachas.

A Dieu ne plaise, cependant, que je veuille couvrir du même blâme tout le clergé de l'église grecque! Il en est un certain nombre, parmi ses membres, qui sont estimables sous bien des rapports, et qui, par leur science ou leurs vertus, seraient dignes de servir une meilleure cause. Ceux mêmes qui dans la nation se distinguent aujourd'hui par leur savoir et travaillent avec succès à faire sortir leurs compatriotes de l'ornière de l'ignorance, sont presque tous des caloyers ou de simples prêtres, qui ont fait et font

encore tous les jours de profondes études, pour répandre l'instruction parmi le peuple et régénérer le pays. Mais, malheureusement, ce n'est pas le grand nombre, et leur science n'est assez souvent qu'une science toute profane, qui n'a aucun rapport avec la religion. Qui sait même si leurs connaissances mondaines ne sont pas pour quelques-uns un écueil funeste, où leur foi va quelquefois faire un triste naufrage.

Avec une pareille ignorance dans presque tout le clergé, avec une pareille éducation, avec les mœurs qui doivent s'en suivre, avec une conduite et des habitudes si peu conformes à l'état ecclésiastique, il ne faut pas demander quel est le zèle des pasteurs pour l'instruction et la perfection des chrétiens qu'ils ont à conduire. Chacun peut déjà se former un idée de leur négligence, de leur insouciance, de leur indifférence, de leur incurie. Ils sont tous exacts à carillonner, pendant les cent fêtes ou dimanches qu'ils célèbrent dans l'année, les nombreuses cloches des églises dont ils perçoivent les revenus; ils ne manquent jamais de chanter régulièrement leurs offices, selon leur ancien usage, encore moins d'aller, à certaines époques, porter dans les maisons leurs bénédictions lucratives; mais ils laissent vivre le peuple dans une ignorance crasse de la religion et de ses devoirs; ils l'abandannent sans guide, sans secours, à toutes ses pensées, à toutes ses passions, à tous ses penchants, à tous ses vices, à tous ses désordres; et ils le voient, de sang-froid et avec indifférence, s'égarer et s'enfoncer tous les jours dans toutes les voies de la corruption, de l'erreur et de la superstition. Tout ce qu'ils se contentent de faire, c'est de lui laisser entendre, les jours de fêtes et de dimanche, la lettre sèche de l'Évangile, qu'ils lisent à la

messe simplement et sans explication, que chacun interprète ensuite comme bon lui semble, et comme il l'entend, et que souvent le prêtre ne comprend pas lui-même. La prédication n'y est plus en usage, excepté peut-être dans des cas rares et particuliers, où même les laïques s'avisent de s'ériger en prédicateurs; et je n'ai jamais su qu'on enseignât aux enfants les premiers éléments de la doctrine chrétienne, ni qu'on prît le moindre soin de leur donner aucune édution religieuse. Quant à la confession, écoutez-les eux-mêmes; ce sont de bons Grecs qui parlent, de bons israélites qui ne partagent par toute la malice de leurs coréligionnaires, et qui se montrent assez près du royaume des cieux: « Oh! que nos confesseurs ne vous ressemblent pas, » disaient quelques-uns au P. Richard, les larmes aux yeux! « Ils ne nous donnent aucun remède; ils ne savent pas nous interroger. Notre conscience est aussi chargée en sortant d'auprès d'eux, qu'elle l'était auparavant, quoique notre bourse en soit plus légère (car ils payent quelque chose toutes les fois qu'ils vont se confesser, et le confesseur règle le taux sur le nombre et la gravité des péchés); et le pis est que, après leur avoir donné nos péchés, ils les publient. Vous en trouvez fort peu, » ajoute le même père qui rapporte le fait, « qui sachent la vraie formule de l'absolution. »

Jugez maintenant des ténèbres épaisses qui doivent peser sur ce malheureux pays, des progrès désolants que doit y faire l'erreur, de la corruption et de la dépravation qui doivent y régner. Aussi, s'il surnage encore quelques maximes chrétiennes, ce ne sont presque plus, pour ainsi dire, que des vérités matérielles, qui souvent ne font pas plus d'impression sur ces âmes abruties, qu'elles n'en feraient sur un Turc qui n'en pénétrerait ni le sens ni l'esprit. La loi de

Dieu, que les Grecs défigurent tous les jours, y semble abandonnée au goût, au caprice, aux passions de la multitude; et l'on peut dire avec vérité qu'ils ne savent plus ni ce qu'ils croient, ni la raison de ce qu'ils pratiquent. C'est un fait constant, qui deviendra tout à fait sensible par ce que nous dirons plus bas. De là, des erreurs, des superstitions, des préjugés qui font pitié; de là, une morale tronquée ou mal entendue, relâchée et parfois dissolue; de là un mélange inexplicable de dévotion et de libertinage, qui rend les hommes si différents d'eux-mêmes, qui les fait courir quelquefois du pied des autels au vol ou au brigandage, et qui peut même facilement mêler sur leurs lèvres le nom de la Vierge à d'horribles blasphèmes, ou leur mettre également son image d'une main et le poignard de l'autre : de sorte que, si les choses continuaient à croître dans la même proportion, le temps viendrait où toute la masse de la nation ne saurait presque plus ce que c'est que le christianisme, en ignorerait les dogmes et les préceptes les plus essentiels, et n'en conserverait tout au plus que le nom. Et, en effet, que pourraient devenir des chrétiens auxquels on ne donne plus que le spectacle matériel des cérémonies de l'église; qui n'entendent plus que le carillon des cloches, et qui ne trouvent plus dans leurs prêtres que des bouches muettes.

Et cet état déplorable d'ignorance n'est pas nouveau chez les Grecs; il existe depuis des siècles, et les missionnaires l'ont remarqué dans tous les temps et consigné dans toutes leurs relations. Voulez-vous savoir, par exemple, ce qu'il était il y a environ deux cents ans? Écoutez le P. Richard, qui en avait été frappé, et qui était plus à portée que personne d'en juger avec connaissance : « Elle était bien dé-

chue (leur foi) dit-il, à cause de l'ignorance des prêtres, des schismes et des hérésies qui régnaient depuis tant d'années. Il faudrait faire de gros volumes pour décrire au long tous les abus contre lesquels il nous a fallu crier, et toutes les difficultés que nous avons eues à surmonter, pour arracher tant d'ivraie qui étouffait la bonne semence. » Mais laissons parler les Grecs eux-mêmes, dont le même père cite les expressions; ils confirmeront en peu de mots tout ce que j'en dis. « Nous avons à Milos, » disait un habitant de cette île, dans un entretien tenu à Santorin, en présence de ses compatriotes, « nous avons, dit-il, un évêque grec, et une si grande multitude de caloyers dans quatre monastères, et tant de papas! Néanmoins, comment est-ce que la dévotion y règne? Les femmes tiennent à déshonneur de sortir de leur logis pour aller à l'église; elles passent les années entières sans ouïr la messe. On ne sait chez nous ce que c'est que prier soir et matin, de se confesser tous les mois, et de s'approcher souvent des sacrements, comme vous voyez qu'il se pratique ici. Après que nous avons dit trois ou quatre fois: *Kyrie eleïson*, et fait autant de signes de croix (avec autant d'inclinations profondes qui les accompagnent), nous pensons être de grands saints. Combien voyons-nous de libertinage dans notre jeunesse, d'impudicité dans nos familles, d'ivrognerie à nos tables! Combien de paroles sales et de blasphèmes dans les rues! A à Milos, les crimes sont tous publics. Et quel est celui de vous, caloyers ou papas, qui se mette en devoir d'arrêter le cours de ces vices? Il est certain que nous n'avons personne capable de nous enseigner les belles-lettres ni les bonnes mœurs, et que nous manquons de bons exemples pour nous y porter. Il n'appartient qu'aux pères qui sont ici

de faire de semblables coups; ce qui est une marque évidente » dit-il ailleurs, « que l'esprit de Dieu est avec eux, et que les Francs ont la vraie religion. Si vous m'en croyez, demandez comme on vivait autrefois au château (de Scaurus) avant leur arrivée. » Mais le mal dont se plaint ce bon Grec est-il diminué aujourd'hui? Non, sans doute; les causes qui l'avaient produit à cette époque, s'étant toujours fortifiées au lieu de s'affaiblir, on doit penser qu'il a dû aller toujours croissant; et c'est aussi ce que nous voyons.

Auraient-ils jamais cru, les Grecs, lorsqu'ils brisèrent les liens qui les attachaient à nous, lorsqu'il y avait encore chez eux de la science et des mœurs, auraient-ils jamais cru, avant de s'enrôler sous le drapeau révolté de Photius et de Marc d'Éphèse, que leur religion tomberait dans l'état d'avilissement où nous la voyons aujourd'hui? Qu'es-tu donc devenue, église des Chrysostômes et des Basiles, église des saints, des docteurs et des conciles? Que sont devenus et ces lumières brillantes, qui sortaient autrefois si abondamment de ton sein pour éclairer le monde; et ces ornements magnifiques de sainteté et de vertu, dont tu étais parée avec tant d'éclat aux jours de ta prospérité? Grand Dieu! est-ce là vraiment l'église que Jésus-Christ est venu établir sur la terre? Est-ce là l'église qu'ont fondée les apôtres?

Le moyen de guérir toutes les plaies que le schisme a faites aux Grecs, et par conséquent de rallumer parmi eux les lumières de la foi, de remettre en vigueur les préceptes de la morale chrétienne, de bannir l'ignorance et la dépravation, ce serait le retour à l'unité. En rentrant dans le bercail, ils recouvreraient tout ce qu'ils ont perdu. Mais sont-ils assez préparés à cette réunion heureuse et si long-

temps désirée, pour qu'on puisse se flatter de la voir bientôt se réaliser? L'antipathie et la haine qu'ils ont vouées à l'église romaine, l'ignorance qui les aveugle, les préventions qui les dominent, l'obstination qui les enchaîne, sont autant d'obstacles qui la rendent impossible pour le moment. Consentiraient-ils aujourd'hui, dans l'état où ils sont, à vivre avec nous dans le même bercail, sous le même pasteur, sous la même autorité et dans la même foi, eux qui, pendant tant de siècles, ont nourri contre les latins des sentiments barbares; eux qui, pour la plupart, ne nous croient pas même baptisés, et qui insultent à notre foi, en nous appelant chiens de Francs, c'est-à-dire chiens de catholiques; eux qui pensent qu'il n'y a de vrai chrétien au monde que quelques milliers de Grecs ignorants, fanatiques, superstitieux, répandus çà et là sur quelques points du globe, sans chef commun, sans règle de foi; eux qui, parmi tant de peuples innombrables, se croient seuls dignes du ciel et de ses récompenses, parce que Photius, le plus méchant, le plus orgueilleux, le plus ambitieux et le plus fourbe des hommes, leur a appris par ses écrits et par ses exemples le catéchisme de la révolte, du mépris, de l'outrage contre l'église romaine; eux enfin qui, plutôt que de se réunir à nous dans les célèbres assemblées qui se sont tenues à cette fin, ont mieux aimé s'attacher au brouillon, au fougueux, au fanatique Marc d'Éphèse, que de courber glorieusement leur tête sous l'autorité majestueuse et souveraine des conciles et des pontifes romains? Plutôt turcs que latins! disent-ils quelquefois, et cette expression résume en un seul trait tout ce qu'ils pensent et tout ce qu'ils sentent à notre égard. L'idée de voir flotter le pavillon de Mahomet sur toutes leurs églises, et de les

voir toutes réduites en mosquées, les révolterait moins que celle de se voir réunis avec nous sous le même pasteur.

On a dit qu'après le succès de la révolution qui a rendu aux Grecs leur liberté et leur indépendance, ils ont essayé la réunion auprès du souverain pontife; mais qu'ils la demandaient à des conditions qui ne furent pas jugées admissibles, parce qu'elles contenaient des erreurs en matière de foi, et tendaient à faire tolérer le schisme sous une pure et vaine apparence de soumission; c'est au moins le bruit qui en a couru en Grèce. Le fait peut être vrai, mais je ne le garantis pas, et, si cette démarche a eu lieu de leur part, je n'oserais répondre d'ailleurs de la pureté des motifs. Elle pouvait être conseillée par la politique, dans la vue d'appeler sur eux la bienveillance de la cour de Rome, et plus encore celle des puissances de l'Europe. Mais j'aurais de la peine à croire que ce fût là le vœu général de la nation, et le désir sincère d'une vraie et parfaite réunion, qui eût provoqué cet essai. Du reste, ils n'auraient fait que ce que les empereurs grecs avaient tenté tant de fois, et dans de pareilles vues, surtout dans les derniers temps du Bas-Empire. Quoi qu'il en soit, ceci est toujours un hommage rendu à l'église romaine, et prouve, au moins, que, quoique la réunion ne se soit pas opérée, ou ne se soit pas maintenue, ils en sentaient le besoin, et qu'il y avait dans la conscience de la nation un ver rongeur qui lui dévorait les entrailles, tant qu'elle restait égarée hors du centre de l'unité. Mais ce qui ne put se réaliser dans les temps passés est aujourd'hui bien plus difficile encore, vu les progrès que les Grecs ont faits dans les voies de l'égarement, et les causes qui les fortifient toujours d'avantage dans leur endurcissement; et si cette heureuse réunion doit jamais s'o-

pérer, nous pouvons dire que le moment n'est pas encore arrivé, parce que les voies n'en sont pas encore assez préparées, ni l'entreprise assez mûre. Sans instruction, point de retour. Les ténèbres épaisses qui enveloppent la nation, ne peuvent que les entretenir dans leurs mauvaises dispositions, et les empêcher de voir et de juger ce que nous sommes et ce qu'ils sont.

Avant que les Grecs en viennent à cette réunion désirée, il faut qu'ils s'instruisent : il faut qu'éclairés par les lumières de la vérité, ils se dépouillent de tous les préjugés, de toutes les préventions qu'ils ont contre nous, et qu'ils apprennent à ne voir dans les catholiques que des frères et des amis ; il faut que, par eux-mêmes, ils se convainquent de leurs torts et de leur misère, jusqu'à en rougir et à se persuader qu'il n'y a réellement de salut pour eux que dans l'union à la chaire de Pierre : il faut qu'ils passent, comme les protestants, par le creuset des controverses, et qu'à force de science et de logique, entraînés de conséquence en conséquence, ils arrivent comme eux aux absurdités les plus palpables et les plus monstrueuses : il faut enfin qu'à force d'égarement, ils descendent au fond de l'abîme, et qu'avec les hérétiques de tous les temps et de tous les pays, ils aillent tomber de honte et de lassitude devant le flambeau de la doctrine catholique, et aux pieds de l'autorité légitime qu'ils ont méconnue, pour lui demander la paix, la vérité et le salut. La science seule peut les réveiller, leur ouvrir les yeux de l'intelligence, leur rendre l'ouïe du cœur et les convaincre de la nécessité de la réunion ; sans elle, il faut qu'ils restent ensevelis dans leur profonde léthargie, condamnés à ne pouvoir sentir leur état ; sans elle vos raisonnements s'adressent à un cadavre, et un

cadavre ne raisonne pas; il est dans la mort, et la mort n'entend pas. Voilà le sort de l'ignorance religieuse; et cet état malheureux est aujourd'hui celui des Grecs, avec tous ses appendices et quelque chose de plus.

Si vous voulez donc que la nation grecque se réunisse au catholicisme, il faut que son clergé se livre de nouveau à l'étude de la religion et de la théologie, car c'est par lui que la réunion totale doit s'opérer, si jamais elle s'opère; qu'il possède bien l'histoire du schisme, et qu'il apprécie à leur juste valeur la futilité des prétextes et les causes honteuses qui amenèrent la déplorable rupture; qu'il apprenne à juger du mal de la séparation par la position malheureuse qu'elle leur a faite; qu'il pèse à une juste balance les vaines raisons qui empêchent les Grecs de rentrer dans l'unité; et alors, avec un esprit libre de préventions et de préjugés, avec un cœur droit et un amour sincère de la vérité, avec une humilité et une docilité éclairées, les Grecs apprendront à se soumettre au légitime et unique pasteur que Jésus-Christ a établi sur la terre, et ils feront plus pour la réunion que n'ont pu faire jusqu'ici toutes les conférences et tous les conciles. Ils verront tout le tort qu'ils ont eu de se séparer; ils comprendront que, hors de l'unité, il n'y a que la mort, et que, sans une autorité légitime et souveraine qui juge et qui dirige dans le dogme et dans la morale, tous les chemins conduisent à l'erreur et à la perdition. La décadence toujours progressive de leur église, autrefois si brillante; l'avilissement de leur clergé, autrefois si saint, si instruit, si auguste; l'ignorance et les superstitions toujours croissantes du peuple et des pasteurs; le dépérissement, parmi eux, de toutes les vérités chrétiennes; la main terrible des Turcs, que Dieu

semble visiblement avoir appelés pour servir sa vengeance et les châtier, à proportion qu'ils se renforçaient dans le schisme; toutes ces considérations sont autant de leçons terribles qui doivent faire comprendre aux hommes intelligents, réfléchis, droits et vraiment religieux, la nécessité de se tourner enfin de nouveau vers l'église catholique, pour aller se jeter avec confiance dans les bras que leur tend toujours, avec tant d'amour, cette commune et tendre mère des enfants égarés, comme des enfants dociles et soumis. Là seulement ils trouveront la vraie science et la grâce vivifiante qui restaurent les cœurs et les esprits. Ce qu'ils ont été autrefois, lorsqu'ils se nourrissaient avec nous dans les mêmes pâturages, en est la plus forte preuve. C'est qu'une branche arrachée du tronc qui la nourrit, et privée de la sève qui la vivifie, se dessèche et pourrit; et voilà ce qui est arrivé à l'église grecque.

Si après le schisme, lorsque la passion, l'intérêt, l'orgueil, l'ambition des chefs qui avaient égaré les Grecs, n'étaient plus là pour les exciter à la révolte et pour la soutenir, lorsque les vains motifs de la séparation étaient morts avec ceux qui les avaient faussement et perfidement imaginés, si alors, dis-je, ils avaient eu un clergé éclairé, non comme les Grégoires, les Basiles, les Cyrilles, les Chrysostômes, mais un clergé instruit comme celui qui se trouve en général dans l'église romaine, animé de l'amour sincère de la vérité, guidé par les lumières et l'esprit d'en haut; s'il y avait eu parmi eux cette sève de charité, cet esprit d'union qui doit régner dans des cœurs chrétiens et les réunir tous en Jésus-Christ, le schisme serait mort en naissant. Les savants théologiens, les saints prédicateurs, guidés par la pureté de leurs vues, entraînés par la droi-

ture de leur cœur, vaincus par la force de la vérité, se seraient aperçus de l'illusion, et se seraient soumis les premiers; ils auraient éclairé et soumis les autres, auraient fait entrer dans le bercail ceux qui s'étaient égarés, et auraient arrêté leur église sur le penchant de sa ruine totale, pour l'établir de nouveau sur ses glorieuses bases. C'est que la vraie science de la religion, l'amour sincère de la vérité, la droiture du cœur, sont le poison mortel qui, de tout temps, a tué les schismes et les hérésies; et le catholicisme ne redoute pour lui que l'ignorance, la mauvaise foi, la passion, et l'aveuglement volontaire. Mais que ne peuvent pas l'orgueil, la haine et l'ignorance dans les sectes anti-catholiques?

Quoi qu'il en soit, je le répète : hors de l'union il n'y a que la mort; je parle de la mort morale et religieuse. Nous voyons, en effet, depuis la naissance du christianisme, que toutes les églises séparées sont déjà tombées, ou tombent successivement d'inanition, à côté de l'église romaine, pour lui laisser, à elle seule, pendant tous les siècles, la vie, la force et le salut. Les Grecs veulent-ils des exemples? Ils en sont eux-mêmes le plus frappant. Ils n'ont qu'à voir le chemin effrayant qu'ils ont parcouru, et l'immensité des pertes qu'ils ont faites, depuis que Photius les a égarés. Le délai ne peut que les rendre plus malades et faire appesantir sur eux la main déjà si terrible de la justice divine.

Mais augurons mieux de l'avenir religieux de la Grèce. Si notre espérance ne nous séduit pas, l'ignorance et la superstition cesseront enfin, pour faire place à l'instruction et aux saines idées; l'antipathie et la haine diminueront peu à peu, et les cœurs s'ouvriront à des sentiments plus généreux; l'obstination, l'endurcissement, les préventions, les préjugés tomberont aux pieds de la raison, éclairée par

les lumières de la science et de la religion. Déjà commence pour les Grecs une ère nouvelle de régénération, et leur pays se remplit de nombreuses écoles, où se rend avec empressement une jeunesse avide d'instruction. Dans les îles et sur le continent, on remarque dans les jeunes gens un élan animé pour les belles connaissances, que secondent partout l'enthousiasme et l'ambition des parents; et le gouvernement assujettit, dit-on, à des études et à des examens réguliers ceux qui se destinent au sacerdoce. A Santorin, grâces aux soins de son ancien gouverneur, M. Poniropoulos, aujourd'hui gouverneur de l'île de Syra, dont le zèle opérait des merveilles, on compte déjà onze écoles primaires, où cinq cents enfants reçoivent l'instruction ; et cet élancement qui se manifeste dans les voies du progrès, de la science et de la civilisation, est commun à toute la nation. Les Grecs savent tous, jusqu'au dernier des paysans, qu'ils ont été grands, et ils voudraient l'être encore; ils connaissent l'antique et illustre noblesse de leur origine, et ils voudraient la faire revivre. Aussi leur juste et louable ambition porte déjà ses fruits; et ce peuple, naguère abruti sous le joug avilissant de l'esclavage, est déjà à une distance énorme de ce qu'il était, il y a quinze ans. Avec ses nouvelles idées et par ses glorieux efforts, la barbarie s'enfuit, les esprits s'éclairent, l'ignorance disparaît, les mœurs se polissent, le fanatisme s'adoucit, et la haine contre le catholicisme diminue sensiblement. Ainsi, l'instruction, la civilisation des Grecs et leurs communications avec les autres peuples de l'Europe, qu'ils sont jaloux d'imiter, et dont ils sont ambitieux d'attirer les regards, leur apprendront peut-être que nous sommes leurs frères, et leur inspireront le désir de se rapprocher de nous, pour se retrem-

per à la source d'eau vive; et alors nous aurons le bonheur de nous serrer avec joie dans les embrassements d'une même foi, d'une même espérance, d'une même charité, dans le bercail commun de toutes les brebis de Jésus-Christ.

§ II.

ERREURS.

L'ignorance presque universelle dans laquelle est tombée l'église grecque, l'abandon de la foi et de la morale aux rêveries de la multitude; le défaut d'une autorité suprême et infaillible qui veille au maintien de la vérité et redresse les écarts; la jalousie surtout et la malignité de vouloir créer des torts à l'église romaine, et décréditer sa croyance, ont ouvert, chez les Grecs, la porte à toutes les erreurs, à toutes les superstitions, à toutes les calomnies; et, autant le peuple que le clergé, tous ont érigé en dogme mille absurdités, mille impostures, qui prouvent chez eux le plus déplorable égarement où puissent tomber des chrétiens révoltés contre l'église leur mère. Aussi, pour la plupart ne savent-ils plus ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils doivent croire, et flottent-ils abandonnés à tout vent de doctrine. Ils peuvent se forger des dogmes à volonté, imaginer une morale qui se plie et s'adapte à toutes leurs idées, à leurs goûts, à leurs passions, personne ne se mettra en peine de les redresser. Ainsi, leur schisme n'est qu'un protestantisme de fait, où ils tombent à leur insu, par suite de l'ignorance et de l'aveuglement qui laissent sommeiller la foi dans les ouailles comme dans les pasteurs.

Et il ne faut pas s'étonner de nos assertions: nous en verrons la preuve dans le long catalogue des erreurs et des superstitions qui ont été reprochées à l'église grecque.

L'envie même d'accréditer leur schisme leur a fait supposer souvent des visions ou des miracles cent fois plus ridicules et moins adroits que ceux du diacre Pâris, ou même canoniser des hommes qui n'étaient dans le fond que d'adroits imposteurs ou des fourbes hypocrites, et quelquefois des hommes d'une vie qui n'était rien moins qu'irréprochable.

Voici maintenant la liste des erreurs qui ont été notées chez les Grecs, il y a environ deux cents ans, et même avant. Nous ne prétendons pas qu'elles aient été professées toutes à la fois, ni dans tous les pays, ni, par conséquent, qu'il faille les attribuer toutes ensemble à l'église grecque tout entière; elles ont pu varier dans leur nombre, comme aussi dans leur durée, selon les circonstances, les temps, les lieux et les personnes; c'est pourquoi il serait difficile de connaître celles qui sont généralement adoptées aujourd'hui, comme celles qui peuvent être particulières à certains pays, ou à certaines classes. Mais nous devons exposer toutes celles qui ont été remarquées, dans un temps ou dans l'autre, sinon toutes à la fois, au moins séparément. On verra par là dans quelle ignorance ils se sont plongés lorsqu'ils ont repoussé la lumière qui les éclairait; ce que la haine a pu leur inspirer pour dénigrer les latins; et avec quelle facilité ils se sont égarés dans les voies de l'erreur, une fois qu'ils ont méconnu l'autorité suprême du pasteur commun de toutes les églises.

§ III.

REPROCHES DES LATINS CONTRE LES GRECS EN MATIÈRE DE FOI ET DE DISCIPLINE.

1° Les Grecs soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils ; c'est la première de leurs erreurs capitales et

celle à laquelle ils sont le plus attachés. C'est pourquoi, dans leur symbole ni dans leur catéchisme, ils n'expriment le *Filioque* (et du Fils) du symbole de Nicée, où ce mot fut inséré plus tard; et le pape Innocent a remarqué, au livre second du sacrifice, qu'ils commencèrent à changer la forme du signe de la croix, et à le former, en portant la main de l'épaule droite à l'épaule gauche, lorsqu'ils se séparèrent de l'église romaine. (Aujourd'hui, ils ne la portent pas même à la gauche, afin de marquer encore plus expressément que le Saint-Esprit ne procède que du Père.)

2° La deuxième erreur capitale, qui ne leur est pas moins chère que la première, c'est de nier la primauté de l'église romaine et du pape, et ils disent qu'ils ne reconnaissent l'autorité ni de l'une ni de l'autre. Ils prétendent que le pontife de Rome n'a pas plus de pouvoir que le patriarche grec; que tout ce qu'il fait à leur insu et sans leur participation n'est d'aucune valeur, et que tout ce que les papes ont fait depuis le septième concile est nul. Ils ont coutume d'excommunier tous les ans l'église romaine, et on a reproché, dans le temps, à leurs prêtres et à leurs religieux, d'enjoindre pour pénitence à ceux qui se confessaient à eux, de tuer les latins, en leur disant que cette action leur obtiendrait la rémission de tous leurs péchés; mais aujourd'hui, je ne crois pas que le fanatisme et la fureur du schisme aillent jusque-là.

3° Ils nient l'existence du purgatoire; mais ils l'admettent d'une autre manière, en disant que les suffrages de l'église ne servent qu'à ceux qui sont dans l'enfer; et c'est pour se conformer à cette idée qu'ils font dire des messes pour les morts, et qu'ils font leur *colivas* (offrande de fro-

ment bouilli ou d'autres grains, qu'ils distribuent aux parents et aux amis, et qu'ils mangent en poussant des gémissements pour le soulagement du défunt).

4° Ils disent que les âmes, après leur séparation d'avec le corps, ne jouiront pas de la gloire et ne souffriront non plus aucune peine jusqu'au jour du jugement universel, et que par conséquent les âmes des justes, jusqu'alors, n'entreront pas dans le ciel, ni celles des damnés dans l'enfer, mais qu'elles erreront dans les airs, comme les oiseaux du ciel. De là, sans doute, l'opinion, généralement répandue chez les Grecs, des *anéraïdes*, ou esprits follets, qu'ils croient errer d'un lieu à un autre. Cette idée fait sur eux une impression si forte et si effrayante, que souvent les plus courageux craindraient de marcher seuls dans la campagne, pendant la nuit, et se laisseraient aller à une pusillanimité ridicule. L'opinion des *vroucholacas* (*βρουχόλακας*), ou revenants, dont nous parlerons plus bas, paraît une suite de la précédente.

5° Ils disent que l'église romaine erre dans l'administration du baptême en ce qu'elle le donne par infusion, et dans la forme, en ce qu'elle s'attribue par cette forme, qui est indicative, le pouvoir d'effacer le péché originel, qui n'appartient pas aux hommes, tandis que l'église grecque n'emploie que la forme déprécative, qui laisse ce pouvoir à Dieu seul. C'est pourquoi ils rejettent notre baptême, et en nient la validité. De là vient que, lorsqu'un catholique embrasse le grécisme, ils le rebaptisent, en le plongeant jusqu'au cou dans une espèce de baignoire qu'ils appellent *colymbitre* (*κολύμπητρα*, plongeoire). C'est une condition nécessaire dont on dispense difficilement; car ils ne croient à la sincérité de la conversion, que lorsque l'apostat s'est soumis à

cette cérémonie décisive. Cette erreur est commune aux Moscovites.

6° On a dit qu'ils empêchaient de baptiser les enfants mourants avant le huitième jour; comme aussi, qu'ils refusaient le baptême et la communion aux femmes païennes qui ont certaine incommodité de leur sexe, ou quand elles se trouvent dans un accouchement périlleux.

7° On a prétendu qu'ils n'avaient pas le sacrement de confirmation, parce que, peut-être, ils le confondent avec les nombreuses onctions qu'ils font au baptême, avec lequel ils ont coutume de donner ce sacrement, qui se confère par les simples prêtres, et qu'ils ne consacrent pas le saint chrême ni l'huile sainte des infirmes.

8° Ils disent que l'eucharistie, consacrée par l'église romaine, n'est pas le corps de N. S. Jésus-Christ, parce qu'elle est consacrée avec du pain azyme; que ce pain ne peut être converti en chair par les paroles de la consécration, et que par conséquent nous n'avons pas ce sacrement. A Santorin, cependant, par un reste de la foi que les PP. jésuites avaient répandue parmi eux, les Grecs l'adorent dans nos processions, et viennent encore quelquefois, avec leurs petits enfants sur le bras, à celle de la Fête-Dieu, pour les faire bénir, avec l'ostensoir, que le célébrant leur pose sur la tête. Un grand nombre d'entre ceux qui travaillent pour les catholiques, pendant toute l'année, dans leurs vignes ou ailleurs, s'en abstiennent ce jour-là.

9° Ils prétendent que les miettes de pain fermenté qu'on prépare pour la consécration de la sainte eucharistie sont aussi le corps de N. S. Jésus-Christ, quoiqu'elles ne soient pas consacrées, et qu'elles ont la même valeur que le sacrifice dans les cas extrêmes où ils n'auraient pas le sacrifice

lui-même, ou d'hostie consacrée. C'est, du moins, ce qui a été affirmé dans un temps.

10° Ils consacrent l'eucharistie, le jour de la Cène, ou jeudi saint, et la font sécher au soleil, pour la conserver toute l'année, comme nous conservons l'huile sainte des infirmes, disant que ce jour, où Jésus-Christ institua ce sacrement, elle a plus d'efficacité. Et ailleurs, il est dit que, le jour de Pâques, ils consacrent du pain en abondance pour le grand concours du peuple qui va recevoir la sainte communion ; mais qu'après la distribution ils enfouissent ou jettent dans un puits les particules qui n'ont pas été consommées, sous prétexte qu'elles ne peuvent se conserver.

11° Ils condamnent l'église romaine de ce qu'elle met de l'eau froide dans le calice au saint sacrifice. C'est pourquoi ils y en mettent de chaude, avant de consacrer les espèces.

12° Ils écrasent et broient sur l'autel les miettes de pain sacré, les foulent dans le ciboire, pour qu'elles ne tombent pas quand il est trop plein, et celles qui restent, ils les prennent et les mangent à satiété. Quant aux hosties qu'ils consacrent le jeudi saint, ils les conservent toute l'année dans une petite boîte de bois, enfermée dans un petit sac de toile chargé de poussière, au milieu des toiles d'araignée, et suspendue à un clou au-dessus de l'autel ou derrière une image, mais sans aucune marque de respect. C'est un abus qui avait lieu, au moins anciennement, à Santorin.

13° Le jeudi saint, dans leur office, ils disent en grec, ou le disaient autrefois : *Soient confondus ceux qui, dans le sacrifice, offrent du pain azyme :* (Αἰσχυνέσθωσαν ἐν τῇ θυσίᾳ

ἄζυμον προσφέροντες,), et les Grecs de Venise le chantaient publiquement dans leur église.

14° Ils condamnent l'église romaine de ce qu'elle célèbre la messe dans les jours de carême, autres que le samedi et le dimanche.

15° Ils ne permettent pas que les latins célèbrent la messe sur leurs autels (ce qui doit s'entendre des temps où le schisme n'était pas encore entièrement consommé, dans lesquels on célébrait encore dans leurs églises, et où la communication *in divinis* était encore permise, car aujourd'hui il n'en est plus question.) S'il arrivait autrefois qu'un prêtre célébrât sur leurs autels, ils avaient soin de les laver avec de l'eau bénite, parce qu'ils les croyaient souillés et profanés par un tel sacrifice.

16° Ils croient que, dans le même jour, on ne peut célébrer deux fois la messe sur le même autel.

17° Ils croient qu'après la mort il n'y a ni satisfaction ni expiation qui puisse être utile aux trépassés; par conséquent ils nient que les suffrages de l'église et les bonnes œuvres des justes puissent servir à leur soulagement, si ce n'est à ceux qui sont en enfer. C'est la raison pour laquelle ils n'admettent pas le purgatoire.

18° On a dit que les confesseurs, au moins autrefois, n'imposaient aucune satisfaction pour le vol, ni pour la rapine. Ils enjoignaient seulement au pénitent d'aller trouver sept prêtres pour le péché, et ceux-ci lui faisaient des onctions avec de l'huile pour lui obtenir le pardon des péchés qu'il avait commis. Le confesseur se fait payer l'absolution argent comptant, à proportion du nombre et de la gravité des péchés. Il y en eut un qui offrit à M. de Villoison, en 1786, de l'absoudre pour trois piastres. Celui-ci lui ré-

pondit qu'il n'avait pas péché pour trois paras (monnaie qui, aujourd'hui, ne vaut pas la moitié d'un liard), et il se passa de l'absolution mercantile.

19° Ils errent dans l'extrême-onction, prétendant que les paroles de l'apôtre saint Jacques doivent s'entendre seulement de l'infirmité du péché et non de l'infirmité corporelle.

20° Quand leurs évêques sont consacrés, on leur enjoint quelque chose qui est contre les canons et les décrets touchant l'onction sainte.

21° Leurs prélats vendent les saints ordres, et confèrent les bénéfices ou les retiennent, comme il leur plaît. En Turquie, on achète du sultan, à prix d'argent, le patriarcat et les autres prélatures, qui se donnent quelquefois au plus offrant. C'est le sultan qui donne par conséquent, à son gré, l'investiture aux patriarches, aux archevêques, aux évêques, et les dépose de même. On dit que ce qu'il exige du patriarche, en lui conférant sa dignité, ou ce qu'il en reçoit pour toute autre contribution, le patriarche, à son tour, l'exige des archevêques et des évêques, afin de se rembourser, et que ceux-ci l'exigent pareillement des pasteurs inférieurs.

22° Ils ne connaissent pas d'excommunication pour ceux qui frappent les prêtres, les religieux ou les prélats.

23° Ils permettent le divorce et un second mariage du vivant même de l'autre partie. Cette doctrine est réduite en pratique, surtout à Astypalie, et j'en ai vu plusieurs exemples. Mais ils condamnent les secondes noces, les troisièmes et au delà, disant qu'alors, il n'y a pas mariage.

24° Ils ont dit que personne ne pèche mortellement; et ils ne condamnent pas les usures, même les plus énor-

mes. Je doute moi-même s'ils connaissent les péchés de pensée.

25° Ils croient qu'il est permis de tromper son ennemi de quelque manière que ce soit, quand bien même il faudrait se parjurer, et qu'il n'y a pas, en cela, de péché mortel; et on a dit que les confesseurs ne condamnaient pas le vol fait aux catholiques, (Je le croirais pour quelques ignorants fanatiques, mais non pour tous.)

26° Ils rejettent les crucifix et les images en bosse et en relief, et ils nous traitent d'idolâtres pour le culte que nous leur rendons.

27° Le premier dimanche du carême, dit M. de Villoison, ils canonisent l'exécrable Photius, le joignent au saint patriarche Ignace, et disent qu'ils sont dignes, tous les deux, d'une éternelle mémoire.

En distinguant bien tous les points, le P. d'Anjou notait, dans son Traité du schisme des Grecs, quarante-cinq erreurs; il y a plus de deux cents ans, et en 1638, le P. Sirmon en citait quarante-six. Mais qui peut arrêter ou déterminer un nombre précis dans un pays où nulle autorité ne règle et ne fixe plus la croyance, et où les erreurs peuvent naître de tous les côtés, partout et tous les jours, selon que chacun se plaît à en imaginer ou que l'ignorance lui façonne le cerveau? Aussi, c'est ce qui portait autrefois le P. Richard à s'écrier: « Quelle hydre a jamais produit tant de têtes! Quel champ, tant de zizanie! Quel bocage, tant d'épines comme la Grèce produit encore aujourd'hui tant d'hérésies! » Mais, après avoir dit ailleurs que le nombre des erreurs est diminué, il fait, lui aussi, un catalogue, dont voici celles qui ne sont pas parmi les précédentes, et que nous rapporterons comme complément.

§ IV.

ERREURS NOTÉES PAR LE P. RICHARD.

1° Comme les Grecs, immédiatement après le baptême reçoivent la confirmation, les prêtres se disent les vrais ministres (ordinaires) de ce sacrement, autant que de celui du baptême; et, qui pis est, ils ne font pas renouveler le saint chrême, selon l'ordre de l'église; mais, continuant à y mettre toujours de la nouvelle huile pendant trente et quarante ans, ils laissent à douter s'ils ont la matière nécessaire pour ce sacrement.

2° Ils achètent de l'évêque la permission de confesser.

3° Ordinairement ils ne se servent que d'une prière (la forme déprécative) par laquelle ils demandent pardon pour leurs pénitents, outre que, quelquefois, celui qui a la permission de confesser, n'est pas prêtre, mais seulement diacre; et souvent, en voulant donner des pénitences publiques pour des péchés occultes, comme de ne pas communier de sept ans, pour un inceste, etc. ils rendent la confession odieuse et diffament le pénitent.

4° La plupart des prêtres ne se confessent qu'une fois l'an, en carême, quoiqu'ils célèbrent souvent. D'autres prêtres se persuadent, qu'en récitant une prière qu'ils appellent *métalepse* (μετάληψις, participation ou communion), par laquelle ils confessent à Dieu leurs péchés et lui en demandent pardon, ils reçoivent le pardon de tous leurs crimes, sans qu'il soit nécessaire de se confesser à un homme.

5° Tous les Grecs, dès le berceau, communient tous les ans, le jeudi saint; mais ils ne s'approchent de la confession qu'à l'âge de douze ou treize ans.

6° Quand le prêtre sort du petit autel, à l'offertoire, pour passer au grand (à côté du grand, qui est au milieu,

il y en a deux petits sur la même ligne, un de chaque côté, comme pour servir de crédence, et les trois sont dans le sanctuaire, cachés aux regards du peuple par une haute cloison couverte de dessins ou d'ornements sculptés, gravés ou en relief), le peuple qui est présent, adore le pain qui n'est pas encore consacré, et témoigne plus de dévotion en cette action, qu'au temps de la consécration ou après; car, au temps de la consécration, on éteint les cierges qu'on avait allumés pour l'offertoire.

7° Plusieurs suivent encore à présent l'hérésie de Photius, de Marc d'Éphèse, de Nicéphore Callixte, de Michel Cérulaire, et d'autres docteurs schismatiques, enseignant que la consécration en azyme est nulle, ne tenant point le pain sans levain pour un vrai pain; et soutiennent que Notre-Seigneur changea l'azyme en pain levain avant d'instituer le sacrement de l'eucharistie.

8° S'il arrive qu'un prêtre latin dise la messe sur leurs autels, ils les lavent avec de l'eau bénite, comme s'ils avaient été pollués. Dans les îles, cette hérésie n'a pas tant de vogue, et les Grecs viennent facilement entendre notre messe. (Il est arrivé quelquefois que les Grecs faisaient secrètement des ordures sur nos autels, dans des églises isolées.)

9° Il y en a qui sont dans l'opinion de Marc d'Éphèse et d'autres euchites, qui croient que la consécration ne se fait pas en vertu des paroles sacramentelles, mais par les prières du prêtre. Et je crois que cette méchante coutume d'éteindre les cierges, quand le prêtre est pour prononcer les paroles de Notre-Seigneur, provient de cette hérésie, quoique le peuple ni même les prêtres de nos îles n'en puissent donner la raison.

10° Ils condamnent l'église romaine de ce qu'elle ne

permet pas la communion aux laïques sous les deux espèces; de ce qu'elle interdit la communion aux petits enfants, et de ce qu'elle ne permet pas aux prêtres de se marier. (J'ai ouï dire que chez eux le mariage n'est permis que pendant le diaconat, et que, si les prêtres viennent à perdre leur femme pendant leur prêtrise, ils ne peuvent pas en prendre une autre.)

11° Avec de l'argent, on obtient de l'évêque quelque dispense que ce soit. Ceux mêmes qui sont mariés, obtiennent la licence de quitter leur femme légitime et d'en épouser une autre; quoique, à dire le vrai, il n'y ait que des libertins et des gens de mauvaise vie qui sollicitent une pareille dispense.

12° Les quatrièmes noces sont exécrables parmi eux, et à peine permettent-ils les troisièmes.

13° Ils ne gardent point d'interstices dans la réception des ordres, non plus que l'âge déterminé par les anciens canons. On voit des prêtres âgés seulement de seize ou dix-sept ans. Ils n'ont que quatre ordres : ceux de lecteur, sous-diacre, diacre et prêtre. Tous les ordres se donnent à prix d'argent, parce que l'évêque paye lui-même deux mille écus pour se faire sacrer, et que le patriarche paye aussi à proportion au sultan.

14° On lit dans leur *nomina* (choses légales, de *νόμος*, loi), qui veut dire leur droit canon, que celui qui a été ordonné par un évêque excommunié ne doit jamais dire la messe, s'il savait qu'il fût tel; que s'il ne le savait pas, après qu'il l'aura appris, il doit aller trouver un autre prêtre qui ne soit pas excommunié, et recevoir de lui les ordres sacrés.

15° Ils confèrent plus souvent l'extrême-onction aux sains qu'aux malades, comme si ce sacrement était une

partie du sacrement de pénitence. Quand quelqu'un a commis une fornication ou un adultère, après s'être confessé, il doit recevoir les saintes huiles, qu'ils appellent *evtchéléon* (εὐχέλαιον), c'est-à-dire extrême-onction; nonobstant qu'il se porte bien; et comme plusieurs se trouvent entachés du vice d'impureté, de là vient que les saintes huiles, parmi les Grecs, sont plutôt pour les gens sains que pour les malades. Je dis plus : rarement ceux qui meurent désirent recevoir ce sacrement, sinon quand ils ont mené une vie fort libertine et infâme. Outre ce grand abus, je trouve que les Grecs sont fort différents de nous dans l'administration de ce sacrement; car ils se servent d'huile commune et non bénite par l'évêque. La forme qu'ils emploient est tout à fait différente de la nôtre; de plus, ils n'oignent pas les organes des cinq sens, mais seulement le front, les joues, le menton et les mains; et, selon qu'il est prescrit dans leur rituel, il faut que sept prêtres s'assemblent pour administrer ce sacrement. J'ai vu, dit le même père, qu'un chacun de ces prêtres oignait les mêmes parties et prononçait les mêmes paroles. Je laisse aux théologiens à décider si telle onction (par chacun d'eux) est un vrai sacrement, et si le moribond, qui est oint sept fois, reçoit sept fois la grâce du sacrement.

16° Quoique tous prient pour les morts, qu'ils fassent dire des messes et qu'ils donnent beaucoup d'aumônes pour les soulager, il y en a peu qui croient au purgatoire. Quelques-uns admettent un troisième lieu, mais ils ne veulent pas accorder qu'il soit plein de feu. D'autres ne croient qu'au paradis et à l'enfer, se persuadant que, par leurs prières et leurs aumônes, ils peuvent délivrer les âmes de leurs parents des flammes éternelles, et que saint Grégoire délivra l'âme

de Trajan. Mais la plupart d'entre eux, suivant la fausse doctrine de Xanthopoulos, écrite dans leur *Triodi*, et qui se lit le premier vendredi de carême dans leurs églises, tiennent que les âmes des bons et des méchants sont retenues dans un certain lieu ordonné de Dieu à cet effet, et que, ni les bons n'ont reçu leur récompense, ni les méchants leur punition, mais que tous attendent le dernier jugement; avec cette différence que les bons se consolent dans l'espérance qu'ils ont de jouir un jour de la gloire éternelle, et que les méchants s'affligent et s'attristent pour l'appréhension qu'ils ont de souffrir les peines dues à leurs péchés. Par conséquent, ils n'admettent pas de jugement particulier, ni ne veulent accorder que les saints soient dans le ciel, quoiqu'ils en célèbrent les fêtes, et que cent fois ils le chantent dans leurs églises. Selon eux, les anges et les saints ne peuvent voir l'essence de Dieu; c'était l'erreur des palamites.

17° Tous disent communément qu'on ne peut recevoir que les sept premiers conciles, et les prêtres font accroire au peuple qu'à la fin du septième un ange descendit du ciel, et assura que tout ce qui concernait la foi était conclu, et qu'il n'y avait plus rien à déterminer ni à ajouter.

18° Ils se moquent de nos indulgences, de notre eau bénite, à cause que nous y mettons du sel; et les Grecs de Santorin prétendent qu'elle n'est pas bonne, parce que, après un certain temps, elle se corrompt, et que la leur, qu'ils tiennent dans des bouteilles bien hermétiquement fermées, est miraculeuse, parce qu'elle ne se corrompt pas. D'où ils concluent que nous ne sommes pas dans la vraie religion; et les moines se servent malicieusement de ce fait pour abuser les simples et les pervertir.

19° Ils blâment les latins de ce qu'ils se mettent à genoux pendant les offices divins, et quelques-uns ont excommunié dans un concile provincial ceux qui le faisaient.

20° Ils tiennent pour immondes les femmes qui ont leurs infirmités naturelles, et ne leur permettent pas alors d'entrer dans l'église, ni de recevoir les sacrements, ni de baiser les images.

21° Ils se sont obstinés à ne pas recevoir le nouveau calendrier, pour ne pas s'accorder avec l'église romaine; et c'est pour eux un signe expressif de séparation.

22° Les moines de Jérusalem apportaient avec eux de petits cierges qu'ils distribuaient dans les maisons à ceux de qui ils attendaient quelque aumône, avec assurance que ces cierges avaient été allumés par le feu du ciel, et ils pervertissaient ainsi les simples catholiques.

23° Ils croient qu'il n'est pas permis à un prêtre de tuer un poulet.

24° Les sortiléges sont communs parmi eux. Ils se servent de paroles magiques, nouent l'aiguillette, et se munissent de certains caractères.

§ V.

REPROCHES DES GRECS CONTRE LES LATINS.

Ils disent que nous ne chantons pas l'*alleluia* dès les premiers jours de la Septuagésime jusqu'à Pâques; que, dans les autres temps de l'année, nous voyons et nous adorons la croix, mais que, pendant le carême, nous la couvrons d'un voile; que le samedi saint nous tirons la sainte eucharistie d'un lieu où elle est cachée pour la montrer au peuple, comme si Jésus-Christ ressuscitait du tombeau;

qu'alors nous chantons tout à coup *allelaia* à grands cris, et que, souvent, nous crions pendant plusieurs heures la manière dont Jésus-Christ est ressuscité (ils entendent parler, sans doute, de l'hymne *O filii et filiæ*); que nous appelons seulement *sainte Marie*, la Sainte-Vierge, mère de N. S. Jésus-Christ; que lorsque nos prêtres administrent le sacrement de l'extrême-onction, ils étouffent les mourants; que nous mangeons tous la graisse de cochon; que nous péchons mortellement, en ce que nous usons de viandes d'animaux suffoqués et d'autres, prohibées dans l'ancienne loi; que la semaine de la Quinquagésime, où ils s'abstiennent de tout, même du laitage, nous mangeons de la viande; que nos moines, pour la plus légère indisposition, violent l'abstinence, et que, lorsqu'un d'entre eux est promu à l'épiscopat, il mange intrépidement de la chair; que nous faisons abstinence le samedi, et que si la fête de la Nativité de N. S. Jésus-Christ ou de l'Épiphanie tombe ce jour-là, nous ne la rompons pas; que nous péchons mortellement en ce que, le samedi, gardant l'abstinence, nous mangeons des œufs, du fromage, du lait le mercredi et le vendredi, jours où ils s'en abstiennent, et que nous en laissons manger aux enfants pendant le carême; que nous ensevelissons les morts les mains étendues en bas, et non placées en forme de croix; que, quand les enfants sont arrivés à l'âge viril, nous les oignons d'huile pour la rémission des péchés, et nous semblons les baptiser deux fois (à la confirmation, sans doute); que les prêtres célèbrent la messe trois ou quatre fois sur le même autel et dans le même jour, tandis que les Grecs ne célèbrent qu'une seule fois; que le même prêtre célèbre aussi plusieurs fois le même jour et sur le même autel, lui qui devrait s'estimer heureux de pouvoir

célébrer dignement une fois; que toute personne de tout âge, de tout sexe, de tout ordre, peut approcher de l'autel, et que, pendant le saint sacrifice, les femmes mêmes peuvent s'asseoir sur les siéges des prêtres; que nous faisons peu de cas de l'eucharistie, parce que, quand nous portons le saint viatique aux malades, nous le portons et nous l'administrons sans lumière, et que ceux qui suivent les camps la mettent dans des habits; que pour le sacrifice nous nous servons des mêmes nappes que nous avons pour nos tables ordinaires, *et vice versa;* que nous célébrons les saints mystères dans un temps prohibé par l'église catholique; que nous méprisons entièrement la liturgie de saint Jean Chrysostôme, et que nous n'admettons ni ses écrits ni ceux de saint Basile; que nos évêques portent des anneaux, par la raison qu'ils se disent les époux de leurs églises, tant leur manière de penser touchant les saints mystères est, disent-ils, grossière, et qu'ils vont à la guerre; que nos prêtres se rasent la barbe, comme des soldats, ce qui est contre les constitutions apostoliques; que nous n'honorons pas les reliques des saints; que les promotions des évêques ou les ordinations ne se font pas en tout temps, mais seulement aux quatre-temps et à jour prescrit; que les prêtres ne sont pas distingués des laïques, et qu'ils vont à l'autel la tête couverte; qu'ils servent de diacre, et qu'ils ne peuvent se marier ni, en cet état, célébrer les saints mystères; que la nuit de Noël nous faisons des explosions avec des vessies autour de l'autel pour apprêter à rire; que la semaine de la Passion, après avoir éteint toutes les lumières, nous faisons du bruit dans nos églises, en frappant sur les bancs, sur les tables, sur les murailles, à coups de maillet; que deux frères peuvent épouser deux sœurs.

Voilà les reproches absurdes que nous ont adressés les Grecs dans un temps ou dans l'autre. Je ne prétends pas que toutes ces rêveries doivent être attribuées à leur église tout entière, ni qu'ils nous les fassent tous aujourd'hui; mais je les cite, parce qu'ils ont été notés par les écrivains contemporains.

Il est aisé de voir la vanité, le ridicule, la fausseté, l'injustice de ces imputations; elles ne peuvent avoir d'autre cause qu'une ignorance grossière, que la malignité et l'imposture qui ont porté les Grecs à condamner chez nous les usages mêmes les plus légitimes, par la raison seule qu'ils étaient différents des leurs, et qui en ont fait imaginer tant d'autres dans le but seulement de nous dénigrer, et de fomenter contre nous la haine et le mépris de leurs coreligionnaires. C'est pourquoi l'envie criminelle d'attribuer des erreurs et des torts à l'église romaine et de décrier sa croyance ou ses pratiques, le plaisir impie de la calomnier et d'exhaler leur venin contre elle, leur a fait dire ou condamner tout ce qu'ils ont voulu, même ce qu'ils ne connaissaient pas ou ne comprenaient pas; et pour satisfaire leur haine ils ont oublié, à son égard, toute pudeur, toute raison, toute justice. S'ils avaient mieux connu cette église, mère de toutes les églises; s'ils avaient voulu l'étudier et la juger avec bonne foi, avec impartialité, avec un esprit vraiment chrétien, sans passion, sans prévention, sans préjugé, ils auraient évité les calomnies haineuses et grossières, les assertions puériles et ridicules qu'ils n'ont pas rougi d'avancer contre elle. Ils auraient vu qu'il n'y avait rien dans ses dogmes, dans sa morale, dans son culte, dans sa discipline, dans ses usages, qui ne fût entièrement conforme à l'esprit de la vraie religion, inspiré par la plus

haute piété, avoué par la plus rigide raison, d'accord avec la plus saine théologie, infiniment respectable dans ses motifs, et que leurs pères, avant le schisme, n'eussent regardé comme très-légitime. Ils auraient remarqué que parmi les articles qu'ils blâment ou qu'ils condamnent, il y en a plusieurs qui nous ont été autrefois communs avec eux, lorsque les deux églises étaient encore unies, et que tous leurs patriarches, avant l'exécrable Photius, regardaient comme un devoir et une gloire d'avoir l'approbation du pontife romain et d'être en communication avec cette église qu'on trouve aujourd'hui si digne de blâme et de mépris, quoiqu'elle soit encore telle qu'elle était alors. Du reste, si dans quelques églises particulières il pouvait y avoir quelque chose de condamnable, l'église mère le désavoue, et on ne doit pas le lui imputer.

Mais les Grecs, qui nous condamnent si témérairement et si injustement, avec tant d'ignorance et de malice, pourraient-ils se laver eux-mêmes des justes reproches qu'on leur fait, et justifier toutes les erreurs, les abus, les superstitions, les absurdités qui déshonorent depuis si longtemps leur église? Pourraient-ils surtout nous prouver qu'ils ont eu de bonnes raisons de se séparer de nous, et que le schisme n'était qu'une inspiration divine, descendue du ciel pour le salut de la chrétienté? Oseraient-ils soutenir que leur église, telle qu'elle est aujourd'hui, est vraiment l'église qu'ont fondée Jésus-Christ et les Apôtres, cette église qui doit toujours être éclatante de lumière, et être toujours dirigée par le Saint-Esprit; cette église qui doit être toujours nécessairement sainte et sans tache dans sa croyance, dans sa morale, dans son culte; cette église qui est essentiellement une, et où tous les membres doivent par conséquent

vivre réunis sous un seul et même chef, à l'ombre de la chaire de Pierre; cette église universelle qui embrasse tous les lieux, tous les temps et toute la doctrine que lui ont laissée ses divins fondateurs? Qu'ils examinent, qu'ils cherchent de bonne foi, qu'ils jugent sans passion, et ils trouveront partout leur condamnation: ils la trouveront dans l'Écriture, dans la tradition, dans leurs docteurs, dans leurs conciles; ils la trouveront dans les efforts que fit la nation pour résister au schisme et conserver l'unité; ils la trouveront dans les hommages nombreux que rendirent au pontife romain, non-seulement le peuple et le clergé, mais les auteurs mêmes et les fauteurs du schisme, un Photius, qui se croyait toujours mal assis sur le trône qu'il avait usurpé, tant que le pasteur universel ne l'eut pas reconnu, et qui ambitionnait toujours et demandait avec tant d'ardeur son approbation et sa communion, tant qu'il eut quelque espoir de l'obtenir; ils la trouveront dans les essais nombreux de réunion qu'ont si souvent faits leurs empereurs, qui, dans leurs pressants besoins, retournaient à l'église romaine; ils la trouveront dans les motifs criminels qui les poussèrent à la séparation, et dans les moyens impies qu'employèrent pour arriver à leurs fins ceux qui la causèrent; ils la trouveront enfin dans ceux qui, aux conciles de Florence et de Lyon, eurent assez de lumières, de raison, de droiture, de conscience, de force et d'indépendance pour renoncer au schisme et abandonner une cause qui ne pouvait être soutenue que par la passion et la mauvaise foi. Et aujourd'hui même, si la haine, la prévention, l'ignorance, l'orgueil, les préjugés ne les aveuglaient pas, il s'en trouverait des milliers parmi eux qui les condamneraient et reviendraient à nous.

Que les Grecs lisent l'histoire de leur église : ils apprendront qu'autrefois elle n'était pas couverte des souillures que nous lui voyons aujourd'hui ; parce qu'alors elle faisait partie de la vraie église, et que par conséquent elle participait à la pureté, à la sainteté, à l'esprit, à la vie, aux lumières de la mère commune, dans laquelle seule toutes les églises particulières peuvent trouver la vie. Ils verront qu'elle était essentiellement soumise au père commun de tous les fidèles, inviolablement unie et attachée à la chaire de Pierre, à ce centre de l'unité catholique, dans lequel seul résident la vérité et le salut, et hors duquel n'ont fait que s'égarer dans les voies de l'erreur et de la perdition toutes les sectes qui s'en sont éloignées. Puis donc que les Grecs vivent aujourd'hui sous d'autres lois que celles qu'a connues leur ancienne église ; puisqu'ils ont répudié ses maximes, méconnu ses principes, condamné sa conduite ; puisqu'ils n'ont plus ni le même chef, ni le même centre qu'elle avait ; puisqu'ils ont renoncé à la communion de l'église universelle, à laquelle elle devait, sous peine de mort, être unie par le fond de ses entrailles ; en un mot, puisqu'ils vivent dans les camps de la révolte et sous d'autres étendards que ceux qu'elle suivait, ils ne sont plus maintenant ses enfants légitimes, et par conséquent ils sont aussi séparés de la vraie église grecque, qu'ils le sont de la vraie église romaine, parce qu'elles ne formaient toutes deux ensemble qu'une seule et même église, sous l'autorité suprême d'un seul et même pasteur, dans un seul et même bercail, dans un seul et même pâturage. Non, disons-le hardiment, ils ne sont plus les légitimes descendants des Grégoire, des Basile, des Cyrille, des Chrysostôme, et de tant d'illustres saints de cette église, que l'univers catholique honore ; ils

ne sont que les dupes malheureuses de Photius, de Michel Cérulaire et de Marc d'Éphèse, qui ne les ont séduits et amenés hors du troupeau commun que pour les égorger. Ils ont renoncé à la succession précieuse des premiers, succession qui faisait leur gloire, leur richesse, leur bonheur, et une des plus belles portions de l'héritage de Jésus-Christ; nous l'avons recueillie. Ils ont saisi avidement celle des seconds, qui les a perdus; nous la répudions, nous la réprouvons, nous la frappons de tous nos anathèmes. C'est donc nous qui sommes les seuls et vrais héritiers de ceux dont ils se disent faussement descendus. Nous avons toute leur doctrine; nous n'y avons rien ajouté, rien changé; nous n'en avons rien retranché; et nous brûlons du désir de marcher sur les traces que nous ont marquées leurs admirables et héroïques exemples. Grecs, imitez en tout leur doctrine, imitez leurs vertus, et nous voilà unis : car, eux aussi, ils étaient unis à la chaire de Pierre.

§ VI.

SUPERSTITIONS ET CRÉDULITÉ POPULAIRES.

Il existe chez les Grecs une foule de superstitions qui consistent à croire ou à pratiquer, contre toute raison, les choses les plus ridicules et les plus absurdes, ou qui leur font employer des moyens criminels et indignes de la religion, pour se guérir ou se préserver de certains accidents. Je ne citerai que quelques faits des plus connus et des plus ordinaires, pour montrer jusqu'à quel point ils s'aveuglent dans cette matière, et jusqu'où ils poussent la crédulité et même le charlatanisme.

Ils croient que les morts dont le corps ne se dissout pas

dans l'espace de temps ordinaire, sont damnés, ou qu'ils sont liés de quelque terrible excommunication qui les empêche de se dissoudre; et alors il font dire des messes, font faire des prières, et distribuent des aumônes pour obtenir de Dieu que ces corps soient dissous. Santorin en a fourni naguère un exemple. Aussi, conformément à cette croyance, les évêques, dans la censure qui retranche quelqu'un des membres de la société chrétienne, se servent quelquefois de cette clause dans la sentence d'excommunication: *ἄλυτος καὶ ἀδιάλυτος, qu'il ne puisse être délié ni dissous.*

Lorsque les femmes ont des maladies hystériques ou autres qui leur occasionnent des crispations de nerfs, des spasmes, et les font paraître comme dans un état d'aliénation, on s'imagine que ces maladies, qui sont fréquentes en Grèce, ou du moins à Santorin, ne sont autre chose que des possessions des anges ou des démons; alors les papas, usant de leur charlatanisme pour escroquer de l'argent, les soumettent à mille tortures pour les déposséder. Ils mènent la malade à l'église, récitent sur elle des prières et surtout les Évangiles, pour exorciser le démon, et cet exorcisme peut durer des semaines entières. Ils la lient, ils la garrottent comme un criminel, et il n'y a pas moyen d'échapper des mains de ces bourreaux. Si elle devient furieuse, ou si elle se met en colère, comme cela peut arriver facilement à cause de la manière brutale dont on la traite, ils pensent que c'est le démon qui s'agite en elle et la met dans cet état; et, pour calmer sa fureur et forcer le malin esprit à rester tranquille, ils la frappent à coups de poing ou même à coups de bâton, ils la tirent et la traînent par les cheveux, pour la forcer de confesser le nom du démon qui la possède. Elle a beau crier, se plaindre,

demander miséricorde, les papas croient que c'est un signe de victoire sur l'ennemi qu'ils veulent chasser, et ils n'en sont que plus encouragés à tourmenter cette malheureuse. Si elle guérit, ils ont soin d'écorcher les cierges qui servent à cette tragique cérémonie, et disent que le diable en se retirant en a emporté un morceau, et qu'il est sorti par la bouche ou par les yeux. J'en ai vu, ou plutôt j'en ai entendu raconter des exemples, pendant mon séjour à Santorin. Mais anciennement, ces sortes de scènes comiques et tragiques en même temps étaient plus fréquentes. J'en citerai une, rapportée par le P. Richard, qui en fut à peu près témoin; elle mérite d'être connue, et elle pourra donner une idée de toutes les autres.

« La signora Anésina (Agnésine), dit-il, avait demeuré ainsi quatorze mois (sans sortir), après la mort de son mari, avec qui elle n'avait vécu qu'un mois; tellement qu'elle était si plongée dans la mélancolie, que cette humeur noire, gagnant son cerveau, la fit entrer en frénésie. Son frère, ne se fiant pas à ce que nous lui avions dit touchant les causes et la nature de sa maladie, fit venir un vieux prêtre grec, lequel, entendant cette dame extravaguer, porta incontinent sentence qu'elle était possédée (ἔχει ἀερικόν), et qu'il fallait la faire porter dans une église afin de l'exorciser dès le lendemain. (On disait ἀερικόν (*aericon*), quand la personne était censée possédée du malin esprit, et ἀγγελικόν (*angelicon*), quand elle était tourmentée par un ange.) On obéit à cet oracle trompeur, et, quoiqu'elle fût dangereusement malade, on l'enleva par force, et on la transporta sur un haut rocher, en une église grecque, où elle demeura trois jours et trois nuits, avec des cruautés qui tiennent de la tyrannie et sont quasi

inconcevables. A peine lui permettait-on de boire un peu d'eau ; et quand elle se plaignait tant soit peu, incontinent on la chargeait d'injures et souvent de coups, jusque-là que, pour la presser à dire le démon dont elle était possédée, et d'avouer son nom, on lui brûla le menton avec du soufre. Pauvres insensés ! comment était-il possible d'apprendre le nom du démon, puisqu'elle n'était pas possédée ?

« Mais ce qui était bien plus ridicule pour eux et digne de compassion pour elle, c'est qu'à force de coups ils voulaient qu'elle dît ce qui n'était pas; et, quand aux interrogations d'exorcismes touchant son nom elle répondait qu'elle s'appelait Anésina, c'était pour lors que ces messieurs se mettaient en colère, et, s'y mettant, ils lui en faisaient sentir les effets, et voulaient absolument qu'elle leur dît un autre nom que celui qu'elle avait, et qu'elle confessât avoir ce qu'elle n'avait pas. Enfin, ils la tourmentèrent si bien, que pour se dépêtrer de leurs mains, après leur avoir réitéré plusieurs fois : « Que voulez-vous donc que « je vous dise? Jamais on ne m'a dit qu'à mon baptême on « m'eût donné un autre nom que celui d'Anésina; si vous en « savez un autre, dites-le-moi; pour moi, je n'en sais point. » Néanmoins, voyant qu'ils jouaient à l'assommer et à la faire désespérer, tant pour les contenter que pour s'échapper d'eux, elle en forgea un autre (je ne me souviens pas quel il fut). Tant il y a que ces pauvres ignorants s'imaginèrent avoir gain de cause; ὤ! τώρα, dirent-ils, τὸν εὑρήκαμεν, νὰ εὐγῇ θέλει : *Oh ! maintenant nous l'avons trouvé; il sortira.*

« Enfin, après trois jours d'exorcismes, ils la ramenèrent dans son logis, où j'allai la visiter. Aussitôt qu'elle m'aperçut, les larmes lui tombèrent des yeux, et, jetant un grand soupir, elle me dit : « Voyez, mon père, comment ces bar-

« bares m'ont traitée. » Je la consolai comme je pus. Le lendemain je la confessai et la fis communier, et par la grande dévotion qu'elle témoigna pour la sainte eucharistie, elle fit voir à ces pauvres abusés combien ils se trompaient de la tenir pour ce qu'elle n'était pas. Peu de temps après la sainte communion, elle rendit sa bienheureuse âme entre les bras de celui qui l'avait voulu sanctifier par sa présence. »

J'aurais à rapporter encore des exemples d'une pareille superstition, accompagnée de traits de barbarie qui ont eu lieu de mon temps, mais je les omets, crainte de m'étendre un peu trop; comme aussi j'en omets tant d'autres des temps antérieurs, que je crois inutile de citer après celui que nous venons de voir, et qui doit tenir lieu de tous ceux que je laisse de côté. Tel était alors, et tel est encore l'esprit général.

On attribue une infinité d'autres accidents à la malice du malin esprit, et les prêtres entretiennent le peuple dans cette croyance, pour aller faire des lectures ou des exorcismes sur les prétendus possédés, et s'enrichir aux dépens de leur crédulité. Une pauvre femme avait disloqué sa mâchoire, et ne pouvait fermer sa bouche; désolée de son accident, elle crut que le démon lui avait fait ce mauvais coup. Un médecin la rencontre en son chemin, au moment où elle allait chez le papas faire lire les Évangiles sur elle, et, se montrant aussi habile que le diable avait été méchant, après l'avoir plaisantée sur sa démarche superstitieuse, il lui remet la mâchoire dans un clin d'œil, et la renvoie chez elle pleine de joie et bénissant son libérateur, M. le docteur Pinto.

Les Grecs, surtout les femmes, ne couperaient pas un habit le samedi, crainte que la mort n'arrivât bientôt, et

que l'habit ne leur servît de suaire ou, comme ils le disent en grec, de *sabanon* (*σαβάνον*). Ils évitent de tourner les pieds de leur lit du côté de la porte, dans l'idée que c'est un mauvais augure qui présage et attire la mort. Ils prétendent guérir certaines maladies de la peau sur la figure avec du grain d'orge, en formant un certain signe sur la partie malade avec le grain, et le jetant ensuite dans une citerne. Les capitaines de navire ne partiraient pas tel ou tel jour de la semaine, le mardi, je crois, et le vendredi, dans la crainte de s'exposer à un naufrage ou à quelque autre malheur certain; mais ils ne font pas difficulté de partir le dimanche, même sans entendre la messe. Ils ressemblent, en cela, à quelques-uns de nos capitaines provençaux, qui, comme les Grecs, croient aux jours heureux ou malheureux. Quand ils sont surpris sur mer par une trombe marine, ils la rompent en enfonçant la pointe d'un couteau dans le mât du bâtiment. Ils croient au maléfice, à la magie et à l'enchantement, et l'on prétend qu'il y en a qui font pacte avec le démon. Un Grec fit tomber, à Santorin, un bœuf roide sur la place, par certains signes ou certaines paroles. Ils sont persuadés qu'il y a, dans le regard de certaines personnes, une vertu maligne qui fait sécher les plantes, les herbes, les fruits, même sans le vouloir, rend les hommes et les animaux malades, ou même les fait mourir, sans qu'on puisse y apporter remède, et on en cite une foule d'exemples réels ou imaginaires; c'est ce qu'ils appellent *tharmi* (*θαρμή*), du mot *charme*, sans doute, qu'ils auront fait passer du français dans leur langue. Aussi, quand ils regardent, par exemple, un bel enfant, et qu'ils parlent avec admiration de sa beauté, de sa santé, de son embonpoint, ils ont soin d'ajouter, pour empêcher le tharmi, ou

la mère l'ajoute aussitôt au compliment : Νὰ τὸν βλέπῃ ἡ Παναΐα ! *Que la Sainte-Vierge le garde!* Dans le Péloponnèse, il ne faudrait pas aller demander du feu ou de la lumière à son voisin avant le lever du soleil ou après son coucher; fussiez-vous dans la dernière nécessité, on vous laisserait mourir impitoyablement.

Tous les Grecs croient beaucoup aux revenants et y ajoutent des idées extravagantes. Ils sont dans la persuasion qu'il revient des esprits et des spectres horribles dans les lieux où il a été commis quelque meurtre. Cette opinion est fort ancienne chez eux, et elle existait aussi chez les Romains. C'est pour cela que, comme nous l'avons déjà dit, ils ont grand'peur de marcher de nuit pour aller d'un village à un autre. Le P. Richard raconte que, après la mort d'un scélérat de Santorin, les caloyers, se persuadant que le démon qui avait possédé son âme ne manquerait pas de saisir son corps, et qu'il deviendrait *vroucholacas* (βρουχόλακας, revenant), pour troubler leur repos et tourmenter les vivants, firent mettre ce corps infect dans un grand coffre de bois, puis, perçant le cœur avec une broche de figuier sauvage, s'imaginèrent que, étant percé de la sorte, il ne serait plus en la puissance du démon. Cela fait, ils remplirent ce grand coffre de terre, et le firent fouler aux pieds par des portefaix.

« Quant aux corps qui ne se disolvent pas, et dont nous avons déjà dit un mot, ils croient qu'ils sont animés par des démons qui s'en servent pour effrayer les vivants. Par conséquent, quand ils se croient tourmentés par les malins esprits, ils s'imaginent que le démon s'est emparé de quelque corps qu'ils désignent, et, pour le délivrer de la tyrannie, les prêtres prennent la permission de l'évêque, et

s'assemblent le jour du samedi, dans la persuasion qu'un autre jour ils ne trouveraient pas au tombeau le corps qui sert de retraite au démon. Là, après quelques prières, ils déterrent le corps de celui qu'ils croient être vroucholacas; et quand ils le trouvent entier, frais et plein de sang, ils tiennent pour assuré qu'il servait d'instrument au démon. C'est pourquoi ils le conjurent, à force d'exorcismes, de quitter ce corps, et ne cessent de l'exorciser jusqu'à ce que le démon se soit retiré, et que, en se retirant, ce corps vienne à se dissoudre, à perdre peu à peu sa couleur et son embonpoint, et demeure pesant, puant et hideux. Pour mieux s'en délivrer, on le brûle; et, le corps brûlé, tout cesse. » (P. Richard.)

Le même père en raconte beaucoup d'autres exemples qui prouvent et la superstition des Grecs, et la réalité des possessions des corps morts par les démons, par les ravages et par la destruction qu'ils exercent parmi les hommes.

Ils prétendent encore qu'il se trouve souvent dans les cimetières des cadavres gonflés comme des outres, quinze ou seize ans après leur mort. Ils croient que cette enflure est la vraie marque de l'excommunication qu'ont encourue ceux à qui étaient ces corps; et les prêtres et les évêques, toutes les fois qu'ils portent contre quelqu'un une excommunication, ajoutent toujours cette malédiction : *Καὶ μετὰ τὸν θάναθον ἄλυτος καὶ ἀπαράλυτος, Et qu'après la mort il ne puisse être délié ni se dissoudre.* Voilà pourquoi tous les Grecs craignent tant et tremblent au seul nom d'excommunication.

Dans un vieux manuscrit, trouvé autrefois à l'église de Sainte-Sophie de Thessalonique, on apprenait à connaître, d'après l'état du cadavre, les censures ou les malédictions

dont celui à qui il appartenait avait été frappé. Voici le texte grec avec la traduction à la suite :

1°. Όποῖος ἔχει ἐντολὴν ἢ κατάραν, κρατεῖ μόνον τὰ ἔμπροσθεν τοῦ σώματός του.

2°. Ἐκεῖνος ὁποῦ ἔχει ἀνάθεμα, φαίνεται κιτρινὸς καὶ ζαρωμένα τὰ δακτύλιά του.

3°. Ἐκεῖνος ὁποῦ φαίνεται ἄσπρος, εἶναι ἀφορισμένος παρὰ τὸν θεῖον νόμον.

4°. Ἐκεῖνος ὁποῦ φαίνεται μαῦρος, εἶναι ἀφορισμένος ὑπὸ ἀρχιερέως.

C'est-à-dire :

1° Celui qui a reçu quelque commission (qu'il n'a pas accomplie), ou quelque malédiction, ne conserve en entier (après sa mort), que le devant du corps.

2° Celui qui a été frappé de quelque anathème a une couleur jaune (après sa mort), et ses doigts sont retirés.

3° Celui qui est blanc a été excommunié par la loi divine.

4° Celui qui est noir a été excommunié par un évêque.

Nous rapporterons, à la fin du chapitre suivant, un exemple d'excommunication.

Nous pouvons raconter ici un trait d'ignorance qui ne sera pas mal placé dans la matière présente. Une femme grecque schismatique, du château d'Emporion, à Santorin, la femme du sieur Bertis, accoucha, il y a plus d'un siècle, d'un monstre enfant qui avait la bouche de travers, les oreilles derrière la tête, les yeux au sommet, une espèce de corne rouge au-dessus, et les mains d'un homme, et dont le reste du corps n'était qu'une masse de chair. Les docteurs de la loi, les prêtres grecs, ayant été consultés touchant ce monstre, décidèrent qu'il fallait le laisser sans

nourriture; et, après trois jours, il mourut sans baptême; ce qui fut le comble de son malheur, dit le P. Richard.

Il n'est pas rare, en Grèce, de voir des imposteurs ou des charlatans, même parmi le clergé, fabriquer de faux miracles, des visions surnaturelles pour abuser le peuple et en tirer de l'argent. Il existe à l'île d'Amorgos une fontaine que les capitaines de marine, lors de leur départ pour la mer Noire, vont souvent consulter comme un augure, pour s'assurer si leur voyage sera heureux ou malheureux. On prétend le connaître à certains signes qui paraissent à la surface de l'eau, ou au degré auquel elle s'élève dans le bassin. Mais tout ce qu'il y a en cela de surnaturel, c'est la supercherie des prêtres, qui font paraître ces signes à volonté. Cependant les Grecs sont si entêtés de cette espèce d'oracle, qu'ils y ajoutent autant de foi qu'à l'Évangile, et y voient une intervention divine. Et cette superstition n'est pas un fait nouveau; le P. Richard, qui découvrit la fraude, en parlait en ces termes, il y a près de deux cents ans :

« Ayant trouvé l'église ouverte, sans y rencontrer aucun obstacle, ou autre personne de l'île qui pût empêcher nos examens, nous considérâmes tout à loisir et toutes les circonstances du fait. Par une Providence particulière, ce bassin, qui se tenait toujours fermé à clef, était pour lors ouvert; ce qui, nous ayant fort réjoui, fit que l'un de nos compagnons alluma un cierge, et un autre, ayant levé la couverture, commença à vider le peu d'eau qui était resté dans ce grand vase; et puis, y ayant moi-même porté la main, je reconnus que ce vase n'était de marbre qu'à la bouche et en haut, mais que le fond était d'argile. De plus, je trouvai que le fond était troué, et, pour preuve

de tout, j'ai voulu conserver un petit morceau de cette argile, que je trouvai séparé du fond, après quoi nous découvrîmes une belle fontaine au coin de l'église. J'en ai vu une dans l'église du couvent, laquelle, étant à la hauteur de la bouche de ce bassin enfoncé en terre, me fit indubitablement conclure que l'eau coulait par quelque canal souterrain, par-dessous le vase; que, quand le caloyer en tournait la clef, elle devait naturellement monter à la hauteur de l'eau de la fontaine, et que, par conséquent, il n'y avait ni magie, ni miracle. Cette découverte eut lieu en 1651. »

Le même dit encore, dans un autre endroit, ce qu'on lui raconta de cette fontaine : « Je découvris une fourberie; c'était l'eau de saint Georges, surnommé le Balsamite. Ils me dirent que tous les ans, à Pâques, à l'ouverture de ce vase de marbre, dans lequel elle se trouve, disent-ils, miraculeusement, ils connaissent assurément si l'année sera fertile ou non, à mesure qu'il paraît plein ou vide. De plus, ils y ajoutèrent une autre merveilleuse circonstance : que toutes les fois que l'un de leurs caloyers allait célébrer la messe dans cette église, ce vase de marbre se trouvait plein à la fin de la messe, quoique avant de la commencer il fût vide, et que cette merveille n'avait jamais manqué qu'une fois, qui fut lorsqu'un Turc avait payé un prêtre pour dire la messe à son intention. »

C'est par une supercherie de ce genre qu'à l'île de Tinos les Grecs ont bâti une des plus belles églises qu'ils aient dans l'Archipel. La ruse a été si bien couverte, les miracles et les visions si extraordinaires, le peuple si simple et si crédule, qu'aujourd'hui cette église est devenue un lieu célèbre de pèlerinage des plus fréquentés de toute

la Grèce. On y arrive de partout pour aller accomplir les vœux qu'on a faits à la Sainte-Vierge, ou y chercher des guérisons miraculeuses.

Un prêtre de Naxie, ayant voulu dernièrement faire aussi entendre le voix du ciel à travers la fente ou dans le creux d'un rocher, derrière lequel il se tenait caché, a fait d'abord crier toutes les îles au miracle. Déjà on pensait à bâtir une église à grands frais, pour y recevoir les pèlerins, les vœux et les offrandes de tous les dévots de l'Archipel; mais le maladroit ne sut pas jouer parfaitement son rôle, ni bien couvrir son jeu; il fut découvert, dénoncé au gouvernement, pris, garrotté et conduit, dit-on, à Athènes, pour s'y repentir d'avoir mal réussi; et il subit la peine de sa supercherie et de sa maladresse.

A Santorin, un autre imposteur a été plus heureux, et le fait dont il est l'auteur dévoile tout l'esprit de superstition, tout le fanatisme religieux qui règne parmi les Grecs. J'en ai été moi-même témoin, et l'histoire en est trop plaisante et trop bien adaptée au sujet qui nous occupe, pour que je ne la raconte pas. Mais on me dispensera d'y apporter tout le sérieux qu'on pourrait exiger en toute autre matière.

L'an 1835, un certain Gérasime, du village de Gonia, âgé d'environ quarante-cinq ans, dont la profession était de conduire les ânes qui l'aidaient à gagner sa vie, crut être assez favorisé du ciel pour avoir les visions les plus privilégiées. Séduit par des songes vrais ou supposés, dans lesquels il croyait découvrir les secrets de Dieu, ou poussé peut-être par l'esprit de mensonge, qui voulait se servir de sa simplicité pour abuser le monde, il se donna pour inspiré, et prétendit avoir eu des entretiens familiers avec la Sainte-Vierge. Du reste, Gérasime paraissait honnête homme, et

rien, dans sa vie et dans son extérieur, n'annonçait qu'un simple et modeste paysan, qui mangeait son pain à la sueur de son front, et qui partageait, avec une femme qui lui ressemblait, tout ce qu'il pouvait éprouver de peine ou de bonheur. Selon les visions qu'il eut, ou les pieuses impostures qu'il imagina, il dit que la Sainte-Vierge lui avait apparu plusieurs fois pendant son sommeil, et l'avait pressé instamment d'aller fouiller dans son champ de Périssa, pour y déterrer son image, qu'il y trouverait cachée sous terre, et dont la découverte serait en même temps le signe certain de l'authenticité de sa révélation; après quoi, elle exigeait de lui qu'il bâtît, à l'endroit même où il trouverait l'image, une église en son honneur. Gérasime, cependant, qui semblait ne pas ajouter à ses songes autant de foi que les anciens patriarches en ajoutaient aux leurs, n'en tint ou feignit d'abord de n'en tenir aucun compte. Mais, ses visions continuant toujours, et ne pouvant s'étonner assez de ses saintes extases, il crut devoir en faire part secrètement à sa femme. Cette épouse fortunée, que l'honneur d'avoir un tel mari et l'ambition de le faire connaître et de partager sa gloire, remplit aussitôt de toutes les vapeurs d'une imagination exaltée, se monte la tête de toutes ces idées fantastiques, et engage son mari, de la manière la plus pressante, à se rendre et à déférer incontinent aux instances réitérées de la Sainte-Vierge.

Déposé dans un cœur qui eût eu de la peine à en contenir de bien moins importants, le secret s'évente, et l'humble Gérasime, dont le nom commence déjà à voler de bouche en bouche, est bientôt regardé comme un saint dans tout le voisinage, et se voit déjà faire son apothéose. Ceux qui en

sont instruits les premiers partagent toute l'exaltation de la femme, se livrent à l'instant à un relgieux enthousiasme, et, s'extasiant d'admiration et de bonheur autour du favori de la Sainte-Vierge, le pressent de mettre la main à l'œuvre et de prouver, par une prompte exécution, sa soumission et son obéissance aux avis du ciel. Ravi d'une faveur si extraordinaire envers l'île, et prévoyant la gloire et les avantages qui lui en reviendront, si l'image se trouve et si l'on bâtit l'église, chacun lui promet son concours, et s'offre à l'aider de sa bourse et de son bras, afin d'avoir part à ses bénédictions. L'homme inspiré, qui présumait peut-être combien un pèlerinage renommé pourrait élever sa fortune, ou qui pouvait avoir plus d'envie de défricher son champ que de passer pour prophète, ou qui espérait, sans doute, y faire des fouilles utiles pour enrichir quelque musée, parce que depuis plusieurs années il y avait découvert d'anciennes ruines qui l'empêchaient de le labourer, se rendit sans peine à de si pressantes et si avantageuses sollicitations.

Cependant les visions se divulguent partout, le bruit qui en court s'étend de proche en proche, et la voix publique, aidée d'un enthousiasme fanatique, embouchant la trompette, les répand dans toute l'île avec une rapidité prodigieuse, et les porte bientôt dans tous les pays voisins. Alors toutes les têtes s'échauffent, la dévotion s'enflamme, tout le monde crie au miracle, et l'on se dispose à mettre la main à l'œuvre. Pressés de commencer les travaux, on accourt de tous les endroits à Périssa, avec des pics, des pelles, des *cofes* (panier à forme conique et tronquée), et tous offrent leurs services, avec le plus vif empressement, à notre conducteur d'ânes, pour avoir la

gloire et le bonheur de découvrir l'image miraculeuse. C'est pourquoi, en 1836, les excavations commencent aussitôt sur tous les points, et plus particulièrement sur ceux indiqués par Gérasime, avec une ardeur, une activité, un zèle qui tiennent du délire, et dont j'ai été moi-même le témoin. En peu de temps, le champ du nouveau prophète est fouillé, bouleversé en tout sens, et disparaît comme par miracle. Il se fait bientôt une fosse d'environ cinq ou six pieds de profondeur, dans une étendue de cinquante ou soixante mètres de diamètre; et la terre qui en sort forme partout des monticules à côté des ruines. Les femmes mêmes, les enfants, les vieillards, se sentant animés d'une vigueur presque surnaturelle, et oubliant la faiblesse de leur sexe ou de leur âge, prennent tous part à l'œuvre, fouillent ou se chargent de terre, se couvrent de poussière; et, pendant les plus violentes chaleurs de l'été, personne ne sent ni la sueur qui ruisselle sur tout son corps, ni la soif qui le dévore, ni la fatigue qui l'étouffe.

Cependant, après bien des fouilles, l'image désirée ne paraît pas encore; mais on découvre des ruines antiques, des fragments d'architecture, des colonnes brisées ou mutilées, des bustes ou des pièces entières, mais peu précieuses, qui semblent s'offrir à leurs héroïques efforts pour les encourager. A la vue de ces objets, ils s'animent de plus en plus, et, à force de creuser et de s'étendre, les découvertes augmentent. Une quinzaine de chambres ou de cellules qu'on prend pour les compartiments d'un ancien monastère, quelques ruelles irrégulières et très-étroites, au nombre de quatre ou cinq; une vingtaine de puits, dont l'eau paraît être au niveau de la mer; les ruines d'une église, où l'on trouve des tombeaux et des

ossements; la moitié d'un petit temple rond, en marbre blanc, que certains signes paraissent indiquer avoir été consacré anciennement au culte idolâtre, et avoir servi ensuite au culte chrétien : voilà, jusqu'à présent, tout le résultat de tant de travaux, sans qu'on puisse arriver au but si désiré, mais impossible à atteindre, de tant et de si ardentes recherches.

Il y avait là, sans doute, de quoi abattre le zèle de ces cœurs fanatisés et ralentir leur ardeur; mais l'apparition d'un objet précieux vint soutenir leur courage et animer leur persévérance. Dans un des tombeaux qu'ils ont découverts, en remuant la terre et les ossements dont il était rempli, ils trouvent une croix épiscopale en or, de forme latine, et à côté un crâne humain, qui gisait depuis des siècles dans la même poussière. A cette vue, on crie plus que jamais au miracle ; l'enthousiasme religieux monte à son comble, et on oublie presque l'image de la Sainte-Vierge, qui était l'unique objet de toutes leurs fouilles, pour ne plus parler que du crâne, qu'ils appellent l'*hagia cara* (ἡ ἁγία κάρα), et qu'ils enveloppent, avec la croix, dans un profond et même respect. Persuadés alors que le ciel, par ces signes sacrés, se déclare pour eux, tout, dans leur imagination exaltée, devient miraculeux. La sève qui coule des figuiers qu'on a coupés opère des prodiges; la terre des excavations qu'on a faites, l'eau des puits qu'on a découverts, guérissent toutes les maladies, les affections chroniques et rhumatismales, les plaies invétérées, les coliques violentes, les ruptures, les maux de dents, des yeux, des oreilles, des reins, et jusqu'aux sourds-muets; en un mot, nulle infirmité ne résiste à l'efficacité prodigieuse de ces spécifiques surnaturels, ou à l'attou-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

l'honneur du saint dépôt, en même temps qu'on l'offre avec une complaisance intéressée aux hommages et aux dons religieux de la multitude. Une boîte improvisée est destinée à renfermer l'*hagia cara* et la croix, et à les soustraire à l'œil avide de la foule empressée; et elle ne s'ouvre qu'avec ordre et avec un respect sacramentel à la pieuse curiosité des pèlerins, qui n'obtiennent cette faveur insigne qu'à force de prostrations à deux mains et de grands signes de croix. Mais tout le monde ne voit pas les saintes reliques; un grand nombre se contente de se prosterner avec foi devant la boîte qui les recèle, et devant le ministre en étole, qui semble recevoir pour son compte une partie des adorations, et contempler d'un regard de cupidité et avec une joie secrète, qu'il voile de sa gravité factice, les nombreuses offrandes de la piété publique. Ensuite même, la croix seule est présentée aux adorations des pèlerins; car l'*hagia cara* est devenue invisible à tous, et, comme dans les mystères il faut se contenter de la foi, tant pis pour celui qui n'en a pas. Ceux qui en ont doivent croire fermement que la boîte ne renferme qu'un os déterré, qui pourrait bien n'être que l'os de quelque scélérat, que la sainte fraude de Gérasime et de ses coadjuteurs a su rendre vénérable; et c'est ce qu'il y a de plus curieux. Des ordres supérieurs, donnés ou prétendus, émanés, dit-on, de l'autorité du despote (l'évêque), ont scellé cet objet sacré d'un secret impénétrable, afin qu'aucun œil profane n'y lance des regards impurs; et les personnes les plus favorisées ne sont plus admises à la fin qu'au baisement de la boîte mystérieuse, devant laquelle se multiplient, sans discontinuer, les prostrations et les signes de croix.

Cependant, un fanatisme dangereux se manifeste, et il faut bien se garder de contredire ces esprits exaltés dans

l'expansion de leur foi et dans le récit animé de tant de merveilles. Malheur à celui qui croirait pouvoir les plaisanter ou les tourner en ridicule, et se moquer de ces objets de vénération en présence de la multitude! Témoin que j'ai été de ces dispositions redoutables, je puis en parler avec connaissance.

Pendant qu'on était au plus fort des travaux et au plus haut degré d'exaltation, après qu'on eut trouvé la croix et l'*hagia cara*, j'eus, moi aussi, l'envie de me transporter sur les lieux de l'événement, en 1836, pour voir, de mes propres yeux, ce que la renommée en avait publié. Arrivé à Périssa, je me présentai aux gardiens dépositaires du trésor sacré, dans l'espoir d'obtenir quelque préférence sur le commun des visiteurs, et de pouvoir contempler à mon aise ces instruments de tant de miracles, que tout le monde allait adorer, et honorer de ses offrandes. On me regarde d'abord avec satisfaction comme un pèlerin distingué, que la dévotion aussi avait amené, et propre, par ma qualité de missionnaire et de supérieur de la mission, à accréditer l'imposture, à édifier le public par mon exemple, et à le fortifier dans sa croyance. On attend en silence, mais avec anxiété, le moment où tout ce peuple dévot, qui ne perd pas une de mes paroles, un de mes gestes, un de mes regards, va recueillir, pour son édification, quelque signe de ma vénération et de ma piété. Déjà la croix s'offre à ma vue au fond d'une cassette crasseuse, où je lance furtivement un coup d'œil précipité. Alors, un prêtre boiteux, à taille rabougrie, passe à son cou et sur ses habits une étole pastorale; et, plein d'un sérieux patriarcal, qui se peint tout le long de sa figure agreste, et descend de son front sillonné sur son nez rubicond et sur sa barbe rouge et éparpillée, il

s'arme de ce signe sacré avec toute la majesté d'un pontife et un respect solennel, et fixe, en même temps, sur moi un regard inquiet, comme pour s'assurer de mes dispositions, sur lesquelles il ne pouvait s'empêcher d'élever des doutes. Je ne sais ce qu'il lit dans mes yeux, sur ma physionomie ou dans mon maintien; mais son bras, hésitant et incertain, s'allonge vers moi lentement et à regret, pour me présenter la croix à baiser, et avec un mouvement balancé, qui montre visiblement qu'il ne sait s'il doit avancer ou reculer. Mais, ô mortification indicible! il me voit immobile: c'est la foudre qui l'a frappé. Interdit et confus, il fait un effort et sa main, embarrassée de son attitude sans objet, se replie péniblement sur lui-même. Plus mécontent alors et plus repentant de sa légère avance que de tous les péchés qu'il aurait pu avoir commis pendant sa vie, il s'opère dans son âme une révolution subite et inexprimable, qui se peint dans tout son extérieur. Ses yeux décèlent des mouvements divers, et toute sa figure se couvre d'une expression indéfinissable. Aussitôt, sa croix se referme; mais non sans laisser des signes funestes. Tous les assistants me laissent déjà voir un mécontentement qui me glace presque de terreur, et les regards enflammés qu'on lance sur moi de tous côtés me disent énergiquement tout ce qu'on pense de mon refus, et combien est pénible pour eux la confusion que je leur ai causée. Désireux, malgré tout, de voir aussi le saint crâne, je persiste à demander, non sans quelque crainte, qu'on ouvre la boîte, uniquement pour me le laisser contempler; promettant de ne rien faire, de ne rien dire qui puisse choquer leurs idées ou blesser leur susceptibilité (et je m'en serais bien gardé, car, en présence du fanatisme, la prudence prescrit de ne pas l'irriter). Ils me

répondent alors, avec une certaine déférence, en alléguant des ordres prohibitifs. Je demande sur quoi sont fondés ces ordres et leur refus obstiné; ils me disent à chaque demande, en termes moitié grecs, moitié français : Εἶναι πράγματα δελικάτα, *Ce sont des choses délicates*. Ce fut toujours la même réponse, et il ne me fut pas possible d'en tirer d'autre.

Voyant mes instances inutiles et ma curiosité frustrée, je quitte le groupe qui m'environnait pour aller voir les fouilles qu'on faisait ailleurs, et là aussi régnait une exaltation fanatique et dangereuse. Je voulus dire, en plaisantant, qu'en creusant plus profondément on trouverait un trésor; mais un jeune homme à l'œil hagard, au bras nerveux, déconcerta mes plaisanteries incrédules; et un regard sinistre, mêlé à un sourire mordant, qui peignait toute la bile que mon observation avait soulevée, m'annonce qu'il est prudent de me taire et de ne pas pousser plus loin. En conséquence, après avoir tout examiné, je me retire en silence, heureux de n'avoir pas été le sujet d'une scène tragique, et je reprends le chemin de Phira.

En m'en retournant, je rencontre en chemin des pèlerins de toute espèce, malades, bien portants, à pied, à cheval, par troupes ou isolés, qui, avec un air pénétré de dévotion, vont échanger des guérisons ou des miracles pour les offrandes de tout genre qu'ils apportent à Gérasime. Je demande à de simples femmes si on a trouvé encore l'image de la Sainte-Vierge; elles me répondent avec une naïveté admirable et une foi qui n'admet point de doutes, qu'on doit la trouver bientôt. Plus loin une autre me dit avec la même simplicité tout ce qu'elle sait des merveilles de Périssa, et se plaisant à me les raconter avec beaucoup de bonté et de politesse, et avec autant de foi que si elle

racontait les miracles de Jésus-Christ ou des apôtres, elle me parle des prodiges qu'elle a vus elle-même et de ceux dont elle a entendu parler; car qui n'en avait pas vu!

Cependant on creuse toujours; les pauvres mêmes vont par dévotion faire des journées gratis ou de prestation, et les boiteux voudraient pouvoir jeter leurs béquilles pour aller y travailler aussi. La terre qu'on enlève des fouilles s'élève déjà comme des montagnes; de nouvelles rues paraissent au jour; on découvre çà et là d'autres marbres, épars dans la terre ou sur les murailles; mais l'image ne paraît jamais. Jugez du désappointement et de la confusion. On aurait donné des millions à un ange pour qu'il l'apportât invisiblement du ciel et la fît paraître subitement sous les coups redoublés des pics et des hoyaux. Aussi faut-il s'étonner qu'après tant de fourberies, il ne se soit pas trouvé un imposteur assez rusé, assez hardi, assez habile pour forger le miracle, et cacher une image dans quelque endroit du champ qu'on bouleversait! N'importe, cependant, l'inutilité des recherches; le courage, la persévérance et la dévotion ne les abandonnent pas; l'*hagia cara* soutient tous les cœurs, et l'espérance est toujours là pour faire mouvoir tous les bras. Cette constance inébranlable, cette ardeur qui ne se ralentit jamais, prouvent au moins que la foule abusée y allait de bonne foi, et qu'on croyait aux visions de Gérasime comme à celles d'un prophète.

En vérité, c'était déjà plus qu'il n'en fallait pour abattre le courage de ce peuple crédule et superstitieux; mais que ne peut le fanatisme sur des hommes ignorants et entêtés! Ils ont commencé, et plus ils ont fait, plus ils croient approcher du but. Ainsi, les travaux continuent de

plus fort en plus fort, et les pèlerinages se succèdent en plus grand nombre que jamais. La foule se rassemble de partout, et des villes ou villages les plus éloignés on voit arriver par toutes les routes des valétudinaires, des estropiés, des infirmes, montés par escadrons sur des ânes ou des mulets, qui se dirigent vers Périssa. Les mères s'y rendent avec leurs enfants même à la mamelle; d'autres y vont en boitant et appuyés sur leur bâton; et Périssa, nom à jamais célèbre dans l'Archipel par ses miracles, et dans mon ouvrage par ses ridicules, verra bientôt arriver, de tous les pays de la Grèce, des pèlerins en plus grand nombre que ceux qui vont, en esprit de dévotion ou de pénitence, visiter Saint-Pierre de Rome ou le Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Cependant, les troncs disposés pour la piété généreuse se remplissent d'offrandes de toute espèce; et on y voit couler tous les jours, avec une sainte prodigalité, les épargnes du pauvre et les trésors du riche. On y offre des bijoux d'or et d'argent; et plusieurs en rapportent toujours en échange quelque nouveau miracle. On publie la guérison de sourds-muets, dont nous voyons la langue encore liée et les oreilles bouchées; des bras estropiés ou blessés sont remis dans leur état naturel, sans que le malade en ait eu connaissance; et les chirurgiens que le bruit public cite pour témoins ne savent pas même s'il en est question. Enfin, les miracles se multiplient dans toute l'île comme les nuées de sauterelles dans les champs; et si les apôtres revenaient au monde, leur puissance se trouverait bien arriérée en face des thaumaturges de Santorin. On a tant de foi à la vertu surnaturelle de la terre de Périssa et de l'eau des puits qu'on y a découverts, qu'on en fait une pâte préservative et efficace pour toutes les maladies et tous les accidents, et

que tout le monde emporte avec dévotion une bouteille remplie de cette eau miraculeuse.

En attendant, la renommée augmente, les merveilles se multiplient, les bruits s'accréditent de plus en plus, et il n'est plus question que des miracles de Périssà. Chacun raconte ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas, ce qu'il imagine et ce qu'il invente. Souvent même, apprenant des autres les fables qu'on a soi-même mises au vent, on finit par être à son tour dupe des autres, comme les autres l'ont été déjà. Ainsi, dans cette comédie inexplicable, tous, à la fin, se trouvent de bonne foi mystifiés et pleinement convaincus de la réalité de tant de faits surnaturels, qui n'ont existé que dans leur cerveau.

Les gens raisonnables parmi les Grecs se moquent de tout ce fatras d'impostures qu'entassent le fanatisme, la fourberie, la crédulité, la superstition, l'ignorance, la simplicité, la cupidité; mais leur jugement éclairé ne sert de rien. On les traite d'impies ou d'athées, et la crainte de déplaire ou de s'attirer l'animadversion de la populace ferme la bouche à tous. Bien plus, étourdis de toutes parts par le bruit toujours croissant des miracles, à force de s'en laisser remplir l'imagination par tant de têtes exaltées, ils finissent par croire eux-mêmes, augmentent le nombre des fanatisés, et entraînent, par leur exemple, ceux qui ne se sont pas encore rendus. Ainsi, à part les preuves et le raisonnement, et le couteau, pour ainsi dire, sur la gorge, il faut commencer par croire, faire son acte de foi comme les autres, et aller en dévotion à Périssa, sous peine d'être regardé comme un infidèle et digne de tous les anathèmes.

Cependant, l'image de la Sainte-Vierge n'est pas encore

trouvée, parce qu'il n'y a pas eu de magicien assez habile pour la faire paraître où elle n'était pas; mais tous espèrent contre toute espérance. Gérasime, qui avec une simplicité admirable se promène çà et là parmi les décombres, avec tout l'air d'un homme inspiré et une figure pleinement satisfaite, n'en est pas moins regardé comme un saint; l'*hagia cara* n'en est pas moins révérée par la multitude comme un objet sacré, dont la vénération ne souffre jamais de baisse; et les pèlerins, dont le nombre va toujours croissant, ne discontinuent pas. On s'attend même à les voir bientôt arriver par troupes des îles voisines, et on peut assurer, à tout considérer, qu'un restaurateur, à Périssa, pourrait faire de très-bonnes affaires en traitant les dévots.

Mais des décombres et des ruines ne sont guère propres à accueillir la foule pieuse, et les hommages qu'on rend à l'*hagia cara* exigent une église digne de tant de prestiges. C'est aussi l'idée qui germe dans tous les cerveaux, et coûte que coûte, dût-on vendre tous les bijoux et tous les meubles précieux, l'église sera bâtie. Elle le sera malgré l'opposition du gouvernement, qui allait prononcer son veto, mais qui a reculé devant le fanatisme; car il a cru prudent de ne pas chercher à réprimer cette exaltation populaire, et de laisser toute liberté aux faiseurs de miracles. Déjà les matériaux se préparent, et l'heureux Gérasime, que probablement je ne verrai plus, avec ses ânes, aux portes de la mission, sans avoir ni le sabre de Mahomet ni la science de Pythagore, verra bientôt ses impostures et ses songes adorés dans l'église la plus brillante, la plus riche, peut-être, et la plus fréquentée qu'on ait jamais vue dans les îles. Et qui sait même si, comme d'autres qui étaient certainement moins saints que lui, il ne sera pas un jour

canonisé par les siens et proposé comme un puissant protecteur à la vénération et à la piété des fidèles?

Les prévisions qu'on vient de voir touchant la construction probable d'une belle église, je les écrivais en 1837. Aujourd'hui 1842, époque où ceci s'imprime, j'apprends à Paris, de plusieurs personnes de Santorin, qu'elles ont été réalisées au delà même de ce que j'avais prévu. J'ajoute maintenant que le temps viendra où l'on dira que l'église fut bâtie à Périssa, parce qu'on y trouva une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, qui en avait révélé l'existence et le secret à saint Gérasime. Rien en cela qui ne soit de tout point conforme à l'esprit superstitieux qui anime les Grecs, et les progrès de la dévotion à Périssa doivent faire présumer ce que je prédis.

Avant de rapporter ce fait comique et insensé, je ne me contentai pas de tout ce que j'avais vu et entendu, je voulus m'en entretenir avec Gérasime lui-même. C'est pourquoi, m'étant rendu encore à Périssa dans le mois de mai 1837, pour la seconde fois, presque à la veille de m'embarquer pour la France, j'eus le plaisir d'en conférer longtemps avec lui. Le bonhomme me raconta tous les détails de l'événement dans une petite maison qu'il avait bâtie avec les oblations volontaires qu'y apportait encore tous les jours la dévotion des pèlerins, et il me confirma de sa propre bouche tout ce que j'en avais appris par la voix publique, mais avec des circonstances qui en rendaient le récit encore plus intéressant. Il y mit même une complaisance, une candeur, une naïveté qui me charmèrent; et dans son nouvel état de sainteté et de gloire, où il avait vu naguère réunies autour de sa personne toutes les autorités civiles et ecclésiastiques de l'île,

il fut assez humble pour me rappeler que c'était lui qui, l'année précédente, m'avait apporté, avec ses ânes, la chaux dont je me servis pour bâtir la nouvelle cave de la mission; voulant ainsi renouveler connaissance, et peut-être aussi me faire admirer, par le contraste, sa glorieuse métamorphose, dont sa vanité, sans doute, se trouvait agréablement flattée.

Mais ce qui mit le comble à sa politesse, c'est que, quand je lui demandai, non sans un peu de malice, s'il avait soin d'enregistrer tous les faits, il s'empressa de me montrer son journal, m'offrant même de me le laisser copier sur les lieux; mais le temps qui me pressait de partir, et qui était bien loin de suffire pour ce long travail, ne me permit pas de profiter de ses bonnes dispositions, ni par conséquent d'accepter son offre et d'emporter une copie de ce précieux monument. Je lui exprimai le désir de prendre le journal avec moi, pour le copier à mon loisir; mais il s'en excusa, et consentit seulement à le laisser copier à l'instant, pour moi, par un des pèlerins de la compagnie, auquel je donnerais 2 drachmes pour sa peine (36 sous). Ma demande empressée et l'intérêt que je montrai à me procurer cette copie semblèrent inspirer de la confiance à un infirme qui, depuis quelques jours, était étendu à côté, sur un grabat, pour attendre sa guérison totale, et qui disait se trouver mieux depuis son arrivée dans ce lieu de miracles, parce qu'il se l'imaginait ainsi.

Mais les réflexions que fit Gérasime après mon départ, ou plutôt celles que lui suggérèrent les assistants ou de nouveaux venus, le firent sans doute changer d'avis; et j'attends encore la copie, qui devait à coup sûr m'arriver le dimanche suivant. Elle m'eût appris bien des choses, car la

plume de l'homme inspiré a décrit jusqu'aux plus petits détails. Tout ce que j'en pus saisir, à la simple lecture qu'il m'en fit en mauvais grec, ce sont ses visions, le concours extraordinaire du peuple et les miracles innombrables et de toute sorte qui s'étaient jusqu'alors opérés à Périssa. Mais ce que j'en ai appris par le bruit public, ce que j'en ai vu de mes propres yeux, et les réponses que j'ai reçues de Gérasime aux nombreuses questions que je lui ai adressées, peuvent suppléer suffisamment à ce que je n'ai pu puiser dans son journal. Voilà maintenant ce dont les Grecs sont capables.

Je pourrais citer encore bien d'autres faits, produits de l'ignorance, de la crédulité, de la superstition de ce peuple; je pourrais surtout raconter l'origine de l'église de la Vierge de Tine, dont l'existence est due à de pareilles impostures, et qui, cependant, est aujourd'hui la plus belle de l'île, et est fréquentée par une foule de pèlerins de tous les pays voisins; mais ce que je viens de rapporter de Périssa suffit pour faire connaître les Grecs et juger de l'extravagance de leur esprit superstitieux. Cependant, tout n'y est pas à blâmer; à travers tant de ridicule et d'ignorance; à travers tout ce fanatisme, on voit dans ce peuple, quoique égaré, un esprit de foi qui le tourmente, une soif de la vérité qui le pousse impétueusement vers les objets où il croit la trouver, pour s'y désaltérer, et qui vaut encore bien mieux que l'indifférence impie de nos froids philosophes. Ainsi, si leur église venait à se relever, avec de pareilles dispositions, épurées par l'instruction, ils pourraient encore faire d'excellents chrétiens; d'autant plus que chez eux il y a, en général, de la bonne foi dans toute leur croyance. En effet, l'on voit souvent des âmes religieuses, surtout à

Santorin, qui paraissent animées d'une dévotion digne des plus fervents catholiques, et qui n'ont, je crois, d'autre tort que celui de marcher, comme des aveugles, dans une voie qui leur semble droite, et de suivre une erreur qu'ils croient être la vérité. Je parle de ce que j'ai vu, et je suis d'avis que la bonne foi dont elles font preuve, jointe d'ailleurs à une conduite irréprochable, ouvrira à un grand nombre, les portes du ciel. C'est pourquoi, si quelque Grec judicieux lisait cette relation, je veux qu'il sache que je n'ai prétendu attaquer que ce qui est opposé au véritable esprit de la religion; que je sais apprécier chez ses compatriotes ce qu'il peut y avoir de bon et de louable; que si j'ai pris un ton railleur dans l'histoire de Périssa, c'est que, en peignant des faits si comiques et l'esprit qui y présidait, il était impossible d'être sérieux. Du reste, je n'ai eu l'intention de blesser personne. Je ne refuserai pas de donner des éloges mérités à l'architecte de l'église, Jannaki de Mégalochorion, dont le génie non cultivé eût été digne des beaux temps de la Grèce.

Mais je voudrais que les Grecs comprissent bien que, si notre religion n'avait pas de meilleures bases que les visions insensées de Gérasime, et les miracles ridicules et controuvés qui en ont été la suite, il n'y aurait pas un seul chrétien sur la terre, et que tout le monde la mépriserait comme une extravagance et une imposture grossière. La foi doit être appuyée sur des motifs de crédibilité tels, qu'aucun homme raisonnable ne puisse s'empêcher de les admettre. Qu'ils se jugent maintenant eux-mêmes d'après ce principe; qu'ils jugent des saints qu'ils ont prétendu canoniser et des miracles qu'ils ont voulu forger pour tromper les simples et se tromper eux-mêmes; et ils verront que tout ce

qui s'est passé à Périssa n'est qu'une imposture grossière et ridicule. Qu'ils sachent bien surtout que, le schisme une fois consommé, tout miracle prétendu opéré en sa faveur est absolument impossible, et que le pouvoir d'en faire est entièrement échappé à leur église. Depuis ce moment, je les défie de citer chez eux un seul chrétien dont la sainteté ait été révélée et manifestée par des signes vraiment divins, ou un seul miracle revêtu de tous les caractères d'authenticité divine et appuyé sur des preuves certaines et incontestables, comme le sont tous ceux que l'église romaine propose à la foi et à la piété des fidèles.

Un dernier coup d'œil sur les usages religieux des Grecs, ajouté à ce que nous avons dit de leur schisme, de leurs erreurs et de leurs superstitions, achèvera de faire connaître l'état de la religion chez eux.

§ VII.

USAGES RELIGIEUX DES GRECS.

Je ne dirai rien de la constitution de l'église grecque; elle est assez connue, et l'on sait qu'elle est à peu près aujourd'hui ce qu'elle était à la naissance du schisme. Il est à remarquer, seulement, que le nouveau gouvernement de la Grèce, tout en conservant la même foi, la même discipline, avec tous les Grecs qui se sont séparés de l'église romaine, a soustrait tous les sujets de sa domination à la juridiction du patriarche de Constantinople, pour les soumettre au chef de l'état, qui gouverne les affaires ecclésiastiques par le ministre des cultes et les lumières d'un synode, composé de plusieurs évêques, pour en délibérer. Cette mesure n'est qu'une conséquence pratique du schisme, qui

n'est lui-même qu'un principe éternel de division, fourni à tous ceux à qui il prendra envie de se séparer et de former chaque jour de nouvelles sectes; car il donne nécessairement à chaque église particulière, envers l'église principale, le même droit de se séparer d'elle, que celle-ci s'est arrogé elle-même, en se séparant de l'église-mère, sans que jamais on puisse avoir la moindre raison de condamner les unes ni les autres; parce que le schisme anéantit toute autorité, proclame l'indépendance, consacre la révolte, méconnaît tout chef, ne tend qu'à diviser la société chrétienne jusqu'à l'individu. C'est l'acéphalisme en principe; le temps tire les conséquences.

Malgré l'état déplorable d'ignorance, d'erreur, de superstition où la religion est réduite chez les Grecs, ils ont conservé jusqu'ici l'usage des monastères, tant d'hommes que de femmes. On en voit dans toute la Grèce, et il en est où les caloyers s'y comptent encore par milliers. Ceux du mont Athos, d'Andros, de Spiléon dans le Péloponnèse, sont réputés pour en avoir, le premier, de quatre à cinq mille, les deux autres de trois à quatre cents. Mais le gouvernement a supprimé tous ceux où il y avait moins de six membres, et s'est emparé de leurs biens. Trois monastères de femmes, seulement, ont été conservés, entre autres celui de Santorin, et ils peuvent recevoir des sujets de toutes les parties de la Grèce.

Sous le rapport de l'état monastique, il y a ceci de remarquable à Santorin, c'est que, depuis une douzaine d'années, il s'est trouvé des hommes d'une foi et d'un dévouement assez grands, ou d'une imagination assez singulière, pour vouloir y renouveler la vie érémitique et solitaire dans toute sa rigueur. Deux ou trois religieux ont bâti, on

ne sait comment, plusieurs cellules contiguës, parmi des rochers inaccessibles, au milieu des précipices escarpés qui tombent presque à pic de la montagne de Messa-Vounon à la mer, du côté de l'est. Ces religieux n'ont ni propriétés, ni revenus, ni pensions; ils professent une pauvreté entière, et vivent des aumônes qu'ils vont recueillir de temps en temps, sous un habit brun et grossier, dans les villes ou villages de Santorin et dans les îles voisines; de sorte que la charité publique constitue toute leur richesse et toutes leurs ressources.

Deux chemins conduisent à leur ermitage, l'un descendant du haut de la montagne, l'autre venant de Camari, et se réunissent, à environ trois ou quatre cents pas des cellules, à une croix qu'on a plantée à l'embranchement. La croix qui se trouve au point de leur réunion, outre la destination religieuse qu'elle peut avoir, sert, dit-on, de signal pour avertir les femmes de ne pas passer cette limite, afin de ne pas profaner, par leur présence, leur retraite sacrée.

Je suis passé exprès dans ces lieux, il y a peu de temps; j'ai suivi, jusqu'à la croix, les deux chemins qu'on y avait pratiqués, et je n'ai pu comprendre comment on avait pu exécuter celui qui vient de Camari. Quand je pense à la hardiesse qui l'a imaginé, au courage, à la patience, à l'intrépidité qui l'ont ouvert; quand on voit surtout que ce sont deux hommes seuls qui en sont venus à bout, sans autre secours que leurs bras, sans autres instruments que le pic, le levier et le maillet, et qu'ils l'ont conduit à travers des précipices et des rochers abruptes, à la vue desquels l'œil de l'aigle même serait presque déconcerté, et cela sur une ligne d'environ vingt minutes de marche, on reste stupéfait. Mais ce qui augmente l'étonne-

ment, c'est qu'après mon départ, ils y ont travaillé de nouveau, et en ont fait, dit-on, un chemin assez large et assez commode pour les piétons et les bêtes de charge.

L'église grecque observe inviolablement quatre carêmes dans l'année. Le premier, qui est commun aussi à l'église latine, et qu'ils appellent le grand carême ou le saint carême (ἡ μεγάλη τεσσαρακοστή, ἡ ἁγία τεσσαρακοστή), comprend depuis le dimanche de la Sexagésime jusqu'au jour de Pâques. Le deuxième carême est celui des apôtres S. Pierre et S. Paul: il commence le huitième jour après la Pentecôte, et dure jusqu'à la fête de ces deux saints, à la célébration de laquelle il sert de préparation, et voilà pourquoi il porte le nom de carême des apôtres. Ainsi, il est plus ou moins long, selon que la fête de Pâques est plus ou moins retardée. Le troisième est celui qui précède la fête de l'Assomption; ils l'appellent la quinzaine de la très-sainte Vierge, ἡ δεκαπέντε τῆς Παναγίας, parce qu'il dure toute la première quinzaine du mois d'août. Il a été établi pour servir de préparation à la fête, afin de célébrer plus saintement le triomphe de la mère de Dieu. Le P. Richard disait de son temps que, dans les îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Santorin, plusieurs Grecs passaient tous les jours du carême de l'Assomption sans manger de la viande, ni boire du vin; que plusieurs, dès le premier jour du mois d'août jusqu'au jour du glorieux triomphe de la Vierge, ne se nourrissaient que de fruits et ne buvaient que de l'eau, sans toutefois interrompre leur travail par une si longue abstinence. Il ajoute que les catholiques, par leur singulière dévotion à Marie, s'accommodaient alors, au moins quant au jeûne commun, à la façon de vivre des Grecs; mais aujourd'hui ils ne s'abstiennent que des fruits,

pas même de tous ; et pendant le grand carême, le seul qu'ils observent, comme dans tout le reste de la catholicité, ils ne s'abstiennent que de la viande, des œufs, du fromage et du laitage. Le quatrième carême est celui de l'Avent, qu'ils appellent le *sarantameron* (σαραντάμερον) ou *la quarantaine*, parce qu'il commence quarante jours avant la fête de Noël, à laquelle il sert de préparation ; il finit la veille de cette fête. Mais l'abstinence qu'ils observent dans ces différents carêmes n'est pas toujours la même.

Le grand carême qui précède la fête de Pâques est de huit semaines d'abstinence, dont la première est celle de la Sexagésime. Pendant cette semaine, ils ne s'abstiennent que de la viande, et ils peuvent manger du poisson, du fromage et du laitage ; et, à cause de l'usage permis de ces deux derniers, ils l'appellent *tyrini* (τυρινή) ou *galatyrini* (γαλατύρινη), semaine du lait et du fromage. S. Basile et S. Dorothée nous apprennent qu'autrefois, pendant ces six premiers jours, l'abstinence était la même que pour tout le reste du carême ; mais le patriarche Nicéphore dispensa du laitage, des œufs et du poisson, même pour le mercredi et le vendredi. Selon M. de Villoison, le rituel grec, que je n'ai pas lu, porte que le sujet de cette dispense fut de contrarier la mauvaise coutume des Arméniens, lesquels jeûnaient très-étroitement, pendant ces jours, à raison de la mort du chien de Sergius, maître de Mahomet ; mais les Arméniens ne jeûnaient pas pour cette raison, et la méchante plaisanterie des Grecs n'est qu'un effet de leur malignité.

Depuis le dimanche de la Quinquagésime, les Grecs s'abstiennent, non-seulement de viande, mais encore de tout poisson qui a sang, ou paraît du moins en avoir ; de fromage, de beurre, de lait et d'œufs. Anciennement, l'huile

et le vin leur étaient également défendus les jours de jeûne, et S. Jean Chrysostôme assure qu'ils étaient si fermes en cette observance, qu'ils auraient plutôt souffert toute sorte de tourments que de la transgresser. A présent, il ne leur est pas permis de manger de l'huile, sinon les samedis et les dimanches; mais le dimanche des Rameaux, ainsi que le 25 mars, jour de l'Annonciation, ils peuvent manger même du poisson, pourvu que cette fête tombe avant la semaine sainte. Il n'y a guère que les hommes et les femmes qui ont embrassé la vie monastique, et quelques autres qui veulent paraître plus dévots, qui s'en abstiennent; ils se feraient même grand scrupule de se servir d'une marmite où ils auraient fait cuire de la viande.

Malgré la rigueur de leur abstinence dans les jours de jeûne, les Grecs peuvent manger de tous les poissons ou coquillages qui n'ont point ou ne paraissent pas avoir du sang, comme les huîtres, les polypes, les écrevisses de mer, les moules, les sèpes, les oursins, les escargots marins, les œils-de-bœuf ou pétalides, les gaydaropodia, la boutargue, le caviar, tous les œufs séchés de poisson; et, quoiqu'ils ne puissent aujourd'hui faire usage d'huile en certains jours, ils peuvent néanmoins, alors, manger les olives.

Quant au vin, la coutume contraire a prévalu; et en Grèce il est trop bon et on l'aime trop pour maintenir une loi qui était trop gênante pour le grand nombre; aussi tous en boivent maintenant sans scrupule. Les moines mêmes, et entre autres ceux du mont Athos; ceux de Pathmos ou Patinos, au rapport de M. de Villoison, font grand usage de vin et d'eau-de-vie.

En exceptant les samedis, les dimanches, la fête de l'Annonciation et le dimanche des Rameaux, les Grecs n'ont

que trente-six jours d'abstinence, pendant lesquels la loi et la coutume leur défendent l'usage de l'huile, du poisson et du vin; il faut y comprendre le samedi, veille de Pâques, le seul de tout le carême où il ne leur est pas permis de faire usage d'huile ni de vin. Les jours où ils ne peuvent pas manger des œufs ni du laitage sont au nombre de quarante-huit, et de quarante-six en retranchant le dimanche des Rameaux (κυριακὴ τῶν Βαίων) et la fête de l'Annonciation (ὁ Εὐαγγελισμός).

S. Basile (*Hom.* 1, p. 9, t. II), parle de cinq jours de jeûne de chaque semaine du carême, pendant lesquels les Grecs ne buvaient pas de vin, et où on attendait le soir pour manger; et il se plaint de ceux qui se livraient à l'ivrognerie la veille de ces jours d'abstinence, comme font les Grecs, pendant toute la semaine de la Sexagésime ou de la tyrophagie (τυροφαγία, semaine du fromage).

Pendant les trois autres carêmes, savoir ceux des apôtres, de l'Assomption et de l'Avent, on s'abstient d'œufs, de laitage et de viande, et de tout ce qui y a du rapport; mais il est permis de manger de l'huile et du poisson, à la réserve des lundis, mercredis et vendredis. A la fête de Noël les Grecs peuvent, comme nous, manger de la viande, quelque jour que cette fête tombe; non cependant à la fête des Apôtres, où elle leur est interdite, ainsi que le laitage, les œufs, quand elle se rencontre un des jours d'abstinence. Quoiqu'il leur soit permis, ces jours-là, de manger de l'huile et du poisson, toutefois, il se trouve plusieurs personnes qui, par dévotion, n'usent pas de cette faculté, excepté dans le carême de l'Assomption et le jour de la transfiguration de N. S. Jésus-Christ. Ceux aussi qui veulent communier sont tenus de s'en abstenir pendant huit jours avant la communion; et,

s'ils sont mariés, ils doivent y joindre en même temps la continence, d'où vient que, la difficulté étant grande, peu de personnes s'approchent de l'eucharistie. Tel était l'ancien usage; mais cette loi paraît avoir été restreinte à un moindre nombre de jours, car maintenant, dit M. de Villoison, que je copie, on se contente de jeûner trois jours avant la sainte communion.

Je ne voudrais pas censurer, en matière de jeûne, les usages d'une église qui, pendant tant de siècles, fut dirigée par l'esprit d'une profonde sagesse, qui a pratiqué autrefois toute la rigueur de ses carêmes avec tant de courage et de ferveur, et qui a conduit par cette voie un si grand nombre de ses enfants au royaume des cieux. Après le péché, la mortification est devenue indispensable, et Jésus-Christ et les apôtres nous ont prêché constamment, par leurs discours et par leurs exemples, que la vie du chrétien devait être une vie continuelle de pénitence, une mort entière à nous-mêmes, et qu'il devait s'ensevelir par la mortification dans le tombeau du péché, pour mériter de ressusciter un jour à la gloire, après être ressuscité par la pénitence à la vie de la grâce. Mais des jeûnes si rigoureux, si fréquents et si longs, ont de quoi effrayer la nature, et paraissent au-dessus des forces du commun des hommes, dont ils semblent peu ménager la faiblesse. En effet, l'Évangile ne prescrit rien dans ce genre qu'un homme de bonne volonté ne puisse pratiquer avec une vertu ordinaire, et les apôtres n'ont institué que le carême qu'observe toute l'église latine. Mais les jeûnes des Grecs vont bien loin au delà; et, pour les observer tous pendant toute la vie et dans toute leur rigueur, il faut plus de force, de piété et de courage qu'on n'en trouve ordinairement dans le commun des chrétiens. Aussi, le re-

lâchement s'est introduit dans l'église grecque, et le jeûne qu'on y observe de nos jours n'est plus qu'un faible reste de ceux qu'on y observait autrefois. La rigueur excessive appelle les transgressions, et le mal sort des moyens mêmes qu'on avait établis pour le bien. Mais respectons l'esprit qui présida à ces lois. Heureux ceux qui s'y conforment! Si cette austérité, si cette rigueur paraissent trop fortes, ne blâmons que notre lâcheté pour des pratiques si utiles et souvent si nécessaires au salut. Ce n'est qu'en nous mortifiant que nous irons au ciel; c'est la filière par laquelle doivent passer tous les chrétiens, pour se purifier des souillures du vieil homme; et Jésus-Christ ne nous a montré que cette voie et l'amour qui nous y fait marcher, pour arriver sûrement à son royaume éternel.

La coutume de jeûner des religieux grecs, dit M. de Villoison, est de ne manger qu'après la messe finie, laquelle ne se commence que vers midi, et dure longtemps, selon l'ancien usage. Mais les laïques, s'il faut en croire ce qui m'a été dit, ne connaissent guère plus du jeûne que l'abstinence; et on dirait que c'est là toute leur religion. Ils peuvent se permettre facilement le vol, la fornication, l'adultère, même l'assassinat; mais ils se feraient scrupule de manger de l'huile ou du poisson les jours où ils sont défendus. Il ne faut pas croire, cependant, que cette rigueur soit générale. Le relâchement sur cet article et le mépris des lois de l'église font tous les jours des progrès effrayants; et tous ceux qui veulent se donner un air de distinction et paraître moins simples ou moins bigots que le commun du peuple, s'imaginant que le jeûne et l'abstinence ne sont plus du bon ton, en laissent toute l'observance aux dévots et aux dévotes. C'est là malheureusement le premier fruit

qu'ils retirent de la civilisation européenne, qu'ils se font gloire d'imiter; et, s'il m'est permis de porter un regard sur l'avenir, on remarque, dans la génération qui s'élève tous les symptômes qui présagent pour les Grecs l'indifférence religieuse ou le déisme. Leur état présent, moral et religieux; l'éducation que reçoivent en Europe grand nombre de jeunes gens, qui tous les ans s'en retournent en Grèce avec les idées de nos libertins et impies philosophes, et la tête pleine des maximes et de l'esprit de Voltaire et de Rousseau, semblent les y conduire inévitablement. Mais alors, peut-être, la vie naîtra de la mort même, et le bien, comme on dit, sortira de l'excès du mal. Cependant, malgré les progrès du relâchement, on trouve parmi eux des âmes ferventes qui pratiquent encore la *xérophagie* (ξηροφαγία, manger sec) ou la *néropsomide* (νεροψωμίδα, nourriture au pain et à l'eau).

Après ce que nous avons dit des carêmes des Grecs, nous devons exposer d'autres usages, qui achèveront de faire connaître l'état de la religion chez eux, et l'esprit avec lequel ils la pratiquent.

Dans l'administration du baptême, ils font trois immersions pour exprimer les trois personnes divines. Avant de conférer ce sacrement, ils font, avec de l'huile, des onctions, en forme de croix, au front, à la poitrine, au dos, aux oreilles, aux pieds et aux mains; et, après avoir baptisé l'enfant, ils font de nouvelles onctions avec le saint chrême au front, aux yeux, aux narines, à la bouche, aux oreilles, à la poitrine, aux mains et aux pieds. Quand ils baptisent les enfants, on dit qu'ils attachent au linge dont on les voile une image de la Sainte-Vierge, qu'ils leur donnent pour commère. Ils font chauffer de l'eau pour les laver, et ils

les frottent d'huile, de sorte qu'en les baptisant après, l'eau baptismale ne touche point le corps.

Ils ne tiennent pas de registres de baptême; aussi, grand nombre ne savent pas leur âge. Les femmes grecques qui relèvent de couches doivent attendre quarante jours pour aller à l'église se faire bénir.

Les Grecs disent la messe de grand matin et sans servant. Aux grandes fêtes, on se rend à l'église de deux à trois heures après minuit, ou même plus tôt, pour y assister à l'office qui dure trois ou quatre heures. Tous les samedis et dimanches du Carême, ils célèbrent la sainte messe et consacrent le corps de Notre-Seigneur; mais les autres jours, ils ne disent que la messe des présanctifiés, et sans solennité. Les prêtres reçoivent plusieurs honoraires pour un seul sacrifice, mais la rétribution n'est pas fixée, et chacun donne ce qu'il veut, un sou, deux sous, deux liards, selon que sa dévotion l'inspire; de sorte qu'il peut se trouver trente, cinquante et cent honoraires pour une seule messe; et le prêtre applique selon l'intention et à proportion de l'aumône de chacun.

Leurs églises sont excessivement multipliées. Le P. Richard dit que, de son temps, il y en avait à Santorin plus de trois cents. Les Grecs en bâtissent partout, dans la campagne, sur les ports, dans les précipices, sur les montagnes, et les sites les plus élevés parmi ces dernières; dans les îles et sur la terre ferme; ils en ont souvent une dédiée au prophète Élie; mais, en général, celles qui sont isolées, dans la campagne ou ailleurs, sont très-petites, quelquefois sans autel, sans nul ornement, et malpropres, n'ayant que les quatre murailles; aussi sont-elles peu respectées. On s'en sert pour s'abriter, pour dormir, pour y prendre des repas champêtres,

pour renfermer des moutons, quelquefois même pour des rendez-vous. Si on respecte davantage celles qui sont dans les villes, souvent elles sont profanées par la conduite indécente qu'on y tient. On y cause pendant la messe, on y rit presque comme dans les places publiques, et on donne lieu de penser qu'on n'apporte au saint sacrifice et aux autres offices de l'église qu'une présence purement corporelle. Le gouvernement même exige souvent qu'on y publie ses ordonnances au peuple assemblé, et cela pendant la messe. Dans les églises de la campagne, qui sont plus décentes et plus souvent visitées, on trouve assez ordinairement un briquet, de l'amadou, et des allumettes, pour allumer de petites bougies qu'on va y brûler devant les images des saints, et quelquefois un petit mauvais encensoir à chaînettes courtes, pour y faire fumer de l'encens en leur honneur. Il n'est pas rare qu'un Grec qui se sent coupable de grands crimes, d'assassinats, d'injustices graves, fasse bâtir une église à ses frais, pour les expier et pour satisfaire à la justice divine.

Les Grecs ne connaissent pas l'usage des processions avec le saint Sacrement ni la pieuse coutume de l'exposer comme nous à la vénération des fidèles. Jamais je n'ai su qu'ils portassent publiquement le saint viatique aux malades; et les catholiques les imitent en cela, à cause des inconvénients qui pourraient en résulter parmi des peuples ennemis de notre religion. Mais l'église grecque fait d'autres processions où les prêtres, à l'exception du célébrant, qui est en chape, et de ses assistants, ne portent tout simplement qu'une étole sur leur habit ordinaire, comme ils le font dans les bénédictions et les enterrements; car ils n'ont pas l'usage des surplis ni des rochets. Le costume ecclésiastique, chez eux,

ne diffère presque pas de celui des bourgeois, quand ceux-ci sont habillés à l'orientale. Ils portent tous la barbe longue et la moustache ; et il est plusieurs pays dans le Levant où les prêtres catholiques, même du rit latin, portent aussi la moustache. L'usage de porter l'une et l'autre est commun à tous les prêtres orientaux de toutes les religions. Le clergé grec, dans les offices de l'église, ne se découvre jamais la tête, pas même à la messe, au moment de la consécration, ni lorsque le célébrant se présente hors du sanctuaire ou à la porte pour faire adorer la sainte hostie au peuple ; car le sanctuaire, chez eux, est fermé aux regards du peuple par une cloison élevée et en sculpture qui le sépare de la nef, ayant seulement une porte sur les deux côtés. Leur coiffure, dehors comme à l'église, est le *camilavki*, espèce de toque de forme ronde, aplatie par dessus, qui ressemble beaucoup à celle de nos juges, mais qui est moins haute.

C'est comme un crime, pour les prêtres grecs, de porter culotte. Ils ont ordinairement une espèce de pantalon à la mamelouk, serré en bas par un cordon en gaîne. L'ordre monacal, chez eux, a ordinairement la préférence sur le clergé séculier, qui a la faculté de se marier ; et il n'y a que les moines, dit-on, qui aient communément le pouvoir d'absoudre.

En Grèce, on fait la bénédiction de l'eau chaque calende, et les voisins en vont prendre pour bénir leurs maisons et pour la conserver. Tous les ans, on bénit les eaux de la mer, et on y jette un crucifix attaché à une corde. Mais la bénédiction solennelle, celle qu'ils appellent la grande bénédiction, se fait la veille de l'Épiphanie ; et, depuis le premier jour de l'an jusqu'à ce jour-là, les navires ne se mettent pas en mer. La veille de la fête, lorsqu'on a béni les eaux, le

curé porte la croix dans toutes les maisons pour la faire adorer et baiser par toute la famille, en fait la bénédiction, et reçoit une offrande qu'on lui fait. Les catholiques pratiquent aussi ce dernier usage. On distribue également, dans les églises, le pain béni (*ἀντίδωρον*), comme on le fait en France.

Les Grecs ont une certaine dévotion pour l'huile qui brûle dans les lampes des églises, parce que leur foi leur y fait attacher une vertu, une efficacité surnaturelles. C'est pourquoi ils vont souvent y tremper du papier ou toute autre chose, et en font des onctions au front. Ils s'aspergent aussi avec l'eau qu'ils ont fait toucher aux reliques des saints. La vénération qu'ils ont pour les images des saints fait qu'ils s'inclinent profondément devant elles, en se découvrant la tête; et à chaque inclination, qu'ils répètent plusieurs fois, ils tracent sur eux, à main étendue, de grands signes de croix. Mais toutes les images sont couvertes en carême. Avec la grande dévotion qu'ils ont pour elles, Léon l'Iconoclaste ne ferait pas bien ses affaires aujourd'hui parmi eux. On trouverait à peine une maison qui n'ait une ou plusieurs images de la Sainte-Vierge, de S. Nicolas ou de S. Georges. Il en est de même dans tous les navires, et ceux-ci ont d'ordinaire une petite chapelle d'environ trois ou quatre pieds, destinée à ces objets sacrés, devant lesquels le capitaine ne manque aucun jour d'aller, le matin, brûler de l'encens. La cérémonie terminée, un des marins encense le pont du navire et les passagers, avec une cassolette qu'il présente à chacun en particulier. Ils appellent la mère de Dieu *la dame très-sainte* (*ἡ κυρία* Παναγία). Dans le palais de l'empereur Constantin, son image était placée derrière l'autel.

M. de Villoison rapporte, dans ses notes manuscrites sur

les îles, que, quand les Grecs haïssent leurs frères vivants, ils prennent les saints pour frères, en faisant des onctions à leurs images. Alors, ils chargent exprès un prêtre de leur dire la messe, à laquelle la nouvelle fraternité se lie plus solidement. Dans cette cérémonie, il faut au moins deux cierges allumés. On oint aussi le frère prétendu qui demande l'alliance, et il embrasse l'image du saint qu'il ose appeler frère.

Les plus zélés d'entre les évêques se font encore gloire, le jour du jeudi saint, dit le même, de laver les pieds à douze de leurs prêtres, en présence de toute l'assemblée, comme le pratiquent les évêques latins et surtout le pape, à Rome; et puis il leur fait une petite exhortation.

C'est un usage reçu chez les Grecs que, quelquefois, les laïques mêmes prêchent dans les églises, quoique la prédication n'y soit presque plus connue.

Ceux qui conservent tant soit peu de religion ne manquent pas d'aller se confesser les jours de grande fête, et de recevoir la sainte communion. Mais je ne crois pas que, dans l'église grecque, les prêtres aient, avec le pouvoir de délier les péchés, celui aussi de les retenir; car je ne pense pas que jamais ils refusent l'absolution à ceux qui se présentent pour la demander. Les ouvriers qui veulent remplir ce devoir quittent leur travail de bonne heure, la veille de la fête; et quand on leur dit, en les voyant partir sans qu'on sache pourquoi, que la journée n'est pas encore finie, ils vous répondent qu'ils doivent communier le lendemain, et qu'ils vont se confesser. Il faut cependant leur payer la journée tout entière; mais les maîtres, catholiques ou grecs, sont assez raisonnables pour ne pas les chicaner. Leur assistance à la messe consiste pour tous à s'y tenir corporellement seule-

ment, et comme des statues, faisant tout au plus quelques signes de croix, et disant quelques *kyrie eleïson*, avec une inclination profonde dont ils les accompagnent toujours. C'est aussi la prière et l'unique prière qu'ils font au commencement de la journée, ou en se mettant au travail, ou en le finissant, dans les navires, sur mer, comme dans les champs ou ailleurs; et il en est peu qui y manquent, même les plus scélérats.

Ils suivent dans toute la Grèce, et même, en général, dans tout le Levant, l'ancien calendrier, et il serait aussi difficile de leur faire adopter le nouveau que de les faire renoncer à leur schisme, parce qu'ils craindraient de paraître se conformer à l'église romaine. Les catholiques, en certains endroits, comme à Santorin, les suivent en cela, par complaisance et pour ne pas les choquer, comme aussi pour éviter les inconvénients qui en naîtraient les jours de fête pour les travaux, où les uns travailleraient quand les autres ne le pourraient pas.

Il est telle île où, le vendredi saint, comme à Anamphi ou Anaphi, les femmes, en mémoire de la passion, paraissent dans les rues échevelées, s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine, fondent en larmes, jettent de grands cris entremêlés de soupirs et de sanglots, et servent ainsi de prédicateurs au peuple pour émouvoir les cœurs les plus endurcis. C'est le témoignage du P. Richard.

Ce même jour, c'est la coutume, dans toute la Grèce, d'honorer la mémoire de la sépulture de N. S. Jésus-Christ, en composant avec des fleurs, des lauriers, ds la verdure, une espèce de berceau portatif, à la façon des chaises à bras ou d'un brancard, au milieu duquel est l'image de Notre-Seigneur. Chaque paroisse veut en avoir un, et le curé fait

tous ses efforts pour faire paraître le sien le plus beau. Le soir arrivé, on le porte en procession dans les rues de la ville, et le peuple suit en foule avec des lanternes, pendant que le clergé encense le sépulcre et chante des hymnes analogues à la cérémonie. Au retour de la procession saintement lugubre, on le pose au milieu de l'église, où les prêtres d'abord vont l'adorer et faire leurs signes de croix; et, après que le clergé a fait son adoration, les autres vont, avec grande révérence, le baiser, et puis s'en retournent prendre leur repas, qu'ils ont suspendu tout le jour jusqu'à cette heure; car les dévots se feraient scrupule, ce jour-là, de rompre le jeûne avant l'adoration du sépulcre.

Les catholiques imitent à peu près les Grecs dans cette cérémonie. A Santorin, ils ont un sépulcre portatif en menuiserie, illuminé d'une foule de petites lanternes. On l'expose sur une table placée sur le marchepied du maître-autel; et, après le sermon de la passion, qui suit immédiatement l'office de matines, vers les sept ou huit heures du soir, on chante un cantique simple, long, mais touchant, en grec vulgaire, qui contient tout l'historique des souffrances de Jésus-Christ, et qui dure environ vingt minutes. Pendant ce temps, on dispose tout pour la procession, et on distribue à de petits enfants, rangés sur deux lignes tout autour du chœur, les instruments de la passion, qu'ils portent au haut d'un bâton en croix, surmonté de deux petites bougies allumées, pour éclairer la marche et produire de l'effet dans la cérémonie, laquelle se fait pendant les ténèbres de la nuit. Le cantique fini, la croix, couverte d'un voile noir et portée par un prêtre, ouvre la procession et avance lentement dans les rues, suivie de la bande innocente, du clergé et du peuple, qui assiste toujours à cette procession avec

le plus grand respect, la plus grande piété et un silence profond. Pendant la marche, le clergé chante le *Vexilla regis;* et le sépulcre, précédé d'un tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs porté par deux jeunes gens, est enlevé sur les épaules par quatre prêtres, revêtus d'une aube et d'une étole noire, placée obliquement, comme celle du diacre, de l'épaule droite au côté gauche. Arrivés à l'église de la mission, qu'on rencontre dans la marche, et où sont préparés, sur le marchepied du grand autel, une simple table, couverte d'un linge blanc, et six cierges allumés sur l'autel, pour recevoir le sépulcre, on chante quelques impropères de la Passion, en intercalant le verset *hagios o Theos, etc.* qu'on chante en grec *ἅγιος ὁ Θεός*, etc. y ajoutant chaque fois, à la fin, un des versets latins correspondants, *sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis;* après quoi on sort pour continuer la procession, reprenant le *Vexilla regis*, et puis chantant le *Stabat mater*.

Grand nombre de ceux qui suivent la procession portent des lanternes, marchant dans le plus religieux silence, ou priant avec dévotion, ou chantant avec le clergé, jusqu'à ce qu'ils soient de retour à l'église, d'où chacun se retire aussitôt pour rentrer chez soi. C'est, de toutes les cérémonies que j'ai vues à Santorin, celle qui se fait avec le plus de piété et d'édification. Il y règne je ne sais quelle mélancolie religieuse dans les personnes, dans l'appareil, dans le chant, qui va à l'âme. La majesté sombre et douce tout à la fois qui domine toute la cérémonie, et les mille lumières de la procession, mêlées aux cantiques de la tristesse et de la componction, parmi les ténèbres et le silence de la nuit, parlent aux sens et à la foi avec des accents inexprimables.

Outre le sépulcre portatif, il en est un autre élevé, comme en France, dans une chapelle particulière de la cathédrale, et avec les mêmes usages et les mêmes cérémonies qui se pratiquent alors dans toute l'église latine; avec la différence que l'ensemble se compose de plusieurs planches, rangées de chaque côté sur une ligne terminée en arcade, représentant toutes des colonnes en peinture, et réunies deux à deux à leur sommet par un cintre qui les couronne, et forme au-dessus une espèce de voûte. Dans l'intervalle qui les sépare, sont des tableaux, aussi en planches, figurant les gardiens du sépulcre et les saintes femmes, qui pleurent au tombeau de Jésus-Christ; le tout produit un très-bel effet.

C'est encore l'usage dans l'église grecque, à la fête de Pâques, qu'après avoir chanté en grec, à l'église, le verset Χριστὸς ἀνέστη ἐκ νεκρῶν, θανάτῳ θάνατον πατήσας, καὶ τὴν ἐν μνήμασι ζωὴν χαρισάμενος, *surrexit Christus, etc.* « le Christ est ressuscité, » le célébrant donne le baiser de paix au plus digne de l'assemblée en l'embrassant et le baisant aux épaules, avec les mots qui commencent le verset Χριστὸς ἀνέστη, *surrexit Christus*, et l'autre répond, en le baisant à la figure : ἀληθῶς ἀνέστη, *surrexit vere*, « il est vraiment ressuscité. » Après quoi, un autre vient faire la même cérémonie avec le premier qui a reçu la paix, un troisième avec celui-ci; et ainsi de suite elle se répète et se transmet des uns aux autres, depuis le premier jusqu'au dernier de l'assemblée. Les hommes le font entre eux dans le lieu de l'église qui leur est spécialement consacré, et les femmes le font entre elles dans le *gynæcium* (γυναικεῖον, lieu destiné aux femmes), en répétant toujours les mêmes paroles, selon qu'on donne ou qu'on reçoit le baiser.

Lorsque le peuple a été renvoyé par le célébrant, à la

fin de l'office, tout le monde plein de joie fait dehors, en sortant, la même cérémonie, ou par amitié, ou par politesse, ou simplement pour suivre ce bel usage, symbole expressif de la fraternité chrétienne. Souvent même, cela se fait dans les rues, dans les chemins, dans les maisons, dans les sociétés, dans les visites, partout où l'on se rencontre, mais alors avec les personnes seulement amies ou de connaissance. Quand on ne se connaît pas, on ne fait que se saluer en disant Χριστὸς ἀνέστη, *surrexit Christus*, et l'autre repond toujours ἀληθῶς ἀνέστη, *surrexit vere;* et c'est la seule manière de se saluer pendant toute l'octave de Pâques, pendant laquelle on suspend tous les travaux.

Les enfants aussi sont admis au baiser avec une grande complaisance; ils vont en sautant et avec une joie tumultueuse, embrassant çà et là tout le monde, parents, amis, connaissances et tous ceux qui s'offrent à eux, et baisant indistinctement et sans ordre, avec une franchise innocente et avec un abandon entier, les femmes et les hommes. Les plaisants en font souvent de même, et, quelquefois, la circonstance sert de prétexte ou d'occasion de faire la cérémonie pour s'amuser, et d'y mettre aussi plus que de la charité fraternelle. Mais il en est aussi que le respect humain ou la bienséance forcent d'embrasser ceux qu'ils voudraient savoir bien loin d'eux. L'usage est très-bon et louable en lui-même, pour resserrer ou renouer les liens de la charité, s'il était pratiqué avec le même esprit qui l'a fait établir; mais la plupart ne le suivent que par coutume, et le pratiquent plutôt comme une politesse, que comme une action religieuse.

Depuis la révolution grecque, l'usage d'enterrer dans les églises a été aboli, afin de prévenir les accidents qui pouvaient

en résulter pour la santé publique ; et le nouveau gouvernement a voulu que tous les cimetières fussent établis hors des villes. Dans le Levant, on a coutume de porter dans les rues les morts à découvert; mais les catholiques de Santorin, depuis quelques années, ont commencé à les porter dans un cercueil couvert. Dans cette île et ailleurs, quand il meurt quelqu'un, les parents, les amis, les connaissances, les voisins, vont le jour même de la sépulture, où même un autre jour, faire à la maison de la personne décédée leur visite de condoléance, dans laquelle tout se passe ordinairement dans un morne silence. Ceux qui veulent donner à la famille quelque marque de deuil, laissent croître leur barbe pendant une quinzaine de jours, ou au moins ne se rasent pas le premier dimanche qui suit immédiatement la semaine où la personne est morte; quelquefois, c'est un devoir de rigueur. Le temps du deuil, entre parents, varie selon les degrés de parenté, au moins chez les catholiques de Santorin. Pour le père, la mère, les enfants, les aïeux, il est au moins d'un an; pour des parents de degrés plus éloignés, il est de deux, trois, quatre, six mois ou davantage, selon le degré ou l'affection. Mais les veuves le portent ordinairement toute leur vie; et c'est ce qu'on appelle, comme nous l'avons vu, *rester dans l'honneur du mari : σλέκει εἰς τὴν τιμὴν τοῦ ἀνδρός.*

« Quand quelque femme a perdu son mari, » dit le P. Richard, « elle quitte tous ses beaux habits et prend le deuil, portant un grand couvre-chef noir, qui lui sert quasi de manteau. Elle ne permet pas qu'aucun miroir ou autre meuble éclatant demeure dans sa chambre, de laquelle elle ne sort que très-rarement, et encore de nuit, pour n'être pas vue. Il faut même la menacer de l'excommunication pour

l'obliger à entendre la messe les jours de fête; autrement, elle demeurerait des années entières entre les quatre murailles de son logis, gémissant, pleurant comme la tourterelle privée de sa chère partie, sans vouloir songer à se marier. »

D'un autre côté, les femmes arméniennes, en Turquie, quant à la retraite, font, pendant leur grossesse, quand elle est un peu apparente, ce que font les femmes grecques à la mort de leurs maris. Elles s'enferment dans leurs maisons jusqu'aux relevailles de leurs couches; et, malgré les lois de l'église, il est impossible de les faire sortir pour entendre la messe, les jours de dimanche et de fête de précepte. C'est pourquoi on est forcé de tolérer cet usage, auquel les mœurs du pays donnent force de loi.

Quelque relâchés que soient les Grecs dans la pratique de leur religion, et quoique leur clergé soit aujourd'hui bien loin de mériter le respect et l'estime dont celui de leur ancienne église a été autrefois si justement honoré, ils redoutent au dernier excès l'excommunication, et cette idée seule les fait pâlir d'effroi. Ainsi, lorsque quelqu'un a le malheur d'en être frappé, pour un vol, par exemple, qu'il aurait commis, il va de suite, tout tremblant, le révéler de lui-même pour s'en faire absoudre. Aussi leurs évêques, profitant de cette frayeur religieuse, abusent étrangement de cette arme redoutable, qu'ils manient vraiment avec trop d'indiscrétion. Ils s'en servent souvent pour les choses les plus pitoyables, pour des vols de très-peu de valeur et autres faits de la même futilité; et leur exemple a même porté quelquefois les évêques catholiques à les imiter. Mais ils confondent dans un même nom les monitoires, les formules imprécatoires et les excommunications proprement dites.

Voici un monitoire de l'archevêque grec de Naxie, que je citerait ici, et dont la matière et la forme pourront donner une idée de tous les actes qui se font, en ce genre, dans ce pays. Je le rapporterai en grec et en français.

Ἐντιμότατοι, κληρικοί, εὐλαβέστατοι ἱερεῖς, οἱ ψάλλοντες εἰς τὰς ἐκκλησίας Ποταμίας, τίμιοι δημογέροντες καὶ οἱ ἐπίλοιποι ἀπεξάπαντες εὐλογημένοι χριστιανοί, χάρις καὶ εἰρήνη εἰς ὑμῖν παρὰ Θεοῦ, εὐχή, εὐλογία καὶ συγχώρησις παρὰ μοῦ παντοκράτορος.

Ὁ εὐγενέστατος Κύριος Ἀντόνιος Πραντόνης ἀνήγγειλεν ἡμῖν ὅτι εἶχεν εἰς τὴν ἐν τῇ Ποταμίᾳ οἰκίαν του τῆς Ἀμμοδάρας, μέσα εἰς τὸ μαγαζεῖον του, εἰς ἕν μεθῆρι, ἕντεκα καρτοῦτζα λάδι, καὶ ὄντος κλειδομένου τοῦ μαγαζείου, ἐπῆγαν τινὲς ἀσυνείδητοι, καὶ ἀνασκέψαντες τὴν στέγην τῆς καμάρας του, κατέβηκαν εἰς τὸ μαγαζεῖον του, καὶ ἀνοίξαντες τὸ κλησμένον παράθυρον, ἐπῆραν τὸ λάδι, ἀφήσαντες μόνον τὴν ἀμόργην. Ἐπῆραν δὲ καὶ μικρὰ καρφία, καὶ εὐγαίνοντες ἀπὸ τὸ παράθυρον τοῦ μαγαζείου, το ἄφησαν ἡμίκλειστον, καθὼς τὸ εἶδε καὶ ὁ Κύριος Ἰαννάκης Δασίτης. Ὅθεν ἐζίτησε τὸ παρὸν ἐκκλησιαστικὸν ἐπιτίμιον; καὶ γράφοντες ἐκ μέρους τοῦ παντοκράτορος καὶ σεβασμιοτάτου μητροπολίτου ἁγίου Νάξου, ἀποφαινόμεθα ἱνὰ, ὅποιος τῶν χριστιανῶν ἐπῆρε καὶ ἔκλεψε τὸ ἠρημένον λάδι, καὶ ὅσοι ἐξεύρουσι ἢ ἔμαθον τοὺς κλέψαντες καὶ δὲν μαρτυρήσωσι πνευματικοῦ τρόπου, οἱ τοιοῦτοι ἔσονται κατηραμένοι καὶ ἀσυγχώρητοι, καὶ μετὰ τὸν θάνατον ἄλυτοι, ἔχοντες τὰς ἄρας τῶν τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ θεοφόρων πατέρων καὶ τῶν λοιπῶν ἁγίων συνόδων, ἐὸς οὗ ἐπιστρέψωσιν οἱ κλέψαντες τὸ λάδι καὶ μαρτυρήσωσιν ὅσοι ἐξεύρουσι, καὶ τότε τυχήση συγχωρηθῶσι — 1834, Αὐγούστου 17.

Ὁ Οἰκονόμος τῆς μητροπόλεως καὶ ἐπίτροπος τοῦ κατὰ ἐπισκοπὴν ἁγίον Νάξου μητροπολίτου Κου. Γαβρίηλ.

« Très-révérends clercs, très-pieux prêtres, qui chantez dans les églises de Potamia; honorables démogérontes, et tous les autres bénis chrétiens, grâce et paix à vous de la part de Dieu, bénédiction et pardon de ma part, à moi, qui suis le suprême chef. Le très-

noble monsieur Antoine Prantone nous a informé qu'ayant dans sa maison d'Ammodare, à Potamia, dans son magasin, onze cartouches d'huile (mesure de Naxie pour l'huile) dans un méthère (espèce de vase), et que, son magasin étant fermé, des hommes sans conscience y sont allés, et, ayant percé le toit de sa chambre, ils sont descendus dans le magasin, et, ayant ouvert la fenêtre qui était fermée, ils ont enlevé l'huile, et n'ont laissé que la crasse. Ils ont aussi pris de petits clous, et, sortant par la fenêtre du magasin, ils l'ont laissée à moitié fermée, comme l'a vue aussi monsieur Jean Dasite. C'est pourquoi il a demandé la présente censure ecclésiastique; et, écrivant de la part du très-saint et très-vénérable métropolitain (l'archevêque) de la sainte Naxos, nous déclarons que quiconque d'entre les chrétiens est allé voler ladite huile, et que tous ceux qui le savent, ou ont appris quels étaient les voleurs, ne le révéleront pas sous la forme (sous le secret) de la confession, ceux-là seront maudits, n'obtiendront pas de pardon, resteront liés après leur mort, et auront en outre les malédictions de trois cent dix-huit pères Théophores (du concile de Nicée), et de tous les autres saints synodes, jusqu'à ce que les voleurs restituent l'huile, et que ceux qui le savent le révèlent; et alors ils pourront être pardonnés. — 1834, 17 août.

« L'économe de la métropole, procureur (vicaire) de monseigneur Gabriel, métropolitain de l'évêché de la sainte Naxos. »

Dans le Péloponnèse, les formules d'excommunication, que j'ai entendues de la bouche même des Grecs, sont remplies d'une foule d'imprécations les plus horribles et, en même temps, les plus ridicules qu'on puisse imaginer, et il n'y a pas de prêtre qui n'ait le droit d'excommunier. Les femmes mêmes s'y permettent cette gentillesse, en lançant contre les personnes coupables de quelque vol, envers elles ou leur famille, des imprécations formulées, que les voleurs redoutent presque autant que celle des prêtres.

L'excommunication était connue chez les Grecs, même dans les siècles païens. Lorsque quelqu'un l'avait encourue, on lui défendait publiquement d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples et de participer aux eaux sacrées, c'est-à-dire aux eaux lustrales. (Remarques de Dacier sur l'Œdipe de Sophocle.)

CHAPITRE V.

ÉTAT DE SANTORIN ET DES ÎLES SOUS LES TURCS.

§ Ier.

GOUVERNEMENT TURC, À SANTORIN ET DANS LES AUTRES ÎLES.

Si les Turcs ont été généralement décriés, et non sans raison, pour les barbaries et les cruautés qu'ils ont exercées contre les Grecs sur le continent, ou dans quelques îles particulières, on leur doit de justes éloges pour la modération et la bonté qu'ils ont presque constamment montrées à l'égard de Santorin. L'on peut dire que cette île n'a guère senti leur joug, et que rarement elle a eu à gémir de l'oppression qui pesait sur tant d'autres pays de leur domination. Elle en a été traitée avec un bienveillance, une douceur et des ménagements dont le souvenir touche encore les vieillards qui ont vécu longues années sous leur gouvernement, et a excité des regrets qui, dans les commencements anarchiques de la révolution grecque, ont fait plus d'une fois maudire la nouvelle liberté qu'on venait de conquérir.

Le premier acte de modération que firent les Turcs, lorsqu'ils établirent leur domination dans les îles, ce fut de leur donner pour gouverneur un homme du pays, avec la liberté et le droit de se gouverner par leurs propres lois, en les soumettant seulement à un tribut très-modéré; et quoiqu'ils les eussent occupées dès l'année 1537, ils se contentèrent de les rendre tributaires pendant plusieurs années, sans y exercer aucun pouvoir. Plus tard, il est vrai, ils y envoyèrent un cadi, qui vint s'y établir à des époques périodiques, pour administrer la justice. Mais ce fut la nécessité qui les porta à prendre cette mesure; et le besoin de faire intervenir leur autorité pour y maintenir le bon ordre leur fit retirer aux habitants une partie de leurs priviléges. Ce fut un Santoriniote, Jean d'Argenta, Grec schismatique d'origine, qui, par un meurtre qu'il avait commis, appela à Santorin cette surveillance. Aussi, ce malheureux encourut-il mille fois la malédiction de ses compatriotes. Et il ne la méritait pas seulement pour le crime dont il s'était rendu coupable, il se l'était attirée encore plus par les mauvaises affaires que son esprit brouillon avait suscitées au pays, et qui, en le ruinant lui-même, ruinaient aussi les autres. Après une vie criminelle, il se convertit à la fin, embrassa le catholicisme, et mourut, entre les bras du P. Fournier, dans les plus grands sentiments de piété. Le P. Richard dit, en parlant de sa conversion, qu'il mourut comme un prédestiné, après avoir vécu comme un réprouvé. Comme on cherchait, ajoute-t-il, la cause d'un tel changement, d'Argenta découvrit lui-même à ce père, en se confessant publiquement, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait aucun bien, sinon que pendant toute sa vie il avait récité régulièrement trois fois le jour la cou-

ronne de la Sainte-Vierge, et n'avait jamais omis cette dévotion, pour quelque affaire que ce fût.

Mais la mesure qu'adoptèrent les Turcs à l'égard de Santorin ne dura pas longtemps. Les Vénitiens qui, avec leur flotte, ne cessaient de parcourir l'Archipel, où ils avaient encore quelques possessions, qu'ils conservèrent jusqu'à leur expulsion de Candie, en 1669, et qui, par leurs fréquentes descentes dans les îles, se rendaient encore redoutables, forcèrent le Grand-Seigneur à retirer ses agents, et à en confier le gouvernement aux vieillards les plus respectables du pays. Alors le sultan se contenta d'envoyer, tous les ans ou tous les deux ans, un cadi ou juge, pour y représenter et y exercer son autorité. Mais ce cadi ne résidait pas toujours à Santorin; sa résidence était souvent à l'île de Chio ou à celle de Naxie, où il appelait à lui toutes les autorités et les affaires des autres îles soumises à sa juridiction. C'était ordinairement le bey de Chio qui nommait à cette dignité; mais il arrivait quelquefois que celui qui en était revêtu était envoyé de Constantinople par le capitan-pacha (grand-amiral), qui avait tout l'Archipel sous son commandement. Mais ce choix ne tombait pas exclusivement sur des Turcs : on nommait également des Grecs et des catholiques, et ceux du dehors comme ceux du pays. Le premier qui mérita cet honneur à Santorin fut Jacques Anopliotis, alors un des habitants les plus considérables de l'île, nommé d'abord lieutenant du bey, à Chio, et ensuite gouverneur de Santorin. Son fils renonça au grécisme pour se faire catholique. Le père eut pour successeur dans sa dignité le sieur Michel Chiggi, catholique, dont un des descendants, qui a un enfant du même nom, occupe aujourd'hui le consulat de Hollande, et d'autres appartien-

nent au schisme. Il y avait encore un autre Anapliotis qui fut anciennement revêtu de la dignité de chancelier de l'île; mais aujourd'hui les uns et les autres sont entièrement tombés dans l'obscurité et l'oubli, et j'ignore s'il existe personne de ce nom.

Lorsque le gouvernement particulier de chaque île fut confié aux vieillards, et qu'il n'y eut plus de cadi, celui-ci fut remplacé tous les ans par un vayvode, c'est-à-dire par celui qui achetait les dîmes; et ce décimateur, recevant sa mission et son autorité du gouvernement turc, exerçait le même pouvoir que le cadi; mais cet état de choses n'était pas permanent. Quand il n'y avait point de vayvode turc, grec, ou latin, on envoyait de Constantinople un homme appelé *tzambitis* ou *taxiarque*, qui était chargé de lever les contributions, et avait en même temps, pendant tout le temps que durait la commission, les mêmes pouvoirs et la même autorité que le précédent. Cette espèce de domination turque n'était ni dure ni barbare, et ne pesait pas sur les îles; mais elle n'était pas commune à tout l'Archipel, quelques pays seulement jouirent de ce privilége. Les îles qui eurent ce bonheur furent : Naxos, Andros, Paros, Santorin, Milo, Syra et quelques autres petites îles voisines de celles-ci, auxquelles les sultans accordèrent des capitulations douces et avantageuses, que nous verrons plus bas, et que les rois de France avaient demandées, parce que, dans toutes, il y avait alors des catholiques, pour lesquels ils réclamaient le droit d'exercer leur protection contre les tentatives des schismatiques, ou même des sujets turcs.

La modération du gouvernement turc se montre encore plus par l'exposition du mode d'administration qu'il permit

ou qu'il exerça à l'île de Santorin. Lorsque les Turcs y établirent leur domination, l'île se divisa en deux communautés dont l'une se composait de tous les habitants du rit grec, et l'autre, de tous ceux du rit catholique; et dans leurs affaires particulières et respectives, elles s'administraient à part, et se réunissaient dans celles qui étaient communes à toute l'île, excepté pour le payement des contributions, pour lequel elles demandèrent à être séparées. Chaque communauté avait un ou plusieurs syndics, qu'on changeait après un ou deux ans, et auquel on joignait, pour le gouvernement des affaires importantes, douze des principaux habitants du pays pour conseillers, qu'on appelait primats. La nomination des uns et des autres se faisait entre eux, sans que l'autorité turque intervînt nullement, et ils n'avaient pas même besoin de se faire confirmer par la Porte. Ils jugeaient en commun toutes les affaires civiles et de simple police, jusqu'à la bastonnade inclusivement, sauf aux particuliers, quand ils voulaient vider leur bourse, de recourir à la justice turque, qui les accueillait toujours volontiers, et ne les renvoyait pas sans leur avoir appris, à leurs dépens, combien sa procédure est ruineuse, malgré le laconisme de ses formes judiciaires. Les jugements des primats pouvaient donc toujours être sujets à révision; mais la crainte de voir toute leur fortune engloutie par l'avidité des Turcs fermait ordinairement aux plaideurs la voie des appels. Aussi l'autorité des primats, qui se voyaient revêtus d'amples pouvoirs, et qui se rassuraient sur la difficulté qu'on avait de recourir à Constantinople, ou sur la facilité d'avoir bonne composition avec les Turcs, toujours faciles à se laisser corrompre, en leur faisant briller des espèces, fut-elle rembrunie, parfois, d'une teinte de despotisme, et excita, de temps en

temps, des troubles passagers. Mais ces abus ne furent pas fréquents, parce que l'autorité fut confiée ordinairement à des personnes d'une sagesse et d'une probité reconnues. Chez les catholiques surtout, on pouvait craindre une erreur, mais rarement une injustice formelle.

La justice n'était pas, cependant, livrée à l'arbiraire; ils avaient des usages et des coutumes qui leur tenaient lieu de lois, et auxquels ils devaient se conformer. Quand ils ne les connaissaient pas suffisamment, ils les étudiaient en consultant les anciens. Mais, pour obvier aux inconvénients et à l'ignorance, on en forma un petit code, rédigé par l'autorité des principaux Grecs et latins, à la tête desquels parut Mgr Pierre Délenda, évêque des catholiques; et après qu'il eut été approuvé et signé par eux, toute l'île fut obligée de s'y soumettre. Deux ou trois articles de ces lois m'ont paru fort sages, pour empêcher ou plutôt pour réparer le morcellement indéfini des propriétés et des héritages ou des biens de famille : l'un réglait que le plus proche parent, ou le plus proche voisin, après lui, aurait toujours la préférence dans l'achat d'une propriété qui se vendrait, moyennant qu'il offrît le même prix que l'autre acheteur qui aurait déjà traité ou même conclu; l'autre article portait qu'une personne libre et non mariée ne pourrait donner ses biens patrimoniaux aux étrangers, ni disposer d'autre chose que du tiers pour le bien de son âme, et que les biens d'une personne mariée qui mourrait sans postérité retourneraient de droit à sa famille, sauf qu'il y eût, dans le contrat de mariage, clause contraire, en faveur de l'époux survivant.

Quoique le tribut que payaient Santorin et les autres îles fût toujours très-modique, souvent on trouvait le moyen

de le faire diminuer, en caressant ceux qui venaient l'exiger, ou en étalant une misère vraie ou feinte; car les Turcs n'agissaient pas avec une grande rigueur, et ils n'étaient insensibles ni à la politesse, ni au malheur, et encore moins aux présents. Jamais ils ne prirent aucun droit de douane sur les marchandises. Ils exigeaient seulement, lorsque la flotte, selon sa coutume, faisait sa descente annuelle dans l'Archipel, un légère contribution pour les vivres, et quelquefois même on s'en tirait à bon marché.

On peut juger de la modicité de l'impôt et des contributions, en comparant ce qu'on payait auparavant au gouvernement turc, avec ce qu'on paye maintenant au gouvernement grec. Alors on ne payait en tout que la somme de quatre mille piastres, qui, selon la valeur de notre monnaie, pouvaient valoir, à cette époque, une vingtaine ou une trentaine de mille francs, tandis que, aujourd'hui, on paye cent cinquante mille drachmes, valant chacune dix-huit sous de France. Si le chiffre augmenta ensuite, quant aux espèces, il ne fit que représenter toujours la somme primitive, quant à la valeur intrinsèque.

Il fut cependant un temps où les îles furent véritablement opprimées sous ce rapport; mais ce malheur doit être attribué, non à la dureté des Turcs, mais à la force des circonstances; c'est ce que nous allons voir.

Lorsque la république de Venise, dans ses guerres avec la Turquie, fit la paix avec Soliman II, celui-ci exigea qu'elle renoncerait à toute prétention sur les îles. Mais comme elle ne renonçait qu'avec beaucoup de peine, et malgré elle, aux possessions qu'elle avait encore dans l'Archipel, et qu'en outre elle était trahie par André Doria, qui ne faisait que suivre, sans le paraître, les ordres secrets

de Charles-Quint, elle ne fit qu'une concession feinte et momentanée, afin de faire la paix, qui lui était nécessaire; se réservant, sans rien dire, de reprendre, au premier moment qu'elle le pourrait, tous ses droits sur ce pays, et d'y exercer sa domination comme auparavant. C'est, en effet, ce qu'elle tenta quelque temps après, sinon par une occupation absolue, du moins en exigeant le tribut. Mais Soliman, qui regardait les îles comme lui appartenant, soit par droit de conquête, soit en vertu des traités, et qui en prétendait la possession avec encore plus de raison, continua à y exercer sa domination et à exiger le tribut. Ainsi, par ce concours de circonstances, Santorin et les autres îles, dans l'impuissance de se soustraire en même temps aux exigences de l'un ou de l'autre, ou dans la crainte de s'exposer à de plus grands malheurs; et de s'attirer le ressentiment de celui des deux auquel elles refuseraient le tribut, dans un temps où l'avantage des armes pouvait, à tout moment, passer tout à coup d'un côté à l'autre, se laissèrent, par nécessité, pressurer par les deux puissances à la fois, et furent obligées, comme l'assure le P. Richard, qui en était témoin, de payer le tribut, tant au Grand-Seigneur qu'à la sérénissime république; car, quoique les Turcs fussent les plus forts, les Vénitiens, qui possédaient encore Candie et d'autres places importantes dans l'Archipel, pouvaient se rendre redoutables sur mer, où leurs vaisseaux se montraient partout dans ces parages.

En effet, dès le commencement de la guerre de Candie, ils se rendirent maîtres de la navigation dans toute la mer Égée, enlevèrent tous les Turcs qui étaient dans les îles, et leur flotte, commandée alors par l'illustrissime seigneur de Civrai, vint jeter l'ancre devant Santorin, en 1649, et

exiger le tribut, comme ils le faisaient auparavant, quand ils exerçaient leur domination exclusive dans les îles. Le malheur des insulaires fut encore accru par celui de se voir pillés et enlevés par les corsaires qui paraissaient fréquemment dans l'Archipel; et auparavant, lorsque le sultan Ibrahim se préparait à la guerre de Candie, en 1645, il leur avait commandé de lui tenir prêts les hommes et les navires que les îles étaient obligées de fournir en pareille occasion.

Mais le sort des insulaires ne tarda pas à changer, et, quelques années après, ils ne payèrent plus de tribut qu'au Grand-Seigneur; car les Vénitiens, ayant été expulsés à peu près totalement de toutes leurs places, par la perte qu'ils firent de Candie en 1669, ne conservèrent que Spina-Longa. Ainsi, quand les îles furent entièrement soumises au sultan, il leur accorda des capitulations dans lesquelles était réglé le tribut qu'elles devaient payer; et elles n'en payèrent qu'à lui seul. Alors, il envoya un *tackrinzi* ou estimateur, pour évaluer les terres avec les produits du pays, et fixer sur cette évaluation la somme qui devrait être payée annuellement.

Selon cette estimation, Santorin devait donner au trésor impérial, pour la dîme et les autres contributions, une somme de 4,000 piastres, qui se prélevait sur les *strèmes* que chacun possédait. (Le strème était une valeur déterminée, appliquée à une certaine étendue de terre, tantôt plus grande, tantôt plus petite, selon qu'elle était plus ou moins fertile, autant de fois qu'elle pouvait y être contenue d'après l'estimation. Par exemple, si le strème était évalué à cent francs, un champ, qui aurait été estimé à mille francs, aurait contenu dix strèmes, quelle que fut d'ailleurs son étendue.) C'était la manière d'imposer les vignes, les champs, etc. Mais le chiffre de la somme augmenta ensuite

avec le temps, soit par le changement de ceux qui l'exigeaient, soit par l'altération de la monnaie du Grand-Seigneur, dont il fallait une plus grande quantité numéraire pour représenter la valeur intrinsèque, fixée d'abord à 4,000 piastres. Cette pièce a si considérablement perdu, à force d'altération, que de quatre ou cinq francs qu'elle valait alors, aujourd'hui elle ne vaut plus que cinq sous. Dans l'espace de quinze ou seize ans, je l'ai vue baisser de quinze à cinq à peu près. C'est ainsi que de 4,000 la somme s'était élevée, à l'époque de la révolution grecque, à environ 28 ou 30,000 piastres.

Quant à la répartition du tribut, on avait divisé l'île en cinq parties, selon le nombre des châteaux qu'elle possédait, et chacun contribuait à proportion des biens qu'il avait dans ses limites. Ce sont ceux que nous avons déjà nommés, et qui servaient en même temps de centre aux villages qui les environnaient. Les *métoques* (μετόχια) ou métairies, nom affecté aux possessions des monastères, avec lesquels on comprenait les autres biens ecclésiastiques, faisaient une sixième partie. Mais en 1769, le château de Scaurus, qui formait la première partie et la plus considérable, fut divisé en Orientaux ou Grecs, et en Occidentaux ou latins. La séparation ainsi faite, chaque partie des deux payait séparément sa quote-part des contributions et des autres dépenses, dans la proportion et selon l'estimation des biens et le nombre des personnes, mais de manière que sur 700 piastres, la terre en payait quatre et les personnes trois.

Lorsque quelqu'un d'un château, par exemple de Scaurus, achetait une terre dans la circonscription d'un autre château, par exemple d'Acrotiri, le strème se mettait sur celui

de Scaurus. Quant aux personnes, si quelqu'un d'un château se mariait dans un autre, alors il payait, tant pour les strèmes que pour la personne, dans celui qu'il habitait.

Dans le commencement, chaque château choisissait un procureur, qui recueillait et payait séparément la portion analogue de son canton, et s'il survenait quelque affaire commune, tous les procureurs des différents châteaux s'assemblaient, avec les primats, à la ville centrale pour la décider. Mais dans la suite on changea ce système, et on nommait en commun les procureurs, chez les Grecs d'un côté, et chez les latins de l'autre. Les Grecs en nommaient quatre, et les latins un ou deux, qu'ils appelaient syndics, lesquels gouvernaient toute l'île; et cet état de choses s'est maintenu jusqu'à l'époque de la révolution grecque. C'est ce qui apparaît par une note adressée aux ambassadeurs des puissances européennes.

Quant au payement, il se faisait en deux termes, l'un à la fin de l'année, pour le commencement de l'année suivante, l'autre au mois d'août suivant, pour la fin de l'année. Pour celui qui se faisait à la fin de l'année, on nommait chez les Grecs deux ou trois primats, et chez les latins un seulement, qui allaient faire leur versement à Constantinople, au trésor impérial. Là, on leur donnait deux écrits appelés *boyourdis*, qui faisaient foi de la partie du payement, l'un pour les Grecs, l'autre pour les latins. Quant au versement du mois d'août, il se faisait à Chio ou à Naxie au préposé ou envoyé du Grand-Seigneur, et c'est ce qu'on appelait la deuxième partie du payement.

A cette modération des Turcs, qui permettait à Santorin et aux autres îles de se gouverner elles-mêmes et par leurs propres lois, et les rendait ainsi autonomes, comme elles

l'étaient dans l'antiquité, on peut ajouter celle avec laquelle elles en furent traitées par les autorités que les affaires ou des missions réglées y appelaient de temps en temps. Pour ce qui concerne Santorin, on peut dire que les capitans-pachas, non moins que les cadis et les taxiarques qui venaient tous les ans avec des pouvoirs excessifs, furent ordinairement leurs protecteurs et leurs amis, plutôt que leurs maîtres et leurs juges, et que les envoyés turcs les traitaient même mieux, généralement, que les Grecs qui étaient quelquefois chargés de cette mission. S'ils se sont montrés parfois sévères ou injustes, c'est lorsque l'intrigue, la jalousie, la vengeance des particuliers ou des partis ont surpris leur bonne foi, ou excité leur cupidité, ou irrité leur caractère. Rarement ils se portaient d'eux-mêmes à des actes arbitraires et barbares; et encore se laissaient-ils fléchir dans ces circonstances, quand on savait les manier. Il était beau quelquefois, lorsque quelque désordre avait appelé la sévérité de la justice et allumé un instant la colère du pacha ou du cadi, il était beau, dis-je, de voir toute la fureur du despotisme musulman s'éteindre à la vue d'un vieillard qui allait se jeter à leurs pieds pour demander grâce, et de trouver des modèles de pitié et de clémence dans des hommes dont le nom nous paraît en Europe synonyme de férocité.

Ne faisons pas, cependant, aux Turcs tout l'honneur de ces procédés et de cette modération. Si les habitants de Santorin ont eu à se féliciter des bons traitements qu'ils en recevaient, nous devons dire aussi qu'ils savaient les mériter; et en ceci les catholiques ont droit de revendiquer la plus grande part dans les politesses et le bon accueil qui ont gagné aux Santoriniotes la bienveillance des envoyés de la Porte. Ils les rassasiaient souvent de fêtes et de repas splendides; on leur

offrait même des bals et de belles soirées à la mode du pays; on leur faisait les cadeaux qu'on pouvait soupçonner devoir leur être agréables. Mais remarquons qu'en fait de bals, le sexe catholique ne se permettait guère d'y paraître. Du reste, c'était toujours un accueil gracieux, où la bonté de cœur et la bonne grâce se peignaient dans tous les discours et dans tous les procédés. Aussi, les Turcs, enchantés et séduits par tant d'honnêteté et d'amabilité, se laissaient-ils apprivoiser, ne pouvaient s'empêcher de s'y montrer sensibles, accordaient aux habitants une entière confiance, mettaient l'affection à la place de la barbarie, et traitaient Santorin avec des égards et une bonté qu'ils n'avaient pas ordinairement pour les autres pays.

De là vient encore que, dans cette île, l'exercice de la religion n'y a jamais été gêné ni tracassé par les Turcs; parce que ceux qui y étaient envoyés par leur gouvernement, connaissant le pays, ou par l'expérience qu'ils en avaient acquise eux-mêmes, ou par ce qu'ils en avaient entendu dire, étaient tous favorablement disposés envers les habitants. Plusieurs fois même, on les a vus protéger la mission contre les entreprises des Grecs ou contre d'autres gens turbulents qui la tracassaient passagèrement, et j'en ai trouvé les preuves dans les archives.

Mais voici un fait qui paraîtra plus étonnant chez des musulmans: dans un malheureux procès que les dames religieuses eurent à soutenir devant les tribunaux de la justice turque, contre des prétentions injustes, Topal-Pacha, qui fut après grand vizir, embrassa leur cause avec le plus vif intérêt, et, pendant le long espace de temps que dura l'affaire, il ne cessa de se montrer leur protecteur déclaré. Toutes les fois que le grand vicaire, Jacques Délenda,

frère de l'évêque défunt Pierre Délenda, dont nous avons parlé, et procureur du monastère, allait trouver Topal à Constantinople pour le succès du procès qu'il avait pris sous sa protection, celui-ci s'empressait toujours de demander des nouvelles de ses religieuses, quoiqu'il ne les eût jamais vues; car, quand il paraissait à Santorin, avec sa flotte, pour remplir, en qualité de capitan-pacha, sa mission annuelle, il ne descendait jamais à terre pas plus que dans les autres îles, et ne montait jamais en ville; mais il les aimait, et c'est pour cela qu'il les honorait de tant d'intérêt. Cette amitié était si réelle et allait si loin, que, malgré la cupidité si connue des Turcs, il ne voulut jamais accepter une forte somme d'argent qu'elles lui firent offrir de leur part, comme un témoignage de pure reconnaissance; mais il acceptait volontiers et avec plaisir des blagues à tabac brodées par elles-mêmes en fil d'or, et il les emportait à Constantinople, comme un souvenir qui lui était cher.

Et ce n'était pas seulement le capitan-pacha qui se montrait si bien disposé à l'égard des religieuses: elles m'ont raconté des traits de ses officiers ou d'autres envoyés, lorsqu'ils allaient à leur départ leur faire leurs adieux, qui n'étaient ni moins beaux, ni moins intéressants; elles m'ont assuré que, plusieurs fois dans leurs visites d'adieu, ils n'ont pu s'en séparer que les larmes aux yeux. Qu'on juge d'après cela si des religieuses établies parmi les catholiques, dans les villes de la domination turque, couraient risque d'être maltraitées par ce peuple, qu'on croit d'ailleurs si barbare. Quand on parle de la méchanceté des Turcs, on ne fait pas assez d'attention à ce qui est du caractère et à ce qui est des causes qui peuvent l'influencer. Le caractère, en général, est bon; mais il est souvent gâté ou altéré par les circonstances

où les hommes se trouvent placés. On remarque quelquefois de la cruauté dans les autorités, parce que le despotisme, réuni au fond naturel de perversité que l'homme porte en lui-même, leur met à la main le pouvoir et le droit de tout faire. Mais si, dans nos états, même civilisés, nos maires et nos préfets pouvaient impunément en France tout ce que peuvent les agas et les pachas en Turquie, je ne sais si tous leurs actes seraient marqués au coin de la civilisation. Aussi, chez les Turcs, le simple peuple, qui n'a pas le même pouvoir, lorsqu'il est dans son état ordinaire et national, et éloigné de ceux qui peuvent le corrompre, se montre naturellement bon, généreux, doux et paisible. Si même il ne l'était pas par caractère, il faudrait qu'il le fût par nécessité, par cela seul qu'il vit sous un pouvoir despotique, qui tient continuellement suspendue sur sa tête l'épée redoutable que le moindre caprice peut faire tomber, à tout moment, sur son cou, et lui faire terminer ses jours à l'improviste par une fin tragique.

Les voyageurs européens ont pu se convaincre de ce que je dis, lorsque, dans les pays turcs, ils ont eu besoin de l'hospitalité; et ils savent ce qu'il y a encore chez ces Turcs je ne sais quoi de patriarcal dans l'empressement qu'ils mettent à l'exercer. Lorsqu'un étranger arrive dans un village, les habitants vont jusqu'à se le disputer entre eux, et souvent ils ont une chambre bâtie ou achetée à frais communs, spécialement destinée à loger ceux qui leur arrivent. Mais le soin qu'ils ont de leur procurer tous les agréments qui peuvent leur rendre leur court séjour agréable, n'est pas moins remarquable. Ils portent l'attention et la bonté jusqu'à se réunir tous les soirs à son logement, pour lui tenir compagnie et l'empêcher de s'ennuyer. Il est tel pays en Eu-

rope où l'on pourrait, peut-être, refuser l'entrée du logis à un voyageur harassé de fatigue, qui va frapper à la porte, dans un village où il n'y a point d'auberge. Mais, en Turquie, un musulman regardera cette occasion comme une bonne fortune qui mettra toute la famille dans la joie, et tous les membres se feront un bonheur de posséder l'étranger et de le bien traiter. Non, dans les pays que nous appelons civilisés, on ne trouverait jamais une pareille hospitalité, et nos belles auberges, nos beaux hôtels n'offrent souvent aux voyageurs qu'une hospitalité qui n'a rien de moral, et où l'avidité du maître et la spéculation seules président à tout, et règlent tout au poids de l'or.

Je ne connais qu'une circonstance où les Turcs aient inspiré des alarmes aux Santoriniotes touchant la religion et encore ne fut-ce que par la dévotion d'un particulier; c'est lorsqu'un vayvode, envoyé pour la perception des contributions, se mit dans la tête, pour se rendre agréable au Prophète, de faire bâtir une mosquée à Mérovigli, la ville la plus élevée de l'île. Mais son pieux projet avorta aussitôt par une circonstance fortuite, qui se présenta fort à propos pour en empêcher l'exécution. C'était précisément à l'époque où la flotte du Grand-Seigneur revenait victorieuse du siége de Spina-Longa, en Candie, et où finit enfin, dans cette île et dans tout l'Archipel, le reste de la domination vénitienne. Le capitan-pacha qui, après sa conquête, s'en retournait triomphant à Constantinople, côtoyant alors Santorin, qui se trouvait sur sa route, les primats de l'île et surtout les catholiques, apercevant les vaisseaux, mirent une barque à la mer pour lui porter leurs plaintes et leurs supplications, alléguant, pour principales raisons, que l'entreprise du vayvode était contraire à leurs

usages et aux capitulations qu'ils avaient reçues de la Sublime-Porte. L'amiral, ayant fait sur-le-champ droit à leurs réclamations, fit défense au vayvode de passer outre ; et, pour tranquilliser les habitants, le fit embarquer et l'emmena avec lui à Constantinople, après lui avoir adressé les reproches et les réprimandes qu'il méritait.

C'est ainsi que, sous le gouvernement turc, Santorin a joui, avec plusieurs autres îles, non-seulement d'une espèce d'indépendance et d'une liberté presque entières, dans ses droits civils et religieux, mais encore d'une bienveillance qui a constamment mis ses habitants à l'abri de toutes les vexations que tant d'autres peuplades grecques ont eues à souffrir dans d'autres pays. Que les Grecs préconisent donc tant qu'ils voudront leur nouvelle indépendance et leur liberté, tout le monde les en félicitera ; ce sentiment est trop doux et trop naturel à ceux qui ont eu à gémir si longtemps dans les chaînes de l'esclavage et sous le joug de la tyrannie, pour que personne puisse ne pas l'approuver. Mais que les Santoriniotes gravent bien dans leur souvenir et plus encore dans leur cœur, et qu'ils apprennent tous à leurs enfants que les Turcs ont toujours été humains et bienveillants envers eux, et qu'ils ont été les amis et les protecteurs de leur île. Aucune âme bien née ne les dispensera de ce devoir de reconnaissance, même à l'égard de ceux qui ont pu être tyrans et cruels envers d'autres.

Il s'en faut bien que les barbares aient été aussi modérés dans les autres pays ; et si nous avons loué ce qu'ils ont fait quelquefois de bien, nous nous garderons bien de les regarder comme un peuple modéré en tout et partout. Dans la seule île de Candie, leurs vexations furent portées à un tel excès, que soixante mille Grecs, à une certaine époque,

furent forcés, d'après le témoignage du P. Richard, de se faire mahométans; et le reste de ces malheureux insulaires était réduit à une telle misère, que plusieurs pères de famille apportaient leurs enfants à la Canée, une des villes de l'île, pour les vendre, et qu'ils les donnaient à tant la livre, pour avoir de quoi payer leur tribut, et satisfaire l'avarice de ceux qui les commandaient. Quelquefois, après avoir vendu leurs enfants aux Turcs, ils retournaient l'année suivante à la même ville pour vendre encore leurs femmes au poids; et, à la fin, ils se vendaient aussi eux-mêmes et se faisaient musulmans.

Mais si Santorin et quelques autres îles ont été mieux traitées, n'oublions pas l'influence qu'a eue la puissante protection de la France, dont nous avons parlé, et qui, dans cette île comme dans tous les pays de la domination turque, n'a jamais manqué de s'interposer pour défendre la religion et la faire respecter partout où elle a fait entendre un cri de détresse.

C'est ici le lieu de mettre sous les yeux du lecteur les capitulations qui avaient été accordées en faveur des îles où se trouvaient des catholiques; il pourra y prendre un certain intérêt, en voyant le style, la forme et l'esprit dans lesquels elles furent écrites. Les premières furent données d'abord par Soliman II; et plus tard, elles furent confirmées et augmentées de certains articles, d'abord par l'empereur Amurat III, fils de Selim II, qui les donna en 1580, et ensuite par le sultan Ibrahim, de l'an 1640 à l'an 1645, où ce prince régnait. Je n'ai pu me procurer les premières, celles de Soliman II; mais les suivantes, qui les confirment, paraissent les renfermer, au moins quant au fond. Je vais rapporter celles-ci, sans rien changer, autant que

possible, à la forme ni au style, qui ont quelque chose de piquant pour la curiosité. Elles feront connaître, mieux que ce que nous avons dit, la conduite du gouvernement turc à l'égard des îles auxquelles elles furent accordées.

§ II.

CAPITULATIONS TURQUES EN FAVEUR DES ÎLES.

1. Capitulations du Sultan Amurat III, en 1580.

SULTAN AMURAT, FILS DU SULTAN SÉLIM, toujours vainqueur.

ARTICLE 1er. Par ce suprême et unique sceau, et par cette très-sublime écriture, et cette copie royale qui brille par la grâce et le secours du Dieu pur, et signée du maître du monde, nous ordonnons de cette manière :

ART. 2. Aujourd'hui sont comparus devant notre royale Porte les chrétiens Jérome Sômmaripa, Barthélomée Chlabis et Michel Pancalos, de la part des îles appelées Naxos, Andros, Paros, Santorin, Milos, Syra, etc. Ils m'ont exposé qu'aux jours de feu Soliman (II), mon grand-père (auquel Dieu veuille accorder sa suprême miséricorde !), les peuples desdites îles s'étaient soumis à notre obéissance, et que le capitan Aratan-bey y alla, et que par un très-sublime privilége, les peuples de ces îles avaient nommé un chrétien des leurs pour les gouverner, selon l'ancienne coutume, lequel chrétien bey, après avoir vécu beaucoup d'années, est passé de cette vie, et qu'alors la dîme avait été donnée, de leur agrément, au juif Joseph, sans qu'ils en aient éprouvé aucune vexation. Aujourd'hui, puisque, ledit Joseph étant mort, il a été nommé un satzan-bey et un cadi; ainsi, selon les nobles capitulations (de Soliman), qui ont été données par grâce au peuple de Chio et pareillement à ces îles, par ces (présentes), très-sublimes et très-justes capitulations, il est accordé comme

ci-dessous, que, selon la règle d'après laquelle ils payaient jusqu'à présent la capitation, ils payent encore dans la suite.

Art. 3. Et qu'ils soient exempts des gabelles et des exactions de la seigneurie, et des autres corvées. Et quand il passe de jeunes milices qui sont enrôlées dans le mois, que les marchands de viande ne soient tenus à rien envers elles, et que leurs églises soient libres.

Art. 4. Et quand quelqu'un d'entre eux meurt, qu'ils l'ensevelissent dans les tombeaux où ils ont leurs morts, et que les juges du lieu (les cadis) ne puissent pas exiger de l'argent pour l'enterrement des morts, ni exercer à leur égard aucune vexation contre la noble justice.

Art. 5. Et quand ils veulent réparer leurs églises, que personne ne puisse les en empêcher. (Ce qui, dans les autres pays de la Turquie, n'est pas permis sans un firman du Grand-Seigneur.)

Art. 6. Et qu'ils payent la dîme des produits de leurs vignes, de leurs jardins et de leurs champs ensemencés, comme ils avaient coutume de la payer dans le principe.

Art. 7. Et que personne ne soit dépossédé de ses biens, et qu'on ne puisse pas les lui ravir de ses mains; et quand il meurt avec testament, et qu'il donne ses biens, ou ce qui lui appartient, à d'autres, que l'héritier puisse les prendre, et que le bey ni son homme, ni le cadi, ne puissent les inquiéter.

Art. 8. Que tous les écrits qui se sont faits, et ce qui a été décrété selon les lois et coutumes, avant la reddition desdites îles, soient maintenus dans leur vigueur.

Art. 9. Et si quelqu'un cherchait à faire appel pour des affaires passées et décidées, qu'elles soient vues entre eux, et qu'ils ne soient pas inquiétés par les juges (les cadis).

Art. 10. Et que les juges..... (Je n'ai pu déchiffrer cet article.)

Art. 11. Et s'il s'élevait entre eux quelque différend, et qu'ils veuillent choisir de leurs gens instruits, pour les accommoder selon leurs coutumes, que les juges ne puissent s'opposer à ce qu'ils feraient, mais qu'ils y acquiescent et qu'ils le confirment.

Art. 12. Et comme il est besoin qu'on examine, et qu'on ait soin qu'il ne soit pas prêté foi aux faux témoins, quand quelqu'un veut faire appel pour plus de cinq cents piastres, et qu'il n'a pas des écrits, mais seulement des témoins, qu'il se ne hasarde pas dans l'appel.

Art. 13. Et que les droits d'impôt qu'ils ne payaient pas anciennement dans leurs îles, sur la soie, le vin et autres choses pour la nourriture, ils ne les payent pas.

Art. 14. Et si quelqu'un meurt hors de son pays, que ceux d'entre eux qui lui survivent reçoivent ses dépouilles, et que les autorités, les beys et les matitzides n'y mettent point la main.

Art. 15. Et que les chrétiens des îles qui embrassent la foi des musulmans ne soient pas forcés (de se marier), sous prétexte qu'ils sont venus à la foi de Mahomet, et s'ils étaient unis volontairement par le mariage, il n'est pas selon la loi qu'ils se marient (avec des Turcs).

Art. 16. Et que ceux qui marchent pendant la nuit pour leurs affaires, portant des feux ou des lanternes, ne soient pas empêchés.

Art. 17. Et que celui qui a un différend, et veut aller se présenter au trône de la justice, n'en soit pas empêché.

Art. 18. Que les habitants des îles puissent porter leur habillement selon leur coutume.

Art. 19. Que ceux qui exigent les corvées, en faisant leur chemin, ne prennent pas plus que ne le permettent les règlements et la noble justice, ou qu'ils ne prennent pas par force et sans payer pour leur nourriture et pour celle de leurs chevaux.

Art. 20. Et quand une femme de la race des chrétiens veut se marier avec un musulman, si auparavant elle n'était pas venue à la foi, mais qu'elle fût unie volontairement en mariage, il n'est pas selon la loi que le mariage se fasse (avec un Turc).

Art. 21. Et quand quelque malfaiteur fait quelque mal contre la noble justice, ou contre les règles, qu'on le cherche, qu'on le trouve avec la justice, et, l'ayant trouvé, qu'il soit puni.

Art. 22. Et que les débiteurs soient liés très-étroitement et mis en prison et à la chaîne, et que les gardiens ne leur retiennent ni la nourriture ni l'eau.

Art. 23. Et quand, dans lesdites îles, il arrivera une affaire commune, que le bey et le cadi soient tenus d'y aller en personne, et qu'ils ne donnent audience ni foi aux méchants, ni aux faux témoins, et qu'aucun autre ne puisse ni examiner, ni voir l'affaire.

Art. 24. Et dans les endroits desdites îles où doit se faire la garde pour les châteaux où sont les chrétiens, qu'on n'oblige d'autres à la faire que ceux qui y sont obligés, selon l'ancienne coutume.

Art. 25. Que tous ceux qui ne sont pas obligés de tenir des janissaires, c'est-à-dire des soldats pour leur garde, ne soient pas tenus de les envoyer.

Art. 26. Et quand dans lesdites îles, quelques-uns, en commun ou en particulier sont inquiétés par le satzan-bey ou par le cadi, ou par leurs gens, et veulent porter leurs plaintes à ma très-sublime Porte, que personne ne puisse les en empêcher ni sur terre, ni dans leur navigation.

Art. 27. Et quand quelqu'un de ces peuples veut engager ses biens à un autre, que le maître ne puisse demander un bail ou une condition plus forte que ce qui a été convenu entre eux.

Art. 28. Et enfin, comme nous avons écouté leurs supplications, ces notres ordres royaux leur ont été donnés, pour qu'ils jouissent, de la manière que nous avons dite ci-dessus, desdits priviléges, pour lesquels, par la grande grâce de Notre Grandeur, nous leur avons accordé les présentes nobles et bienveillantes capitulations; et ainsi nous commandons dès aujourd'hui que dorénavant il soit fait selon que nous l'ordonnons ci-dessus, et que personne ne puisse s'opposer à notre noble justice, à nos règlements et à nos ordres, ni à ces anciennes très-sublimes capitulations de la justice; et celui qui oserait chercher à faire le contraire, qu'on le fasse aussitôt connaître à ma très-sublime

Porte, touchant ces indociles, pour que vengeance en soit tirée. Ainsi, que tous sachent qu'ils doivent foi et obéissance à ce mien très-sublime signe, et aient attention, diligence et soin que les capitulations, ci-dessus écrites, soient observées, sans y rien changer.

Donné à Constantinople dans les derniers jours de la lune de saban (hégire), la 998e année de la naissance de Mahomet.

Les capitulations du sultan Ibrahim, que nous allons faire connaître, n'ont point de date dans l'endroit où je les ai traduites. Elles furent données de 1640 à 1645, et ressemblent beaucoup aux précédentes pour le fond des choses; mais le style, la forme et la division des articles ont quelque chose de remarquable par leur originalité.

2. Capitulations du sultan Ibrahim, de l'an 1640 à 1645.

Article 1er. Des îles de Naxie et de Paros, et d'Andros, et de Milos, et de Santorin,

Art. 2. Les hommes Chrysante Roque et Anelos, et Michel, et Damien, et Chrysopoulos, et Michel, et Pelès et les autres,

Art. 3. Sont venus à mon invincible royauté et ont dit:

Art. 4. Que le pardonné (*συγχωρημένος*) mon aïeul, Sultan-Soliman, que Dieu lui accorde le paradis!

Art. 5. Audit temps, Chéredin (le même que Barberousse) était capitan pacha.

Art 6. Et il passa dans ces îles, et elles ne résistèrent pas seulement, elles se soumirent.

Art. 7. C'est pourquoi, depuis lors jusqu'à présent, il envoya dans ces îles.

Art. 8. Et après un temps il fit même un émir bey, un juif, Bajaban Joseph.

Art. 9. Ce Joseph fut envoyé de ma royauté, et il les gou-

verna quelque temps selon leur coutume et leurs lois, jusqu'à ce jour, à l'ombre de ma royauté.

Art. 10. Toutes ces îles ont vécu sans inquiétude.

Art. 11. Ledit Joseph étant mort, il fut envoyé de mon invincible royauté un bey flambourgiaris et un cadi.

Art. 12. Il a été réglé qu'ils seraient traités selon les règles que j'ai données aux Chiotes.

Art. 13. De payer la capitation, le double, l'intérêt, comme ils payaient au commencement, et qu'ils ne payent pas plus qu'ils n'avaient coutume.

Art. 14. Et selon que le porte leur fausse loi, qu'ils aillent et qu'ils viennent à leur église, qu'ils ensevelissent leurs morts dans leurs églises, et quand ils veulent ouvrir leurs tombeaux, qu'aucun chakis ni bey ne les inquiète.

Art 15. Qu'ils ne cherchent, ni qu'ils puissent prendre de payement pour les morts.

Art. 16. Car ces choses ne sont ni dans la justice de Dieu ni dans nos lois.

Art. 17. Que les cadis évitent avec grand soin les affaires qui ne sont pas du ressort de la justice, et qu'ils se gardent bien d'inquiéter personne sans jugement.

Art. 18. Qu'ils réparent leurs églises quand ils voudront.

Art. 19. Qu'on prenne encore la dîme sur leurs vignes et sur leurs champs, comme auparavant.

Art. 20. Et que personne ne les expulse malgré eux de leurs autres propriétés.

Art. 21. Quiconque voudrait donner ses habits pour leurs cérémonies (de l'église), que cela vaille, comme auparavant, selon leur fausse loi.

Art. 22. Que personne n'annule les jugements qu'ils ont faits entre eux, et dont ils ont des preuves dans leurs papiers.

Art. 23. Et que les cadis ne prennent pas plus que ne portent l'écrit de la vente, le registre ou la requête.

Art. 24. Et s'ils traitent entre eux de quelque affaire, et qu'ils

y emploient des hommes expérimentés, que leur accommodement soit valable, et que le cadi n'ait rien à faire dans ce jugement.

Art. 25. Et qu'ils se gardent avec grand soin des faux témoins, et pour cela qu'on ne reçoive pas témoignage sans écrit et sans *syncelle* (chancelier) au-dessus de cinq cents piastres.

Art. 26. Et qu'ils ne payent pas de douane pour le vin, ni pour les provisions d'aliments de la maison. Et quand quelqu'un des hommes de ces îles irait pour son négoce, et qu'il meurt quelqu'un d'entre eux, qu'ils recueillent ses habits et ses effets, et que les chefs de l'autorité, les beys et les matitzides n'y mettent point la main.

Art. 27. S'il y a quelque malfaiteur, que celui-là même soit puni et non un autre à sa place. Et celui qui voudrait sortir la nuit pour quelque affaire, qu'il sorte avec de la lumière, et que personne ne l'inquiète.

Art. 28. Quiconque, dans ces îles, voudrait entrer dans la foi de Dieu, et vient devant le jugement de Dieu, et qu'il témoigne, s'il se fait musulman de son gré, qu'il ne fasse pas de mal.

Art. 29. Et quiconque de leurs femmes voudrait prendre un turc pour mari, qu'elle vienne en la présence de Dieu, devant le syratan, et qu'ils donnent leur parole entre eux

Art. 30. Et qu'aucun homme du juge n'entre dans leurs villages.

Art. 31. Quiconque a une affaire, qu'il aille au jugement, et que personne ne s'en mêle, et qu'on ne l'empêche pas.

Art. 32. Et que ceux qui perçoivent la capitation ou d'autres dettes, qu'ils ne se fassent payer que ce qu'ils se faisaient payer au commencement.

Art. 33. Et quant à la nourriture de leurs chevaux, qu'ils l'achètent de leur bourse.

Art. 34. Et qu'ils ne mettent pas les débiteurs aux fers, ni dans un lieu obscur, si telle est l'intention des anciens.

Art. 35. Qu'ils mettent un drogman d'eux-mêmes, comme il leur plaît.

Art. 36. Et quelque affaire qu'il leur vienne, que le cadi et le bey, et nul autre, ne puisse la voir en jugement.

Art. 37. Et que pour garder, ils mettent les sentinelles qu'ils veulent, comme il se pratiquait auparavant.

Art. 38. Et comme ces îles n'ont pas besoin de janissaires, qu'ils n'y en mettent pas.

Art. 39. Et celui d'entre eux qui souffre quelque tort, et que le bey ou le cadi, ou quelque autre, lui ferait injustice, et qu'il voudrait recourir à mon invincible Porte, qu'il entre dans tel navire ou galère qu'il voudra, que personne ne l'en empêche.

Art. 40. Et qu'ils se donnent entre eux l'un à l'autre leurs champs à prix fait, selon la manière qu'ils conviendront; et qu'aucun autre ne l'annule.

Art. 41. Et que toutes ces choses qui ont été écrites à ma royauté invincible soient toutes valables; et quiconque transgressera mes lois, qu'on le fasse connaître à mon invincible Porte, et qu'il soit traité comme il le mérite.

Art. 42. Ainsi l'écrivent et l'ordonnent aussi mon aïeul et mon père, et mon frère.

Art. 43. Et ainsi, j'ai écrit moi-même, et je l'ai renouvelé et l'ai donné à ces insulaires, afin qu'ils passent (vivent) sous ma très-grande et très-sublime ombre, et quiconque voudra en ôter quelque chose ou y ajouter, sera puni.

Il se voit dans les archives des îles des actes nombreux où les empereurs turcs, soit de leur propre mouvement, soit par suite des réclamations à eux adressées par nos rois ou par nos ambassadeurs près la sublime Porte, ont été les premiers à les rappeler et à s'y conformer, afin de rendre justice aux insulaires lésés. Je n'en citerai qu'un pour exemple, pris au hasard parmi ceux qui se trouvent à la mission.

Commandement du Grand-Seigneur adressé à Hamet, capitan-pacha, et au cadi de Santorin.

A l'arrivée du sublime signe impérial, qu'on sache que l'illustre seigneur de la nation du Messie, Jean-Baptiste Fabre, agent sur les négociants français et véhil de l'ambassadeur (dont la fin soit heureuse!), par une supplique envoyée à mon heureuse Porte, a fait savoir que, n'étant pas convenable qu'on inquiétât les religieux et les prêtres sujets aux Français (simples protégés) existants dans l'île de Santorin, par des prétentions contraires aux capitulations impériales, touchant la capitation et autres charges, à présent ils sont inquiétés et travaillés contre la teneur desdites capitulations. C'est pourquoi, pour obvier à cela, cherchant à obtenir mon noble commandement, on a recouru aux mêmes impériales capitulations; et s'étant trouvé que les évêques et autres religieux du rit latin, sujets aux Français, de quelque nation qu'ils soient, se conduisent conformément à leur devoir, ils peuvent rester dans leurs anciens lieux de ma domination, et exercer leur rit, sans que personne y mette empêchement. C'est pourquoi, j'accorde ce mien présent et sublime ordre, afin qu'en vertu des capitulations impériales on ait à l'exécuter; et je commande :

Aussitôt qu'il vous sera parvenu, vous devez, en cette affaire, l'exécuter conformément à ce que j'ordonne par le présent, et conformément aux insignes capitulations, et faire que les religieux et prêtres latins, sujets aux Français, existants dans ladite île de Santorin, ne soient inquiétés ni travaillés pour ce dont il est question ci-dessus. Au contraire, vous préviendrez et vous empêcherez les insultes d'autres personnes. L'empereur des Français se trouvant constant et permanent dans la sincérité avec notre sublime Porte, les devoirs de louange et de plainte de son ambassadeur sont suffisamment admis. Vous devez donc, comme le requiert la raison, et conformément aux impériales capitulations, prêter toute faveur et protection aux religieux, sujets aux

Français, en exécutant le contenu de ce mien seigneurial commandement. Ainsi vous saurez; et, après avoir vu ce mien impérial ordre, vous le leur remettrez entre les mains, en ajoutant foi à l'insigne marque.

Donné à Andrinople, sous la mitte de rébi ul-achir, l'an 1100 (de l'hégire).

C'est en vertu de ces capitulations, toujours alléguées par nos ambassadeurs, et toujours observées par les empereurs turcs, que la religion catholique a été constamment et efficacement protégée dans les îles, et dans tous les états du Grand-Seigneur, contre toutes les persécutions, les vexations, les tracasseries des schismatiques, des hérétiques et même des musulmans, et qu'on voyait la croix dans les processions et les convois funèbres, escortée même quelquefois d'une garde de janissaires, comme, par exemple, à la Fête-Dieu, parcourir les rues de Constantinople avec autant de liberté qu'à Paris. Les catholiques de Santorin ont ressenti plusieurs fois les effets de cette protection, j'en citerai un fait particulier.

Dans l'église de la Sainte-Vierge, dite de Saint-Théodore, appartenant à la mission, il existe une image de la Mère de Dieu, représentant son Assomption, et en grande vénération dans toute l'île. Une dévotion mal entendue fit croire aux Grecs, qui étaient jaloux de la posséder et de se l'approprier, qu'en la volant ils ne feraient en cela qu'une action méritoire, et ils la volèrent en effet, il y a environ trente ans. Recours fut fait aussitôt à l'ambassadeur, pour qu'il enfît faire la restitution. La réclamation excita tout son zèle; il prit l'affaire chaudement à cœur, en écrivit à l'évêque grec de Santorin qui avait, sinon autorisé, du moins approuvé le vol, lui ordonna de faire rendre l'image,

et exigea de lui qu'il la fît rapporter solennellement en procession, avec son clergé, à l'église de Saint-Théodore, et qu'il la fît remettre à sa place, selon l'ordre qu'il lui avait adressé.

L'évêque et les pieux voleurs, effrayés du ton de l'ambassadeur, se mirent à l'instant en devoir de restituer l'image, crainte de s'exposer à des conséquences fâcheuses; et le lendemain matin du jour où l'ordre rigoureux fut connu, elle fut trouvée à la porte d'un moulin à vent, voisin de l'église, sur une hauteur qui la dominait. Alors le supérieur de la mission, M. Colsi, qui en fut informé, se contentant de cette restitution furtive, n'en exigea pas davantage, et l'ambassadeur, auquel il en donna connaissance, ne poussa pas plus loin l'exécution de ses ordres.

CHAPITRE VI.

ÉTAT DE SANTORIN ET DES ÎLES DANS LES COMMENCEMENTS DE LA RÉVOLUTION GRECQUE, EN 1820 ET DEPUIS.

Le tocsin de la liberté sonne dans toute la Grèce, et aussitôt, les dernières gouttes du sang des Thémistocle et des Miltiade bouillonnent dans le cœur des Hellènes. A ce signe presque miraculeux, les peuplades s'émeuvent, des cris de guerre se font entendre, les armes retentissent, tous courent se venger, le patriotisme triomphe, et toutes les voix proclament la victoire. Santorin, qui dormait alors de son profond sommeil, se réveille à son tour, et, comme les

autres pays, elle sent son cœur palpiter. Mais son réveil engourdi ne lui permet pas de se livrer d'abord à tout l'élan de sa joie ; elle entend les chaînes de l'esclavage se briser au loin entre les mains de ses frères ; les rayons éclatants d'une aurore nouvelle brillent à ses yeux, au travers les faisceaux de la tyrannie; les drapeaux flottants de la liberté et de l'indépendance appellent partout ses regards étonnés, et cependant elle doute encore. Et admirez sa torpeur : elle doute, et déjà tout retentit du chant des vainqueurs; elle doute, et déjà des trophées glorieux s'accumulent sur tout le sol de l'ancienne patrie; elle doute, et mille ordres lancés coup sur coup font appel à son patriotisme, pour aller déraciner le croissant du pays natal de la liberté. Mille échos répètent les efforts magnanimes et les succès glorieux des enfants de la Grèce; partout l'air retentit des noms que de hauts faits ont déjà rendus célèbres; partout on voit un dévouement, un héroïsme qui doivent faire, un jour, l'admiration de la postérité, et une des plus belles pages de l'histoire; le courage le plus invincible, dans le dernier état d'impuissance et de faiblesse, triomphe du colosse de la puissance et de la force; l'entreprise la plus audacieuse, formée par la témérité la plus heureuse, dans le dernier excès de la misère et du dénûment, enfante les succès les plus inespérés, et Santorin, à la vue de ces nouveaux prodiges, éprouve une espèce de vertige qui trouble sa raison et ses sens. Incertaine et ne sachant croire, le doute qui l'agite ne lui permet, ni de prendre franchement son parti, ni de se livrer entièrement à l'élan de la joie, et elle se palpe tout autour, pour voir si elle ne sent pas encore ses fers, tant la chose lui paraît incroyable! Ainsi, balancée entre la crainte et l'espérance, et craignant que ce ne soit qu'une belle il-

lusion, elle n'ose se remuer, de peur que le bruit de ses chaînes ne soit entendu du tyran, et elle ne sait ni se soumettre, ni secouer le joug, parce qu'elle craint de s'attirer la vengeance de l'un, si elle reconnaît la domination de l'autre. Telle fut la perplexité, tels furent les sentiments qui partagèrent les cœurs des Santoriniotes, lorsqu'ils reçurent les premières nouvelles de leur indépendance, et qu'ils entendirent les premiers ordres de soumission de ceux qui venaient de la conquérir, et d'expulser le gouvernement de l'esclavage et de la barbarie.

Cependant, l'autorité se constitue et s'organise à la hâte et avec tout le désordre de l'anarchie ; elle s'entoure de tout ce qu'elle trouve à ses côtés et sous sa main, pour remplir bien ou mal tous les postes du nouvel état, et envoie des hommes partout pour faire reconnaître, exercer et consolider un pouvoir qu'eux-mêmes ne connaissent pas. On méprise ses agents, ils se font obéir, et, vaille que vaille, ils se créent, par la force, un titre légitime au respect et à la soumission. A défaut de lois et d'ordonnances qui leur manquent, chacun en improvise à sa façon, chaque gouverneur devient un législateur, et l'arbitraire, le caprice, le despotisme, la violence, forment dans toutes les provinces un code complet où il puise des décisions et des sentences sans appel. En attendant, on crie partout : *Vive la liberté!* en même temps que le désordre et l'anarchie qui règnent de tous côtés, font souvent ajouter à ce cri patriotique et enivrant : *Vive aussi le brigandage!* *Ζήτω ἡ ἐλευθερία μαζὺ καὶ ἡ κλεφτουρία*, refrain juste et piquant, qui peignait au naturel et d'un seul trait tout l'état de la nouvelle indépendance et le caractère de la nation.

Mais les divers gouverneurs qui s'occupent bien peu des

formes et des clameurs populaires, pourvu qu'ils se fassent obéir, et qui se moquent de l'opposition qu'ils rencontrent et de l'opinion qui les poursuit, pouvu qu'ils puissent marcher, vont droit à leur but par le chemin le plus court; et la force leur donne raison de tout. Ainsi Vangeli, plus vigoureux dans l'exécution des ordres qu'il reçoit, ou de ceux qu'il imagine, que sensible à l'amitié de ceux qu'il appelle ses amis, fait tomber devant lui, à Santorin, les portes des magasins, emporte d'assaut, la hache à la main, la dîme que lui refuse, comme les autres, l'honorable et loyal docteur Pinto, son ami (père de V. Pinto déjà nommé); et cet exploit énergique contre cet homme si estimable, que je chéris, lui vaut la conquête de toutes les caves, dont le vin abondant empêche les sauveurs de la patrie et les conquérants de la liberté de mourir de faim au milieu de leurs triomphes.

Toutefois, on ne croit pas encore suffisamment à la stabilité du nouvel ordre de choses; et les magasins de vin qui se dégarnissent, les bourses qui se vident devant le palicare armé, ou à la voix sauvage d'un Maynote déguenillé, ou aux ordres d'un féroce Albanais, dont la peau de brebis habille la fierté, n'indiquent pas encore assez aux habitants de Santorin qu'il est urgent de se soumettre sans délai; et le tableau pittoresque que présente cette île, sous ce rapport, est le même qui s'offre presque dans toutes les autres.

Les catholiques surtout, que leur religion place sous la protection immédiate de la France, ou que leurs consulats, dans ceux qui en sont revêtus, font cacher à l'ombre de leurs pavillons, et qui s'en font un titre pour refuser l'impôt, offrent ici l'épisode le plus comique : tous s'empresse de délier leurs paperasses; et, leurs patentes à la

main, que plusieurs avaient fait faire presque la veille, ou à Smyrne, ou à Constantinople, ils prouvent, l'un qu'il est Français, l'autre qu'il est Anglais, celui-ci qu'il est Autrichien, celui-là qu'il est Espagnol. Les consuls ne s'oublient pas, et, moins dociles que les autres, ils font flotter fièrement leur pavillon au haut de leurs màts à demi pourris, à l'ombre desquels ils se croient inexpugnables. En un mot, les protégés des puissances étrangères, en masse et en particulier, et moi-même à mon tour, car je me mis du nombre et je dois l'avouer, tous prétendent, mais inutilement, aux mêmes exemptions. Mais le gouvernement pécuniaire, qui a plus besoin de contributions ou de rapines que de titres et de diplômes, les déclare tous sujets, et, de gré ou de force, se fait payer de tous. Plus fort que tous les consuls et que tous les protégés, il plante le drapeau de la dîme sur tous les champs et sur toutes les caves, au milieu des cris impuissants de refus et de résistance; et les écus qui tombent, en attendant, de toutes les bourses dans le bonnet de la liberté, annoncent la soumission volontaire ou forcée de tous les récalcitrants, lors même qu'ils doutent encore s'ils doivent obéir.

Alors, des lettres et des courriers volent dans toutes les directions; on assiége les cabinets des ambassadeurs et des consuls généraux; on consulte les amiraux des escadres européennes et jusqu'aux capitaines des plus petits navires, pour en tirer une réponse d'espérance et de consolation; mais tous ces dignitaires, qui n'y voient pas plus clair que les autres, et qui ne peuvent soulever le voile qui cache l'avenir, ne savent eux-mêmes s'ils ne doivent voir encore dans la conquête qu'un heureux brigandage de pirates et de voleurs, ou l'exercice d'une autorité légi-

time et suffisamment établie. Par des réponses évasives et toujours équivoques, dictées autant par la prudence que par l'incertitude, ils ne tranchent jamais nettement la question, ne se hasardent jamais à donner le oui ni le non de la résistance ou de la soumission, et laissent aller les choses au train qu'elles pourront. Les Grecs mêmes, qui ne connaissent encore ni l'étendue, ni les limites de leur pouvoir, ne commandent souvent qu'en hésitant et à tâtons. Une seule question, celle du payement des dîmes est toujours claire pour eux, et ne souffre point de retard ni de délibération; et, arrive que pourra, ils font toujours contribuer, en attendant, ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas. Ainsi, toutes les protestations, tous les refus, toute l'humeur, toute la colère de nos contribuables de mauvaise grâce et de nos protégés désappointés, ne sauraient délivrer personne de cette nécessité; seulement, elles ne feront un jour, dans la postérité, qu'exciter les plaisanteries des enfants, des gouvernants et des gouvernés. A l'île de Syra, au contraire, on prend un parti plus sûr et plus pacifique; et pour ne pas se tromper dans le choix, on croit plus prudent de payer le tribut aux Grecs en même temps et aux Turcs. C'était, certainement, le moyen de vivre en paix, mais un peu chèrement.

Cependant, le pouvoir anarchique, faible et brutal à la fois, livre le pays au désordre, à l'injustice, à la barbarie, ne connaît aucun devoir ou n'en remplit aucun, et ne respecte ni les personnes ni les propriétés. Le vol, la rapine, l'outrage, l'assassinat restent impunis. La justice s'exerce comme chacun l'entend et comme il le veut, laissant à des temps plus heureux le droit et le soin de reviser une foule de causes qui paraissent aujourd'hui dans les tribunaux.

Les visites des gouverneurs, accompagnés de soldats armés qui se présentent dans les maisons avec un air féroce, ressemblent, quelquefois, à une invasion de brigands, et ce sont là les gentillesses d'Abattielle. Dieu nous préserve désormais de pareils honneurs !

Les catholiques surtout, alors plus que jamais l'objet de la haine que le schisme couve contre eux, mais plus encore chez les étrangers que chez les habitants de Santorin, sont menacés, et parfois insultés par des gens fanatiques et barbares qui viennent du dehors; et si les bâtiments du roi, qui promenaient continuellement, à cette époque, la puissante protection de la France dans tout l'Archipel, ne s'étaient pas montrés, de temps en temps, dans les îles où sont les catholiques, on les aurait abreuvés d'outrages, on les aurait dépouillés, et, peut-être même, entièrement exterminés. M. Pétraki (Pierre) Alby, autrefois syndic des latins, et depuis démarque de Phira (1837), est conduit en prison par une bravade du gouverneur, qui se plaisait à l'humilier, parce qu'il était un des hommes les plus distingués de l'île. Un Français établi à Zante, que ses affaires avaient amené à Santorin, est presque assommé par la canaille; et, pour l'achever, le portefaix Marco Vouzanello, aujourd'hui paralytique, en punition, peut-être, de sa férocité, le portant de la marine à la ville, le lance, agonisant, de ses épaules sur le pavé de la chancellerie grecque, comme un vil animal, et, en présence de l'autorité, il l'étend mort à ses pieds. C'est là le comble de l'atrocité; et cependant personne ne sent ses entrailles émues, personne ne s'en occupe le moins du monde; et on ne donne pas plus de suite à cet acte révoltant d'hinumanité et de barbarie qu'à la mort d'un chien délaissé et abandonné de ses maîtres. Moi-même, en 1831,

je me vis dans la nécessité de me réfugier pendant quinze jours chez notre consul, M. Guillaume Alby, sous la protection du pavillon français, et, pendant tout ce temps, j'eus le déplaisir de voir la maison de la mission abandonnée à la merci de quatre soldats. Mais le gouverneur, qui les y avait envoyés contre toutes les règles, sentant ensuite qu'il avait eu tort, en attaquant injustement une mission française, fit retirer ses satellites; et je n'y rentrai qu'en exigeant que l'autorité vînt m'y rétablir; ce qui eut lieu en effet.

Dans ces temps de désordre et d'anarchie, les premières familles catholiques sont encore plus exposées que les autres, par le plaisir brutal qu'on trouvait à les humilier, ou par la cupidité qui attachait des regards de convoitise sur leur fortune. Souvent elles se voient obligées de caresser des êtres sauvages, insolents et marqués de tous les signes de la barbarie. Leur voix, leur ton, leurs gestes, cédant à la crainte et à la pusillanimité, se paralysent devant des pâtres ou des brigands qu'intérieurement ils abhorrent, et elles ne peuvent se racheter de leurs vexations, de leurs insultes, de leurs violences, que par des sacrifices forcés, par des caresses feintes et presque par des bassesses. Heureux encore de pouvoir adoucir ces hommes féroces! car la résistance aurait souvent attiré des excès. Voilà ce que faisaient éprouver à nos catholiques ces soldats féroces, c'est-à-dire les Albanais, les Candiotes, et d'autres brigands des îles ou de la terre ferme, qui allaient se joindre aux premiers. A Naxie, ils allaient les faire tomber sous leur fer assassin, mais Raphtopoulos les sauva du massacre, en interposant son ascendant et son autorité.

Alors, Santorin et les autres îles, en présence des désordres de tout genre dont elles se voyaient les victimes, pu-

rent apprécier à sa juste valeur la liberté, si longtemps désirée, qu'on venait de conquérir. Cette liberté trompeuse qui, au lieu des avantages séduisants qu'elles s'étaient promis, les dépouillait du bonheur réel dont elles avaient constamment joui sous les Turcs, et ne leur laissait entrevoir qu'un avenir plein de misère et de malheurs; cette liberté licencieuse qui leur imposait toutes les volontés et tous les caprices de l'ignorance, de la brutalité et de la tyrannie, et ne se montrait à eux que sous des formes hideuses et effrayantes; cette liberté, dis-je, quand ils la possédèrent, ne leur parut plus qu'une calamité. Elles n'avaient pas su s'accommoder des cadis turcs, dont elles avaient ordinairement si bonne composition, et elles se virent souvent forcées d'accepter pour gouverneurs et pour tous les emplois des hommes qu'on voyait sortir tout à coup de la cale d'un navire, ou d'un bateau de pirates, ou des cabanes du Mayna, ou des antres de la barbarie, pour apparaître au milieu des villes sur les premiers siéges de l'administration, dans les premières sociétés et aux meilleures tables, couverts encore de leurs peaux de chèvre ou de brebis, comme les habitants des bois, abrutis par des mœurs rudes et féroces, et escortés d'une troupe de bandits qu'ils appelaient leurs gardes. Elles avaient soupiré après la liberté dans les premiers élans de leur enthousiasme, elles l'avaient exaltée, elles l'avaient proclamée avec une espèce de fureur, et cette liberté ne valait déjà plus à leurs yeux l'anneau le plus pesant de la chaîne de servitude qu'elles venaient de briser avec tant de sacrifices et de dangers. Elles avaient méconnu la douceur du gouvernement turc dans la taxe des impôts et des contributions, et cette taxe fut triplée dans l'espace de quelques années, sans espoir de

la voir jamais diminuer. Elles avaient joui d'une indépendance presque entière en se gouvernant elles-mêmes et par leurs propres lois, et voilà que ce privilége est enlevé à leur amour-propre, et qu'elles éclatent en plaintes contre les lois libérales qui pèsent sur elles, et contre des hommes que, auparavant, elles n'auraient pas voulu recevoir pour leurs valets.

Mais, pour mieux juger de l'état d'anarchie qui régnait dans ces premiers temps, venons à des faits plus graves et plus précis, et l'on verra ce que c'était que la liberté.

Dans les commencements de la révolution, les Grecs, les étrangers surtout, se constituent en guerre contre les catholiques, tirent de loin sur leurs habitations et sur leurs personnes, sans provocation, comme sans motif; et la demoiselle Marguerite Baseggio est atteinte d'une balle, qui lui perce le sein, d'où l'on n'a pu l'extraire; mais la blessure n'eut pas des suites graves.

Quelques années après, des bâtiments chargés de vin pour la Russie, et prêts à mettre à la voile, sont enlevés du port d'Épanomérie, sous les yeux des habitants, par ceux mêmes qu'on dit être les corsaires du gouvernement, sans qu'il soit possible de s'opposer à cet enlèvement audacieux, ni d'en avoir justice.

Vers le même temps, trois navires de l'État, croisant, une partie du jeudi saint, dans le golfe, au-dessous de Phira, s'amusent à lancer des boulets sur la ville basse, uniquement pour se divertir et faire peur aux habitants; percent une des boutiques de M. Jean Alby, répandent l'alarme partout, et font craindre des scènes tragiques.

En 1827, vingt-deux bâtiments grecs du gouvernement, remplis de gens ramassés dans les rues, affamés de désordre

et de pillage, viennent mouiller au sud de Santorin, dans la rade d'Emporion, pour faire provision de raisins et marauder dans les campagnes voisines; et les matelots et les soldats indisciplinés, s'abandonnant à la licence et à leur humeur pillarde, se répandent partout, enlèvent tout ce qui leur convient dans les vignes et dans les champs, promènent l'insulte dans les villages, mangent et boivent à discrétion dans les maisons qu'ils assaillent, sans égard ni respect pour les personnes, et avec tout le dévergondage qui caractérise des brigands. Plusieurs d'entre eux se jettent dans les habitations des catholiques de Condochori et de Phira; et, le jour de la fête du saint Rosaire, après vêpres, ils nous font voir une scène qui faillit avoir les suites les plus terribles. Il importe de la faire connaître.

Deux de ces palicares, de l'île de Spezzia, à la taille haute, aux larges épaules, aux formes athlétiques, aux bras vigoureux, se présentent à la porte de l'église de la mission, pendant que j'entendais les confessions. Leur air insolent et hardi m'annonce d'abord ce qu'ils sont et ce dont ils sont capables. Instruit des désordres qu'ils avaient déjà commis en d'autres endroits, et craignant par conséquent quelque irrévérence ou quelque pillage dans l'église, je sors du confessionnal pour en interdire l'entrée au premier qui ouvre, le plus fort, le plus gros et le plus haut de taille. Arrivé devant lui, sur le seuil de la porte, je le prie de ne pas passer outre, et, comme il persistait, je lui oppose, en même temps, mon avant-bras, pour l'arrêter au moment où il voulait entrer malgré moi. Ce geste de refus, qu'il regarda comme un affront injurieux, mais dont je ne connaissais pas toute la portée qu'il pouvait avoir chez lui, le piqua vivement. Indigné de ce qu'il prend pour un outrage, et

poussé d'ailleurs par l'esprit de brigandage dont il était animé, il me saisit vigoureusement au bras, pour me lancer avec colère hors de l'église; mais l'effet ne répondant pas à ses efforts, il s'irrite de ma résistance, et, pour trancher plus court, il arrache de sa ceinture un long couteau-poignard, et le lève sur ma poitrine, prêt à me percer, en me disant en grec : *Σὲ καρφόνω*, *Je te cloue*. Dans mon agitation, je lui réponds en grec : *Σκότωσέ με*, *Eh bien! tue-moi;* et, en même temps, je crie : *Au secours!* A ce cri de détresse, j'entends une voix effrayée qui jette l'alarme dans le voisinage et répète coup sur coup : *On tue le supérieur!* Aussitôt M. Jean-Antoine Lastic, fils de M. le baron Lastic de Vigouroux, agent consulaire de France à Naxie, accourt vers moi, un sabre nu à la main, et se précipite sur mon agresseur pour le mettre en fuite, sans lui ôter la vie. La vue du sabre attire le deuxième palicare, qui était à quelque distance, et les rend tous les deux furieux. Loin de fuir devant le danger qui les menaçait, ils se jettent avec rage au devant des coups, l'un avec son couteau, l'autre avec un court bâton, et font des efforts désespérés pour exterminer mon généreux défenseur. Alors, un coup de massue, déchargé rudement par un jeune homme sur l'avant-bras de celui qui maniait le couteau, le lui fait sauter en l'air, et on ne le voit plus. Quelqu'un, sans doute, le ramassa furtivement à l'endroit où il alla tomber; mais, dans la fureur qui l'aveugle, le palicare n'y songe même pas. Cependant, la lutte continue avec acharnement, et les deux brigands se montrent altérés du sang de M. Lastic. Oubliant alors mon propre danger, et craignant qu'il n'arrivât, de part ou d'autre, quelque chose de funeste, je saisis au bras un des champions grecs pour lui faire lâcher

prise; mais la rage de se venger, ou l'envie de montrer une bravoure féroce, jointe au plaisir barbare d'immoler leur adversaire, les irritent de plus en plus. Cette opiniâtreté à laquelle M. Lastic ne s'était pas attendu, parce qu'il avait espéré les éloigner en leur montrant le sabre et de la résolution, le met dans le plus grand embarras; car il voit qu'il ne peut se défendre sans en percer un, ni les épargner sans s'exposer au danger évident de se faire massacrer. C'est pourquoi, voulant éviter l'un et l'autre, il prend le parti de fuir, tant pour éviter l'effusion du sang, que par la crainte d'attirer sur tous les catholiques la vengeance et la férocité de tous les gens qui composent l'escadre. Mais il n'a pas plutôt lâché pied, qu'il est aussitôt poursuivi à coups de pierres; et, pendant qu'il monte le petit escalier de la cour de l'église, sur lequel il a le malheur de s'abattre un instant, à cause de son trouble et de sa précipitation, il est atteint par derrière, à côté de la tempe droite, d'une des grosses pierres qu'on lui lance, mais sans être blessé dangereusement. Prompt à se relever, il court, dégouttant de sang, se réfugier dans la maison voisine des deux frères Alby, ses oncles, l'un, D. Antonio, doyen du chapitre, l'autre, D. Giovanni, missionnaire de la Propagande; et, fermant aussitôt la porte sur ses adversaires, qui le suivent de près, il s'enfuit en même temps par une fenêtre de derrière, presque au rez-de-chaussée, et va se cacher secrètement près de là, par une porte dérobée, chez M. le consul de France, son cousin et son hôte, où sa retraite est ignorée.

Les deux palicares, qui le poursuivent avec rage, voyant, avec un dépit furieux, leur proie leur échapper, se jettent sur la porte qui venait de se fermer sur eux, et la brisent à grands coups de pierre. Ne trouvant personne dans la

maison, et se voyant frustrés une seconde fois, ils se retournent, comme des bêtes féroces, sur la multitude inoffensive et effrayée que cette scène tragique avait rassemblée sur la voie publique, s'arment de grosses pierres, et les lancent avec violence à droite et à gauche sur ces spectateurs désarmés, sans que personne songe à faire le moindre mouvement pour résister, ou pour se saisir des brigands.

L'un des palicares, pour se mettre mieux à portée de frapper ses coups plus sûrement et avec plus de force, monte sur la porte de la cour avec les pierres qu'il avait ramassées, et les fait pleuvoir sur tout le monde indistinctement; tandis que l'autre se jette au milieu de la foule, et plusieurs personnes distinguées sont atteintes de ses coups. Dans cette confusion et cette terreur qui avaient saisi tous les spectateurs, et où tous restaient immobiles, parce qu'ils craignaient de faire pis en se défendant, M. le doyen, qui était venu se placer sous la porte pour interposer l'autorité de son caractère et de ses cheveux blancs, est frappé dangereusement à la poitrine, par un coup de pierre que le palicare lui lança verticalement d'en haut, dans le dessein, ce semble, de lui briser la tête, au moment que le vénérable vieillard s'écriait, éperdu, pour faire cesser le tumulte.

A ce spectacle, qui fait fuir un grand nombre de personnes pour échapper aux coups de ces furieux, l'un des assistants, que son sang-froid abandonne, ne pouvant plus se contenir, court s'armer d'un fusil qu'il charge à balle, revient à l'instant pour abattre ces forcenés, et couche l'un d'eux en joue, celui qui était au-dessus de la porte. Mais une réflexion subite arrêta le coup : la crainte d'amener sur tous les catholiques des conséquences terribles, lorsque le moindre mouvement de leur part pouvait facilement les faire massa-

crer, en attirant sur eux tous les brigands de la flotte et tous les malintentionnés du pays, lui fait tomber l'arme des mains; et il s'en retourne chez lui, grinçant des dents et dévoré par la douleur de voir le mal sans pouvoir le venger. La divine Providence, en liant les cœurs et les bras de la foule rassemblée, qui eût pu écharper ces monstres, sauve peut-être, dans cette île, le catholicisme d'une ruine totale, dans un temps surtout où l'anarchie et la licence promettaient à tous l'impunité, et donnaient aux plus scélérats le droit de tout oser et de tout faire. Enfin, arrive au milieu de la scène un de leurs amis, que M. Chiggi, consul de Hollande, était allé chercher, pour les apaiser et les emmener avec lui. Georgaki parvient à se faire écouter, et la retraite de ces bandits, qui se plaisaient à montrer une bravoure lâche et féroce contre des gens inoffensifs et désarmés, délivre tout le monde de leurs violences, de la frayeur et de leurs coups.

Le commandant de la flotte est informé de tout ce qui s'est passé; mais, pour toute justice, il se contente de dire qu'on aurait bien fait de les massacrer. On dit, cependant, qu'il les mit sur le canon, et qu'il leur fit appliquer la bastonnade; mais c'est ce que j'ai peine à croire. Il régnait alors trop d'insubordination, et il avait lui-même trop peu d'autorité et d'ascendant sur ce vil ramas d'hommes barbares, méchants, exercés au pillage et à l'assassinat, pour qu'il osât se hasarder à les punir; c'est ce que nous permettraient de croire tant d'excès qui, dans les premières années de la révolution, furent commis sur tous les points de l'Archipel, par les navires grecs.

En effet, tandis que l'anarchie dominait toutes les parties du gouvernement, et que le désordre se montrait par-

tout et sous toutes les formes, la mer se couvrait de pirates, et la terre ferme ou les îles se remplissaient de brigands, dont grand nombre prirent ensuite service dans la marine et dans l'armée. Des milliers de malheureux que la nouvelle révolution venait de dépouiller de leur fortune, parce que, pour prix de leur générosité et de leur dévouement, ils n'avaient recueilli que des déceptions et la misère; des milliers d'autres que la violence des événements en Grèce et en Turquie avait exilés de leur patrie et réduits à la mendicité; des milliers de brigands ou d'indigents, qui voulaient profiter des circonstances pour s'enrichir ou se procurer du pain; des milliers de dupes qui avaient prodigué leur sang pour la conquête de la liberté et de l'indépendance, et qui n'avaient trouvé, après la victoire, aucun des avantages qu'ils s'étaient promis; tous ces hommes, avides de rapine et de sang, sans religion comme sans mœurs, qui voulaient, à quelque prix que ce fût, ou se dédommager de leurs sacrifices, ou réaliser les espérances qu'ils avaient conçues, ou profiter de l'occasion pour s'enrichir, ou qui ne voyaient de ressource que dans le vol et le brigandage, arment de tous côtés des navires ou des bateaux de toute forme et de toute dimension, se répandent dans tout l'Archipel et dans les mers voisines, assiégent tous les ports, ferment tous les passages, tombent sur les bâtiments de toutes les nations, sans épargner même ceux de la nation grecque; pillent les cargaisons, massacrent ou noient les équipages, coulent les navires à fond, suspendent presque la navigation dans tous ces parages, et vont vendre leurs prises à vil prix dans les ports voisins, où ils trouvent toujours des acheteurs et des recéleurs, et où souvent ils ont des correspondants et des entreposeurs, qui se chargent de les débiter ou de les ex-

pédier, et qui s'associent ainsi à leur brigandage, sans s'associer à leur férocité ni à leurs dangers. Aussi, se trouve-t-il des villes ou des villages qui se sont enrichis de ces dépouilles. Et ce ne sont pas seulement des particuliers qui se livrent à des excès : les escadres mêmes du gouvernement, réunies ou dispersées, ayant quelquefois des expéditions doubles, sont accusées de brigandage ou de complicité par la voix publique, ne peuvent, dit-on, s'abstenir de la piraterie, et, soit spéculation, soit pour satisfaire aux besoins incessants des gouvernants, se jettent sur les bâtiments, rivalisent de rapacité et de barbarie avec les plus petits bateaux, et ne font tous ensemble, de toute la mer Égée et des parages voisins, qu'un vaste repaire de voleurs et de brigands.

Ce fut dans ces temps malheureux (1828), qu'un officier français, l'immortel Bisson, dont le courage fera toujours l'orgueil de notre marine, fut attaqué dans le port d'Astypalie par deux *trattes* (longs bateaux), montées chacune par une cinquantaine de pirates, et qu'il préféra se faire sauter avec son navire, plutôt que de tomber au pouvoir de ces brigands; voici le fait.

Pendant qu'une frégate française naviguait, ou faisait ses croisières dans les environs de Rhodes, une goëlette, qu'on soupçonne être un navire de pirates, paraît à quelque distance. Aussitôt on lui donne la chasse, on se met à sa poursuite, et on en fait la prise; c'était précisément un des bâtiments qui désolaient ces contrées.

Le commandant de la frégate, faisant passer à son bord les hommes qui montaient la goëlette, les remplace par six autres de son équipage; et, donnant le commandement de cette goëlette à M. Bisson, les deux bâtiments se dirigent

vers l'île de Milo. Mais, pendant qu'ils font leur route ensemble, il survient, pendant la nuit, une tempête furieuse, qui les oblige de se séparer. Alors le petit navire, incapable de tenir la mer avec la frégate, va se réfugier dans un port d'Astypalie appelé Maltésana. Mais à peine a-t-il paru dans le golfe, qu'il se voit aussitôt assailli par deux grands bateaux. Le nombre des hommes qui les montaient était trop considérable pour que nos six Français pussent espérer de se défendre, et la fuite n'était pas possible pour des soldats dignes de leurs pays. Mais laissez faire notre jeune officier, la gloire de la France ne sera pas souillée, et le trait sublime qu'il médite ne sera pas perdu pour sa patrie ni pour l'histoire. Se voyant dans l'impossibilité de résister à des forces si supérieures, et ne voulant pas qu'il fût dit qu'un navire commandé par un officier français était tombé au pouvoir d'une troupe de brigands, il laisse de côté toute autre considération, et ne songe qu'à mourir en brave. Pénétré de ce sentiment généreux, et ne voyant, dans l'extrémité où il se trouve placé, d'autre ressource qu'une mort honorable, il se résout à mettre le feu à la poudrière, et à se faire sauter avec tout son équipage, lorsqu'il n'y aura plus moyen de se défendre, et il s'abandonne héroïquement à ce parti. Sa résolution prise, il la communique à M. Trémentin, maître pilote et son second, et lui demande s'il se sent le courage de mourir avec lui. Celui-ci ayant accepté la proposition avec le même courage que l'officier la lui avait faite, ils se mettent en devoir de l'exécuter, mais en vendant chèrement leur vie. Après s'être défendus quelque temps en désespérés et s'être lassés, avec les cinq marins, de tuer et de se battre, en coupant, à coups de sabre, les mains, les bras ou la tête

des brigands, qui, de toutes parts, montaient à l'abordage, Bisson, qui ne cessait de commander, et qui avait d'avance placé un baril de poudre dans la chambre, se met à côté, prenant d'une main celle de M. Trémentin, qui était sur le pont, et de l'autre, tenant son pistolet constamment incliné sur la poudre, tout près de la poudrière ouverte. Là, attendant le moment où toute défense serait devenue impossible, et continuant toujours à donner ses ordres, lorsque les brigands allaient inonder la goëlette, il commande à l'équipage de se jeter à la mer, et en même temps une explosion terrible se fait entendre. Le navire disparaît et vole en éclats; le pont est lancé, presque tout d'une pièce, à une hauteur considérable, et retombe dans la mer avec les marins, qui, presque tous fort maltraités, mais pleins de vie, ont encore assez de force pour se sauver à la nage. Les flancs, qui étaient chargés d'assiégeants dans toute leur longueur, sont fracassés et dispersés çà et là sur toute la surface de la mer; tous les corps sont brisés et jetés au loin, comme par la foudre, et les flots, tout rougis de sang, sont couverts de lambeaux de chair ou de membres épars. Trémentin échappe à la mort; mais Bisson est réduit en poudre. On trouva seulement des lambeaux de sa chair encore attachés à quelques morceaux de son pantalon; et ils furent recueillis, quelques jours après, par M. Chargros, mon confrère et ami, qui, de sa mission de Naxie, dont il était supérieur, se transporta exprès à Astypalie, avec une barque canonnière, et donna la sépulture aux restes morcelés du cadavre de cet immortel officier.

Je cite ce fait, qui se lie intimement aux événements de l'époque, pour donner une idée plus précise de l'esprit de brigandage qui dominait alors toute la Grèce, et je le

rappelle avec d'autant plus de plaisir, que je fus assez heureux pour recueillir le premier, dans mes bras, le jeune Hervi, de Lorient, un des cinq malheureux qui échappèrent à la catastrophe. Il vint d'Astypalie à Santorin, sur un petit bateau d'occasion, encore tout effrayé et tremblant, pour prier M. le consul d'aviser au moyen d'envoyer prendre, à l'île fatale, ses compagnons d'infortune. Il me dit qu'ils avaient erré quatre ou cinq jours dans les bois, où ils s'étaient tenus cachés et où ils ne s'étaient nourris que d'herbes et de racines sauvages, n'osant se montrer, parce qu'ils croyaient être tombés au milieu d'une peuplade d'antropophages. Pour sa consolation et pour ma satisfaction, la Providence voulut que je me trouvasse, ce jour-là, à l'extrémité septentrionale de l'île, à Épanomérie, où il vint débarquer, et où j'eus le bonheur de l'embrasser avec toute l'effusion de mon cœur. Aussitôt que je fus instruit de son arrivée et de ses tragiques aventures, je volai vers lui; et sa qualité de Français, jointe au malheur qu'il venait d'éprouver, dans un état où la compassion, au moins, et la sensibilité doivent toujours créer des amis, imprima à mon cœur un élan subit qui me lança vers lui : je lui sautai au cou, comme à un frère, et m'empressai de lui dire pour le consoler, qu'il était tombé entre les mains d'un missionnaire français, et qu'il eût à se rassurer. A ces mots, la sérénité et et la joie se répandent sur sa figure, ses idées sombres se dissipent, son calme renaît; et ce bon jeune homme, dont le caractère me parut excellent, me fit l'honneur et le plaisir de ne vouloir plus manger qu'à la mission, malgré les instances de M. le consul, qui l'avait logé chez lui, jusqu'au jour de son départ.

En attendant, M. Chargros, qui s'était transporté sur le théâtre de ce triste événement, recueillit ses compagnons

de malheur, qui furent embarqués, avec le jeune Hervi, sur un bâtiment du roi, et ramenés en France, emportant avec eux le prix des objets dont mon confrère avait fait faire le sauvetage par des plongeurs de l'île de Cos, et qu'il avait fait vendre à leur profit, pour consoler ces malheureux et leur procurer une ressource pour leur voyage. Le héros n'est plus; mais son nom vivra toujours dans les fastes de la gloire française. La patrie reconnaissante a, dit-on, consacré sa mémoire par un monument public, et fait à sa sœur la pension de retraite d'un lieutenant général. M. Trémentin a reçu aussi sa récompense: de maître pilote, il a été promu au grade de capitaine de frégate.

GUERRE AUX BISCUITS.

Vient maintenant la guerre aux biscuits, ainsi désignée, parce que ce furent les biscuits qui formèrent le principal article de la capitulation qui la termina. En 1828, on vit débarquer un jour à Santorin, sur la rive orientale de l'île, soixante-quatre étrangers, tous armés d'un fusil, qui montèrent à Phira avec armes et bagages, et enseigne déployée. C'étaient des vagabonds de toute espèce, Candiotes pour la plupart, qui s'étaient ramassés des divers points de la terre ferme et des îles pour former une bande redoutable, et aller chercher, pour eux et d'autres, qui devaient bientôt les suivre en grand nombre, un établissement fixe, là où ils trouveraient plus d'avantages et de chances de succès. L'anarchie qui régnait alors, l'impunité que ces hommes se promettaient, la faiblesse et la désorganisation du gouvernement, favorisaient merveilleusement leurs desseins. Mais les soixante-quatre n'étaient que l'avant-garde d'un corps considérable, qui les envoyait en avant pour pré-

parer leurs mesures, et s'emparer de quelque poste important, où ils pussent se maintenir, et qui se réservait, en cas de succès, d'aller joindre les premiers, sans tarder. Leur projet était de se rendre maîtres de Santorin, et surtout du quartier des catholiques, dont les maisons et la situation leur paraissaient plus propres à l'exécution de leurs plans, pour en faire, dit-on, un point de ralliement, le centre de leurs forces, une espèce de place d'armes et le refuge de leurs brigandages. Déjà, ils avaient fait la même tentative, quoique sans succès, contre le château des catholiques, à Naxie, où, après s'être battus plusieurs fois, presque en bataille rangée, et avoir complétement échoué, ils avaient tourné leurs vues contre Santorin. Mais ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

L'arrivée extraordinaire des soixante-quatre éveille d'abord des soupçons et des craintes dans les esprits. On ne peut s'expliquer cette apparition subite et inattendue d'hommes armés et rangés sous un drapeau, et qui ne produisent aucun titre. Chacun se demande, dans sa surprise, ce qu'ils viennent faire en corps, en si grand nombre et sans mission aucune; et on s'étonne, on s'inquiète d'une démarche qui a tout l'air d'une invasion. Mais des révélations indiscrètes, et des avis envoyés du dehors, annoncent déjà qu'on en veut surtout aux catholiques et à leurs habitations, et que ce n'est là que le commencement d'exécution d'un complot qui n'avait pu réussir à Naxie ni dans d'autres îles. On apprend, de plus, qu'ils avaient des intelligences dans l'île, et qu'on devait leur tenir la main; qu'ils devaient s'emparer des maisons les plus fortes et les mieux situées, entre autres du monastère des dames religieuses de Saint-Dominique, et qu'ils avaient désigné à leur férocité sanguinaire et voué

à la mort M. D. Luca de Cigala, actuellement évêque de Santorin et alors doyen du chapitre; M. le consul de France, M. le docteur Pinto et le supérieur de la mission, alors vicaire capitulaire. C'était la rumeur qui courait secrètement de l'un à l'autre, et qui fut confirmée par des personnes qui se disaient instruites de ce qui se tramait. Elle fit tant d'impression sur les familles catholiques, qu'elles cachèrent aussitôt ce qu'elles avaient de plus précieux, et que plusieurs abandonnèrent leurs habitations pour aller chercher un asile dans les villes et les villages, chez les Grecs du pays, et pourvoir à leur sûreté. Moi-même, je crus devoir me tenir en garde pendant onze jours, changeant chaque nuit de maison pour me coucher, crainte de tomber à l'improviste entre les mains de ces assassins, et ne paraissant en public que pendant le jour. Il m'arriva alors de tromper les recherches auxquelles j'étais exposé, en allant dormir dans la chambre du doyen, qu'on savait s'être soustrait lui-même par une fuite ouverte.

La connaissance de ce qui se tramait fut due à une circonstance fortuite, et lorsque, malgré les soupçons qu'on avait déjà conçus, personne ne faisait aucun mouvement pour s'en éclaircir. Deux ou trois jours après l'arrivée des soixante-quatre, vers les huit heures du soir, pendant que nous étions à table, des cris perçants, qui annoncent l'alarme et la frayeur, se font entendre près du monastère des dames religieuses. Je vole aussitôt vers l'endroit d'où partaient les cris, et une jeune fille, d'environ douze ans, me dit, en pleurant et toute tremblante, qu'en descendant l'escalier ouvert, qui conduit de la cour extérieure du monastère dans la voie publique, elle a entendu, dans l'enfoncement, vis-à-vis la porte, des gens rassemblés, se parlant à voix basse

et paraissant se cacher, crainte d'être reconnus, comme s'ils avaient dessein de faire un mauvais coup. A l'instant, je fais prévenir l'autorité, et l'on accourt avec des hommes déterminés et armés de pied en cap. L'un deux, Spiridon Abattielle, qui, du temps de Napoléon, avait servi dans les armées anglaises et ensuite dans celles de la Grèce, pénètre hardiment dans le coin ténébreux, le sabre nu à la main; mais personne ne s'offre à ses coups.

Ce fait, joint aux rumeurs qui s'étaient répandues, est pris pour l'indice d'un complot; des soupçons plus violents s'emparent des esprits et donnent des craintes plus graves; et l'on est à peu près persuadé que ceux qui étaient cachés dans l'escalier ne pouvaient être que les Candiotes, qui étaient arrivés en si grand nombre sur le pays. Alors, les bruits d'invasion se répandent partout; on dit, et quelques-uns assurent que ces brigands voulaient d'abord occuper le monastère des dames religieuses, pour s'en servir comme d'une forteresse, où ils les garderaient comme des otages, pour rançonner leurs parents et le reste des catholiques, et se faire fournir des vivres à discrétion, en tenant, pour ainsi dire, chaque jour, le pistolet sur la gorge de ces infortunées, et menaçant de les égorger au moindre mouvement de la part des habitants. Mais ils n'en eurent pas le temps, et, leur coup manqué, on prit aussitôt des mesures pour se saisir des soixante-quatre : le lendemain, après midi, ils étaient tous arrêtés, et leur arrestation ne fut l'affaire que d'une couple d'heures tout au plus.

L'avis ayant été donné sur-le-champ dans toute l'île, les habitants des villes et des villages, en état de se battre, arrivent le lendemain matin en foule à Phira pour donner la chasse aux Candiotes, et se trouvent réunis, Grecs et ca-

tholiques ensemble, au nombre d'environ quatre cents. Les soixante-quatre, effrayés de ce mouvement général et de cet air menaçant que prend la population, oublient alors leurs projets de conquête, et ne songent plus qu'à se sauver comme ils peuvent. Ils fuient à travers les champs et les précipices; se cachent dans les grottes, dans les ravins, dans les maisons; se dispersent dans les campagnes, se tapissent dans tous les coins, partout où il peut y avoir pour eux quelque espoir de salut. Mais il n'y a pas moyen d'échapper à la vive poursuite et aux recherches des habitants. On les poursuit et on les trouve dans toutes leurs retraites; on les arrête dans les rues, dans les chemins, dans les vignes, dans tous les lieux où la peur les tient cachés, et pas un ne peut éviter la main de ceux qui sont lancés contre eux. Les ayant tous arrêtés, on les désarme un à un, on les traîne comme des bêtes féroces, on les enferme dans une grande grotte, qui se trouve justement appartenir à ces mêmes religieuses dont, la veille, ils avaient voulu envahir le monastère. Il y en a parmi eux qui grincent des dents de colère, et qui ne voudraient pas livrer leurs armes; mais, la rage cédant à la force, ils se laissent tous conduire comme des moutons. Ce coup de vigueur, exécuté avec promptitude et énergie, sauva ceux qui étaient menacés. Encore quelques jours, et il n'était peut-être plus temps d'en venir à bout.

A peine furent-ils arrêtés et renfermés, qu'on vit paraître dans le golfe six ou sept bâtiments grecs, portant à leur bord six ou sept cents Candiotes ou autres qui formaient le gros de l'armée, et venaient se joindre à l'avant-garde, pour achever l'exécution du projet qu'ils croyaient déjà commencé. Mais ces nouveaux Cimbres et ces nouveaux

Teutons trouvent à Santorin de nouveaux Marius et de nouveaux Romains; et, au lieu de trophées et de dépouilles à partager avec leurs précurseurs, on leur montre, non les têtes encore sanglantes de leurs chefs ou de leurs compagnons, mais la prison qui enchaîne leur bravoure. Ils auraient bien voulu les venger et laver l'affront qu'ils recevaient eux-mêmes, mais ils n'ont ni le temps ni la force de l'essayer. Dévorés de honte et de dépit, ils témoignent leur mécontentement, mais fort inutilement. En même temps, on leur intime l'ordre de s'éloigner, en les menaçant de soulever toute l'île contre eux pour les capturer et les traiter comme on avait traité les autres: force fut d'obéir.

Cette contenance fière et imposante des Santoriniotes à leur égard déconcerte et rompt tous leurs plans et toutes leurs mesures, les fait renoncer à leur projet, et ils songent à capituler. Mais, avant de se retirer, ils veulent au moins obtenir des conditions honorables et dignes de gens affamés. C'est pourquoi, pour prix de leur retraite, ils demandent d'abord la liberté des prisonniers, qu'ils veulent emmener avec eux, et du pain avec du vin pour se remettre en mer. On est bien aise de leur accorder l'un et l'autre, tant pour se débarrasser de cette mauvaise engeance, que pour épargner les vivres qu'il fallait fournir tous les jours aux uns et aux autres. En conséquence, on leur délivre une certaine quantité de vin et de biscuit pour les ravitailler; et, munis de ces provisions, ils dirigent d'un autre côté leur navigation, à la fin de laquelle ils se dispersent sans retour, renonçant dès lors à un projet qui leur avait si mal réussi partout où ils avaient essayé de l'exécuter. En effet, depuis ce moment, ils n'ont plus paru nulle part, et on n'en a plus entendu parler. Telle fut la fin de la guerre à jamais mémorable des

biscuits, ainsi qualifiée parce qu'on n'y employa presque d'autres munitions que les biscuits, et que les boulangers en firent presque tous les frais; tactique habile dans le cas où elle fut mise en usage, car je doute si les Candiotes, qui mouraient de faim, eussent cédé plus facilement aux sabres et à la mitraille qu'à ces canons de nouveau calibre.

Mais le temps approchait où l'anarchie et les brigands de toute espèce qui désolaient la Grèce entière et l'Archipel en particulier, devaient bientôt cesser et faire place à un nouvel ordre de choses. La bataille navale de Navarin, que, dans le Levant, on a qualifiée d'assassinat politique, en affaiblissant la force maritime des Turcs et en paralysant leurs efforts, ne sauve pas seulement les Grecs d'une ruine totale et inévitable, en les arrêtant sur le bord du précipice où ils allaient tomber sans retour; elle raffermit encore l'autorité chancelante du gouvernement, lui fournit des moyens énergiques pour réprimer le désordre, réorganiser l'état moral de la nation, et fait appeler Capo-d'Istria à la tête des affaires. Soutenu par la France, l'Angleterre et la Russie, dont il avait reçu la mission provisoire, cet homme fait disparaître tous les pirates qu'on disait encouragés par la politique des puissances étrangères; établit le gouvernement sur de nouvelles bases; remplit peu à peu tous les postes d'hommes plus intègres, moins farouches et moins barbares. Dès lors, 1830, la police est mieux réglée et mieux servie, la justice mieux administrée, les lois sont mieux observées, les crimes mieux réprimés, et le bon ordre qui règne alors partout, et auquel il a commencé à accoutumer la nation, promet de jour en jour à la Grèce un avenir plus heureux et toute la tranquillité des états civilisés. Il meurt assassiné par les partis; mais sa mort, par laquelle les Grecs croient devoir

cimenter le bon ordre dont ils lui étaient redevables, n'apporte aucun retard à la marche des affaires : la régence, qui lui succède, composée des trois membres, Maurer, Abel et Armansperk, sous la présidence de ce dernier, soutient et augmente le bien commencé ; et Othon de Bavière, élu roi de la Grèce par les trois puissances alliées, montant sur le trône avec les intentions d'un prince qui ne cherche, qui n'ambitionne que le bonheur de son peuple, fait enfin goûter à ce pays, sous son gouvernement paternel, tous les avantages, toutes les douceurs de la civilisation des gouvernements européens.

Les catholiques aussi auront leur part du bonheur commun, et ils peuvent espérer que l'antipathie religieuse et le fanatisme grec ne viendront plus troubler leur tranquillité. La sollicitude de notre très-saint père le pape Grégoire XVI, prétendant pour la religion catholique une juste place dans les avantages qu'on venait d'accorder aux Grecs, et voulant pourvoir autant qu'il était en lui à sa sûreté et à sa dignité, réclame en sa faveur auprès de la France, pour que ses intérêts ne soient pas oubliés à la conférence de Londres; et les ministres plénipotentiaires des trois puissances, dans le protocole qu'elles donnent à ce peuple, garantissent aux catholiques de ce pays le libre et public exercice de leur culte, lui assurent la protection des lois du nouvel état, de la même manière qu'elle avait joui de celle de la France sous les Turcs, et la maintiennent dans tous ses anciens priviléges. Je transcrirai ici le document tout entier, comme un monument de l'histoire du pays, et pour faire connaître plus particulièrement la position religieuse des catholiques sous le gouvernement actuel de la Grèce.

Protocole de la conférence des trois puissances, tenue à Londres, au Foreign-Office, le 24 février 1830.

Présents les plénipotentiaires de France, de la Grande-Bretagne et de la Russie.

Le prince Léopold de Saxe-Cobourg (qui refusa la couronne de Grèce et accepta ensuite celle de Belgique) ayant été appelé, par les suffrages réunis des trois cours de l'alliance, à la souveraineté de la Grèce, le plénipotentiaire français a réclamé l'attention de la conférence sur la situation particulière dans laquelle son gouvernement se trouve, relativement à une partie de la population grecque. Il a représenté que, depuis plusieurs siècles, la France est en possession d'exercer, en faveur des catholiques soumis au sultan, un patronage spécial que sa majesté très-chrétienne croit devoir déposer aujourd'hui entre les mains du futur souverain de la Grèce, quant à ce qui concerne les provinces qui doivent composer le nouvel état. Mais, en se dessaisissant de cette prérogative, S. M. très-chrétienne se doit à elle-même, et elle doit à une population qui a vécu si longtemps sous la protection de ses ancêtres, de demander que les catholiques de la terre ferme et des îles trouvent, dans l'organisation qui va être donnée à la Grèce, des garanties capables de suppléer à l'action que la France a exercée jusqu'à ce jour en leur faveur. Les plénipotentiaires de Russie et de la Grande-Bretagne ont apprécié la justice de cette demande, et il a été arrêté que la religion catholique jouira, dans le nouvel état, du libre et public exercice de son culte; que les propriétés seront garanties; que les évêques seront maintenus dans l'intégrité des fonctions, droits et priviléges dont ils ont joui sous le patronage des rois de France; et qu'enfin, d'après le même principe, les propriétés appartenant aux anciennes missions françaises ou établissements français seront reconnues et respectées. Les plénipotentiaires des trois cours alliées voulant, en outre, donner à la Grèce une nouvelle

preuve de la sollitude bienveillante de leurs souverains à son égard, et préserver ce pays des malheurs que la rivalité des cultes qui y sont professés pourrait y susciter, sont convenus que tous les sujets du nouvel état, quel que soit leur culte, seront admis à tous les emplois, fonctions et honneurs publics, et traités sur le pied d'une entière égalité, sans égard à la différence de croyance, dans tous les rapports religieux, civils et politiques.

Signé MONTMORENCY-LAVAL, ABERDEEN, LIEVEN.

Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis l'apparition du protocole, que les tracasseries du gouvernement grec, à l'égard des missions, vinrent nous prouver combien justes avaient été les prévisions des plénipotentiaires. La régence, présidée toujours par M. le comte Armansperk, et composée des mêmes membres, oubliant ou feignant d'avoir oublié ce qui avait été réglé par la conférence de Londres en faveur de la religion et des établissements catholiques du nouvel état, en mettant la main sur toutes les propriétés des monastères qui avaient moins de six religieux, voulut l'étendre aussi sur les missions françaises, en les rangeant dans la même catégorie. Mais je n'ai à parler ici que de ce qui regarde celle de Santorin que je gouvernais, et dont le fait, d'ailleurs, est commun aux autres.

Le premier acte par lequel on manifesta ce projet de spoliation fut de m'envoyer l'ordre de donner une note contenant l'état de tous les biens. Je la donnai sans difficulté, parce qu'elle ne m'engageait à rien de contraire à nos droits. Quelques jours après arrivent trois commissaires, nommés par la régence, pour mesurer l'église et en prendre les dimensions. Déjà ils avaient mesuré, sans

mon autorisation et à mon insu, celle de Saint-Théodore. Dans l'idée que tous ces renseignements que prenait le gouvernement n'étaient que des actes préparatoires à une expulsion postérieure, outre que les bruits publics qui couraient dans le même sens, joints à ce qu'on avait exécuté naguère relativement aux monastères grecs, m'inspiraient des soupçons à cet égard, je leur répondis : « Si vous le demandez comme une complaisance de ma part, je me ferai un plaisir de vous accompagner et de vous aider dans vos opérations; si, au contraire, vous l'exigez avec quelque prétention de droit sur la propriété, je m'y opposerai de tout mon pouvoir, et les portes de l'église vous seront fermées. Vous pourrez les ouvrir par la force, ou même les briser; mais je proteste, dès ce moment, et je protesterai ensuite dans toutes les formes, contre tout acte illégal ou violent que vous pourriez vous permettre, ou de vous-mêmes ou par ordre de votre gouvernement, et vous aurez à répondre à la France, vous ou ceux dont vous exécutez les ordres, pour toute violation de nos droits. Du reste, en vous chargeant de cette commission, la régence a commis une faute, en ce qu'elle a ordonné de pareils actes sans examiner jusqu'à quel point pouvaient s'étendre ses pouvoirs vis-à-vis la mission, et sans savoir à qui en appartenait le domaine. Si elle eût pris le soin de s'en informer, comme elle le devait indispensablement avant d'agir, elle aurait appris que je n'en suis que l'administrateur et l'économe, que les missionnaires n'en sont que les usufruitiers, et que la propriété en appartient à la France, que je ne fais que représenter à cet égard; que, par conséquent, c'était à elle qu'il fallait préalablement s'adresser, pour avoir le droit de m'intimer de pareils ordres, et que,

sous ce rapport, je ne reconnais à la régence aucune autorité sur moi, ni aucun droit sur les biens de la mission. Le protocole de Londres, qu'elle doit avoir entre les mains, aurait dû la faire souvenir que les propriétés des missions sont hors du cercle de celles dont le gouvernement grec peut se donner le droit, légitime ou non, de disposer comme bon lui semble. »

Sur ma réponse caustique, et peu propre à les flatter, les commissaires se retirèrent sans rien faire, et me prouvent évidemment, par l'inexécution de leur dessein, que mes soupçons n'avaient pas été de vaines chimères, ni mes observations de vaines paroles. Ayant envoyé eux-mêmes ma réponse à la régence, elle excita un vif mécontentement; mais ce fut tout, et il fallut en rester là. L'avis que j'en donnai aussitôt au gouvernement français, donna lieu à des explications qui firent tomber toutes les prétentions; et, peu de temps après, des lettres d'office annoncent au gouverneur de Santorin, et à moi en particulier, que les biens de la mission, quant à la propriété, ainsi que l'usufruit, les contributions et la dîme exceptées, sont entièrement indépendants de la puissance de la Grèce.

Cependant l'affaire ne se termina pas sans laisser un peu de rancune et de dépit au cœur de la régence, et sans exciter la jalousie des Grecs, qui voyaient, avec une peine qu'ils ne pouvaient dissimuler, que, tandis que les biens de leurs monastères étaient confisqués au profit du trésor public, ceux de la mission fussent respectés, malgré toute l'envie qu'on avait de leur voir prendre le même chemin. C'est pourquoi, malgré la décision qui avait été prise, le gouverneur de Santorin m'interdit la faculté de vendre le vin, le met sous le séquestre, et ne m'autorise à le vendre

qu'en lui offrant caution. Je l'offris, afin de couper court; et M. Gasparaki Alby, frère du démarque, eut la complaisance de se présenter. Méprisant cette bévue, je ne fis aucun cas d'une démarche que je voyais aussi mal fondée, aussi ridicule, aussi vaine que celle qui en voulait à la propriété. En conséquence, je poursuivis, sans inquiétude et sans craindre les suites, dans un cas comme dans l'autre, la construction d'une grande cave que j'avais entreprise pour la mission; et, au moment où je n'y pensais plus, et que tout le monde parlait de l'expropriation des missionnaires, tandis que je conservais une tranquillité imperturbable, le gouverneur m'écrit pour m'annoncer, de la part de son gouvernement, que je suis libre de vendre le vin, et qu'il lève le séquestre, dont jamais il ne m'avait donné officiellement connaissance, ni verbalement ni par écrit.

Déboutée partout de ses prétentions, quant à la propriété et aux fruits de la mission, l'autorité voulut enfin s'en prendre à notre école, et en 1836 elle fit quelques tentatives pour la supprimer ou la soumettre au système du monopole de l'instruction; mais ici encore je me défendis avec le protocole. Je fis observer à M. le démarque que cet acte diplomatique, sur lequel le gouvernement grec devait se régler, par rapport à nous, conservait aux missions, au moins dans l'esprit du texte, tous leurs anciens priviléges, et surtout l'école, qui était une de nos premières fonctions, celle à laquelle venaient se réunir toutes les autres, pour laquelle nous avions été principalement appelés dans l'île, et qui était, à Santorin, pour l'intérêt de la religion catholique, le besoin le plus essentiel. J'ajoutai en conséquence que, dans le cas où l'on prendrait, à cet égard, quelque détermination contraire à nos anciens

usages et à nos priviléges, pour nous inquiéter dans l'exercice de nos fonctions, avis en serait donné immédiatement au gouvernement français, avec lequel on s'expliquerait comme on l'entendrait. Comprenant alors qu'en supprimant l'école directement, c'était s'engager dans un mauvais pas, d'où il serait peut-être difficile de se tirer sans éprouver quelque déboire, on renonça à ce premier plan. Mais, pour arriver au même but par une voie détournée, on me dit franchement qu'on trouverait le moyen d'éluder le protocole, en défendant aux enfants de fréquenter notre école. Je répondis aussitôt que cette défense équivaudrait à une violation directe de nos priviléges, et que, par conséquent, dans ce cas comme dans l'autre, je m'adresserais encore à notre gouvernement, auquel ils auraient à en rendre raison. Enfin, voyant qu'il n'y avait pas moyen de venir à bout de leur projet, ni directement ni indirectement, sans s'exposer à des embarras et à des désagréments, on prit le parti d'en écrire à la régence. Celle-ci sentit la justesse de mes raisons, mieux qu'elle n'avait senti celles que je donnai pour l'affaire de l'expropriation, et se contenta de répondre qu'il serait au moins convenable que je prévinsse l'autorité que nous tenions, à Santorin, une école à la mission; comme si on ne savait pas que, depuis environ deux cents ans, les missionnaires n'avaient jamais cessé de la tenir. Je vis la convenance de ce qu'on exigeait de moi, et je prévins verbalement M. le démarque, dans l'entrevue même où la réponse me fut signifiée; mais j'ajoutai, avant de nous séparer, que, loin d'empêcher la mission d'exercer une fonction qui était si utile au pays, on devait s'estimer heureux que nous en fussions chargés, puisque notre école était ouverte indistinctement aux Grecs et aux catholiques;

que nous n'y gênions la croyance de qui que ce fût; que nous ne forcions aucun élève hétérodoxe à suivre les pratiques de notre culte, et qu'au reste elle était peut-être mieux placée entre nos mains qu'entre celles d'autres personnes, qui n'offriraient pas toujours les mêmes garanties.

Ces petites attaques contre la mission, et d'autres dont les catholiques furent quelquefois l'objet, n'étaient qu'un reste de l'esprit de la révolution et de la jalousie des Grecs, qui poussaient le gouvernement contre nous. Mais le bon ordre, la tranquillité, la justice, succédèrent enfin au trouble, à la violence, à l'anarchie, à la licence; et aujourd'hui le gouvernement de la Grèce marche à grands pas dans la même voie que les gouvernements européens; la société s'est renouvelée; la nation se civilise; toutes les religions, tous les cultes y jouissent d'une égale liberté, les citoyens et les étrangers, de la même protection; les propriétés du même respect et de la même inviolabilité, et la police s'y exerce comme dans les états le mieux civilisés.

Voilà ce que nous avions à dire sur l'état de Santorin et de la Grèce, en général, sous le gouvernement qui vient de naître. Si nous avons signalé des désordres, des crimes, des brigandages, de la barbarie, dans les premières phases de la révolution, il faut les attribuer en partie aux circonstances. Il ne pouvait sortir autre chose d'un peuple qui surgissait tout à coup de l'esclavage, de l'abrutissement, de l'ignorance, de la misère, et qui avait été nourri si longtemps dans l'antipathie, la jalousie et la haine religieuse de ceux qui ne partageaient pas sa croyance. Dans le dénûment surtout de toutes les forces, de tous les moyens, de toutes les ressources où il s'est vu placé par sa révolution, il eût été difficile qu'il s'abstînt d'une foule d'excès dont il s'est rendu

coupable. Il lui a fallu satisfaire des passions haineuses, des besoins impérieux, et il l'a fait avec tous les moyens qu'il a pu mettre en œuvre. Faut-il s'étonner qu'il soit sorti des bornes de la modération et des règles de l'équité? Il faudrait s'étonner plutôt que cette nation, élevée pendant si longtemps à l'école barbare, sanguinaire, des Turcs, et dont le moral était si perverti, le caractère si altéré, se soit arrêtée sitôt dans les voies du désordre, et que mille autres excès, infiniment plus graves, n'aient pas signalé la révolution qu'elle a faite, pour sortir de l'esclavage et se remettre en possession de son ancien domaine. La conquête incroyable de son indépendance et de sa liberté a été héroïque; elle ne pouvait être plus modérée.

Mais si quelqu'un doit aux Grecs de l'indulgence, ce sont les Français plus qu'aucun autre peuple; car, que sont tous leurs crimes, tous leurs brigandages, toutes leurs atrocités, pesés à notre balance révolutionnaire? Du reste, répétons-le : ce sont les circonstances plus que toute autre chose, qui les ont faits tels qu'ils ont paru. Si la main de Dieu ne s'était pas appesantie sur eux, s'ils n'eussent pas disparu pendant si longtemps du catalogue des nations, au moment où la société européenne allait se constituer et se civiliser, ils seraient, peut-être, aujourd'hui placés au premier rang parmi les peuples qui se sont élevés, à côté d'eux, au faite de la gloire, dans les sciences, les arts et la civilisation. Aussitôt que leur nouvel état s'est un peu affermi, ils ont commencé à montrer ce qu'ils veulent et ce qu'ils peuvent être; et si les circonstances favorisent leur élan, leur enthousiasme et leurs prétentions, il ne faut pas désespérer qu'ils n'aillent asseoir un jour le trône de leurs souverains au milieu des murs de Constantinople. Un instict naturel

les pousse impérieusement et presque à leur insu vers ce but, et leurs regards sont toujours fixés sur cette capitale, dont ils ne se sont jamais crus chassés que provisoirement. Mais Dieu veuille qu'au milieu des efforts qu'ils font pour se régénérer, ils travaillent avec une ardeur toute chrétienne à reconstruire leur édifice moral, et qu'ils fassent de cet article leur premier degré, leur moyen le plus important pour monter au sommet de grandeur à laquelle ils aspirent. Dieu veuille surtout que Santorin, que je dois mettre la première dans mes affections et dans mes vœux, s'élance la première aussi dans les voies de la régénération morale, religieuse et civile, que je souhaite à toute la nation. Enfin si l'empire du croissant est destiné à mourir, et s'il m'est permis de faire ce dernier vœu, je souhaite qu'Othon, qui règne sur la Grèce pour son bonheur, et Méhémet-Ali, qui semble se dépouiller de la barbarie turque, pour se civiliser, aillent se saluer en souverains sur les rives du Bosphore, et que, par eux, ce vieux pays soit entièrement rendu à la foi, à la liberté, à la science, aux arts, à la gloire, à la vie. C'est le vœu, je crois, auquel s'associera toute l'Europe. J'écrivais ceci en 1837; mais les Anglais et les Autrichiens m'ont fait voir, en 1840, qu'ils n'étaient pas de mon avis. Quoi qu'il en soit, je crois la Grèce appelée, tôt ou tard, à d'heureuses destinées. L'humanité n'y perdrait rien, et la religion, libre alors de se faire entendre aux Turcs, y gagnerait beaucoup.

FIN.

TEXTE

DE L'INSCRIPTION GRECQUE

INDIQUÉE A LA PAGE 93.

Cette inscription de Théra, extraite du Recueil des inscriptions grecques de M. Aug. Boeck, et qui est appelée ordinairement : *le Testament d'Épictète*, descendant de Théra, existe sur un marbre qui se voyait autrefois à Venise, et qui fut ensuite transporté à Vérone. Il y a eu plusieurs sentiments sur l'origine de ce marbre. M. Boeck prouve qu'il a appartenu primitivement à l'île de Théra ; mais le nom de *Μελαιναῖς*, lieu où se trouvent les biens dont il est question, pourrait en faire douter. Car ce nom n'existe pas à Théra ; à moins qu'il ne faille le retrouver dans celui de *Milonade* ; et il existe au contraire à Naxie, dans un village qui le porte. L'inscription doit, selon la note de l'éditeur, appartenir au IIe ou IIIe siècle avant J. C. La voici en caractères ordinaires, copiée sur les caractères majuscules qu'elle a dans l'original (n° 2448).

ἈΝΔΡΑΓΌΡΑΣ ΦΟΊΝΙΚΟΣ, ἘΠΙΚΤΉΤΑ ΓΡΊΝΟΥ,
ΚΡΑΤΗΣΊΛΟΧΟΣ ΦΟΊΝΙΚΟΣ [ΦΟΪΝΙΖ.......]

Ἐπὶ ἐφόρων τῶν σὺν Φοιβοτέλει τάδε διέθετο νοοῦσα καὶ φρονοῦσα Ἐπικτήτα Γρίνου μετὰ κυρίου ὑπερήδους τοῦ Θρασυλέοντος, συνευαρεστούσας καὶ τᾶς θυγατρὸς Ἐπιτελείας τᾶς Φοίνικος. Εἴη μέν μοι ὑγιαινούσᾳ, καὶ σωζομένᾳ τὰ ἴδια διοικέν· εἰ δὲ τί κα γένηται περὶ με τῶν ἀνθρωπίνων, ἀπολείπω κατὰ τὰν γεγενημέναν μοι ὑπὸ τοῦ ἀνδρὸς Φοίνικος ἐντολὰν, τοῦ καὶ κατασκευαξαμένου τὸ Μουσεῖον ὑπὲρ τοῦ μεταλλαχότος ἁμῶν υἱοῦ Κρατησιλόχου, καὶ ἀγαγόντος τὰ ζῷα καὶ τὸς ἀνδριάντας ἑαυτοῦ τε καὶ Κρατησιλόχου καὶ τὰ ἡρῷα, καὶ ἐνευξαμένου ὥστε κατασκευάξαι μὲ τὸ Μουσεῖον, καὶ θέμεν τάς τε μούσας καὶ τὸς ἀνδριάντας καὶ τὰ ἡρῷα. Μετὰ δε δυό ἔτη τοῦ ἀπολελλημένου ἔτι μου ὑοῦ Ἀνδραγόρα μεταλλάσσοντος τὸν βίον, καὶ ἐντειλαμένου ἐπιτελῆ με ποιῆσαι τὰν τοῦ πατρὸς αὐτοῦ Φοίνικος ἐντολὰν, καὶ θέμεν καὶ ὑπὲρ αὐτοῦ, ὡς καὶ ὑπὲρ τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ ἀδελφοῦ, τόν τε ἀνδριάντα καὶ τὸ ἡρῷον, καὶ

συναγαγὲν κοινὸν ἀνδρείου τῶν συγγενῶν, καὶ δόμεν τῷ κοινῷ τοῦ ἀνδρείου δραχμὰς τρισχιλίας πόθοδον, ἀφ' οὗ συναχθησοῦντ[α]ι· ἐπιτετελεκεῖα σῦν καὶ ἐστακεῖα πάντα κατὰ τὰς ἐκείνων ἐντολὰς, καὶ τὸ κοινὸν συναγαγοχεῖα τῶν συγγενῶν, ὧν καὶ τὰ ὀνόματα ὑπογέγραπται, ὥστε συναγαγέσθαι τὸ κοινὸν ἐν τῷ Μουσείῳ, δίδωμι δραχμὰς τρισχιλίας τῷ προδεδηλωμένῳ κοινῷ τοῦ ἀνδρείου τῶν συγγενῶν, ὥστε ὀφείλεσθαι αὐτὰς ἐπὶ τῆς ὑπάρχουσί μου αὐτοκτήτοις χωρίοις τοῖς ἐμ Μελ[α]ιναῖς καὶ ἀπὸ ἐμοῦ ? καὶ ἀπὸ τῶν κλ[α]ρονόμων καὶ [ἀπὸ ἄλλου ὁτουοῦν διαδό] ου ? απολείπω δὲ τὸ Μουσεῖον [καὶ τὸ τέμενος] τῶν ἡρ[ώ]ων τᾷ θυγατρί μου Ἐπιτελείᾳ, ὥστε παραλαβοῦσαν αυτὰν καὶ τὰ λοιπὰ τῶν ἄλλων μοι ὑπαρχόντων τελὲν καθ' ἕκαστον ἔτος ἐμ μηνὶ ἐλευσινίῳ δραχμὰς διακοσίας δέκα τῷ κοινῷ τοῦ ἀνδρεῖου [οὗ συν] αγάγοχα τῶν συγγενῶν. Μὴ ἐχέτω ἐξουσίαν μηθεὶς μήτε ἀποδοσθαι τὸ Μουσεῖον μήτε τὸ τέμενος τῶν ἡρώων μηδὲ τῶν πραγμάτων τῶν ἐν τῷ Μουσεῖῳ, μηδὲ τῶν ἐν τῷ τεμένει τῶν ἡρ[ώ]ων μηθὲν, μήτε καταθέμεν, μήτε διαλλάξασθαι, μήτε ἐξαλλοτριῶσαι τροπῳ μιθενὶ μηδὲ παρευρέσει μηδεμιᾷ, μηδὲ ἐνοικοδομῆσαι ἐν τὸ τεμένει μηθὲν, εἴ κα μὴ τις στοὰν οἰκοδομῆσαι προαιρ[ῆ]ται, μηδὲ χρῆσαι τὸ Μουσεῖον μηθενὶ, εἴ κα μὴ τις τῶν ἐξ Ἐπιτελείας γάμον ποιῇ· εἴ δὲ μὴ, κωλυέσθω ὑπὸ τοῦ κοινοῦ, καὶ κύριον ἔστω τὸ κοινὸν κωλύον τὸν τούτον τι ποιοῦντα. Μὴ ἐχέτω δὲ ἐξουσίαν μηδὲ ἐξενέγκαι τῶν ἐν τῷ Μουσείῳ ὄντων μηδέν· εἰ δὲ μὴ, κολυέσθω ὑπὸ τοῦ κοινοῦ τῶν συγγενῶν, καὶ κύριον ἔστω κωλύον. Τὰν δὲ ἱερατείαν τᾶν Μουσᾶν καὶ τῶν ἡρ[ώ]ων ἐχέτω ὁ τὰς θυγατρός μου ὑὸς Ἀνδραγόρας, εἰ δὲ τὶ κα πάθη οὗτος, ἀεὶ ὁ πρεσβύτατος ἐκ τοῦ γένους τοῦ Ἐπιτελείας. Ὁ δὲ ἀνδρεῖος τῶν συγγενῶν συναγέσθω ἐν τῷ Μουσείῳ καθ' ἕκαστον ἔτος ἐμ μηνὶ δελφινίῳ. λαμβάνων παρὰ τῶν διαδόχων μου τὰς διακοσίας δέκα δραχμὰς, ἄ[νδ]ρας τρεῖς ἀποδείξας ἐπιμηνίος ἐξ αὐτῶν, καὶ θυέτω τᾷ μὲν ἐννεακαιδεκάτᾳ ταῖς Μούσαις, τᾷ δὲ εἰκάδι τοῖς ἥρωσιν Φοίνικι καὶ Ἐπικτήτᾳ, τᾷ δε ἀμφεικάδι Κρατησιλόχῳ καὶ Ἀνδραγόρᾳ. Εἰ δὲ κα μὴ ἀποδῷ Ἐπιτέλεια ἢ οἱ κλαρονόμοι αὐτᾶς ἐν τῷ Ἐλευσινιῷ μηνὶ τῷ ἀνδρείῳ τῶν συγγενῶν τὰς διακοσίας δέκα δραχμὰς, ἔστω ἁ καρπεία τῶν προδεδηλομένων χωρίων τῶν ἐμ Μελ[α]ιναῖς τοῦ κοινοῦ

τοῦ ἀνδρείου τῶν συγγενῶν ποτὶ τὰς διακοσίας [δέκα?] δραχμάς. Εἰ δὲ κα προαιρῶνται τὰν ἀσφάλειαν δόμεν οἱ διαδοχοί μεν τῷ κοινῷ τοῦ ἀνδρείου τὰν τρισχιλιᾶν δραχμᾶν καὶ εἰς ἄλλα χωρία, ἐξουσίαν ἐχόντων διδόντες ἀσφαλεῖς τὰς ὑποθήκας. Τῶν δε συγγενῶν ὧν συναγάγοχα, ὀνόματα τάδ' ἐστὶ τὰ ὑπογεγραμμένα. Ὑπερείδης Θρασυλέοντος, Ἀντισθένης Ἰσοκλεῦς, κατὰ δὲ [ὑ]οθεσίαν Γρίνου, Ἀριστόδαμος Ἰσοκλεῦς, Τιμήσιος Πραξιτέλους, Εὐαγόρας Προκλείδα, Προκλείδας Εὐαγόρα, Καρτιδάμας Προκλείδα, Ἁγνο[σ]θένης Καρτιδάμα, Προκλείδας Ἀλκιμέδοντος, Βωδακράτης (?) Αἰσ[ο]σθένους, Ἀρχίνικος Γοργώπα, Στάρτοφος (?) Βωδακράτους, Γοργώπας Ἀρχινίκου, Γοργώπας Ἐχεκράτου, Γοργώπας Καρτιδάμα, Ἀγαθόστρατος Ἀγησιλόχου, Μόλλις Πολυμήδους, Καρτιδάμας καὶ Κρατησίλοχος, καὶ Δίων καὶ Δωροκλείδας οἱ Ἀγαθοστράτου, Ἵμερτος Ἱμεροφῶντος, Κρίτος Τεισάνορος, Πολύνικος καὶ Εὐαγόρας οἱ Σωτέλους. Πορευέσθωσαν καὶ αἱ τούτοις συνοικοῦσαι γυναῖκες καὶ τὰ τεκνὰ αὐτῶν τὰ μὲν θήλεια ἕως καὶ ὑπὸ τὸν πατέρα, τὰ δὲ ἄρσενα καὶ ἐν ἁλικίᾳ γενόμενα, καὶ τὰ ἐκ τούτων κατὰ τὰ αὐτά. Πορευέσθων δὲ καὶ αἱ ἐπίκλαροι καὶ οἱ ξυνοικοῦντες αὐταῖς, καὶ τὰ ἐκ ταυτᾶν τέκνα κατὰ ταυτὰ τοῖς προγεγραμμένοις. Πορευέσθω δὲ καὶ ἁ ὁμώνυμός μου Ἐπικτήτα, καὶ ἁ θυγάτηρ μου Ἐπιτέλεια καὶ αἱ Γοργώπα θυγατέρες Μνασώ και Λινησίππα, καὶ οἱ Θρασυλέοντος θυγατέρες, Βασιλοδίκα, καὶ Τελεσίππ[α], καὶ Καλλιδίκα, καὶ ἁ Ἰσοκλεῦς, καὶ οἱ ταύταις συνοικοῦντες. Πορευέσθω δὲ καὶ ἁ Ἀριστάρχου θυγάτηρ Ἐπιτέλεια καὶ τὰ ἐκ ταυτᾶν τέκνα. Μάρτυρες χερ..... Εὐαγόρας Προκλείδα, Ἀντισθένης [Ἰσοκλεῦς].

Ἐπὶ ἐφόρων τῶν σὺν Ἱμέρτῳ Δυοσθίου· Ἐπειδὴ Ἐπικτήτα Γρίνου μετὰ κυρίου τοῦ τᾶς θυγατρὸς ἀνδρὸς Ὑπερείδους τοῦ Θρασυλέοντος, σὺνευαρεστούσας καὶ τᾶς θυγατρὸς αὐτᾶς Ἐπιτελείας, ἐπιδέδωκε ἐς θυσίαν ταῖς Μούσαις καὶ τοῖς ἥρωσι, καὶ ἐς ἀνδρείου τῶν συγγενῶν συναγωγὰν κατὰ διαθήκαν δραχμὰς τρισχιλίας, ἐς δὲ καί, λαμβάνειν καθ' ἕκαστον ἔτος παρὰ τῶν διαδόχων αὐτᾶς δραχμὰς διακοσίας δέκα, ὥστε γίνεσθαι τὰν συναγωγὰν ἐπ' ἁμέρας τρεῖς ἐν τῷ Μουσείῳ, ᾧ αὐτὰ κατεσκεύακε ὑπέρ τε τοῦ ἀνδρὸς αὐτᾶς Φοίνικος καὶ αὐτᾶς καὶ τῶν υἱῶν Κρατησιλόχου καὶ Ἀνδραγόρα,

καὶ Ξύεν τὸν μὲν τὰν πρᾶταν ἐπιμενιεύοντα ταῖς Μούσαις, τὸν δὲ τὰν δευτέραν τοῖς ἥρωσι Φοίνικι καὶ Ἐπικτήτᾳ, τὸν δὲ τᾶν τρίταν τοῖς ἥρωσι Κρατησιλόχου καὶ Ἀνδραγόρᾳ· ἀγαθᾷ τύχᾳ δεδόχθαι τάν τε ἐπαγγελίαν ἀποδέξασθαι αὐτᾶς καὶ ποιῆσθαι τὰν συναγωγὰν ἀπὸ τοῦ πράτου πλείμματος, καὶ ἐπιχεῖσθαι πάντας ἀπὸ δείπνου ἐπὶ τὸ πράτον ποτείριον τᾶν τε Μουσᾶν, καὶ Φοίνικος, καὶ Ἐπικτήτας, καὶ Κρατησιλόχου, καὶ Ἀνδραγόρα. Τὰν δὲ συναγωγὰν τοῦ ἀνδρείου τῶν συγγενῶν γένεσθαι ἐμμηνὶ Δελφινίῳ ἐν τῷ Μουσείῳ καθ' ἕκαστον ἔτος ἀμέρας τρεῖς, καὶ λειτουργὲν ἅπαξ ἀνὰ πρεσβύτατα δωρεὰν πάντας, ὁμοίος δὲ καὶ τὸς ἐκ τούτον γενομένος καὶ ποραγινομένος ἐς τὸ κοινεῖον λητουργὲν, γενομένος ἐκ τῶν ἐφήβων, τὰν πρᾶταν ἐπιμενιείαν δωρεὰν. Παρεξοῦντι δὲ οἱ δωρεὰν ἐπιμενιεύοντες οἶνον ξενικὸν ἱκανὸν δόκιμον ἕως τριῶν πινόντων, στεφάνος, μουσικὸν, μύρον· εἰ δὲ κά τις μὴ, ἐπιμηνιεύσῃ κατὰ τὰ γραμμένα, ἀποτεισάτο τῷ κοινῷ δραχμὰς ἑκατὸν, καὶ πρασσέσθω ὑπὸ τοῦ κατατυγχάνυντος ἀρτυτῆρος κατὰ τὸς νόμος, καὶ μὴ μετεχέτω τοῦ κοινοῦ, ἐς ὅ κα ἐκτήσῃ. Ἐπὶ δὲ ταῦτα τὰ ἔτη τὰν πίπτουσαν π[όθ]οδον τῷ κοινῷ ὁ κατατυγχάνον ἀρτυτὴρ πράξας ἀποδιδότω ἐπὶ σύλλογον, καὶ δανειζέσθω ὑπὸ τῶν αἱρεθέντων ἐγ[δ]ανειστᾶν ἐπὶ ὑποθήκαις ἐγγαίοις ἀξιοχρέοις χώρι τοῦ ἀφαιρουμένου ἐς τὰς Ξυσίας ταῖς τε Μούσαις καὶ τοῖς ἥρωσι κατὰ τὰν διαθήκαν· ἀφαιροῦντων δὲ καὶ συλλογευτικὸν μὴ πλεῖον δραχμᾶν δεκαπέντε. Εἰ δὲ κατὰ δωρεὰ[ν] ἐπιμήνιοι μηκέτ' ὦντι, δεξοῦντ[αι] κατὰ τὸ ἑξ[ῆς] ἀνὰ πρεσβύτατα πάντες οἱ παραγινόμενοι, καθὼς γέγραπται καὶ τὸς δωρεὰν δεχομένος, καὶ [ληψ[οῦνται παρὰ τοῦ ἀρτυτῆρος δραχμὰς πεντήκοντα πρὸ τοῦ τὰν σύνοδον ἦμεν πρὸ ἀμερᾶν δέκα· εἰ δὲ κα μὴ δέξηται λαβὼν, ἀποτεισάτω δραχμὰς ἑκατὸν πεντήκοντα, καὶ πραξάτω αὐτὸν ὁ ἀρτυτὴρ, καὶ ἐνεχύραστος ἔστω αὐτῷ κατὰ τὸς νόμος· ἐς ὅ δὲ κα ἐκτείσῃ, μὴ μετεχέτω τοῦ κοινοῦ ἐπιμ[η]ν[ι] εὐσάτω δὲ κατὰ αὐτὸν ὁ ἀρτυτὴρ, καὶ κομισάσθω ἀπὸ τῶν π[ο]θόδων πράτος· τὸ δὲ δεῖπνον γινέσθω ὥς κα δό[ξ]ῃ τῷ κοινῷ καὶ ἀφ' ὅσου κα δόξ[ῃ] ὁ δὲ ἀρτυτὴρ εἴ κα μὴ ἐξοδιάξ[ῃ] τοῖς ἐπιμηνίοις κατὰ τὰ γεγραμμένα, ὁ μὲν ἐπιμήνιος πάντως δεχέσθω, καὶ Ξυέτω τὰν ἐπιβάλλουσαν αὐτῷ Ξυσίαν, ὁ δὲ ἀρτυτὴρ ῷ κα μὴ ἐξοδιάξ[ῃ] ἐπιμηνίῳ ὀφειλέτω δραχμὰς ἑκατὸν

πεντήκοντα, καὶ ἁ πρᾶξις ἔστω τῷ μὴ λαβόντι κατὰ τοῦ ἀρτυτῆρος κατ' ἐνεχυρασίαν κατὰ τὸς νόμος, καὶ μὴ μετεχέτω τοῦ κοινοῦ, ἐς ὅ κα ἐκτείσῃ. Θυέτω δὲ ὁ τὰν πράταν ἐπιμηνιεύων ἁμέραν ταῖς Μούσαις ἱερεῖον καὶ ἱερὰ ἑλλύτα, ἐκ πυρῶν χοινίκων πέντε καὶ τυροῦ καπυροῦ στατῆρος· παρέξει δὲ καὶ στεφάνος τοῖς θεοῖς καὶ τὰ λοιπὰ τὰ ποτὶ τὰν θυσίαν πάντα, ἀπὸ δὲ τούτων καρπώσει τοῖς θεοῖς τά τε ἐκ τοῦ ἱερείου νενομισμένα ἱερὰ καὶ ἑ[λλ]ύταν· ὁ δὲ τὰν δευτέραν τοῖς ἥρωσι Φοίνικι καὶ Ἐπικτήτα ἱερεῖον καὶ ἱερὰ ἑλλύτας ἐκ [πυ]ρῶν χοινίκων πέντε καὶ τυροῦ καπυροῦ στατῆρος· παρέξει δὲ καὶ στεφάνος τοῖς ἥρωσι καὶ τὰ λοιπὰ τὰ ποτὶ τὰν θυσίαν πάντα, καὶ καρπώσει τά τε ἐκ τοῦ ἱερείου νομιζόμενα ἱερὰ καὶ ἑλλύταν καὶ ἄρτον καὶ πάρακα καὶ ὀψάριά τ[ιν]α; Ὁ δὲ τὰν τρίταν θύσει τοῖς ἥρωσι Κρατησιλόχῳ καὶ Ἀνδραγόρᾳ κατὰ τὰ αὐτὰ καθ' ἅ γέγ[ραπ]ται θυὲν Φοίνικι καὶ Ἐπικτήτᾳ. Οἱ δὲ ἐπιμήνιοι θύοντες τὰς θυσίας ταύτας ἀποδώσοντι τῷ κοινῷ τὸς τε ἑλλύτας πάντας καὶ τῶν σπλάγχνων τὰ ἥμισῃ, τὰ δὲ λοιπὰ ἑξοῦντι αὐτοί· ὁ δὲ ἀρτυτὴρ διελεῖ τὰ ἱερὰ τοῖς παροῦσι. Εἰ δὲ κα ἡ ἐπιμηνιεία δωρεὰν πωλείτω ὁ ἐπίσσοφος, ὅστις θύσει τὰς θυσίας, αὐτὰς κατὰ τὰ γεγραμμένα· ὅσου δὲ κα ἀποδῶται, ὁ ἀρτυτὴρ ἐξοδιαζέτω· Αἱρείσθω δὲ τὸ κοινὸν καὶ ἐπίσοφον· ὁ δὲ αἱρεθεὶς συναγέτῳ σύλλογον καθ' ἐνιαυτὸν ἐν τᾷ δευτέρᾳ ἁμέρᾳ, καὶ προνοείσθω πάντων τῶν κατὰ τὸ κοινὸν, ὅπως διοικῆται τὰ γεγραμμένα ἔν τε τᾷ διαθήκᾳ καὶ τῷ νόμῳ, καὶ ἐγγραφέτω τὸς τε ἐπιμηνίος καὶ τὸν ἀρτυτῆρα ἀνὰ πρεσβύτατα καὶ ἐπίσοφον καὶ ἐκδανειστὰς, καὶ εἴ κά τις μὴ ἐπιμηνιεύσ[ῃ] ὀφείλοντα τὸ ἐκ τοῦ νόμου ἐπίτιμον, καὶ εἴ τί κα ἄλλο αὐτῷ ἐπιβάλλ[η) ἐγγράφεν κατὰ τὸν νόμον [καὶ] τὰν διαθήκαν καὶ τὰ δόξαντα τῷ κοινῷ. Γραφέτω δε καὶ τὸν έισοδον καὶ ἔξοδον τὰν γινομέναν ἐπ' αὐτοῦ, καὶ εἴ τί κα ἄλλο ὀφείλ[η]ται τῷ κοινῷ εἰ δέ κα μὴ πο[ῆ] τὰ ποτιτεταγμένα, ὀφειλέτω τῷ κοινῷ δραχμὰς τριακοσίας, καὶ τοῦ κοινοῦ μὴ μετεχέτω, ἐς- ὅ κα ἐκτείσῃ, καὶ πρακτὸς ἔστω ὑπὸ τῶν αἱρεθέντων ἀνδρῶν ὑπὸ τοῦ κοινοῦ κατ' ἐνεχυρασίαν κατὰ τὸς νόμος. Ὁ δὲ ἀρτυτὴρ ὁ αἱρεθεὶς πράξει τὰ ὀφειλόμενα τῷ κοινῷ κατά τε τὰν διαθήκαν καὶ τὰ λοιπὰ πάντα τὰ παραγραφέντα αὐτῷ ὑπὸ τοῦ ἐπισόφου, καὶ ἐξοδιάξει τοῖς τε ἐπ·

μηνίοις τὰ γεγραμμένα ἐν τοῖς νόμοις καὶ τὸ συλλογευτικὸν, καὶ τὰ εἰς τὰς Θυσίας ὅ[σου] κα[ι ὅτῳ] πέπραται, καὶ εἴ τί κα ἄλλο δοξ[ῃ] τῷ κοινῷ· τὰ δὲ λοιπὰ ἀποδωσει ἐπὶ σύλλογον. Εἰ δέ κα μὴ ἐξοδιάξ[ῃ] τι τῶν γεγραμμένων [ἢ] τὰ περισσὰ χρήματα μὴ ἀποδῷ ἐπὶ σύλλογον, ὀφειλέτω ὅ κα τούτων μὴ ποιήσ[ῃ] διπλοῦν τῷ κοινῷ τὸ χρῆμα, καὶ ἐγραφέτω αὐτὸν ὁ ἐπίσοφος ἐς τὰ τοῦ κοινοῦ γράμματα ὅ κα μὴ ποιήσ[ῃ] τούτων ὀφείλοντα δυπλοῦν· καὶ τοῦ κοινοῦ στερέσθω, ἐς ὅ κα ἐκτείσῃ, καὶ πρακτὸς ἔστω ὑπὸ τῶν αἱρεθέντων ἀνδρῶν ἀπὸ ἐνεχυρασίας κατὰ τὸς νόμος. Τοῖς δὲ ἐπιμινίοις εἴ κα μὴ ἐξοδιάξ[ῃ] ἔστω κατ' αὐτοῦ τὰ γεγραμμένα ἐν τῷ νόμῳ. Ὅπως δ[ὲ] πάντα διοικ[ῆ]ται κατά τε τὰν διαθήκαν καὶ τὸν νόμον καὶ τὰ δόξαντα τῷ κοινῷ δυνατῶς ἐν πάντα τὸν χρόνον, αἱρείσθω τὸ κοινὸν, εἴ κα τινες μὴ ποιῶντι τὰ κατὰ [τὸν] νόμον ἢ τὰν διαθήκαν [ἢ] τὰ δόξαντα, ἄνδρας ὅσος κα δόξῃ, οἵ τινες πάντα πραξοῦντι καθ' ὅ, τί κα δόξ[ῃ] τῷ κοινῷ, καὶ ἐγγραφέτω καὶ τὰν τούτων αἵρεσιν ὁ ἐπίσοφος. Εἰ δέ κα ὁ ἐπίσοφος μὴ προαιρ[ῆ]ται ἐγγράφεν παραχρῆμα, τὸ κοινὸν ἀποκυρούτω ἄνδρα τὸν ἐγγρα[ψ]οῦντα· ὁ δὲ αἱρεθεὶς γραφέτω πάντα τὰ δόξαντα τῷ κοινῷ. Ἃ δὲ κα δόξ[ῃ] τοῖς πλείοσι τοῦ κοινοῦ, ταῦτα κύρια ἔστω πάλιν ὑπὲρ διαλύσεως, ὑπὲρ δὲ τούτου μὴ ἐχέτω ἐξουσίαν μηθεὶς μήτε εἶπαι μήτε γράψαι, ὡς δε[ή]σ[ει] διαλῦσαι τὸ κοινὸν [ἢ] τὰς Θυσίας προγεγραμμένας, [ἢ] τῶν τοῦ κοινοῦ τε κακῶσαι, ἢ διέλεσθαι, ἢ τοῦ ἀρχαίου τε καταχρῆσασθαι· εἰ δὲ τὶς κα εἴπῃ ἢ γράψ[ῃ], τό τε ῥηθὲν ἢ γραφὲν ἄκυρον ἔστῳ, καὶ ὁ εἴπας ἢ γράψας στερέσθω τοῦ κοινοῦ, καὶ ὀφειλέτω αὐτῷ δραχμὰς πεντακοσίας, καὶ πρακτὸς ἔστω καὶ ἀπὸ ἐνεχυρασίας κατὰ τὸς νόμος ὑπὸ τοῦ χρήζοντος τῶν συγγενῶν. Ὅπως δὲ ἐπίσοφος τὲ ἀποδειχθῇ καὶ ὁ αἱρεθεὶς ἐγγραφ[ῇ] πάντα κατὰ τὸν νόμον, συναχθήτω σύλλογος ἐπὶ ἐφόρων τῶν σὺν Ἱμέρτω μηνὸς Διοσθύου δεκάτᾳ, καὶ αἱρεθήτω ἐπίσοφος· οὗτον δὲ ἐγγραφέτω τά τε κατὰ τὸν νόμον πάντα, προνο[η]θήτω δὲ κα[ί], ὅπως ὁ νόμος ἀναγραφῇ και [ἁ] διαθήκα ἐς τε τὰν ὑπόβασιν τῶν ἀγαλμάτων τῶν ἐν τῷ Μουσείῳ, καὶ ἐς δέλτον ξυλογραφηθ[ῇ], κατασκευωθῇ δὲ καὶ γλωσσόκομον, ἐς ὃ ἐμβαλλοῦμες τὰ τοῦ κοινοῦ γράμματα, καὶ ὅπως αἱρεθῇ ἀνὴρ γραμματοφύλαξ, ὅσ-

τὶς παραλαϐὼν διὰ λοι[π]οῦ παρὰ τοῦ ἐπισόφου τάν τε δέλτον ἔχουσαν τὸν νόμον καὶ τὰν διαθήκαν ἐξυλογραφημέναν, καὶ τὸ γλωσσόκομον καὶ τὰ ἐν αὐτῷ βυϐλία φυλάξει, εἰ ὁ κα δόξ[η] τῷ κοινῷ, καὶ οἴσει ἐπὶ τὸς συλλόγος, εἰ δὲ κα ἄλλον ἕληται τὸ κοινὸν γραμματοφύλακα, ἀποδώσει τῷ αἱρεθέντι μετ' αὐτὸν ἐν συλλόγῳ δι' ἀπολόγου.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE THÉRA.

DEUXIÈME PARTIE.

VOLCAN DE SANTORIN.

TROISIÈME PARTIE.

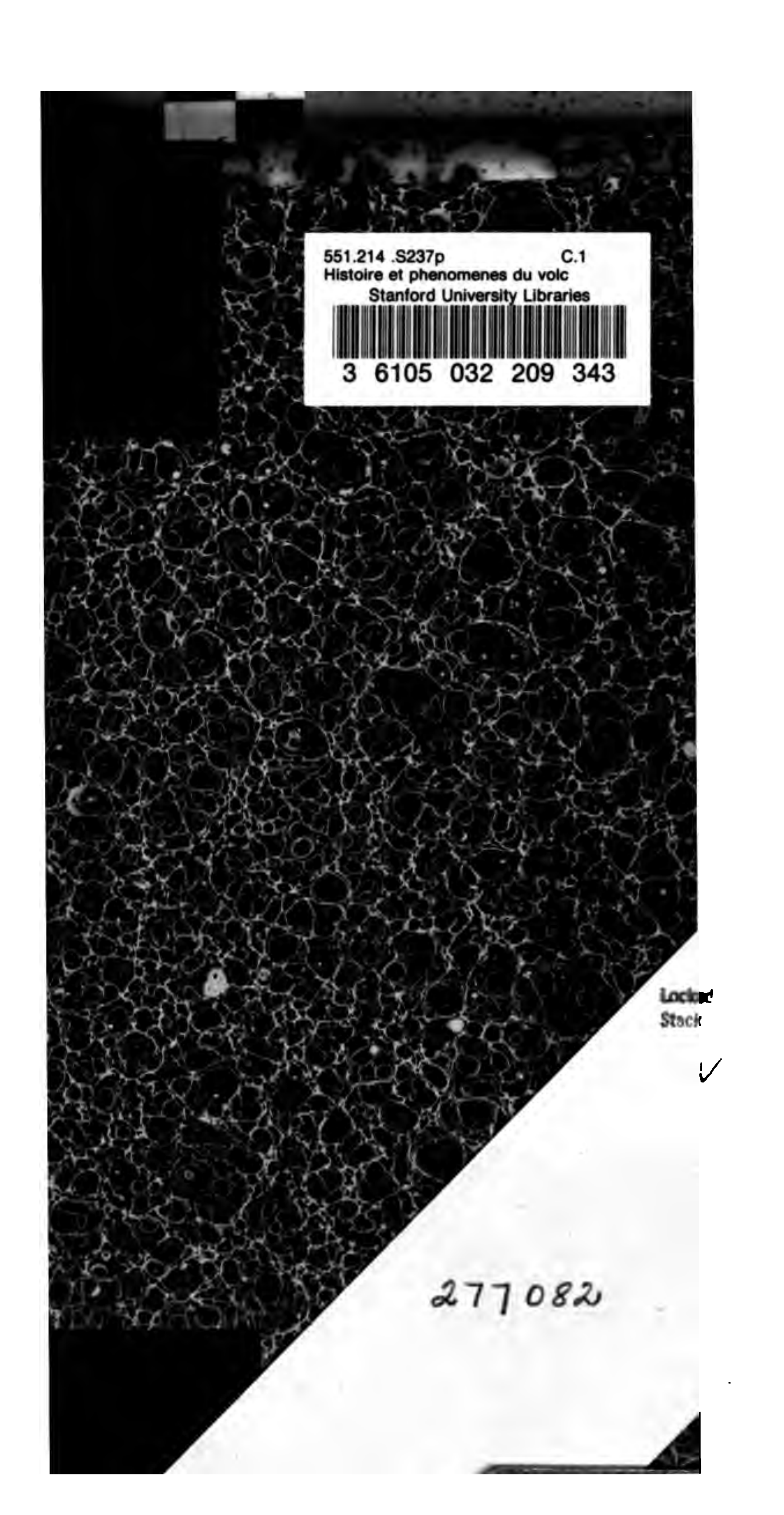
DESCRIPTION PHYSIQUE DE SANTORIN.

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTAT MORAL ET RELIGIEUX DE SANTORIN ET DE LA GRÈCE EN GÉNÉRAL.

[illegible]





551.214 .S237p C.1
Histoire et phenomenes du volc
Stanford University Libraries
3 6105 032 209 343
277082

